

UNIVERSITE DU BENIN
DEPARTEMENT D'HISTOIRE

HISTOIRE DES TOGOLAIS

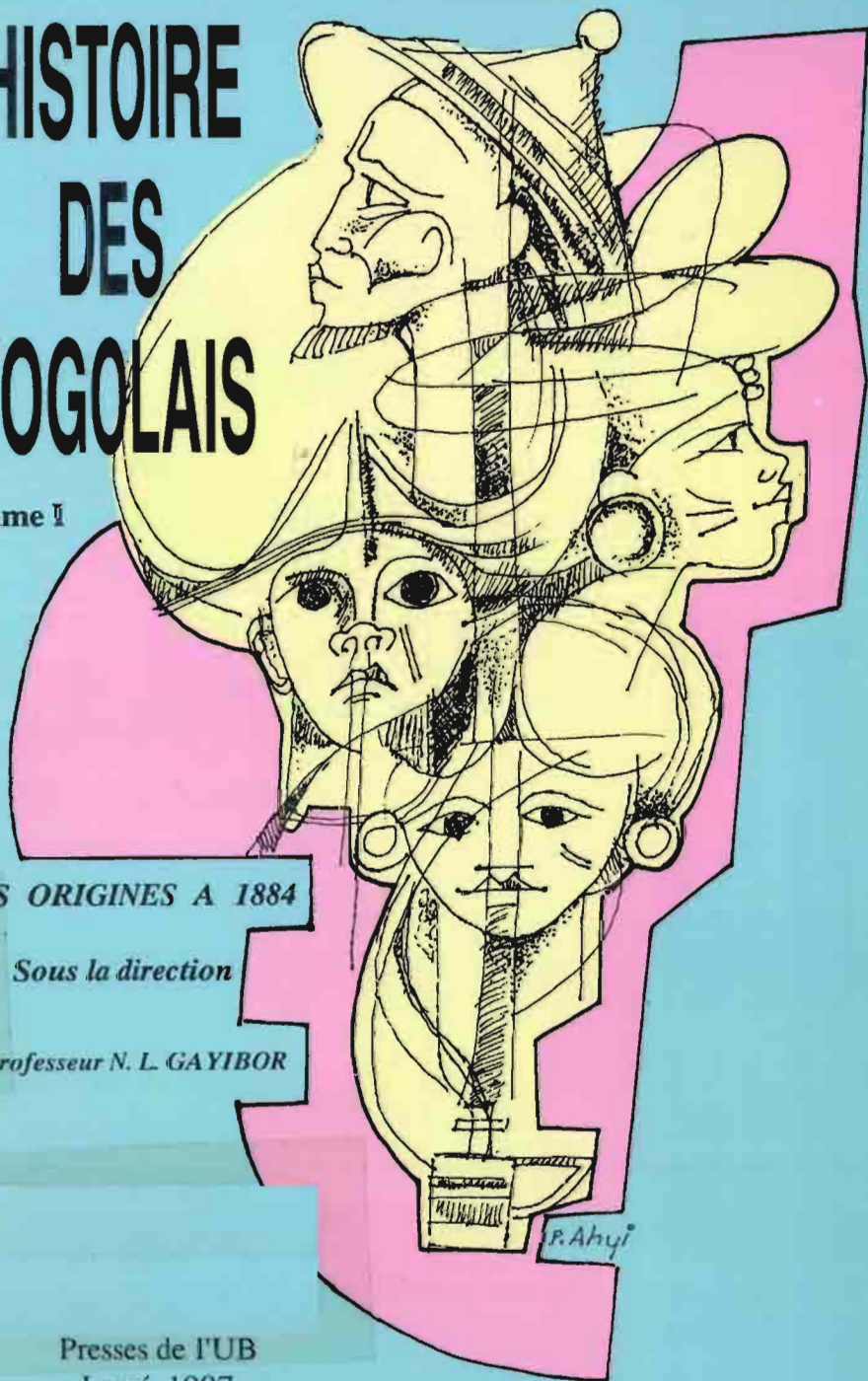
Volume I

DES ORIGINES A 1884

Sous la direction

du Professeur N. L. GAYIBOR

Presses de l'UB
Lomé, 1997



UNIVERSITE DU BENIN
DÉPARTEMENT D'HISTOIRE

HISTOIRE DES TOGOLAIS

Volume I :

DES ORIGINES A 1884

Sous la direction du Professeur N. L. GAYIBOR

Édition définitive

Presses de l'UB
Lomé, 1997

LISTE DES CONTRIBUTEURS

Sous la direction de
Nicoué Lodjou GAYIBOR
professeur à l'UB, historien

- M. Louis Sényon ADOTEVI, assistant, historien
Mme Dola Angèle AGUIGAH, maître-assistant, archéologue
Mme Zokia d'ALMEIDA-HOUNDEDOKE, historienne
MM. Kofi Antoine AKIBODE, maître de conférences, géographe
Yawo AMOUZOUVI, maître-assistant, cartographe
Jean-Claude BARBIER, chargé de recherches (ORSTOM),
sociologue
Obuibé BASSA, historien
Lébéne Philippe BOLOUVI, professeur à l'UB, linguiste
Adovi Nbuéké GOEH-AKUE, maître-assistant, historien
Mme Chantal GUILMAIN-GAUTHIER, ethnologue, chargée
d'enseignement à l'IUTB (Université de Bordeaux IV)
MM. Léon KABERUKA, historien
Komi KOSSI-TITRIKOU, maître-assistant, anthropologue
Kofi KPARAKI, historien
Yves MARGUERAT, directeur de recherche (ORSTOM),
historien et géographe
Badjow TCHAM, maître-assistant, historien

Saisie informatique : Kafui Tsotso MENSAH

Mise en page : Raoul Nicoué AMOYI

Cartes réalisées par Mme Elisabeth AUBERTON-HABERT au
laboratoire de cartographie du centre ORSTOM d'Ile-de-France, sous
la direction de MM. Pierre PELTRE et Yves MARGUERAT.

Cet ouvrage a été réalisé dans le cadre du projet CAMPUS
"Mise en place et dynamique des peuples du Togo",
financé par le Ministère français de la Coopération.

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS

INTRODUCTION : LE TOGO ET LES TOGOLAIS

- I - Le pays et les hommes
- II - Peuples et langues
- III - L'apport des recherches archéologiques

PREMIERE PARTIE : LE PEUPEMENT ANCIEN (DES ORIGINES AU XII^e SIECLE)

- I - Cadres et composantes du peuplement réputé autochtone
- II - Une "civilisation de la pierre"
- III - Une civilisation du fer
- IV - Les autres groupes autochtones

DEUXIEME PARTIE : L'APPARITION DES PREMIERES FORMES D'ETAT (XII^e-XVI^e SIECLES)

- V - L'aire ajatado
- VI - L'instabilité socio-politique du Gourma et ses conséquences sur le peuplement du Nord-Togo

TROISIEME PARTIE : LE TEMPS DE LA TRAITE NÉGRIÈRE ET DU COMMERCE CARAVANIER (XVI^e-XIX^e SIECLES)

- VII- L'époque de la traite négrière
- VIII- Le commerce caravanier et ses conséquences

QUATRIEME PARTIE : LES MUTATIONS DU XIX^e SIECLE

- IX - L'aire ajatado du XVII^e au XIX^e siècle
- X - Les nouvelles hégémonies de la région septentrionale
- XI - Entre la traite négrière et le "scramble" colonial : l'imprévisible protectorat du Togo

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

INDEX

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS

C'est entendu : avant 1884, le "Togo" n'existait pas. Utiliser ce terme pour désigner notre espace territorial avant cette date relève par conséquent d'un anachronisme, que nous sommes pourtant obligés d'accepter pour la commodité de l'exposé. Mais que l'on ne s'y trompe pas ! En dehors du titre, nous nous sommes efforcés d'y faire appel le moins possible, tout en essayant de rendre compte, au mieux, des réalités géopolitiques *in situ* au cours de la période précoloniale.

Cette gymnastique intellectuelle illustre fort éloquemment les difficultés des historiens à trouver des racines historiques communes, sinon nationales, aux entités territoriales héritées de la colonisation.

Cette situation n'est d'ailleurs pas spécifique aux États coloniaux. En effet il a fallu des siècles pour que les grands États modernes parviennent à cimenter -souvent par la force- l'unité nationale, devenue aujourd'hui un acquis irréversible. Les véhémentes protestations de certains groupes obligés parfois de ruer dans les brancards pour se faire entendre du pouvoir central n'y changent rien, ou si peu... Les exemples des Basques espagnols, des Corses, des Bretons, des Flamands, des Wallons, entre autres, qui revendiquent la reconnaissance de leur identité propre au sein de l'État, ne sont, en fait, que les conséquences inévitables d'un pouvoir absolu et omniprésent, qui tend à créer une nation uniforme.

L'objectif des auteurs du présent ouvrage est de procéder à une relecture de l'histoire des peuples du Togo, à travers l'image que les gens en ont gardée, image qui doit être révisée à la lumière des techniques de critique interne et externe des sources utilisées.

Il ne s'agit donc plus, ainsi que cela a été en général le cas jusqu'à présent, d'écrire une histoire des Européens au Togo ou une histoire du Togo vue par des Européens. Robert Comevin a eu certes l'immense mérite d'avoir mis à la disposition du public un ouvrage qui fit, fait et fera encore référence pendant longtemps. Mais il s'agit pour nous de tourner une page, d'apprendre aux Togolais à se sentir Togolais, malgré les

nombreux clivages accentués -ou parfois artificiellement créés- au cours des années.

Au lieu de mener une étude diachronique prenant en compte la grande division géographique du pays, à savoir le clivage entre une région méridionale, dominée par l'aire culturelle ajatado, relativement homogène, et une région septentrionale, aux groupes plus éclatés, avec une histoire multiforme, nous avons privilégié une approche synchronique regroupant les éléments suivant les grandes périodes historiques. Elle nous semble plus conforme aux objectifs qui doivent être assignés à l'histoire, en particulier dans l'enseignement scolaire : faire que les Togolais se sentent d'une même patrie, solidaires de la vie de leur nation. C'est à ce prix que, pensons-nous, seront abolis, au fil du temps, les maux qui rongent nos sociétés et qui ont pour noms régionalisme, tribalisme, ignorance et refus de l'autre, etc., pour peu que les décideurs politiques le veuillent bien.

Autre difficulté : la mise en place du peuplement du Togo ne saurait se concevoir dans le cadre étroit des frontières héritées de la colonisation. Les populations situées de part et d'autre de ces limites artificielles n'en font d'ailleurs que peu de cas dans leurs relations quotidiennes, hormis au cours des périodes de tensions politiques. Les liens historiques qui les unissent ont été en effet assez forts pour défier les avatars de la colonisation. Raison pour laquelle cette étude déborde souvent le cadre du Togo pour celui, plus adéquat, de la région d'Afrique dans laquelle s'inscrit l'histoire du territoire.

On pourrait reprocher à cet ouvrage d'avoir consacré trop de place à certains facteurs extérieurs, comme la traite négrière ou, dans une moindre mesure, le commerce caravanier. Ces développements sont nécessaires pour replacer dans leur contexte historique les importants bouleversements qui ont affecté la région du fait de ces activités. L'émergence d'entités politiques et guerrières à Glidji, à Sansanné-Mango et en pays tem, l'apparition de cités côtières comme Aného, la constitution ici et là de noyaux pré-urbains trouvent leurs fondements dans ces activités, qui façonnèrent définitivement cet univers géopolitique à partir du XVII^e siècle. Il fallait évoquer sans complaisance ces périodes charnières de l'évolution historique de la région, sans quoi la dynamique des régions aujourd'hui togolaises serait incompréhensible.

Professeur N. L. GAYIBOR

NOTE SUR LES TRANSCRIPTIONS PHONETIQUES

Il existe certes un alphabet phonétique international mis au point par l'API⁽¹⁾. Mais les difficultés techniques liées à sa pratique font que cet alphabet n'est pas utilisé en dehors du cercle fermé des spécialistes. Il demeure par conséquent une certaine licence dans ce domaine, où chacun fait ce qu'il peut, en l'absence d'un guide officiel (des toponymes, ethnonymes, glossonymes, hydronymes locaux) élaboré par les linguistes et imposé à l'usage de tous par les pouvoirs publics. Les auteurs du présent ouvrage, après avoir essayé -sans succès- d'adopter certains critères communs de transcription, ont décidé de suivre la tendance générale, en reprenant, lorsqu'elles existent, les graphies consacrées et imposées par l'usage⁽²⁾ (comme Notsé, éwé, Kabiyè, Agou, etc.), même erronées dans leur forme, et de les simplifier à l'extrême là où aucune règle ne s'est imposée. Ils ont ainsi adopté l'accent grave (cas de Bè) ou aigu sur les "e" (comme les Ewé), le "ou" pour le "u", le "tch" pour le "c", entre bien d'autres, dans les termes vernaculaires utilisés⁽³⁾.

Au total, les auteurs s'excusent pour cette commodité qui risque de choquer les spécialistes mais, excipant des exigences pédagogiques de l'ouvrage, ils pensent que cette forme sera plus accessible à la grande majorité des lecteurs.

(1) Association phonétique internationale.

(2) En particulier sur les cartes géographiques disponibles dans le commerce.

(3) Cependant le x est gardé pour représenter le son inexistant en français (rendu par *ch* en allemand ou le *j* en espagnol), comme pour les peuples *xwla* et *xwéda*.

INTRODUCTION

LE TOGO ET LES TOGOLAIS

I - LE PAYS ET LES HOMMES

Les frontières de l'actuel État togolais sont le résultat des compétitions et des partages coloniaux successifs entre la France, l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Le Togo se présente comme une petite bande de terre de 56 600 km²(¹), entre le Ghana à l'ouest et le Bénin à l'est. Large d'à peine 45 km sur la côte et à la latitude de Mango, de 140 km à la latitude de Sotouboua et d'Atakpamé, il s'étire sur près de 600 km, de l'océan Atlantique au sud jusqu'au Burkina Faso au nord. Cette configuration explique que, en dépit de sa faible superficie, le pays connaît une grande diversité spatiale, humaine et économique.

A - LE MILIEU NATUREL

Schématiquement, le Togo est traversé en écharpe par **une chaîne de montagnes**, de direction nord-est/sud-ouest, de part et d'autre de laquelle se situent deux plaines : **la plaine du Mono** au sud-est, façonnée sur le socle cristallin, dont la partie sud, sur une cinquantaine de kilomètres depuis la côte, est recouverte des fertiles "**terres de barre**"(²), et **la plaine alluviale** de l'Oti au nord-ouest, qui se termine par le plateau gréseux de Bombouaka au nord. Cette chaîne de montagnes, surtout composée de barres de quartzites, est peu élevée (de 700 à 900 m), mais avec des pentes très raides. C'est le prolongement au Togo du massif béninois de l'Atakora, qui s'achève au sud-ouest par la dorsale ghanéenne de l'Akwapim. La chaîne togolaise atteint ses plus fortes altitudes au sud, dans la région du Kloto, avec 986 m au mont Agou, massif isolé de "roches vertes" très anciennes, que l'on retrouve aussi dans les massifs kabiyè. Ces reliefs marquent fortement le paysage, et ont largement conditionné tant la mise en place que le mode de vie des populations.

-
- (1) Environ. Il n'existe aucune détermination officielle de la superficie du Togo, qui varie donc d'un document à l'autre.
(2) Du portugais "*barro*" : argile, boue...

Carte n° 1 : Les chefs-lieux administratifs depuis 1993



Echelonné du 6^e au 11^e degré de latitude nord, le Togo présente **trois zones climatiques**, où le relief (et non la latitude) **commande la pluviosité**. Entre le 6^e et le 8^e degré -la zone méridionale-, il y a un climat tropical beaucoup moins humide que ne le laisserait attendre cette latitude subéquatoriale. On y distingue deux saisons pluvieuses, l'une longue (de mars à juillet, avec un maximum en mai/juin), l'autre brève (en septembre-octobre), alternant avec deux saisons sèches, l'une longue (de novembre à mars), la seconde plus courte (en août-septembre). La faible pluviosité (800 mm au total dans la région côtière), connue sous le nom d'"anomalie climatique du Golfe du Bénin", s'explique par le fait que le littoral est abrité de la mousson océanique par l'orientation de la côte parallèlement aux vents dominants. Les précipitations sont plus importantes dès qu'on aborde les reliefs de l'intérieur, en particulier dans la région des Plateaux du sud-ouest (1600 mm en moyenne). La zone centrale, limitée par les 8^e et 9^e degrés, n'a plus qu'une seule saison des pluies (avril à octobre) et une seule saison sèche. La région septentrionale, du 9^e au 11^e degré, a un climat de type soudanien, avec l'alternance d'une courte saison pluvieuse (de mai à septembre) et d'une

Photo n° 1 : La plage à Gbodjomé



longue saison sèche ; le maximum des pluies se situe en août et la moyenne annuelle des précipitations ne dépasse pas 1300 mm. Les températures moyennes sont partout comprises entre 22° et 32°c. Les écarts thermiques s'accroissent de la côte vers l'intérieur.

Cette situation climatique a modelé la **végétation et les paysages** du Togo. Le pays peut être divisé en deux grandes zones écologiques : au Nord, la région à climat soudano-guinéen est dominée par la savane soudanienne à végétation arbustive et herbacée, avec des forêts claires sur les montagnes ; au Sud, la région à climat guinéen est couverte par la savane guinéenne à végétation arborée. Seuls les reliefs du Sud-Ouest sont couverts par la forêt. La savane soudanienne, arborée et arbustive,

Photo n° 2 : **Paysage de forêt dans le Kloto (vallée de Ahlon-Bogo).**



est en rapport étroit avec la diminution des totaux pluviométriques ; elle se dégrade au fur et à mesure que l'on avance vers le nord. Les essences les plus connues, en raison de leurs valeurs alimentaire, médicinale, économique ou religieuse, sont le néré (*Parkia clappertoni*-

Carte n° 2 : Le milieu physique

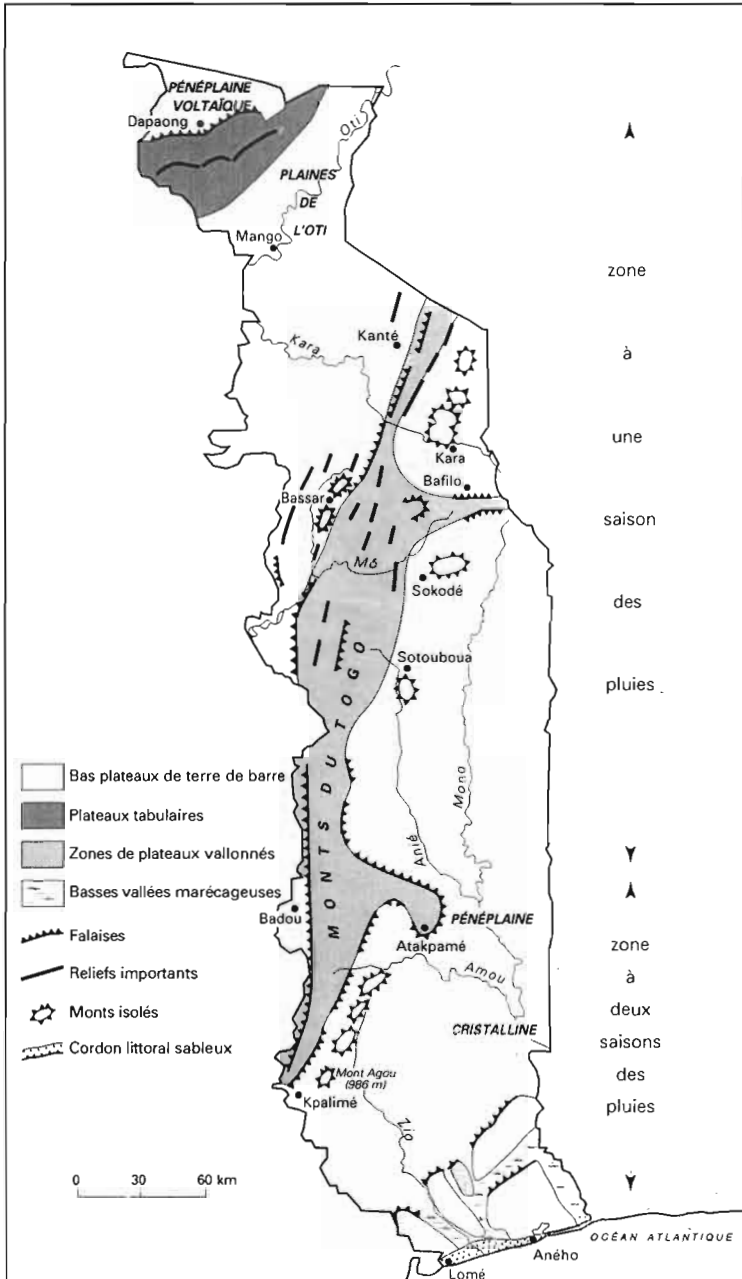


Photo n° 3 : La plaine de Niamtougou entre les collines de Kara et les monts de Défalé.



na), le karité (*Vitelari paradoxe*), le kapokier (*Bombax buonopezense*), le tamarinier (*Tamarindus indica*), le baobab (*Adansonia digitata*), l'acacia (*sp.*)... Le couvert herbacé comprend des graminées adaptées à l'indigence des précipitations. Il est surtout composé de *Aristida kerskingii*, *Cloris pilosa*, *Hypparrhenia sp.* La savane guinéenne, en raison des précipitations plus abondantes, est plus garnie ; c'est une véritable savane boisée, dont les espèces caractéristiques sont l'acajou (*Anacardium occidental*), le caïlcédrat (*Khaya senegalensis*), l'iroko (*Milecia excelsa*), le rônier (*Borassus aethiopum*), etc.

Si la savane est donc le couvert végétal le plus répandu au Togo, on rencontre çà et là, au nord comme au sud, le long des cours d'eau, des formations forestières linéaires. Ce sont les forêts-galeries, dont les

essences correspondent en gros à chaque type de savane. Les formations forestières sont mieux fournies sur les plateaux et les montagnes, en raison des précipitations nettement plus importantes. La forêt est sèche et claire au Nord, composée de plusieurs espèces dont les plus importantes sont *Daniellia oliveri*, *Isobertinia doka*, etc. La forêt des montagnes du Sud-Ouest est impressionnante par sa verdure permanente ; elle est caractérisée par la multitude et la taille des essences arborées telles que *Antiaris africana*, *Clorophora exelsa*, *Cola cordifolia*, etc.

Au total, le Togo jouit d'un climat assez favorable aux activités humaines. Si la saison des pluies unique du Nord n'assure qu'une seule récolte annuelle, au Sud, les deux saisons humides en permettent deux. Cependant la plus petite est souvent déficiente et rend aléatoire la récolte d'octobre, en particulier dans le Sud-Est (le pays Ouatchi), à la fois surpeuplé et peu arrosé.

Les cours d'eau du Togo, du fait de leur orientation nord-sud, possèdent des régimes intimement liés au climat : au Nord, ils ont un régime tropical sec à long étiage, au Sud, un régime tropical humide à deux crues.

Le réseau hydrographique est davantage dépendant des formes du relief, du matériel rocheux et de la perméabilité des sols. Ainsi peut-on regrouper les fleuves, les rivières et les lacs du Togo en trois grands systèmes : le bassin de l'Oti au Nord-Ouest (34 500 km²), le bassin du Mono au Sud-Est (9 800 km²) et le système des cours d'eau côtiers (4 300 km²).

L'Oti, principal affluent de la Volta, prend sa source au Bénin ; il traverse la partie septentrionale du Togo en suivant une diagonale nord-est/sud-ouest sur près de 170 km ; il atteint la frontière ghanéo-togolaise légèrement au sud de la latitude de Mango, et recueille sur sa rive droite les eaux de l'Oualé, du Sansargo et du Koukombo. A partir de la confluence du Koukombo, l'Oti, suivant une orientation nord-sud, marque 175 km de frontière avec le Ghana avant de quitter le Togo. Sur sa rive gauche, le Koumongou, la Kara et le Mô lui apportent des eaux abondantes, collectées dans les massifs montagneux bien arrosés des régions de la Kara, de Bafilo, de Bassar et de Sokodé.

Le Mono, seul vrai fleuve togolais, tisse avec son système fluvial un réseau arborescent très ramifié, dont il est l'artère centrale ; il prend sa

source à l'est du plateau kotokoli, non loin d'Aledjo Kura, au Bénin, et parcourt sur le territoire du Togo une distance de 560 km avant de se jeter dans l'Atlantique à l'est de Grand-Popo, au Bénin. Il reçoit, dans son cours supérieur (290 km), les eaux de l'Ogou sur sa rive gauche et celles de l'Anié sur sa rive droite. Dans son cours moyen (110 km), il reçoit sur sa rive gauche le Nonkponé et sur sa rive droite l'Amou. Dans son cours inférieur, à partir de Tokpli, le Mono devient un véritable fleuve de plaine, navigué autrefois. Il a creusé, à travers les terres de barre, une vallée très large, marécageuse mais riche en palmiers, où les villages se réfugient sur d'étroits bourrelets alluviaux. Il prolonge jusqu'à Agbanakin la frontière avec le Bénin commencée depuis Tététo.

Entre les couloirs terminaux des deux grands bassins qui se partagent le Togo, s'insère un troisième domaine, très modeste par sa superficie, drainé par le Zio et le Haho. Ces deux rivières à régime tropical humide (à deux crues) alimentent le lac Togo, lagune littorale qui a occupé les basses vallées de ces fleuves côtiers après leur surcreusement lors des périodes glaciaires. Le littoral est entièrement composé d'un cordon sableux, remanié à plusieurs reprises dans les derniers millénaires, façonné par un puissant courant maritime d'ouest en est, qui bouche les estuaires ou les repousse (ainsi celui du Mono) de plus en plus loin vers l'est. C'est une côte dangereuse pour l'homme, peu propice à la pêche et encore moins au trafic maritime. Elle est actuellement gravement menacée d'érosion, car l'on a bouleversé son équilibre naturel (déjà instable). La construction du port en eau profonde de Lomé a provoqué l'élargissement constant de la plage devant la ville et son recul brutal entre Lomé et Agbodrafo.

En dehors des vallées, l'eau est assez rare : le Togo est généralement handicapé par le manque de ressources phréatiques, car les nappes sont modestes et souvent lacunaires. La maîtrise de l'hydraulique est l'un des problèmes les plus sérieux de son développement.

Les sols, déterminés par le climat et par les divers substrats géologiques, sont dans l'ensemble de valeur agronomique moyenne à bonne. Ils sont plus pauvres sur les plateaux quartzitiques, mais bons sur les massifs de roches basiques, comme le mont Agou et les massifs kabyè. Rares sont les encroûtements stériles, comme le plateau de Farendé, petite zone désertique entre les deux massifs surpeuplés du pays Kabyè. Dans la Région Maritime, les couches sédimentaires du "continental terminal" sont couvertes d'épaisse argiles ferralitiques, la

“terre de barre”, très favorables à l'implantation humaine⁽¹⁾, grâce à leur texture, mais assez pauvres chimiquement. La surexploitation des sols, en pays Ouatchi, a conduit à une dégradation poussée. Les meilleures terres du Togo se trouvent dans la même région : ce sont les sols lourds des vastes vallées alluviales qui aboutissent à la côte, et de la dépression marécageuse dite de la Lama, au sud de Tabligbo. Mais les populations voisines n'ont jamais possédé les techniques agricoles capables de les mettre en valeur : c'est en fait une réserve de richesses pour le XXI^e siècle.

B - LE PEUPEMENT

La population togolaise était de 2 700 000 habitants au recensement de 1981⁽²⁾. Avec une croissance annuelle estimée à 3 %, elle a dû dépasser les 4 000 000 en 1995, urbanisée à environ 35 %⁽³⁾.

La pyramide des âges montre que 67 % de la population a moins de 25 ans, 26 % entre 25 et 55 ans et 7 % plus de 55 ans. La population togolaise est très jeune : l'âge moyen est de 15 ans (14 ans dans les campagnes, 16 dans les villes, où affluent les adultes). 48,7 % des habitants sont du sexe masculin contre 51,3 % du sexe féminin, ce qui confirme l'existence de courants migratoires masculins importants vers l'extérieur du pays.

La répartition des Togolais en **groupes culturels** est très éclatée : le recensement général de 1981 a dénombré 38 ethnies, dont 22 comptant plus de 10 000 ressortissants. On peut les classer en grands groupes géographiques, de tailles très différentes :

- les populations "ajatado" : 44 % (Ewé, Ouatchi, Guin, Aja...) au sud ;
- les populations du moyen-Mono : 3 % (Ifè, Fon, Mahi, Anyanga...) ;
- les populations des Plateaux de l'Ouest : 4 % (Akposso, Akébou...) ;
- les populations des chefferies du Nord : 10 % (Kotokoli,

(1) Malgré la rareté des points d'eau.

(2) Le dernier recensement général en date. Un nouveau est prévu pour 1997.

(3) Chiffre relativement moins important que dans les pays voisins (où les densités rurales sont par contre moins fortes).

Tchamba, Tchokossi, Bassar...);

- les populations des massifs et piémonts du Nord : 21 % (Kabiyè, Nawdéba⁽¹⁾, Lamba...);

- les populations des plaines et plateaux de l'Extrême-Nord : 14 % (Moba, Gourma, Konkomba, Peul...);

- enfin divers : 4 % (dont Haoussa, Yorouba, non-Togolais...), surtout citadins.

Sur le **plan religieux** le Togo comptait en 1981 une majorité de pratiquants des cultes traditionnels, à côté de 22 % de catholiques, 7 % de protestants et 12 % de musulmans.

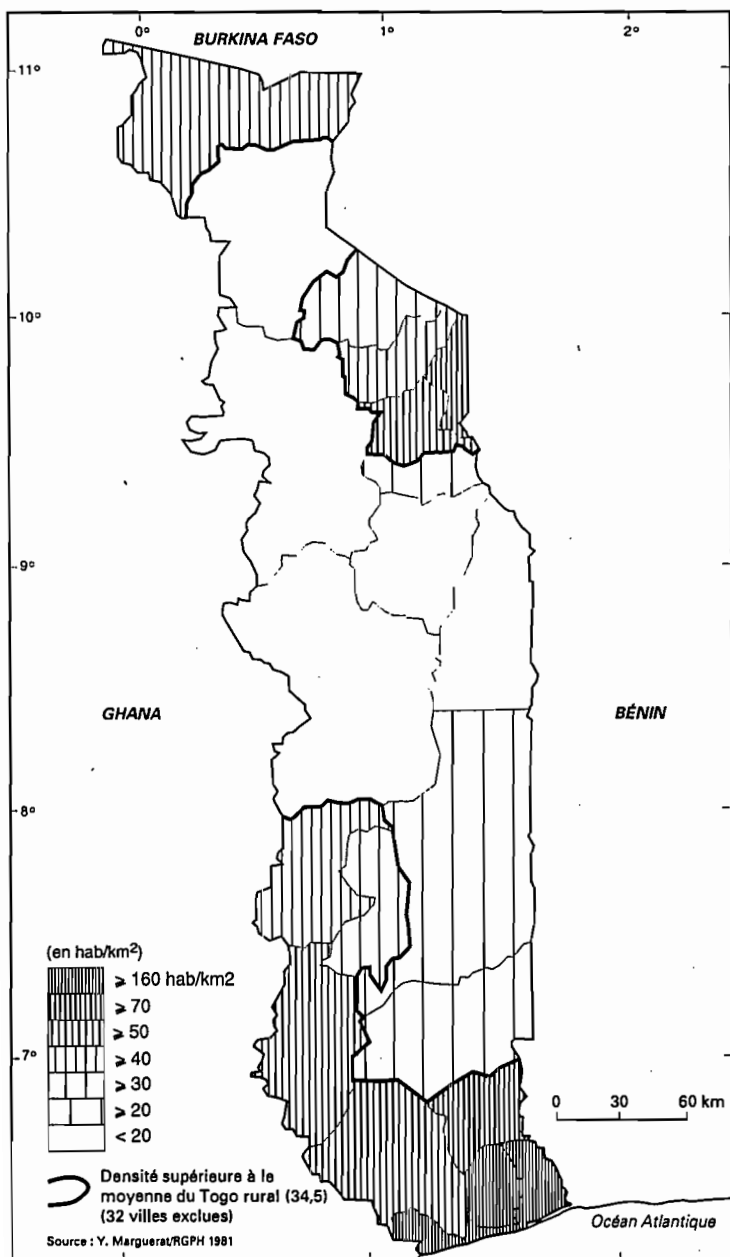
Une donnée essentielle du peuplement du Togo est sa **répartition très inégale** : pleins et vides se juxtaposent, qui modifient les comportements et provoquent des flux migratoires particulièrement importants. Cette répartition est bien plus le fait des données de l'histoire que des contraintes de la nature, même si, localement, ces dernières sont parfois déterminantes.

Trois **pôles de haute densité** sont particulièrement remarquables. A l'Extrême-Nord, le pays moba-gourma, autour de Dapaong, atteint les 60 à 80 habitants au km², sur des sols relativement médiocres, coupés de falaises abruptes qui surplombent un habitat très dispersé. L'excellence de l'agriculture pratiquée par ces peuples a jusqu'ici limité leur exode à des migrations saisonnières sur les plantations du Ghana naguère, de Côte d'Ivoire aujourd'hui.

Le pays Kabiyè présente, en son coeur, deux massifs de roches basiques particulièrement fertiles et mieux arrosés que les plaines environnantes. Il s'y est développé une agriculture parmi les plus intensives d'Afrique, un véritable jardinage qui permet des densités de 80 à 100 habitants par km², assurant traditionnellement l'auto-suffisance alimentaire aux paysans kabiyè, mais au prix d'un très dur labeur. Quand, à partir de 1925, l'administration coloniale entreprit de peupler les "terres vierges" du centre du Togo, le long de l'axe ferroviaire et routier entre Atakpamé et Sokodé, les migrants kabiyè avaient été d'abord peu enthousiastes ; mais ils comprirent vite qu'en adoptant les méthodes

(1) Communément appelés Losso.

Carte n° 3 : Carte des densités de population.



extensives des autochtones, ils obtenaient des rendements médiocres à l'hectare, mais bien plus satisfaisants en termes de temps de travail. Dès lors, la migration -tout à fait volontaire- prit de l'ampleur et ne cessa de s'accroître jusqu'à nos jours.

La région de Sotouboua-Blitta, ainsi que de gros villages situés plus au sud, de part et d'autre d'Atakpamé, se trouvent donc, à partir des années 1930, peuplés en majorité de Kabyè (et de leurs voisins, les Nawdéba). Une seconde vague de migrations s'élança, à partir des années 1950, vers les plantations de café et de cacao de la Région des Plateaux, qui avaient grand besoin de main-d'oeuvre. Le peuplement se fit, cette fois-ci, en hameaux disséminés à la périphérie des villages éwé ou akposso, en symbiose économique, mais sans mélange social.

Au pied des monts Kabyè, la plaine de Niamtougou offre un milieu naturel beaucoup moins favorable, malgré la splendeur de sa palmeraie (étonnante à une latitude aussi septentrionale). Aussi les Nawdéba ont-ils migré en encore plus grande proportion que les Kabyè⁽¹⁾. Des migrations "rurales-rurales" (car peu débouchent en ville) de cette importance sont exceptionnelles en Afrique.

Le dernier -mais le plus fort- des pôles de densité est celui du Sud-Est, d'Aného à Tabligbo, avec des moyennes de 200 hab/km² (et des pointes au double). C'est cette extrême concentration qui distingue les Ouatchi des autres Éwé. Seules, en fait, sont peuplées les riches "terres de barre", riches ou, plus exactement, faciles à travailler. Les vallées humides sont largement délaissées, hormis les minces bourrelets alluviaux du Mono.

La tension démographique est telle que, selon les enquêtes monographiques, on peut considérer que la moitié des adultes du pays Ouatchi a émigré, quelques-uns dans la région des plantations de l'Ouest, la majorité dans les villes de la côte. Les femmes, auxquelles le commerce donne une grande autonomie économique et donc migratoire, se dirigent essentiellement vers Lomé ; les hommes, eux, partent aussi en grand nombre vers Accra, Lagos ou Abidjan.

Les montagnes des monts du Togo sont, on le verra plus loin,

(1) Respectivement les 3/4 et les 2/3 de leurs ressortissants en diaspora au moment du recensement de 1981.

l'épine dorsale sur laquelle s'est effectué le peuplement ancien du pays ; les plaines, de part et d'autre, ont connu des établissements humains moins attractifs et souvent moins permanents. Si le pays éwé a bénéficié d'une certaine stabilité depuis l'exode à partir de Notsé, comme on le verra ci-dessous, les environs d'Atakpamé avaient été ravagés par les guerres danhoméennes au XIX^e siècle, et ce n'est qu'au XX^e siècle, à partir de la ville, que la plaine a été reconquise et peuplée.

La partie nord de la plaine du Mono, c'est-à-dire les régions de Kambolé, Koussountou et Bagou, a été peuplée au XVIII^e-XIX^e siècle par des groupes kotokoli, ifé et, dans une moindre mesure, bariba. La colonisation kabiyè n'y est que ponctuelle.

Les plaines de l'Oti sont caractéristiques de ce poids de l'histoire : les raids des Anoufom⁽¹⁾ de Mango ont détruit les régions les moins peuplées (comme la haute vallée de l'Oti) et respecté les populations assez denses pour être capables de se défendre, même en l'absence totale d'organisation étatique, comme les Konkomba.

C'est donc une mosaïque de situations locales contradictoires que la colonisation intégrera dans les frontières du Togo. S'il existait déjà des complémentarités économiques et des liens commerciaux puissants, c'est dans ce cadre politique et dans le réseau de ses routes et de ses voies ferrées que les Togolais vont vivre ensemble et apprendre à se sentir de plus en plus solidaires. La nation n'a pas précédé l'État : elle en est le produit, encore fragile, mais vivace et riche d'avenir.

II - PEUPLES ET LANGUES

Malgré ses dimensions modestes, le Togo est, on l'a dit, habité par une mosaïque de populations que les sources estiment généralement à une quarantaine. Parmi elles, certaines forment de grands ensembles, regroupant plusieurs centaines de milliers d'individus, alors que d'autres sont des minorités de toutes tailles, parfois fort modestes. Ce n'est là que l'une des difficultés majeures qui rendent malaisée la présentation des peuples et des langues du Togo. Nous regrouperons ces questions en quatre grandes rubriques pour pouvoir les sérier plus facilement.

(1) Ou Tchokossi.

Il y a d'abord les **déséquilibres**, en premier lieu dans la situation des **sources documentaires**. Peu de recherches de fond ont été menées jusqu'à présent sur l'histoire et la vie sociale et culturelle des populations du Togo. Quelques monographies, datant parfois des débuts de l'époque coloniale, des informations éparses disséminées dans des rapports de missions et autres documents, quelques articles aussi, mais il manque souvent des travaux systématiques permettant de définir les caractères particuliers de la majorité des groupes. La bibliographie que présente Cornevin (1988)⁽¹⁾, qui se veut la plus complète possible, est révélatrice de cet état de carence documentaire notoire sur de nombreuses populations du Togo. Or, l'histoire est difficile à faire en l'absence de documents. La disparité est particulièrement flagrante dans la documentation entre la partie septentrionale et la partie méridionale : peu d'informations sont disponibles sur les populations et les langues du Nord, alors que les populations du Sud sont tout de même logées à meilleure enseigne.

Par ailleurs, l'**identification des groupes** n'est pas toujours facile à faire. La terminologie adéquate pour leur désignation pose problème. Ainsi, si l'on se demande qui sont exactement les Yanga, les Bisa ou les Têê'n, il faut savoir que *Betanmaribè* est un autre terme pour désigner les *Tamberma*, que *Sola* et *Biyobè* désignent le même groupe, et que les *Dyè* ne sont en rien différents des *Ngan-gam*.

La correspondance entre groupe ethnique et groupe linguistique n'est pas non plus automatique. La question qui préoccupe le chercheur est la suivante : quel groupe parle quelle langue ? Les cas où l'on assiste à des discordances entre l'ethnonyme et le glossonyme sont légion : les Bogo parlent l'*igo*, les Bedere -plus connus sous l'appellation d'Adélé- s'expriment en *gidere*. Et bien malin celui qui, sans tâtonner, reconnaîtra les Akébou sous l'ethnonyme *Ekpeebhe* et leur langue, le *kekpeeke*. Par ailleurs, les Baseda ne parlent-ils pas l'*anii*, et les Kulumi le *gikolunja* ? Il y a souvent lieu de distinguer le groupe ethnique du groupe linguistique. A l'intérieur de ces groupes, le phénomène d'assimilation linguistique, en cas d'immigration et de contact des cultures, ne s'accompagne pas toujours d'une assimilation culturelle : certaines populations ont changé de langue mais ont conservé leurs pratiques

(1) Toutes les références bibliographiques sont regroupées à la fin de cet ouvrage.

socio-culturelles, l'organisation sociale et la religion de leurs ancêtres, etc.

Il y a enfin le problème de la définition des limites internes des sous-ensembles ethniques. Il faut savoir là où s'arrête une entité et là où commence la voisine, ce qui n'est pas toujours évident. Ainsi, les *Krobo* et les *Agotimé* sont des *Adangbé*, parlant des langues appartenant au même groupe linguistique. Dans quelle mesure et à quel moment est-il opportun de distinguer les Krobo des Adangbé ?

Après celui des déséquilibres et des définitions, se pose le problème de la **localisation géographique** et de l'**extension territoriale** des groupes. Il y a des populations dont la souche-mère se trouve bien localisée, mais qui possèdent des colonies plus ou moins importantes disséminées sur le territoire national. Ainsi n'épuise-t-on pas la question lorsqu'on dit que les Kabiyè habitent dans les préfectures de la Kozah et de la Binah : la colonisation des "terres vierges" en a établi un nombre très important dans d'autres régions du Togo, comme on l'a évoqué plus haut.

Par ailleurs, en présentant les populations du Togo, peut-on s'abstenir de parler des *excroissances* transfrontalières et extraterritoriales, tels les Ewé du Ghana, ou les populations des monts du Togo, qui appartenaient autrefois à des ensembles socio-économiques plus vastes ou dont l'apparement à des populations du Togo est très étroit ? C'est qu'en réalité, il s'agit d'un même ensemble socio-culturel, partageant la même histoire, mais aujourd'hui morcelé.

Autre problème crucial : les **données statistiques**. Depuis son indépendance politique, le Togo a connu trois recensements généraux : 1958-60, 1970 et 1981. Cela permet de disposer de quelques chiffres, mais une exploitation plus poussée de ces données doit encore être effectuée, afin d'en tirer le maximum concernant les caractères démographiques des ensembles ethniques.

La dernière rubrique est la **méthodologie**. Comment présenter de manière convaincante des populations aussi diverses ? Il est certes évident qu'il faudrait procéder par regroupement en des ensembles soit régionaux, soit historiques, ou encore obéissant à d'autres critères d'affinités. Mais quelle forme de présentation adopter ? Nous avons finalement opté pour un **plan d'ensemble** permettant de donner un aperçu

général des groupes et de leurs caractéristiques propres, selon les points suivants : l'identification du groupe, sa localisation géographique, les principales activités (si elles sont spécifiques), les traits culturels dominants et l'importance numérique, avec une prépondérance pour le fil conducteur linguistique, le plus commode sans aucun doute.

A - LES PEUPLES DU TOGO

1. Les peuples du Togo septentrional

Cette région géographique est limitée au sud par le pays Anyanga et les monts Fazao. Il s'agit d'une région dominée par des massifs montagneux de la chaîne qui traverse le Togo en biais du sud-ouest au nord-est : les massifs de Fazao et de Malfakassa, les collines du pays Bassar, le plateau Kotokoli, ainsi que les massifs Kabiyè et les chaînes de Défalé. Par rapport à toutes ces formes, le plateau de Dapaong et les plaines de l'Oti offrent des paysages très différents : plats ou tabulaires à falaises marquées. Ce relief a une importance certaine, car il conditionne la répartition du peuplement et surtout les activités qui meublent la vie des hommes.

Le peuplement y est caractérisé par une très grande diversité quant à la composition et à l'origine des populations. L'étude des groupes qui le composent est difficile à effectuer, car établir de manière convenable les rapports d'ordre historique et culturel qui existent entre eux, leur degré de parenté, ou encore reconstituer leur évolution dans le temps relèvent d'une véritable gageure. D'une manière générale, on distingue deux types principaux, comme on le verra dans cette histoire :

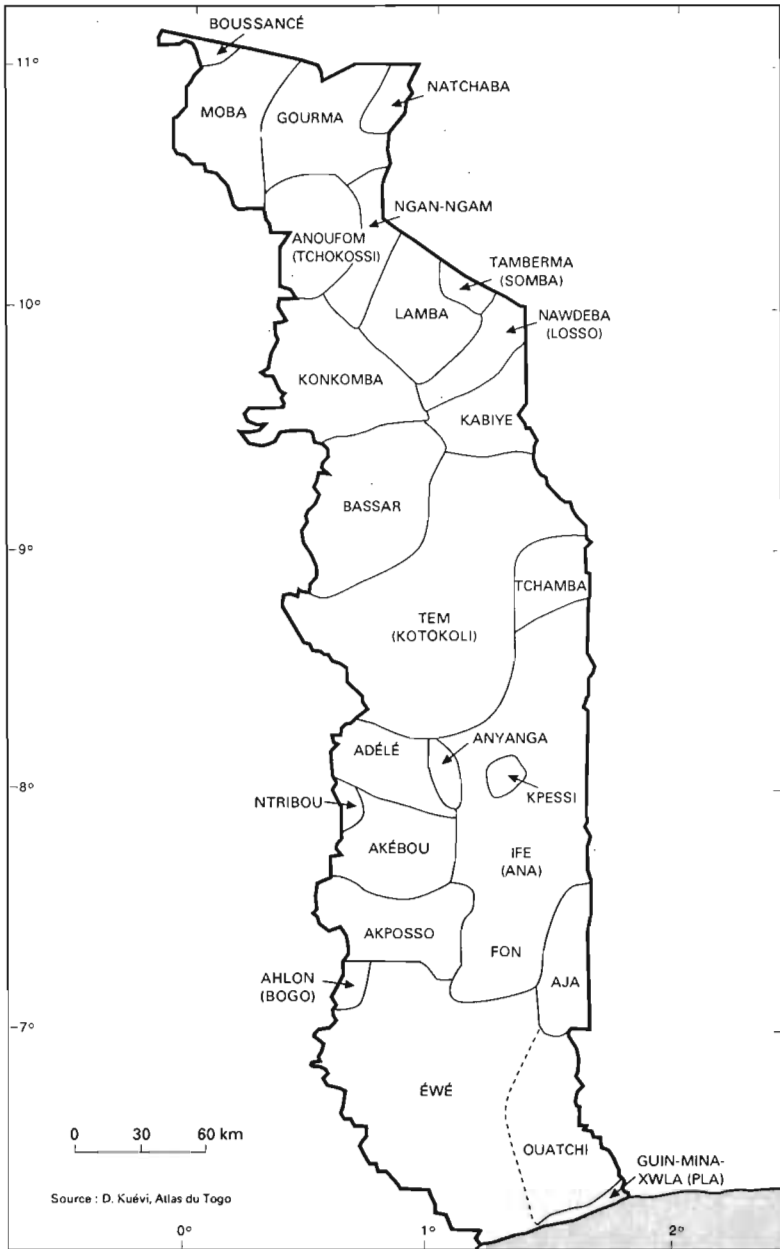
- un peuplement ancien, installé depuis des temps reculés, et considéré de ce fait comme autochtone.
- un peuplement plus récent, établi dans la région entre les XV^e et XIX^e siècles.

Selon leurs affinités historiques et culturelles, on peut les regrouper en quatre grands ensembles :

a) Les populations "para-gourma"

Sous ce terme générique avancé par R. Cornevin, on regroupe les populations apparentées aux Gourma et aux Mossi du Burkina Faso,

Carte n° 4 : Schéma ethnique du Togo



entretenant de ce fait des affinités avec les civilisations soudanaises. Elles se subdivisent en différents groupes dont :

* le groupe **moba-gourma** (qui constitue la population principale de la région de Dapaong), composé d'une part d'un peuplement ancien, les **Moba**, et, d'autre part, d'immigrants en provenance des régions avoisinantes : il s'agit, des **Yanga**, des **Mossi** et surtout des **Gourma**, venus du sud-est du Burkina Faso et qui, convoyant avec eux l'organisation socio-politique de leur civilisation d'origine, donnèrent naissance à diverses chefferies. Des **Mamproussi**, venus du nord du Ghana, sont aujourd'hui presque entièrement assimilés aux Gourma.

* les populations du bassin de l'Oti : elles se composent entre autres des **Natchabà**, qui vivent à l'extrême Nord-Est, des **Dyè** (encore connus sous l'appellation de Ngan-gan) et des **Konkomba**, beaucoup plus nombreux.

* les populations des monts Atakora : ce sont principalement les **Tamberma** (ou Betanmaribè)⁽¹⁾ et les **Biyobè** (ou Sola).

* On peut y ajouter les **Bassar**, qui sont composés d'un noyau originel (les Nataka, dont une partie s'affirme autochtone et l'autre venir du pays gondja) auquel sont venus se joindre des immigrants, dont des **Gonja** arrivés du Ghana voisin, qu'ils ont réussi à assimiler presque entièrement. Citons enfin les **Tchamba**, un groupe hétérogène composé de clans venant d'horizons divers, mais principalement d'origine konkomba.

Ensemble, ils forment à peu près 15 % de la population togolaise. Les Moba-Gourma (le groupe numériquement le plus important) sont des paysans vivant dans un habitat semi-dispersé, reposant sur une organisation clanique et de petites chefferies coutumières. Les Konkomba, aujourd'hui grands producteurs d'ignames, ont connu un passé de guerriers fameux, tandis que les Bassar combinaient l'agriculture et l'artisanat : leur travail du fer a été jadis l'un des plus importants de cette partie de l'Afrique. Parmi les Tchamba, certains excellent dans la décoration des Calebasses. La forme de l'habitat est partout la "*soukala*" : ensemble plus ou moins circulaire de cases rondes à toit cône (sauf chez les Tamberma, célèbres pour leurs "châteaux-forts", fermes fortifiées dispersées abritant des familles patriarcales).

(1) Connus sous le nom de Somba au Bénin voisin.

b) Le groupe kabiyè-tem

Ce groupe est un ensemble assez compact comprenant les Kabiyè proprement dits, les Logba, les Kotokoli et les Lamba.

Les **Kabiyè** vivent dans les montagnes du même nom et sur le piémont environnant (préfectures de la Kozah et de la Binah). Ils se considèrent comme des autochtones de la région. Ils constituent à eux seuls plus de la moitié de la population de ce groupe. Ce sont des cultivateurs connus pour leurs techniques intensives, avec utilisation d'engrais naturels et aménagement des pentes en terrasses soutenues par des murettes pour retenir la terre et l'empêcher d'être emportée par les pluies. Ces pratiques leur ont permis de faire vivre une population à forte densité. L'unité de base de l'organisation socio-politique est le *têto* (ou *tétou*), le groupement territorial, au sein duquel s'organisent les groupes sur une base lignagère. Traditionnellement, il n'existe pas d'autorité centrale réunissant l'ensemble des *tétou* ; mais des alliances occasionnelles peuvent se nouer en cas de besoin. Le pouvoir religieux est aux mains des *tchotcho*⁽¹⁾.

Les **Logba** font partie des ramifications du groupe kabiyè, dont ils constituent les éléments les plus orientaux. Ils débordent sur le territoire du Bénin. Contrairement aux Kabiyè, ils ont une tradition assez claire de l'autorité politique centralisée, avec un chef élu⁽²⁾.

Les **Tem** ou **Kotokoli** constituent, avec les Tchamba, l'un des groupes les plus islamisés du Togo. Ils sont composés de noyaux autochtones (apparentés aux Kabiyè non seulement par la langue, mais également par certains traits culturels), auxquels sont venus se joindre, à partir du XVII^e siècle, des immigrants provenant d'horizons divers. L'activité économique principale est l'agriculture, mais les Tem sont également réputés pour leur sens du commerce. Ils jouent aujourd'hui un rôle particulièrement important dans les professions liées aux transports.

Les **Lamba** se répartissent dans les monts et les vallées de Défalé et sur leur piémont immédiat, au début de la plaine de l'Oti. Comme chez

(1) Grands prêtres desservant le culte dans les sanctuaires (en général nichés dans des bosquets subsistant sur les points hauts).

(2) Au XIX^e siècle, le village de Badjoudè prit de l'importance et se constitua en chefferie, mais cette structuration politique n'a pas été systématique.

les Kabyè, leur activité principale est une agriculture de montagne intensive, qui n'a pas empêché un courant d'émigration particulièrement intense vers les campagnes du Centre et du Sud-Ouest.

c) Les Nawdéba

Les *Nawdéba* sont généralement connus sous l'appellation impropre de *Losso*. Ils habitent les plaines qui s'étendent entre les monts Kabyè et la chaîne de Défalé, dans les localités de Niamtougou, Ténéga, Baga et Siou, nébuleuses de hameaux sous de superbes palmeraies. Vivant nombreux sur des sols médiocres, ils émigrent en masse, tout comme les Kabyè, vers le Centre et la Région des Plateaux.

d) Les Anoufom⁽¹⁾ (ou Tchokossi)

Ils constituent une population sans origine commune avec les autres formations de la région, mais qui a su y jouer un rôle dominant. Les **Tchokossi** habitent la région de Sansanné-Mango où ils se sont établis en conquérants au XVIII^e siècle, en provenance de Côte d'Ivoire. Ils sont en grande partie islamisés. Au plan linguistique, ils sont les seuls locuteurs d'une langue *kwa* (de la famille akan) dans tout le Nord-Togo.

2. Les peuples du Togo méridional

Contrairement à la partie septentrionale, le peuplement du Sud est nettement plus homogène. L'histoire de ce peuplement explique, pour une grande part, ce caractère. Nous pouvons distinguer trois grands blocs.

a) L'ensemble ajatado

Il se subdivise en deux groupes principaux : les Aja-Hwé et les Ewé.

* Les **Aja-Hwé**⁽²⁾ habitent essentiellement la région des abords du fleuve Mono, autour de Tado, leur cité historique. Il s'agit d'un groupe de cultivateurs qui produit aujourd'hui, en plus des cultures vivrières, des arachides, du palmier à huile et surtout du coton pour l'exportation. Longtemps confinés dans leur région à l'écart des grands axes de

(1) Singulier : Anoufo.

(2) Ou Ehoué.

communication au cours de la période coloniale, ils commencent à en sortir, et on les voit de plus en plus nombreux dans les villes, où ils occupent des fonctions diverses.

* Les Ewé⁽¹⁾, quant à eux, se proclament avant tout originaires de la ville de Notsé. Après leur exode, ils essaimèrent dans toute la région méridionale comprise entre le Mono et la Volta, où ils se regroupent en de petites unités politiques autonomes. Les Ewé sont des paysans qui pratiquent l'agriculture itinérante sur brûlis pour les cultures vivrières. Dans les régions de montagne, plus arrosées, ils ont créé des plantations familiales de café et de cacao avec l'aide d'une main-d'oeuvre métayère immigrée. Cette richesse précoce a permis une forte scolarisation dans toute la région de Kpalimé.

La population éwé déborde en territoire ghanéen, où un effectif important habite la Région de la Volta⁽²⁾. Avec les Aja, les Ewé constituent plus de 40 % de la population du pays. Ils se subdivisent en nombreuses communautés dont les plus importantes sont les Agomé, les Agou, les Danyi, les Kpélé, les Ouatchi, les Bè, les Togo, etc. Les Ewé occidentaux⁽³⁾, vivant à proximité des Ashanti du Ghana, se sont laissés influencer par la culture et l'organisation socio-politique de ceux-ci.

b) Les minorités

Le Sud-Togo a été pendant longtemps une zone d'intenses migrations. Des groupes sont entrés dans l'aire culturelle ajatado ; d'autres en sont sortis. Les arrivants constituent aujourd'hui des minorités plus ou moins vigoureuses, qui ont été généralement assimilées par la culture autochtone. Nous distinguerons :

* **Les Guin/Mina** : les premiers sont arrivés du royaume gan d'Accra, dont ils avaient été chassés par des guerres dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Ils ont peu après été renforcés par l'arrivée des seconds, des Fanti d'Elmina. Les deux groupes ont aujourd'hui indissolublement fusionné. On les retrouve sur la bande côtière, de Lomé à Aného, ainsi qu'à Glidji, d'où ils ont rayonné jusqu'à Anfoin et Aklakou. Les contacts

(1) Se prononce à l'allemande et non à l'anglaise. Certains auteurs emploient la forme "Evhé".

(2) Les Ewé représentent environ 10 % de la population totale du Ghana.

(3) En particulier les Anlo (Ewé maritimes de l'estuaire de la Volta, autour de Kéta), qui ne sont présents au Togo que dans certains quartiers de Lomé, mais ont joué un rôle décisif dans l'histoire de la ville.

qu'ils avaient entretenus très tôt avec les Européens en ont fait des commerçants réputés et des auxiliaires privilégiés de la colonisation, très tôt scolarisés.

* Les **Adangbé** : l'origine de ce peuple se trouve également au Ghana, entre Accra et la Volta, mais selon des cheminements difficiles à déterminer avec précision. Ils sont arrivés dans l'espace togolais par des voies détournées. Aujourd'hui, on les retrouve principalement dans les villages d'Adangbé (préfecture du Zio), Essé Sogbadji (Yoto), Agotimé⁽¹⁾ (Kloto), où ils sont dénommés *Agotimé*, et à Bassé (dans l'Akposso-sud). Ils ont généralement adopté la langue de leur milieu d'accueil (l'Éwé), sauf dans les villages agotimé et à Adangbé, où ils sont bilingues.

* Les **Xwla-Xwéda**⁽²⁾ : ils comptent parmi les populations de civilisation ajatado et ont -pour les Xwla du moins- émigré de Tado (entre les XIII^e et XV^e siècles). Les Xwla sont aujourd'hui localisés dans la basse vallée du Mono et les lagunes autour d'Agbanakin. Célèbres par leur culte du python, ils sont d'excellents pêcheurs d'eau douce. Quant aux Xwéda du Togo, ils sont issus d'une migration en provenance de l'actuel Bénin au XVIII^e siècle.

* Les autres minorités : on trouve aussi au Togo des **Fon** et des **Mahi** provenant de la région de Savalou (Bénin central), réfugiés au Togo au cours du XIX^e siècle, lors des guerres de conquête du Danhomé. Ils habitent surtout dans les environs d'Atakpamé. Les **Ifè** (ou **Ana**) viennent du pays yorouba (ils se réclament de la vieille cité d'Ifè) ; ils vivent aujourd'hui dans la région d'Atakpamé, dont ils constituent la principale population urbaine (avec des Éwé), et au sud de Tchamba. Dans la région de l'Est-Mono, les **Kpessi** sont, selon toute vraisemblance, des Akim⁽³⁾ du Ghana chassés par les Ashanti et aujourd'hui assimilés par les populations éwé, dont ils ont adopté la langue. Enfin, nous mentionnerons la présence des **Agouna** à la frontière du Bénin, à la hauteur d'Atakpamé, et des **Anyanga**⁽⁴⁾, d'origine gouang, qui peuplent le bassin de l'Anié et la région autour de Blitta (Agbandi, Pagala, Anamanyé, etc.).

(1) A cheval sur la frontière du Ghana.

(2) Autrefois dénommés Pla et Péda. (*X* prononcé comme le *ch* dur allemand).

(3) Encore appelés Akyem ou Atchem.

(4) Dit à tort Agnagan ou Anyagan.

c) Les populations des plateaux du Sud-Ouest

Ces populations ont été autrefois désignées par l'appellation malencontreuse de *peuples résiduels* ou *peuples-témoins*. Aujourd'hui, on sait qu'elles ne sont en rien "résiduelles". Leurs zones d'habitation sont les montagnes de l'ouest du Togo et les plaines fertiles avoisinantes. Les **Akposso**, les **Akébou** et les **Adélé** y possèdent de grandes plantations de café et de cacao ; ce sont des paysans relativement prospères. Il y a aussi les **Ntribou**, un petit groupe de parler kabyè-tem habitant les montagnes proches du plateau adélé. Les **Bogo-Ahlon** (de leur propre appellation *Bogo* - ce sont les Ewé qui les dénomment *Ahlon*), chassés du plateau akposso, se retrouvent aujourd'hui dans les vallées des plateaux de Danyi, où ils peuplent six villages. Les uns et les autres ont toujours manifesté la plus grande méfiance devant toute forme d'État centralisé.

3 - Les autres populations du Togo

Il existe enfin de nombreux petits groupes épars d'origines diverses, souvent assimilés par les populations de leur zone d'installation, mais qui gardent jalousement une partie de leur culture ancestrale, de sorte qu'ils se particularisent nettement. Nous citerons les **Yorouba**⁽¹⁾ et **Haoussa**, citadins et commerçants, et les **Peul**, éleveurs, éparpillés surtout au Nord, mais aussi dans les montagnes du Sud, où ils s'occupent des troupeaux des autochtones, les uns et les autres fortement islamisés.

C'est la formation et l'évolution de ces diverses composantes du peuple togolais que nous analyserons dans cet ouvrage.

B - LES LANGUES DU TOGO

Le schéma ethnographique qui précède n'est pas directement transposable au plan linguistique. D'une part les identités ethniques résistent durablement aux phénomènes d'assimilation socio-linguistiques, d'autre part, l'extrême mobilité des populations suggère une nouvelle approche de la configuration ethno-linguistique de ce pays.

(1) Dont les **Nago**, revenus de servitude au Brésil au XIX^e siècle, fortement influencés par la civilisation portugaise. Restés ou non musulmans, ce sont des citadins pleinement modernisés. L'opinion publique n'opère cependant pas clairement la différence entre les Nago et les Yorouba venus directement (et parfois très anciennement) du Nigéria.

Pour ces raisons, non seulement les regroupements ethniques et leur extension géographique précise ne coïncident pas rigoureusement d'un inventaire à l'autre, mais encore les ethnonymes et les glossonymes, tout en renvoyant à des réalités sensiblement identiques sur le terrain, peuvent parfois souffrir de quelques distorsions formelles.

1 - Distribution générale

On considère généralement que la situation linguistique du Togo est "relativement simple" (Anson 1977, Lafage 1978) par rapport à celle des autres pays de l'Afrique occidentale.

Les langues parlées au Togo appartiennent toutes au groupe **niger-congo** de la famille **congo-kordofanienne** (Greenberg 1933, Stewart 1976). Elles se répartissent sur deux aires géo-linguistiques distinctes :

- une aire méridionale de langues de l'ensemble **kwa**⁽¹⁾ ;
- une aire septentrionale de l'ensemble **gur** ou **voltaïque**⁽²⁾.

A ces deux ensembles typologiques numériquement dominants s'ajoutent les langues dites "résiduelles"⁽³⁾, localisées toutes dans le centre-ouest du pays.

Cette sorte de tripartition traditionnelle, unanimement suivie par les chercheurs, semble privilégier exclusivement les langues dont la fixation sur les emplacements actuels remonte à une époque relativement reculée de l'histoire du Togo. Elle laisse pour compte les autres langues comme le **haoussa** du groupe **tchadique** et le **peul** (**fulani**) du groupe

-
- (1) On regroupe sous la dénomination de **kwa** (apparue pour la première fois chez Westermann) les sous-familles *éwé-twi*, *lagunaires*, *krou*, *yorouba*, *nupé*, *ibo*, *édo* et *ijo*, couvrant les régions méridionales ou littorales du Libéria jusqu'à l'embouchure du Niger, au Nigéria. Le terme serait la racine du mot signifiant "personne, homme" dans plusieurs de ces langues.
 - (2) Les langues **gur** ou **voltaïques** recouvrent, grosso modo, la partie septentrionale de la Côte d'Ivoire, du Ghana, du Togo et du Bénin, ainsi qu'une portion de la région méridionale du Mali et du Burkina Faso (Manessy 1975).
 - (3) Le terme de "résiduelles" est la traduction française de l'anglais *remnant* (cf. "*Togo Remnant Group*" de Westermann et Bryan, 1952), lui-même traduit de l'allemand *Togorestsprachen*, employé d'abord par Struck, et adopté par Westermann et Heine (1968 : 13). Cf. notamment Kropp-Dakubu (1988 : 119-120).

NB : Pour les références bibliographiques dans le texte, le nom de l'auteur et la date de parution de l'ouvrage renvoient à la bibliographie générale, le chiffre suivant à la page.

ouest-atlantique, parlées aujourd'hui par une portion non négligeable de la population togolaise, quoique disséminée çà et là sur l'ensemble du territoire national. Nous les intégrons au présent inventaire sous la dénomination de "langues exogènes".

Dans le dénombrement des langues spécifiques du groupe **kwa**, nous prendrons en compte, pour les mêmes raisons, des langues comme le **yorouba** et le **krobo** sous la dénomination d'"enclaves linguistiques".

C'est donc en cinq catégories que nous pouvons répartir les langues du Togo :

1 - les langues "**kwa**" ; 2 - les langues "**gur**" ; 3 - les langues "**résiduelles**" ; 4 - les langues "**exogènes**" ; 5 - les langues "**enclavées**".

Sans prétendre échapper à la critique du point de vue de la stricte orthodoxie classificatoire, cette répartition a l'avantage de tenir compte de l'état présent de la conjoncture ethno-linguistique et démographique, née de la dynamique des diverses communautés linguistiques dans le lent processus d'édification de la nation togolaise.

2 - Les langues kwa du Togo

Les langues **kwa** couvrent toute la partie sud du territoire, du littoral atlantique à la hauteur d'Atakpamé.

Ce groupe linguistique est représenté par une partie du "continuum" identifié sous les noms de **gbe**, **tadoïde** ou **mono** suivant les auteurs (Capo 1988, Eglewogbe 1990, entre autres) : *adangbé*, *aja*, *agotimé*, *anlo*, *avatimé*, *vè* (éwé, dont on peut encore distinguer plusieurs formes de parlers plus ou moins localement limités), *fon*, *hwé*, *kotafon*, *mahi*, *ouatchi*, *xwla*, *xwéda* parlés surtout en territoire béninois voisin, mais également de part et d'autre du cours inférieur du Mono, jusqu'à l'Atlantique.

Il faut ajouter à ces langues l'*anoufo* (ou *tchokossi*) parlé dans la partie septentrionale du pays, à Mango et dans les environs. En fait, l'*anoufo* est une langue ivoirienne de l'ensemble *baoulé-agni*, branche centrale du groupe *volta-cómoé* (Stewart 1971, Dumestre 1971, Hérault 1978).

3 - Les langues gur du Togo

Les langues **gur** ou voltaïques recouvrent toute la partie septentrionale du pays, à l'exception, on l'a dit, de l'îlot kwa représenté par l'*anoufo*.

Elles se répartissent en deux groupes, comportant, l'un, trois sous-groupes, et l'autre, un sous-groupe :

a) Groupe *oti-volta* :

* - sous-groupe oriental (*tanmari*) ;

* - sous-groupe *gourma*, comprenant principalement le *ntcham* (*bassar*), l'*akassélem* (*tchamba*), le *konkomba*, le *gangan* (ou *ngan-gam* ou *dyè*), le *sola* (*miyobè*), le *tanmari* (*bétanmaribè*), le *gourmantché*, le *moba* ;

* - sous-groupe *yom-nawdem* : *nawdem* (ou *losso*) et *yom* (parler des *yowa* du Bénin).

b) Groupe **gurunsi**, dont le sous-groupe oriental est représenté surtout par le *kabiyè*, le *lamba* et le *tem* (*kotokoli*).

4 - Les langues dites "résiduelles"

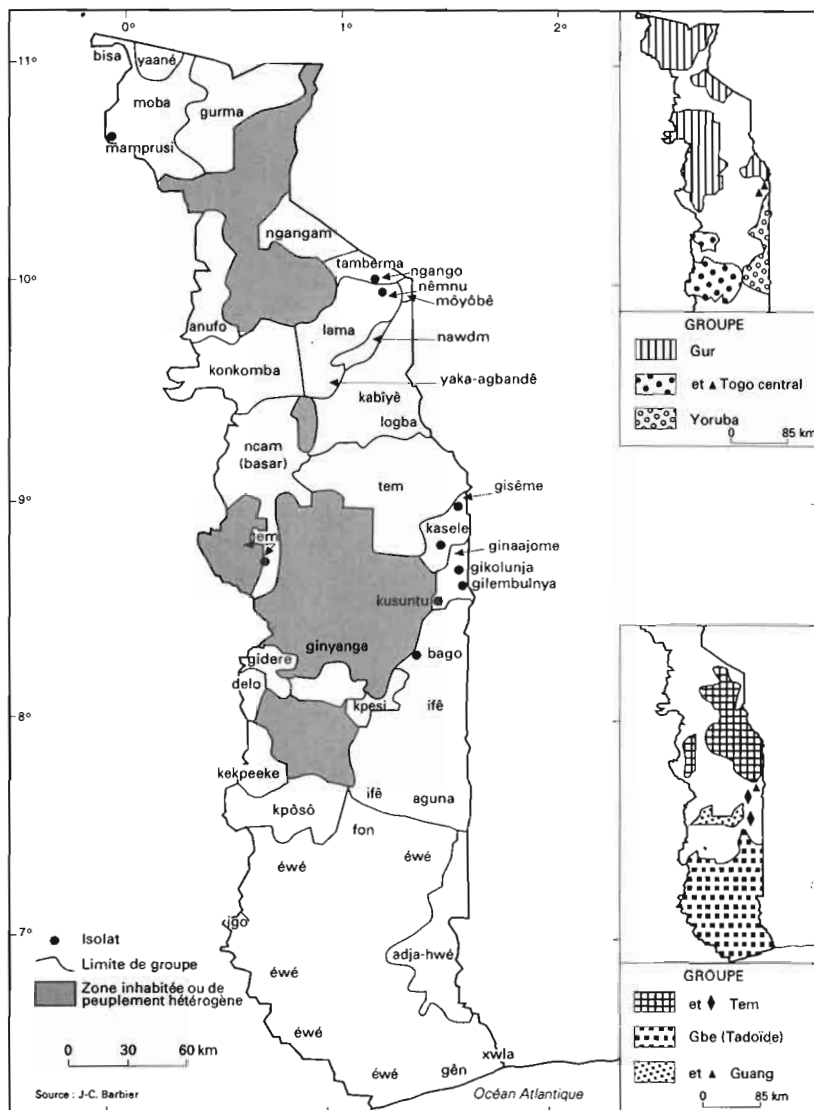
Les langues "résiduelles" constituent un ensemble hétérogène de quatorze langues réparties, en fait, sur la partie centrale de la zone frontalière Ghana-Togo. On intègre à ce groupe le *basila* (Heine 1968), localisé presque entièrement en territoire béninois, à une latitude plus septentrionale.

a) *ahlon*, *akposso* et *akébou* parlés exclusivement au Togo.

b) *adélé*, appelé *gi-dere* par ses locuteurs, parlé au Togo et au Ghana.

c) *likpé*, appelé *se-kpélé* par ses locuteurs, également parlé au Ghana et au Togo. Le *likpé* est plus connu sous les appellations éwé de ses principaux dialectes : *akpafu* (*siwui*) et *lolobi* (*siwu*).

Carte n° 5 : Les langues du Togo



d) *avatimé*, *nyangbo-tafi* et *logba*⁽¹⁾ forment un groupe localisé en pleine aire de langue éwé :

* - la plus importante, l'*avatimé* (il s'agit d'un glossonyme éwé), est appelée *si-ya* par les locuteurs, qui s'identifient sous le nom de *kedane-ma* ;

* - l'intercompréhension est quasi totale entre le *nyangbo* et le *tafi*, mais les locuteurs s'appellent respectivement *ba-troughou* et *bagbo* ; et leurs langues *tou-troughou* et *te-gbo* ;

* - le *logba*, appelé *e-kpana* par les natifs, est parlé par une population peu nombreuse.

5 - Les langues exogènes

Les langues "exogènes" du Togo sont celles qui, du point de vue génétique, n'appartiennent ni à l'ensemble kwa, ni à l'ensemble gur, et encore moins à l'ensemble des langues dites résiduelles, et dont les locuteurs togolais sont disséminés sur tout le territoire.

- Le *haoussa* est généralement parlé dans tous les "zongo"⁽²⁾ des villes.

- Le *peul*, communément appelé *foulani*, est parlé par une population de pasteurs-bergers (en majorité semi-sédentarisés), moins nombreuse dans le Sud que dans les régions centrale et septentrionale du pays.

6 - Les langues enclavées

Les langues "enclavées" appartiennent au groupe kwa, mais sont originellement localisées dans les pays voisins, Ghana et Côte d'Ivoire pour ce qui concerne le *krobo* et l'*anoufo*, Bénin et Nigéria, pour ce qui concerne le *nago*.

Le *krobo* (glossonyme qu'il faut distinguer de *krobou*⁽³⁾) est l'un

-
- (1) Ne pas confondre avec les Logha du Nord-Est, qui appartiennent au groupe kabiyè-tem.
 - (2) Mot haoussa qui désigne à l'origine le campement d'une caravane, aujourd'hui le quartier où se concentrent les commerçants musulmans dans presque toutes les villes du Togo.
 - (3) Le *krobou* (Dumestre 1971) est une langue kwa du sous-groupe "intérieur" du groupe des langues lagunaires de la Côte d'Ivoire.

des six dialectes traditionnellement reconnus du *dangme* ou *adangbé*, localisé au Ghana, le long du cours inférieur de la Volta, de la latitude de Ho et Kpando à l'estuaire. Au Togo, le *krobo* forme un îlot (le village de Sè-Godzè), en pleine aire de parler éwé-ouatchi.

En dehors de l'*ifè* (dans tout le centre du Togo), qui se distingue d'ailleurs de la langue-mère par un certain nombre de particularités lexicales et syntaxiques, le *yorouba* est parlé au Togo -sous sa forme communément appelée *nago*- dans presque toutes les agglomérations urbaines, peut-être plus dans l'aire kwa que dans l'aire gur.

III - L'APPORT DES RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES

Science capitale dans la reconstitution du passé, l'archéologie apporte bien des éclaircissements sur les "périodes obscures" des hommes qui nous ont précédés. Grâce à l'étude des vestiges, elle essaie de comprendre et d'appréhender les civilisations disparues : vie matérielle (habitation, alimentation, techniques, commerce...) et spirituelle (religion, rites, coutumes). En Afrique au sud du Sahara, les sources écrites font souvent défaut pour les périodes antérieures au XII^e siècle. Pour le Togo, elles remontent, en ce qui concerne la zone côtière, au XV^e-XVI^e s., et pour l'hinterland, à la veille de la colonisation européenne. Or, malgré l'importance incontestable de la tradition orale, la chronologie à partir des sources orales reste fragmentaire ou repose sur des mythes et ne remonte guère au-delà de trois siècles. L'archéologie, grâce aux moyens dont elle dispose (prospections, fouilles, étude des vestiges, archéométrie...), constitue donc la principale source pour reconstituer le passé des périodes lointaines comme des périodes relativement récentes, de trois millions d'années avant notre ère jusqu'au XX^e siècle...

A- HISTORIQUE DES RECHERCHES

Ce domaine étant assez nouveau pour le grand public togolais, il n'est pas sans intérêt d'en restituer rapidement l'historique. Le Togo, comme son voisin le Bénin, fait partie des pays de l'Afrique de l'Ouest où les investigations archéologiques sont restées longtemps méconnues, hormis quelques observations superficielles au cours des périodes allemande et française. Les travaux ne démarrèrent effectivement qu'en

1979, avec la mission Posnansky⁽¹⁾. Peu après eurent lieu les premières enquêtes archéologiques à Notsé : les premières fouilles, conduites par Merrick Posnansky, y démarrèrent en 1981 ; elles furent élargies par des prospections à Tado.

Le premier objectif de ces travaux était de repérer et de cartographier les sites anciens. Le programme a également donné la priorité, parmi les régions identifiées, à celles susceptibles d'apporter à moyen terme le plus d'informations sur l'occupation du Togo depuis les périodes les plus reculées jusqu'à nos jours.

Par la suite, les recherches ont été poursuivies par l'équipe dirigée par Angèle Dola Aguigah et André Dovi Kuévi. De 1982 à 1993, A. D. Aguigah a effectué des prospections et des fouilles à Notsé, à Tado, à Bè et dans les régions de la Kara et de Dapaong. Dans le même temps, A. D. Kuévi menait des recherches sur les populations ahlon du plateau de Danyi, dans le Sud-Ouest, puis dans la Région de la Kara et à Dapaong. Au début des années 1980, l'Américain Philipp de Barros étudiait en détail les vestiges de la remarquable métallurgie du fer dans la région de Bassar.

En 1985-1987, des missions, effectuées par Bertrand Gérard⁽²⁾ et par le professeur Jean Devisse⁽³⁾, qui avaient pour but d'évaluer le travail accompli et d'établir un éventuel programme de coopération avec les archéologues togolais, conclurent à la nécessité d'un programme archéologique cohérent pour mettre en valeur les nombreuses potentialités dans ce domaine.

En 1990, un accord de collaboration fut signé entre le PAT⁽⁴⁾ et la KAVA⁽⁵⁾ du DAI⁽⁶⁾ pour entreprendre des prospections et des fouilles dans plusieurs régions du pays. Les travaux débutèrent dans la région de Dapaong, mais ils furent prématurément arrêtés à cause des troubles politiques que connaissait alors le Togo. Cependant, les résultats partiels obtenus furent dans l'ensemble satisfaisants (Eiwanger, Kuévi 1992). Un

(1) Mission dirigée par le professeur Merrick Posnansky, de l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA), composée de son assistant Philipp de Barros et d'André Dovi Kuévi, De l'ORSTOM.

(2) De l'Université de Paris I - Sorbonne.

(3) Programme archéologique togolais.

(4) Kommission für Allgemeine und Vergleichende Archäologie (Bonn, RFA).

(5) Deutsches archäologischen Institut.

projet d'archéologie de sauvetage dans la vallée du Mono, dans le secteur d'Adjarala, sur le Mono béninois⁽¹⁾, a également été élaboré par une équipe mixte bénino-togolaise et démarra en 1990 avec un financement de la CEB (Compagnie électrique du Bénin, togolo-béninoise).

Actuellement, une équipe de trois archéologues togolais est à pied d'oeuvre sur le terrain, agissant dans une approche pluridisciplinaire avec des objectifs précis dans trois régions différentes : Sud-Sud-Est (Aguigah), Sud-Ouest (Kuévi), Nord-Est (Kuévi, Tidjigouna) et Nord (Aguigah, Kuévi, Tidjigouna). Les principaux objectifs de ces recherches consistent en l'étude des cultures matérielles et l'établissement de séquences chronologiques. Des chantiers sont ouverts dans plusieurs préfectures, portant sur divers thèmes :

Préfecture de l'Oti : peuplement humain remontant probablement au paléolithique récent, métallurgie ancienne du fer, peintures rupestres, pavements, industries lithiques...

Préfecture de la Binah et de la Kozah : bois sacrés, statuettes en terre cuite, pavements, métallurgie ancienne du fer.

Préfecture de Bassar : métallurgie ancienne du fer.

Préfecture du Haho : enceintes en pierre et en terre battue, vestiges d'aménagement du sol (pavements), travaux de métallurgie ancienne du fer.

Préfecture du Kloto : enceintes et vestiges en pierre, restes de métallurgie ancienne du fer.

Des prospections effectuées dans d'autres préfectures ont permis d'identifier des sites d'industrie lithique, de métallurgie du fer, d'atelier de potières, des amas coquillers, etc.

(1) Un deuxième barrage hydro-électrique est programmé dans ce secteur. Le premier a été construit dans les années 1980 à Nangbéto, sur le Mono togolais, sans qu'aucune recherche archéologique ait été effectuée avant la montée des eaux. L'équipe mixte est composée des chercheurs de l'ERAB (Equipe de recherches archéologiques du Bénin) et du PAT.

B- LES RESULTATS OBTENUS A CE JOUR

Les observations de terrain, les informations recueillies à partir des sources orales, l'étude des vestiges exhumés appuyée par les enquêtes ethno-archéologiques, les analyses de laboratoire (datations, identification du matériel, caractérisation des céramiques) et l'étude de la stratification ont permis d'établir des séquences chronologiques, d'appréhender l'environnement géo-culturel et l'organisation socio-économique des habitants. Mais des questions restent toujours posées, que les recherches ultérieures permettront d'éclaircir.

1. Industries lithiques

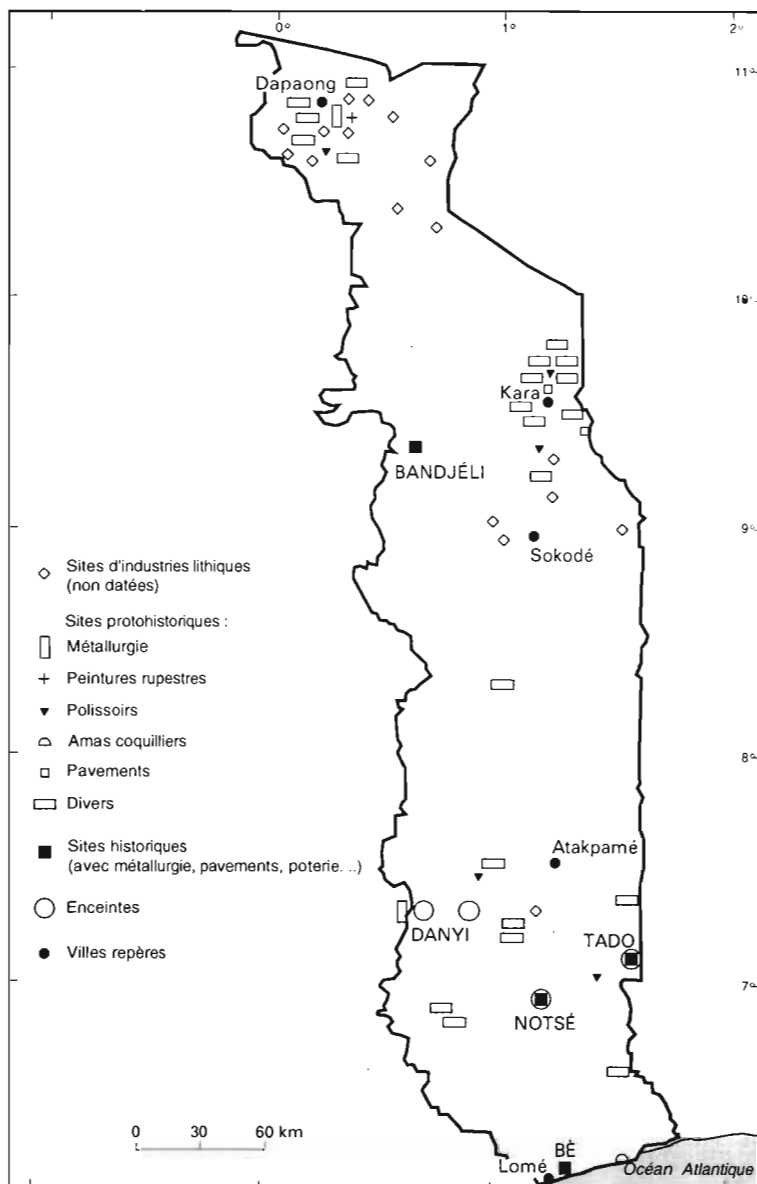
La première reconnaissance préhistorique conduite en 1956 au Togo et au Dahomey révéla la présence de nombreux vestiges lithiques (Davies 1957). A ceux-ci vinrent s'ajouter la collection du RP Viallettes et les découvertes fortuites des populations dans la région de Dapaong. La prospection organisée sur l'ensemble du territoire par la mission Posnansky a permis de repérer d'autres sites jusque-là inconnus (Posnansky, de Barros 1979).

a) Les sites d'élaboration d'outils lithiques de Pana

Le plateau de Pana, situé au S-S-E de Dapaong, à une altitude de 400 mètres environ, abrite des puits naturels, résultats de la décomposition des grès. Ces puits ont été remblayés par des sédiments composés de divers éléments et de vestiges lithiques (Aguigah, Drouet 1990). On trouve par ailleurs des objets lithiques, des galets aménagés et des microlithes. Le grès est encore actuellement exploité pour l'élaboration de meules munies de molettes, vendues sur le marché de Dapaong.

Prenant appui sur les trouvailles du RP Viallettes dans la région de Dapaong, une équipe allemande, en collaboration avec le Programme archéologique togolais, a mené une campagne de fouilles de décembre 1990 à février 1991. L'équipe a mis au jour de riches vestiges de sédiments de l'âge de la pierre contenant des objets lithiques ainsi qu'une quantité de céramiques décorées. Les couches microlithiques dégagées des fouilles ont été datées de 2600-2120 av. J.C. pour la plus profonde et de 1410-1070 av. J.C. pour une autre. Par ailleurs, un tesson décoré extrait de la couche la plus profonde a été daté par la méthode de la

Carte n° 6 : Sites archéologiques actuellement répertoriés



thermoluminescence à 3090 ± 490 av. JC. Ces dates permettent donc d'estimer l'appartenance de la série de couches microlithiques aux II^e et III^e millénaires av. JC (Eiwanger, Kuévi 1992 : 163-164).

b) Tado : les vestiges préhistoriques probables

En janvier 1987 fut découverte au nord de Tado, vers l'un des bras du Mono (ou Monota), une zone de grands rochers superposés, dénommée "*Kpélékpédji*"⁽¹⁾. Ces grands rochers reposent dans le lit asséché du Mono qui, de l'avis des informateurs, inondait encore la région il y a seulement quelques années. A leur pied, sur des affleurements rocheux, on peut observer des fissures qui ressemblent à des traces de débitage. Mais les observations faites autour de la zone ne laissent apercevoir aucun outil lithique, ni d'atelier ou de rebus de débitage. Aucun élément n'a encore permis de dater cette concentration de rochers (Aguigah 1992 : 4).

Non loin du quartier Ahwétougbe, se dressent trois pierres levées en latérite, deux grandes et une petite. Les deux grandes sont hautes de 2,10 m et 1,80 m. Archéologiquement, il est plausible que ces mégalithes matérialisent les lieux d'inhumation de personnages de haut rang, à une période qui reste inconnue des habitants actuels (Aguigah 1992 : 5).

L'examen attentif des traditions orales recueillies dans les milieux d'origine aja révèle l'existence d'un peuplement fort ancien, dont le souvenir est depuis longtemps occulté de la mémoire collective. Les récits relèvent souvent d'un mythe. Néanmoins, des objets lithiques (galets aménagés et bifaces) ont été découverts à Sagada, à environ 30 km à l'ouest de Tado. Ces vestiges apportent une nouvelle dimension à la question du peuplement ancien de la région.

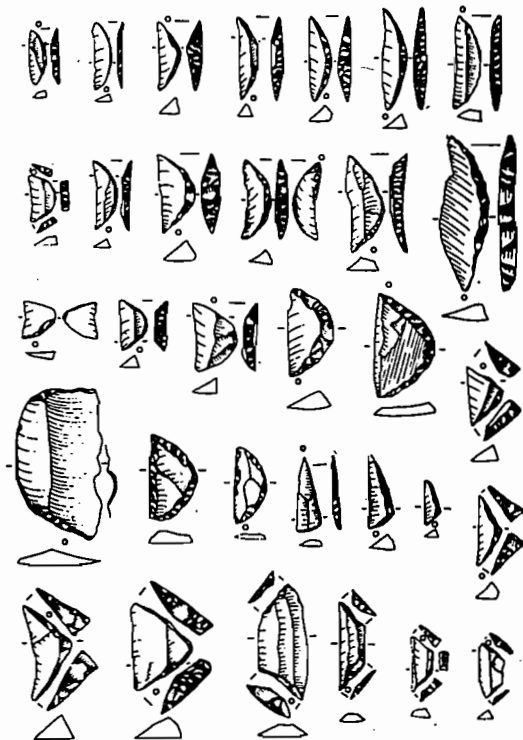
c) Notsé : les vestiges préhistoriques probables

Des rochers comportant des milliers de polissoirs et des centaines de meules dormantes ont été découverts à Kpévou, à 4 km au sud-est de Notsé, à Kpota, à 2 km à l'ouest, et à Koussilonkpé, à environ 7 km au sud-ouest de Notsé. Les polissoirs sont des traces d'affûtage des outils en pierre ou en métal, tandis que les meules ont servi à écraser des grains.

(1) Littéralement : "superposition de pierres".

Deux types de cavités sur rocher ont été observés : des polissoirs effilés et des meules de forme ovoïdale. Les premiers s'organisent sur un filon de roches granitiques émergeant du cours d'eau nommé Kpévou, qui a jadis servi de voie de communication entre Notsé et des villages du Moyen-Mono. Les secondes sont présentes sur un grand rocher à Koussilonkpé, qui porte une multitude de creux ovoïdes. Ceux-ci seraient liés à la pratique de l'agriculture, ou tout au moins à l'exploitation de grains de céréales (sauvages ou domestiquées) qui y étaient écrasés. Le fait que les populations actuelles n'ont conservé aucun souvenir de ces lieux autorise à penser que ces structures témoignent de l'occupation de la région à une période antérieure aux grandes migrations du XV^e siècle. En fait, le grand nombre et la desquamation avancée de ces polissoirs indiquent clairement une utilisation intense et régulière, ainsi que l'existence d'un peuplement ancien dont la période d'occupation reste à définir (Aguigah 1986 : 126).

Fig. n° 1 : Industrie lithique (en silex) de Pana



Ce type de vestiges de polissoirs n'est pas spécifique à la région de Notsé ; les géologues les ont identifiés dans plusieurs localités, notamment au nord du Togo (Blot, Drouet et al. 1988)⁽¹⁾. En outre, la présence du matériel lithique n'est pas forcément en relation avec l'existence d'un peuplement ancien dans la région, car la majorité des objets lithiques (meules, bolas...) découverts en fouille sont encore en usage de nos jours.

d) Le plateau de Danyi

Le plateau de Danyi est un ensemble de hautes terres, de vallées encaissées et de monts boisés évoluant entre 600 et 950 m. Il comporte de nombreux vestiges, essentiellement en pierres, connus depuis la fin du siècle dernier.

Six campagnes ont été conduites dans la région entre 1985 et 1987 par D. Kuévi. Elles ont abouti à un repérage de plusieurs sites importants, dont des structures d'habitat (cercles de pierre), des anneaux d'enceintes à Tinipé et Inénébia, et le "caveau"⁽²⁾ d'Ahlon-Déno. Certaines de ces structures ont pu être datées, les unes par le carbone 14 (UCLA 2376), d'autres par thermoluminescence (ALPH 3122). Les dates les plus anciennes remontent à 1200 ± 250 avant JC, les plus récentes à 1280-1480 de notre ère. L'occupation humaine de ces sites aurait donc duré au moins deux millénaires et demi. Mais les habitants actuels en ont perdu complètement le souvenir.

En raison certainement des risques d'érosion provoqués par la forte pluviosité et afin de gagner suffisamment d'espace pour leurs cultures, ces populations anciennes ont pratiqué la technique de la culture en terrasses, dans laquelle elles sont devenues expertes, puisqu'à ce jour il en a été dénombré plus de cinquante, rien que dans le canton d'Ahlon. Certaines de ces terrasses atteignent 1 m à 1,50 m en hauteur et 150 à 200 m en longueur. Sur leurs lieux d'habitation ou de séjour, ces populations ont édifié des terrasses de soutènement et des fondations en pierre, voire de hautes enceintes en terre battue ou en pierres. Sans avoir cherché à réaliser des ouvrages esthétiques, elles ont su manipuler de façon

-
- (1) Des prospections ont amené des géologues, notamment ceux de l'ORSTOM-Lomé, à identifier plusieurs rochers présentant des polissoirs et des meules dormantes. Aucune étude archéologique n'a encore été programmée sur ces sites.
- (2) Souterrain maçonné, long de 3 mètres, de forme rectangulaire, d'usage inconnu.

remarquable la pierre à leur disposition (Kuévi 1989 : 72).

Photo n° 4 : Polissoirs de Kpévou



2. Dapaong : les peintures rupestres de Sogou et de Namoudjoga (Tône)

Jusqu'à leur découverte en 1990 par des missionnaires, rien ne signalait la présence des peintures dans cette région. Elles sont localisées dans les monts Sodjoual à Sogou, dans le canton de Naki, et les monts Namoudjoga. Sodjoual présente trois stations de peintures, réalisées sur des parois rocheuses. On trouve trois rangées de caractères morphologiques très nettement distincts : plusieurs traits horizontaux

séparés par une médiane verticale. On peut remarquer, non sans difficultés, quelques formes animalières. Il a été dénombré plus de soixante-trois groupes de signes composés de traits verticaux et horizontaux, de lignes de points, de cercles et des points isolés. On distingue aussi des cavaliers et des figures animales.

Autour des stations, on peut observer dans des déblais, sur la pente de la montagne, des tessons qui proviennent probablement d'un abri sous roche, et des structures de pierres circulaires sur le versant nord. Aucun autre indice archéologique n'est associé à ces oeuvres. La population qui occupe la vallée affirme n'avoir entretenu aucune relation avec cet endroit.

Photo n° 5 : Peinture rupestre de Sogou



Le site de Namoudjoga se présente comme un rocher en forme de champignon abritant quatre groupes de représentations animales et humaines : le premier groupe est un cavalier, deux animaux, un homme et deux formes géométriques non clairement identifiées. Sur le deuxième groupe, on peut voir une scène de cavalier avec deux chevaux. En observant le quatrième groupe, on peut voir environ cinq cavaliers et une personne en station debout. Aux abords immédiats, sous le rocher, on peut observer quelques indices archéologiques : des rebuts d'objets lithiques en silex et des tessons et, dans le secteur, des restes de métallurgie ancienne du fer.

Les peintures rupestres de Maag-Djoal, de morphologies toutes particulières, sont des traits de dimensions variées, dont certains ressemblent à des griffes d'animaux sur les façades de trois rochers.

Les peintures de la région ont été réalisées à l'ocre rouge (oxyde de fer). Parmi les représentations rupestres, les figures humaines et animales sont rares ; par contre, les signes sont largement dominants.

Il reste à déchiffrer ces signes pour tenter de comprendre la vie artistique des hommes préhistoriques qui avaient maîtrisé cet espace à une période qui reste à déterminer. La préfecture de Tône possède un riche patrimoine archéologique, conservé grâce à la relative sécheresse de la région. L'étude approfondie de ces vestiges apportera des éclaircissements non seulement sur le milieu naturel et archéologique des premières installations humaines, mais aussi sur le passé du nord du Togo, du Ghana, du Bénin, et du sud du Burkina Faso.

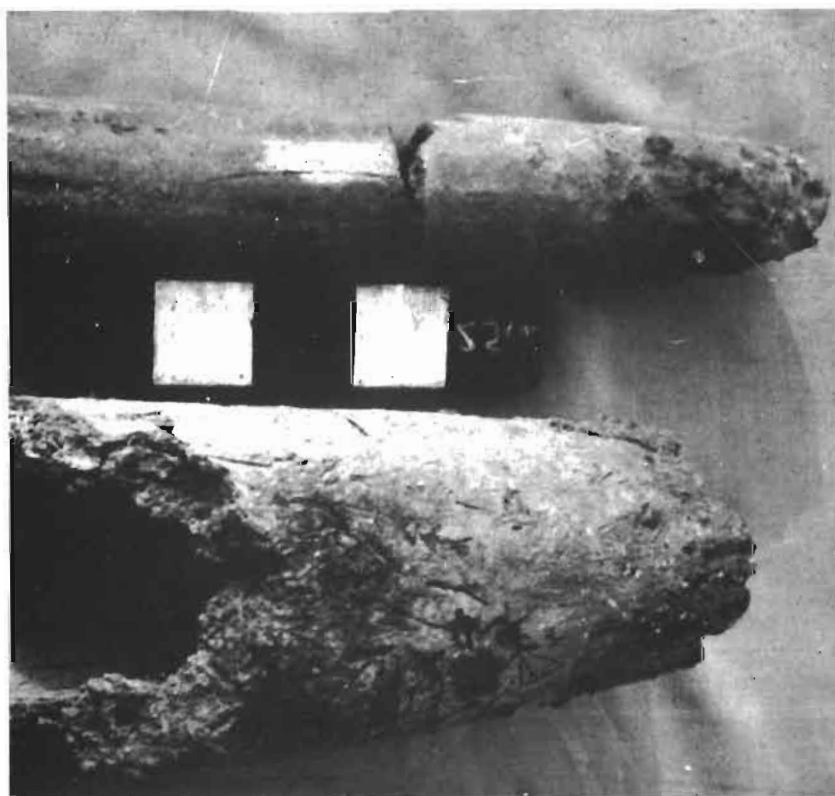
3. La métallurgie du fer

Les recherches sur l'industrie métallurgique ancienne du fer, concentrées dans la région de Bassar mais effectuées aussi dans d'autres localités du Togo (Tado, Dapaong), ont montré l'importance majeure de cette activité. L'histoire du fer est ici relativement récente en comparaison des dates plus anciennes obtenues dans d'autres pays d'Afrique de l'Ouest, qui remontent aux périodes antérieures au début de l'ère chrétienne (Devisse 1987 : 16-46).

a) L'industrie métallurgique du secteur Dapaong-Korbongou-Ponio et Maag-Djoal

Au pied des abris sous roches de Maag-Djoal, des sites de métallurgie du fer, matérialisés par des ferrières (fragments de tuyères, de scories) et des vestiges de poterie ont été identifiés⁽¹⁾. L'enquête orale a révélé l'existence d'anciens villages de métallurgistes, tels que celui de Sidiki, et de fourneaux de réduction de fer à Kambatibé sur le mont Tanne Djoal⁽²⁾. La région de Dapaong est couverte de sites de métallurgie du fer

Photo n° 6 : Tuyères de Dapaong



-
- (1) Mission archéologique de l'équipe germano-togolaise, décembre 1990.
(2) Enquête orale préliminaire réalisée par Nahm Tchougli (UB, 1991, 10 p.).

qui correspondent au revers immédiat de la “pseudo-cuesta” des grès de Dapaong sur le socle cristallin éburnéen. Le minerai se rencontre dans les premiers mètres de la couverture sédimentaire et constitue un mini-niveau de grès très ferrugineux de type “ferricrust” (Aguigah, Drouet 1990 : 3). Sur ces sites, on observe en surface des monticules de scories, de grands tas de tuyères⁽¹⁾ souvent adossées au pied des rochers, et des traces circulaires indiquant l'emplacement de fourneaux. La découverte de l'industrie métallurgique à Dapaong et l'intensité de la production -vu la quantité des déchets et des tuyères- pose d'importantes interrogations sur l'histoire de cette industrie (1990 : 7).

b) Bassar-Bandjéli

La région de Bassar, riche en minerai de fer, a fait l'objet depuis l'époque coloniale d'une attention particulière, grâce à son industrie du fer. En effet, plusieurs documents d'époque coloniale constatent une activité de métallurgie traditionnelle (Klose 1899/1992 ; Cornevin 1962). Dovi Kuévi a mené des enquêtes sur le travail et le commerce du fer avant l'arrivée des Européens, pour appréhender l'impact d'une technologie ancienne à la veille de la pénétration européenne (1975). Bruno Martinelli (1982, 1984), puis Stéphane Dugast (1986), ont étudié de leur côté les groupes métallurgistes et leurs relations avec les agriculteurs. Les travaux de laboratoire de Candice Goucher (1984) et les recherches archéologiques de Philipp de Barros (1985) ont apporté de substantiels résultats sur les changements de l'environnement en rapport avec l'industrie du fer, sur la quantification des productions et leur commerce dans les régions avoisinantes. Les informations tirées de ces recherches ont permis d'évaluer la quantité de bois utilisée pour réduire le minerai, et celle du fer régulièrement produit. La déforestation de la région est ainsi mise en évidence. On est là en présence de données indispensables à la connaissance de l'histoire économique de la région.

Ces travaux ont en effet montré que la production ancienne du fer a commencé probablement dès la fin du premier millénaire et était déjà bien établie avant le XIV^e siècle. Les Bassar produisaient d'abord le fer en quantité nécessaire pour les besoins locaux, puis à une échelle régionale au XIV^e, enfin “supra-régionale” aux XVI^e et XVII^e siècles (de Barros 1985 : 212-214, 218-219). Ils commercialisaient leurs productions

(1) Les tuyères de Dapaong sont très larges. Les dimensions varient entre 95 cm et 1,15 m de longueur, avec 20 cm de diamètre.

Photo n° 7 : Fourneaux de Bassar



à une large échelle, bien au-delà du pays Bassar, vers les pays Kabiyè et Lamba. La production du fer a continué jusqu'à son dépérissement sous l'administration coloniale, quand le fer de Bassar a été concurrencé par les barres de fer en provenance de l'Europe.

c) Tado

La vieille cité de Tado, dont on verra plus loin la grande importance historique, abonde en vestiges nombreux et variés, qui ont fait l'objet ces dernières années des fouilles d'A. D. Aguigah.

* **Le secteur d'Ahwétoughbé** est situé au nord-est de Tado. Deux tas de ferrières (tas ou monticules de scories) contenant des fragments de tuyères et de briques rouges (restes de fourneaux détruits) s'observent à 2 km environ des concessions actuellement habitées.

* **Le secteur du "tell" de Domé-Dodomé** se présente sous la forme d'un tell (ou colline archéologique), au sommet duquel a été édifiée en 1973 une église catholique. Sur le versant septentrional de cette colline et à son extrémité nord-ouest, on observe des ruines ou des fragments de fourneaux, des sols anthropiques, des fragments de scories et de tuyères,

des restes de fourneaux, des fragments de pipes et des tessons. Les sondages pratiqués ont révélé les mêmes vestiges. Les poteries exhumées, datées par la thermoluminescence, remontent au XIV^e-XVI^e siècle, soit 1360 ± 42 à 1562 ± 28 de notre ère.

* **Le village de Kpéyi** est situé à 3,5 km au sud-est de Tado, à 1,8 km de la frontière avec le Bénin. Quatre ruines de fourneaux apparaissent encore en surface dans diverses cours. Elles ont subi l'effet de l'érosion et des dégâts anthropiques. Détruits et arasés, les fourneaux présentent au sol une configuration circulaire, correspondant probablement au fond ou au diamètre du fourneau ; le résidu actuel ne dépasse pas 10 cm de hauteur (Aguigah 1994). Les datations obtenues par la thermoluminescence à partir des échantillons prélevés dans les fouilles situent l'âge de cette industrie métallurgique autour du XII^e siècle, de 1147 ± 57 à 1180 ± 41 .

Photo n° 8 : Fourneau découvert en fouille à Kpéyi



* **Aoutélé** est un village sis à 4 km au sud-est de Tado, à 2 km de la frontière avec le Bénin, 1,5 km de Kpéyi. L'observation du site a révélé l'existence de trois ferrières dans les champs de culture et sous des palmeraies. Au centre du village, entre deux rangées de maisons sur une voie déblayée par des engins mécaniques pour le passage des camions de la SOTOCO⁽¹⁾, on peut voir une concentration de vestiges métallurgiques (des scories, des fragments de tuyères, des fragments de parois en brique rouge provenant des fourneaux, des structures circulaires ne dépassant pas 3 cm de hauteur au niveau du sol). Ce gisement de vestiges archéologiques -ou du moins ce qu'il en reste- indique sans aucun doute une aire d'activités métallurgiques ou, mieux encore, les restes d'un atelier de réduction du fer, qui couvrait une superficie de plus de 60 m². On peut -non sans difficultés- observer à la surface du sol une batterie de sept à huit fourneaux arasés, distants les uns des autres d'un mètre.

Il ressort des données des fouilles sur les sites de Kpéyi et d'Aoutélé l'existence dans cette région d'un type de fourneau métallurgique à tuyère, semi-souterrain, à base évasée et à partie supérieure cônica.

Un nombre aussi important de restes de fourneaux identifiés (fouillés ou non) et la présence de ferrières (les nombreux fragments de tuyères et de parois de couleur brique) indiquent sans aucun doute une activité métallurgique intense et à grande échelle dans la région, à une époque que les datations par la thermoluminescence situent entre les XII^e et XIV^e siècles, de 1213 ± 56 à 1240 ± 77 de notre ère.

Les données chronologiques aujourd'hui disponibles mettent donc en évidence l'existence d'un peuplement ancien dans la région de Tado, en tous cas antérieur à l'arrivée des migrations venues de l'est.

4. La céramique

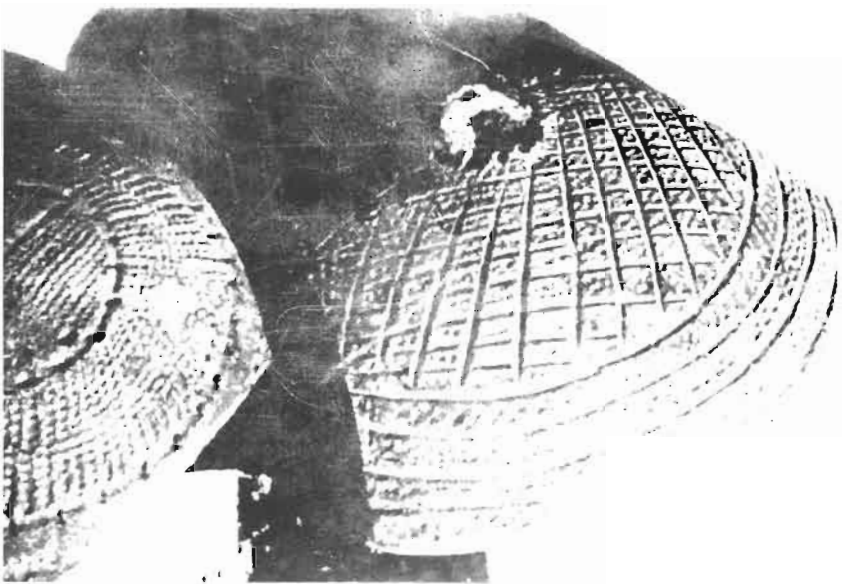
a) Tado : La tessonnière d'Ajatchè

Ce secteur est situé dans la partie méridionale de Tado. C'est un dépotoir composé de tous les éléments morphologiques de tessons, décorés et non décorés. Les creusements effectués pour l'aménagement

(1) Société togolaise du Coton.

des citernes ou pour la fondation de nouvelles maisons ont partout révélé, à plus d'un mètre de profondeur, l'existence d'une série d'objets de terre cuite dont la richesse décorative est exceptionnelle. Le site correspond vraisemblablement à un dépotoir de rebuts de cuisson. Le quartier, jonché de tessons, semble avoir été l'ancien quartier des potières, parce qu'aujourd'hui, il n'existe plus de potières à Ajatchè, ni d'ailleurs dans les autres quartiers de Tado. La prospection a pu en repérer l'étendue sur environ 200 m de longueur et 150 m de largeur. Le ramassage de surface effectué dans le dépotoir a livré plus de 5 000 tessons (poterie, bracelets, divers objets non identifiés). Les sondages menés dans ce secteur ont livré plus de 3 000 tessons et une trentaine de poteries entières, de formes variées. Parmi les tessons, on trouve des fonds, des panses, des cols, des bords, des couvercles, des anses, etc. A partir des dimensions assez importantes des cols et des bords, on a pu reconstituer la forme de certains récipients et distinguer les grandes catégories morphologiques : les récipients à cols évasés de forme sphérique, les récipients à forme ouverte simple, les récipients à forme fermée simple, les récipients à fond convexe, et d'autres éléments morphologiques : tamis, couvercles, anses, fragments de foyers, boutons de préhension, un fragment de bracelet de terre cuite et d'autres éléments non encore identifiés.

Photo n° 9 : Tessons de poterie décorée de Tado



L'analyse des décors implique l'étude de la technique du décor (instrument, geste), ses résultats (altération de la surface) et son organisation sur les vases. La richesse décorative de la céramique de ce secteur autorise une étude de leur fonction et de leur signification pour arriver, si possible, à déterminer leur place dans la vie quotidienne des habitants de Tado. La majorité des catégories morphologiques et fonctionnelles d'Ajatchè est décorée. Cependant les récipients à forme ouverte simple et quelques récipients à forme fermée simple ne le sont pas. Ce sont des plats ou des bols pour la consommation de la nourriture. On a trouvé une vingtaine de petits pots dont la hauteur varie de 10 à 15 cm, décorés au niveau de la panse.

Cette recherche esthétique était-elle destinée au service d'une couche sociale dominante ? Etaient-ce des récipients de luxe, destinés à qui ? L'excellente facture de ces poteries les classe *"parmi les plus belles productions africaines. La qualité des pâtes, de la cuisson, des décors (variés et somptueux), la diversité des formes qu'évoquent les tessons retrouvés, poussent le chercheur à penser qu'il s'agit d'une production de grande valeur, destinée à une clientèle riche, ou aristocratique. La trouvaille ne concerne donc pas que l'histoire des poteries elles-mêmes, mais toute celle de l'organisation de l'espace dans l'ancien Tado, celle de l'économie, de la société et du pouvoir aussi"* (Devisse 1987 : 21). En somme, l'étude de cette belle céramique doit être prise en compte dans un contexte global, pluridisciplinaire, pour appréhender l'organisation urbaine de l'ancien Tado.

Dans l'état actuel d'avancement des enquêtes, les auteurs de cette belle production restent inconnus des populations actuelles. L'absence de potières dans la localité complique la possibilité de retracer la continuité de la production céramique de Tado. Les datations obtenues font remonter la période de cuisson des poteries entre les XIV^e et XVII^e siècles : de 1318 ± 42 à 1657 ± 21 après J.C. Le nombre considérable de tessons et de poteries entières collectés montre l'importance de la production et laisse supposer l'intensité de la consommation.

b) Notsé

Les anciens quartiers de Notsé (Dakpodji, Tégbé, Alinou, etc.) recèlent d'importantes quantités de tessons de céramique décorée (ou non), mais d'une richesse décorative nettement inférieure à la céramique de Tado.

L'étude de la production ancienne montre qu'elle est différente au point de vue morphologique de la fabrication actuelle. Pour remonter aux origines de la tradition céramique à Notsé, les données de la tradition orale ont été croisées à la datation par la méthode de la thermoluminescence. Les potières de Tégbé rapportent que les techniques décoratives remontent à six générations, soit $30 \times 6 = 180$ ans⁽¹⁾. Or, 1750 ± 30 est la date de la cuisson d'un tesson décoré prélevé dans le pavement de Dakpodji. Si l'on corrobore les deux dates pour établir une chronologie relative de la céramique, on se retrouve dans la même fourchette de temps, soit environ 200 ans avant notre ère. On peut donc dire que les résultats de l'archéologie confirment, dans ce cas, les informations orales (bien entendu, dans l'attente de données complémentaires plus précises).

La disparition des ateliers de potières à Notsé et le hiatus constaté entre la production céramique d'hier et celle d'aujourd'hui -notamment dans l'emploi des techniques décoratives traditionnelles- est probablement liée à deux hypothèses : l'exode des Ewé et le contact avec les productions du monde occidental.

Des analyses effectuées, il ressort que l'art céramique de Notsé a connu des tâtonnements vers le XIV^e-XV^e siècle après J.C. La perfection, la maîtrise de la production et l'utilisation intensive de la poterie (surtout décorée) se situeraient aux XV^e-XVII^e siècles, pour amorcer un déclin à partir du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Les datations obtenues pour les pavements vont du XIV^e au XVIII^e siècle, soit de 1300 ± 47 à 1750 ± 30 de notre ère. Cette dernière période correspond aussi à l'interruption de la production des poteries décorées et à celle des déplacements de population -ou plutôt des exodes-successifs.

5. L'aménagement du sol

Le pavement est un revêtement de sol qui se présente comme une mosaïque qui a été réalisée avec divers matériaux (tessons, galets de quartz, cailloux, pierres, concrétions ferrugineuses, scories parfois, coquilles de mollusques), posés sur un lit argileux (cuit ou cru), sur une terre latéritique ou sur une terre argileuse compactée. Les terres damées

(1) En considérant 30 ans comme la durée moyenne d'une génération.

sont des aménagements de sol réalisés avec des remblais de terre latéritique, alluvionnaire ou argileuse.

Les matériaux qui servent à réaliser les pavements et les terres damées sont tous situés dans l'environnement plus ou moins immédiat des anciens fabricants. L'accessibilité de la matière peut ainsi résoudre le problème de leur acquisition et de leur collecte à certaines périodes (la construction ou la réfection des demeures sont généralement programmées pendant la saison sèche).

On trouve à Notsé deux types de pavements, selon les matériaux employés, avec diverses variantes et deux techniques de pose :

- 1) les pavements en tessons (les plus répandus et les mieux connus en Afrique),
- 2) les pavements en matériaux lithiques.

Les techniques de pose sont :

- la *pose sur chant* : les tessons sont disposés verticalement, jointifs les uns à côté des autres ;
- la *pose à plat* : les tessons sont disposés sur leur surface plane.

Les pavements anciens apparaissent en surface ou sont mis au jour dans les fouilles ; on les trouve dans les sites anciennement occupés, où ils décoraient les lieux publics et les sanctuaires. Ceux qui restent en surface sont exposés à la dégradation : ils subissent l'action destructrice de l'érosion et des effets anthropiques.

Ces pavements sont encore réalisés de nos jours ; ils restent en usage dans les demeures des chefs ou dans certains lieux publics et rituels, comme à Tcharé, dans la Région de la Kara.

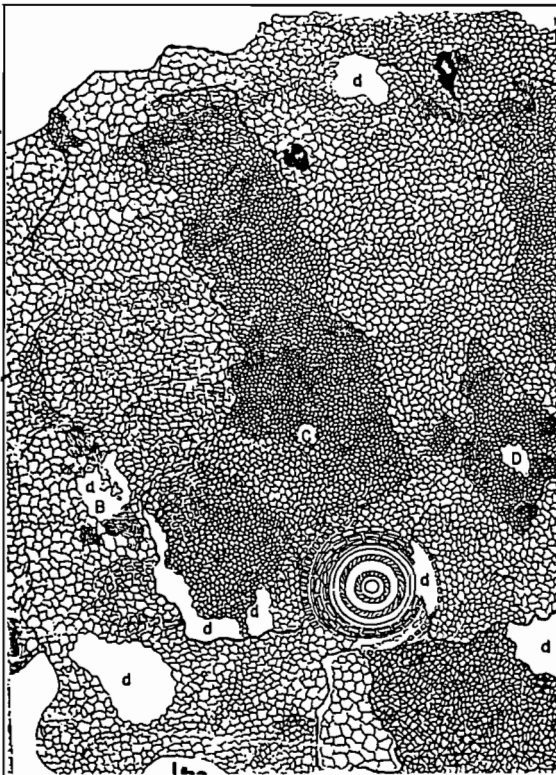
Technique d'ornementation, les pavements sont considérés au même titre que la décoration des portes, des poteaux, des fenêtres et des parois murales des maisons. Ils apportent des informations sur l'histoire de l'occupation de l'espace et son embellissement. Technique de protection, les pavements et les terres damées consolident le sol occupé, améliorent l'habitation, lui procurent du confort et lui assurent une longue

durée. Les pavements sont les témoins indubitables de l'occupation de l'espace autrefois habité et d'un réel aménagement des lieux d'habitation. En effet, lorsque les matériaux du sol résistent au temps, leur présence permet de déterminer d'une manière plus ou moins précise les contours des structures anciennement bâties et de restituer le cadre d'habitation des occupants des lieux.

a) Les pavements de Notsé

On trouve à Notsé des pavements visibles en surface ou exhumés en fouille (dans les quartiers Dakpodji, Alinou, Wotségbémé et Tégbé). On distingue deux types selon les matériaux qui les constituent : tessons et matériaux lithiques, disposés selon les deux techniques (à plat et sur chant) et selon plusieurs compositions : simple (un élément) ou composite (deux éléments : galets et tessons).

Fig. n° 2 : Pavement de Dakpodji



A Dakpodji, on compte environ une trentaine de structures de pavements. La dimension d'une vingtaine varie entre 0,80 m et 5,5 m de longueur. Par rapport à l'étendue du secteur fouillé (environ 150 m²), le nombre repéré est considérable : cette répartition spatiale semble indiquer que Dakpodji a été entièrement pavé.

Parmi les pavements découverts, trois (considérés comme les plus représentatifs de l'ensemble du site parce qu'ils sont les plus complets) ont fait l'objet de fouilles. Le pavement représenté ci-dessus, exécuté en tessons posés à plat, est le plus significatif des trois.

Ce pavement se présente sous forme d'affleurement de 2 m sur 1,80 m, pris dans des sédiments durs et compacts. La fouille a fait apparaître une structure circulaire délimitée par une couche argileuse sur une surface totale de 32 m². Elle est constituée de quatre niveaux de pavement superposés avec, au milieu, une coupelle incrustée en profondeur. Autour de ce récipient, s'organisent des bords de tessons (décorés ou non) sur quatre niveaux, qui se présentent comme si chaque niveau de pavement correspondait à une structure circulaire. Les tessons, en menus morceaux, sont posés sur un support argileux cuit dans un registre de triangle. Pour délimiter cette forme géométrique et mettre en valeur la spécificité de l'ouvrage, on a dessiné des chevrons avec des bords de tessons. Ce pavement est composé de morceaux de poterie fragmentés selon des formes variées : triangles, carrés, losanges, etc. Les morceaux de poterie adhèrent au sol sur un support argileux compact et cuit épais de 3 à 4 cm, disposés les uns à côté des autres pour former des assemblages de tessons provenant apparemment d'un même vase. Il s'agit très vraisemblablement d'un ensemble cultuel. La découverte de restes d'ossements sous la coupelle, à 30 cm de profondeur, renforce la conviction du caractère rituel de ce lieu. Le choix et le regroupement harmonieux des tessons montrent avec quel soin les anciens habitants de Notsé ont tenu à distinguer ce lieu des autres, à l'embellir et à le rendre éternel comme lieu de culte⁽¹⁾.

Les datations obtenues à partir d'analyses des supports argileux carbonés des pavements remontent au XI^e siècle, 1020 ± 40 et 1040 ± 40

(1) Il est frappant d'observer que, dès la découverte de cet ensemble de Dakpodji (auparavant totalement oublié), les prêtres traditionnels de la ville l'ont réinvesti et y pratiquent à nouveau un culte aux occasions solennelles. On verra plus loin que Da aurait été, selon la tradition, le fondateur du royaume éwé de Notsé.

de notre ère. Ces éléments militent sérieusement en faveur de l'existence d'un peuplement ancien avant l'arrivée des migrations du XV^e siècle. Dans l'état actuel de nos recherches, on peut sans grand risque -en attendant des données complémentaires- confirmer que les premiers occupants de la région s'adonnaient à cette pratique d'embellissement du sol, comme on le remarque au quartier Tégbé, où la population insiste sur son autochtonie. Dans ce quartier, le pavement découvert est exécuté en galets. Or, l'étude sur les revêtements de sol a révélé que les tout premiers pavements étaient réalisés en matériaux lithiques dans la moyenne vallée du Niger et à Ifè, au Nigéria. On peut donc suggérer que le pavement de Tégbé serait plus ancien que celui de Dakpodzi (Aguigah 1995 : 319).

b) Région de Tado

Des pavements ont été découverts à la surface du sol et en fouille dans quatre sous-quartiers de Domé : Adadjì, Adayi, Kpamé et Dodomé⁽¹⁾, ainsi qu'à Kpéyi et Aoutélé. Aucun autre affleurement de pavement n'a encore été repéré à Tado, car les investigations archéologiques n'ont pas encore couvert l'ensemble de la zone.

Eu égard à tout ce qui précède, la répartition spatiale et stratigraphique des vestiges, témoins des anciennes techniques (industrie métallurgique, production céramique, structure originelle de l'ancienne agglomération de Tado, etc.) situe l'histoire de cette culture matérielle dans des séquences chronologiques qui commencent au XII^e siècle après J.C. Ces indices permettent de penser à une organisation sociale et spatiale d'agglomérations urbaines anciennes sur le plateau de Tado.

c) Les pavements modernes de Tcharè

Depuis 1984, à la suite des découvertes de Notsé, s'est posée la question sur les modes d'exécution des pavements et des terres damées. Il fallait mieux comprendre, à travers une enquête ethnologique,

(1) Une aire de fouille ouverte dans ce quartier, par une tranchée de 4,5 m sur 3,2 m sur la pente sud-ouest du tell, a permis de mettre au jour un pavement à 20 cm de profondeur. L'ouvrage comporte deux types de matériaux composés de scories mélangées de quelques tessons. Ce pavement peut être considéré comme atypique vu sa composition, la seule identifiée jusqu'alors dans l'aire ajatado, car, généralement, les pavements sont composés uniquement de tessons ou quelquefois combinés de galets. La combinaison des deux types de matériaux avait-elle été nécessaire à cause d'une période de pénurie des matériaux ou s'agit-il de récupération de matériaux plus accessibles au moment de l'opération ?

Photos n° 10 et 11 : Pavement en cours d'élaboration à Tcharé



l'évolution et la maîtrise des techniques de fabrication, dans un cadre spatio-temporel. Il est apparu au cours des enquêtes que, dans la région septentrionale (notamment à Tcharé, dans la montagne kabiyè), des femmes sont encore aujourd'hui en mesure de réaliser ces ouvrages. Les différentes étapes de la chaîne opératoire ont ainsi été observées.

La pose des pavements sur chant se pratique de la manière suivante : la partie tranchante du tesson est fortement enfoncée dans la terre ; un autre tesson jointif du premier est ensuite posé, puis un troisième et ainsi de suite jusqu'à recouvrir la surface voulue. La main droite trie et choisit le tesson convenable, bien coupé, qui peut s'insérer dans la composition, tandis que la main gauche maintient les tessons déjà posés les uns contre les autres de manière à les rendre immobiles et à assurer la solidité de l'ouvrage, ainsi que la régularité des lignes. Au fur et à mesure de la pose, les bords des tessons sont réajustés afin de les insérer dans la construction. La pose ne nécessite pas une spécialisation particulière ; elle exige cependant de la part de l'artisan dextérité et habileté. Sont indispensables un savoir-faire de la part de celle qui casse, une frappe proportionnée, mais surtout un sens inné de la géométrie : c'est en effet de cette habileté que dépendront l'harmonie des lignes et la beauté de la construction.

Outre l'observation directe, l'enquête a permis de noter le déclin, voire la disparition de la production des pavements et des terres damées, et l'urgente nécessité de procéder, pendant qu'il est encore temps, à la sauvegarde de ce type de patrimoine. Il n'est pas inutile de signaler de possibles applications pratiques de cette technique de revêtement de sol à l'architecture contemporaine africaine grâce, par exemple, aux enseignements de l'EAMAU⁽¹⁾ de Lomé.

6. Les enceintes

Il existe de nombreuses enceintes entourant soit des agglomérations (Notsé, Tado), soit de simples abris (Tinipé), servant également parfois de poste de guet (Agbogboli⁽²⁾). Les recherches dans ce domaine n'ayant pas été systématiques, on ne saurait augurer de leur nombre, ni de l'utilisation réelle de certaines d'entre elles. En général,

(1) Ecole Africaine des Métiers d'Architecture et d'Urbanisme, qui forme des jeunes d'une dizaine de pays africains francophones.

(2) Cornevin (1988 : 17). Voir ci-dessous, page 88.

elles sont soit en argile (Tado, Notsé), soit en pierres sèches (Agbogboli, Tinipé, Inénébia). Les deux enceintes les plus connues sont celles de Tado et de Notsé sur lesquelles porteront notre description.

a) Tado

Les sources orales de Tado rapportent que la cité était entourée d'imposantes enceintes, dont la construction aurait débuté sous le roi Aja Kpondjin et continué avec ses successeurs. Les prospections ont révélé la présence de vestiges de plusieurs enceintes en terre battue qui, vraisemblablement, entouraient des espaces anciennement habités. De l'avis de Pazzi (1979 : 82), elles protégeaient principalement les trois premiers quartiers de Tado : Alou, Domé et Ajatchè, jusqu'à Kpéyi, et laisseraient en dehors le quartier Ahwétougbe, au nord-est du quartier Alou.

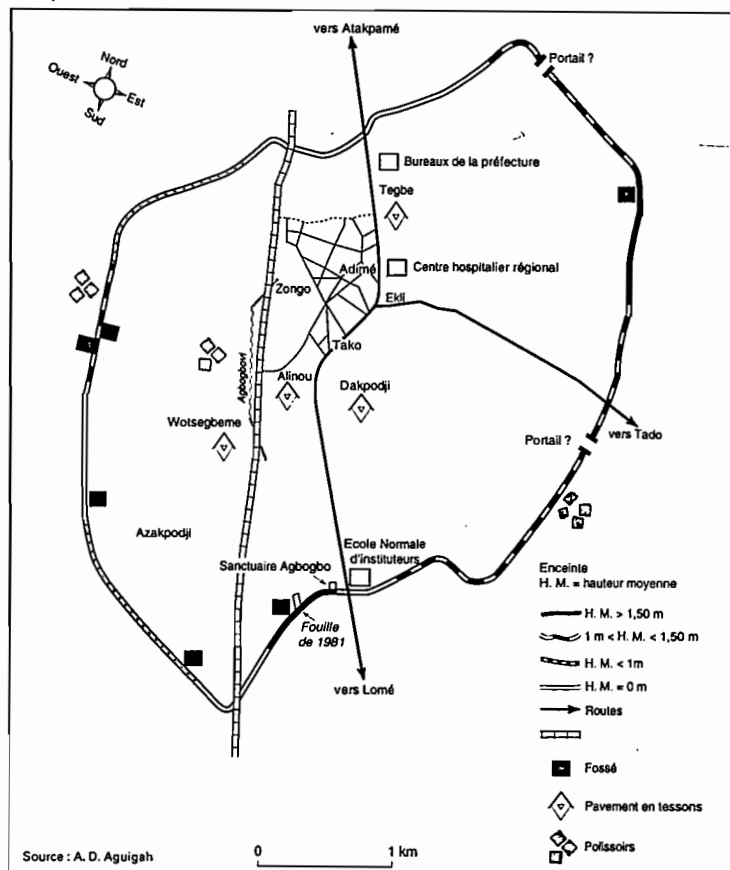
Pourtant, au cours des prospections, ont été identifiés des tracés d'enceintes à Ahwétougbe, enceintes dont les ruines disparaissent sous les champs de culture. Cet aspect irrégulier laisse supposer que Tado n'a jamais été entièrement entourée d'enceintes. Néanmoins, les sources orales rapportent qu'une grande enceinte entourait la ville, à l'intérieur de laquelle se trouvaient les petites enceintes entourant les palais royaux. Les prospections ultérieures devront être concentrées sur le repérage du périmètre qui délimitait l'espace anciennement habité.

b) Notsé

Le repérage du tracé de l'enceinte de la cité a nécessité une prospection extensive dans le but de faire le relevé des tronçons visibles et d'en établir la cartographie à partir de mesures précises⁽¹⁾. Cette prospection archéologique, effectuée au sol, complétée par les données de sources orales, révèle l'existence de deux enceintes, une petite et une grande. L'intérieur de la première : "*Agbogbovi*", la plus ancienne, était occupé par les palais royaux. La seconde, "*Agbogbo*", englobait à la fois des secteurs habités et des champs de culture. Une dizaine de sections de fossés⁽²⁾ ont été repérées à l'intérieur et à l'extérieur de cette enceinte.

-
- (1) L'enceinte continuant à faire limite entre les parcelles cultivées, elle se voit aussi fort bien sur les photographies aériennes.
- (2) Destinés à extraire la terre, non à accroître un quelconque caractère défensif : l'enceinte était certainement bien plus symbolique que militaire.

Fig. n° 3 : Enceinte de Notsé



Cette dernière présente un aspect irrégulier, avec des courbes concaves et convexes ; elle disparaît et réapparaît sur des dizaines de mètres.

Les traditions en attribuent unanimement la construction au roi Agokoli. Les vestiges de ces fortifications, encore imposantes après des siècles d'abandon, laissent supposer que leurs dimensions étaient réellement impressionnantes lors de leur édification, probablement au cours du XVI^e siècle⁽¹⁾. L'ensemble de ces vestiges se développe sur un

(1) Le règne d'Agokoli et le début de la diaspora ont été fixés au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle sur la base du témoignage de l'un des informateurs de Spieth (1906 : 10) qui estimait (à la fin du siècle dernier) le temps écoulé depuis l'exode à plus de dix générations (Gayihor 1985 : 442-447).

périmètre d'environ 15 km⁽¹⁾ et englobe une superficie de 1 470 ha. Leur épaisseur varie de 6 à 8 mètres et leur hauteur actuelle de 0 à 2,5 mètres⁽²⁾. Ces écarts, très importants, donnent l'impression que, par endroits, les différents pans ne se touchaient pas, d'où l'hypothèse que le travail avait été sans doute réparti entre plusieurs équipes d'ouvriers, dont certains seraient parvenus à terminer ou non le lot qui leur était imparti. Hypothèse vraisemblable, qui suggère en tout cas que l'ouvrage ne fut sans doute jamais entièrement achevé dans son ensemble. Cette supposition coïncide bien avec les récits de la tradition.

Des sondages y ont été effectués. L'étude des techniques de construction a révélé que les bâtisseurs ont, dans un premier temps, ramassé et entassé la terre humifère de part et d'autre du tracé de l'enceinte, pour constituer la première couche de l'ouvrage. Pour monter le talus, ils ont creusé des fossés pour prélever l'argile, qu'ils ont malaxée avec de l'eau et des tessons, ce qui explique la dureté de la terre dégagée dans les sondages et sa résistance à l'érosion, quatre siècles (au moins) après sa construction.

Ce bilan succinct des résultats des recherches archéologiques effectuées ces dernières années démontre que le Togo possède des richesses indubitables dans ce domaine, capables de déboucher sur une étude rationnelle de la culture et de la vie matérielle des populations anciennes. Ces résultats ont, par ailleurs, confirmé certaines hypothèses : existence d'un peuplement ancien installé dans la région, au moins depuis le Néolithique, occupation ancienne (dès les premiers siècles de ce millénaire) de plusieurs sites, importance des acquis techniques (céramique, métallurgie ancienne du fer, enceintes, etc.) des populations de ces premières agglomérations de type urbain. Ces éléments, confrontés aux données de l'histoire orale et des archives, permettent de mieux cerner les contours du passé, en réduisant de façon sensible les zones d'ombre qui demeurent encore rebelles à la sagacité de l'historien.

(1) Retenons, à titre de comparaison, que la grande enceinte de Benin-City a un périmètre de 4 à 5 km et que l'ensemble des remparts s'étend sur 20 km.

(2) Les mesures exactes, relevées au cours des fouilles donnent : périmètre : 14,45 km ; hauteur : entre 0 (niveau du sol) et 2,5 m, parfois 5 m ; épaisseur : 1 à 4 m ; parfois 12 m en certains endroits bien conservés. A l'origine, l'épaisseur aurait varié entre 6 et 8 m, la hauteur entre 4 et 6 m.

PREMIERE PARTIE

LE PEUPEMENT ANCIEN

(DES ORIGINES AU XII^e SIECLE)

CHAPITRE I

CADRES ET COMPOSANTES DU PEUPEMENT RÉPUTÉ AUTOCHTONE

Les premières conclusions des recherches archéologiques ont clairement démontré, on l'a vu, que l'espace aujourd'hui togolais était déjà peuplé à une époque très ancienne. Ce peuplement ancien n'était certes pas massif, mais diffus sur tout le territoire, se déplaçant sans doute au gré des saisons et des impératifs vitaux, affectionnant particulièrement les zones montagneuses et les interfluves. En dehors de l'archéologie, les sources orales fournissent de nombreuses indications -bien souvent parcellaires, et donc insuffisantes- sur ce peuplement qui proclame son autochtonie à travers des récits mythiques désormais bien connus : ancêtres éponymes descendus du ciel, surgis des entrailles de la terre ou encore de nulle part... Du nord au sud, de l'est à l'ouest, ces récits sont légion, accessibles à tous les chercheurs. Là où ce peuplement a conservé une certaine vitalité, comme en pays Kabiyè ou à Tado, ces récits s'imposent. Ailleurs, ils sont dilués dans un amalgame faisant appel aussi bien à l'autochtonie qu'à une migration ancienne à partir de centres célèbres, comme Tado ou Notsé ; c'est le cas des Akposso, Adélé, Ahlon, chez qui -bien que la thèse de l'autochtonie soit rapportée par les chercheurs du début du siècle- une large place est attribuée aujourd'hui à une migration venant de Notsé. La mémoire historique, ici, s'élabore au fil des décennies, au gré des impératifs de l'heure. Ce n'est pas l'une des moindres difficultés pour l'historien.

La topographie semble avoir marqué ce peuplement d'un sceau profond. En effet, les populations réputées autochtones habitent pour l'essentiel les reliefs qui prennent en écharpe le territoire togolais. Les monts du Togo apparaissent ainsi comme un site privilégié dans l'histoire

du peuplement, non pas comme zone de refuge uniquement⁽¹⁾, mais pour des raisons bien moins négatives. L'altitude influe comme :

- facteur de salubrité : air frais et sain, absence ou rareté des agents propagateurs de maladies (mouches, moustiques, microbes, etc.)...

- élément climatique : pluviosité plus importante par rapport aux plaines environnantes, donc abondance de la végétation et du gibier, élevage et agriculture plus faciles...

- facteur stratégique aussi, bien sûr : protection efficace contre les chasseurs d'esclaves, difficulté d'accès pour l'ennemi, observatoire privilégié...⁽²⁾

Il faut cependant signaler, çà et là, des groupes d'autochtones qui ont toujours vécu en plaine : c'est le cas des Natchaba et des Dyè (ou Ngan-gam) du bassin de l'Oti, des Alou de Tado et des Tégbé de Notsé, entre autres.

Reconstituer l'histoire des périodes relativement anciennes de l'Afrique avec quelque certitude relève d'un véritable casse-tête. Le caractère obscur de ces tranches chronologiques ne tient nullement à l'état mental des peuples, ni aux caractéristiques de la vie matérielle. Il est lié à la nature des sources disponibles pour remonter à ce passé, à civilisation essentiellement orale. La mémoire collective, malgré ses efforts et la codification des méthodes de transmission de la tradition orale, ne peut guère remonter au-delà de quelques générations : cinq ou six, parfois dix dans les cas les plus favorables. Très vite, les traditions sont entachées d'imprécisions, voire de manipulations, et deviennent des mythes, la légende prenant alors le pas sur l'histoire.

L'existence du peuplement ancien est difficilement perceptible à travers les traditions pour un certain nombre de causes, liées à la quasi-disparition de celles-ci en maints endroits, mais surtout aux exigences politiques actuelles : en pays ajatado, par exemple, les détenteurs de l'autorité politique doivent, au regard du droit coutumier, compter parmi

(1) Cette thèse avait été soutenue, entre autres, par Jean-Claude Froelich (1968) et reprise par Robert Cornevin (1988).

(2) On peut aussi mentionner la commodité d'utilisation des quartzites, qui se débitent en grandes plaques minces aux usages multiples (cf. ci-dessous, chapitre II).

les descendants en ligne directe des ancêtres fondateurs du clan ou du village. Ailleurs, les avantages acquis depuis quelques décennies⁽¹⁾ imposent souvent les mêmes manipulations de la tradition.

Les tenants du pouvoir se sentent souvent obligés d'occulter, face au chercheur, toutes les informations concernant ce peuplement ancien. C'est ainsi que les assertions du type : *"avant l'arrivée de nos ancêtres, toute la région était vide"* sont monnaie courante, et n'émeuvent plus personne. Les preuves de l'existence du peuplement ancien demeurent pourtant bien réelles.

Elles sont d'ordre :

- sociologique et économique : l'ancienneté de la culture de l'igname (Coursey 1966 : 49, Portères 1962 : 195-210), consécutive à la densification du peuplement de la région, facteur anthropique de l'apparition de la "savane du Bénin" (Davies 1968, Gayibor 1986) ;

- archéologique : les recherches archéologiques en cours sur la périodisation du processus d'occupation du pays expliquent l'inexistence probable d'hiatus entre ces premiers occupants et la population actuelle.

- linguistique : par exemple, les langues de la région méridionale, du groupe kwa, ont pris naissance et se sont développées sur place (Capo, *in* de Meideros 1984 : 167-178). Les notables variances linguistiques que l'on observe à travers l'aire ajatado (éwé, anlo, fon, hwé, guin, ouatchi, etc.) seraient dues à l'influence que les langues des premiers habitants auraient exercée sur les immigrants.

Nous distinguerons donc trois groupes de présumés autochtones :

- d'abord par rapport à leur cadre géographique -la montagne- : ceux qui ont développé une civilisation liée à l'utilisation de la pierre : Ntribou, Akébou, Akposso, Nyogbo du mont Agou, Sola, Kabiyè, Lamba, certains clans kotokoli...

- ensuite par rapport à l'activité économique : certains peuples, très tôt, se sont livrés au travail du fer et ont développé une civilisation

(1) En particulier pour les chefferies créées de toutes pièces (ou en contradiction avec les usages anciens) par l'administration coloniale.

de la métallurgie du fer : certains clans bassar, Alou de Tado...

- enfin les autres autochtones, parmi lesquels ceux des plaines, dont les caractéristiques sont diverses : l'usage de parlers apparentés qui semblent issus d'une même langue originelle, l'établissement dans le bassin de l'Oti et ses environs. Il s'agit des autochtones de l'aire Oti-Volta (Betanmaribè ou Tamberma, Natchaba, Dyé, Konkomba, Moba et Nawdéba) et de la région méridionale (Agomé, Tégbé, etc.).

CHAPITRE II

UNE "CIVILISATION DE LA PIERRE"⁽¹⁾

Dans l'état actuel des connaissances, les populations de la chaîne atacorienne et des massifs kabiyè sont parmi les plus anciennes du Togo.

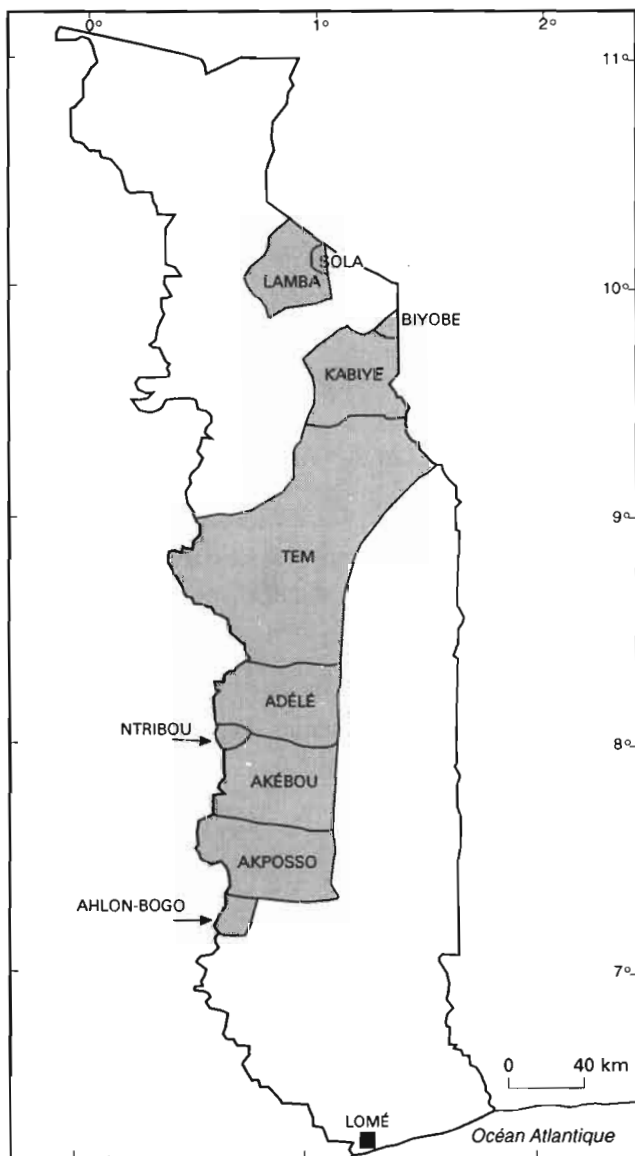
Les montagnes de cette région, comme ailleurs en Afrique, ont servi de milieu de conservation. En effet, elles ont souvent fait écran aux influences et aux pressions externes ; elles sont, de ce fait, le lieu par excellence des cultures préservées. A tel point que certains auteurs n'ont pas hésité à les considérer comme des isolats culturels et linguistiques, fixés (pour ne pas dire figés) dans leur façon d'être. Jean-Claude Froelich (1968) qualifie ces populations de "*paléonigritiques*" pour deux raisons : signifier leur ancienneté et leur antériorité par rapport aux populations des plaines avoisinantes ; insister sur l'homogénéité de leur substrat culturel, et les présenter comme formant une civilisation ancienne, qui s'étendait fort loin (Nord-Bénin, Nigeria, Nord-Cameroun, montagnes isolées du Tchad et du Soudan occidental) et dont les peuples ont gardé de nombreux traits communs (habitat dispersé, agriculture intensive, structures sociales très peu diversifiées...).

Au Togo, on peut établir une ressemblance entre les ethnies des montagnes atacoriennes, depuis les populations akosso, akébou, ntribou, adélé, en passant par les vieilles souches du pays tem, jusqu'aux pays kabiyè, lamba et sola.

Ces populations semblent avoir appartenu à l'origine à une même aire culturelle, dont les caractéristiques essentielles sont les suivantes :

(1) Selon l'expression de Jean-Claude Barbier.

Carte n° 7 : Les populations des reliefs



- une culture matérielle, marquée par une large utilisation de la pierre⁽¹⁾ (meules dormantes, sièges pour chef de famille, stèles et cercles de pierre pour l'aménagement de sanctuaires, etc.) et des formes anciennes de l'habitat (à l'origine, une case ronde en torchis avec un toit de chaume cônique, et dans le cas des plateaux togolais, une grande ouverture semi-ovale formant seuil d'entrée) ;

- une primauté de l'occupation ancienne de l'espace : à partir d'un village "matriciel"⁽²⁾, les communautés essaient en de multiples localités, souvent de taille modeste. Le point de départ (le village d'origine) ne se distingue aujourd'hui des autres que par son prestige et l'importance de ses lieux de culte ;

- une parfaite indépendance des groupes les uns par rapport aux autres : le point de départ ancestral ne revêt qu'une valeur religieuse, jamais politique ;

- une organisation sociale très égalitaire, acéphale⁽³⁾. Le doyen-prêtre assure la desserte des lieux cultuels, où il effectue les sacrifices et les offrandes nécessaires pour s'assurer la protection des divinités locales. Il préside parfois les réunions d'anciens, qui représentent les différents lignages du village ;

- une religion centrée sur des divinités protectrices locales, qui se sont jadis révélées aux premiers occupants des lieux ;

- un peuplement parfois homogène⁽⁴⁾ ou se présentant comme tel, ou encore composé de patrilignages n'ayant qu'une extension locale ;

- une préférence accordée aux relations matrimoniales internes au village, parfois au lignage (endogamie).

(1) Les massifs quartziques donnent en abondance, on l'a dit, de grandes pierres plates, faciles à manipuler pour de nombreux usages.

(2) Autre expression de J.C. Barbier.

(3) "Sans tête" : sans autorité personnalisée par un chef.

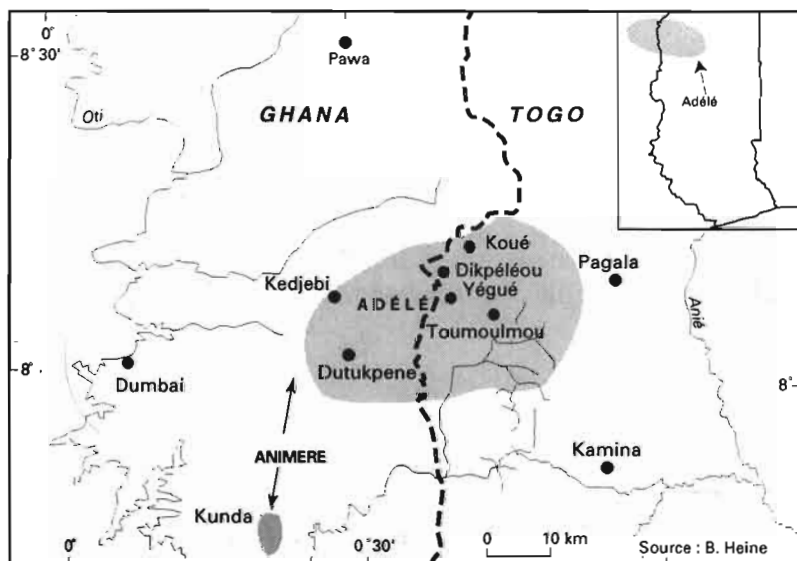
(4) Dans le cas par exemple du village kotokoli qui remplit une fonction matricielle pour un clan.

I - LES ADÉLÉ

Les Adélé⁽¹⁾ se désignent eux-mêmes sous l'ethnonyme de Bédéré, et leur langue, du groupe *gur*, sous le glossonyme de gédéré (Rongier 1990). Leurs villages sont au nombre de vingt-cinq selon B. Heine (1968 : 31-32), de dix-neuf selon Guilmain-Gauthier (1996 : 53), dont six au Ghana et treize dans la partie la plus occidentale de la préfecture de Blitta au Togo.

Des données mythiques recueillies, il ressort qu'au village originel, Dibemkpa, Dieu -*Ouroubwaré*- fit descendre du ciel à l'aide d'une corde sept personnages : quatre hommes et trois femmes, les ancêtres des Bédéré, qui apportaient avec eux les techniques primordiales : poterie et filage pour les femmes, vannerie, forge et tissage pour les hommes, activités auxquelles s'ajouteront la culture de l'igname, du maïs et du fonio, la pêche et enfin la chasse. Par accroissement naturel et fusion d'éléments étrangers, la population s'accrut dans de telles proportions qu'une migration devenait l'ultime solution aux problèmes de promiscuité, d'insalubrité, de manque de terres fertiles et de famine.

Carte n° 8 : Le pays Adélé



(1) "Village fortifié", en langue anyanga.

Les ancêtres auraient quitté Dibemkpa, pour aller à Dikpéléou où se situe le sanctuaire de la divinité Nayo, très célèbre dans toute la région vers le début du XIX^e siècle (Guilmain-Gauthier : 60). C'est à partir de là que les trois lignages constituant Dikpéléou essaimèrent, en fondant d'autres villages.

Les Bétémanblé fondèrent Katchenké, Kouï, Toumoulmou, Nkonkoua ; les Bowélé furent à l'origine de la création de Yégué, Atsinté, Tenchtro et Kélébo ; enfin Lalamila et Nkengbé virent le jour grâce aux Béngangbalé. Les deux derniers villages, Mpoti et Assouma Guédémé, furent créés par des étrangers, le premier par un Dagomba originaire du Béwan (Ghana) et le second par un Adjouti, Assouma Ndéblé (Guilmain-Gauthier 1996 : 78-79)⁽¹⁾. Au Ghana actuel, on trouve les villages de Doutoukpéné, Dadiasé, Korentaï, Odoumasé, Kédjébi et Tchai.

L'origine, assez ancienne, du peuplement adélé se remarque par l'originalité de son habitat, décrit par H. Debrunner (1969-1970) : case ronde sans fenêtre, au toit de chaume soutenu directement par des piliers de bois plantés en dehors des murs d'argile (Barbier 1996 : 15).

Il faudrait mener des travaux archéologiques à Dibemkpa (qui renferme de nombreux vestiges) pour confirmer l'ancienneté et le rôle (mythique ou historique ?) de ce site dans l'histoire du peuplement adélé, et conforter les recherches pluridisciplinaires entreprises dans la région par l'équipe du Professeur Richir (1996).

II - LES AKÉBOU

Le pays akébou correspond à l'un des plateaux des montagnes atacoriennes du Moyen-Togo, accessible à partir de la route d'Atakpamé à Badou.

Plusieurs souches, assurément anciennes, se sont développées à peu de distance les unes des autres dans la haute vallée de la Gbankparé. Chacune donna naissance à un village indépendant, affirmant son autochtonie et entretenant des sanctuaires où sont vénérées des divinités protectrices locales.

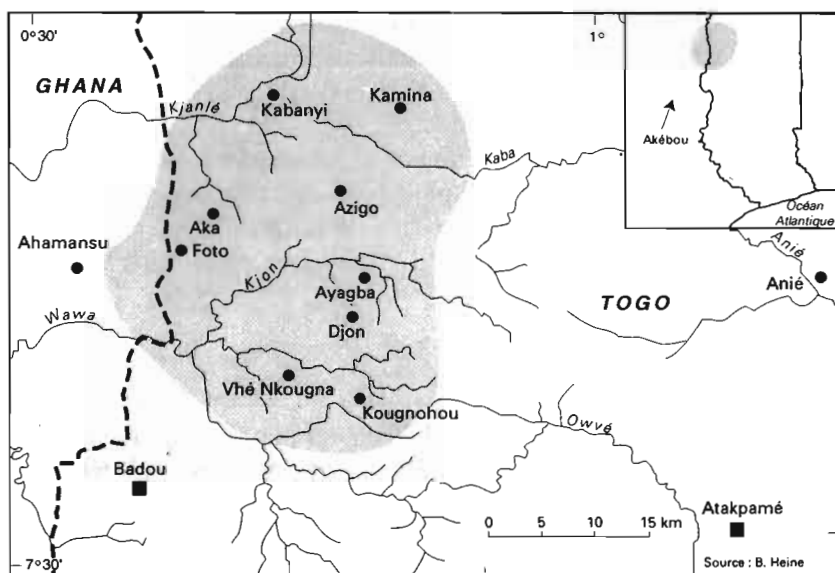
(1) La fondation d'un village par un groupe n'implique évidemment pas que tout le village ait un peuplement homogène.

Installés à Kpérow, Elika⁽¹⁾, Atchafé, Kétchenké, Namiré, Djitramé, Djon, Kotaré, Egbendé, ces souches autochtones devinrent nombreuses, d'autant plus que s'y ajoutaient des groupes "étrangers".

Un premier groupe éwé, conduit par un nommé Aké ou Eké, que la généalogie situe au dernier quart du XVIII^e siècle, s'installa dans les environs de Lonfo. Ses descendants sont aujourd'hui disséminés dans les villages de Vé et de Kougnohou.

Un autre groupe éwé, venu tardivement dans l'Akébou (deuxième moitié du XIX^e siècle), après un séjour à Kpélé-Goudévé (dans le Kloto), occupa le village de Djakpodji, qui a essaimé pour donner Woedanyi, Kamina et leurs dépendances.

Carte n° 9 : Zone de peuplement akébou



(1) Les gens d'Elika ont depuis rejoint ceux de Kpérow pour former la ville de Hohoé (aujourd'hui au Ghana).

Ces immigrations d'origine éwé introduisirent en pays akébou le mythe d'une origine par l'exode de Notsé, qui a contaminé, par extension, l'ensemble du pays akébou.

Outre les Ewé, on y rencontre aussi des Anyanga, communément appelés Omoupé ou Koutchané. Leur arrivée dans l'Akébou remonterait à la deuxième moitié du XVIII^e siècle (ils seraient venus pour demander hospitalité auprès du chef de Lonfo ; ils créèrent le village de Kpalavé-Gbohoho), ou bien, plus récemment, après le raid kotokoli de mai 1893 contre les villages anyanga de la plaine centrale.

La dernière communauté ethnique ayant participé au peuplement du pays akébou est celle des Ntribou. Selon la tradition, ce sont les guerres incessantes que les Ashanti livraient aux Ntribou qui ont obligé ceux-ci à fuir vers les terres akébou. Leur exode se serait déroulé en même temps que celui qui conduisit vers Bréniassi les Ntribou vivant au Ghana. Ils mentionnent, comme différentes étapes de leur migration vers l'Akébou, Elélé, Efini, Abinake et Ayagba, lieux situés immédiatement au nord. Cette dernière localité a essaimé pour donner de nombreux autres villages, tels que Sérégbéné, Saraka, etc. L'étude généalogique du conducteur de la migration montre que leur arrivée dans l'Akébou remonterait au dernier quart du XVIII^e siècle.

L'assimilation des nouveaux venus a été totale sur le plan linguistique et culturel, mais chaque groupe conserve le souvenir de son identité historique et forme des villages ou des quartiers distincts au sein de l'espace.

Afin de coordonner cet ensemble et d'organiser l'accueil des nouveaux groupes, les communautés déjà installées établirent une chefferie à Lonfo, instaurant de toute pièce un pouvoir centralisé au sein d'une société jusqu'alors acéphale, animée seulement par ses prêtres et ses conseils d'anciens.

Cet endroit prit de l'importance et devint le palais du chef akébou, le *plii*. Lonfo fut entouré d'une muraille de pierres, encore très visible de nos jours. D. P. de Pedrals (1960) écrivait : " *Le pays akébou avait été autrefois constitué en royaume à l'apogée de sa puissance, sous le règne d'un roi nommé Dankwa. La capitale était une ville appelée Lonfo* ". Mais cela est certainement quelque peu excessif. Lonfo n'était pas habité par la population : c'était seulement la résidence des chefs,

autour de laquelle gravitait une ceinture de localités constituées par les huit clans qui formaient la nouvelle entité politique, à savoir Kpêrow, Ktaké, Kolon, Akomê, Djabalan, Afêmaké, Namiré et Gonéré.

A Lonfo ne vivaient que le chef, sa famille et ses serviteurs. Les traditions évoquent l'aspect imposant du palais : *"Il est bâti de pierres de latérite, apparemment non taillées mais visiblement choisies parmi des exemplaires à surface plate facilitant l'édification sans mortier. [...] Le palais comprenait toute une suite d'édifices"* (de Pedrals 1960).

Trois chefs se succédèrent à Lonfo : Dopou, qui venait du village autochtone de Kpêrow⁽¹⁾, Dankwa, habitant d'Akomé⁽²⁾, enfin Akountsou, du village de Namiré⁽³⁾.

Après ces trois règnes, la chefferie se disloqua, sans qu'on sache très bien pourquoi. Les traditions orales rappellent la "tyrannie du roi" (sans doute Akountsou, le dernier à avoir régné).

Selon les analyses de J. C. Barbier (1987), on a donc ici affaire à la création d'un lieu du politique au sein d'une société qui en était jusqu'alors non pourvue, selon une dynamique purement interne. Cette construction est profondément originale, car tout semble avoir été mis en oeuvre pour que le palais du "roi" ne devienne pas un nouveau village qui, au cours du temps, aurait fatalement pris le pas sur les autres. Le *plii* est isolé dans un lieu "à part", qui a été conçu à l'image inverse du village, par un jeu d'oppositions non seulement symboliques, mais aussi concrètes : alors que les villages anciens du pays akébou se nichent tous à l'abri d'une forêt, Lonfo occupe le flanc d'une colline particulièrement aride, où les affleurements rocheux ne laissent que très peu de chance à la végétation. Les rares arbres, par leur allure squelettique, ajoutent d'ailleurs à la désolation de ce paysage ouvert et exposé. La forêt est pourtant toute proche, à Kpêrow, à Namiré : l'opposition visuelle est violente. Il va sans dire que ce n'est pas un lieu propice à l'agriculture. Le *plii* ne cultivait naturellement pas ; les serviteurs qui l'entouraient sans doute pas non plus. Robert Cornevin (1952) nous dit que les villages

-
- (1) Ses regalia sont d'ailleurs conservés par le prêtre représentant ce groupe, actuellement au village de Hohoè.
 - (2) Village akébou fondé par un groupe éwé et dont les descendants sont maintenant à Kougnohou.
 - (3) Dont les descendants sont maintenant à Kpalavé et dans les autres localités qui dérivent de ce village ; les regalia de ce chef sont aux mains d'une femme originaire de Kabanyi.

environnants "alimentaient ce centre purement politique et son armée de métier". Le *plii* n'y faisait pas souche. Choisi dans l'un des villages fondateurs de la chefferie, il résidait hors de sa famille, dans un palais de fonction. Il venait donc seul à Lonfo et y vivait entouré de serviteurs. La tradition n'évoque pas ses épouses, sans qu'on sache s'il en était privé. Il n'y avait pas de dynastie et, après le décès du souverain, on allait chercher son successeur dans un village autre que celui du précédent, selon un principe pratiqué dans certaines sociétés à chefferie⁽¹⁾.

Contrairement aux habitations habituelles en pays akébou -la case ronde en banco montée sur une terrasse de pierres et dotée d'une armature de roseau-, le palais de Lonfo et ses annexes étaient construits en murs de pierres sèches. Les ruines, dans leur état actuel, montrent des murs de 0,50 à 1,50 mètre. Les vestiges impressionnent encore le visiteur (de Pedrals 1960) et mériteraient d'être relevés méthodiquement.

Des libations y sont toujours pratiquées, en mémoire des souverains qui y ont vécu, soit à l'emplacement du palais, soit sur leurs tombes. Mais aucune divinité protectrice n'est présente dans les parages immédiats : les lieux sont sacrés, mais non cultuels. Les vieux villages akébou, quant à eux, ont au moins un sanctuaire à entretenir : Tchambi à Kpérow, Nyéré à Djiteamé, etc. La séparation des pouvoirs politique et religieux (fréquente dans ces sociétés) a été appliquée à Lonfo avec une extrême rigueur.

Les regalia du souverain sont des objets extérieurs à la société akébou : bracelets, cloches, grelots, cuillers, etc. Ils sont en cuivre (ou en laiton), dans une société qui connaît le fer. Ils proviennent, disent les traditions, des dieux, à qui était présenté l'individu pressenti pour être le successeur du chef défunt.

Isolé, amputé de tout destin villageois, le palais et ses annexes sont pour ainsi dire neutralisés. Alors que Claude Tardits a pu présenter la capitale du royaume bamoum⁽²⁾, Foumban, comme la matrice d'une société, Lonfo en est l'opposé. Il est l'image en négatif des villages akébou, image qui conduit à une totale dépendance du politique.

Les traditions présentent cependant le *plii* de Lonfo comme

(1) Par exemple, les Kotokoli.

(2) Ouest du Cameroun.

puissant. Il commandait à l'ensemble du pays akébou. Il était entouré de dignitaires -*omumumpé*- (représentant les différentes communautés villageoises constitutives de la chefferie ?), d'esclaves -*asompe*- (mais qui provenaient d'où ? Étaient-ce des individus qui, comme en pays bamiléké, au Cameroun, venaient se mettre au service du chef ?), et de guerriers -*akontepé*- (peut-être une garde du corps constituée de serviteurs ?). Les informations sont pour l'instant trop insuffisantes pour nous permettre de reconstituer cet entourage.

Le *plii* était redoutable avant tout par ses pouvoirs magiques. L'intronisation lui conférait une nature sacrée qui l'isolait des autres hommes, par ailleurs sounis à lui. Des bains rituels étaient pratiqués à un endroit du palais ; les eaux de ce bain étaient évacuées par une galerie en pierre débouchant dans la campagne en contre-bas.

Mais de nombreux rites akébou rappellent à l'observateur l'importance du fusil (de Pedrals 1960 ; Amona 1988). On peut se demander si l'instauration de la chefferie de Lonfo ne coïncide pas avec l'introduction du fusil en pays akébou, en provenance de la côte. Dans cette hypothèse, l'expédition contre la cité des Ntribou, Elélé (c'est-à-dire contre une population située plus à l'intérieur, donc non encore équipée en armes à feu), a pu constituer le premier acte de ce nouveau pouvoir.

Il n'était assurément pas aisé de s'aventurer jusqu'au sein des montagnes du pays akébou, et on peut s'interroger sur l'identité des agresseurs qui auraient été repoussés par le *plii* de Lonfo. Les raids danhoméens ne semblent pas avoir dépassé le site d'Atakpamé. Les Ashanti étaient plus à craindre. Les Akébou durent, semble-t-il, à plusieurs reprises, verser tribut à leur puissant voisin (un homme et une femme) afin d'avoir la paix (Dahon 1988). Les gens d'Ekpenté déclarent avoir été dérangés, alors qu'ils étaient à Vêliré, par des Akôwu (sans doute les Kwahu ou les Akwamu). Ils se réfugièrent temporairement à Elika, un village à l'est de Lonfo dont les descendants habitent aujourd'hui Hohoè. Les Adélé, voisins septentrionaux, au-delà de la plaine de la Kaba, étaient suffisamment loin des Akébou pour que la cohabitation fût pacifique. Par contre, les Akposso sont immédiatement à l'est et au sud. Ceux de Bato, par exemple, eurent quelques démêlés avec les gens de Kpalavé.

On peut noter, en outre, quelques rares conflits entre les communautés akébou. Les gens d'Ayagba, alliés à ceux de Kpalavé,

seraient venus attaquer les habitants de Véré (= Vé), lesquels partirent s'installer plus à l'ouest, à Vé-N'konya.

III - LES NTRIBOU

Les Ntribou sont représentés au Togo par deux villages, dans la partie méridionale du plateau de l'Adélé : Digingé et Abosomkopé. La plupart des Ntribou résident au Ghana, en contre-bas du plateau adélé, plus à l'ouest⁽¹⁾.

Plus au sud, en pays akébou, le village d'Ayagba est d'origine ntribou, mais là, les gens se sont assimilés aux autochtones. Par contre, à Digingé et Abosomkopé, les villageois continuent à parler le délo, la langue des Ntribou, bien qu'ils utilisent également la langue des Adélé, avec lesquels ils vivent en symbiose.

Les deux villages ntribou du Togo sont de taille très modeste : Digungé ne comptait que 861 habitants au recensement de 1981, et Abosomkopé 372.

Le délo, que parlent les Ntribou, est classé par les linguistes comme appartenant au groupe tem, groupe où l'on trouve le tem des Kotokoli, le kabiyè des Kabiyè, le bago des gens de Koussountou, Bagou et Goubi, et le parler des Lamba.

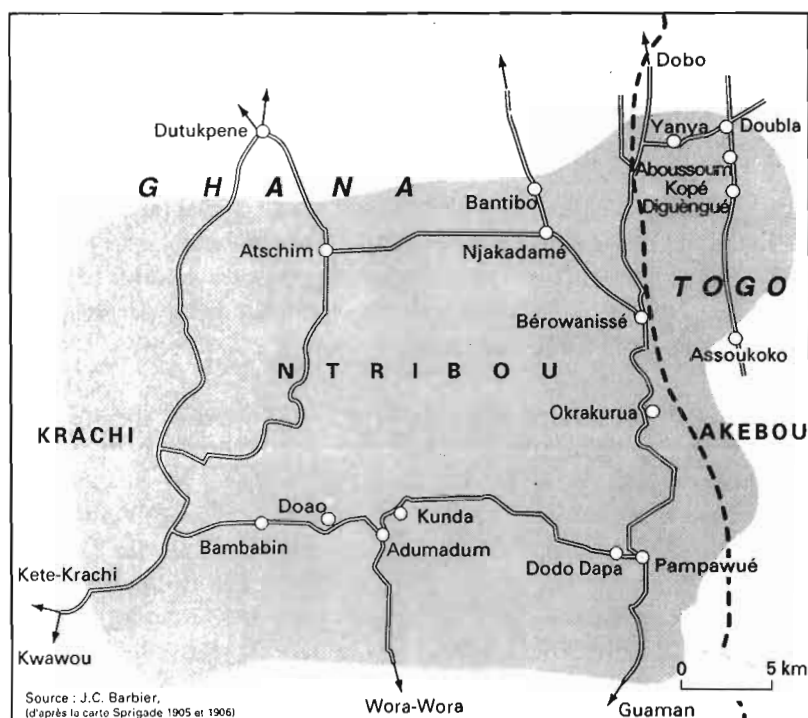
Cette appartenance au groupe tem pose un problème. Les Ntribou sont en effet très éloignés géographiquement des autres locuteurs du groupe tem, et séparés d'eux par les Adélé et les Adjouti. Y aurait-il eu, naguère, une certaine continuité du peuplement tout au long de l'axe atacorien ? Puis une cristallisation ethnique au niveau de chaque plateau (Akposso, Akébou, Adélé, Adjouti, Tem, monts Kabiyè) ?

Le village de Digungé est constitué d'un seul patrilignage, dont les membres se réfèrent à un ancêtre du nom de Boïsa. Celui-ci résida au lieu-dit Budjoo, situé à peu près à 5 km à l'ouest de Digingé, tout près de

(1) Les Ntribou sont beaucoup plus nombreux au Ghana. Les cartes allemandes de Sprigade (feuilles Kete-Kratschi, 1905, et Bismarckburg, 1906) précisent par ailleurs les limites de l'aire ethnique : au sud, la rivière Wawa -Ahamsu non compris ; à l'est, l'Oti avant sa confluence avec la Volta ; au nord, le village adélé de Doutoukpéné ; à l'est, les Adélé et les Akébou. Brénias est la localité ntribou actuellement la plus importante par la taille.

la frontière du Ghana. Manquant de place pour y développer son groupe⁽¹⁾, le patriarche transféra son village à Anyafatcho dans la vallée de l'Asoukoko⁽²⁾, au niveau de l'actuel hameau de Nyonbo.

Carte n° 10 : Zone de peuplement ntribou



C'est un descendant de Boïsa, Koti⁽³⁾, qui remonta le village jusqu'à son emplacement actuel, dans la vallée de la Yégué, en amont de celle de l'Asoukoko.

Les descendants de l'aïeul se retrouvent dans plusieurs villages : Diguingé, Djobo, Abosomkopé et Domabêm⁽⁴⁾. Les traditions de Diguingé disposent au même niveau généalogique les fondateurs de ces communautés (avec cependant un léger décalage pour le fondateur

- (1) Budjoo est un site de montagne, à quelques 760 mètres d'altitude.
- (2) La "Rivière rouge" en akan, le nom local étant Kélébo.
- (3) Que les traditions orales de Diguingé présentent comme son fils aîné.
- (4) Au Ghana, sur la piste de Kete-Krachi ("Dambabin" de la carte Sprigade).

d'Abosomkopé)⁽¹⁾. Tous les villages sont portés sur la carte Sprigade, d'où l'antériorité de ces événements par rapport à la période allemande.

Le prêtre-doyen dessert les deux lieux de culte qui se trouvent au sein de l'aire habitée : Dékasambré et Gomé ; également Gablapané, non loin du village, sur la rive gauche de la Yégué. Le prêtre-doyen est l'animateur par excellence de la communauté. Aucune réunion importante ne peut se tenir sans sa présence. Le chef administratif a un rôle externe, qui lui a été donné par la colonisation : recevoir les étrangers et servir d'intermédiaire entre l'Administration et la population. Il est en général choisi dans une génération plus jeune (et dans une autre lignée) que celle du prêtre-doyen, afin de répartir les pouvoirs. C'est dire que son existence ne date que de la période coloniale et qu'il cède la présidence des séances dès l'arrivée du prêtre-doyen.

Les fondateurs d'Abosomkopé ne sont pas des descendants de Boïsa ; ils sont membres d'un autre groupe de parenté, qui se réfère à un nommé Gounou. Celui-ci résidait à Liyala (ou Dīyala), sur la montagne surplombant la haute vallée de la Bouwa, à l'est de cette rivière. A cet endroit, Gounou et Boïsa (mais étaient-ils de la même génération ?) étaient voisins : environ 4 km les séparaient. Gounou eut deux fils ; l'un partit fonder Lénion (non localisé), près de Bantibo ; l'autre, Atakofi, déplaça le village de son père à Djaédédja (le Yanga de la carte Sprigade), puis fonda Abosomkopé.

Ils furent rejoints par un nommé Abosom, leur neveu utérin⁽²⁾. Le nouveau venu mit à profit la cueillette du caoutchouc que les Allemands venaient de promouvoir et qui attirait une importante main-d'œuvre étrangère. Il fonda le quartier Bou (en référence à Boudjoo, le lieu d'origine de son patrilignage ?), et son nom était suffisamment connu pour que les gens disent : *"Nous allons chez Abosom"*, d'où

-
- (1) Koti fonde Diguingé ; Bwaatini, second fils de Boïsa, fonde Djobo, village aujourd'hui disparu dont les ressortissants se retrouvent à Diguingé et à Abosomkopé ; Djo Kodjo (ou Kodjo, car "djo" est un terme générique désignant un patriarche), par son fils Abosom, donne naissance à un patrilignage au sein d'Abosomkopé ; Papao (4ème fils de Boïsa), Létché Wura (5ème) et Koti (6ème) retournent à Adumadam (pays d'origine de leur mère), puis fondent Domabèn.
- (2) Le père d'Abosom, Isa, qui résidait à Diguingé, avait en effet épousé une fille du lignage d'Atakofi.

Abosomkopé⁽¹⁾.

Au terme de l'étude de l'histoire de ces deux villages ntribou, il apparaît qu'a existé un peuplement de montagne non négligeable, que les sites de Boudjoo et Diyala permettent, dans l'état actuel de nos connaissances, de repérer. Mieux, le cas de Bréniasi suggère qu'une extension du peuplement ntribou a pu s'effectuer d'est en ouest, de la montagne vers la plaine (dans le sens inverse du peuplement adélé qui est "monté" sur le plateau). Nous pouvons formuler l'hypothèse que ce peuplement de montagne a été porteur du délo, la langue des Ntribou.

S'il en est ainsi, le groupe des langues tem, du parler des Lamba jusqu'au délo des Ntribou, correspond bien à un peuplement des montagnes, dont on peut souligner l'ancienneté et la continuité. Cette dernière caractéristique reste cependant moins apparente aujourd'hui par suite de l'intrusion des Adélé et des populations gwang (Anyanga et Adjouti) qui isole les Ntribou du groupe tem-kabiyè. Les Ntribou constituent depuis lors la limite sud des populations parlant une langue de ce groupe.

IV - LES AKPOSSO

On relève chez les Akposso deux traditions d'origine : l'autochtonie et une immigration à partir de Notsé, qui a de fortes chances d'être pour l'essentiel mythique, même si l'arrivée de quelques groupes éwé est probable.

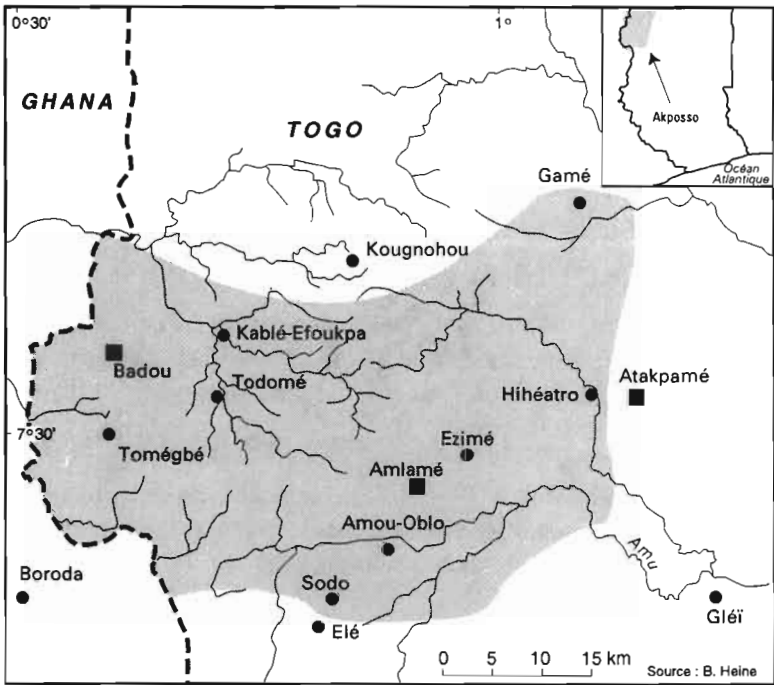
La version de l'autochtonie, que l'on retrouve surtout dans le canton logbo, fait d'Agbogboli le lieu d'origine de Ida, l'ancêtre des Akposso. Situé entre les monts Logbo et Haïto, Agbogboli est un site fortifié que R. Cornevin (1988 : 71) décrit comme *"une fortification de 1,50 m à 2 m de haut, très bien située sur le flanc d'une colline, commandant l'accès d'un col, face à la falaise de l'Akposso, et comportant le plus souvent une banquette de tir, qui devait auparavant se développer en chemin de ronde"*. Il s'agit d'un ouvrage de défense construit par des populations pour le moment non identifiées. Les

(1) Kopé = ferme isolée (en éwé). Les Ewé étant particulièrement nombreux parmi cette main-d'oeuvre (mais il y avait aussi des Akposso et des gens de Kpandou), le quartier Bou est parfois présenté comme ayant été fondé par des originaires de Notsé.

Akposso quittèrent ensuite Agbogboli pour Akposso-Koubi, en pays bouem (aujourd'hui au Ghana).

La seconde tradition -beaucoup plus répandue de nos jours- explique la migration des Akposso de Notsé par la prétendue tyrannie du roi Agokoli (Gbikpi 1976 : 173). En se dirigeant vers l'ouest, certains firent un séjour prolongé à Ahlon ; les autres poursuivirent leur chemin et atteignirent Akposso-Koubi, qui deviendra, avec l'afflux d'autres lignages, une enclave akposso en pays bouem.

Carte n° 11 : Zone de peuplement akposso



Le nom d'Akposso-Koubi semble être lié à une bataille sanglante où les Akposso auraient remporté une brillante victoire sur leurs voisins kwahu (ou, plus vraisemblablement, akwamu), alors en pleine expansion dans la région dans cette seconde moitié du XVII^e siècle (Wilks 1957). Cette pression akwamu a certainement été à l'origine de la migration d'Akposso-Koubi, cette fois-ci vers l'est, en plusieurs vagues. Itinéraire historique ou référence mythique à Akposso-Koubi ? Des récits de migration de cette localité en direction de l'actuel pays akposso circulent.

La première vague, constituée de ceux que nous appelons aujourd'hui les Logbo, comprend les groupes Itémé, Enawa, Itadi, Igbowu, Wakpa, Tchakpali. Elle s'installa sur les monts Ibofo. Ce groupe descendra par la suite dans la plaine ou sur les flancs de la montagne, pour fonder respectivement les villages suivants : Témédja, Ebéva, Avédjé et Adogli, Owlouka (actuel Kpatégan), Wakpa et enfin Ogouméwou.

La deuxième vague quitte Akposso-Koubi sous la conduite de l'ancêtre Tchoklobi (Cornevin 1987). Après la mort de ce dernier, ses deux fils se séparent. Le premier, Isso, ira fonder Sodo (Oumé en akposso) sur la montagne. De Sodo, partirent les lignages Ouma, qui créèrent les villages d'Amou-Oblo, Emla, Agadji, Ussitsè (Ezimé), Ayomé, Idifou et Kéto.

Le second fils, Enouli, fonda Oudjè. Ita, son fils, quitta ce lieu pour fonder Aféyi, d'où sont issus plusieurs villages de l'Akposso-Plateau. D'autres groupes quittèrent également Oudjè pour fonder les villages tels que Idifou, Idifiniwou (Dédomé), Koutoukpa, Adiva, Adina, Gobé, etc.

Le dernier groupe à quitter Akposso-Koubi fut celui des Litimé, conduit par Yalou. Après une halte à Tomégbé (Idibé), ils se séparent et fondent les villages de Ebéti (Badou), Odomi, Mipassem, Akpafougan, Lolobi, Ilelé, Okoutsèfo, etc.

De l'avis de Gbikpi (1976 : 175), l'ensemble de ces migrations se serait déroulé sur deux siècles environ. Dès le début de la seconde moitié du XVIII^e siècle, le pays akposso était occupé.

La société akposso se compose donc de cinq groupes :

- le groupe litimé, avec ses principaux villages : Badou, Kessibo, Anonoé, Idibé (Tomégbé), Kpété-Maflo, etc. ;

- le groupe ouwui, qui comprend Doumé, Gobé, Béna, Okou, Bénali, Ekéto, Klakè-Apégamé, Oga, etc. ;

- le groupe ikponou : Iwounabé, Imoussa, Yalla, Démé-Yalla, Didokpo, Otadi, Idifiou, Iwassi, Okpahui, Ougbo, Hihéatro, etc. ;

- le groupe logbo : Témédja, Ebéva, Adiva, Elavagnon, Yao-Aga, Kpétégan (Owlouka), Olowui, Onyawlou, Oulatsè, Wakpa, Tchakpali, etc. ;

- le groupe ouma : Sodo, Amou-Oblo, Agadji, Emlawou (Amlamé), Adjahun, Oussitsè (Ezimé), Ouyo (Ayomé), Idifou, Idifiniwou, Koutoukpa, etc.

Les Akposso parlent une langue, l'akposso, que J. Bertho (1922) a classé dans le groupe avatimé-bouem. Cette langue a cependant subi des transformations au contact des divers groupes auprès desquels séjournèrent les Akposso. Les différenciations linguistiques sont dues à ces multiples contacts. Aussi distingue-t-on trois dialectes akposso :

- le dialecte ikposso, parlé par les Ouwi et Ikponou,
- le dialecte logbo, comprenant beaucoup d'interférences éwé et ifè,
- le dialecte ikpana, parlé par les Ouma et les Litimé, comprenant beaucoup d'emprunts "ikowui" (ashanti).

A ces dialectes, il faut ajouter le bassè, parlé par les Bassè : un mélange d'ikposso et d'éwé.

L'organisation politique en pays Akposso était fondée sur une souveraineté diffuse, détenue par les descendants de l'ancêtre fondateur du village, dont le pouvoir était plus religieux que politique. Chargés d'intercéder auprès des divinités au nom de la population, ils ne s'occupaient guère de politique. Chaque lignage plaçait à sa tête son "olouka" -vieillard- chargé de régler les litiges familiaux. Une réalité que le lieutenant Plehn (1896) décrivait en ces termes : *"Politiquement, il est absolument impossible de parler d'un peuple akposso ; celui-ci éclate en une multitude de tribus qui n'ont pas le plus petit lien entre elles. Il est bien évident qu'aucun commandement n'existe dans cette population, pas plus que dans les villages et [...] que règne partout une totale anarchie. Sans doute quelques féticheurs et quelques gens riches ont une certaine influence, mais, dans l'ensemble, chacun fait ce qui lui plaît"*.

Le contact avec les Akan durant leur séjour à Akposso-Koubi⁽¹⁾,

(1) Séjour mythique ou seulement réel pour une fraction très limitée, ou enfin lieu matriciel de référence ?

ainsi que les dangers d'agression, donnèrent plus de consistance à ce régime. Le chef sera assisté d'un conseil de vieillards et surtout d'un chef de guerre (*asafotsé*), sans l'avis desquels il ne peut rien décider.

Le pays akosso n'ayant donc jamais formé une unité politique, il est fort difficile d'établir quelque liste de chefs que ce soit. Ce n'est en effet qu'avec la colonisation que l'on assistera à la centralisation du pouvoir avec un chef supérieur (*owli*)⁽¹⁾, comme les Ihou à Témédja.

Politiquement divisés, les Akosso étaient cependant très liés sur le plan culturel. Ils vénéraient en effet à Akosso-Koubi un dieu protecteur, Kolissa, que le groupe Imoussa emportera dans sa fuite, obligeant les autres groupes akosso à venir accomplir leurs rites chez eux. Le sanctuaire de Kolissa sera par la suite déplacé à Idifiou. A Kolissa étaient offertes les prémices du fonio (*ova*) avant la célébration, par chaque village, de la fête "*Eyebuelé*" (fête de réjouissance après les récoltes du fonio), actuellement appelée "*Ovazou*".

V - LES BOGO DES VALLEES DU DANYI

Le peuple bogo⁽²⁾, connu aussi sous le nom d'Ahlon, est un groupe ethnique numériquement peu important : c'est une population d'environ 6 000 âmes (y compris la diaspora).

C'est pourtant l'héritier d'une riche civilisation (jusqu'ici très mal connue) à cause de son site originel enclavé dans les plateaux de Danyi, ouvert davantage sur le Ghana, en contact avec les populations du Bouem (Akpafou). Le site originel est Ahlon-Bogo, où réside le chef de canton, et d'où se sont éloignés à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e des colonies de Bogo qui peuplent aujourd'hui les quatre anciennes fermes, devenues ainsi les principaux villages du canton : Ahlon-Sassanou, Ahlon-Dénou, Ahlon-Awounadzassi et Ahlon-Tinipé. De l'avis des traditionnistes, certains de leurs frères bogo sont restés à Ahlon-Kpotae, au Ghana actuel. Mais ceux-ci ne sont plus locuteurs de l'igo, la langue des Bogo.

(1) Toutefois, pour Gbikpi, l'institution de l'*owli* daterait de la période précoloniale.

(2) Il faudrait dire : le peuple ogo, ogo étant le singulier de bogo et donc l'adjectif à employer. Afin de simplifier, nous utiliserons l'ethnonyme Bogo comme adjectif.

Des nombreuses traditions recueillies à travers les cinq agglomérations, il ressort que le peuple bogo serait issu du métissage entre un fond ancien -le clan des Issassoumè, représenté de nos jours par deux familles- et une (ou plusieurs) migration(s) dont les points de départ sont difficiles à identifier. D'aucuns les font venir d'Ilè-Ifè, en pays yorouba, avant d'atteindre Inénibia⁽¹⁾, sur le plateau, qu'ils abandonnèrent ensuite pour créer Okokotibini (Ahlon-Bogo) il y a six générations environ. D'autres, comme ailleurs, prétendent venir de Notsé, par Yokélé, Agou ou Elé.

Ce nouveau site (Okokolibini), plus hospitalier, situé à une heure de marche environ de Inénébia vers le sud-ouest, est bien sûr protégé par rapport aux Ewé-Danyi qui se trouvent sur le plateau ; mais il est largement ouvert vers le Ghana actuel, où les voisins les plus proches des Bogo sont les métallurgistes éfou ou akpafou.

L'installation des Bogo à Okokotibini (encore dit Okokobini) se produisit par affinités. C'est ainsi que ceux qui sont installés au nord sont appelés les Boloè⁽²⁾ ; ceux qui sont installés au sud les Bonoè⁽³⁾ et les autres, qui occupent Egli, les Bougli.

Les Issassoumè semblent avoir vécu dans des sites protégés, comme en atteste le site défensif de Inénébia, ainsi que les nombreux murs secs qui l'entourent et les autres ouvrages en pierres sèches de la montagne, avant l'arrivée des migrations dans lesquelles ils se fondirent.

Les Bogo se regroupent aujourd'hui en trois clans, subdivisés chacun en trois sous-clans. Ce sont :

- les Boloè, composés des sous-clans Isobido, Apadoudo et Lafado ;
- les Bougli regroupent les sous-clans Adolido, Afatoudo et Bouziyèdo ;
- les Bonoè formés des Bokpedo, Bouyiè et les Bou Noébi.

A ces trois clans s'ajoute celui des Issassoumè, assimilé aux Boloè. Les Issassoumè, bien qu'actuellement réduits à deux familles, sont cependant reconnus par tous comme les "propriétaires de la terre".

(1) Encore appelé *Odo hoho* : le vieux village. Ces récits sont purement mythiques, d'autant plus que l'on note une certaine incompréhension entre l'igo et l'akposso, ce qui tendrait à faire des Bogo un peuple ayant pris souche dans la région.

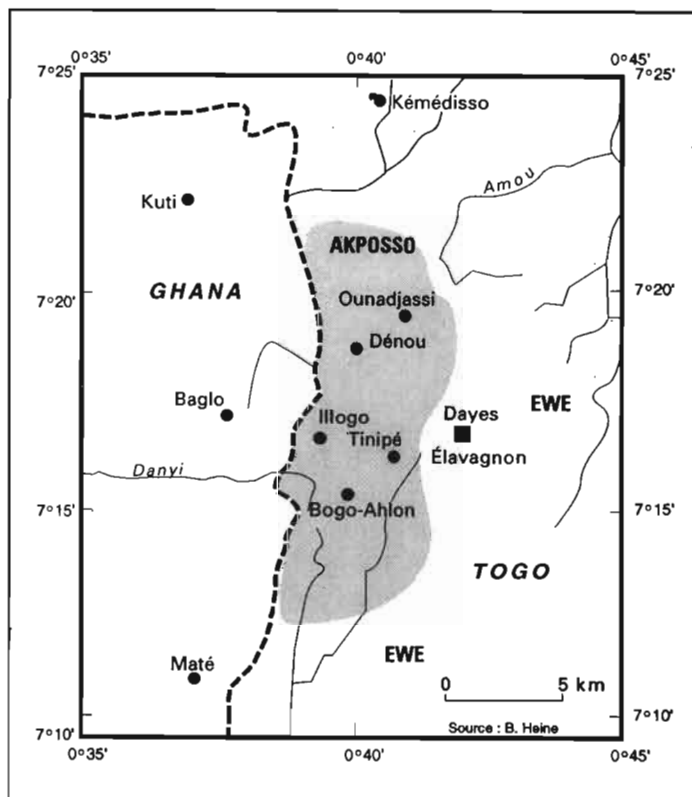
(2) Olo signifiant haut ou nord.

(3) Ene signifiant bas ou sud.

L'organisation du pouvoir et la vie socio-religieuse reflètent l'autochtonie des Issassoumè et la vie en symbiose qui a conduit à la naissance du peuple bogo.

Le pouvoir politique s'est fondé sur un consensus entre les différentes composantes de la société.

Carte n° 12 : Les Bogo



Par consensus, ou plutôt du fait de la primauté d'installation sur le nouveau site, la chefferie appartient aux Boloè. Les Bonoè détiennent les regalia ; ils sont en partie responsables de l'exécutif et fournissent les assesseurs du chef. Les Bougli, pour la plupart d'origine akan, fournissent le corps des *asafo* (soldats ou gardes).

Quoiqu'il en soit, il n'y a pas de sacre des chefs bogo sans l'assentiment des Issassoumè, qui ont l'exclusivité de fournir l'onction de la consécration : une argile spécifique, remise entre les mains des Bonoè au cours des cérémonies de l'intronisation.

La vie socio-religieuse constitue aussi une illustration de ce consensus.

Les Issassoumè vénèrent la rivière Danyi sous le nom de Ossiné, signe de leur appartenance à la terre et symbole de la fécondité d'un peuple d'agriculteurs ; ils ne s'occupent pas des autres divinités, qui sont plutôt d'origine étrangère.

Le dieu Odo, dont le sanctuaire trône toujours au vieux village, à Inénébia, est desservi par le clan des Boloè. Ce sanctuaire est entouré d'une enceinte en pierre sèche et comporte une case ronde couverte de paille ; cette paille est renouvelée périodiquement, tous les deux ou trois ans en moyenne⁽¹⁾. Les traditions rapportent que les chefs continuaient leur séjour après leur décès au sanctuaire de Odo, site aujourd'hui couvert d'une végétation dense, difficilement accessible, qui cache encore de nombreuses murailles de pierre.

L'impérialisme culturel éwé, très vivace dans cette zone de contact, n'a pas totalement assimilé les Bogo -qui portent aujourd'hui presque tous des noms éwé- puisqu'ils continuent d'être un îlot de peuplement assez bien préservé, avec une langue dont la vitalité demeure encore bien réelle malgré les nombreux emprunts éwé.

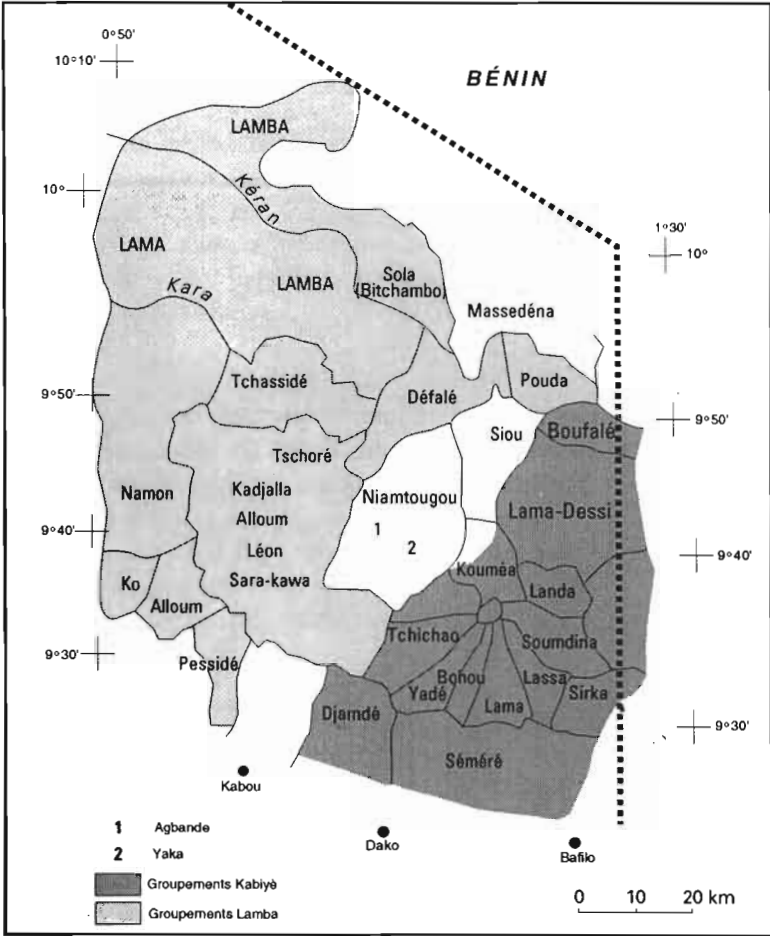
VI - LE PEUPEMENT "LAMA"

Les Kabiye et les peuples apparentés, les Kouhama, Logba et Lamba, se disent également autochtones, participant à la même "civilisation de la pierre" que les groupes que nous venons de décrire.

Le concept de Lama, créé par J.C. Froelich (1963) mais qui n'est plus sans réserves aujourd'hui, est utilisé ici d'un double point de vue :

(1) Cette divinité, selon la tradition, ne doit pas être exposée aux intempéries, au risque de voir la sécheresse s'abattre pour longtemps sur le pays.

Carte n° 13 : Le pays Lama



- géographique, pour désigner toutes les populations dont les mythes d'origine, les pratiques culturelles et culturelles se rattachent plus ou moins implicitement à Farendè, dans le massif de Lama Dessi⁽¹⁾.

- linguistique, conformément aux dernières recherches en la matière⁽²⁾.

(1) Dans l'actuelle préfecture de la Binah. C'est le plus septentrional des deux grands massifs kabiyé.

(2) Cf supra, p. 38.

Faute d'être irréfutable, le terme est commode, en attendant que des analyses plus fines le fassent éventuellement remplacer.

D'une manière générale, tous ces groupements, bien que s'affirmant autochtones de l'espace qu'ils occupent aujourd'hui, reconnaissent çà et là l'existence d'un peuplement plus ancien, symboliquement réduit à la présence d'un homme ou d'un couple. Ces traditions sont par ailleurs renforcées par l'existence de preuves matérielles et archéologiques, notamment à Djamdè⁽¹⁾ où la présence de quantités de scories, en particulier au pied et sur les flancs de la montagne, prouve une importante activité métallurgique. Or les populations actuelles ignorent tout de ces travaux : les Koli -clan traditionnellement forgeron- ne savent rien de ces lointains prédécesseurs.

En dépit de l'existence probable de ce peuplement ancien, les mythes d'origine des groupements de l'aire lama se réfèrent presque tous à l'apparition d'un ancêtre "*descendu du ciel*" à Farendè, dans le Lama Dessi. Ce dernier toponyme, qui signifie "*maison des Lama*" (on pourrait traduire par "*berceau des Lama*"), semble établir une antériorité du peuplement du massif nord sur celui du massif sud.

A. NAHORI, ORIGINE DES LAMA

Selon les traditions de Farendè, le premier lama, Koumbéritou, serait "*descendu du ciel*" au lieu dit Eyou Nahori ou Yorou-Nahori⁽²⁾. Cependant d'autres sites également réputés lieux de "descente" du premier homme sont signalés à Soumdina, Sahoudè, Bohou et Pya.

En réalité, cette multiplicité des lieux d'origine indique la répétition d'un phénomène migratoire. La rupture avec le groupe originel, dans un contexte où la solidarité et les liens familiaux étaient sacrés, pouvait être mal vécue. On s'appliquait alors à transformer la nouvelle implantation en un nouveau point de départ. Dès lors, pour des raisons idéologiques qui n'apparaîtront que par la suite, l'histoire du nouvel Eden finit par occulter celle de l'ancien, ce qui conforte l'idée de l'autochtonie.

(1) A une trentaine de kilomètres à l'ouest de la ville de Kara.

(2) Mot à mot : "*le Pied de l'homme*"; en fait : l'empreinte de l'homme.

Photo n° 12 : Nahori : emplacement présumé de la descente du premier homme



Outre les mythes, les indices archéologiques et les relations lignagères, le fait que certains lignages de Saoudè, Karé (Kouméa), Soumdina, Lassa se rendent à Farendè en cas de calamités, pour y interroger les augures, et que le coup d'envoi de certaines grandes cérémonies rituelles⁽¹⁾ est donné à partir du Lama Dessi, puis étendu progressivement au reste des groupements, semblent confirmer cette région comme lieu des origines, au moins pour les populations kabyè.

-
- (1) Il s'agit en particulier de Tchimouw, Déròu, Assassa et Sankareng.
- *Tchimouw* est la fête des semailles, généralement célébrée avec les premières pluies (mois d'avril). Elle donne le coup d'envoi de toutes les autres fêtes traditionnelles du pays Kabyè.
 - *Déròu* correspond au passage du grand prêtre du clan Kumbéri (clan fondateur de Lama Dessi). Lors de ce passage, il annonce la fin des semailles et le début de l'initiation des jeunes filles akpéma.
 - *Assassa* : C'est une danse rituelle de passage de classe, celle des ésakpa, la dernière étape avant l'initiation de Waah.
 - *Sankareng* célèbre la fête des moissons ; elle constitue le coup d'envoi du rite quinquennal d'initiation des kondona (*Waah*). Après Lama Dessi, suivent dans l'ordre, du nord au sud, les groupements kabyè (Kozah), Kétao, le pays logba. Peut-on y voir l'ordre dans lequel leurs fondateurs ont quitté Farendè ?

Photo n° 13 : Un *tchotcho* du pays Kabiye



Depuis quand ces populations occupent-elles leurs montagnes ?

La mesure du temps historique, en pays Lama, s'effectue par rapport au *Waah*⁽¹⁾, la grande initiation des *kondona*, qui a lieu tous les cinq ans. Grâce à ce rituel, on peut situer certains événements importants, ainsi que l'âge des gens. On dira par exemple qu'il y a tel nombre de *Wasi* (pluriel de *Waah*) que tel fait s'est produit. Cependant, cette fixation du temps, si elle s'avère utile pour l'âge des individus, et des événements récents, se révèle incapable d'aller au-delà de quatre ou cinq générations.

(1) Le *Waah* désigne aussi la période intermédiaire entre deux initiations des *kondona*, rite qui donne accès au groupe des hommes adultes.

En général, lorsque les témoins directs ont disparu, la précision du souvenir s'estompe très vite.

Pourtant dans le Lama Dessi, la tradition a conservé une liste de prêtres et dispose de quelques vestiges à partir desquels on peut tenter de remonter le temps.

C'est ainsi que Koumbéritou, l'ancêtre fondateur de Nahori, se fixe après bien des pérégrinations à Kanangatè, où il mourut. On y édifie par la suite un sanctuaire où se succédèrent 21 prêtres⁽¹⁾, dont voici la liste :

1 : Koumbéritou. 2 : Nampé. 3 : Awotchao. 4 : Naolé. 5 : Dawing. 6 : Pataanim. 7 : Matemtilova. 8 : Pataasi. 9 : Pityilam. 10 : Ataanintou. 11 : Kumberitéma. 12 : Aléki. 13 : Lényeraawaa. 14 : Tchasiyi. 15 : Téya Atipa. 16 : Akawou. 17 : Pinayanka, dit Kaaka (décédé en 1941). 18 : Kuisang Paroo (décédé en 1961). 19 : Pataahou (décédé en 1986). 20 : Calinambri (décédé en 1988). 21 : Awoki Pawéli.

Ces prêtres appartenaient tous certes au clan Koumbéritou, mais cette charge sacerdotale n'était pas héréditaire. Il n'y avait pas d'interrègne : dès que le titulaire disparaissait, il était remplacé. Mais ils étaient choisis âgés, et devaient par conséquent se succéder plus rapidement qu'une généalogie princière, où l'on pouvait accéder au trône assez jeune. Une moyenne de 15 ans nous conduirait à la fin du XVII^e siècle. Mais toute estimation ne peut donc être que très approximative.

Un élément de poids nous est fourni par la datation au Carbone 14⁽²⁾ d'une statuette en terre cuite trouvée sur place, qui fait remonter sa fabrication au XII^e siècle au plus tôt. Mais il faudra encore beaucoup d'informations archéologiques pour pouvoir être plus précis.

B. L'EXTENSION DES LAMA

La dynamique du peuplement ayant rapidement saturé la montagne, les descendants de Koumbéritou essaimèrent dans la plaine,

(1) Chaque prêtre est représenté à sa mort par une stèle plantée en terre. On en comptabilise 20 depuis Koumbéritou

(2) Par le Centre de Recherches Interdisciplinaires d'Archéologie Appliquée (CRIAA), Maison des Sciences de l'Homme, Université de Bordeaux III.

fondant Koukoudè, Wazilao, Somdè, Asséré et Karé. Le mythe du peuplement de l'aire lama semble bien traduire ce mouvement. Koumbéritou aurait eu neuf garçons, qui se dispersèrent aux quatre points cardinaux, fondant Koukoudè, Karé, Wazilao, Saoudè, Asséré, Terrawouda, Sekoudè (en pays logba), Kantè et Sirka.

Mais, en fait, il semble que le mouvement qui devait amener ces fils loin de leur père avait commencé bien avant l'installation en montagne. Par exemple, l'ancêtre des Lamba de Kantè serait parti alors que Koumbéritou se trouvait toujours en plaine, avant son installation à Kagnangadè.

La diaspora de Farendè, enrichie par une population autochtone, aurait occupé l'ensemble des montagnes et des plaines du centre et du nord-est du Togo pour donner ce que nous convenons d'appeler l'aire de peuplement lama, de Fzaao jusqu'à la Kéran, essentiellement dans les massifs montagneux qui traversent le Togo du sud-ouest vers le nord-est. La montagne étant bien arrosée (ce qui n'est pas le cas des plaines environnantes), on peut comprendre qu'elle ait été occupée très tôt par l'homme.

Cette aire se subdivise en trois éléments suivants le relief et le dialecte. On distingue :

- Les groupements du massif nord, qu'on désigne sous le nom de Lama, dans les localités de Lama Dessi (Farendè), Tchiou-Kawa, Wazilao, Somdè.

- Ceux du massif sud, à qui l'appellation de Kabyè s'applique plus particulièrement, avec les groupements de Kouméa, Pya, Tchitchao, Lama, Lassa, Soumdina, Bohou, Yadé, Tcharè, Laou, Djamdè.

- Enfin les Logba (avec les groupements de Koumérída, Wakkedè, Boumdo), qui habitent Kétau et Sirka, sans oublier, au Bénin, les plateaux latéritiques de la région de Djougou et de Séméré.

1. Des Lama aux Kabyè

Le comte von Zech fut l'un des premiers auteurs européens, au moment de la pénétration allemande, à la fin du XIX^e siècle, à s'être intéressé aux Kabyè. Il en remarqua les caractères originaux, et la

relative unité jusqu'à l'est, en pays logba (dont l'essentiel passait alors aux Français).

Arrivé dans le Logba le 19 janvier 1897, J. von Zech trouva la région vide : les hommes étant partis en guerre contre les Lama, au nord-ouest. A la proposition de protection qu'il leur adressa, il obtint la réponse suivante, qui confirme l'origine commune des Kabiyè et Logba :

“Lorsque les gens de là viennent ici [l'interlocuteur indique la direction du-sud] et nous disent qu'ils voudraient nous aider contre les Lama, alors nous cessons nos querelles et ensemble avec les Lama nous faisons la guerre à ceux qui veulent nous aider ; car les Kabré et nous sommes un” (Zech 1898).

Peu avant, un explorateur allemand, le missionnaire Adam Mischlich (1950 : 75-87), avait noté dans son journal de route, en juillet 1896 :

“On me raconte qu'à six heures de marche de Bafilo vit un peuple vraiment guerrier nommé les Kapré. Ils habitent de petites cases bâties sur des rochers escarpés... N'importe quel étranger qui se hasarde dans leur territoire court le danger d'être dévalisé et assommé par ces sauvages.”

En fait, l'ethnonyme “Kabiyè” est un produit de l'histoire récente : à l'origine, chaque groupement avait son nom propre, celui du territoire habité. La conquête du massif kabiyè s'étant faite à partir du pays tem, le terme que ces populations employaient pour désigner leurs voisins du Nord, “*kabrè*”⁽¹⁾, fut adopté, de même que certains préjugés. Ce passage de Hupfeld (1900), géologue allemand qui participa à la “pacification” du *Transkaragebiet*, le montre bien :

“Nous avons jusque-là toujours contourné le pays, et les habitants d'alentour n'en connaissaient presque rien. Les gens du Kaburé étaient presque tout le temps en lutte avec les gens de Bafilo, Dako et Kabou, d'où razzias et guérillas. En outre, le pays kaburé était de longue date une source principale du commerce des esclaves à l'intérieur du Togo.”

(1) Qu'on a même écrit à l'époque française “cabrais” (féminin : “cabraise”).

Si le terme “*kaburè/kabrè*” s'imposa rapidement à l'ensemble des groupements situés au nord de la rivière Kara, il ne désignait à l'origine que les plus proches des Tem, sans doute les habitants de Saoudè. La colonisation, à travers l'expérience de la répression et de l'exploitation, a fixé ce nom de manière définitive, l'étendant aussi aux groupements du Nord et de l'Est (Lama Dessi et Logba).

2. Les Kouhama

Le pays kouhalo est situé au nord-est des massifs kabiyè, à environ 15 km de Pagouda. Il s'étend, de nos jours, de la préfecture de la Binah au Togo à une partie de la région d'Anandana au Bénin. Espace en grande partie accidenté, très montagneux, il est formé de massifs bien individualisés aux versants dénudés et rocaillieux, de roches basiques comme les monts Kabiyè.

Les Kouhama, ou “Kouhaloyima”⁽¹⁾, sont connus sous le nom de “Boufalé”⁽²⁾ par l'Administration. C'est d'ailleurs sous cette dénomination que leur pays est désigné : le canton de Boufalé. Ils parlent le kouhalo.

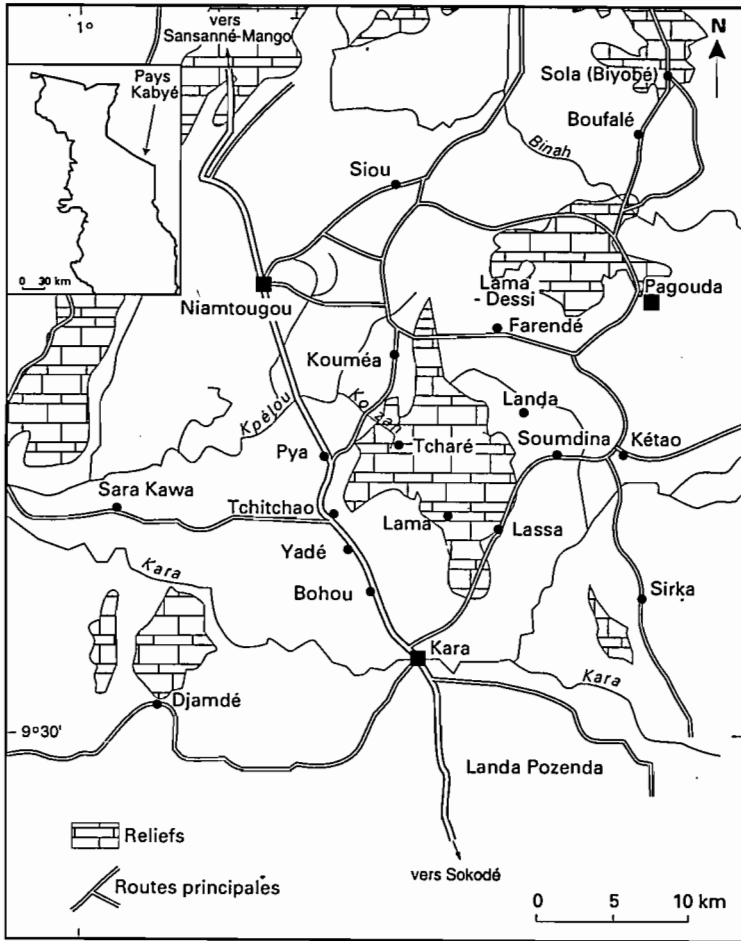
Les Kouhama affirment avoir toujours été occupants de la région qu'ils habitent. Ils considèrent qu'ils en sont autochtones et ne sont venus de nulle part.

Les ancêtres éponymes -un couple : Kouhalo et sa femme Akota-, descendus de la montagne Téré, auraient eu six fils, qui furent les fondateurs des six villages du groupement kouhalo : Paré, Tch'mantè (T'mantè ou encore Mamantè), Kouyakou, Kpaloukou, Katjika et Tawa, chacun des enfants ayant donné son nom au village et au lignage dont il est le fondateur⁽³⁾. Tous les villages se trouvaient en montagne, chacun occupant une des hauteurs du vieux massif. L'occupation de la montagne paraît en tout cas ancienne, comme on peut le remarquer à partir des remparts de pierres qu'on y rencontre.

“L'abondance dans la région de nombreuses ruines autoriserait

-
- (1) Ce qui signifie “Ceux du nouveau”, ou tout simplement “Les nouveaux”, *Kouhama*, “le Nouveau” étant le nom de l'ancêtre.
- (2) Une déformation de l'ethnonyme “Kouhalo”.
- (3) La société kouhalo est lignagère : six lignages, se confondant avec les six villages autochtones.

Carte n° 14 : Le pays Kabyè et ses massifs



à reconnaître la très ancienne occupation du sol en pays kuhalo” (Iroko 1984 : 123).

De nos jours, les Kouhama ont abandonné la montagne ; plus personne n'habite les hauteurs du vieux massif, mais les gens continuent d'y cultiver. L'habitat s'est déplacé et s'est fixé sur les pentes orientales, sur les piémonts et en plaine. Selon Yves Person (1956), la mutation, “amorcée dans les dernières années du XIX^e siècle, s'est accélérée dans la première moitié du XX^e”. Ce mouvement s'est poursuivi pendant la colonisation française. Selon les informations reçues, les tout derniers à

quitter les hauteurs le firent durant la période 1954-56. En effet, la diminution des surfaces cultivables a obligé certains à se diriger vers l'est (l'actuel Bénin), où les terres étaient encore disponibles.

Les Kouhama durent subir les raids des cavaliers bariba et djerma. Ces envahisseurs venus de loin sont appelés ici "samsi"⁽¹⁾. Ces derniers ont terrorisé les Kouhama au point que la vue d'un cheval dans un rêve signifiait pour eux l'imminence d'une de leurs attaques. Y. Person a noté par ailleurs que : *"Djougou est resté durant le XIX^e siècle un grand marché d'esclaves. Le kondeseku, cheflogba de Badjude, fort des appuis des rois de Djougou, sut organiser en grand la chasse de l'esclave, dont il submergea le marché de Djougou. Vers 1877, la présence de mercenaires zerma venus de Djougou permit au kondeseku de multiplier les raids contre les Lama de Paguda, Bufale, et autres groupements de l'ouest et du nord-ouest"*.

Comme chez les Kabiye, la société kouhalo connaît l'institution des classes d'âge. On en compte onze au total⁽²⁾. Les cérémonies d'initiation ont lieu tous les cinq ans, les plus importantes se déroulant en montagne. Les classes d'âge sont : Kentrê, Tentaka, Tchêtatou, Malou, Ewasirê, Hallo, Kroutou, Tchonto, Sotkêng, Kpêmeng, Koupalou.

3. Les Lamba

Les Lamba⁽³⁾ habitent les préfectures de la Kéran (groupements de Kanté, Ataloté, Pessidè, Helota) et de Doufelgou (Défalé, Kadjalla, Léon, Alloum, Pessidè, Yaka, Agbandè, Sarakawa et Namon). En réalité, seuls ceux de la Kéran se nomment Lamba (Gnarna 1992). Les autres s'identifient par rapport à leur groupement ; ainsi est-on Défalé, Kadjalla, Alloum, etc.

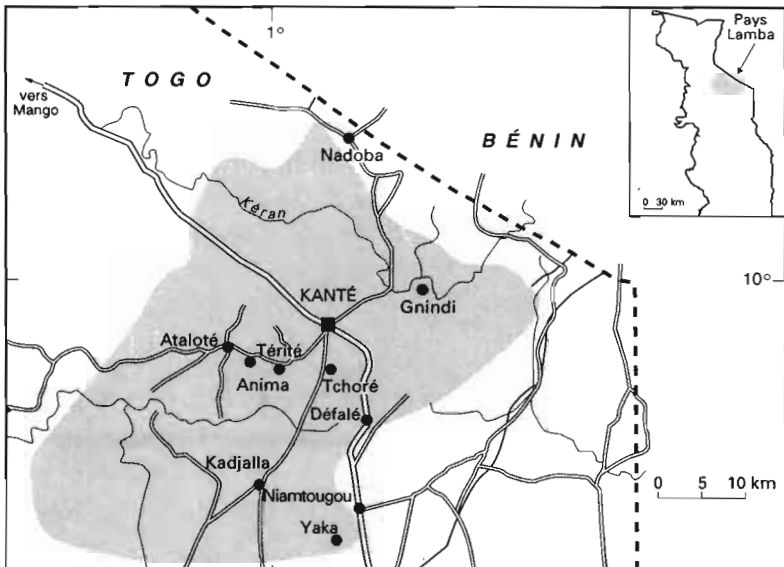
Le pays lamba se situe dans une zone de montagnes et de plaines assez pauvre (Froelich 1963 : 73). D'après leurs traditions, les Lamba

-
- (1) Ce nom, qui n'est pas différent de celui de "sémassi" utilisé par d'autres populations de la région, désigne les razzieurs, essentiellement des Bariba et Djerma (ou Zerma), venus du nord-est.
 - (2) Treize selon certains auteurs, comme Félix Iroko.
 - (3) L'ancêtre éponyme du lignage fondateur de Kanté s'appelait Lamou, dont la déformation donnera l'ethnonyme lamba : *lamou* au singulier, *lama* ou *lamba* au pluriel. Les Lamba parlent le lamin. Pourtant on se sert de ce nom pour désigner tous les groupements. Est-ce le nom du groupement de Kanté qui a recouvert tous les autres ?

seraient venus de Lama Dessi (Farendè), en transitant par le pays nawda (Niamtougou) et Défalé. Ils auraient trouvé des populations sur place (probablement des Dyè) qu'ils refoulèrent ou assimilèrent, d'où la prétention à l'autochtonie dans certains groupements⁽¹⁾.

De ces traditions (qui se recoupent avec celles des Nawdéba), on peut déduire la confirmation de l'expulsion de certains groupements du pays nawda. En revanche, il n'en est rien de la prétention à l'autochtonie de certains d'entre eux (à moins que ce soit des cas de brassage). Il en est de même de l'extension revendiquée de leur aire jusqu'à Mango, dont on ne trouve dans les sources aucune confirmation.

Carte n° 15 : Le pays Lamba



Par contre, Cornevin (1987 : 58) signale des traditions et des toponymes konkomba qui font allusion à une occupation antérieure de leur pays par les Lamba : *"Ainsi Nampoua, au nord de Guérin-Kouka, signifie forêt des Lamba"*. De même, des bracelets d'origine lamba auraient été trouvés dans la même région (Cornevin : id.). Les Lamba auraient-ils jadis connu une extension vers l'ouest, en direction de l'Oti,

(1) Gnama (1992) signale la confusion que crée le mouvement qui consiste à descendre de la montagne (en hauteur donc), vers la plaine (en bas). Des populations qui auraient fait ce mouvement disent qu'elles viennent "d'en haut". C'est, semble-t-il, le cas ici.

avant d'être refoulés par les Konkomba ?

Le peuplement de Kanté s'est effectué par trois lignages : Adjaradè, Tarèdè et Teloudè. Il n'y avait pas de pouvoir politique centralisé avant l'arrivée du colonisateur. En revanche, il existait un chef de guerre et un chef religieux. Les chefs de famille réglaient les conflits qui pouvaient survenir entre les différents membres de leur communauté. Adjaradè se verra confier la chefferie coloniale (le premier chef s'appelait Oussi Tessaté). Depuis lors, le pouvoir politique est resté dans ce lignage.

Photo n° 14 : **Danseurs lamba de la région de Kanté**



En dehors de Kanté, il faut citer les groupements de Réoutè, Gnantè, Atétou, Anima, Awonda, Térîtè et Tchastè. D'après leurs traditions, ils seraient venus de Défalé ou de ses environs. Mais, dans la plupart des cas, Défalé n'a formé qu'une étape après le pays nawda, et leurs origines se situent dans le Lama Dessi. Les raisons évoquées pour expliquer ces migrations résident dans le manque de terres, l'insécurité, les conflits avec les voisins et les épidémies. Le départ du Lama Dessi a sans doute eu lieu très tôt, avant l'institution de l'initiation et de certains rituels pratiqués en pays kabiyé, inconnus à Kanté.

4. Les Logba

Les Logba, qui représentent le groupement le plus oriental du groupe lama, habitent les localités de Kémèrida au Togo, Wakedè, Boumbo et Badjoudè au Bénin. Certains de leurs lignages affirment être venus du nord-ouest, du pays lama. Cette tradition, qui vient appuyer le mythe de Farendè selon lequel un des fils de Koumbéritou aurait fondé Sekoudè (Logba), tend à prouver qu'il s'agit d'une migration ancienne. D'après Yves Person (1956 : 38), cette population est en effet très anciennement implantée dans le pays et peut être considérée comme autochtone. Mais ce peuplement d'origine lama s'est mélangé à d'autres groupes d'origines diverses, tout en gardant sa langue.

Les Logba atteignirent au XVII^e siècle les abords immédiats de Djougou, où ils se mêlèrent aux Yowa. Progressivement, à partir de 1700, sous la pression des chasseurs d'esclaves bariba, ils furent repoussés vers l'ouest, vers le pays logba actuel, à la fin du XVIII^e siècle. En effet, selon Person (1956 : 39), à cette période, une chefferie yowa venait de s'y organiser : *"Le cataclysme survint au début du XIX^e siècle, lorsque Gbamba-Nyora, quatrième roi de Tyilixa [Djougou] (1800-1815), refoula les Logba au-delà de la Binah et peupla le pays ainsi nettoyé de colons militaires basseda et bariba"*. Ces mercenaires devaient jouer un rôle essentiel dans l'approvisionnement en esclaves du marché de Djougou. Badjoudè, dont la fondation intervint au début du XIX^e siècle (vers 1810, selon Person), y participa activement.

Dans les années 1870-1880, le *kondesekou* (chef de Badjoudè) sut organiser la chasse à l'esclave avec l'aide des mercenaires djerma de Momgoro Meyatchi. Grâce à ceux-ci, les raids contre les Lama de Pagouda et Boufalé se multiplièrent. Certains de ces mercenaires finirent par s'installer d'ailleurs parmi les Logba, à Kémèrida et à Sirka. Il en fut de même des princes de Djougou envoyés par le roi Petoni III (1880-1899). Vers 1889, le gros des mercenaires étant reparti, une certaine tranquillité régnait, dont les Logba profitèrent pour entreprendre un mouvement d'expansion dans la zone semi-désertique du Sud (Person 1956 : 41).

Ainsi, à la veille de la colonisation, peut-on dire que le pays logba, après avoir été traumatisé par les raids esclavagistes djerma, avait retrouvé une dynamique nouvelle, celle de l'expansion.

Les Logba, contrairement aux autres Lama, ont créé des structures politiques. Ils n'étaient certes pas parvenus à organiser une véritable chefferie, mais disposaient d'une autorité politique reconnue et acceptée de tous. L'ensemble des groupements reconnaissait en effet une certaine prééminence à un personnage choisi alternativement à Boumdo et à Koumdè, fondés jadis par les ancêtres venus du pays lama (ibid. : 38). Celui-ci n'était évidemment qu'un arbitre ; il symbolisait néanmoins le groupe, si bien qu'on peut, grâce à lui, parler d'un peuple logba. Le titre qu'il porte semble significatif de ce point de vue : *logba-oulao*⁽¹⁾.

Comme en pays tem, les clans gourma semblent avoir joué aussi un rôle déterminant dans l'émergence de cette structure politique. Ainsi à Komdè, où le peuplement est le produit d'un brassage entre autochtones logba et clans d'origine gourma, bariba et yowa, le premier *logba-oulao*, Oula Yawou, était gourma. Lorsque le pouvoir passait à Bomdo, c'était également un clan gourma qui l'assumait. Mais en cas de calamité naturelle, par exemple la sécheresse, on se rendait au Lama Dessi pour "*ramener la pluie*".

Enfin un autre élément qui rapproche les Logba des Lama est l'existence des classes d'âge. Leur passage revêt, ici également, une grande importance, les principales étant Efala, Adamdou, Esakpa, Kondona. En dépit de l'existence de l'islam introduit par les Djerma et les *semassi* (Bariba, Dendi), l'influence culturelle lama reste donc assez forte.

C. LES CARACTERES ORIGINAUX DU MONDE LAMA

On développera ici essentiellement les caractéristiques des groupes kabiyè (préfectures de la Kozah et de la Binah), dont les autres Lama ne présentent que des formes atténuées, ou transformées.

1. L'organisation sociale et politique

L'ensemble du pays lama est constitué de plusieurs groupements sociaux et territoriaux appelés *têto* (ou *têtu*), que l'on peut traduire par "terre" ou "terroir". Le *têto* représente l'espace à la fois géographique et social propre à un groupe humain organisé. La structuration du *têto* repose sur des stratifications au niveau familial ou lignager.

(1) "*Celui qui appelle les Logba*".

Sur le plan social, on note une prééminence du pouvoir religieux, avec à sa tête le *tchotcho*, chef spirituel, mais capable de mobiliser toute la population contre un ennemi commun si les circonstances l'exigent. Cependant, son pouvoir est limité et ne lui permet pas d'imposer une quelconque théocratie. Il existe d'autres autorités, comme les doyens de lignage, les *sosa*, chargés de maintenir l'ordre au niveau de leur groupe et à l'intérieur du *têto*⁽¹⁾. Enfin, lorsque la sécurité du *têto* est menacée de l'extérieur, les *kondona* (guerriers) doivent le défendre et, de ce fait, participent à la direction de la cité.

Photo n° 15 : Le *kondo* dans son costume de cérémonie



(1) Dans ce cas, ils se réunissent, selon les circonstances, chez l'un d'entre eux pour veiller au règlement pacifique des conflits internes.

Ce morcellement de l'autorité politique⁽¹⁾ a empêché l'émergence de tout pouvoir individuel, ou d'un groupe capable d'imposer sa volonté à tout le *têto*, voire aux groupements territoriaux voisins. Il existe cependant des alliances traditionnelles entre certains *têto* : par exemple entre Yadé et Bohou, Lassa et Soumdina.

Le *têto* étant la véritable unité socio-politique, ses membres se sentent solidaires. Il formait, au moins à l'origine, une communauté homogène. Chaque *têto* comprend plusieurs lignages, appelés *lila* (*lire* au singulier), subdivisés en lignages mineurs -*tchadjayouré*- et enfin en *dessi* ou *ressi*, c'est-à-dire les familles.

Ce système politique décentralisé est renforcé par le rôle des classes d'âge, qui déterminent la place hiérarchique des hommes dans la société. Les hommes d'une même classe sont égaux en droit. Par le biais des initiations, on accède aux différents degrés de l'activité sociale en passant d'une classe d'âge à une autre. Avant l'initiation des *évala* et *akpéma*, on distingue les *biya*, c'est-à-dire les enfants ; à l'âge de 13 ans, les garçons sont appelés *awasa* (êtres utiles) et les filles *bèla* (singulier : *bèlè*). De 18 à 20 ans, le garçon subit sa première initiation : *éfatou*, et devient *évalo*. Il restera dans cette classe d'âge pendant trois ans au cours desquels il devra participer périodiquement à la lutte ou à l'épreuve du fouet (*hiling* chez les Logba). Il devient alors *sankayou*, puis *ésakpa*. L'accès à ces deux classes ne donne pas lieu à un rituel particulier ; ce qui n'est pas le cas pour la classe des *kondona*, l'étape suivante. En effet, le candidat doit se soumettre à un rituel qui se déroule tous les cinq ans⁽²⁾.

Cette initiation, par son importance et sa signification, marque la fin des rites de passage des classes d'âge. Après cinq ans, le *kondo* devient *ékoulou* (ou *egoulou*) et servira de guide et de conseiller aux *kondona*. Enfin il atteint le sommet de la hiérarchie sociale en accédant

(1) Ou plutôt ce partage des responsabilités entre plusieurs instances et plusieurs individus.

(2) Deux phases essentielles caractérisent ce rituel.

- D'abord la veillée dans le bois sacré, où autrefois l'initié devait ramener un ennemi capturé lors de conflits précédents.

- Ensuite l'escalade d'une butte haute de 6 à 8 m en forme de cône aux parois abruptes. Encouragé par ses parents et amis et par des sonneries de cor, le futur *kondo* prend son élan et gravit la pente en courant ; arrivé au sommet, il se dresse, face à la foule, agite ses grelots. Puis d'un mouvement du bras droit, il lance en l'air une lourde cloche retenue par une ficelle à son poignée et la fait résonner fortement. C'est le délire, on crie, on hurle de joie : un nouveau *kondo* vient de naître. Pendant cinq ans, il devra assumer avec ses camarades des travaux d'intérêt commun, la protection et la sécurité du groupe.

au rang de *soso* ou sage.

La direction de la société et de ses différentes strates incombe aux plus vieux. L'âge et la génération sont en effet les instruments d'évaluation et d'assignation des diverses responsabilités au sein de la société.

Il faut signaler l'importance des *sosa*, des "anciens", qui, par leur expérience, sont les gardiens de moeurs et coutumes laissées par les aïeux. Par leur sagesse, ils constituent l'élément-clé qui dirige la société. Ils sont membres du conseil de leur *têto*, l'organe politique suprême qui préside à la bonne marche des affaires intérieures et extérieures de la communauté.

Les classes d'âge des femmes ne comportent qu'un degré d'initiation : les *akpéma*. Lorsque la jeune fille -*bèlè*- est pubère, on la prépare à cette initiation : *Kpésou*. Ce rituel commence chaque année en juillet et s'achève en novembre au *Kamou*, quand les jeunes filles sont "enlevées" par leur mari.

2. L'activité économique

L'agriculture est l'activité principale à laquelle s'ajoutent, à une échelle plus réduite, l'artisanat et le commerce.

a) **L'agriculture** est remarquablement perfectionnée. C'est d'elle, et surtout des techniques de construction de murettes pour retenir la terre sur les flancs des montagnes, que le Kabyè tiendrait son nom. En effet, pour éviter l'érosion des sols, on construit des terrasses ou des murettes aux alentours des habitations. Contre l'épuisement des sols, on utilise toutes sortes d'engrais (fumier, cendres, ordures). La rotation des cultures est également pratiquée, notamment avec certaines légumineuses dont les feuilles sont soigneusement enterrées après les récoltes pour enrichir le sol. Sur cette terre cultivée intensivement, le Kabyè arrive par son art à faire pousser surtout le sorgho, le petit mil hâtif, le haricot, le taro, l'igname. Le palmier à huile, le néré et le baobab, qui poussent naturellement, sont disséminés à travers le paysage agricole. Ces arbres jouent un grand rôle dans l'alimentation.

Cette agriculture fit l'admiration des premiers Européens. Hupfeld (1900 : 188) d'abord : "*le territoire kaburé proprement dit est*

un pays montagneux, dont les chaînes de collines [...] sont constituées, de façon prédominante, de gneiss entremêlé de granites argileux rouges en très grand nombre, parfois de la taille d'une tête d'épingle, parfois de celle d'un haricot. [...] Ce sol de décomposition est d'une exceptionnelle fertilité, et c'est ce qui explique que l'on rencontre ici une agriculture aussi intense, comme on ne doit pas en trouver de comparable au Togo. Chaque pouce de terre, même sur les pentes pierreuses, est utilisé ; sur ces dernières, les pierres sont amassées en murettes pour faire des terrasses. Les petits sentiers qui passent entre elles sont pareillement bordés de murs bas, de telle sorte que l'on se rappelle involontairement les coteaux plantés de vigne des provinces rhénanes”.

Photo n ° 16 : Cases rondes et cultures en terrasses en pays Kabiyé



Frobenius (1913) renchérit sur le même ton admiratif : *“Je ne connais en Afrique aucun peuple qui travaille ses champs d'une façon aussi intensive que les Kabré. C'est d'ailleurs compréhensible. Ils occupent des coteaux qui sont limités par des crêtes et la vallée. C'est un espace qui, à cause de la forte densité de la population, doit être utilisé*

intensivement. Chaque parcelle doit être mise en valeur. Jusqu'au sommet des montagnes, s'étagent les terrasses des champs drainés. Sur les collines rocheuses, on construit des murs cyclopéens, avec des pierres et des blocs choisis, tous les 10 ou 25 m, le long des courbes de niveau. C'est grâce à cette agriculture en terrasses que les Kabré ont une population si dense. [...] De plus, chez les Kabré, un fumage très rationnel joue aussi un grand rôle, ceci en particulier pour les champs autour des fermes et sur les coteaux plutôt que pour ceux de la vallée qui en ont, à vrai dire, beaucoup moins besoin. Ainsi un peuple nègre d'Afrique, de civilisation relativement pauvre, a atteint dans son cadre et sur son sol, les sommets de la science agricole ⁽¹⁾.

b) L'élevage (ovins, caprins, et surtout volailles) ne joue qu'un rôle secondaire au plan économique. Il tient cependant une place importante dans le domaine social et religieux. Le bétail est signe de prestige et permet d'honorer dignement ses morts par des sacrifices.

c) L'artisanat se caractérise par une faible spécialisation, sauf pour la forge. Les femmes tissent, font de la poterie, de la savonnerie, tandis que les hommes s'occupent de la forge et de la vannerie. La poterie est pratiquée dans les groupements riches en gisements de terres argileuses : Tcharé, Kouméa, Pya, Yadè, Bohou, Tchitchao. Les femmes de Tcharé sont des potières, tandis que celles de Tcharé Wiyamdè excellent dans la technique de pavements en tessons. Les cours sont pavées, notamment la concession du chef. Le travail de fer, connu depuis longtemps par les Kabiye, est actif à Tcharé et Bohou. Les forgerons se fournissent en métal en pays bassar, au grand marché de Kabou ou directement à Bandjéli, auprès des producteurs.

d) Le commerce n'était pas inconnu. Contrairement à ce que les premiers explorateurs ont affirmé, le pays kabiye n'était pas renfermé sur lui-même. Il entretenait des relations économiques avec ses voisins, notamment avec Djougou (*Law* en kabiye), Kabou, les pays nawda et tem. La plupart des échanges internes avaient lieu sous forme de troc, tandis que le commerce extérieur était dominé par le cauri, introduit depuis le littoral.

(1) Frobenius, bien qu'ayant parcouru une bonne partie de l'Afrique, n'a pas eu l'occasion de rencontrer les montagnards du Nord-Cameroun ou les Bamiléké, qui pratiquent une agriculture non moins savante et efficace que celle des Kabiye.

Frobenius (1913) constatait, au début du siècle, la diversité des échanges entre les Lama et leurs voisins. La femme occupait le centre de toutes les transactions commerciales et fréquentait les marchés régionaux, tenus tous les quatre ou cinq jours.

Il existait, pour le commerce extérieur, un courant d'échanges nord-sud. Tous les territoires ou agglomérations situées au sud-ouest ou sud-est étaient fréquentés par les Kabyè : Kabou, Bandjéli, Dako ou Dawdê, Bafilo et Djougou. Ces localités constituaient des centres actifs du commerce négrier. Le pays kabyè et l'ensemble des populations non organisées de la région étaient l'objet de razzias de négriers voisins, qui les revendaient sur ces marchés. Certains Kabyè ont aussi participé à ce trafic⁽¹⁾.

En dehors du "bois d'ébène", les Kabyè exportaient d'autres produits tels que des objets en fer (couteaux, flèches, houes, grelots). En contrepartie, ils importaient du fer, du sel, des produits européens (perles, barres d'étain) et aussi des céréales. Kabou était le principal marché qui alimentait le pays kabyè.

VII - LES TEM

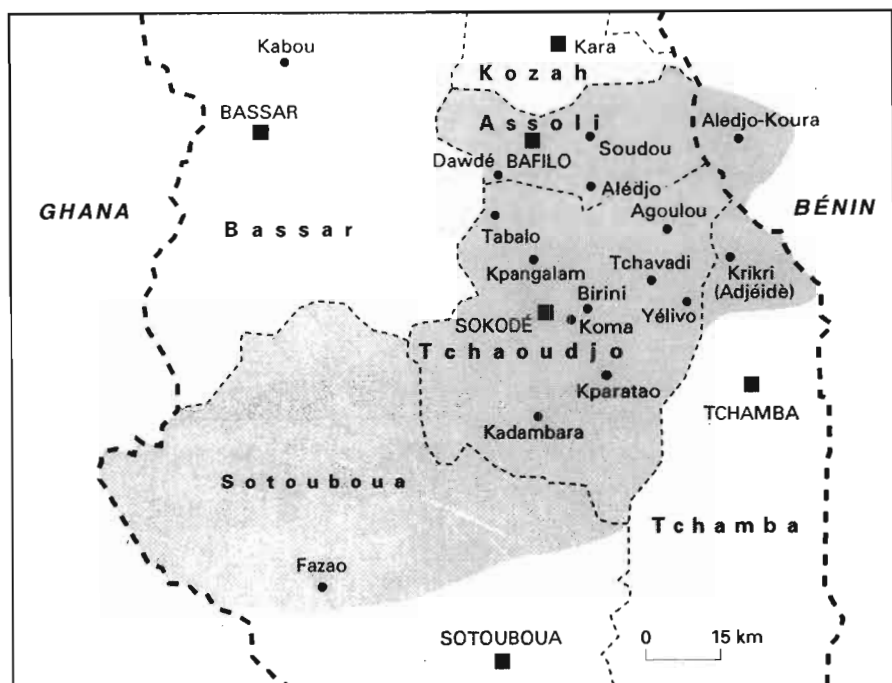
Par Tem (ou Temba), nous désignons des populations parlant une langue du même groupe que celle des Lama et qui, dès avant la fin du XVI^e siècle (c'est-à-dire avant l'arrivée des Gourma qui formèrent le clan Mola), occupaient toute la zone montagneuse au sud de la rivière Kara. La communauté culturelle avec les Lama *stricto sensu* est évidente, sans que l'on puisse, dans l'état actuel de la recherche, affirmer dans quel sens s'établit la filiation.

Au XVI^e siècle, certains clans se rencontraient sur place : les Koli, Kozi-Nawo, Nekèrè, Ourouma, Bogum, Kpandé et Daro. A ces groupes, dont certains se prétendent autochtones, vont s'ajouter, à partir du XVII^e siècle, les Mola, venus du pays gourma, qui s'installèrent à Tabalo. Ils apportèrent à ces populations "anarchistes", peu intéressées

(1) Alors que, précédemment, les prisonniers de guerre étaient immolés dans les lieux sacrés. Mais c'est surtout en période de famine que le commerce des esclaves florissait, par le fait des droits des oncles sur les neveux. Tout au début du siècle, L. Frobenius (1913 : 153), puis H. Klose (1899, 1903) en ont témoigné.

à la chose politique, l'embryon d'un pouvoir étatique sous forme de chefferies.

Carte n° 16 : Le pays Tem



Ils se sont cependant assimilés linguistiquement aux autochtones en adoptant leur langue, le tem. Très tôt, sans doute pour des raisons économiques et stratégiques, les Mola, suivis de certains clans, ont essaimé à travers la plaine, vers l'est et le nord. Ils y ont fondé les chefferies de Kpangalam, Dawdé et Kégbafoulou. De cette fusion entre Tem et Gourma naîtra une confédération de sept chefferies, à l'origine du royaume du Tchoudjo, comme on le verra plus loin. Ces transformations vont modifier en profondeur le peuple tem (ou, désormais, "kotokoli"), que nous n'évoquerons donc plus dans cette partie.

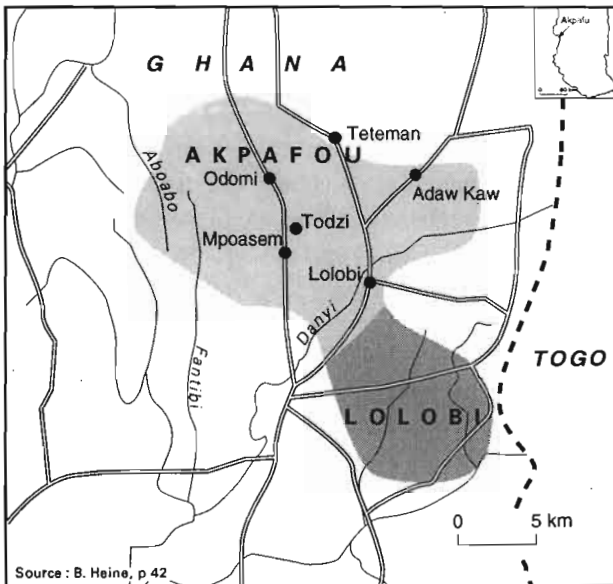
CHAPITRE III

UNE CIVILISATION DU FER

Ces populations se signalent par la renommée qu'elles ont acquise comme spécialistes du travail du fer. Elles s'occupaient essentiellement de l'extraction et de la fonte du minerai, qu'elles revendaient ensuite aux autres populations de la région. Au début, elles fabriquaient également les objets en fer qu'elles commercialisaient. Cependant, avec l'accroissement de la demande, elles se spécialisèrent dans la vente du fer brut, laissant aux autres le soin de s'en servir pour fabriquer les armes et les outils.

I - LES AKPAFOU

Carte n° 17 : Zone de peuplement akpafou



Il ressort des traditions d'origine que les Akpafou ont eu à se déplacer constamment, et surtout à essaimer sur un territoire assez large avant de se fixer dans leur actuel habitat (au Ghana). On peut estimer, à la suite du chef du village d'Odomi et de son conseil, qu'ayant d'abord habité les plateaux de Danyi, les Akpafou se seraient ensuite constamment déplacés à la recherche du minerai de fer jusqu'à la fin de l'ère pré-coloniale, qui les aurait surpris dans leur site actuel, où ils furent obligés de se sédentariser.

L'influence des Akpafou, qui dérive de leur travail du fer, s'est étendue à travers toutes les régions situées entre la Volta et le Mono, des régions montagneuses du Danyi jusqu'à la côte, qu'ils ravitaillaient en fer, en même temps que les Alou de Tado. Spieth (1906 : 94) avait déjà recueilli à la fin du siècle dernier des informations de première main à ce sujet.

II - LES ALOU

A Tado, les Alou se disent autochtones et conservent jalousement quelques bribes de souvenirs concernant leur passé, étroitement lié au travail du fer. Leurs traditions d'origine rapportent, en effet, que l'ancêtre fondateur du clan, Eyru, descendit du ciel dans une localité dénommée Ayro⁽¹⁾, le marteau et l'enclume en mains, connaissant déjà le secret de la fonte du fer. Cet ancêtre est actuellement vénéré à Tado comme dieu de la forge sous le nom de Gâgli (Pazzi 1979 : 150-151). Ils virent successivement arriver, puis s'installer auprès d'eux dans la région, les Za (ou Azanou) et les Yorouba. Ils se désintéressèrent du pouvoir politique, forts de la puissance magique et du prestige que leur conférait le travail du fer. Plusieurs immenses tas de scories -vestiges de ces activités- sont visibles dans la campagne autour de Tado, notamment à Ahwétougbe⁽²⁾. Les descendants des Alou affirment aujourd'hui ne rien savoir de précis concernant ces tas de scories.

Cette ignorance relance la polémique quant à leurs activités économiques. Les Alou furent-ils fondeurs et forgerons, ou simplement forgerons ? L'hypothèse admise jusqu'à présent est qu'ils pratiquaient ces deux activités, le recul puis l'oubli total des techniques de fonte résultant

(1) Non identifiée.

(2) Cf. supra, p. 54.

de l'importation de barres de fer de l'Europe en provenance de la côte (en particulier de Grand-Popo) par le Mono jusqu'à Tado dès le XVII^e siècle ou, au plus tard, le XVIII^e siècle. A. D. Aguigah (1995 : 568) pense cependant que les Alou étaient uniquement forgerons, raison pour laquelle leurs descendants ignorent tout de la fonte, position fort intéressante qui mérite d'être creusée plus à fond, car l'absence de vestiges des activités de fonte dans leur quartier actuel n'est pas un argument suffisant à lui seul en faveur d'une telle hypothèse.

III - LES BASSAR

Le pays Bassar a été très tôt occupé, notamment par des clans et lignages installés dans des agglomérations qui se prétendent autochtones. Il s'agit de Dikpakparé, Bikpassiba, Kankoundi, Kibédipou, Nangbani (Tchadoupou et Ouboudoupou), Langondi, Tabalé et Bidjomambé (Cornevin 1962).

Sur ces noyaux de présumés autochtones, se sont greffés des éléments linguistiquement très proches venus soit du Gourma, soit du bassin de l'Oti (Ngan-gam), sans doute à partir du XVI^e siècle. Dans ce creuset déjà linguistiquement homogène, vinrent ensuite se fondre des éléments d'origine lamba (Kadjalla, Alloum)⁽¹⁾, kabiyè (de Djamde, Tchitchao)⁽²⁾, anoufom (à Kodjodoupou) et des clans qu'on retrouve à la fois en pays Bassar et en pays Kotokoli (koli, daro) ; des éléments venus de l'Ashanti, du Dagomba et du Gondja complètent ce tableau pour donner naissance à l'ensemble bassar.

Les Bassar font partie de ces peuples d'Afrique au sein desquels la métallurgie du fer s'est développée au moins cinq siècles avant la période coloniale⁽³⁾. Mais cette activité ne concerne que certains lignages habitant les sites ferrugineux, dont les plus importants sont concentrés à Bandjéli. On note l'existence d'autres sites moins importants et moins riches à Kabou (Sara) et à Nangbani (Bassar).

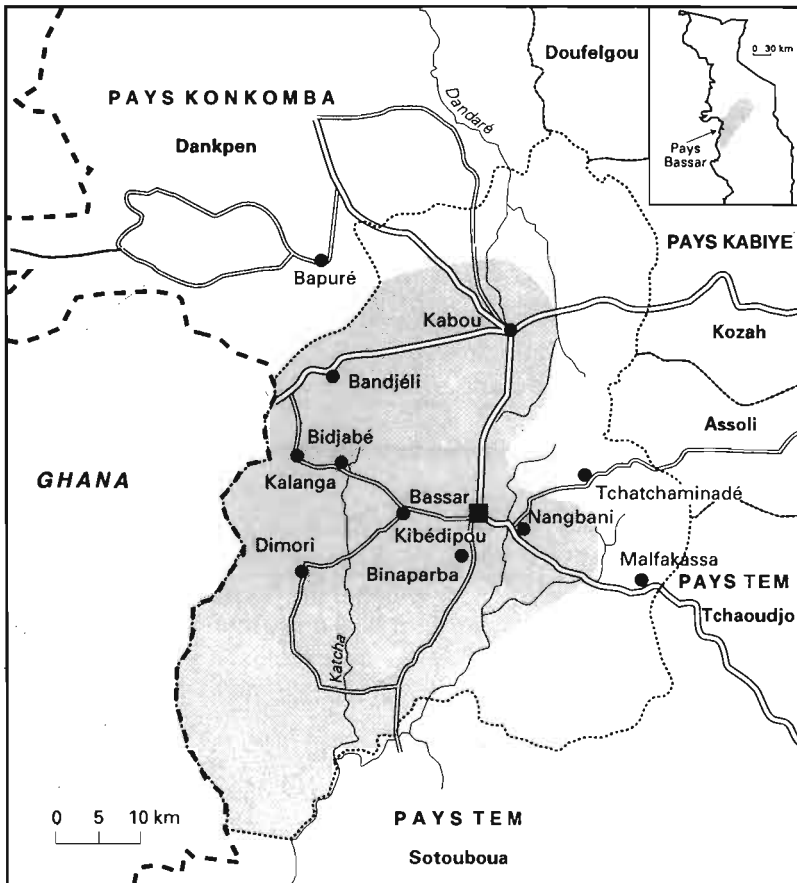
Trois groupes peuvent être considérés comme détenteurs de la métallurgie et du travail du fer : les Tabalé, les Bissib et les Koli.

-
- (1) Notamment à Nangbani, Binadjoba (Bidjabé) et Sara (Kabou).
 - (2) Bikoundjiba et Kpankessi (zone urbaine de Bassar).
 - (3) A partir du XIV^e siècle selon Ph. De Barros. Cf. supra, p. 53.

- Les Tabalé, qui s'affirment autochtones, détiennent la technologie de la fonte ; du coup, les deux autres groupes de fondeurs (Bissib et Koli) viennent les consulter symboliquement avant toute opération de fonte. Les Tabalé se localisent uniquement à Bandjéli.

- Les Bissib représentent un groupe de fondeurs venus du nord (au nord de Kabou, peut-être du pays lamba), d'où ils se dispersèrent vers Bandjéli, Sara (Kabou), Bikoutchabé (Bassar), Bitchabé. Ce clan passe pour être le plus important en matière de fonte dans la région de Bandjéli (Wadja 1992).

Carte n° 18 : Le pays Bassar



- Les Koli de Bitchabé, avant tout spécialistes de la forge, seraient venus de l'ouest, pour la plupart de Méghou (Ghana actuel)⁽¹⁾. Ils s'établirent en pays Bassar, notamment à Bitchabé et Binaparba. Toutefois, on les retrouve aussi en pays Tem et Kabiyè⁽²⁾ (où ils sont également forgerons). Selon la légende, les Koli reçurent directement de Dieu - "Ounimboti" - le don de forger, ainsi que les premiers outils de la forge.

La découverte de la technique de la fonte est relatée par un récit naïf. En effet, c'est en cherchant à conserver le feu (dont la connaissance appartenait aux Koli) que les fondeurs auraient trouvé par la suite du métal fondu, à partir des hématites d'un foyer : ils venaient de découvrir la technique de la fonte (Wadja 1992 : 39). Ce mythe tend à confirmer le caractère autochtone de la découverte du travail du fer.

En dehors de ces trois groupes spécialisés dans la métallurgie du fer et localisés en pays Tapou (Bandjéli, Bitchabé), il faut signaler les fondeurs de Nangbani (Bassar), Sara (Kabou), et les forgerons de Binaparba (Bassar) et Bikoutchabé (Bassar).

La production métallurgique du pays bassar dans son ensemble connut un développement important. Von Doering (1894), premier voyageur étranger, fait le constat en juin 1894 : *"Bassari a été la première localité au Togo où j'ai vu fondre et travailler le fer. Même durant toute la nuit, on entendait le bruit incessant du concassage des rochers ferrugineux avec de gros cailloux. A Naparba seulement, je vis une dizaine de forges. Le soufflet de forge ne s'y arrête à aucun moment"*.

En effet, à une époque où son activité restait encore intacte (fin du XIX^e siècle), on dénombrait 700 hauts-fourneaux. Au début du siècle, le Dr Kersting, commandant du cercle de Sokodé, en comptait encore 500 rien qu'aux alentours de Bandjéli (Cornevin 1962 : 91). Cette production donna naissance à d'intenses activités commerciales. Sur un plan interne, les échanges s'effectuaient avec les agriculteurs, mais aussi avec les forgerons de Binaparba, qui complétaient ainsi la production de Nangbani, de moins bonne qualité.

(1) Mais certains auteurs pensent plutôt à une origine kotokoli.

(2) Mais non en tant que clan. Cas isolé au groupement de Lama (village koli).

Photo n° 17 : La danse du feu (*Tibol*) en pays Bassar



Avec l'extérieur, les échanges se pratiquaient à Kabou (principal marché du fer), en direction du nord jusqu'à Mango, à l'ouest en pays dagomba, au sud jusqu'à Kete-Krachi et même Atakpamé, à l'est loin à l'intérieur du Danhomé (Cornevin 1962 : 91). Cette aire d'expansion, très vaste, aurait atteint Tado d'après R. Pazzi⁽¹⁾. Selon H. G. von Doering (1894), les Tem (qu'il appelle Tshayo) étaient les intermédiaires dans ce commerce lointain : " *Les Tshayo viennent à Bassari pour acheter du fer*

(1) Il est évident que les loupes, très lourdes, ne pouvaient pas être transportées sur des distances aussi grandes. Le commerce devait donc porter sur les objets fabriqués à partir des loupes : houes, lances etc.

-dans la plupart des cas, ce sont des houes- qu'ils emmènent ensuite sur les marchés de l'Adélé, de l'Anyanga, de l'Adjuti et du Pessi, d'où ce fer est ensuite revendu en grande quantité, lors de la saison culturale, jusqu'au Kébu, à l'Akposso, au Tribu, etc. ”.

Possédant la technique du fer, les Bassar formaient un peuple d'agriculteurs et de riches artisans respectés, dont on se ménageait l'alliance. Les conflits extérieurs ne se produiront que plus tard, lorsque les armes d'importation européenne permettront de s'affranchir de leur industrie, et aussi sans doute lorsque Bandjéli s'opposera au souverain de Bassar et facilitera de la sorte les interventions des envahisseurs étrangers (Cornevin 1962 : 91), comme on le verra plus loin.

CHAPITRE IV

LES AUTRES GROUPES AUTOCHTONES

I - L' AIRE MÉRIDIIONALE

A. LES AUTOCHTONES

Il y a toute une série de groupes ethniques, éparpillés sur le territoire, qui se proclament également autochtones. Ce sont :

- Les Nyogbo⁽¹⁾, d'Agou-Nyogbo, du village de Zagbléfémé (Debrunner) ;

- Les habitants du quartier Tégbé, à Notsé, qui affirment que leurs ancêtres avaient occupé les lieux bien avant l'arrivée des Ewé ;

- Les Agomé de la région de Kpalimé soutiennent de leur côté que leurs ancêtres avaient rencontré sur place une population autochtone, les Yo ;

- La vallée du Mono, à l'époque recouverte d'une forêt dense, a certainement été habitée par un peuplement épars, qui sera assimilé par les divers groupements aja. Plusieurs villages conservent cependant le souvenir de ce peuplement ancien. C'est ainsi qu'à Ahépé, les habitants du quartier Kpokli affirment que leurs ancêtres avaient accueilli Ahé, le fondateur d'Ahépé ; une étude récente semble cependant montrer que ces Kpokli auraient également émigré de Notsé à une époque plus ancienne (Gbama : 46-47). A Avédji, les Ewé s'installèrent également auprès d'une population appelée Wonyo, vivant de cueillette et logeant dans des abris construits dans les arbres.

Cette liste est cependant loin d'être exhaustive, car des recherches monographiques en cours permettront sans aucun doute de recenser

(1) "Nyangbo" du côté ghanéen.

d'autres groupes ethniques affirmant eux aussi leur autochtonie.

A côté de ce peuplement ancien, s'infiltrèrent cependant très tôt d'autres groupes, qui se mirent en place dès avant les grandes migrations historiques aja.

B. LES MIGRATIONS PRÉ-AJA

Il s'agit d'une série de groupes non autochtones, mais probablement installés dans la région avant les migrations de Tado. Nous les avons regroupés ici pour la commodité de l'exposé.

1. Les Adangbé

Ils constituent l'un des premiers groupes de migrants qui pénétrèrent dans cette aire. Installés dans la plaine de Lolovo⁽¹⁾, à l'ouest de la Volta, probablement aux alentours du XIV^e siècle, après des péripéties fort complexes, les Adangbé, regroupés en un lieu dénommé Takologo (Corminboeuf : 42), ne purent éviter des conflits internes, souvent liés à des questions de pouvoir. Les divers lignages durent se séparer pour essaimer dans un premier temps dans la région comprise entre les monts Akwapim, la Volta et la mer. C'est alors qu'ils créèrent le pays Adangbé (Sprigge 1964 : 87-128) formé des onze "États historiques" suivants (Ahiany 1971) :

- La, Prampram, Kponé, Ningo, Lekponguno, Ada, sur la côte ;
- Shai, Osudoku, Asutsuare, Krobo Yilo et Krobo Manya, à l'intérieur des terres (Azu : 133-134).

Ils franchirent ensuite la Volta en plusieurs endroits ; ils s'étendirent le long de la côte et entrèrent en contact avec les Xwla, déjà installés à Aflao (Pazzi 1979 : 138). Vers le nord, au sud de Péki, certains s'établirent à Boso, d'autres à Avatimé (Hartter, Spieth, Daeuble 1906, Wiegräbe 1938), aux alentours des sources du Tadjin, et sur les contreforts du mont Agou. Ces derniers furent cependant obligés de se retirer lorsque les Ewé vinrent occuper la région (Pazzi 1979 : 138). Un

(1) Lolovo est une expression en langue éwé (pourquoi ?) signifiant : "*l'amour est fini*" (*lolo* = amour ; *vo* = fini), allusion aux querelles qui ont déchiré les lignages adangbé installés en ce lieu.

autre lignage, conduit par l'ancêtre Ga, s'en alla fonder les villages de Gapé et Gamé après en avoir, semble-t-il, demandé la permission au roi de Notsé (Asmis, 1911 : 13). Bien que se disant originaire d'Ahanta, ce groupe prétend être apparenté aux Adangbé d'Avatimé en se fondant sur le fait que, lorsqu'un incendie détruisit le siège royal de Gapé, il fallut envoyer des émissaires à Avatimé pour en rapporter un autre (Pazzi 1979 : 171-181). Les grandes migrations adangbé vers le territoire de l'actuel Togo se dérouleront fin XVII^e - début XVIII^e siècles consécutivement aux bouleversements politiques de la Côte de l'Or et seront étudiées plus loin⁽¹⁾.

2. Les Za (ou Azanou)

La toute première migration dans les régions de Tado et d'Agbomé semble avoir été celle des Za (ou Azanou). On les rencontre en effet à l'est d'Agbomé, dans la région de Zakpota, et à Tado, où ils ont réussi à imposer leur nom au petit hameau où ils habitaient avec les Alou avant la migration yorouba : Azanmè ("*chez les Azan*"). D'où viennent-ils ? Reprenant la fameuse hypothèse de Balmer (1925 : 26-27) et de Meyerowitz (1966 : 3-10), Pazzi (1979 : 148-149) suggère qu'ils seraient les descendants des Dia (ou Za) de la boucle du Niger, sur la base d'une tradition recueillie par Mouléro (1964 : 576) dans les années 1930, tradition rapprochant ce groupe d'un ancêtre venu probablement du nord-ouest. A Tado, les Za forment le clan royal, Azanou, et assurent avoir des liens de parenté avec le clan royal des Ashanti à Kumasi⁽²⁾, sans toutefois être capables d'en déterminer l'origine. Quoiqu'il en soit, les traditions de ce groupe sont trop fragmentaires pour qu'on puisse bâtir des hypothèses sérieuses sur leurs origines.

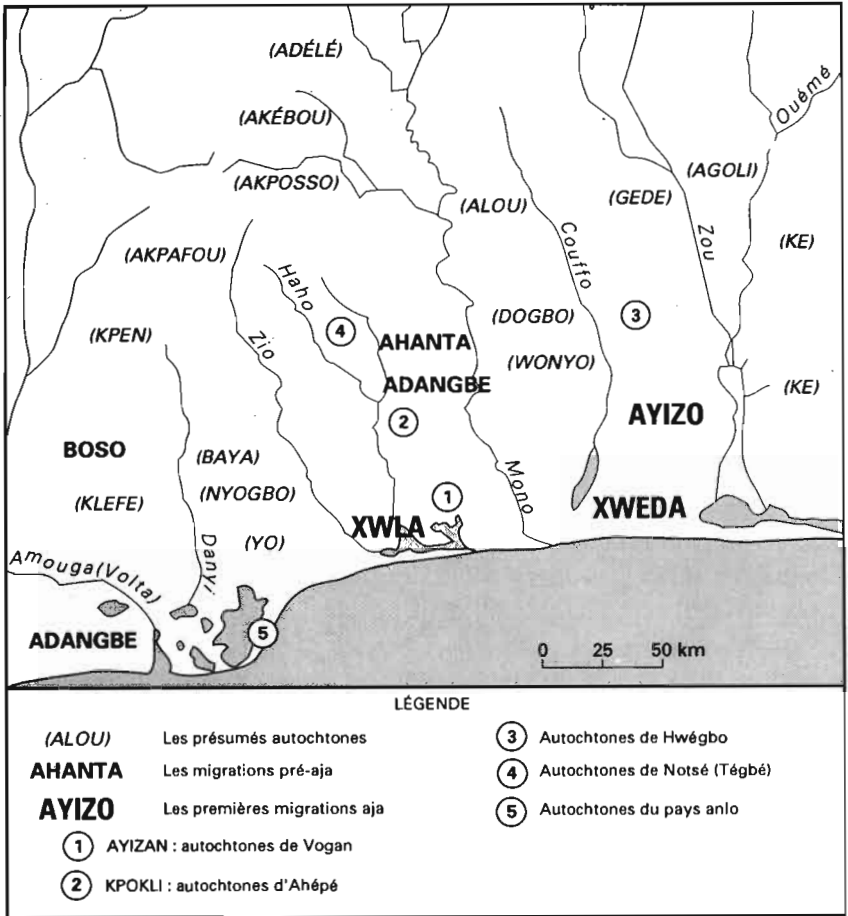
Telles furent, dans ses grandes lignes, les composantes du peuplement ancien de cette aire avant les migrations historiques de Tado et Notsé.

Tout un faisceau de faits et de preuves convergent donc pour confirmer l'ancienneté de l'occupation de l'aire ajatado par des peuplements épars disséminés sur toute l'étendue de la région. Ces différentes communautés, dont les membres exerçaient des activités

(1) Cf. infra pp. 265-269.

(2) Affirmation faite par l'actuel roi de Tado, Aja Kanoumabou, à plusieurs chercheurs au cours de ces vingt dernières années.

Carte n° 19 : Le peuplement ancien de l'aire ajatado



multiples, ont profondément marqué la nature et le sol de leur présence. En effet, bien qu'elles aient été submergées, voire phagocytées en maints endroits par des vagues d'immigrants d'origine essentiellement aja depuis sept siècles (sinon plus), les traces de leur passé n'en demeurent pas moins discernables pour qui sait les chercher.

Mais ces groupes, peut-être trop confiants, n'ont pas su prendre les mesures qui s'imposaient pour préserver leur indépendance face aux immigrants d'origine aja. L'histoire de l'aire culturelle ajatado tire ses fondements de ce conflit, qui tourna à l'avantage des Aja.

II - L' AIRE OTI-VOLTA

Le concept d' "oti-volta", emprunté au linguiste Gabriel Manessy (1975 : 213), recouvre un certain nombre de parlers ayant une même origine et constituant une sous-famille, dont *"l'aire actuelle couvre, d'est en ouest, le bassin supérieur de l'Oti au Dahomey et au Togo, et celui des trois Voltas (Volta Blanche, Volta Rouge et Volta Noire), en Haute-Volta [Burkina Faso] et au Ghana"*.

Bien que cette délimitation géographique soit approximative, elle permet de poser des hypothèses quant à l'origine de certains des peuples vivant dans cette aire qui se prétendent autochtones.

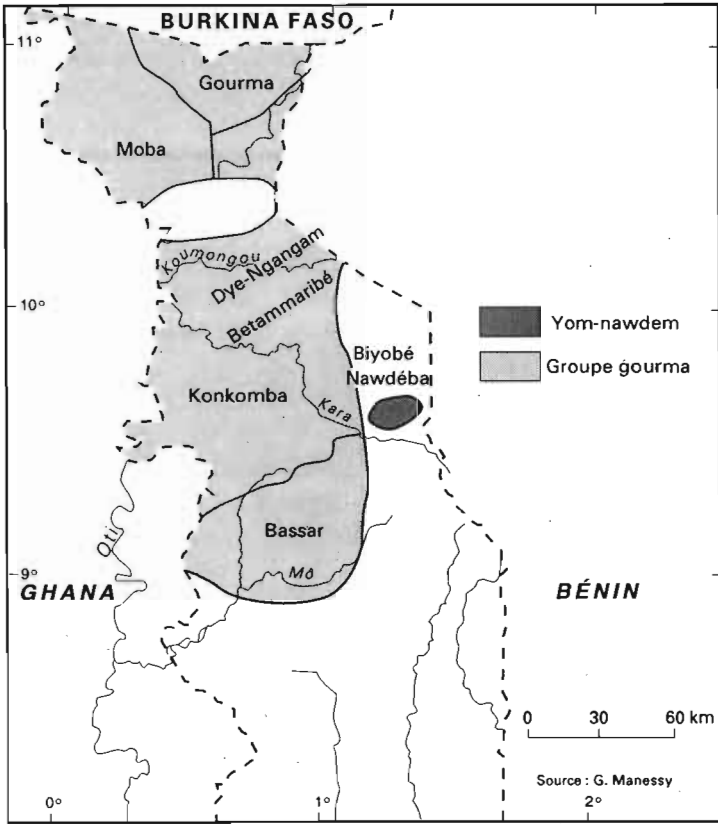
En effet, rien ne nous permet de supposer que la ou les langues ancestrales aient été différentes du groupe de parlers le plus répandu dans cette aire : un groupe, d'après les spécialistes, de structure analogue, de phonétisme comparable et de lexique largement commun. S'il fallait voir dans ces affinités la trace d'une proto-langue commune, cela voudrait dire qu'il existait autrefois une continuité culturelle dans les territoires où ces langues sont parlées et que la différenciation ne s'est produite qu'ultérieurement. Le manque d'unité politique⁽¹⁾ justifie la variété de celles-ci.

La communauté linguistique d'origine aurait été établie avant sa dislocation dans le nord-ouest du Bénin actuel, dans la région de l'Atakora. Les légendes dagomba, mamproussi, gourma et mossi semblent confirmer cette hypothèse d'une origine orientale⁽²⁾. Sur la période probable de l'extension de cette communauté au-delà de son territoire initial, Manessy émet l'hypothèse suivante :

"Tout au plus pouvons-nous affirmer qu'elle était déjà en possession des techniques de production et de consommation qui caractérisent actuellement encore les sociétés de langues oti-volta : culture de mil, de l'igname, du haricot, du gombo et peut-être du riz ; élevage du boeuf, de la chèvre, du mouton et du chien ; confection du flan de semoule (ou to) et de la bière de mil (ou dolo) ; utilisation du sel, de la potasse alimentaire, du condiment fait de graines de néré fermentées (ou soumbala) et d'une graisse végétale, très probablement celle du

(1) Un ensemble étatique impose à tous sa langue, et ne lui permet qu'une faible dialectisation.
(2) Du moins quant à la chefferie, mais pas nécessairement du peuplement.

Carte n° 20 : L'aire oti-volta



karité ; maçonnerie de pisé ; emploi du fer”. Tout cela place le début de la dispersion des populations oti-volta après l'avènement de la métallurgie en Afrique de l'ouest et avant l'introduction du cheval de selle.

L'intérêt de cette hypothèse est qu'elle permet de situer de manière approximative le moment où cette dispersion s'est produite. En effet, bien que les auteurs ne soient pas tous d'accord sur la période de l'apparition du travail du fer, ni sur le lieu, il semble généralement admis que celui-ci date, en Afrique occidentale, du III^e siècle avant Jésus-Christ.

Par ailleurs, il semble, d'après les légendes mossi et dagomba, que l'introduction du cheval de selle ait été faite par des conquérants au

moment de l'instauration des royaumes kanouri et haoussa, soit au XI^e ou XII^e siècles de notre ère. Si ces indications sont exactes, la dislocation de la communauté oti-volta se serait produite entre le III^e siècle avant J.-C. au plus tôt et le début du second millénaire de notre ère (soit sur une période de quinze siècles).

Quant au centre de dispersion, Manessy (1975 : 199) le place au sud-est du pays gourma, dans la région montagneuse de l'Atakora, en raison du degré de conservation du patrimoine lexical hérité de la langue ancestrale. Celui-ci est nettement plus élevé dans la région de l'Atakora⁽¹⁾, qu'au nord et à l'ouest⁽²⁾. Il semble donc que les groupes qui ont le moins conservé de radicaux du patrimoine commun soient le gourma et le groupe occidental ; on peut en déduire qu'ils se sont développés loin du foyer originel. La même logique inciterait à croire que le groupe yom-nawdem, pour lequel les innovations ne représentent que 2,26 % du total, ne s'est que fort peu éloigné de ce foyer.

Indéniablement donc, les données linguistiques ont des implications historiques. Cependant la diffusion sur une aire étendue, comme c'est le cas, d'une même famille de langues, doit avoir une cause qu'il faudrait déterminer. L'hypothèse la plus vraisemblable est que ces langues se sont répandues à la suite de la migration de leurs locuteurs. Une tendance fréquente consiste à rapprocher (sinon à confondre) langue, culture et ethnie : hypothèse extrêmement délicate, car elle ne tient pas compte des phénomènes d'emprunt, d'assimilation ou de brassage intervenus au cours de l'histoire de nombreux peuples. Dans le cas présent, nous retiendrons, en conformité avec les mythes, l'hypothèse de l'extension à la suite de migrations.

A. L'ATAKORA ET SES ENVIRONS

L'Atakora, tout comme les plaines environnantes, abrite un certain nombre de populations, généralement des groupes assez réduits par rapport à leurs voisins, beaucoup plus nombreux (Kabiyè, Lamba). Il s'agit de populations linguistiquement très proches les unes par rapport aux autres, et dont Person (1955 : 499-524) dit que *"les langues de ce type ont occupé presque tout l'Atakora du nord jusqu'au XVII^e siècle, avant d'être refoulées"* ou assimilées. Certains de ces groupes se

(1) Yom-nawdem : 56,42 % ; groupe oriental : 50,09 %.

(2) Groupe gourma : 40,09 % ; groupe occidental : 35,08 %.

retrouvent effectivement en situation d'isolement par rapport à ce qui fut sans doute le groupe d'origine. Se rangent dans ce cas : les Sola, certainement les Nawdéba (aujourd'hui en plaine, mais dont tout porte à croire qu'ils proviendraient du versant oriental de l'Atakora) et enfin les Bétanmaribè ou Tamberma, beaucoup plus nombreux au Bénin, où ils sont connus sous le nom de Somba.

1. Les Bétanmaribè (ou Tamberma)

L'ethnonyme qui sert à désigner cette population dérive de son architecture. Celle-ci, qui se caractérise par des constructions fortifiées appelées *tata* et que l'on compare aux maisons-fortes du Moyen-Age européen, répondait à une nécessité de défense. *Tamberma* ou *Tambarma* est en réalité une déformation de *Bétanmariba*⁽¹⁾ qui signifie "ceux qui construisent bien avec le banko" ; autrement dit, "les bons maçons"⁽²⁾.

Le pays Tamberma est situé au nord-est de la préfecture de la Kéran (canton de Nadoba) et à Koutougou, dans la préfecture du Doufelgou, soit au total une vingtaine de groupements villageois. Ceux de Nadoba disent venir d'un lieu appelé Dinaba, qu'ils situent à côté de Tanguiéta (Bénin). Ils seraient arrivés en plusieurs vagues, à la recherche de nouvelles terres et à la suite d'une famine au pays d'origine. Celui-ci étant en grande partie montagneux, sur de pauvres sols quartzitiques, on peut supposer que la cause de la migration a résidé fondamentalement dans un surpeuplement relatif.

Les premiers à s'installer seraient ceux de Nadoba, dont la dénomination véritable est *Kunadooku-Nadoba* : "Pays de ceux qui cultivent les mains nues" ; de là la supposition qu'à leur arrivée, ils ne disposaient pas d'outils en fer.

D'après les traditions des gens de Nadoba, le pays tamberma actuel était vide à leur arrivée. Il y avait néanmoins des traces de vie humaine, notamment des poteries et des ruines, qui auraient appartenu aux Ngan-gam. On rencontre cependant, dans certains groupements, des mythes de descente du ciel.

(1) *Outanmari* au singulier.

(2) Cette dénomination a été donnée par les voisins. En fait, ici, comme pour la plupart des populations de cette zone, on se nomme par rapport à son groupement.

Photo n° 18 : Architecture traditionnelle (*tata*) tamberma



De toute façon, les Tamberma, semble-t-il, sont des autochtones des montagnes de l'Atakora, qui ont trouvé leur champ d'expansion sur les pentes occidentales : *"Une tradition dominante dans la majorité des kubwoti (groupements) bétanmaribè les présente comme venant du couchant, et plus précisément du nord-ouest, avant de prendre pied dans leur montagne"* (Mercier 1968 : 91).

2. Les Sola

a) Les Bitchambo

Plus connus sous l'appellation lamba de Sola, ils se désignent eux-mêmes par le nom de *Bitchambo*⁽¹⁾. Ils habitent le sud du pays tamberma, de part et d'autre de la rivière Kéran. Le village sola qu'ils

(1) Singulier *Outchambo*.

habitent est mentionné sur les cartes IGN sur la rive droite de la Kéran, perché sur les pentes de la montagne. Ils pratiquent la pêche, favorisée par leur situation de part et d'autre de la Kéran. Les rives de la Kéran constituent aussi le lieu des origines du peuple outchambo. De cette rivière, en effet, serait sorti l'ancêtre, en un lieu sacré appelé Tèeli.

b) Les Biyobè

Les Biyobè sont appelés Sorouba par l'Administration, nom que leur donnent les Bariba. Ils parlent le miyobe, langue très proche du ngan-gam. Mais la proximité des Kabiyè a entraîné une situation de bilinguisme telle qu'on confond les deux groupes.

Ils habitent le canton de Sola ; il s'agit des communautés Kouyolo, Kouyala, Déhoré et Koudjindjiné dans la montagne, leur habitat ancien. Kouyoria et Koudjia sont, par contre, totalement descendus en plaine. Des Biyobè se trouvent également au Bénin, notamment dans le canton voisin d'Anandana. Ils se déclarent autochtones. Sans légende d'origine, ils se contentent d'affirmer leur ancienneté. D'après certains auteurs (Mercier 1954, Person 1956), le peuplement ancien des Biyobè était peut-être plus important qu'il ne l'est aujourd'hui : *"Ils ont dû avoir une extension territoriale plus grande qu'aujourd'hui ; on retrouve leur trace en pays tamba d'une part, chez les Besorubè d'autre part"* (Mercier 1954 : 13).

Pour Yves Person (1956 : 504), les Biyobè semblent avoir occupé jusqu'au début du XVIII^e siècle une zone comprise entre Natitingou-Birni (Bénin) et Massedena-Tapounté (Togo). Ce groupe a été disloqué au cours du XVIII^e siècle par l'infiltration des Somba venant du nord-ouest et des Woaba refoulés du Borgou, et enfin des Bariba. Tandis qu'au nord, ils se mêlaient aux nouveaux venus (les Bétanmaribè ou Somba) et en adoptaient la langue (sauf à Kunatyire), au sud, ils se repliaient dans un particularisme farouche, perchés sur le flanc de leur montagne.

Selon J.C. Barbier (1990), cette présentation du peuplement biyobè est surtout prisonnière de l'idée des années 1950 selon laquelle les montagnards sont des réfugiés, victimes des attaques de groupes politiquement mieux organisés. En fait, il semble que c'est le mouvement inverse qui s'est produit. Comme leurs voisins kabiyè, les Biyobè sont des montagnards d'origine. C'est de ce peuplement ancien, finalement très localisé, que partirent des éléments qui furent cooptés par les sociétés

voisines. La descente en plaine est contemporaine de la période française.

3. Les Nawdéba (ou Losso)

Le pays des Nawdéba se situe dans la plaine qui s'étend entre les massifs Kabiyé et la chaîne de Défalé. Il est limité au sud par la rivière Kpéhélou, à l'est par les Biyobè, à l'ouest par le pays Bassar et au nord par les Lamba, avec lesquels l'administration coloniale les a souvent confondus en les nommant tous "*Losso*". C'est Frobenius (1913), après Hupfeld (1900), qui, au début du XX^e siècle, crée la confusion en écrivant : "*J'ai fait la connaissance des Losso, paysans planteurs de palmiers à Pessidé, c'est-à-dire dans la vallée de Pahélou, et à Adjara, dans la région de Défalé [...]. Ils étaient partout les mêmes, dans la vie, le type physique et la forme de l'habitat. Ce n'est qu'au niveau de la langue qu'ils étaient assez différents. Le plus ancien îlot linguistique, à Niamtougou, est, de tous les groupements losso, incontestablement celui qui fait état de la plus forte influence d'éléments mossi. Les gens de Défalé et des villages proches de Niamtougou sont gagnés à la langue tem parlée par les Kabrè*". Sur cet ethnonyme, différentes hypothèses ont été émises sans que, jusqu'ici, la moindre certitude ait été apportée sur sa signification. A moins que cette appellation, comme le suggère Wasungu (1976 : 8), n'ait primitivement servi à désigner tout le pays habité par les Nawdéba ; c'est ce qui ressort de l'appellation *Lossutu*⁽¹⁾, appliquée aux Nawdéba par les Kabiyé.

Les Nawdéba constituent les groupements de Niamtougou, Koka, Baga, Ténéga et Siou. Ils partagent leur territoire avec ceux d'Agbandé et de Yaka, dont les ressortissants seraient venus du pays lama. Les groupements de Massédéna et de Pouda sont en partie formés de populations nawdéba issues de Ténéga ou de Siou, qui ont émigré à la recherche de terres de cultures.

Presque tous les auteurs (Rebaud 1953, Froelich 1963 : 65, Cornevin 1988 : 58) considèrent que les Nawdéba ne seraient pas tous originaires du pays qu'ils habitent actuellement.

Ainsi le groupement de Niamtougou aurait-il été fondé par Kégidimbada, venu de l'est avec son épouse Iya. Cet ancêtre fondateur

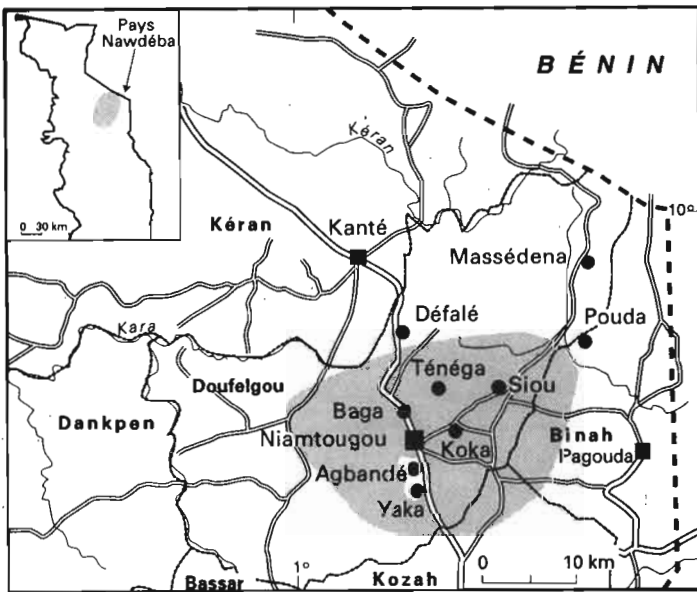
(1) *Lossutu* signifie en effet "celui qui est originaire du pays losso".

serait aussi l'initiateur à Niamtougou du *Samberm* ou *Santem*⁽¹⁾.

Les ancêtres fondateurs de Baga et de Siou se proclament autochtones. Mais d'après une autre version, vraisemblablement influencée par les auteurs de l'époque coloniale (Froelich et Cornevin entre autres), Siou proviendrait d'une localité située dans la région de Djougou, au Bénin (Wasungu 1976 : 20).

De ces traditions, il ressort que les différents groupements ne se sont pas installés au même moment. Par ailleurs, la forêt leur avait servi de refuge dans ces temps d'insécurité ; cet avantage explique l'omniprésence des bois sacrés dans leurs traditions. Enfin, tous les Nawdéba ne sont pas étrangers dans leur habitat actuel. Il reste cependant à déterminer le lieu d'origine des éléments immigrés et le moment probable où ils se sont installés dans leur site actuel.

Carte n° 21 : Le pays des Nawdéba



(1) Grand rite d'initiation en pays nawda : les jeunes gens accomplissent une retraite de quatre à six mois, au cours desquels ils sont pris en charge par leurs aînés.

Soutenus par des ressemblances linguistiques, Frobenius et après lui Froelich (1950 : 103) ont pu écrire que les Nawdéba seraient venus du Mossi au début du XVII^e siècle et se seraient infiltrés entre les Kabyè et les Lamba jusqu'alors mitoyens. Mais cette hypothèse paraît aujourd'hui dépassée.

Le RP Prost (1966) a montré que le nawdem est une langue à part. Certes, il établit que 35 % de mots sont identiques entre les langues moré et nawdem, mais 65 % restent différents. Cette observation prouve que les deux peuples ont dû avoir été en contact autrefois, mais il ne faut pas en conclure hâtivement à l'origine mossi des Nawdéba. Robert Cornevin (1963 : 37-38) fait, lui aussi, la même remarque et pense surtout que ce serait un rameau primitif qui se serait détaché avant la formation du peuple mossi, mais il observe que la plupart des groupements habitant les deux cantons nawdem se disent autochtones.

On y rencontre en effet des mythes de "descente du ciel", expression qui peut en fait désigner un point cardinal. Ce sont en effet les premiers chercheurs (européens surtout) qui l'ont mal comprise et mal traduite. Jacques Nicole (1980 : 5) écrit ainsi :

"La confusion entre Nawdéba venus du Nord et Nawdéba descendus du ciel peut provenir de deux interprétations que l'on peut donner à la phrase que lesdits ancêtres auraient prononcée, à savoir en nawdem : "Te redan faagan", ce qui signifie littéralement : "Nous venons de dessus". Tout dépend du sens que l'on donne au mot "faagan" (dessus, en haut), pouvant désigner ce qui est au-dessus, mais aussi le point cardinal nord".

A cette remarque tout à fait pertinente, il faut ajouter que les gens de Niamtougou assurent que leur ancêtre vient de l'est : "Ton'kèn". Ailleurs, on se dit venir du nord : "Ton'faaga". Ces affirmations laissent penser qu'il y aurait eu deux grandes migrations en provenance respectivement du nord et de l'est. Dans cette hypothèse, et si l'on tient compte de la parenté linguistique signalée par Cornevin entre Yowa (Pila-Pila), Tamba, Woaba d'une part et les Nawdéba d'autre part, on peut en déduire que ceux-ci seraient le prolongement des premiers. Le peuplement nawda du Togo ne serait-il alors qu'un glissement d'est en ouest d'une population anciennement établie dans la région ? Tout porte à le croire, et de semblables mouvements s'observent chez les Kabyè et les Tamberma, en sens inverse.

Sur la date de leur établissement dans la région, on n'a aucune certitude ! Elle semble assez éloignée. En effet, dans l'hypothèse où Kabiye et Lamba seraient entrés en contact, la scission est assez vieille pour que les deux dialectes soient aujourd'hui sinon incompréhensibles, du moins étrangers pour leurs différents locuteurs. On peut néanmoins suggérer, à la suite de Dramani (1981 : 664), que le glissement a pu se produire à partir du XV^e siècle.

Sur leurs marges, les Nawdéba ont dû lutter contre leurs voisins lamba, et certains de ceux-ci ont été refoulés vers l'ouest. Il s'agit essentiellement de ceux d'Aloum, de Sarakawa, de Léon, de Pessidé⁽¹⁾. Avec les Kabiye persistaient également des points de discorde, pouvant déboucher sur des conflits (c'était surtout le cas avec Kouméa). Mais, en dehors des périodes conflictuelles, des relations tout à fait normales s'étaient établies entre les deux peuples : commerciales et même culturelles, comme en témoignent certains emprunts mutuels.

L'organisation sociale et politique, comme chez les Kabiye, repose sur l'âge et l'initiation au *Santem*. Ce rite remplissait plusieurs fonctions : sociale et politique, spirituelle et religieuse, militaire enfin. Ce sont les *santeba* qui dirigent la société. Ils forment, avec à leur tête le *sama* (doyen des initiés au Santem), un corps social dont le rôle est des plus importants dans la société nawda. A ce propos, J.C. Froelich (1963 : 105) écrit :

“Le rôle social des sâta est considérable. Ils servent d'intermédiaires, de hérauts et de pacificateurs dans toutes les affaires de guerre ou de vendetta. Ce sont eux qui vont chercher les femmes qui ont abandonné leur mari ; ce sont eux qui dirigent les danses ; en cas de rixes, ils peuvent, par leur intervention, séparer les combattants. Ils sont d'ailleurs invulnérables et personne ne peut les blesser. Leur bouclier possède le pouvoir magique d'arrêter les flèches. Ils sont les chefs des jeunes gens et les entraînent au combat contre les tribus voisines”.

L'importance politique du *santa* apparaît de manière évidente après sa formation de dix ans, lorsqu'il devient *gwêtia*, c'est-à-dire “le sage”. Désormais, en collaboration avec ses collègues, il participera au gouvernement de la cité. Les *gwêtiba* constituent, avec les chefs de Photo

(1) C'est ce qui ressort de certains toponymes qu'on trouve en pays nawda : *Dabira*, c'est-à-dire “Ruines”, ou *Lam-kpam*, qui signifie “Champs des Lamba”.

Photo n° 19 : **Danseurs nawdéba**



lignage et de famille, le conseil des anciens, instance suprême dans les mains de laquelle se trouve l'autorité de la cité nawda.

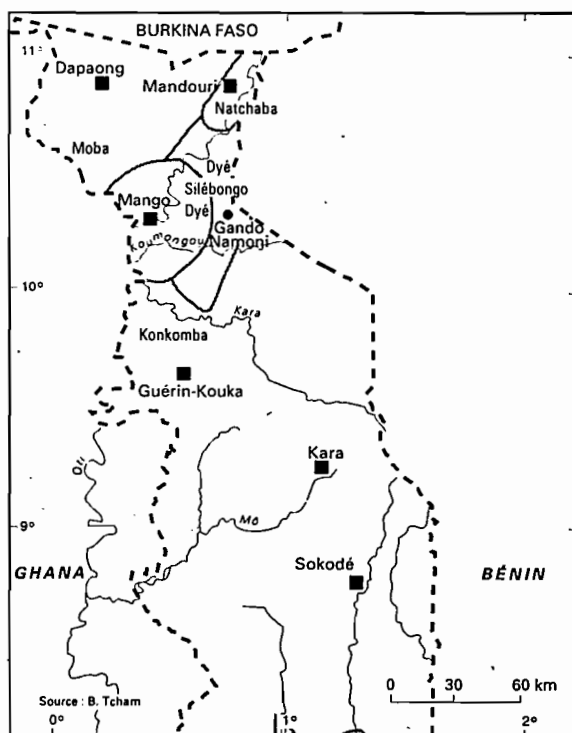
Sur le plan spirituel, le *sama*, être sacré, est garant de la fécondité, de la fertilité et de la prospérité du pays :

“La pluie cessait-elle de tomber inopportunément, c'est vers lui qu'on accourrait. Une famine, une forte mortalité venaient-elles de se déclencher, c'est à lui qu'on s'adressait. Et lui offrait des sacrifices, officiait et suppliait les mânes des ancêtres, intercédant pour l'avènement d'une condition meilleure” (Wasungu 1976 : 199).

B. LES AUTOCHTONES DU BASSIN DE L'OTI

Très tôt, le bassin de l'Oti semble avoir été occupé par des populations conquises par la suite par les Gourma, puis par les Anoufom.

Carte n° 22 : Les autochtones du bassin de l'Oti



Il s'agit des Moba, des Natchaba, des Dyé (ou Ngan-gam), des Konkomba et des Bassar.

Ces groupes de populations prétendent s'y être anciennement établis, sans que l'on sache exactement à partir de quel moment.

1) Les Dyé (ou Ngan-gam)

Ils habitent l'est du bassin de l'Oti, notamment les cantons de Mogou, Tchanaga, Païo et Djé Gando.

Les Dyé constituent un peuplement assez mal connu. La profusion de noms que les uns et les autres usent pour les désigner en est une preuve. Pour Cornevin, que ce soit sous le nom de Bou-Konbong, Bou-Bankan ou Dyé, il s'agit du même peuple, connu aussi sous l'appellation tchokossi de "Ngan-gam". En réalité, ce sont les ethnonymes

des différents clans. Ceux du canton de Djé Gando se nomment Dyé ou Djé⁽¹⁾, terme qui a fini par désigner tous les autres.

Les Dyé se disent autochtones. Ils affirment en effet avoir toujours vécu dans la plaine de l'Oti. Ils occupaient, avant l'arrivée des Anoufom, Kondjogo et toute la rive gauche de l'Oti. Ils en ont été chassés ou assimilés. Kondjogo fut rebaptisé Mango par les Anoufom, en souvenir de leur pays d'origine, comme on le verra plus loin⁽²⁾. Les Dyé aujourd'hui, soutiennent que Djébouri, à côté de Djé Gando, est leur village matriciel. C'est de là, en effet, que seraient partis les fondateurs des autres localités. Leur dispersion, qui donna lieu à la création de nouvelles implantations, s'est produite sous la pression conjointe des Gourma et des Anoufom. On peut situer ce mouvement à partir du XVII^e siècle.

2. Les Natchaba

Ils peuplent la haute vallée de l'Oti, notamment la région de Mandouri ; sous la poussée des Gourma, les Natchaba reculèrent vers le sud, notamment Nagbéni et Tchanaga, d'où ils refoulèrent à leur tour certains clans dyé. Aujourd'hui, ces Natchaba sont un mélange de Dyé et de Gourma.

Il s'agit bien donc de populations issues d'un brassage, *“mais devenues politiquement des Gourma sous l'autorité de chefs gourma, qui ont fait de l'assimilation sans modifier la civilisation matérielle de leurs vassaux”* (Froelich 1963 : 183).

3. Les Konkomba

Les Konkomba, ainsi appelés par l'Administration, se nomment eux-mêmes *Bi Kpamkpambé*⁽³⁾.

Ils sont à cheval sur le Togo et le Ghana. Ceux qui nous intéressent habitent la zone comprise entre la rivière Kara au sud, la Koumongou au nord et la rive gauche de l'Oti. Il s'agit des Komba ou Bi-

(1) Dyé ou Djé au sing, *Bidjeb* au pluriel ; nous emploierons de préférence l'appellation Dyé, consacrée par l'usage.

(2) Cf. infra, pp. 291-295.

(3) Sing. : *Ou Kpamkpamdja*.

Kouomb, des Tchaboba ou Bi-Tchabob, des Man-Kpimba ou Bi-Mankpimb, trois des cinq grands clans qui constituent l'ethnie konkomba, dont la plus grande partie vit au Ghana.

Ceux qui vivent au Togo viennent, d'après leurs traditions, de certaines localités du Ghana, en particulier de Yendi et de ses environs. Les clans qui se prétendent autochtones, comme les Bi-Kombong et Bou-Bankamb, sont en fait issus de brassages de populations anciennes, comme les Dyé et les vrais Konkomba (Froelich 1954).

La période probable de leur installation dans la région se situe entre l'invasion de leur pays d'origine (c'est-à-dire la rive droite de l'Oti) par les Gourma et les Dagomba, et l'arrivée des Anoufom. D'après la tradition dagomba, c'est pour échapper à la menace gondja que le *na luro* (le roi dagomba) construisit une nouvelle capitale à Yendi, en territoire konkomba, et expulsa ces derniers en 1554-1570 (Tamekloe 1931). D'après ces mêmes traditions, ils y auraient vécu vers le XI^e siècle, au moment de la fondation du royaume dagomba. Ils furent en butte aux incursions de ce royaume du XVIII^e au XX^e siècle.

On peut donc estimer la présence des Konkomba dans l'actuel territoire du Togo dès le milieu du XVIII^e siècle pour les premiers immigrants. Les derniers s'y seraient installés vers la deuxième moitié du XIX^e siècle, selon Froelich. En réalité, les migrations konkomba se sont poursuivies jusque pendant la période coloniale, en dépit de l'apparition des frontières. Elles avaient pour mobiles la recherche de nouvelles terres propices à l'agriculture et surtout à la chasse, et les conflits internes (les vendetta). Ces migrations se sont souvent faites par petits groupes : un individu (chasseur, agriculteur), mais plus souvent une famille, et parfois quelques éléments du clan partaient en même temps. Les premiers immigrants déclarent avoir trouvé le pays vide, mais reconnaissent dans la plupart des cas avoir constaté sur place les vestiges d'un passé humain : objets en terre cuite, bracelets en fer, flèches, lances et scories.

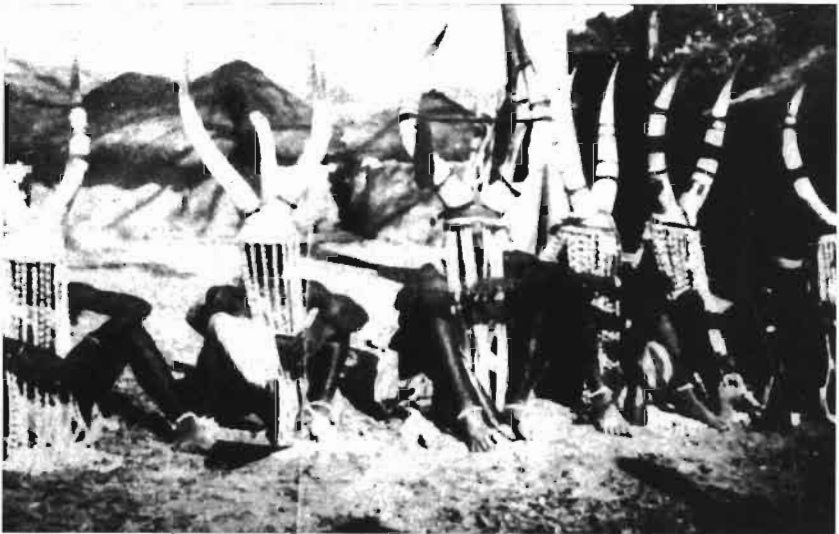
Froelich (1954 : 103, 120), en s'appuyant sur les formes d'organisation sociale, le caractère des génies protecteurs et sur les légendes, a tenté de reconstituer l'histoire des différents clans.

Il apparaît que l'ethnie konkomba actuelle est composée d'éléments hétérogènes, tantôt par de vrais clans où les liens de parenté dominant, tantôt par de "faux" clans, résultant de la fusion ou de la

juxtaposition de lignages étrangers. Ainsi, une partie des Man-Kpimba provient de la région située entre Mango et la rivière Koumongou, tandis que les autres se prétendent autochtones.

En ce qui concerne les Tchaboba, certains clans se proclament autochtones, alors que d'autres se souviennent d'une lente migration nord-sud, le long du fleuve Oti. Quant aux Komba, ils se divisent en deux clans, dont l'un déclare être venu du nord en même temps que les Dagomba, et l'autre se dit autochtone. Il s'agit respectivement des Bou-Kombong de Koumongou et des Bou-Bankamb.

Photo n° 20 : **Danseurs konkomba**



On peut tenir pour établi que :

- chaque clan non autochtone a le souvenir d'être venu du nord ;
- certains éléments déclarent être venus du pays gourma et avoir fait souche après une expédition menée dans le bassin de l'Oti ;
- d'autres enfin ont émigré en même temps que les Dagomba.

A la suite de ces constats, Froelich établit les hypothèses suivantes :

Le premier mouvement de population qu'on puisse reconstituer est une vaste migration peut-être déclenchée par la terrible famine qui sévit au XVII^e siècle dans le pays gourma. Ces migrants se partageaient en deux groupes, Dagomba et Gourma, parlant des langues apparentées.

Les premiers s'installèrent à l'ouest de l'Oti, les seconds à l'est, absorbant ou refoulant les autochtones.

L'ordre probable d'arrivée se présente ainsi : Gbimba, Mankpimba, Tchaboba, Komba, enfin Naféba. Cet ordre est confirmé par le fait que les caractères typiquement konkomba sont, selon Froelich, plus marqués chez les premiers que chez les derniers.

Si l'on suit la logique de ce raisonnement, on aboutit à une conclusion en contradiction avec ce qui a été dit plus haut, à savoir que tous ces clans sont étrangers au milieu, ou alors que le brassage a été tel que les autochtones ont quasiment perdu leur identité. Il y a certainement eu migration, brassage, mais pas de cette ampleur.

Par ailleurs, le mouvement est certainement antérieur au XVII^e siècle. A cette époque en effet, les États gourma, mossi et dagomba étaient déjà constitués et leurs ressortissants, migrant vers le nord et le centre de l'actuel Togo, y furent à l'origine des chefferies qui y virent alors le jour. Ce qui ne semble pas être le cas en pays konkomba. A moins que la résistance à l'émergence d'une pareille institution n'ait été si forte que celle-ci n'a pas pu apparaître, ce qui relativiserait l'importance de ces migrations.

4. Les Moba

Les Moba (Moab, Mwaba, Bimwaba) occupent tout l'angle nord-ouest du Togo, principalement la préfecture de Tône et une partie de celle de l'Oti. Soumis par les Gourma ou les Mamproussi, ils ont en grande partie perdu leur originalité et adopté certains traits de leurs dominateurs. C'est le cas dans les cantons de Pana et Bidjenga pour les Gourma ; de Tami, Lotogou, Warkambou, Nano, Dioukpourgou et Lokpano pour les Mamproussi. Par contre, d'après Froelich (1963 : 119), Nanergou, Biankouri, Pampamdia, Nioukpourma, Dapaong, Goundoga, Bogou, Loko, Nandoga, Tamong et Bombouaka seraient restés indépendants et purement moba.

En réalité, ces hypothèses de travail, qui ont été celles de pionniers, sont aujourd'hui en partie dépassées. En effet, si l'unanimité semble se faire sur le caractère autochtone du peuplement moba, la problématique de leur indépendance et de leur "pureté" dans certains cantons reste pour le moins hasardeuse.

Ainsi, d'après les recherches menées par Zwernemann (1977) dans dix cantons (à savoir : Bogou, Bombouaka, Dapaong, Goundoga, Lotogou, Nakitindi-Ouest, Nandoga, Nanergou, Nano et Tami), il ressort que ceux-ci sont peuplés à la fois d'autochtones et d'envahisseurs. En effet, les enquêtes qu'il a entreprises auprès des anciens de 66 clans ont abouti au fait que 24 de ces clans se déclaraient d'origine gourma, 18 mamprussi, 5 konkomba, 8 haoussa, 1 mossi, 1 ngan-gam ; 2 viennent de l'ouest, 1 de l'est ; l'origine de 7 clans demeure non élucidée ; 5 seulement ont pu être identifiés avec certitude comme autochtones.

On le voit, le postulat de l'autochtonie sert à justifier la prééminence de ces groupes avant l'intrusion ultérieure des envahisseurs, et, du même coup, infirme la prétention des descendants de ces derniers à la possession de la région et par conséquent au titre de maîtres de la terre. Il s'agit bien du peuplement le plus ancien des Moba, que Cornevin désigne par Tingdan. Toutefois, on signale l'existence de nombreux sites de scories de forges, preuve d'une intense activité métallurgique ancienne, inconnue des populations actuelles.

Comme on peut le constater, l'élément moba autochtone ne peut être aujourd'hui déterminé concrètement que dans peu de cas. La masse des autochtones s'est dispersée parmi les clans immigrés (essentiellement gourma, mamproussi et mossi). L'intérêt de l'étude de ces migrations est de servir de repères à partir desquels on peut tenter une périodisation, là où existent des clans provenant de ces régions.

Par exemple dans la région de Bogou-Bombouaka, les Nandogadyna prétendent avoir été les premiers à immigrer. L'ancêtre fondateur de ce clan, Gboutou, avait quitté sa patrie, Nougou, à la suite d'une dispute au sujet de la succession à la chefferie. Après plusieurs étapes, il parvient à Nandoga, alors inhabité. La liste des chefs de Nandoga établie au début de la colonisation allemande, en 1896, comptait seulement 8 noms de règne. C'est pourquoi Zwernemann situe

l'immigration de Gboutou, approximativement, entre 1770 et 1790⁽¹⁾. Mais, lorsqu'on compare cette liste avec celle des chefs de Bogou, une difficulté apparaît. En effet, lorsque Dyarabant, parti également de Nougou, arriva à Bogou, il y rencontra les Nandogadyna. Il s'y fixa et passa pour être le fondateur du clan Bogoutiab, correspondant au clan Kankpenam⁽²⁾ de Cornevin. La liste des chefs établis après Dyarabant⁽³⁾ compte 15 noms de chefs de Bogou au début de la colonisation allemande. L'arrivée de Dyarabant doit se situer à peu près dans le dernier quart du XVII^e siècle.

A peu près à la même époque arriva Napaog, le fondateur de la chefferie de Goundoga. Il était accompagné de Kumbon, d'un autre clan. Les deux clans prétendent que leurs ancêtres étaient d'authentiques Mamproussi. La liste des chefs comprenant 22 noms, l'arrivée de ces clans doit se dérouler dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

Enfin, Yentuot, l'ancêtre des Laonatieb, venu du pays gourma, s'installa à Bombouaka. Il avait quitté son pays à la suite d'un différend au sujet de l'accession au pouvoir. Accompagné de ses frères, il occupa le site de Bombouaka, alors vide. Ils sont restés jusqu'à nos jours les maîtres de la terre. Trente chefs du clan des Laonatiab ont régné avant la période allemande ; Yentuot doit par conséquent avoir émigré dans la seconde moitié du XV^e siècle, ce qui semble remonter à une époque antérieure à la fondation du royaume gourma, laquelle, avec les 24 souverains cités par Delafosse (1912, II : 150), est supposée se situer entre 1550 et 1600⁽⁴⁾. Il s'agit donc d'un clan d'une origine gourma très lointaine.

En conclusion de cette histoire mouvementée du pays moba, on peut dire, à partir de la périodisation qui a été tentée, que cette population était déjà en place avant le XV^e siècle. La couche autochtone des Moba n'a pu être nettement décelée que dans de rares cas. Certains clans dont l'origine est obscure (huit selon Zwernemann) pourraient peut-être s'y rattacher. Dans d'autres cas, les autochtones se sont complètement éteints, ou se sont mêlés à d'autres clans. Dans le sud du pays moba se sont

-
- (1) Dans les deux cas, Zwernemann a pris une durée moyenne de règne de 13 à 15 ans.
 - (2) En fait kankpouénam
 - (3) Dyarabant : chef du clan Kankpouénam.
 - (4) Cette tentative de chronologie vient de Zwernemann.

établis les Konkomba. Trois clans de Bombouaka, qui se rattachent aux Konkomba, auraient immigré au XVI^e siècle.

5. Organisation sociale et politique des Dyé, Konkomba, Moba

Les Dyé, les Konkomba et les Moba appartiennent à des sociétés de type segmentaire à prédominance clanique, déterminées par une forte solidarité entre les lignages qui se reconnaissent une parenté. Le clan est l'unité sociale et politique la plus importante. Il comprend des limites territoriales bien déterminées et connues. Sur cet espace cohabitent plusieurs lignages ou segments lignagers. Le pouvoir est détenu par les anciens : doyens de lignage, maîtres de la terre.

Chez les Konkomba, il existe des clans unitaires⁽¹⁾ et des clans composites⁽²⁾ ; le pouvoir est partagé entre deux chefs de lignage ou de segments lignagers : c'est l'*ounikpil*, le doyen du lignage le plus ancien (ou majeur), et l'*outidan*, le maître de la terre. Le premier contrôle le pouvoir temporel, le second exerce le pouvoir religieux. L'*outidan* reste le personnage le plus important du lignage. Quand les circonstances l'exigent - calamités naturelles, guerres-, les chefs de famille se réunissent, sur convocation de l'*ounikpil*, chez l'*outidan*, pour prendre les mesures qui s'imposent. Il n'existe pas de classes d'âge comparables à celles des Kabiye.

Chez les Moba, le pouvoir était partagé entre le prêtre de la divinité protectrice du groupement et un chef de lignage choisi par le conseil des anciens pour sa richesse et l'importance de sa famille. Il était ensuite investi, après une retraite de sept jours dans le sanctuaire de la divinité protectrice.

Il existe des cérémonies d'initiation, à but social, politique et militaire pour les jeunes gens, moral pour les jeunes filles. Ce rite réunit périodiquement des garçons de 16 à 20 ans, sous l'autorité d'un maître,

(1) Constitués par un seul lignage, divisé lui-même en segments majeur et mineur.

(2) Composés de deux lignages principaux.

par groupe de dix ou de vingt. Il se déroule en cinq étapes⁽¹⁾. L'initiation de la jeune fille consiste en une réclusion de quatre mois. Pendant ce temps, on lui trace des scarifications rituelles et on lui donne un nouveau nom. Bien nourrie, elle n'exécute aucun travail et apprend une langue rituelle. Sa sortie constitue l'occasion d'une fête au cours de laquelle la fille, richement parée, tient à la main une queue de cheval, puissant protecteur magique (Froelich 1963). Il semble que de telles initiations se pratiquent aussi chez les Dyè.

Il est donc vraisemblable, sur la base des données linguistiques, de penser que l'aire oti-volta a été occupée par des populations en provenance de l'Atakora. On y rencontre pourtant bien des prétentions à l'autochtonie. Sans doute, les nombreuses incursions des chasseurs d'esclaves (Bariba, Djerma...) ainsi que l'arrivée des Anoufom, qui amenèrent la plupart de ces groupes à se replier dans un particularisme farouche, n'ont pas été étrangères à cette situation. Ces faits expliqueraient également, sur le plan politique, l'absence d'État centralisé dans cette zone.

(1) Première étape : Instruction civique, mystique et magique pendant plusieurs semaines. Deuxième étape : Retraite de trois mois, au cours desquels, outre des scarifications sur le torse qu'on leur fait, les initiés apprennent des danses, des chants en une langue secrète. A la fin, ils reçoivent un nom nouveau. Troisième étape : Fête de sortie, organisation d'une grande chasse, série de cérémonies célébrant leur retour dans le monde. Quatrième étape : Après une retraite de 30 à 45 jours passée dans leur famille, ils se réunissent à nouveau pour une fête publique qui marque leur retour dans le monde : ils sont purifiés par la bière de mil et revêtent un costume de parade. Dernière étape : Richement parés et ceints du tablier des initiés, ils visitent chaque village : ils y dansent et reçoivent des cadeaux.

DEUXIEME PARTIE

**L'APPARITION DES PREMIERES FORMES
D'ETAT**

(XIIIè -XVIè SIECLES)

1980年12月25日

1980年12月25日

1980年12月25日

1980年12月25日

1980年12月25日

1980年12月25日

1980年12月25日

1980年12月25日

1980年12月25日

1980年12月25日

CHAPITRE V

L'AIRE AJATADO

Entre le XII^e et le XVI^e siècle, le territoire aujourd'hui togolais va voir apparaître, au sud et au nord, les premières formations politiques relativement centralisées, qui seront -par leurs succès ou leurs échecs- désormais les principaux moteurs d'une histoire encore essentiellement endogène.

Le peuplement du sud du Togo ne peut être étudié que dans le cadre global de l'aire culturelle ajatado. Cette dénomination, peu commune en dehors des milieux scientifiques, est cependant en parfaite harmonie avec l'histoire du peuplement, que retracent les pages qui suivent.

L'aire culturelle ajatado est géographiquement délimitée par les cours inférieurs de l'*Amugan* (la Volta pour les Éwé) à l'ouest et de l'Ouémé à l'est, qui la mettent respectivement en contact avec les aires d'occupation akan et yorouba. Elle s'enfonçe, vers l'intérieur, sur une profondeur variable de 150 à 200 km, au contact des populations akpafou, ana et sa. Elle s'ouvre, au sud, sur l'océan Atlantique.

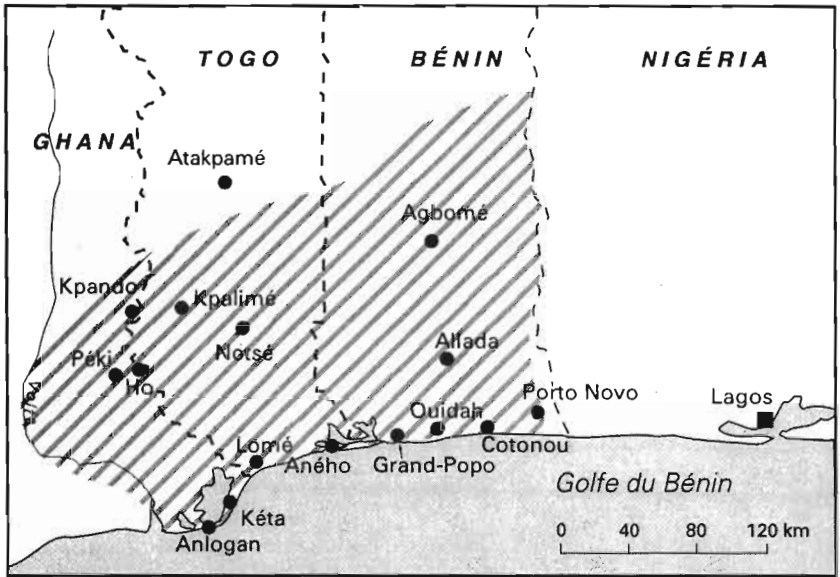
Les populations qui habitent la région ainsi délimitée sont majoritairement d'origine aja, d'où le terme ajatado⁽¹⁾ pour désigner cette aire. Cette dénomination vient ainsi rectifier une longue méprise des réalités socio-linguistiques de cette région. La célébrité du royaume fon du Danhomé⁽²⁾, après sa conquête de la côte par le roi Agadja dans les années 1730, suscita en effet de nombreuses relations de voyageurs ou de capitaines qui le firent connaître aux XVIII^e et XIX^e siècles comme le

(1) Composé de "aja" (le peuple) et "Tado" (sa capitale historique). Aja se prononce toujours "Adja".

(2) Ou, en français courant, Dahomey.

seul État de la Côte dite des Esclaves, au mépris des autres peuples aja de la région. Cette situation évolua au début du XX^e siècle au profit des Éwé, en raison des écrits des ethnologues et linguistes allemands qui les révélèrent aux milieux scientifiques européens⁽¹⁾. Westermann, à travers ses écrits, conféra en effet à l'éwé le statut de langue matricielle, dont seraient dérivées toutes les langues de l'aire ajatado : c'est une grossière méprise, qui rejette dans l'oubli le plus total la langue aja, pourtant véritable matrice dans laquelle ont pris naissance tous les parlers de cet ensemble⁽²⁾.

Carte n° 23 : L'aire culturelle ajatado dans le Golfe du Bénin



Les différentes populations concernées peuvent être singularisées en neuf groupes linguistiques (l'aja, l'éwé, le fon, l'ayizo, le xwla, le gun, le guin, le sahwé, le xwéda), répartis entre le Togo, le Bénin et le Ghana. Ces distinctions ne sont en fait que conventionnelles ; tous ces parlers

(1) C'est dès 1857 que le pasteur B. Schlegel publia un premier essai de codification de la langue éwé.
 (2) La tendance actuelle vise à considérer toute l'aire ajatado comme un *continuum* dialectal ou un complexe linguistique divisé en cinq grandes sections : les dialectes aja, éwé, guin, fon et xwla-xwéda (Capo 1983 : 47-57). Cet auteur a proposé de désigner l'ensemble par le terme de "gbè" ("la langue", dans la plupart de ces parlers), mais les linguistes ne sont pas encore unanimes à ce sujet.

provenant de l'aja, il subsiste une intercompréhension de proche en proche entre eux. De plus, certains sont fractionnés en dialectes, tel l'éwé en ouatchi, anlo, bè, danyi, agou, et d'autres encore...

Dans quelles conditions, à quels moments et par quels processus cette différenciation s'est-elle opérée ? Quel est le peuplement ancien de la région et quels sont les autres groupes qui s'y sont installés ? Voilà les questions essentielles dont les réponses constitueront la trame de l'histoire de la mise en place du peuplement de l'aire ajatado.

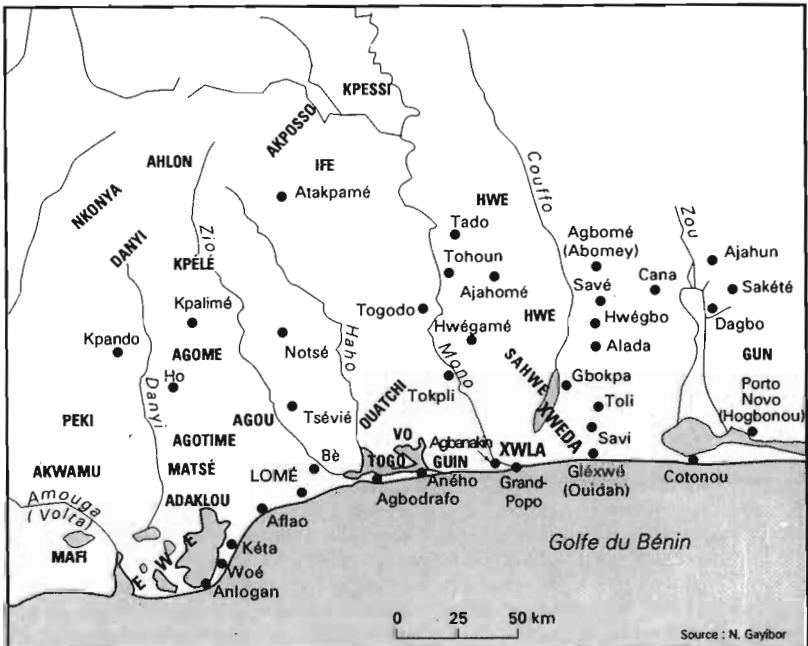
I - LE TEMPS DES ORIGINES : XIII^e-XVI^e SIÈCLES

A. L'ASCENSION DE TADO

1. Les migrations légendaires

Reconstituer avec certitude les différents itinéraires suivis par les ancêtres des Aja jusqu'à Tado est une tâche malaisée. Cette remarque vaut

Carte n° 24 : Cités et peuples ajatado et leurs voisins



aussi pour la précision et la localisation des points de halte, tant les diverses versions des traditions divergent sur des points de détail, sans toutefois être contradictoires sur le fond. Chaque clan, tout en conservant le cadre général commun à tous les groupes, introduit dans le récit des innovations (noms de lieux, migrations secondaires, ancêtres fondateurs de clans) qui traduisent ses propres préoccupations.

A Tado, les traditions populaires rapportent que les ancêtres des Aja seraient venus du pays yorouba⁽¹⁾. Togbé-Anyi, prince d'Oyo, aurait immigré à Kétou avec un groupe important ; il en repartit plus tard pour finalement élire domicile auprès des Alou à Azanmè, petit hameau des bords du Mono, qui deviendra Tado.

Les traditions d'Oyo, popularisées par S. Johnson (1921 : 3), rattachent les Aja à la descendance d'Odoudouwa⁽²⁾, dont l'un des petits-fils sera sacré *olupopo*⁽³⁾.

Bien que certaines traditions aja et éwé désignent Kétou comme lieu d'origine, celles de Kétou en revanche ne mentionnent aucunement un quelconque groupe aja ; de là vient la supposition que les ancêtres yorouba des Aja, à leur passage dans cette localité, ne revêtaient pas alors une identité particulière méritant de retenir l'attention⁽⁴⁾.

Le dynamisme du peuplement yorouba demeurait tel qu'ils s'égaillèrent rapidement dans la région à partir d'Ilè-Ifè. Des traditions yorouba, on peut retenir en effet qu'il existait à Ilè-Ifè un système de gouvernement monarchique bien structuré dès avant l'arrivée d'Odoudouwa au pouvoir. Ce dernier aurait profité d'une faiblesse du système politique en place pour s'emparer des rênes du pouvoir au cours du règne d'Obalata (Johnson : 8).

-
- (1) Organisé précocement en cités-États à fort caractère monarchique. Ilè-Ifè en était le cœur spirituel, Oyo la principale puissance politique, appuyée sur une redoutable cavalerie.
- (2) Ancêtre mythique des Yorouba.
- (3) "Roi des Popo" ; l'ethnonyme popo est l'appellation générique que les Yorouba utilisaient pour désigner les peuples ajatado. Il fut popularisé par les premiers commerçants européens à avoir sillonné la Côte des Esclaves et attribué particulièrement aux Xwla (Grand-Popo) et Guin (Petit-Popo). L'origine de cet ethnonyme a fait couler beaucoup d'encre. Il semble désormais acquis qu'il dérive du yoruba *kpokpo*, "benjamin", prononcé *popo* par les Européens (Oloukpopo aurait été le benjamin des petits-fils d'Odoudouwa).
- (4) Surtout s'il s'agissait d'une querelle dynastique lors d'une succession au trône (ce qui fut une cause fréquente de sécession dans les monarchies africaines). Le candidat vaincu se retire ; son rival heureux n'a aucun intérêt à entretenir sa mémoire.

Les résultats des recherches archéologiques, à travers les datations des divers vestiges exhumés (notamment la céramique), ainsi que l'étude des listes dynastiques, permettent de situer ces événements au VIII^e ou au IX^e siècle. La dispersion des petits-fils d'Odoudouwa⁽¹⁾, signalée abondamment par les traditions yorouba, aurait eu lieu au cours du IX^e siècle, et la fondation d'Oyo et Kétou au plus tard au XI^e siècle, en raison des avatars des diverses migrations dans ce milieu forestier.

Les immigrants, d'un niveau technologique et politique plus élaboré, s'imposèrent aux diverses populations locales avec plus ou moins de facilité selon les endroits, y créant des colonies toutes nouvelles comme à Oyo, Kétou ou Sabé, ou évinçant les dynasties locales dont ils usurpèrent les fonctions à la tête des groupes en place, comme à Bénin⁽²⁾

2. La migration vers le Mono et la fondation de Tado

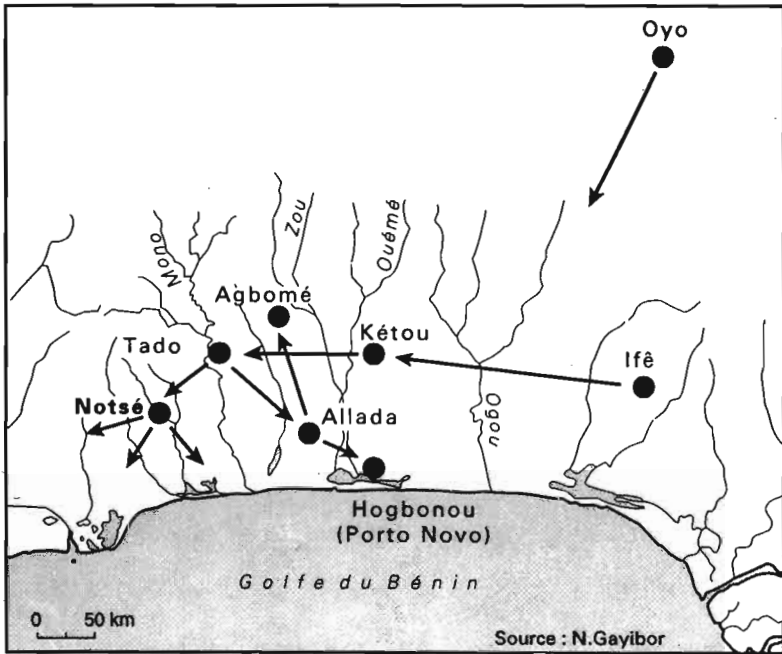
Les traditions de Tado rapportent avec détail les différentes péripéties qui menèrent leurs ancêtres de Kétou vers le Mono, et la fondation de Tado. Mais l'épopée du groupe est occultée par celle de l'ancêtre-fondateur, Togbé-Anyi.

Les traditions confèrent à ce personnage aux pouvoirs exceptionnels une allure mythique qui fait mettre son existence en doute, à commencer par son nom et ses origines. Son nom, renvoyant au culte qui lui est rendu dans son sanctuaire de Togbuihwé à Tado (culte auquel sont étroitement associés l'abeille et un monticule de terre censé le représenter), relève du domaine du mythe⁽³⁾. Ses origines sont également indéfinies. On le dit prince d'Oyo, ayant fui les intrigues de palais pour s'installer à Tado, petit-fils de l'ancêtre déifié des Alou né à Oyo, ou enfin prince yorouba né à Tado. En fait, Togbé-Anyi, comme tous les grands héros fondateurs de dynastie, appartient depuis longtemps à la légende.

A leur arrivée à Azanmè, les immigrants -à ce que rapportent les traditions- entendirent le bruit assourdissant des marteaux résonnant sur l'enclume, signe de l'activité des forgerons alou. Y était également installé

-
- (1) Cette dispersion des "petits-fils d'Odoudouwa" traduit sans aucun doute le vaste mouvement migratoire qui affecta notre région au début de ce millénaire à la suite d'une importante évolution démographique. Il n'est pas impossible que ces sécessions fussent essentiellement dues à des conflits au moment des successions dynastiques, comme souvent en Afrique.
 - (2) Bénin-City actuelle, à l'est du pays yoruba.
 - (3) Togbé-Anyi signifie littéralement "Ancêtre-Terre" ou "Ancêtre-Abeille".

Carte n° 25 : Les migrations ajatado



le clan des Azanou, détenteurs de l'autorité politique. Ces derniers prétendent avoir immigré d'un "Nord" indéterminé.

L'alliance conclue entre les deux clans -celui des Azanou et celui des nouveaux venus- permet à Togbé-Anyi (ou du moins à ses successeurs immédiats) de monter sur le trône. Cet abandon du pouvoir politique entre les mains de ces immigrants a sans doute été librement consenti, car il fut assorti d'une condition expresse : les traditions de Tado rapportent en effet que "Aza" -le chef des Azanou- n'accepta de céder le pouvoir à Togbé-Anyi qu'à condition de prendre ses sept fils comme ministres. Ceux-ci sont donc choisis dans la descendance d'Aza et forment le clan des Siko, alors que les rois, les *anyigbafio*, le sont dans celui de Togbé-Anyi. Mais, paradoxalement, le clan royal de Tado se dit aza.

Quant aux Alou, présumés autochtones, ils sont chasseurs, agriculteurs, mais surtout fondeurs et forgerons. Les vestiges de cette

activité sont représentés par les tas de scories et de laitiers (*aguinkpé* en aja) disséminés dans la brousse aux alentours de Tado⁽¹⁾. Les Alou, forts de la puissance mystique que leur conférait le secret de la fonte et de la forge, ne se souciaient guère -relatent les traditions- des intrigues politiques. Leur pouvoir ésotérique se manifeste surtout à l'occasion de l'intronisation des rois.

Peut-on dater un événement aussi important que l'arrivée des immigrants yorouba⁽²⁾ à Azanmè et leur alliance avec le clan des Azanou ? Les nombreux vestiges archéologiques -notamment les fragments de tuyères et de scories- indiquent l'existence à Tado d'une activité métallurgique à une époque que les datations par thermoluminescence situent entre le XIème et le XIIème siècle⁽³⁾. Compte tenu des éléments d'appréciation évoqués plus haut concernant notamment Kétou, il semble raisonnable, dans l'état actuel des recherches, de situer cet événement dans la même période.

De nouvelles vagues d'immigrants affluèrent, venant renforcer les anciens quartiers déjà existants ou en créant de nouveaux, tous plus ou moins éloignés les uns des autres, et séparés par des aires de brousse. Il serait en réalité plus convenable de parler de plusieurs villages disséminés sur le site de Tado, subdivisés chacun en quartiers et portant le nom générique de Tado en plus de leur propre dénomination ; ainsi parle-t-on de Tado-Alou et Ahwétougbe (habités par les Alou), Tado-Domé (par les Azanou) ou Tado-Ajatchè (par les descendants du groupe de Togbé-Anyi).

En dehors de ces principaux quartiers, les autres villages formant l'agglomération de Tado sont Kpéyi (qui aurait été la garnison de l'armée de la ville), Avédji et Aoutélé.

B. LE ROYAUME DE TADO

1. Culture et vie matérielle à Tado

Le développement rapide de la cité est dû en partie à sa situation

(1) Cf. supra, p. 54.

(2) Ou présumés tels.

(3) Les recherches archéologiques d'A. D. Aguigah ont permis de dater certains vestiges à environ 1050 de notre ère. Cf. supra, p. 54.

géographique privilégiée. Situé non loin du Mono, à l'orée de la zone forestière, Tado fut en effet un carrefour commercial important dans la région, réputé en outre pour ses travaux de forge. Les forgerons alou fabriquaient des flèches, des lances, toutes sortes d'outils et surtout de longs couteaux à lame recourbée -dénommés *akadrakpou*- très recherchés dans la région. Ils échangeaient ces produits par une sorte de commerce muet fondé sur le troc avec une population voisine désignée sous le nom de *Ashikégodui*⁽¹⁾. Cette activité a dû pourtant être interrompue assez tôt, suite à la décadence de la ville et à l'importation massive, dès le XVIII^e siècle, des barres de fer d'Europe en provenance de la côte le long de l'axe fluvial du Mono ; les Alou, en effet, ont de nos jours perdu le secret de la fonte du fer et déclarent ne rien savoir concernant les tas de scories et de laitiers découverts autour de Tado.

Pourtant, au cours de son âge d'or, que l'on peut estimer entre les XIV^e et XVII^e siècles, Tado a certainement joué le rôle de grand foyer "industriel" de toute cette région, en relation bien entendu avec les centres *akpafou* au nord-ouest, et peut-être avec Bassar, plus au nord. Vers le sud, il entretenait des relations commerciales suivies par le Mono, avec les agglomérations de la côte. Cette situation privilégiée favorisa le développement économique, l'éclosion d'activités multiples et, par voie de conséquence, l'élaboration d'une civilisation originale, dont les seuls vestiges à présent sont d'énormes quantités de scories, de tuyères et de pipes artistiquement décorées, ainsi que des débris de pavés en tessons de céramique posés sur chant ou à plat, vestiges sur lesquels J. Devisse (1987 : 20-21) a porté l'appréciation que l'on sait⁽²⁾.

Les échos de cette renommée dépassaient largement le cadre régional. C'est ainsi qu'au début du XVII^e siècle, un jésuite espagnol, Alonzo de Sandoval (1627), décrit le royaume de Tado comme "*un royaume puissant s'étendant sur un territoire immense à l'intérieur, avec une zone côtière de cinquante lieues*⁽³⁾ *de longueur où se trouvait un port sûr, gouverné par un Noir appelé Eminence*".

Cette renommée survécut longtemps à la période d'apogée de la ville, et même jusqu'au XIX^e siècle. Norris écrivait en effet en 1789 : "*Ajira [Aja] était jadis une grande ville très peuplée... C'est même*

(1) Il s'agit probablement du peuplement ancien du plateau d'Aghomé.
(2) Cf. supra, p. 58.
(3) De l'ordre de 200 km.

aujourd'hui encore un lieu assez considérable". Recueillant en 1817 l'opinion des Aja et des Ewé de la côte à propos de Tado, Bowdich (1819 : 222) renchérisait : "*Tadou [Tado] est considéré comme le plus grand royaume de Kerrapay*"⁽¹⁾, tandis que Robertson (1819 : 236) décrivit à la même époque Tado et Notsé comme étant toutes deux de grandes villes.

Mais cette renommée et cette richesse attirèrent très tôt la convoitise de populations voisines. C'est ainsi que les traditions de Tado rapportent plusieurs attaques survenues de l'est, perpétrées par les cavaliers yorouba d'Oyo et par les guerriers fon d'Agbomé, probablement au cours des XVII^e et XVIII^e siècles.

Tado dut donc s'entourer de remparts⁽²⁾, sans doute autant pour répondre aux traditions architecturales des villes yorouba que pour se prémunir des attaques ennemies. Ces fortifications -ou du moins ce qu'il en reste- rappellent vaguement celles de Benin-City. Il s'agit en effet d'une esquisse de mosaïque de remparts entourant une enceinte principale, de forme à peu près circulaire, englobant les trois principaux villages : Alou, Domé, Ajatchè. On a l'impression qu'à l'origine, ne fut érigée que cette enceinte principale. Puis, avec le temps et la création de nouvelles fermes, furent élevés des pans de fortifications rattachant ces hameaux au noyau central, les mettant ainsi à l'abri d'éventuels agresseurs. Certains de ces établissements -comme Kpéyi- étant assez éloignés du centre, cette tentative a dû tourner court, laissant subsister des vestiges s'étirant dans la brousse en direction de ces lieux.

Il est impossible, dans l'état actuel des recherches, de reconstituer le tracé de ces fortifications, non seulement à cause de leur disparition en maints endroits, mais encore en raison de l'existence de plusieurs murailles secondaires, qui entouraient le palais de chacun des souverains. Seuls des travaux archéologiques d'une certaine envergure permettront de faire la lumière sur cet aspect de l'architecture de Tado.

-
- (1) Ou Kreppy, c'est-à-dire les Ewé. Bowdich avait mené une ambassade anglaise jusqu'à la capitale des Ashanti, où se trouvaient des commerçants d'origines très diverses.
 - (2) La tradition attribue l'érection de ces fortifications à Aja Kpondjin, "soixante-quatrième roi" après Togbé-Anyi.

2. Le pouvoir royal à Tado

Aux origines, le pouvoir politique était détenu par les chefs de clan, chacun administrant son groupe. Les différents clans étaient fondamentalement indépendants les uns des autres, tout en entretenant des relations de bon voisinage.

Cette situation évolua avec l'arrivée de Togbé-Anyi, qui, on l'a dit, parvint à imposer son autorité aux clans pré-existants. Cette réussite fut scellée par son alliance avec les Azanou, alliance qui lui permit d'imposer son autorité suprême apparemment sans heurts. Il organisa alors le pouvoir politique, et le dota d'un véritable appareil gouvernemental.

a) L'*anyigbafio*

L'*anyigbafio*⁽¹⁾, grâce au caractère exceptionnel conféré à lui par son intronisation⁽²⁾, est un objet de culte pour ses sujets, qui ne peuvent même pas l'entrevoir : il vit cloîtré dans son palais⁽³⁾, d'où il ne sort pratiquement jamais, sauf la nuit, à l'abri des regards indiscrets. Ceux qui vivent dans son entourage immédiat, ainsi que les grands dignitaires de la cour -les *tashinon*- ne peuvent l'approcher qu'en rampant et en se couvrant de poussière⁽⁴⁾. Afin de conserver intact son fluide magique, qui lui permet de contrôler les forces occultes de la nature, ses pieds ne doivent pas entrer nus en contact avec le sol : il marchera toujours chaussé des sandales royales. Son palais est en outre entouré de murailles

-
- (1) Littéralement : le "roi de terre"; en réalité le "roi-prêtre de la terre". La succession au trône, héréditaire quant au lignage (celui de l'ancêtre fondateur), est cependant élective quant à la personne choisie.
 - (2) Elle a lieu à Togbuihwe, le palais de Togbé-Anyi, partiellement restauré pour la circonstance. Les différentes phases du rituel d'intronisation, monopole des *tashinon*, demeurent secrètes. Retenons simplement que les différents clans de *tashinon* interviennent chacun à tour de rôle dans les diverses phases de ces cérémonies.
 - (3) Après l'intronisation, le nouveau roi réside pendant quelque temps (un à trois ans, parfois plus) dans un palais provisoire, dénommé *Salamè*. Pendant ce laps de temps, il se fait construire son propre palais, souvent un peu à l'écart des quartiers. Le palais royal, *Amégahwé*, est toujours entouré de murailles. Il n'y a donc pas de résidence royale fixe. Chaque souverain se fait construire la sienne et l'habite jusqu'à sa mort. Tado et ses environs comptent ainsi un certain nombre de ruines -parfois visibles- de ces palais parsemant la région. Quelquefois les clients du roi viennent élire domicile dans les environs du palais, donnant ainsi naissance à des villages dont un certain nombre ont subsisté jusqu'à nos jours. C'est le cas de Katonmè, où vécut le roi Katon, et Kpatsivou, où vécut le roi Akpamagbo.
 - (4) Seuls les Alou, du fait de leurs liens familiaux avec le clan royal (ils sont réputés les oncles utérins du roi) sont dispensés de ce cérémonial.

qui l'isolent du monde extérieur. Cette puissance rejaillit sur les personnes qui vivent dans son intimité : ses épouses. Aucune personne, aucun dignitaire, quel que soit son rang, ne peut les regarder de face. Il fallait s'écarter précipitamment du chemin si, d'aventure, on venait à croiser une de ses épouses sur la route. Les traditions d'Agbomé rapportent en outre que les personnes obligées de passer sous les murailles du palais royal devaient ramper en ces lieux pour ne pas être tentées de jeter un coup d'oeil par-delà les enceintes et surprendre les épouses royales dans leur intimité⁽¹⁾.

Il est clair que toute cette étiquette ne fut élaborée que progressivement, tout au long des siècles et des règnes qui suivirent, chaque roi apportant sans doute sa contribution à la consolidation du système.

On peut ainsi estimer (mais ce n'est pas une certitude) que, à l'instar du royaume du Bénin, où l'*oba* cessa d'être visible pour ses sujets à la suite du décès de l'*oba* Ehengbuda, mort noyé dans les lagunes côtières au cours d'une campagne au début du XVII^e siècle (Ryder 1980 : 117-118), certaines règles ne furent instituées qu'à la suite d'expériences vécues qui obligèrent l'*anyigbafio* et son entourage à prendre des mesures appropriées, qui reçurent ensuite force de loi. Il est en tout cas évident que le caractère sacré de la personne royale est à la base de la royauté dans le monde aja. On le retrouvera d'ailleurs dans les grands États issus de Tado : à Allada⁽²⁾, à Notsé, à Agbanakin et à Anlogan par exemple. Seul le royaume fon, dont les fondateurs rejetèrent les vieilles institutions pour mieux asseoir leur autorité monarchique, échappe à cette règle : il devint un État puissamment centralisé autour de la toute-puissance du souverain.

L'*anyigbafio* détenait en principe le pouvoir politique et religieux. En raison de sa réclusion dans son palais, il se produisit cependant très tôt un partage des pouvoirs entre ses conseillers -les *tashinon* (voir plus loin)- et lui.

C'est un roi thaumaturge : le premier devoir du roi envers son peuple lui est imposé par ses pouvoirs ésotériques, qui lui permettent de

(1) D'où le verbe *sa* ou *ta*, qui veut dire ramper. Par ailleurs, muraille se dit *do* ou *ado*, d'où le toponyme Sado ou Tado.

(2) A Allada, l'*tajahoutonon* (roi) perdra tout pouvoir politique après la conquête de son royaume en 1724 par Agaja d'Abomey.

canaliser les forces occultes régissant l'univers afin de les utiliser pour le bien-être de la société. Il lui échoit donc l'écrasante tâche de veiller à la prospérité du pays, d'assurer la pluie et l'abondance des récoltes, d'éloigner les calamités de toutes sortes. Pour ce faire, il dispose d'une canne magique, symbole de son pouvoir : l'*edotsi*, capable d'accomplir des prodiges. Mais de tous ces dons, la population reconnaît surtout en sa personne le "*faiseur de pluie*", capable de commander aux éléments de la nature -grâce au pouvoir "*Jisa*"⁽¹⁾- et de provoquer la pluie en temps de sécheresse afin de féconder la terre. L'*anyigbafio* est en même temps un devin, capable de prédire l'avenir afin de neutraliser les malheurs pouvant s'abattre sur la population. Togbé-Anyi est d'ailleurs considéré par les *bokono*⁽²⁾ comme le premier *boko* du monde aja, dont le nom est indissociablement lié à celui d'Alou-boko et d'Alou-gbèdè (Pazzi 1979 : 159-160). L'*anyigbafio* est, de ce fait, le grand prêtre des principaux cultes du pays aja, en particulier de celui rendu à l'ancêtre Togbé-Anyi dans son sanctuaire de Togbuihwé.

b) Les *tashinon*

Ainsi perpétuellement sollicité pour régler des problèmes d'ordre religieux, l'*anyigbafio* n'avait guère le temps, ni surtout la possibilité, de remplir pleinement des fonctions politiques. Ce rôle échoit donc traditionnellement à ses conseillers, les *tashinon*⁽³⁾. Le rôle et l'importance des *tashinon* se sont progressivement dessinés et affinés au cours des siècles. Ils sont choisis dans les clans Azanou, Siko, Zafi, Fiayi et Honoukwè. Ils gouvernent de concert avec les *ahoviwo*, princes de sang, parmi lesquels est désigné un représentant qui siège à leur conseil, mais sans voix délibérative. A ces grands dignitaires, appartient la réalité du pouvoir politique : ils jugent, commandent et décrètent. L'*anyigbafio* n'assume en fait que la pérennité du système.

Quelle que soit donc leur puissance, les *anyigbafio* devaient compter avec ces *tashinon*, véritables "*faiseurs de rois*". Gravitant autour du trône, ces gérantes en tirent en effet leur pouvoir et leur substance. Sachant leur sort lié à celui du souverain, ils surent patiemment grignoter les prérogatives royales pour finalement s'imposer et se rendre

(1) Littéralement : "lier le ciel" (Pazzi 1979 : 159).

(2) Devins de l'oracle afa.

(3) Les "*tantes paternelles*"; à Tado, ce terme sert à désigner les hauts dignitaires du royaume, sans considération de sexe.

indispensables à la bonne marche du système.

c) L'administration royale

Deux clans semblent avoir été principalement affectés au service royal : les Siko et les Awanou. Les Siko occupaient traditionnellement les hautes charges de l'Etat : ministres et hauts fonctionnaires de tous genres. Nous n'avons malheureusement pu recueillir aucune information précise quant à l'organisation administrative du royaume : la décadence est survenue trop tôt pour que les traditions aient pu conserver ces détails. Il est cependant probable qu'à l'instar de tous les États hiérarchisés, le royaume de Tado disposait d'un corps de gouverneurs, d'administrateurs et de magistrats assurant le fonctionnement de l'appareil gouvernemental⁽¹⁾.

Quant aux *Awanou*⁽²⁾, également fonctionnaires royaux, mais de rang subalterne, ils s'occupent des tâches mineures. Les Siko légiféraient, décrétaient et commandaient ; les Awanou exécutaient les ordres et sentences des *tashinon*. Ils s'occupaient, entre autres tâches, des deux prisons royales : celle d'Adomé -le futur quartier Domé-, où étaient enfermés les coupables de délits mineurs, et celle de Doloumé, au-delà de Kpéyi, réservée aux coupables de crimes de sang ou de lèse-majesté, qui y étaient exécutés.

Le service militaire était organisé sur le même principe de la répartition des rôles entre Siko et Awanou. Les Siko formaient un corps d'élite : la garde royale chargée du maintien de la sécurité tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'État. Cette garde était divisée en unités cantonnées aux divers points névralgiques du royaume, comme à Kpéyi et à Sagada, sur les rives du Mono, que contrôlait, semble-t-il, un poste douanier. Les Awanou constituaient les hommes de troupe de l'armée commandée par des officiers Siko. En temps de guerre, cette armée était renforcée par des soldats levés dans tous les clans.

3. Extension territoriale de Tado

Quelle était en fait l'étendue du royaume ? S'agissait-il d'une cité-État, comme l'affirme Pazzi, ou d'un véritable royaume, comprenant

(1) Qu'il ne faut naturellement pas concevoir comme un État moderne.

(2) Descendants des prisonniers de guerre yorouba.

plusieurs provinces ? Cette seconde hypothèse semble plus vraisemblable à cause des nombreuses colonies aja implantées dans la région. Il s'agit là sans doute d'une politique consciente des *anyigbafio* pour dominer un vaste espace en y créant des colonies, ce qui expliquerait les premières migrations à partir de Tado : celles des Néglékpé d'Afagnan⁽¹⁾, des Hwé, des Xwla et des Ayizo, dont l'expansion s'effectua principalement en direction de l'est et du sud, vers la mer, le long de la voie fluviale du Mono.

a) Les Néglékpé d'Afagnan

L'une de ces premières colonies semble avoir été celle des forgerons Néglékpé, créée sur le site de l'actuel Afagnan. Cet établissement a dû être fondé afin de répondre aux besoins en outils en fer des populations de cette région, où les Néglékpé introduisirent le culte de Togbé-Anyi sous le nom de Togbé-Nyigblen⁽²⁾.

b) Les Hwé

Ce fut ensuite le tour des Hwé qui, selon certaines versions, auraient été les premiers à quitter Tado sous le règne d'Aja Foufoulili, successeur "immédiat" de Togbé-Anyi, sous la conduite de Zonou, frère du roi (de Souza 1978). Ils s'établirent entre le Mono et le Couffo, autour de deux grands centres : Hwégamé et Ajahomé, encore appelé Womi. Mais selon une tradition rapportée par C. Merlo et D. Vidaud (de Medeiros 1984 : 278-279), toute cette région aurait été administrée au nom de l'*anyigbafio* de Tado par deux gouverneurs résidant respectivement à Ajakotomè et Jikpamè. Excellents agriculteurs, les Hwé contribuèrent à répandre efficacement l'influence de Tado dans la région : *"le roi de Tado commandait jusqu'ici. Les chefs des Hwé allaient rendre compte au roi de Tado"*, ont reconnu le chef Adolphe Kpatika d'Ajakotomè et ses notables (de Souza 1978).

c) Les Xwla et les Xwéda⁽³⁾

Ils auraient quitté Tado sous le règne d'Aja-Ho, troisième successeur de Togbé-Anyi, pour émigrer vers le littoral, mais se

(1) Ou Afanyan. A 30 km au nord d'Aného.

(2) A. de Surgy y voit un avatar du Nyigblin (mâle ou femelle) des lagunes anlo et du lac Togo.

(3) Naguère appelés Pla et Péda (Popo pour les Européens)

séparèrent en traversant la zone marécageuse -le *Ko*- autour du lac Axè⁽¹⁾. Ils s'établirent sur la côte entre le Mono et le lac Nokwé.

Les Xwéda -dont les véritables origines sont loin d'être élucidées- élirent domicile autour du lac Axè, à Guezen, puis s'étendirent vers Saxè et Gléhwé (Ouidah). Par la suite, quelques lignages émigrèrent à Glidji, dans le sillage du roi Assiongbon Dandjen du Genyi (royaume de Glidji), lors dès conflits avec le Danhomé au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, comme on le verra plus loin.

Quant aux Xwla, ils s'avancèrent vers la mer et s'établirent à l'embouchure du Mono sous la direction de l'ancêtre Avlèkpon (Mouléro 1966 : 38). Ils créèrent successivement, au bord du lac Axè, une "*ville souterraine*" (pour se soustraire, semble-t-il, aux exactions des soldats de Tado), puis, le long du Mono, Agome-Séva, Adamé, Agbanakin et enfin Xwlagan (Grand-Popo), sur la côte. Au début du XVII^e siècle, le peuplement xwla s'étendait sur toute la Côte des Esclaves, de la Volta à Gbadagri⁽²⁾ ; ils furent en effet à l'origine de la création des cités comme Aflao⁽³⁾, Abrée⁽⁴⁾, Xwlavixo⁽⁵⁾, Glidji, Jeta, Jeken, Donoukpa⁽⁶⁾, Ekpen⁽⁷⁾ et Sèmè (Pazzi 1979 : 174). A partir d'Agbanakin, devenue leur capitale, les Xwla pratiquèrent une politique impérialiste. Ils dominèrent toute cette région en y créant un véritable royaume côtier, ainsi que le confirmait en 1659 le RP José de Najara en visite à Allada :

"Le roi de Popo avait été autrefois un vrai empereur, car il percevait le tribut de plusieurs royaumes de cette côte qui se sont actuellement levés contre lui ; parmi ceux-ci, il y avait le royaume d'Arda"⁽⁸⁾.

Cette expansion n'a pourtant été possible qu'après que les Xwla eussent rejeté ou amoindri l'autorité de Tado. Les rois d'Agbanakin avaient mis sur pied un appareil gouvernemental pour s'occuper de l'administration du royaume. Les plus importants postes étaient détenus

(1) Ou Ahémé.

(2) Entre la frontière du Bénin et la ville de Lagos.

(3) Ou Aplao (aujourd'hui frontière du Ghana et du Togo).

(4) Site d'Agbodrafo.

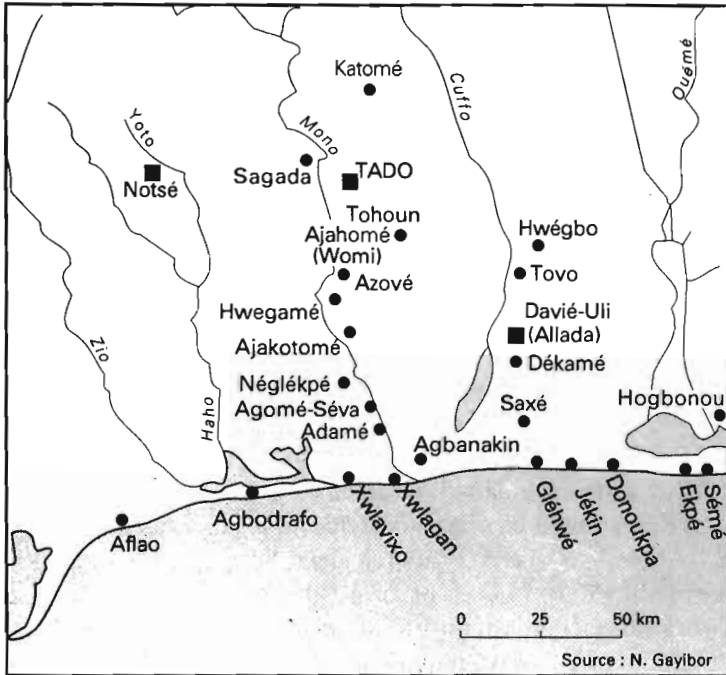
(5) Site de la future ville d'Aného.

(6) Site de la future ville de Cotonou.

(7) Où aboutissaient au XVIII^e siècle les caravanes venant d'Oyo (Pazzi 1979 : 126).

(8) *Espejo mystico*, 1672 (Bibliothèque nationale, Madrid).

Carte n° 26 : Zone d'influence de Tado



par le *kpamegan* (“ministre des traditions de la cour”, c’est-à-dire chef protocole), le *togan* (ministre des eaux) et le *gbéto* ou *gbétodèyè* (ministre des forêts).

Les Xwla et les Xwéda vivaient de pêche, mais surtout de la vente du sel⁽¹⁾ -dont le grand marché était Xwlagan, par où il était convoyé à travers le Mono vers Tado et les régions environnantes⁽²⁾- et des perles -*fouti*- extraites localement ; ces perles, très recherchées (les fameuses pierres d'aigry, d'acori ou de Popo), rendirent la région célèbre.

Il est pratiquement impossible, dans l'état actuel des recherches, d'établir une chronologie précise de ces migrations et installations successives de colonies aja dans la région. On peut toutefois estimer que

(1) Ce sel était extrait, selon une méthode artisanale, de la terre saumâtre des régions marécageuses de la côte, principalement dans les zones de Djéta et Djébadji.
 (2) Raison pour laquelle le sel y est indifféremment désigné sous les termes de “*dje*” ou “*xwla*”: le “sable de Xwla” (ce dernier terme est surtout utilisé la nuit).

ces colonies avaient été mises en place avant le XV^e siècle, lorsque débutèrent les grandes migrations de Tado.

Comment se répercutait l'autorité des *anyigbafio* sur ces vassaux ? Il est certain, en raison de la faible marge de manoeuvre que les *tashinon* accordaient aux rois, que l'autorité de ces derniers -si jamais elle fut réelle- ne pouvait s'exercer qu'à travers les dignitaires de Tado. Il est donc logique de supposer que les *tashinon* se chargeaient de l'administration de ces colonies pour le compte du roi.

Il est par ailleurs probable que les liens de sujétion entre Tado et ses dépendances -quels qu'ils aient été- laissaient à ces dernières une marge d'autonomie assez importante pour qu'elles puissent concevoir une politique intérieure, voire extérieure, de façon assez autonome. Cet état de choses permit notamment aux Xwla de pratiquer une politique expansionniste qui mit toute la côte sous leur autorité. Cette relative indépendance entraîna des conséquences néfastes pour Tado, car les liens réels de vassalité -hormis sur le plan religieux- devinrent très vite tout théoriques, les souverains de ces petits royaumes s'étant de fait soustraits du joug de Tado, probablement dès le XV^e siècle⁽¹⁾. Seuls furent conservés vivaces les liens culturels et religieux, Tado étant jusqu'à nos jours considéré comme la patrie ancestrale dont le roi, l'*anyigbafio*, demeure une sorte de demiurge dont les prières constituent, aux yeux du peuple, une panacée contre tous les maux et malheurs pouvant s'abattre sur les groupes d'origine aja.

4. Les rois de Tado

Vouloir établir une liste cohérente et crédible des rois de Tado relève d'une véritable gageure ; la précoce décadence du royaume et surtout le déplacement de la capitale de Tado à Tohoun⁽²⁾ à la fin du XVIII^e siècle, lors d'une épidémie de variole, ont contribué à diluer les souvenirs rattachés à Tado et à renforcer les nouvelles structures mises en place par les fondateurs de Tohoun au détriment de l'ancienne capitale,

(1) Ces liens politiques ne devaient cependant pas être totalement rompus puisque, à la fin du XVII^e siècle, Foli Bébé dut s'adresser, sur les conseils des Xwla d'Agbanakin, au roi de Tado avant de s'installer à Glidji : cf. infra, pp. 258-259.

(2) Tohoun est situé à 14 km au sud de Tado. Cette cité a été fondée au cours du XVIII^e siècle par Koumbo, un grand chasseur de Tado, qui aurait conseillé à son frère, le roi Aja-Vivi, de venir s'installer à Tohoun (qui est de nos jours le chef-lieu administratif de la préfecture du Moyen-Mono).

dès lors désertée par ses rois pendant deux siècles. Il n'est donc point étonnant que, dans les différentes listes proposées par plusieurs informateurs, les noms des rois de Tado aient été souvent, sinon vagues et désincarnés, du moins réduits parfois à de simples onomatopées récitées sans grande conviction, alors que, dans le même temps, l'on garde un souvenir précis et vivace des différents rois qui se sont succédé à Tohou tout au long du XIX^e siècle.

Certaines traditions avancent le chiffre de 144 rois qui auraient régné à Tado, puis à Tohou, des origines à nos jours : un chiffre symbolique dans la culture ajatado-yorouba, souvent utilisé pour signifier un grand nombre⁽¹⁾. Cette liste pourrait inclure un grand nombre de *tashinon* très influents, qui ont joué un rôle prépondérant, éclipsant par là certains souverains officiels⁽²⁾. En effet, même Oyo, malgré son ancienneté par rapport à Tado et ses multiples soubresauts politiques, ne présente qu'une liste de trente-cinq *alafin* des origines à la destruction du royaume par les Peul, vers 1835 (Johnson 1921 : 669-670).

De la confrontation et de l'analyse des diverses sources, il ressort que, dans l'état actuel des recherches, la liste "chronologique" des rois de Tado pourrait en fait s'établir comme suit : Togbe-Anyi, Baja, Soji, Foufoulili, (...), Kpondjin, (...), Asimadi, (...), Kpengblin, Katon, Tosogbe, Atanvon, (...), Akpamagbo (?), Mavon (?), Vivi, Atsidekou, Alowou, Kpoyizou, Alokpeto, Kanoumabou⁽³⁾.

L'histoire de Tado restera probablement pour longtemps encore -sinon à jamais- partielle. Il semble malheureusement impossible de redonner vie à la plupart de ces rois, ne serait-ce qu'en les insérant dans une généalogie cohérente -que l'on ne peut établir dans les conditions actuelles- à travers ces longs siècles d'existence de la ville,

-
- (1) Les traditionnistes sont en fait incapables de retrouver les 143 noms des prédécesseurs de l'actuel souverain. Le roi Alokpéto et ses conseillers qui avancèrent en 1942 le chiffre de 143 (lui même compris) n'ont pu en citer qu'une quarantaine. L'actuel roi, Aja-Kanoumabou, s'appuyant sur ces informations, s'affirme le 144^e roi ; dans deux listes qu'il proposa à une dizaine d'années d'intervalle, il cita 68, puis 76 noms...
 - (2) Autre hypothèse : la durée des règnes aurait pu, à certaines périodes, se limiter à un nombre très réduit d'années (se terminant par un suicide, volontaire ou forcé) comme on en trouve des témoignages à Notsé et à Togoville : le roi est plus puissant mort que vivant. Mais cette disposition limite le nombre des candidats...
 - (3) Les (...) indiquent une importante interruption dans la liste ; les (?) signalent l'absence de garantie dans l'ordre de succession. Les six derniers noms (les rois qui se sont succédé depuis le déplacement de la capitale à Tohou jusqu'à nos jours) sont dans l'ordre chronologique.

tant les rares données dont nous disposons pour reconstituer ce passé sont, pour la plupart, floues et de plus en plus évanescentes à mesure que passent les années. La tentation est grande, dans ces conditions, de projeter nos imaginations sur ce passé relativement lointain afin de compenser les défaillances des sources. Mais, comme le dit si bien Raymond Mauny, *“il ne s'agit pas de fabriquer à l'Afrique un passé qu'elle n'a pas, mais tout simplement de rechercher celui qu'elle a eu en réalité, quel qu'il soit”*⁽¹⁾.

Photo n° 21 : Aja Kanoumabou, *anyigbafio* de Tado



Le seul espoir de mieux connaître ce passé réside dans une étude plus poussée des autres royaumes aja issus de Tado, et sur lesquels nous détenons des sources relativement plus abondantes.

(1) R. Mauny : L'Afrique tropicale, de la période pharaonique à l'arrivée des Arabes ; in *Présence Africaine*, n° 52, p. 93.

II - ET TADO ENGENDRA NOTSÉ...

1. Les origines

Il est probable que le royaume de Tado a été affecté par de sérieux bouleversements au début du XV^e(¹) siècle car, au cours de cette période, se déroulèrent d'importantes migrations, qui aboutirent à la fondation d'Allada, au sud-est de Tado, et à celle de Notsé, à l'ouest. Les causes de ces exodes, mal connues, sont souvent rattachées aux conflits politiques relatifs à la succession au trône ou à la recherche d'espace vital. Les traditions de Notsé, dans leur grande majorité, rapportent que les ancêtres fondateurs n'auraient passé qu'un bref séjour à Tado, préférant aller fonder leur propre ville plus loin, libre de toute attache. Quelques traditions de Tado relient pourtant le départ des futurs Ewé à certains événements qui se seraient déroulés au cours du règne d'Aja-Kpondjin, dont la "tyrannie" aurait poussé plusieurs lignages à désertir la ville. Il est possible, enfin, que cet exode vers Notsé ait été entrepris à l'initiative des rois de Tado, tout comme l'avaient probablement été ceux des Hwé, des Xwla et des Ayizo.

Le groupe des migrants aurait quitté Tado sous la conduite du chasseur Afotsè ou Ndétsi, ou encore de l'ancêtre Noin ou Da, selon les versions. Les traditions de Notsé racontent en détail des péripéties de cette migration. Afotsè et les siens traversèrent la région forestière en direction de l'ouest, sur près de soixante-dix kilomètres à vol d'oiseau, avant de s'arrêter à Tako, sur le site de la future ville de Notsé, après avoir franchi le Mono et le Yoto.

Le site de Notsé était-il occupé avant l'arrivée des gens de Tado ? Il semble certain que oui, malgré les véhémentes dénégations de la plupart des traditionnistes de la ville. Une judicieuse confrontation des traditions de diverses origines a permis d'aboutir à cette conclusion, que confirment maintenant les données de l'archéologie. En effet, l'assurance avec laquelle les habitants du quartier Tégbé affirment que leurs ancêtres

(1) Il est très difficile, on s'en doute, de trouver des repères chronologiques fiables en l'absence de documents écrits. Le début des mouvements migratoires vers Allada et Notsé a été fixé au XV^e siècle sur la base des investigations concernant le début de l'occupation du site d'Allada par les Agassouvi. Les éléments pris en compte pour cette analyse sont, d'une part, la liste des rois d'Allada-Togoudo et, d'autre part, le premier document écrit faisant mention du même royaume par trois missionnaires portugais en poste dans la ville de Bénin (Nigeria actuel) en 1593 (N. Gayibor 1985, II : 258-261).

auraient toujours vécu sur place, le rôle important du *mawouno* (grand prêtre de la divinité *Mawou*⁽¹⁾ des Tégbé) dans les rites d'intronisation, ainsi que l'état d'érosion avancée des polissoirs de Notsé, sont autant de preuves de l'existence de ce peuplement ancien. Enfin, dernier argument important, des datations obtenues à partir d'analyses de supports argileux carbonés des pavements de Notsé remontent aux environs de 1020-1040 de notre ère⁽²⁾. On peut donc conclure à la présence de ce peuplement ancien sur le site avant l'arrivée des migrants venus de Tado.

2. La formation de la cité

Très vite, le petit hameau prit de l'importance, avec l'arrivée de nouvelles vagues d'immigrants venues de Tado et de Dogbo⁽³⁾. De l'avis de certains informateurs, la population, très nombreuse, se répartissait, à l'apogée de la cité, en 36 quartiers. Ce nombre, s'il est exact, fut considérablement réduit après l'exode des Ewé : la plupart de ces quartiers, désertés alors par leurs habitants, se sont dépeuplés ; du coup les rescapés furent forcés de se regrouper autour du noyau ancien.

Il est par conséquent pratiquement impossible de connaître le nombre exact de quartiers à l'époque de la splendeur de la ville, et encore moins les noms de ceux qui furent abandonnés. L'histoire se concentre surtout autour des quartiers actuels qui, de l'avis unanime des informateurs, auraient été créés dès les premiers temps de l'expansion de la ville. Ces quartiers originels, au nombre de sept, sont : Tégbé⁽⁴⁾, Tako⁽⁵⁾, Ekli, Agbaladomé⁽⁶⁾, Anakpé⁽⁷⁾, Adimé⁽⁸⁾ ; des quartiers et lieux publics

-
- (1) Ce terme, qui signifie "l'Insurpassable", fut choisi par les missionnaires pour désigner le Dieu des chrétiens.
 - (2) Cf. supra, pp. 58-59.
 - (3) Localité située entre Agbomé et Tado.
 - (4) Quartier des présumés autochtones. La grande divinité Mawou, dont le sanctuaire trône dans une forêt sacrée au nord du quartier, représente la divinité suprême de la ville à travers le rôle éminent que le quartier joue dans l'intronisation des rois de Notsé.
 - (5) Le premier quartier fondé par les immigrants de Tado. Y furent édifiés les sanctuaires d'Agba, Agboé et Ekpé, divinités que les Ewé prétendent avoir ramenées d'Oyo (ou de Kétou, selon les informateurs).
 - (6) Doit son nom à la divinité Agba, dont le sanctuaire y fut installé.
 - (7) Ce nom dérive de celui de la divinité Ekpé, dont le sanctuaire y fut transféré. Mais ce quartier est également désigné indifféremment sous les noms de Avizouha ou Alinou.
 - (8) Il doit son essor au culte de la divinité Gougoutéyou, qui fut installée sur place.

désertés, on se rappelle encore : Wotségbème⁽¹⁾, Soujafème⁽²⁾, Gbédékondji⁽³⁾, la place du marché⁽⁴⁾, Azakpodji⁽⁵⁾.

Ces différents quartiers et centres d'intérêt de la ville étaient séparés les uns des autres par des aires de brousse, qui servaient de terrains de culture. On a en fait l'impression qu'il s'agirait ici, tout comme à Tado, de plusieurs villages disséminés sur le territoire délimité par l'enceinte.

3. La vie matérielle à Notsé

Les éléments d'appréciation de la vie matérielle à Notsé, tout comme à Tado, demeurent rares et d'importance inégale. Aussi, dans l'état actuel des connaissances, ne peut-on formuler que des hypothèses quant à l'importance numérique de la population et de l'extension de l'habitat. On attend donc beaucoup des travaux archéologiques en cours. Les informations fournies par les traditions et les premières fouilles permettent cependant de donner quelques précisions sur l'évolution de l'habitat et la vie dans la cité.

a) L'habitat et la vie quotidienne

A propos de l'importance numérique de la population à l'apogée de la cité, certains traditionnistes (dont le regretté notable Djadjaglo, du quartier Agbaladomé) affirment avec force et conviction que, même aux meilleurs jours, la population excédait à peine quelques milliers de personnes, perdues dans l'immense enceinte que délimitaient les fortifications. De l'avis du notable Damoin, par contre, la population aurait été si importante que les paysans étaient obligés de cultiver des champs à l'extérieur de l'enceinte.

-
- (1) Qui fut, semble-t-il, la résidence du roi Wotsé. Ce quartier fut abandonné par ses habitants, qui ont rejoint Alinou. Ce transfert a dû s'opérer au cours du XIX^e siècle, car les habitants d'Alinou ont continué à y enterrer leurs morts jusqu'à une période récente.
 - (2) C'était la grande place publique de la ville, au milieu de laquelle se dresse un grand baobab. Elle est située entre les quartiers Tako, Agbaladomé et Ekli. Les grandes assemblées plénières et les grands procès criminels y tenaient leurs assises.
 - (3) Quartier des forgerons, à l'emplacement de l'actuel hôpital.
 - (4) A l'emplacement du temple protestant.
 - (5) Au centre-ouest, sous l'enceinte. Les fouilles de 1984 y ont révélé des pipes de différentes périodes, des vases et surtout plusieurs squelettes, ainsi que diverses variétés de perles dont les morts avaient été parés avant leur inhumation.

Il est en tout cas certain que, de quelques dizaines d'individus peut-être à ses débuts, cette population put s'accroître par la suite dans d'importantes proportions par accroissement naturel et par immigration de lignages étrangers -tels les Dogbo- attirés par la renommée de la ville. Il serait cependant fort hasardeux, en l'absence de fouilles archéologiques systématiques, de procéder à des estimations quant à l'importance numérique de cette population.

L'extension de l'habitat a incontestablement été plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les résultats des fouilles d'Azakpodji (une zone qui n'est plus habitée aujourd'hui) en témoignent.

L'habitat, au sein de la ville (tout comme d'ailleurs à Tado), était constitué de petites concessions familiales, comprenant un ensemble de cases, parfois entouré d'une clôture en branchages ou en paille. Le sol des cases, dans les demeures des personnes aisées, était généralement pavé de tessons de céramique, décorés ou non. Mais plus répandue était la technique de damage du sol et de crépissage des murs à la bouse de vache ou à l'argile rouge, procédé peu coûteux et à la portée de toutes les familles.

Chaque concession comprend la case du chef de famille, plus grande et plus spacieuse que les autres, et une case par épouse. Les enfants en bas âge demeurent avec leur mère ; une fois adultes, ils construisent leur propre case au sein de la concession paternelle. Ils y résident fort longtemps, même après leur mariage, et ne la quittent généralement qu'à la mort de leur père, lorsque le frère aîné prend la direction de la lignée. Ils partent alors, avec leurs femmes et leurs enfants, fonder chacun leur propre concession un peu plus loin, mais toujours sur le domaine réservé au lignage.

Dans les cases, le mobilier, sommaire, comprend généralement le lit -une élévation en terre ou en bois sur laquelle est déroulée la natte-, les sièges et tabourets, taillés par des menuisiers ou simplement constitués de troncs d'arbres débités en rondins. L'essentiel des ustensiles est constitué dealebasses évidées et de récipients en terre cuite.

Les vêtements en usage sont taillés dans l'*étsé*, sorte de toile

obtenue à partir de l'écorce de l'iroko travaillée⁽¹⁾. Le coton, dont les fils servent à tisser l'*aka*⁽²⁾, est également connu. Pour obtenir des étoffes de différentes couleurs, il suffit de teindre, soit les fils avant le tissage, soit l'*aka*, avec les techniques appropriées de la teinturerie -*aho*⁽³⁾-, techniques bien maîtrisées par des spécialistes (souvent du sexe féminin).

L'*étsé* sert à confectionner les *adéwou*, sorte de tunique descendant parfois jusqu'aux genoux, la tenue quotidienne des hommes. Les grands pagnes d'apparat -*lokpo* ou *kente*-, signe de noblesse par excellence, demeurent l'apanage des souverains et des gens aisés.

La base de l'alimentation est essentiellement constituée de pâtes de céréales -moulues sur des meules en pierre- et de tubercules. Les produits de la chasse et de l'élevage (volaille, ovins, caprins) fournissent le complément protéinique.

b) Les activités économiques

Elles ne diffèrent pas non plus de celles qui sont en usage à Tado : agriculture, chasse et artisanat forment l'essentiel, la part du lion. De l'avis de nos informateurs, la fonte aurait été pratiquée à Notsé, à partir des cuirasses latériques ferrugineuses. Les fondeurs utilisaient, semble-t-il, des fourneaux de forme trapue, dont la hauteur n'excédait sans doute pas un mètre. Cependant, jusqu'à ce jour, aucune trace de cette métallurgie n'a été découverte. Il serait donc raisonnable, dans l'état actuel des recherches, d'admettre que le fer travaillé à Notsé provenait sans doute en grande partie de Tado, avec lequel d'intenses liens -tant économiques que sociaux- avaient été maintenus, ainsi que des régions akpafou (Gayibor 1992) et peut-être bassar.

Les forgerons, installés à Gbédékondji, non loin de la place du marché, fournissaient aux autres corps de métiers les outils nécessaires dans l'accomplissement de leurs travaux. Aux cultivateurs, ils livraient les *kadran* ou *akadran*⁽⁴⁾, sorte de longue lame en fer à l'extrémité parfois

-
- (1) Le tronc de l'iroko était débité en rondins. A l'aide de bâtons, on frappait longuement sur l'écorce, qui se dilatait, puis se détachait du tronc. Séchée, elle était ensuite assouplie et devenait lisse et douce au toucher.
 - (2) Etroite bande d'étoffe qui sortait des métiers à tisser. On la désigne plus volontiers sous le nom d'*agbamévo*.
 - (3) L'indigo est la couleur la plus répandue.
 - (4) Le même outil est appelé *akradrakpui* à Tado. Il peut, à l'occasion, servir d'arme.

recourbée, servant à préparer le sol pour recevoir les semailles. Ils ravitaillaient les chasseurs en flèches empoisonnées, puis, à partir du XIX^e siècle, en fusils fabriqués localement. Les échanges avec les marchands négriers sur la côte ayant en effet popularisé l'usage des fusils de traite dès la fin du XVIII^e siècle, les forgerons locaux ne tardèrent pas à les copier, face à l'ampleur de la demande des armées et des chasseurs. Il en existait deux variétés : le *tchakawim* et le *kavisè*, tous deux munis d'un bout de silex qui produit l'étincelle enflammant la poudre. Les femmes de Tégbé, par contre, se sont spécialisées dans la fabrication des objets en céramique. Cette activité demeure encore de nos jours l'originalité des femmes de ce quartier, qui produisent ustensiles et objets d'art ou de culte avec des techniques éprouvées.

Photo n° 22 : **Danse de chasseurs en pays éwé (chasseurs armés du “*tchakawim*” : fusil fabriqué localement)**



Grâce à ces multiples activités, la ville s'ouvrit largement aux échanges avec les différents centres urbains contemporains. De la côte, lui parvenaient différents produits, dont le plus important était le sel importé d'abord du pays xwla, puis, plus tard, de Keta. Tado, la région akpafou et, dans une moindre mesure, Bassar lui fournissaient du fer. De

la région d'Atakpamé, lui provenaient les esclaves domestiques. Le marché de Notsé, qui s'animait tous les six jours, réunissait un monde hétérogène de marchands ambulants venus des environs. Les commerçants de la ville se déplaçaient également en caravanes -pour des raisons évidentes de sécurité- pour se rendre aux grands marchés régionaux comme Tado, Tohoun, Atakpamé ou Tsévié.

Les transactions furent longtemps dominées par le troc, avant l'introduction des cauris, dont l'usage fut généralisé dès le XVI^e siècle à partir de la côte⁽¹⁾. Cette prospérité accrut la renommée de Notsé dans toute la région et d'Elbée, lors de son passage sur la côte en 1669 -une période certainement postérieure à l'apogée de la ville-, à travers les informations recueillies sur place, nous en parle en termes grandiloquents (1691 : 382- 383) :

“Le roi de ces terres est puissant et a bien du pays ; grand politique, il ne s'applique à rien d'autre qu'à rendre⁽²⁾ les querelles et procès de son peuple ; ses voisins n'osaient lui faire la guerre à cause de sa puissance. L'on dit qu'il met facilement cinq cent mille hommes sur pied⁽³⁾ et que la ville où il demeure est plus peuplée et plus grande que Paris.”

Mais cette prospérité et cette renommée, difficile à rappeler à travers ces lignes, n'a cependant été possible que grâce à la solidité des institutions politiques et économiques mises en place par les lignages venus de Tado.

4. Les fortifications de Notsé

C'est dans ce contexte que furent érigées les fortifications autour de la ville. Il existe en fait deux enceintes fortifiées à Notsé : l'une, de taille moyenne -*Agbogbovi*- fut construite, semble-t-il, sous le règne de Da, le plus ancien souverain dont la tradition a gardé le souvenir, probablement au cours du XV^e siècle. Elle servait, selon certains informateurs, à isoler le domaine royal au sein duquel n'étaient admis que les membres du clan royal. De l'avis du feu chef Agokoli III, elle aurait

-
- (1) De l'avis de certains informateurs, les négociants se servaient d'une certaine monnaie de pierre ; peut-être s'agit-il des *sokpé* ou “pierres de foudre”.
(2) Régler.
(3) De guerre.

Photo n° 23 : **Les vestiges de l'enceinte de Notsé, vue partielle de l'intérieur**



imité la forme d'un demi-cercle et s'adosserait à la grande enceinte⁽¹⁾ vers l'est, du côté de Tado. Les vestiges de ces anciennes fortifications ont pratiquement disparu, et peu de traditions les mentionnent.

En ce qui concerne la grande enceinte, compte tenu du fait que les premiers fossés découverts apparaissaient à l'intérieur -et non à l'extérieur, comme c'est généralement le cas des fortifications défensives-, le professeur Posnansky suggère qu'il s'agirait probablement d'un ouvrage de prestige, les fossés à l'intérieur n'étant d'aucune utilité en cas d'attaque. Mais on se rendit compte par la suite que les fossés étaient répartis de part et d'autre, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur⁽²⁾. Par ailleurs, le caractère quelque peu désordonné et inachevé de la construction fait douter de l'efficacité de ces fortifications en cas d'attaque orchestrée par un ennemi en grand nombre, décidé à parvenir à ses fins. Elles devaient

(1) Voir supra, page 66.

(2) L'existence des fossés est due aux techniques de construction, c'est-à-dire le prélèvement de l'argile de part et d'autre de l'ouvrage. Cf. supra p. 68.

donc probablement jouer deux rôles à la fois : un rôle défensif, car leurs dimensions énormes devaient dissuader les attaques ennemies, et un rôle de prestige pour la renommée politique d'Agokoli, instigateur de leur érection. En outre, il serait peut-être judicieux de donner également une signification économique à ces travaux. Les enceintes permettent en effet de contrôler les entrées et sorties des hommes et surtout des produits, donc de les taxer. Les fortifications qui entourent la cité et les champs facilitent sans aucun doute le contrôle des ressources du terroir. Il est enfin probable que, dans l'esprit de ses constructeurs, ces fortifications aient surtout servi à délimiter symboliquement le périmètre à l'intérieur duquel s'exerçait l'autorité effective d'Agokoli, selon l'héritage yorouba qui assimile cité et monarchie.

5. Les institutions politiques

a) Les débuts du pouvoir centralisé

A l'arrivée des immigrants de Tado, le village de Tégbé était régi par un pouvoir théocratique contrôlé par le *mawouno*, grand prêtre, on l'a dit, de la divinité *Mawou*. De l'alliance entre ces deux peuples résulta le pouvoir politique à Notsé, sur des bases impossibles à élucider. Les futurs Ewé, attirés sans doute dans la région par l'existence de Tégbé, vinrent habiter Tako, probablement avec l'accord du *mawouno*. Ce dernier conserva, vis-à-vis du pouvoir royal, des prérogatives qui se manifestent à travers le privilège quasi-exclusif d'introniser les rois de Notsé.

De Tako, où il s'était d'abord installé, le lignage royal alla ensuite s'établir sur une colline, Dakpodji⁽¹⁾, à environ cinq cents mètres de là. Le roi, choisi dans ce lignage, dirige la petite agglomération, qui ne comprenait que trois quartiers : Tako, Ekli et Dakpodji. Tégbé était alors distant d'environ deux kilomètres.

b) Le *mawoufia*

A Notsé, le souverain porte plusieurs titres : *anyigbafia*⁽²⁾,

(1) La "Colline de Da".

(2) *Fia* signifie roi ; le même terme se retrouve chez les Aja et les Guin sous la forme "fio".
L'anyigbafia, c'est le roi (prêtre) de la terre.

mawoufia⁽¹⁾ ou *homefia*⁽²⁾, traduisant chacun son état et ses fonctions. Ici comme à Tado, le souverain détient un pouvoir purement nominal : il règne, mais ne gouverne pas. L'influence de ses conseillers, pour la plupart membres du clan royal, ne semble pas avoir été aussi prépondérante qu'à Tado. Cette dernière assertion, qui n'est guère vérifiable dans l'état actuel des recherches, pose évidemment l'épineux problème de la structure de ces différents pouvoirs, et des relations et interactions entre eux.

Le rituel en usage à la cour des rois de Notsé demeure pour l'essentiel une copie presque parfaite de ce qui se pratique à Tado :

* Confinement du souverain dans ses appartements (de là son titre de *homefia* : "le roi de la chambre") ;

* Interdiction de toucher tout objet tranchant, car, s'il lui arrivait par mégarde de blesser n'importe quel être animé, ne fut-ce que le ver de terre le plus insignifiant, il en résulterait de graves dangers pour la communauté. Dans de pareils cas, il faudrait alors accomplir certains rites spéciaux, afin de conjurer le mauvais sort qui, sans ces cérémonies propitiatoires, ne manquerait pas de s'abattre sur la ville. De ce principe découle également un autre interdit étendu à toute la ville : le sang humain ne doit jamais souiller le sol. Ainsi, si d'aventure un crime de sang est commis dans la ville, il faut effectuer des rites de purification auprès des divinités tutélaires de la cité afin de calmer leur colère et déjouer les malheurs.

* Ceux qui l'approchent (épouses, domestiques vivant dans son entourage immédiat et conseillers) ne le font qu'en se couvrant de poussière.

* Aucun homme ne doit le regarder de face, ni lui adresser directement la parole, si ce n'est le dos tourné et courbé à genoux.

De l'observance stricte de ces interdits dépend l'efficacité du pouvoir du roi sur le plan surnaturel. La puissance mystique de

(1) Littéralement : "*roi de mawou*" ; allusion au fait que les cérémonies d'intronisation, présidées par le mawouno, se déroulent sous l'égide du dieu Mawou, dont le culte sera rattaché à la royauté.

(2) Littéralement : "*roi de la chambre*" : allusion à sa réclusion à vie dans son palais.

l'anyigbafio réside en effet essentiellement dans le “*pouvoir de faire tomber la pluie à volonté*”, donc d'assurer la fécondité du sol, et partant, de tous les êtres animés, en éloignant les risques de malheur. De là découlent le caractère théocratique du pouvoir et la renommée des rois de Notsé, renommée qui survécut dans la mémoire collective des Ewé de la diaspora. Au début du XIX^e siècle, Robertson (1819 : 236) écrira à la suite des informations recueillies auprès des populations côtières :

“Oäche [Notsé] est une cité privilégiée par le fait que le cabécère Otekpeh, qui y réside, est un grand prêtre ; beaucoup d'habitants du pays environnant s'y rendent pour profiter des bienfaits de ses prières et de sa protection. Son influence est si grande que même les aliffa⁽¹⁾, prêtres mahométans, n'osent pas se mêler de ses pratiques religieuses”.

c) L'investiture des rois de Notsé

Il est pratiquement impossible, de nos jours, de reconstituer dans le détail les cérémonies d'investiture des souverains de Notsé ; la raison profonde réside dans le bouleversement de la royauté au cours des siècles par des événements majeurs qui ont, lentement, mais sûrement, fini par laminer les traditions et coutumes relatives à l'institution royale dans l'esprit des notables, à tel point que plus personne n'est réellement en mesure de donner des informations précises sur ces rites⁽²⁾.

Les institutions politiques de Notsé ont en effet été ébranlées à trois reprises. La première fut un coup de force sanglant perpétré par Da, le (ou l'un des) premier(s) souverain(s) de la cité, qui, pour donner le pouvoir à son fils, organisa l'assassinat de tous les ayants droit dans un gigantesque incendie, qui détruisit Dakpodji. Ce coup de force aboutit à l'avènement d'une nouvelle dynastie et à l'abandon du quartier royal, qui ne sera jamais reconstruit⁽³⁾. La seconde fois fut le règne d'Agokoli, roi révolutionnaire qui voulut innover en essayant de briser les coutumes et interdits qui faisaient du souverain l'otage de ses conseillers. Les conséquences de cette tentative furent la dispersion des Ewé et, comme corollaire, une redéfinition du rôle politique de *l'anyigbafia* dans le sens

(1) *Alfa*, savants -et enseignants (voire médecins)- plutôt que prêtres.

(2) La dernière intronisation d'*anyigbafio* remonte à plus d'un siècle.

(3) On y édifia à la fin des années 1940 la principale école publique de la ville. C'est le piétinement des élèves qui a mis à jour les franges du pavement du sanctuaire retrouvé par A. D. Aguigah.

Photo n° 24 : Komédja, premier *yovofia* de Notsé



d'un contrôle plus strict de son action par l'instauration de la "règle des trois ans" : dorénavant, les *anyigbafia*, choisis de préférence âgés, ne règneront plus que trois ans, au bout desquels ils devaient disparaître, victimes d'une mort rituelle.

Cette charge, devenue alors redoutée, excluait les candidats volontaires. Les princes pressentis s'enfuyaient et ne revenaient en ville qu'après l'investiture d'un nouveau souverain. Il fallait donc user de subterfuge pour obliger l' élu à accepter l'intronisation. Cette pratique se poursuivit sans interruption de la fin du XVI^e ou du début du XVII^e

siècle⁽¹⁾ jusqu'à l'avènement d'Ajayito, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En dépit de la marque du sceau royal⁽²⁾, Ajayito refusa de se soumettre à la coutume. Devant cette détermination, les notables furent contraints de supprimer la règle des trois ans en renouant avec les anciennes pratiques qui permettaient au souverain de régner jusqu'à sa mort naturelle.

Le dernier bouleversement, qui fut fatal à l'institution royale, advint également au cours du règne d'Ajayito ; ce fut l'arrivée des colonisateurs, en l'occurrence les Allemands, qui, à leur arrivée, nommèrent pour leur propre commodité -le *mawoufia* ne pouvant sortir de sa concession- un chef qui représenterait la population auprès de l'administration coloniale. Les conséquences de cette nomination furent catastrophiques pour le souverain. L'administration coloniale ayant complètement occulté le pouvoir traditionnel, le *yovofia*⁽³⁾ finit, au fil des décennies, par prendre plus d'importance aux yeux de la population locale que le *māwoufia*, qui fut presque entièrement délaissé, voire méprisé par ceux-là mêmes qui l'avaient installé roi. On ne se souvenait de lui que lorsque des calamités -sécheresse ou épidémie- s'abattaient sur la ville. Il était alors consulté pour accomplir les rites nécessaires afin de changer le cours des événements et rendre le sort plus favorable.

Mais plus rien n'était comme auparavant. Abandonné par toute la population qui, autrefois, assurait sa subsistance, le *mawoufia*, poussé par la nécessité, dut sortir au grand jour pour aller cultiver ses champs et vaquer à ses occupations personnelles. Ayant ainsi transgressé les plus terribles interdits ancestraux, le souverain perdit du coup, aux yeux des foules, la puissance magique que lui conférait son intronisation. L'institution, vidée de sa substance, demeure certes, mais ne revêt plus de signification. C'est ainsi que, après la mort d'Ajayito, son fils Tsèvi assura la régence, mais ne fut jamais intronisé jusqu'à sa mort. Il fut remplacé par Alidjinou, qui "régna" de 1962 à 1990, date de sa mort, sans avoir été non plus intronisé. Le véritable problème, c'est qu'il n'y a plus aucun notable capable de se rappeler dans le détail les rites essentiels que doivent subir les élus, la dernière intronisation, celle d'Ajayito, ayant eu lieu il y a maintenant plus d'un siècle.

(1) Période probable du règne d'Agokoli.

(2) Par l'argile blanche (*éiè*), dont on se sert dans diverses cérémonies traditionnelles.

(3) Littéralement "chef des Blancs" (sous-entendu, nommé par les colonisateurs, par opposition au *mawoufia*). Ce type d'usurpation a été fréquent dans tous les systèmes coloniaux.

Photo n° 25 : Alidjinou, dernier *anyigbafia*⁽¹⁾ de Notsé



Il découle des informations reçues que les cérémonies d'investiture avaient lieu en deux étapes :

* Dès le choix du nouveau roi, une délégation, conduite par le *mawouno*, se rend en pèlerinage au sanctuaire de la célèbre divinité Nayo Friko, à Dikpéléou, en pays adélé. Sur leur demande, des rites y sont

(1) Il ne fut en fait que régent.

célébrés afin que le règne du nouveau souverain soit placé sous le signe de la paix et de la prospérité. Selon la croyance populaire, le *mawouno* ramène de ce sanctuaire les pouvoirs magiques qui rendront le futur *mawoufia* puissant et respecté.

* Les cérémonies du sacre débutent dès le retour des messagers de l'Adélé. Elles se déroulent à Dakpodji, à l'emplacement de l'ancienne concession royale, et sont présidées par les notables du quartier Tako, de concert avec le *mawouno*. Le futur souverain y effectue une retraite de seize jours, au cours de laquelle les notables et les grands prêtres des divinités le préparent, l'initient à son futur rôle et surtout lui confèrent les pouvoirs magico-religieux qui le rendront maître des forces occultes de la nature. Au cours de ces cérémonies, il subit au visage certaines scarifications -*akaba*- qui ne doivent par la suite être vues que par les personnes de son entourage immédiat⁽¹⁾.

6. L'organisation politique et administrative

a) L'administration centrale

Il sera sans doute à jamais impossible de sortir de l'oubli le détail de l'organisation politique, des hiérarchies, des charges importantes de la cité et bien d'autres aspects de la vie politique à Notsé. Le peu que l'on peut glaner provient de vagues réminiscences des traditionnistes, d'ailleurs contestables. On apprend ainsi que l'administration de la cité était réservée aux *tchami* -les conseillers du roi- tandis que la sécurité était confiée aux *asafo* -soldats-. Or *tchami* et *asafo* sont deux termes empruntés aux langues akan du Ghana⁽²⁾. C'est tout dire...

Il est cependant évident que Notsé fut une cité-État, dirigée par une administration hiérarchisée qui canalisait les attributions de chaque responsable, du chef de famille aux plus hauts dignitaires du conseil royal. La base de cette organisation administrative était le quartier, qui réunissait un certain nombre de lignages. La cellule sociale de base du quartier (*komé*) est donc le lignage (*homé*), qui intègre un certain nombre de familles descendant ou se réclamant d'un ancêtre commun. Chaque

(1) C'était l'une des raisons pour lesquelles le roi demeurait cloîtré dans ses appartements, à l'abri des regards du peuple.

(2) Ces emprunts n'ont pu être effectués qu'après la dispersion des Ewé, celle-ci s'étant opérée avant la montée en puissance des royaumes akan (fin du XVII^e) et surtout de l'empire ashanti (milieu du XVIII^e siècle).

lignage est dirigé par ses patriarches, au sein desquels le plus vieux (ou le plus influent), tient lieu de chef du lignage. A la tête du quartier règne le chef de quartier, choisi suivant sa personnalité et son influence parmi les chefs de lignage. Il peut cependant être directement nommé par le roi dans les moments de crise. Il dirige le quartier assisté du conseil des *améga* -les anciens, les "grands"- au sein duquel se trouvent réunis tous les chefs de lignage et autres personnalités éminentes du quartier. Au plus haut niveau, ces chefs de quartier -*koméfia*- sont regroupés au sein du conseil royal, le *fiaha* -littéralement : assemblée du roi- qui préside aux destinées de la ville, de concert avec les princes du lignage royal.

Cette structure pyramidale de la hiérarchie politique serait les attributions et responsabilités à chaque niveau. Au chef de lignage -*homéfia*⁽¹⁾- incombait la tâche de diriger les différentes cellules familiales de son lignage. A lui donc de juger et régler les différends familiaux, d'organiser les fêtes (mariages, funérailles, etc.), de présider les cérémonies du culte des ancêtres, bref d'être responsable de son groupe devant la société. La juridiction du chef de quartier représente une instance supérieure. De sa compétence relèvent les problèmes concernant l'ensemble du quartier. A lui de régler les conflits qui peuvent surgir entre les lignages de son quartier, de juger et condamner les coupables de délits tels que le viol, le brigandage, l'adultère, etc. Il lui revient en outre de défendre les intérêts de son quartier au sein du conseil du roi.

Ce conseil (*fiaha*) constitue la juridiction suprême de la cité. Il s'occupe à la fois des questions administratives, policières et judiciaires. C'est le véritable gouvernement, dont les membres contrôlent toute la ville. On ne peut malheureusement plus recueillir aucun renseignement précis sur les fonctions spécifiques occupées par ces personnalités. On se rappelle pourtant que le conseil se composait d'agents disséminés dans toute la cité. Ceux-ci, véritables fonctionnaires, veillaient à la bonne marche du système. Ils étaient en outre les yeux et les oreilles du conseil en ville. Cet organe s'occupait également des affaires délicates que lui transmettaient les chefs de quartier, ainsi que des crimes de sang. Les grandes séances judiciaires se déroulaient à Soujafémé, la grande place publique. Le conseil dirigeait enfin la politique étrangère de la ville en nouant et défaisant les traités avec les peuples voisins amis ou ennemis et en décidant de la paix ou de la guerre au nom de la cité. Le roi était

(1) A ne pas confondre avec le *homéfia* (de *homé* = chambre), autre titre de l'*anyigbafia*.

obligé de tenir constamment compte des avis de cet aréopage, car sans lui il n'était rien. Les messagers du roi, chargés des missions diplomatiques (en ville ou à l'extérieur) ou d'informer la population sur les décisions du conseil, étaient choisis dans le quartier Wobédomé. Le chef de ces messagers appartient au lignage d'Apétso⁽¹⁾, dont les prédécesseurs à ce poste furent Agbéhonou, Kouké, Kodjo Kpalikou et Dodjin⁽²⁾.

b) Le service royal

Le service royal est également calqué sur cette organisation administrative. Le palais royal est l'objet des soins les plus attentifs, chaque quartier ou lignage devant satisfaire les besoins du roi dans un domaine précis. Ainsi, il revenait :

* aux Agbalésiawo, du quartier Sabakomé, de fournir les épouses royales ; le roi est en effet tenu, même marié avant son intronisation, de prendre une nouvelle épouse, qui devenait la reine ;

* aux habitants du quartier Atitédomé de tisser ses pagnes ;

* à ceux de Kougbé, l'honneur de lui pratiquer les scarifications rituelles *-akaba-* au visage ;

* à ceux d'Adimè, de lui fabriquer ses sandales en cuir...

Toute la population se chargeait en outre du devoir de pourvoir le palais royal en denrées alimentaires, collectées et convoyées au palais par les notables du quartier Wobédomé. Les premières récoltes étaient systématiquement offertes au roi, qui procédait aux cérémonies de *Dzawouwou*⁽³⁾. Le souverain disposait aussi d'immenses domaines cultivés et entretenus par les populations, et dont les produits servaient également à l'entretien de la cour royale.

Ainsi libéré des soucis matériels quotidiens, l'*anyigbafia* pouvait se consacrer entièrement à ses tâches ésotériques, son intronisation lui ayant conféré le statut du grand-prêtre de tous les cultes de la cité.

(1) Qui occupait encore ces fonctions dans les années 1980.

(2) Entretiens avec l'*anyigbafia* Alidjinou, Notsé, avril 1984.

(3) Offrande des prémices des récoltes aux divinités tutélaires de la ville.

7. Les rois de Notsé

a) L'élection rotative et ses avatars

Les nombreuses crises qui ont jalonné l'histoire de la cité ont bouleversé les institutions politiques, à tel point qu'il est pratiquement impossible, de nos jours, de dresser une liste cohérente des rois de Notsé. La difficulté s'accroît du fait de la succession devenue rotative à une période non encore déterminée avec précision. Elle passait donc alternativement dans les trois quartiers Anakpé, Ekli et Agbaladomé : les souverains y étaient choisis à tour de rôle dans les familles princières.

En admettant que la règle des "trois ans" n'ait été instaurée qu'après l'exode de Notsé, à la fin du XVI^e siècle, une cinquantaine de souverains se seraient succédé au trône⁽¹⁾ jusqu'à Ajayito, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En essayant de remonter à la fondation de la cité (probablement au XV^e siècle), il faudrait y ajouter une dizaine de noms. Donc la liste des souverains compterait quelques soixante ou soixante-dix noms environ, chiffre trop élevé pour être efficacement contrôlé. On peut néanmoins reconstituer une liste de noms à partir de ceux évoqués dans les traditions.

b) Esquisse d'une chronologie relative des rois de Notsé.

Des divers éléments combien incomplets exposés ci-dessus, il ressort que :

- entre le début du XV^e et la fin du XVI^e siècle, auraient probablement régné : Da, Manyamé, Dakpé, Ago, Koli *alias* Agokoli⁽²⁾.

- entre le début du XVII^e et la fin du XVIII^e siècle : Asiga, Vito, Sroukpé, Sijé, Wotsé, Akpapou, Aloko, Agbodovi⁽³⁾.

- aux XIX^e et début du XX^e siècles : Egou, Otekpeh⁽⁴⁾, Kpovenyi,

(1) En admettant que la succession fût assurée tous les six ans (3 ans de règne, plus 3 ans d'interrègne) sans accroc pendant toute cette période -ce qui, à vrai dire, n'est guère probable...

(2) Seuls les deux derniers noms sont classés dans un ordre chronologique certain.

(3) Idem.

(4) Bien que son nom soit absent de la tradition, il est mentionné par Robertson (1819).

Klou Zankou, Agbasodénou (*alias* Kpojéga ?), Ajayito, Tsévi, Alidjinou⁽¹⁾.

Nous sommes certes très loin du compte, mais nous ne pensons pas pouvoir nous aventurer plus loin sur cette pente, dans l'état actuel des recherches, sans risque d'affabulation. Les noms retenus sont en effet ceux des souverains qui ont façonné l'histoire de Notsé d'une manière ou d'une autre pour que le souvenir de leurs règnes ait pu vaincre la barrière de l'oubli et nous parvenir. Nous ne disposons d'aucune information sur la vie de la plupart de ces *anyigbafia*. Certains, par contre, ont laissé un souvenir impérissable dans l'histoire de Notsé. Tel est le cas d'Agokoli, sur lequel toutes les communautés éwé ont cristallisé le souvenir de leur séjour à Notsé, car son nom est désormais indissolublement lié aux fortifications de la ville et, par voie de conséquence, à la grande diaspora éwé à travers toute la région.

III - UN SOUVENIR TOUJOURS VIVACE : LA DIASPORA EWE

1. Le règne d'Agokoli

L'épisode Agokoli est l'un de ces événements qui revêtent, avec le recul du temps, une portée considérable à cause des conséquences engendrées par eux. Les péripéties de ce règne ne furent certes pas banales, mais elles ont été par la suite exagérément grossies, et surtout déformées par les traditions, tant et si bien que les passions et polémiques soulevées par ce souverain sont loin de s'apaiser.

a) Agokoli : un héros culturel, craint et respecté

Agokoli succéda à son père Ago. Lui-même se prénomma Koli. Au nom de son père, il ajouta le sien et se fit appeler Agokoli. Tel que le dépeignent les traditions, Agokoli fut avant tout un souverain énergique et dynamique, qui sut réellement s'imposer en faisant fi de certains interdits et coutumes qui devaient le gêner dans l'exercice de sa fonction, du moins telle qu'il la concevait lui-même, et non à travers les arguties de ses notables.

(1) Seuls les trois derniers noms se rangent dans l'ordre chronologique. Il est à remarquer que les deux derniers ne furent officiellement que des régents.

Son arrivée au pouvoir sonna, semble-t-il, le glas de l'âge d'or dans lequel auraient vécu les Ewé sous ses prédécesseurs. Cette assertion mérite discussion. L'avènement d'Agokoli coïncida-t-il en effet simplement avec une période de troubles et d'insécurité qui l'auraient poussé à faire entourer la ville de remparts, ou bien est-ce sa tyrannie qui fit régner l'insécurité dans la ville ? Certains optent pour cette seconde hypothèse, tandis que d'autres pensent que l'une étant le corollaire de l'autre, ces deux thèses sont complémentaires et donc inséparables. Cette concession, si minime soit-elle, constitue déjà un pas franchi vers la réhabilitation de la mémoire d'Agokoli, car elle exclut l'hypothèse fantaisiste du personnage sadique, accomplissant des actes gratuits de cruauté sur ses sujets, image par laquelle la majorité des traditions éwé présentent ce roi.

b) Agokoli, roi révolutionnaire ou tyran sadique ?

Il est pourtant indéniable que le règne d'Agokoli se déroula sous le signe du conflit :

* Conflit d'autorité à l'intérieur de la ville, où Agokoli voulut sortir du cadre traditionnel dans lequel restait confinée la royauté, en intervenant personnellement dans la conduite des affaires de la cité, contre l'avis de ses conseillers ; de là une levée de bouclier unanime, qui contribua à son isolement vis-à-vis de la population.

* Conflit aggravé par la décision du roi d'imposer la construction des fortifications, de dimensions phénoménales -en raison des conditions techniques- pour l'époque. La population, mobilisée pour accomplir ces travaux dans des conditions extrêmement pénibles, soumise à rude épreuve, dut manifester ouvertement son hostilité, soutenue par les chefs de clans, déjà en fronde ouverte contre le roi.

Ce fut justement la construction de cette enceinte qui poussa Agokoli à sortir de sa réserve, du rôle qui lui était imparti par la coutume. Il semble en effet que les gérantes de la ville se soient farouchement opposés dès le début à ce projet, craignant que l'érection d'un tel ouvrage n'aboutisse à un contrôle plus sévère du roi sur la cité. Ils durent alors invoquer toutes sortes d'interdits religieux pour l'en dissuader. Mais rien n'y fit : Agokoli décida de faire fi de ces objections, et le conflit empira.

Devant l'opposition systématique et stérile de ses conseillers,

Agokoli prit les mesures énergiques qui s'imposaient. Il évinça tous les notables hostiles à sa politique et s'entoura de personnalités plus jeunes, plus dynamiques, mais aussi plus dociles et favorables à son projet. Agokoli brisait du même coup tous les interdits liés à sa fonction, en donnant une tournure résolument nouvelle à son règne. De ce sacrilège, de ce refus de se conformer à la tradition de ses ancêtres, naquirent toutes sortes de récits désobligeants à son endroit, le noircissant à souhait et le présentant aux générations futures comme un exemple pernicieux à ne pas suivre. Aussi les récits se rapportant à Agokoli ont-ils pris, la plupart du temps, un caractère de légende noire. Le personnage légendaire d'Agokoli y est dépeint comme un roi singulier, violent, tyrannique et cruel⁽¹⁾.

Cette légende, initialement en vigueur chez les Ewé de l'ouest, fut transcrite au début du siècle par les pasteurs allemands (Spieth 1906 ; Däuble et al. 1906 : 63), et popularisée par la traduction française du RP Kwakumé en 1948. Elle a, depuis lors, été reçue comme tradition irréfutable par tous les Ewé (et certains peuples voisins), qui ont retrouvé -ou trouvé- en elle leur identité.

Quoiqu'il en soit, le règne d'Agokoli marqua profondément son temps, et son souvenir perdue dans la mémoire collective des Ewé comme le premier responsable des différentes migrations qui prirent pour point de départ Notsé, et aboutirent à l'occupation du pays éwé actuel.

2. L'occupation du pays éwé

a) L'exode

Des nombreuses traditions véhiculées sur la façon dont les Ewé ont pu s'échapper de Notsé, il ressort clairement que se présentent deux types distincts de migrations :

(1) Il est évident que, s'il avait réussi à imposer son pouvoir (comme le firent ses lointains cousins de la dynastie d'Agbomé), Agokoli serait vénéré aujourd'hui comme un glorieux fondateur. Son aventure est fondamentalement l'échec de la tentative d'une nouvelle forme politique, plus centralisée, dont les Ewé se détournèrent définitivement. L'exactitude des faits narrés par la tradition a beaucoup moins d'importance que leur signification historique : le rejet de l'État, qui fut la coupure majeure de l'histoire éwé (et une différence essentielle avec le peuple fon, pourtant proche parent, qui, lui, accepta l'autorité autocratique de ses rois, qui firent de leur peuple une machine de guerre).

* L'exode massif qui, selon les traditions, se serait déroulé à l'insu du roi, par le percement nocturne du rempart d'argile, pendant que les tambours distraient la garde royale ; il est cependant hors de doute qu'il n'a pu s'opérer, pour l'essentiel, qu'avec le consentement implicite des autorités de la ville. Y prit part un certain nombre de lignages -qu'il nous est impossible de déterminer et d'identifier- dont celui des Dogbo⁽¹⁾.

* Les départs ultérieurs, qui s'effectuèrent avec le consentement d'Agokoli (ou de ses successeurs) après que la fuite des opposants eut été découverte. Certaines familles furent autorisées à aller rejoindre leurs chefs exilés ; d'autres quittèrent la ville à la recherche de terres arables. Cette saignée dut s'étaler sur la fin du XVI^e et tout au long du XVII^e siècle, paralysant lentement la ville qui, vers la fin du XVII^e siècle (ou peut-être plus tardivement), se trouva réduite à l'état de bourgade. Il semble à peu près certain que les Ouatchi, les Léklébi, les Danyi, les Houdou⁽²⁾ et les Blakpa firent partie de cette seconde vague, car leurs traditions lient leur exode à une période de famine au cours de laquelle Agokoli aurait permis à leurs ancêtres de s'exiler afin de trouver ailleurs des terres plus fertiles à exploiter.

Cette distinction sera pourtant abolie par la suite dans l'esprit des exilés, qui finirent par identifier toutes les migrations à celle de la première vague. Aussi, à quelques variantes près, le récit de la dispersion demeure-t-il le même dans toutes les communautés éwé, tant la version populaire -celle de la première vague- a supplanté les traditions individuelles de chaque groupe, s'imposant dorénavant comme la seule version officielle de l'exode, véhiculée comme telle par la littérature en langue éwé mise au point dans la seconde moitié du XIX^e siècle par les missionnaires protestants.

Les différentes phases de cette diaspora sont racontées à travers une véritable saga, où la logique et le merveilleux se disputent la préséance. De ces péripéties, la plupart des communautés éwé tireront leurs ethnonymes, en les expliquant par une série de faits anecdotiques édifiants, sans grande relation avec la réalité historique. Nous nous attacherons par conséquent uniquement à dégager les grands traits de ces récits, qui exposent le mécanisme de l'occupation du pays éwé par les

(1) Les futurs Anlo de la côte, dont les chefs, Sri et Wenya, auraient été les meneurs de la fronde contre le roi.

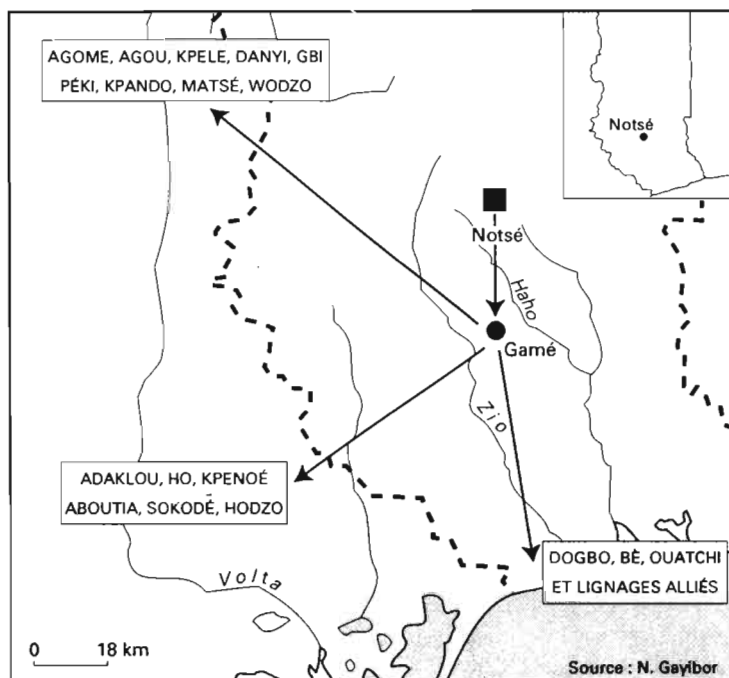
(2) Ceux-ci remontant ensuite vers le nord, pour s'implanter à Atakpamé.

différents lignages émigrés de Notsé.

Une fois sortis de la ville après avoir percé l'enceinte⁽¹⁾, tous les fugitifs auraient pris la même direction, sans destination précise. La plupart des versions citent Gamé, à 25 km au sud de Notsé, comme la première halte commune après le départ. De Gamé, les fugitifs se scindèrent par la suite en trois groupes principaux suivant leurs affinités et leurs alliances lignagères, chaque groupe s'engageant dans une direction différente afin de déjouer avec plus de sûreté les poursuites éventuelles d'Agokoli :

- l'un prit la direction du sud, vers la mer,
- le deuxième, celle du sud-ouest, vers les rives de la Volta,
- le troisième, celle de l'ouest et du nord-ouest, vers les hauteurs des monts du Togo.

Carte n° 27 : Les migrations issues de Notsé



(1) L'archéologie prouve que cette enceinte n'a probablement jamais été achevée. Mais le mythe du "perçement de la muraille", fort de sa valeur poétique, s'est imposé dans les mémoires.

b) Les phases de l'occupation du pays éwé

On peut distinguer essentiellement deux phases de l'occupation du territoire. La première aboutit à la création de grands centres régionaux tels que Tsévié, Bè, Togo⁽¹⁾, Keta, Anloga, Ho, etc ; la seconde donna naissance aux innombrables villages et sous-groupes qui ont essaimé dans toute la région entre les fleuves Mono et Volta sur une profondeur d'environ 150 à 200 km à partir de la côte.

Bien évidemment, tous les clans et lignages originaires de Notsé donnent chacun leur propre version de la migration qui les a conduits dans leur actuel habitat. Il existe toutefois un mécanisme classique commun à tous les groupes : l'ancêtre conducteur, souvent décrit comme un chasseur émérite doué de pouvoirs surnaturels, après des péripéties riches en prodiges, s'installe avec les siens en un lieu généralement désigné sous le nom de *Apédo* ou *Apédomé*⁽²⁾. Examinons, à la lumière de cette analyse, les péripéties vécues par les trois principaux groupes constitués à Gamé.

* Le groupe du Sud

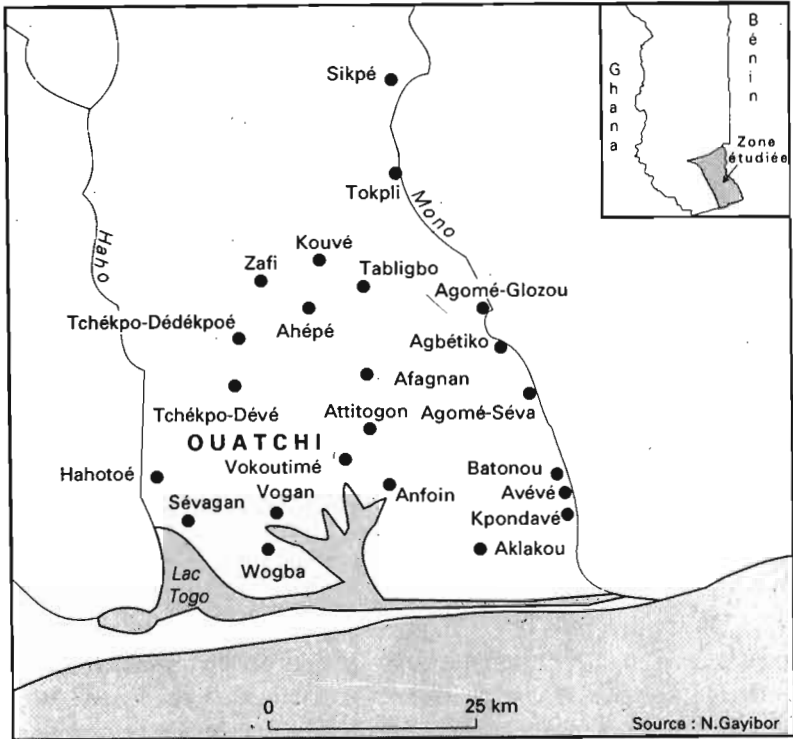
Il est dominé par les Dogbo et les lignages apparentés, sous la conduite de Wenya et de son neveu Sri. Après plusieurs éclatements qui donnèrent naissance à Gapé, puis à Tsévié et à leurs dépendances, Wenya et les siens poursuivirent leur route vers le sud. Ils gagnèrent directement la côte à Evétoko⁽³⁾, d'où ils occupèrent toute la zone côtière entre la Volta et Aflao. Ce sont les Anlo, dont les plus importantes agglomérations sont Anloga, Keta, Atsiamé, Avéno, Dzodzé, Fényi, Kliko, Wéta, Afifé (sanctuaire de la divinité Nyigblen), Anyako, Agbozomé, Mafi, Agavé..., aujourd'hui au Ghana. Les Ouatchi du futur Sud-Est du Togo participaient, pour l'essentiel, à ce groupe. Mais certaines traditions affirment qu'ils auraient quitté Notsé plus tardivement, à l'occasion d'une disette, avec l'assentiment d'Agokoli. Pourtant une étude minutieuse des traditions des différents groupes ouatchi (Vo, Ahé, Tabligbo, etc.) tend à montrer que ces divers groupements ont atteint leur actuel habitat après des pérégrinations qui leur sont particulières. C'est ainsi qu'une partie des Vo, après avoir transité par le pays anlo, est venue créer Vogan en passant

(1) Futur Togoville.

(2) De *afé* : "patrie", "pays natal" ; et *do* : "trou", "enceinte" ; *mé* : "dans", "chez".

(3) Ancien nom de Atsitéti (à l'embouchure de la Volta).

Carte n° 28 : Le pays Ouatchi



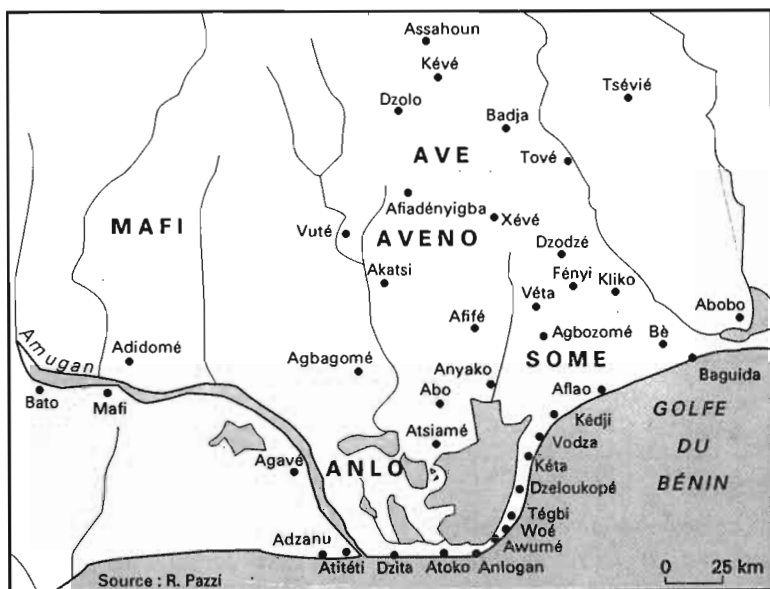
par Akoumapé ; ils y furent rejoints par une autre vague venue directement de Notsé. Répétons-le, les divers mouvements intercalaires se révélèrent si complexes dans le détail qu'il est pratiquement impossible de les suivre à la trace.

* Le groupe du Sud-Ouest

Ce groupe, conduit par l'ancêtre Aso Afédé, donna naissance aux communautés Asogli, Akoviéfé, Kpénoé, Hodzo, Sokodé, Adaklu (Mamattah 1978 : 126). Selon une tradition rapportée par Spieth (p. 8), tous ces groupements formaient à l'origine un clan dénommé Kakla. L'ancêtre et ses fils, Akoé, Aso et Létsu, auraient engendré les Akoviéfé, Ho et Létsuvi, encore appelés Kpénoé. Conduits par Létsu, les Ho auraient longtemps erré avant de s'établir à demeure dans leur actuel

terroir, raison pour laquelle les meilleures terres auraient été occupées avant leur arrivée dans la région. Ils atteignirent dans un premier temps Kpévi, non loin de Kléfé, où demeurait un peuplement autochtone contre lequel ils durent se battre, puis s'installèrent à Hodéfo, avant de s'égailler dans la région, créant les localités de Banyakoé, Hévé, Axoé, Ahliha (Spieth : 18).

Carte n° 29 : Zone de peuplement éwé du Sud-Ouest

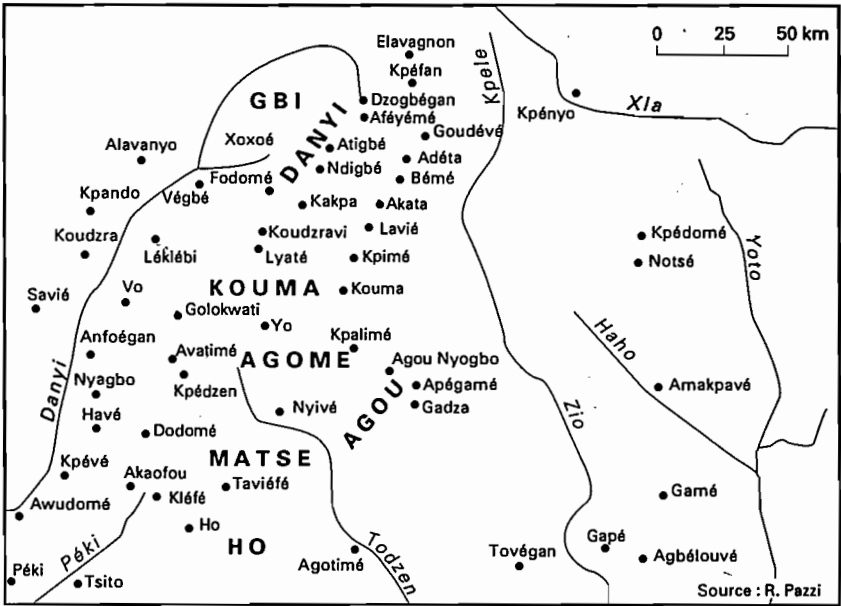


Quant aux Adaklou, ils sont composés de trois lignages apparentés qui s'enfuirent de Notsé sous la direction de leurs ancêtres respectifs, Hosu, Akala-Sofoe et Dzantia (Debrunner : 78). Ils passèrent un séjour prolongé à Wédzéfé, avant de camper sur les bords de la rivière Logbota, près du mont Adaklou.

* L'occupation des régions Ouest

Dans cette zone d'occupation, les migrants ont dû surmonter plus d'obstacles et de difficultés que les autres groupes. Cette région sera occupée par un groupe hétérogène comprenant en son sein les ancêtres fondateurs de Gbi, Péki, Alavanyo, Kpando, Kpalimé, Agomé, Agou, Vè, Logba, Savi, Dzolo, Kpédzé, Matsé, Wodzé, etc. Quant aux Agomé, ils se répartissent en cinq cités : Agomé-Tomégbé, Agomé-Yo, Agomé-Kousountou, Agomé-Kpodzi et Agomé-Kpalimé.

Carte n° 30 : Zone de peuplement éwé de l'Ouest



Les Aguawo choisirent pour leur part d'occuper le sud des Agomé, sur les contreforts du mont Agou, et essaimèrent dans les régions alentours en plusieurs groupes.

Les Kpélé se séparèrent de leurs compagnons de route aux abords de la rivière Tadjin, s'éloignèrent vers le nord, au pied du plateau de Danyi, à Novifé, avant de s'égailler en une trentaine de hameaux dont les plus importants sont Bémé, Tutu, Atimé, Tsiko, Adéta, Konda, Govié, Dugba, Agudévé, Hovié, Tsavié, Avého, Agoté, etc., dans toute la région qui porte leur nom.

Telles furent, approximativement, les principales étapes de la colonisation de cette zone par les Ewé émigrés de Notsé au cours des XVI^e et XVII^e siècles. Il faut pourtant reconnaître que ce phénomène fut plus complexe dans le détail qu'il n'est présenté ici. Les migrations intercalaires, qui se sont déroulées à partir des premiers établissements fondés par les différents groupes, ont en effet très vite éclaté, pour engendrer une multitude de villages, généralement indépendants les uns

des autres, et il serait hors de propos, dans le cadre de cette présentation, de les étudier en détail. Cette prolifération d'agglomérations a été en fait facilitée par les nouvelles structures politiques rapidement élaborées par les émigrés⁽¹⁾.

En résumé, il est donc établi qu'à travers l'aire ajatado, un peuplement ancien, solidement installé sur place depuis au moins le Néolithique, fut graduellement submergé à partir du XI^e ou XII^e siècle par des vagues d'immigrations successives en provenance de l'est, probablement du pays yorouba. Le peuple aja tire ses origines de la vie en symbiose de ces deux éléments. Des Yorouba, les Aja ont hérité l'organisation de l'espace en cités royales. Les grandes villes comme Tado, Allada, Notsé, Ouidah, Agbomé, Hogbonou et, dans une moindre mesure, les divers établissements créés par les clans issus de Tado jouèrent, à l'instar des grandes métropoles yorouba, le rôle de pôles d'attraction véritablement actifs dans leurs zones respectives. La campagne, au départ majoritairement occupée par le peuplement ancien, sera pourtant graduellement investie par une série de migrations secondaires, motivées en partie par la nocivité des techniques agricoles qui, épuisant rapidement les sols, exigeaient constamment de nouveaux espaces vierges. Ces impératifs poussaient donc les paysans à s'éloigner chaque saison un peu plus de leur cité, pour finalement créer de petits villages où ils préféreraient élire domicile, s'épargnant ainsi la fatigue de longues marches quotidiennes de leurs champs à la cité et vice-versa.

La fondation de Tado, probablement au cours du XII^e siècle, marqua le début de la civilisation ajatado. Elle s'élabora patiemment deux ou trois siècles durant, puis commença à essaimer dans les régions circonvoisines. Allada⁽²⁾ et Notsé verront le jour au cours du XV^e siècle, puis le mouvement s'accélère : un siècle plus tard, ces deux métropoles éclatent, engendrant à leur tour une série de métropoles régionales qui les éclipsèrent définitivement, comme elles avaient elles aussi supplanté Tado.

Au début du XVII^e siècle, alors que les contacts avec les Européens vont s'intensifier et donner une tournure résolument nouvelle

(1) Cf. infra pp. 326-329.

(2) D'où d'autres essaimages aboutiront à la fondation des royaumes du Danhomé et de Porto-Novo.

à la région, les grandes métropoles historiques du pays aja n'étaient plus en mesure, politiquement, de se faire entendre. La relève sera alors assurée par Anloga, Allada, le Danhomé et, au Togo, un groupe autochtone, les Guin du Genyi, qui occuperont le devant de la scène au cours des derniers siècles précédant la période coloniale.

CHAPITRE VI

L'INSTABILITE SOCIO-POLITIQUE DU GOURMA ET SES CONSÉQUENCES SUR LE PEUPLEMENT DU NORD-TOGO

Contrairement à la partie méridionale, sur laquelle on dispose d'informations historiques relativement importantes pour la période comprise entre le XII^{ème} et le XVI^{ème} siècle, il n'existe pas une documentation comparable en ce qui concerne la partie septentrionale. On pourrait même parler de véritable trou noir.

Ceci est surtout vrai pour les groupes présumés autochtones qui, en dehors de leurs mythes d'origine, livrent rarement des informations permettant de remonter au-delà de quelques générations et donc de reconstituer leur histoire. Les raisons se trouvent dans leur morcellement, qui rend malaisé la reconstitution de celle-ci, tant elle se confond à l'histoire de famille, de lignage ou de groupement à caractère clanique, que les recherches n'ont pas encore pu établir.

En outre aucun groupe, ni aucune formation politique d'envergure n'ayant émergé dans cette zone avant le XVI^{ème} siècle pour s'imposer et par conséquent unifier cet ensemble hétérogène, il n'existe pas pour ainsi dire d'histoire régionale. Enfin, il n'existe pas de relations de voyageurs pour faire connaître ces groupes à l'extérieur, ce qui aurait permis aujourd'hui de faire des recoupements et rendrait moins difficile la reconstitution de l'histoire de cette période.

Toutefois des recherches sont en cours, essentiellement des monographies consacrées à certains groupes ethniques, groupements à caractères claniques ou lignagers, et devraient permettre de combler ces lacunes. En attendant les résultats de ces recherches, les bouleversements les plus importants connus par cette région étant venus du Gourma, il nous a paru normal de mettre l'accent sur cette zone, qui influencera notablement l'histoire des groupes autochtones.

Le Gourma, dont l'existence remonte au milieu du XV^e siècle (Izard 1985 : 250), n'a jamais constitué un Etat unitaire, mais une confédération de commandements territoriaux plus ou moins dépendants les uns des autres. Il en résultait des crises politiques et une instabilité chronique, les princes prétendant tous accéder au pouvoir. Ce sera le cas tout au long de son existence : de là le départ de nombreux clans.

Par ailleurs, l'hégémonie puis la disparition de l'empire du Sonhraï, à la fin du XVI^e siècle, se répercutèrent jusque dans le Gourma. En effet, les incursions de ses armées ou de leurs débris au-delà de la Volta Noire et au sud de la boucle du Niger provoquèrent une insécurité telle qu'on remarqua des mouvements de populations vers l'est, en direction de l'Oti et jusque dans les monts Atakora (Dramani 1981 : 665).

I - DES TRADITIONS MIGRATOIRES EN PROVENANCE DE NOUNGOU

La plupart des populations de la région des Savanes au Togo donnent le pays Gourma (sud-est du Burkina Faso actuel) comme leur lieu d'origine ou de provenance. C'est le cas de tous les clans fondateurs et détenteurs du pouvoir dans les chefferies gourma, mais aussi d'une bonne partie de celles du pays moba. Nounkou (Fada N'Gourma) et les localités environnantes sont souvent citées comme lieux d'origine ou de départ. Certains auteurs pensent que le pays gourma a connu cette émigration sous le règne du quinzième chef, Yendabrè, à la suite de l'attaque des Tomba (Delafosse 1912 : 150). Mais ces derniers, désormais identifiés aux Anoufom (Madiaga 1978), ne peuvent pas avoir commandité cette attaque⁽¹⁾. Les causes qui sous-tendent ces migrations sont diverses :

1) Causes politiques : cas des fondateurs ou des détenteurs du pouvoir à Korbongou, Pana, Bidjanga, Nakitindi-Est. Il s'agit de conflits dynastiques de succession ou d'investiture à une quelconque charge, de préséance, etc. Sont en cause les groupes suivants :

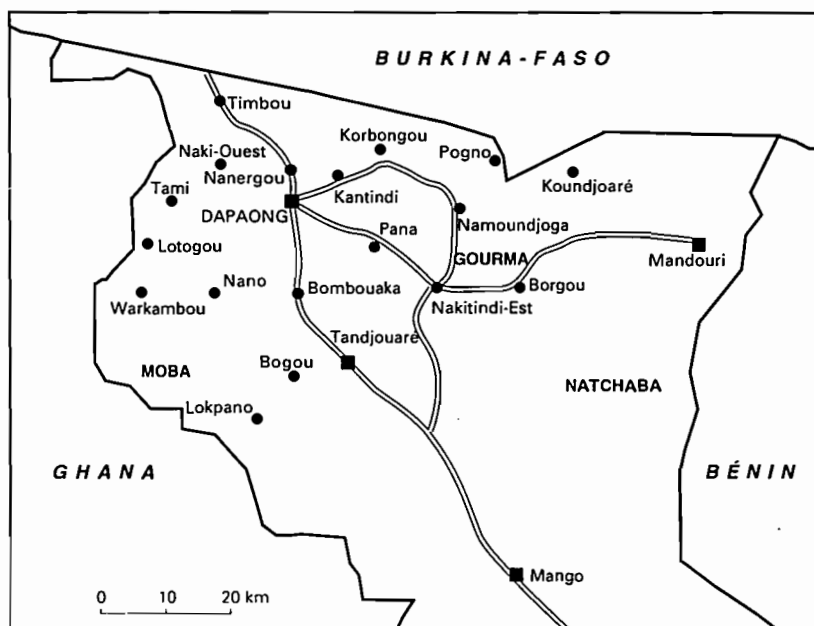
- * le clan Kankpénam (ou Kankpouénam) à Korbongou, à Bogou ;
- * le clan Nagbam de Pana, venu de Djabongué ;

(1) Les Anoufom ne parviennent en effet dans la région qu'au XVIII^e s., ce qui est bien plus tardif.

- * le clan Num de Bidjenga, venu de Nougou ;
- * le clan Djatib venu de Djabongué à Nakitindi-Est.

2) Les mobiles économiques sont plus rares : recherche de bonnes terres, terrains de chasse plus giboyeux, préoccupations commerciales... C'est le cas des Diyob, fondateurs de Dapaong, et, plus au sud, des Mola à Tabalo⁽¹⁾. En ce qui concerne le clan Diyob à Dapaong, il est dit que la migration de Djakab, prince originaire de Nougou et fondateur présumé de Dapaong, s'expliquerait par la recherche de bonnes terres.

Carte n° 31 : Les chefferies de la région septentrionale (Gourma, Moba, Mamproussi, Mossi)



3) La guerre : plusieurs conflits opposèrent Gourma et Peul au cours des XVIII^e et XIX^e s. Ils poussent certains clans à l'exil. C'est le cas de la plupart des clans installés dans le nord-est du Togo.

(1) Bien que Froelich évoque la famine, celle-ci n'est, pour l'instant, signalée dans aucune tradition, peut-être par oubli ou par omission volontaire, car que peu valorisante pour des clans princiers.

De tout ce qui précède, il apparaît que l'histoire des Moba et des Gourma reste intimement liée. Ainsi, dans le domaine du peuplement, s'est-il produit un brassage tel qu'il est aujourd'hui difficile de parler de Moba ou de Gourma purs.

Par ailleurs, sur le plan politique, quand bien même, dans la plupart des cas, le pouvoir est revenu à des clans gourma, très souvent les chefs de terre et les responsables des *Tingban* (divinités tutélaires) sont d'origine konkomba ou moba.

Sur le plan chronologique enfin, les présumés autochtones moba ou konkomba étaient bien en place avant le XV^e siècle, période qui voit l'émergence des États gourma. Les migrations gourma s'effectuent vraisemblablement à partir de ce moment (au milieu du XV^e siècle) et se poursuivront certainement jusqu'à la colonisation.

Dans la plupart des cas, les Gourma sont perçus comme fondateurs des différentes chefferies. Mais une confusion est à relever entre la mise en place d'un pouvoir politique centralisé et la naissance des localités. En effet, comme le reconnaissent la majorité des traditions, ces localités existaient dans nombre de cas avant l'arrivée des Gourma, dont l'histoire s'imposa, par la force des armes, à toute la région.

II - LES CHEFFERIES GOURMA

A la différence des populations qui vivaient dans cette zone avant leur arrivée, les Gourma introduisent un embryon de pouvoir centralisé. Ils sont en effet, avec les Mamproussi et les Mossi, à l'origine de la fondation des chefferies qui couvrent toute cette zone par des clans princiers vivant indépendamment les uns des autres. Il s'agit de Bidjenga, Bogou, Dapaong, Korbongou, Nakitindi-Est, Pana.

Cette nomenclature n'est pas chronologique. En effet, les migrations gourma s'étant déroulées en plusieurs vagues et n'ayant pas toutes été linéaires, il est pour l'instant difficile d'établir l'ordre d'arrivée. Certains migrants ont marqué des pauses et des détours à certains niveaux ; d'autres ont même créé des villages qui furent abandonnés par la suite au profit des sites actuels.

1. Dapaong

Dapaong a été fondé par un certain Djakab -prince du clan Diyob- issu de N'oungou, à la recherche de bonnes terres. Pourtant les préoccupations commerciales semblent avoir pris, dès le départ, le dessus. Le toponyme Dapaong l'explique fort bien⁽¹⁾.

Il semble donc que les Diyob, bien qu'agriculteurs, pratiquaient le commerce ou, tout au moins, en avaient une bonne connaissance du fait de leur origine de Fada-N'Gourma, plaque tournante du commerce caravanier. De ce fait, on peut également penser qu'une route caravanière traversait le nouveau site choisi et les a peut-être incités à s'y installer afin d'en contrôler les transactions. Enfin sur un plan chronologique, l'existence d'un marché à Mango constitue un repère très important quant à la date probable de la fondation de Dapaong. Mango ayant été fondé entre 1760 et 1790⁽²⁾, on peut prendre le risque d'avancer le début du XIX^e siècle comme date probable de la fondation de Dapaong.

Les Diyob ont été suivis par d'autres groupes : les Djabarg, Karsome, Worgou, Sidik, Kombanloga, Twaga, Dogou, Tangbari, tous clans d'origine gourma.

Les Moba⁽³⁾, venus de l'ouest après les Gourma ou soumis sur place par ces derniers, ont imposé leur langue et leurs coutumes à Dapaong. Malgré la présence de tous ces groupes, les Diyob détiennent à la fois les pouvoirs religieux et politique.

Voici la liste dynastique des Diyob :

a- Djakab ; plusieurs traditions laissent supposer que ce dernier, bien qu'appartenant au clan Diyob, ne serait arrivé qu'à la fin du XVIII^e siècle ou au plus tard au début du XIX^e siècle⁽⁴⁾. Il ferait donc partie des dernières migrations, et arriva à un moment où Dapaong existait déjà. Pourquoi son nom s'est-il alors imposé ? S'agit-il du même personnage ? N'est-il pas plutôt un descendant du premier fondateur, à moins que, tout

(1) Dapaong signifie "Nouveau marché" en moha.

(2) Cf. ci-dessous, pp. 295-297

(3) Ils sont représentés à Dapaong par les clans Sinnam, Saperb, Borep, Safaged, Luab.

(4) Ce fait paraît vraisemblable dans la mesure où Djakab n'est pas venu directement de N'oungou, mais après des séjours à Tidjoti et à Datori, où il séjourna quelque temps. Comevin (1988) avance la même hypothèse.

simplement, comme cela se passait fréquemment à cette époque, son groupe se soit imposé par la force des armes.

b- Namtante, son fils, règne encore à l'arrivée des Allemands, au milieu des années 1890.

c- Yentchirme (toujours au temps des Allemands), fils de Djakab également.

d- Nam Tchougli est le fils de Yalkoua, frère cadet de Djakab. Le début de son règne coïncide avec le départ des Allemands en 1914.

2. Korbongou

D'après certaines traditions, Korbongou aurait été fondé au début du XIX^e siècle par des Gourma du clan Kankpouénam, venus des environs de Nougou, précisément de Djabontcha. La migration était dirigée par Kombongou Ousakpal. Mais selon d'autres sources, il s'agirait d'un certain Dapourgué⁽¹⁾ ; les motifs de la migration résident dans un conflit de succession. D'autres clans accompagnaient les Kankpouénam, notamment les Mab, Sankal, Nanyam, Banfiéla, Bola, Condam.

Ils s'établirent d'abord à Dampiong, à huit kilomètres au nord de Dapaong. Quelque temps après, pour des raisons inconnues, ils quittèrent Dampiong -laissant même sur place leur divinité- pour aller s'installer à vingt km plus à l'est, au pied d'une colline. Le site de Korbongou était alors inhabité, alors que le village de Kantindi, à 5 km au sud-ouest, existait déjà.

Le choix du site de Korbongou semble s'expliquer par des raisons stratégiques. En effet, adossé à la falaise vers le sud, Korbongou peut être facilement défendu en cas de conflit, à la différence de Dampiong, situé dans une région ouverte et plate. La région, giboyeuse, était fréquentée par les fauves de tout genre (lions, panthères, hyènes), à l'affût au bord du marigot Obiagou pour y dévorer les biches venues se désaltérer. On prit l'habitude de désigner l'endroit par *Koré-bonga*⁽²⁾, ou "marigot des hyènes", expression qui, par déformation, est devenue Korbongou.

(1) ANT. 2APA Dapango. Rapport de Maillet, adjoint au commandant de cercle de Mango, sur sa tournée en pays moba du 30 juin au 7 juillet 1930.

(2) En gourma, *koré* : hyène, *bonga* : marigot.

Après l'installation des Gourma, des groupes moba seraient venus des confins de Kantindi et de Pana. Mais n'est-ce pas la présence de ces Moba, qui prétendent avoir toujours vécu là, qui aurait attiré dans la région les compagnons de Dapourgué ?

Les éléments mossi qui peuplent le nord de Korbongou seraient venus de Tenkodogo longtemps après l'installation des Gourma et Moba. Grands spécialistes du tissage, ils se seraient mis au service des princes gourma pour confectionner les habits d'apparat de ceux-ci.

On note également la présence des Peul, spécialisés dans le gardiennage des boeufs. Leur origine exacte est ignorée, mais il est très probable qu'ils tirent leur origine de la région soudanienne au sens large.

On rencontre par ailleurs à Korbongou un grand nombre de Haoussa, spécialisés dans le commerce de la verroterie, mais aussi du sel et de la cola. Ils sont venus des environs de Kano, sans doute dans le cadre du commerce caravanier de la cola⁽¹⁾.

Kombongou Ousakpal semble avoir été le premier chef de Korbongou. Mais après lui, c'est le vide, jusqu'à Odanou Yentchirm, mort à l'arrivée des Allemands. Kantindi ayant été fondé avant l'arrivée des Kankpénam, fondateurs de Korbongou, on peut situer sa création au début du XIX^e siècle, au moment où les Anoufom avaient déjà pacifié la région⁽²⁾.

Le pouvoir politique est détenu depuis les origines par les Kankpouénam, mais ils le partagent avec les autres clans, dans la mesure où ceux-ci envoient des représentants en qualité de notables auprès du chef. En ce qui concerne le pouvoir religieux, chaque clan a son prêtre, mais en cas de calamités, c'est la divinité du clan Kankpénam qui est sollicitée.

Ont régné à Korbongou depuis les origines : Kombongou Ousakpal [...] ; Odanou Yentchirm (mort un peu avant l'arrivée des Allemands, probablement au début des années 1890) ; Tamandoual ;

(1) Ci-dessous, III^e partie, chap. II., p. 281 et suivantes.

(2) Ce fait explique d'une part, que les Kankpénam n'avaient pas eu à subir directement les raids des Anoufom, d'autre part la prétention de Korbongou à avoir exercé une certaine autorité avant la pénétration allemande.

Odanou Bouatchante ; Odanou Yempapou, dont le règne commence en 1909 et se poursuit sous les Français⁽¹⁾.

3. Bogou

Bogou, selon la tradition, aurait été fondé par un certain Lainlangue, venu de Djabongué (Fada-N'gourma) au même moment que les gens de Bidjenga⁽²⁾. Lainlangue appartenait au clan Kankpouénam ou Kankpénam. A son arrivée, il trouva le site occupé par les Konkomba, qui avaient contraint les Nansom, originaires aussi de Djabongué, à se réfugier dans la montagne.

Les Kankpouénam et les Nansom s'allièrent pour déloger les Konkomba de la plaine. Ils y parvinrent à la suite d'une lutte acharnée. Les Konkomba vaincus se retirèrent vers le sud-ouest. Les Kankpouénam purent alors s'installer définitivement dans la plaine et y introduisirent le pouvoir étatique.

Selon d'autres sources, le clan à l'origine du pouvoir politique de Bogou serait mamproussi, d'où l'allégeance de Bogou à Gambaga, capitale du royaume mamproussi. Il semble en fait que ce clan provenait initialement de Gambaga et aurait émigré vers Bogou en passant par Nougou. A Gambaga, un membre du clan Kankpouénam serait devenu roi, ce qui expliquerait certaines formes d'allégeance des chefs de Bogou vis-à-vis du *na* [roi] de Gambaga. Par exemple, les chefs de Bogou allaient recevoir certains attributs de leur fonction (canne, sandales, vêtements et bonnet rouge de chef) à Nalérigou, des mains du roi des Mamproussi. Après Dyarabant, l'ancêtre fondateur des Bogoutiab ("Kankpouénam" de Cornevin), Zwernemann dressa une liste dynastique de 15 noms au début de la colonisation allemande, en 1896.

En comptant une durée moyenne de 13 à 15 ans par règne, l'arrivée de Dyarabant devrait se situer à peu près à la fin XVII^e ou au début du XVIII^e siècle. Cette période ne correspond pas à la création de Bogou, ni au peuplement de la zone, puisque les Konkomba en avaient déjà pris possession.

(1) Il n'aurait en effet régné que cinq ans avant le départ des Allemands, en août 1914.

(2) D'après Zwernemann (1977), ce serait Dyarabant. S'agit-il d'un autre nom du même personnage, tous les deux appartenant au clan Kankpouénam. ?

La région a été aussi secouée par les incursions des Anoufom de Mango. Ceux-ci auraient décapité le chef Kankpoénag, à la place de qui ils auraient placé son fils Gangatiwone. Mais la tradition parle de parricide de la part de ce dernier, qui aurait fait assassiner son père afin de prendre sa place. En tout état de cause, la domination anoufo s'établit alors sur la région.

4. Pana

Le site de Pana aurait été occupé en premier lieu par les Tamatougou⁽¹⁾, une population d'origine inconnue. Ils auraient quitté le pays peu de temps après l'arrivée (en provenance de Gambaga) de nombreuses familles mamproussi du clan Nagbani. Les raisons de cet exode ne sont pas connues. Cependant, l'on peut penser que le départ des Tamatougou serait lié à l'arrivée des clans mamproussi qui, compte tenu de leur importance numérique, auraient exercé une forte pression sur eux afin d'obtenir les terres nécessaires à leur installation.

Longtemps après l'installation des Mamproussi, seraient venus de Djabongué des guerriers gourma du clan Nagbam, sous la direction d'un certain Kpana⁽²⁾, suite à une querelle de succession. Ceux-ci, à leur arrivée, seraient entrés en contact avec les Mamproussi du clan Nagbani, qui leur allouèrent des terres où ils purent s'installer. Grands cavaliers, armés de lances, les Gourma auraient réussi sans difficultés à s'imposer aux Mamproussi. L'arrivée des guerriers anoufom de Mango n'entama en rien leur indépendance ; en effet, protégés par la montagne, ils réussirent à garder leur autonomie jusqu'à l'arrivée des Allemands⁽³⁾. Les Nagbam ayant émigré en même temps que les Diyob de Dapaong, on peut estimer leur arrivée à Pana à la fin du XVIII^e ou au début du XIX^e siècle.

5. Bidjenga

Bidjenga aurait été fondé par un certain Tabrekone *alias* Bitsiang⁽⁴⁾ en provenance de Fada-N'Gourma à la suite d'une querelle au sujet de la nomination d'un chef du clan Noum. Tabrekone et ses

-
- (1) Les Tamatougou seraient sans doute un clan moha.
 - (2) *Kpana* signifie "lances" en gourma (singulier : *kpan*).
 - (3) Les vieux disent que c'est la raison pour laquelle, à l'arrivée des Allemands, les Anoufom les désignèrent comme des individus dangereux, à corriger ; cette dénonciation poussa les Allemands à tuer leur chef, Damétougli.
 - (4) *Bitsiang* = le Grand. C'est la déformation de Bitsiang qui aurait donné Bidjenga.

partisans trouvèrent que la région était déjà occupée, par des Tindam ou Sabdam⁽¹⁾, ou “propriétaires de la terre”.

Ces premiers occupants leur cédèrent des terres dans la plaine, où ils purent s'établir définitivement. Tabrekone et ses compagnons finirent par s'imposer aux premiers occupants grâce à leur supériorité numérique et militaire. En effet, venant de Fada-N'gourma, les partisans de Tabrekone connaissaient déjà l'art de la guerre, alors que les Tindam, attachés à la terre, n'avaient aucune idée du maniement des armes. Il faudrait cependant noter que, si les nouveaux venus s'imposèrent sur le plan politique et militaire, ils furent assimilés par les Tindam sur le plan spirituel. C'est la raison pour laquelle les chefs de terre sont toujours choisis dans le clan Tindam, alors que le chef politique est issu du clan Noum, venu de Nougou. Aussi la divinité des Tindam, dénommée Nalogou, fut-elle adoptée comme divinité de la terre à Bidjenga.

Tabrekone était le frère aîné de Dyarabant (fondateur de Bogou), avec qui il avait dû quitter Nougou. Ils vécurent d'ailleurs ensemble dans les environs de Bidjenga avant que Dyarabant ne s'installât à Bogou. La naissance de Bidjenga date probablement de cette époque, c'est-à-dire dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, en se référant à la chronologie de Zwernemann en ce qui concerne Bogou.

Les gens de Bidjenga vécurent en paix avec leurs voisins de Pana et de Bogou. Cette harmonie fut brisée par l'irruption des guerriers anoufom dans la région à la fin du XVIII^e siècle. Bidjenga n'aurait offert aucune résistance aux Anoufom, qui lui imposèrent un tribut annuel en cauris.

6. Nakitindi-Est

Nakitindi-Est aurait été fondé par le clan Djatib venu de Djabongué (Nougou) sous la direction d'un certain Lompo, *alias* Tchirénédo, à la suite d'une querelle de succession. La région, à leur arrivée, aurait été occupée par les Nassab, qui vivaient dans les cavernes de la montagne. Ces derniers, d'origine inconnue, affirment avoir toujours vécu en cet endroit, ce qui porterait à croire qu'ils forment une souche très ancienne. Leur divinité Natséten, uniquement vénérée par les jeunes gens,

(1) *Tindam* = possesseurs de la terre ; *Sadam* = possesseurs de la pâte.

fut adoptée par les nouveaux venus comme dieu de la terre, et son nom fut attribué au village : d'où Nakitindi, une corruption de Natseten. Grâce à leur organisation et à leur supériorité numérique, les Djatib réussirent à s'imposer aux Nassab sur le plan politique. Mais le pouvoir spirituel resta détenu par les Nassab, parmi lesquels se recrutent les *tingdana* (propriétaires de la terre). Cette séparation des pouvoirs permit aux deux clans de vivre en harmonie jusqu'à l'irruption des guerriers anoufom dans la région. Nakitindi-Est vécut en bons termes avec les Anoufom, auxquels il payait un tribut annuel en mil et en cauris.

III - LES AUTRES CHEFFERIES

1. Kantindi

Kantindi aurait été fondé par des guerriers mossi du clan Koutom⁽¹⁾, venus des environs de Koupéla (en pays mossi) sous la direction d'un certain Namou, selon Cornevin (1988). Mais d'après une autre version, cette migration aurait été conduite par Mintre, ou Mindle, en provenance de Nougou.

Après une première escale à Babigou près de Nadjoundi, où ils érigèrent un sanctuaire à Bora, leur divinité protectrice, ils s'installèrent définitivement à Kantindi, au pied de la colline, pour des raisons stratégiques ou économiques. L'aridité de la région de Babigou expliquerait la migration des Koutom vers le sud et, en fin de compte, à Kantindi ; mais la situation du site laisse plutôt penser à un mobile stratégique. Babigou en effet est situé dans une zone sans défense naturelle, alors que Kantindi bénéficie de la protection de la colline qui peut, en cas de menace, servir de lieu de refuge sûr.

A leur arrivée, ils auraient trouvé la région vide. Cependant ils remarquèrent la présence de nombreux tas de scories et de terrasses de pierres, signes irréfutables d'une vie antérieure. Ils donnèrent à la région le nom de "*Kpanpang*" : nouveau champ. Le toponyme Kantindi⁽²⁾ fut attribué plus tard par leurs voisins qui durent beaucoup souffrir de leurs razzias. En effet, peuple de guerriers montés à cheval et armés de lances, les Koutom vivaient essentiellement de pillages. Ils ont essaimé partout

(1) Koutom = ceux qui font souffrir.

(2) Kan = pas ; tindi = vivre.

dans la région à Koni, Nadégri, Nambong, Kpégouidjini, Toussiog, Nadjoundi, Djambédi, Naprékong, Modagou et Tampiédjoga⁽¹⁾. Grâce à leur cavalerie, ils réussirent à s'imposer dans la région et à porter loin leurs actions. C'est ainsi qu'ils entreprendront des incursions à Bogou, et même à Gambaga, d'où ils ramenèrent un grand nombre d'esclaves, dont les descendants peuplent aujourd'hui le village de Toussiog⁽²⁾. Ces razzias sont à l'origine de l'arrivée dans la région des guerriers anoufom⁽³⁾ de Mango. Ce qui semble suggérer que la fondation de Kantindi (ou sa montée en puissance) se situerait au début ou dans la première moitié du XVIII^e siècle.

Les Anoufom, armés de fusils, n'éprouvent aucun mal à venir à bout des cavaliers de Kantindi, armés seulement de lances et de flèches. Kantindi fut rasé ; le fils du chef, Djabiga, fut tué, et les Anoufom ramenèrent à Mango un grand nombre d'esclaves (Cornevin 1988 : 87). La tradition de Kantindi affirme cependant que c'est un prince de la localité, Yarépatougou, qui fit appel aux Anoufom afin qu'ils l'aident à écarter du trône son frère aîné Mintre, soutenu par la population. Quoi qu'il en soit, l'intervention anoufo ne permit pas pour autant à Yarépatougou d'accéder au trône, car le peuple, excédé des mauvais traitements infligés par les Anoufom, l'aurait bouté hors de Kantindi. Il alla avec toute sa famille et ses alliés s'installer à Koni, à deux kilomètres au nord de Dapaong, où il continua la lutte avec des fortunes diverses. Après sa mort, ses descendants appelèrent à la rescousse les mercenaires djerma basés à Nambonga, à deux kilomètres au nord de Koni. Ceux-ci effectuèrent de nombreuses incursions à Kantindi, brûlant et pillant tout sur leur passage. Excédé, Yentème, troisième successeur de Mintre, s'adressa à Namétante, chef Diyob de Dapaong. Celui-ci intervint avec ses hommes et aidé de ceux de Kantindi, il réussit à refouler les Djerma jusqu'au-delà de Sangha (au Burkina Faso actuel). Ces luttes intestines, ajoutées aux incursions des Djerma et à l'intervention des Anoufom, affaiblirent considérablement la chefferie de Kantindi, qui ne se releva plus ; à l'arrivée des Européens, Kantindi végétait dans l'anonymat le plus total. Aucun explorateur ne semble s'y être aventuré.

(1) Les deux dernières localités sont au Burkina Faso.

(2) Certaines familles de Toussiog se réclament d'une origine konkomba ou mamproussi.

(3) On dit que ce sont les razzias des Koutom qui ont poussé le *na* de Nalérigou à demander secours aux Anoufom.

2. Nano

Le site de Nano aurait d'abord été occupé par les Nadjakpab, un clan konkomba, émigré du pays konkomba à une époque lointaine, sous la direction d'un certain Kpilip. Ils emmenèrent avec eux leur divinité protectrice, appelée Sagou ; par la suite, celle-ci fut adoptée comme divinité de la terre. C'est pourquoi aujourd'hui les *tindana* (maîtres de la terre) de Nano sont du clan Nadjakpab.

Longtemps après l'installation des Nadjakpab, serait arrivé Dissobre, du clan Nagbani, d'origine mamproussi. Il s'établit près des Nadjakpab et réussit à s'imposer politiquement aux premiers occupants ; mais il reconnut à Kpilip le titre de *nadjakpab*, c'est-à-dire chef de la terre. Il parvint en outre à établir des liens solides avec d'autres clans des environs, notamment à Goundoga et à Bogou⁽¹⁾.

Grâce à ces alliances, les gens de Nano vécurent en paix jusqu'à l'arrivée des Anoufom, qui intervinrent dans les problèmes de la chefferie en plaçant sur le trône un certain Tobate⁽²⁾. Plus tard, ils interviendront encore pour maintenir au pouvoir Koungassabogle, que le peuple avait voulu déposer avec l'appui des gens de Bombouaka, Bogou et Nandoga.

3. Bombouaka

Bien que situé dans une zone à prédominance moba, le peuplement de Bombouaka n'était pas à l'origine des plus homogènes. On y trouve en effet un clan d'origine konkomba⁽³⁾ et trois clans d'origine gourma⁽⁴⁾.

Bombouaka aurait été fondé par Sidik-Da, d'origine konkomba. Celui-ci appartenait à une famille qui détenait le pouvoir politique ou une dignité mal définie⁽⁵⁾ au sein d'un groupement konkomba établi d'abord quelque part à l'ouest entre Kidjaboun et Katchamba. A la suite d'une

(1) A l'arrivée des Allemands, Nano vivait sous la souveraineté du treizième chef ; cette information, d'après Zwernemann, devrait situer le règne de Dissobre à peu près entre 1700 et 1730.

(2) *To* = anoufo ; *bate* = chef ou roi, en moba.

(3) Les Sidik Nayom représentent un clan d'origine konkomba, détenteur du pouvoir politique.

(4) Il s'agit des Laonatieb, Lankom et Nanlouroub.

(5) Cette situation pose problème, car les Konkomba forment une société sans État. S'agirait-il d'une fonction religieuse ou d'une quelconque préséance clanique ?

lutte fratricide, Sidik-Da dut quitter le pays. En passant par Koumongou et Natomon, il parvint à Bombouaka, où il fut rejoint par les Nalouroub⁽¹⁾. A l'arrivée des Allemands dans les années 1890, les Sidik Nayom vivaient sous le vingt-cinquième règne depuis leur installation, selon Zwernemann, ce qui fait remonter l'arrivée de leur fondateur au XVI^e siècle.

Les Laonatieb, qui semblent être les plus anciens occupants de Bombouaka, puisqu'ils sont restés jusqu'aujourd'hui les maîtres de la terre, sont arrivés à une période inconnue. Ils avaient également quitté le pays gourma à la suite d'une querelle de succession. Yentouot, le chef du clan, était accompagné de ses frères. Lorsqu'ils arrivèrent à Bombouaka, ce territoire n'était pas encore occupé. Ils y seraient donc parvenus avant les Nayom.

Yentouot, doyen du clan lors de la migration, est considéré par les Laonatieb comme le premier chef de leur clan à Bombouaka. En dehors de ce doyen, ils disent avoir eu 30 chefs avant la période coloniale allemande. Zwernemann situe cette migration dans la seconde moitié du XV^e siècle, une époque antérieure à celle de la fondation de la confédération des royaumes gourma.

Les Nanlouroub furent conduits à Bombouaka par Yoakanin, qui avait quitté son pays à la suite d'un conflit en compagnie de deux autres clans, qui se fixèrent à Korbongou et Soungou. Ils s'implantèrent d'abord à Soungou, sur la colline, mais s'apercevant par la suite qu'il y avait de la place dans la plaine, Yoakanin y descendit ; c'est là qu'il rencontra Sidik-Da le Konkomba et les Laonatieb.

L'occupation de l'espace se fit naturellement par clan, chaque quartier appartenant à un clan. Les différents clans se partagent les pouvoirs politique et religieux. Les Nayom détiennent le pouvoir politique, les Laontiab celui de la terre et les Nanlouroub le pouvoir religieux.

Le peuplement de Bombouaka s'est donc effectué par plusieurs groupes et en plusieurs étapes. Les Laontiab, maîtres de la terre, sont arrivés les premiers, probablement au début du XVI^e siècle. Les Sidik

(1) Cette tradition est contestée par les Laontiab, maîtres de la terre et donc établis vraisemblablement avant les Nayom.

Nayom vinrent à leur tour s'installer vers le milieu du même siècle. Mais le problème demeure quant au moment exact où ils s'imposèrent politiquement. Enfin les Nanlouroub arrivèrent peu après, au cours de ce même XVI^e siècle.

4. L'organisation sociale et politique

Avant la conquête coloniale et parfois dès le XVI^e siècle, des chefferies gourma, mossi et mamproussi avaient donc vu le jour dans toute l'extrémité septentrionale du Togo actuel. Bien que de même origine pour la plupart (cas des Gourma), elles n'avaient aucun lien politique entre elles, et ne constituèrent aucune confédération. Elles vécurent toujours indépendantes les unes des autres.

Seul Kantindi semble avoir connu une certaine importance. Les princes de cette localité écumaient la région à la tête d'une armée de nombreux cavaliers. Ils razziaient les villages et pillaient les caravanes de l'axe septentrional de la route de la cola, qui allait du Niger au bassin de la moyenne Volta (Salaga). Leurs actions les conduisirent jusqu'à Gambaga, et justifiaient sans doute l'intervention des Anoufom dans la région.

La mise en place des chefferies gourma s'est effectuée par clans. Le pouvoir politique revenait au clan dominant, auquel étaient subordonnés d'autres clans gourma moins puissants et les clans moba soumis. Ce pouvoir s'exerçait dans une seule localité, ou plusieurs à la fois. Ainsi les Diyob, installés à Dapaong, avaient-ils étendu leur domination à Nanergou, Nakitindi-Ouest, Pampadia et Timbou. Les Koutom, d'origine mossi, régnaient à Kantindi et semble-t-il, exerçaient une certaine autorité à Korbongou et Namoudjoga (Froelich : 184). Les Nagbam régnaient à Pana, les Kankpouénam ou Kankpénam à Bogou et Korbongou.

Le clan constituait donc la base de l'organisation sociale et politique. Les liens entre les différents clans étaient fondés sur l'exogamie et sur le mariage par échange ; en outre, ils se sentaient solidaires en cas de guerre. Chaque clan se divisait en lignages, dirigés chacun par un chef.

Le chef était entouré des anciens de son clan et des autres clans, ainsi que des prêtres de leur génie protecteur. Pour l'ensemble de la communauté, les maîtres de la terre procédaient aux rites de purification

ou de remerciement aux forces telluriques.

Les chefferies créées par des clans mamproussi à Tami, Nano, Doukpourgou et Lokpano (habités en majorité par les Moba), Lotogou et Warkambou (partagés entre Moba et Mamproussi) dépendaient du *na*⁽¹⁾ de Gambaga, à qui elles payaient tribut. Certains de leurs chefs, ceux de Bogou et Nano par exemple, devaient d'ailleurs s'y rendre pour recevoir les attributs de leur souveraineté.

Toutes ces entités furent par la suite, avec des fortunes diverses, soumises par les Anoufom. Au total, on constate dans cette partie du territoire, à la veille de la conquête anoufo, l'existence d'un embryon de pouvoir étatique, et on assiste même à l'émergence de quelques principautés d'une certaine importance. Mais l'inexistence d'une volonté fédératrice, ou le manque d'une force politique ou militaire capable de les unir, n'a pas permis la naissance d'un véritable État, à l'instar de ce qui existait dans le pays d'origine (Gourma, Mossi, Mamproussi). Pour ces raisons, elles constituèrent des proies faciles aussi bien pour les Anoufom que, par la suite, pour les Européens.

(1) Roi mamproussi.

TROISIEME PARTIE

**LE TEMPS DE LA TRAITE NEGRIERE
ET DU COMMERCE CARAVANIER**

(XVI^e-XIX^e SIECLES)

CHAPITRE VII

L'ÉPOQUE DE LA TRAITE NÉGRIÈRE

A partir du XVI^e siècle, et de plus en plus au fil du temps, des facteurs extérieurs vont intervenir dans l'histoire des Togolais, modifiant en profondeur les structures sociales et politiques : au centre et au nord le commerce pacifique des caravanes de la cola, au sud la mise en place du commerce côtier, au premier chef celui des esclaves.

Événement historique majeur qui affecta profondément et durablement le continent noir, la rencontre entre Africains et Européens sur les côtes occidentales de l'Afrique au XV^e siècle fut le point de départ de relations pluridimensionnelles, dont les premiers bénéficiaires furent sans aucun doute les Européens.

Les conséquences de ces contacts furent essentiellement de deux ordres : l'instauration d'échanges commerciaux dont le principal fut la traite négrière et les bouleversements socio-politiques qui en découlèrent avec l'apparition des royaumes côtiers esclavagistes.

I - LES TOPONYMES ANCIENS DE LA CÔTE DES ESCLAVES

Des recherches du RP Roberto Pazzi (1990 : 14), il ressort que le littoral de l'aire ajatado fut découvert par les Portugais entre janvier et mai 1472, au cours de l'une de leurs expéditions annuelles. Mais, du peu d'attraits commerciaux que présentait alors cette région (au rivage uniformément dangereux) face aux richesses de la Côte de l'Or⁽¹⁾ et des

(1) Actuel Ghana.

Rivières de l'huile⁽¹⁾ -or, épices notamment- résulta un manque d'intérêt des Européens pour cette partie de la côte au cours des deux siècles qui suivirent. Cette indifférence se décèle dans les premiers rapports des navigateurs des XV^e et XVI^e siècles. Les descriptions des régions situées entre la Volta et Lagos, ignorant totalement les toponymes autochtones, ne mentionnent en effet, pendant longtemps, que de simples accidents de terrain ou des éléments de végétation (Verger 1968 : 35-58 ; Newbury 1961: 2-5 ; Cortesao, Teixeira da Mota : 1960).

Cette toponymie purement descriptive, souvent trop vague et générale pour être significative (Person 1975 : 717 ; Law 1983 : 2), a elle-même beaucoup évolué au cours du XVI^e siècle, avant de n'opérer, progressivement, sa jonction avec la toponymie locale qu'au XVII^e siècle, rendant parfois difficile, voire impossible, toute tentative d'identification avec la toponymie moderne.

On se rend compte, en consultant la carte du peuplement ancien, que toute la zone côtière entre l'*Amugan* -la Volta en éwé- et l'Ouémé était alors occupée de façon lâche par les Adangbé et les Xwla-Xwéda. Or, les grandes migrations d'Allada et surtout de Notsé qui aboutirent à la mise en place du peuplement actuel de la côte n'ont probablement débuté que, au plus tôt, dans le courant du XVI^e siècle, c'est-à-dire à une époque où la zone côtière était déjà connue des navigateurs portugais. Les premiers contacts se déroulèrent donc entre ces derniers et des éléments de ce peuplement ancien, adangbé ou xwla-xwéda, installé dans des agglomérations comme Aflao, Agbodrafo, Xwlaviho, Agbanakin, Xwlagan, Jéta... Les toponymes portugais du XVI^e siècle n'évoquent pourtant -du moins explicitement- aucune de ces localités. C'est la preuve que les Portugais, peu attirés par ces régions basses et sablonneuses, n'entrèrent qu'assez tardivement en contact direct avec cette zone, se contentant de la dépasser pour trafiquer avec le Royaume de Bénin (Nigeria actuel), d'où nous parvinrent les premières informations concernant le royaume d'Allada, en 1539. Il demeure cependant possible que les agglomérations précitées n'aient surgi ou pris de l'importance qu'au cours des XVI^e et XVII^e siècles, à la place d'autres localités peut-être déjà disparues, le nouveau commerce avec les Portugais ayant poussé certains groupes à venir s'établir sur la côte.

(1) Delta du Niger et royaume de Bénin (Nigéria d'aujourd'hui).

Ainsi, aucune des localités actuelles situées entre la Volta et Aflao ne semble avoir existé dans le dernier quart du XV^e siècle, lorsque les Portugais longèrent cette région pour la première fois. Les matériaux utilisés pour les constructions -terre de barre, bois, branchages- les rendaient par ailleurs très précaires. C'est ainsi que bon nombre d'agglomérations, complètement rasées du fait des guerres, ont tout à fait disparu. P.E. Isert (1793 : 18-99) cite un certain nombre de villes anlo que les Danois et leurs alliés détruisirent au cours du conflit de 1784 et qui ne furent jamais reconstruites⁽¹⁾. Par ailleurs, beaucoup de villages s'édifièrent sur d'éphémères points de traite et cessèrent d'exister lorsque les centres d'intérêt se déplacèrent.

C'est ce qui ressort de l'examen de la correspondance des agents de la *Royal African Company*⁽²⁾ installés à Gléhwé⁽³⁾ et Offra entre les années 1681 et 1699⁽⁴⁾. Leurs missives signalent la présence de quatre villages immédiatement à l'ouest d'Aného : Attomé, habité par les piroguiers fanti⁽⁵⁾ au service des Hollandais ; la résidence d'"Offery Grandy", le roi d'Accra exilé après sa défaite devant les Akwamou en 1680, à environ cent mètres de là ; la résidence de "Soffery Pecanninee", le général des Accra, à environ cinq km plus à l'ouest, et enfin Abrée sis à seize lieues à l'ouest de Gléhwé⁽⁶⁾. Entre Aného et Gléhwé, ces lettres citent deux localités : Xwlagan et Paccaheny⁽⁷⁾.

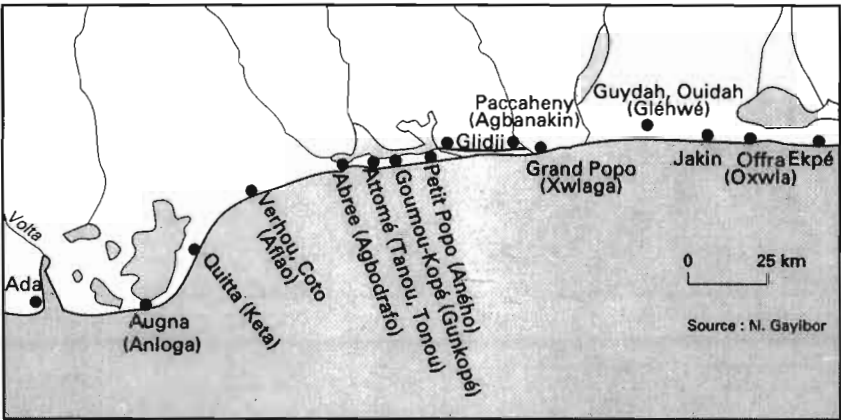
Une vingtaine d'années plus tard, la plupart de ces toponymes ont disparu du rapport de Eytzen, agent de la Compagnie hollandaise⁽⁸⁾, qui effectua en décembre 1717 le trajet Gléhwé-Accra en hamac par la plage,

- (1) Tel est le cas des agglomérations comme Uvaco et Pottébra, rasées par les Danois et de nos jours totalement inconnues - donc non localisables (Isert : 57-61).
- (2) Compagnie négrière britannique.
- (3) Ouidah, port principal -et bientôt pratiquement unique- du littoral aujourd'hui béninois. Sa voisine Offra a complètement disparu.
- (4) Oxford, Rawlinson Collection (RC) : lettres n° 559 (Gléhwé, le 24 juin 1683), 1485 (Gléhwé, le 6 avril 1695) et 2212 (Gléhwé, le 10 mai 1687).
- (5) Venus du littoral central de l'actuel Ghana. Bénéficiant là-bas d'une côte échanquée de bonnes baies (et fort poissonneuse), ils sont devenus les meilleurs marins de cette partie de l'Afrique (et le sont toujours).
- (6) La lieue anglaise équivalant à environ cinq km, seize lieues font environ 80 km, soit la distance approximative entre Gléhwé et Agbodrafo. Abrée vient du portugais *abra* : la rade, le havre, le bon port. Cette ancienne agglomération, située à un endroit où la distance entre la mer et la lagune était la plus restreinte, était fréquentée par les piroguiers locaux navigant sur les eaux de la lagune à la rencontre des négriers européens venant de la mer. Est-ce l'origine du nom de "*Porto-Seguro*", donné par les Portugais à ce lieu, dont les qualités nautiques n'étaient pourtant pas plus "sûres" qu'ailleurs sur la côte ?
- (7) Une altération d'Agbanakin ? Sur les personnages cités, voir ci-dessous, pp. 258-265.
- (8) *West Indiske Companie* (WIC) : Compagnie hollandaise des Indes Occidentales.

et cite les agglomérations traversées : Grand-Popo (Xwlagan), Petit-Popo (Aného), Dégbénoú "à deux portées de fusil à l'intérieur", Offra Lade⁽¹⁾, Abodja (Vodza), Quita (Kéta), Awoona (Anlogan), et un petit village non dénommé à l'embouchure de la Volta⁽²⁾.

Des anciens toponymes portugais, il n'a été fait aucune mention. La toponymie autochtone, transcrite par les agents des différentes compagnies européennes, ne constitue donc pas non plus une base d'identification certaine pour les raisons précitées. Elle reste pourtant plus fiable, à beaucoup d'égards, pour les localités ayant conservé les mêmes dénominations, même si leur site a parfois changé ; c'est le cas d'Anlogan (Awoona, Augna, Agoonah), Kéta (Quita, Kittouw), Vodza (Augoja, Abodja), Aflao (Verhou⁽³⁾), Aného (Petit-Popo), Xwlagan (Grand-Popo).

Carte n° 32 : La Côte des Esclaves à la fin du XVIIe siècle



Mais cette toponymie autochtone ne fera une réelle apparition sur les cartes qu'au début du XVIIIe siècle, c'est-à-dire vers la fin de l'hégémonie maritime portugaise sur les côtes de Guinée. Elle ne peut donc nous servir à l'identification certaine des toponymes portugais.

- (1) Transcrit "Offeralahoe" dans une autre correspondance de la WIC en date du 26 mai 1720 (Furley Collection 41 ; 1718-1723) et "Offilihue" dans les rapports danois (GK 165, 25 avril 1769, Ada, Dahl). Il ne s'agit pas d'Aflao, transcrit "Afrac" dans le rapport de Dahl mentionné ci-dessus.
- (2) WIC 124 ; Elmina, le 17 février 1718 : rapport oral de Ph. Eytzen au sujet de son retour de Fida (Gléchwé) par voie terrestre.
- (3) Cette localité a été parfois dénommée aussi Coto (Barbot 1732 : 321).

Les seuls toponymes identifiables avec quelque degré de certitude sont les cours d'eau et les éléments de relief mentionnés par ces documents. Promontoire sableux à cinquante km environ à l'est de l'estuaire de la Volta, le cap Saint-Paul (Cabo Sampalo), ainsi nommé parce qu'il a été atteint un jour de la fête de St. Paul⁽¹⁾, existe toujours sous ce nom. Mais l'identification des différents cours d'eau paraît plus ardue. Hormis le Rio Volta et le Rio de Lago, dont la reconnaissance ne pose aucun problème, la position plus ou moins fantaisiste des autres cours d'eau (Rio dos Popous, Rio do Ardra, Albufera, Rio Delgado...) sur les différentes cartes, ne permet pas d'aboutir à une solution aussi rapide. Ces erreurs découlent souvent de la confusion entre les fleuves coulant de l'intérieur vers la côte (Volta, Mono, Ouémé, etc.) et les lagunes côtières qui longent le Golfe et s'ouvrent parfois sur l'océan par des bouches temporaires.

Ces lagunes, séparées de la mer par le cordon littoral (une étroite bande de terre -dénommée *Praia*, la plage, par les Portugais- sur laquelle s'élevaient la plupart des agglomérations précitées), servaient de voie de communication par excellence. Les piroguiers, fanti ou locaux, circulaient indifféremment sur ces lagunes ou sur la mer, convoyant marchandises et passagers entre les divers points de la côte. Il était même fréquent que les pirogues fussent transportées à dos d'hommes de la lagune vers la mer (ou vice-versa), ou d'une lagune à l'autre, pour continuer un trajet⁽²⁾. Il n'est donc pas étonnant que les cartographes européens, maniant des informations vagues fournies par des marchands n'ayant jamais navigué sur ces cours d'eau, les aient transformés en fleuves. On peut néanmoins proposer les identifications suivantes, sur la base des travaux de P. Verger, de Y. Person (1975) et de R. Law :

- *Rio dos Popous* : le terme "Popous", déformation de Popo, rend l'identification de ce toponyme aisée. Il peut désigner soit le Mono, soit la portion de la lagune entre Xwlagan et l'Aho (exutoire du lac Ahémé, en direction de la lagune).

- *Bouche du roi* : déformation de l'expression portugaise *Bocca do Rio*, "bouche du fleuve", qui servait à désigner l'embouchure du Mono

(1) 25 janvier 1472 (R. Pazzi 1990 : 16).

(2) R.C. Lettre n° 2212. C'était en particulier le cas entre le système lagunaire de la Volta, qui s'achève à la modeste lagune de Lomé, et celui du lac Togo et de ses affluents, qui sont en connexion avec le cours inférieur du Mono et, de là, avec les lagunes de Ouidah.

à Xwlagan (embouchure qui ne cesse de se déplacer vers l'est).

- *Rio Volta* : c'est le fleuve Volta, désigné sous le nom de *Sintse* par les Akan et d'*Amugan* par les Ewé. Les Portugais l'ont surnommé *Rio Buelta*⁽¹⁾ - la rivière tumultueuse ? - à cause des courants très forts de son estuaire qui obligeaient les navires à effectuer un large détour en s'éloignant de la côte afin d'éviter les bancs de sable et les remous. Cette embouchure s'ouvrait alors sur la mer à une dizaine de km plus à l'ouest qu'aujourd'hui (Pazzi : 32-33).

Le royaume du Cap d'Amonte ou de Monte : la relation de d'Elbée (1671 : 379-383) pose le problème de l'identification de ce royaume, ainsi décrit par lui :

“Depuis la rivière de Volta jusqu'au Cap d'Amonte, la terre est située est-nord-est et ouest-sud-ouest : pays égal, plat, découvert, avec peu de broussailles, si ce n'est Amonte, qui fait paraître une séparation, comme celle d'une rivière où, d'un côté, la terre est basse, découverte, et, de l'autre, plus élevée, couverte d'un petit bois paraissant double terre, avec quantité de cases sur le bord en mer ; mais les canots ne viennent guère à bord en ces pays. Le roi de ces terres est puissant et a bien du pays... L'on dit que la ville où il demeure est plus peuplée et plus grande que Paris”.⁽²⁾

De la description du *Cap d'Amonte*, il ressort que *monte* (mont) résulte plutôt d'une mauvaise lecture de *mouta* (buisson). Ce cap du “Buisson”, parfaitement connu des navigateurs aux XVI^e et XVII^e siècles, a de nos jours disparu à cause des changements subis par le paysage côtier. Barbot (p. 321) l'identifie à Kéta⁽³⁾, mais rien n'est moins sûr, car d'Elbée n'est guère précis dans sa description. Il est cependant certain que ce cap, que Pazzi (p. 63) assimile à Woe et Person (1975 : 620) à Béquoe, vers Adina, se situe quelque part dans cette région entre Wòe et Aflao.

Quel serait donc, dans ces conditions, ce royaume si puissant

(1) Littéralement la *Rivière du retour* : le courant était si fort, au contact des vagues de l'océan, que les eaux semblaient faire demi-tour ; ou bien, avancée ultime de l'exploration portugaise de 1471, qui aurait fait demi-tour à cet endroit où la navigation est particulièrement difficile ? *Buelta* sera rapidement déformé en *Volta*.

(2) Voir supra, p. 176.

(3) Toponyme qui signifie en ewé la hauteur, la dune.

dont d'Elbée a entendu parler ? En tout état de cause, aucune "ville aussi grande que Paris" ne se trouvant sur la côte, il ne peut s'agir que d'une agglomération de l'intérieur, en l'occurrence de Notsé, que les Anlo avaient fui peut-être un siècle plus tôt. Mais la description grandiloquente qu'en ont faite les informateurs, ainsi que la comparaison imagée avec Paris qui en résulte sous la plume de d'Elbée, ont découragé toute idée de rapprochement entre la ville ainsi décrite et la capitale des Ewé, déjà en décadence en 1670, lors du passage de ce Français dans la région.

Entre la Volta et le Mono, étaient fréquemment mentionnées les agglomérations suivantes : Anlogan, Kéta, Aflao, Petit-Popo (Aného)⁽¹⁾.

La côte orientale de l'aire ajatado, par contre, apparut plus tôt dans la documentation écrite : dès 1539 avec Allada, puis en 1553 (Brasio 1953, II : 292), avec *Papouès*, repris en 1560 sous la forme *Poupous* sur la carte de Bartholomeu Velho (pl. 203), et en 1750, avec la *Costa Darida* sur l'atlas de Fernão Vaz Dourado (pl. 206). Mais la distinction entre Petit- et Grand-Popo ne s'effectuera qu'un siècle plus tard, avec le rapport de J. Valkenburg en 1659 (Kea : 14) ; cette distinction sera reprise en 1683 dans le guide de navigation établie par C. J. Voogt (1683 : 10). Il faudra pourtant attendre 1707 pour voir cette différenciation s'opérer sur les cartes (Delisle 1707).

L'ensemble de ces agglomérations côtières se développèrent, du XVII^e au XIX^e siècle, avec des fortunes diverses, du fait des contacts entre les Aja et les négociants européens. Leur essor, lié au commerce atlantique, subira en effet les contrecoups des soubresauts de cette période, ces événements trouvant eux-mêmes leurs fondements dans la politique commerciale conduite par les divers partis en présence.

II - LA TRAITE NÉGRIÈRE

La traite négrière s'est beaucoup pratiquée au détriment de la région et lui a valu son triste surnom de "Côte des Esclaves". Son fonctionnement a nécessité l'organisation de circuits d'échanges adaptés, la mise au point d'un matériel de transport spécialisé et la formation de

(1) Abrée, Attomé et les résidences des Cian mentionnées entre Aflao et Aného à la fin du XVIII^e siècle ont disparu au XVIII^e siècle. Les sites d'Abrée et Attomé furent réoccupés par Porto-Séguro et le village de Goumkopé.

techniciens capables d'en assurer l'exécution. Ces aspects étant en général mal connus, il n'est pas inutile de les détailler quelque peu.

A. LES MODALITES DU COMMERCE NEGRIER

1. Les compagnies négrières à charte

De toutes les compagnies négrières à charte⁽¹⁾ opérant dans le Golfe du Bénin, seules les compagnies danoises édifièrent leur fortune sur une présence constante dans notre région. Les plus importantes compagnies négrières eurent en effet leur quartier général sur la Côte de l'Or et ne disposaient que de succursales (loges, comptoirs fortifiés et, à Gléhwé⁽²⁾, des forts) sur la Côte des Esclaves. Seules les compagnies danoises, en raison de la concurrence acharnée qui régnait sur la Côte de l'Or, feront de la partie située plus à l'est -d'Accra à Aného- leur principal champ d'activités. D'ailleurs, les perles, les étoffes d'Allada et autres marchandises de peu de valeur échangées sur la Côte des Esclaves avant le XVII^e siècle n'étaient pas de nature à attirer ces compagnies et, n'eût été l'importance subite prise par la traite des Noirs à la fin du XVII^e siècle, notre région aurait certainement été pendant longtemps encore tenue à l'écart des grands courants commerciaux.

Ce fut en 1661 que Joost Cramer, agent de la "*Compagnie* [danoise] *africaine de Glückstadt*", acquit d'Okai Kwei, roi d'Accra, le terrain sur lequel s'éleva bientôt le fort de Christiansborg⁽³⁾, à Osu, à la périphérie d'Accra.

Prenant appui sur cette forteresse, les Danois lancèrent, au début du XVIII^e siècle, une grande offensive d'expansion vers l'est, en direction de la Volta, région encore relativement peu fréquentée par les autres négociants européens. Ils parvinrent ainsi, patiemment, tout au long du siècle, à construire les forts "Fredensborg", à Ningo (en 1737), "Kongensten", à Ada (en 1783), et "Prinsenstein", à Kéta (en 1784), ainsi qu'un certain nombre de comptoirs fortifiés, comme "Augustaborg" à

(1) Ayant reçu un document officiel ("charte") qui assure un monopole commercial dans tel ou tel domaine. Opéraient sur la Côte des Esclaves : la Compagnie royale africaine (RAC), anglaise, la Compagnie hollandaise des Indes Occidentales (WIC), la Compagnie française des Indes Occidentales et la Compagnie danoise africaine de Glückstadt, entre autres (N. L. Gayibor 1985, II : 632-697).

(2) Plus connu des Français sous le nom de Ouidah.

(3) Aujourd'hui résidence officielle des présidents de la République du Ghana.

Teshi, “Proevesten” à l'ouest d'Osu et “Issegraae” à Kpong. Ces établissements seront complétés par les loges de Woe (1657), d'Aného (1772), de Kponé et d'Aflao en 1784, grâce au dynamisme du gouverneur Kioege. Vers la fin du siècle, les Danois possédaient ainsi un chapelet d'établissements, fortifiés pour la plupart, qui couvraient la portion de la côte s'étendant d'Accra à Aného sur laquelle, leur puissance commerciale étant incontestée, ils disposaient d'un monopole quasi absolu.

2 - La barre et ses servitudes

Le littoral de la Côte des Esclaves est partout d'un abord difficile à cause des dangers de la barre, qui oblige les navires à jeter l'ancre loin de la rive ; d'où la nécessité de louer un équipage de rameurs spécialistes du passage de la barre.

Les piroguiers fanti, de la région d'Elmina et de Cape Coast, comptaient parmi les spécialistes de ce passage depuis la période portugaise. Tous les négriers prirent donc l'habitude de faire escale à Elmina afin d'y louer les services d'une ou deux pirogues montées par une vingtaine de rameurs agiles, qui les suivaient tout au long de la côte pour effectuer le transbordement des marchandises et des hommes, des navires vers la côte et inversement (Barbot 1688 : 84). Les piroguiers fanti acquièrent ainsi, peu à peu, un monopole *de facto* sur ce trafic et prirent l'habitude de se déplacer pour s'installer dans tous les points de traite, afin de se livrer à ces fructueuses activités (Smith 1744 : 516-517). Leur présence est signalée à Attomé, Abrée et Petit-Popo dans la dernière décennie du XVII^e siècle par les Anglais et les Hollandais.

3 - Les intermédiaires

Avec l'augmentation du volume des transactions et des contacts réguliers entre Africains et Européens, naquit très tôt le besoin de disposer d'interprètes valables, afin de faciliter les rapports entre autorités et négociants locaux d'une part, les Européens de l'autre. C'est ainsi que ces derniers furent amenés à s'intéresser aux langues locales pour les nécessités du commerce.

Plusieurs ouvrages et rapports de l'époque comportent un petit lexique de mots courants dont la connaissance était jugée indispensable pour tout négrier venant trafiquer sur la côte. Mais la première tentative sérieuse d'approche linguistique de la langue aja fut sans doute la

Doctrina christiana, catéchisme bilingue espagnol-ayizo composé par des moines capucins espagnols et traduit, avec l'aide de l'ambassadeur Bans⁽¹⁾, en 1658 (Labouret, Rivet 1929). Les erreurs de transcription et de syntaxe rendaient cependant ce document pratiquement inutilisable. Une seconde tentative, moins connue, a été réalisée en 1731 par Antonio da Costa Peixoto, natif du Brésil, qui rédigea un vocabulaire et un manuel de conversation d'un niveau nettement plus abordable que la *Doctrina christiana*⁽²⁾. Mais ces tentatives furent généralement inefficaces, car suivies de peu d'effet. Peu d'Européens eurent en effet la patience et le goût d'apprendre les langues africaines pour les besoins du commerce. Ils préféraient se servir d'intermédiaires locaux ou de mulâtres polyglottes (car ceux qui séjournaient un certain temps prenaient femme dans le pays et faisaient souche, volontairement ou non).

Dans les zones de Guinée supérieure, entre le Sénégal et le Cap des Palmes, les Portugais se servaient des *tangos-maos* et des *lançados*⁽³⁾ comme courtiers. Ces *lançados* contribuèrent à répandre l'usage du portugais, qui devint rapidement la *lingua franca* sur cette zone⁽⁴⁾.

Sur la Côte de l'Or, les Hollandais développèrent la classe des *makelaer*⁽⁵⁾ ou courtiers, indispensables pour maintenir le contact avec les dirigeants africains. D'origines diverses -princes, hommes libres, esclaves affranchis ou mulâtres- ces *makelaers*, dont la prise de fonction donnait lieu à des cérémonies officielles à Elmina, comprenant un serment d'allégeance et de fidélité à la *WIC* (Postma 1970 : 83), formèrent une nouvelle classe sociale indépendante des structures traditionnelles, dont l'existence était essentiellement liée au commerce négrier. Leur fonction étant héréditaire, ils parvinrent peu à peu à s'imposer et à former une classe politique très influente, utilisée aussi bien par les Européens que par les chefs africains. Certains de ces "princes-marchands" (Daaku

-
- (1) Envoyé par Tohonou, roi d'Allada, à Madrid en 1658, avec pour mission de demander des missionnaires pour évangéliser son royaume, à l'instigation des Espagnols.
 - (2) Il s'agit d'un manuscrit de 46 pages, rédigé sous le titre de *Vocabulario e manuel de conversação da lingua geral de Mina*.
 - (3) Mulâtres résultant du métissage entre les *degradados* (commerçants et criminels portugais exilés) et les Africains (Boxer 1969 : 31). Mauro (164-165) fait cependant une distinction entre les *tangos-maos* (qu'il orthographie *tango-maos* ou *tangomaus*), recruteurs d'esclaves comparables aux *pombeiros* d'Angola, et les *lançados* qui vivent à la cour des rois africains et se chargent de la vente des esclaves de ces derniers aux négriers.
 - (4) (Boxer : 31) Cette tendance n'atteindra la Côte des Esclaves qu'au XIX^e siècle, avec le retour des esclaves affranchis du Brésil.
 - (5) C'est l'origine du nom du grand marché d'Accra : *Makola*.

1970 : 115), tels John Conny -au service du Brandebourg, puis à son propre compte-, John Kabes -au service des Anglais de la RAC-, Pieter Pasop -au service des Hollandais- sur la Côte de l'Or et Latévi Awokou à Aného, devenus puissants et influents, contribuèrent souvent à façonner la politique locale au gré de leurs intérêts personnels.

A Aného, les rois de Glidji avaient institué le poste d'*apoutaga* -littéralement "chef de plage"⁽¹⁾- dont le détenteur est choisi héréditairement au sein du clan Adjigo. Ce sont les descendants des immigrants fanti, commerçants et piroguiers. A l'origine de la fondation et de l'essor de la ville, ils étaient chargés de régler le commerce négrier, en percevant notamment les diverses taxes -*apoutanou*- des traitants européens pour le compte des rois de Glidji, auxquels ils devaient rendre compte : "En 1854, ou environ, j'ai été proclamé roi de cette ville, payant tribut au roi de Grigi, qui, seul, a des droits sur ce lieu, qui est son port sur la mer."; déclara l'*apoutaga* Kodjovi Djiyéhué, le 2 décembre 1883⁽²⁾. L'influence des Lawson, conséquence (et aussi cause) de l'abaissement du pouvoir royal, n'y deviendra véritablement prépondérante que dans la première moitié du XIX^e siècle.

Certains de ces courtiers ont acquis quelques rudiments de connaissance dans les langues européennes pratiquées sur la côte avant leur entrée en fonction. Il devint en effet courant de voir les négriers accepter (ou demander) des fils de notables locaux comme mousques sur leurs navires, ou les envoyer acquérir quelques rudiments d'éducation occidentale en Europe⁽³⁾.

Les traditions des Lawson (Gayibor 1990 : 266) prétendent que Latévi Awokou aurait été confié au négrier Law et conduit en Angleterre, où il aurait fréquenté le *King's College* vers le milieu du XVIII^e siècle. Mais il est plus probable qu'il a uniquement servi comme mousse -peut-

-
- (1) L'équivalent du *yovogan fon*, qui régentera le commerce côtier à Gléhwé au nom des rois d'Aghomé à partir des années 1730.
 - (2) Londres, Colonial Office, 879/21, n°78, annexe 1 ; in : Y. Marguerat (1993 : 210). Le mot "roi" n'est employé par les responsables d'Aného que depuis août 1883. Ils ne se désignaient eux-mêmes auparavant que comme chefs ou "cabécères" (du portugais *cabo* : la tête).
 - (3) Ou du moins, pour les Britanniques au XIX^e siècle, en Sierra Leone.

être sur le bateau d'un certain capitaine Law⁽¹⁾-, occasion qui lui permit de se familiariser avec les langues européennes en usage sur la Côte des Esclaves, l'anglais, le portugais et le danois. (Isert 1793 : 70-71).

4 - La procédure à suivre

Avant que le négrier ne soit autorisé à débarquer ses articles et commencer sa traite, il lui faut remplir certaines formalités vis-à-vis des pouvoirs locaux, notamment payer les coutumes (du portugais "*costume*"), c'est-à-dire les droits de traite. Le commerce extérieur étant en effet sous le contrôle strict des autorités locales, les négriers ne pouvaient éviter de payer ces taxes, sous peine de se voir refuser l'autorisation de pratiquer la traite par les fonctionnaires nommés pour diriger les opérations commerciales sur la Côte (Postma : 68).

Ces coutumes se composent généralement des droits d'ancrage, de séjour et d'ouverture de la traite, des commissions diverses ou *dachy*-du portugais "*daçao*", le présent⁽²⁾- à verser aux personnalités influentes pouvant avoir droit de regard sur le commerce et aux courtiers.

Leur montant varie d'un endroit à l'autre et suivant les périodes. Au début du XIX^e siècle, le capitaine désireux de pratiquer sa traite à Aného descend à terre avec des échantillons de ses articles, dont il annonce les prix au cours d'une réunion à laquelle participent les notabilités de la ville. Bold (1822 : 60) recommande de majorer les prix car, du fait du marchandage qui suit, le négrier se verra obligé de les réduire sensiblement. Une fois que l'assemblée se sera mise d'accord sur ces tarifs, celui-ci devra offrir une pièce de tissu et quelques pots de rhum à chaque notable influent. A la fin de ces formalités, le négrier est autorisé à commencer sa traite, qu'il ne peut pratiquer que par l'intermédiaire d'un courtier, qui perçoit un pourcentage sur le montant de chaque transaction effectuée par son entremise.

(1) D'où, selon la tradition, le nom de Lawson (le "fils de Law"), mais Latévi Awokou n'a jamais porté ce nom dans les documents de l'époque. Isert (1793 : 70-71 ; 1989 : 110-111), qui l'a rencontré en 1784, le décrit comme analphabète, et nous dit qu'il a envoyé un de ses fils se faire scolariser en Angleterre. C'est celui-ci, Akouété Zankli, qui, à son retour, prendra le premier le nom anglicisé de "George Lawson". Cf. ci-dessous p. 341.

(2) D'où l'anglo-africain contemporain *to dash* : "cadeauter"...

5 - Les moyens d'échanges : du troc à l'once

L'introduction de divers symboles monétaires, notamment du cauri, a rapidement fait disparaître le troc dans les grands centres économiques et, par contre-coup, dans les campagnes environnantes de la zone côtière, ceci dès le XVII^e siècle. Le-cauri, la poudre d'or, les barres de fer ou les esclaves (Polanyi 1966 : 167, 178-179), seront ainsi couramment cités comme étalons sur la Côte des Esclaves⁽¹⁾.

a) Le cauri

Deux variétés de cauri⁽²⁾ sont utilisées comme monnaie : le *Cypraea moneta* et le *Cypraea annulus*. Ce dernier, provenant des côtes de l'Afrique orientale, a la grosseur d'une noix gris-bleuâtre aux contours jaunâtres ; il est moins apprécié que le *Cypraea moneta*, plus petit, d'un blanc laiteux. Celui-ci, originaire des Iles Maldives, servait de monnaie dans cet archipel de l'océan Indien dès le X^e siècle au moins (Mauny 1961 : 420-421). El-Bekri (Cuoq 1975 : 104) en signale la présence à Kugha, au Soudan, dès le XI^e siècle, mais sans préciser s'il y était utilisé comme monnaie ou non. Cette imprécision est d'ailleurs révélatrice, car le cauri n'est pas partout considéré comme symbole de richesse (Nzemeke 1977 : 523 ; Johnson 1970, I : 17-49 et II : 331-353). Même dans les régions où il est considéré comme tel, il joue parallèlement un rôle religieux, qui éclipse souvent -et de loin- sa fonction économique. Il est en effet utilisé dans certaines cérémonies magiques et rituelles, où l'on lui attribue un pouvoir purificateur aussi efficace que celui de l'eau (Nzemeke : 528-530). C'est d'ailleurs cet usage dans le domaine religieux qui l'imposa rapidement à travers bon nombre de sociétés animistes de l'Afrique sub-saharienne.

Introduit dans le Golfe du Bénin dès le XVI^e siècle par les Portugais, le cauri y connut une grande fortune et devint rapidement la monnaie de référence par excellence dans les transactions commerciales. Il comportait des unités de compte aux noms bien portugais comme la *toque*, la *galine* et la *cabèche*⁽³⁾, sans lesquelles aucun commerce n'était possible entre la Volta et le Niger (Robertson 1819 : 274).

-
- (1) J.B. Labat (1730, I : 207) : "*Les bouges ou l'or au poids sont les monnaies courantes*".
 - (2) L'origine de ce mot provient probablement du terme *coris* utilisé par les Portugais pour désigner les perles bleues. Voir P. Pereira (1505-6 : 125).
 - (3) Voir ci-dessous, p. 232.

Son usage s'enracina rapidement dans les moeurs, et il s'instaura un système de numération basé sur le cauri. Par ailleurs, dans toutes les langues dérivées de l'aja, le cauri est synonyme de monnaie ; ces deux mots y sont en effet indistinctement désignés sous les vocables de *étchi* ou *tchikui*⁽¹⁾. On utilise également l'expression "*étchi wowo*" pour désigner une somme de cauris en vrac.

Pour l'usage, les cauris sont percés d'un trou et enfilés par groupe de quarante, à la manière d'un chapelet, à un fil de raphia. Cette unité est le *hoka*⁽²⁾. Le *hoka* est donc une unité de base de quarante cauris. Il a ses multiples : *kavé*, *katon*, *kané*, etc⁽³⁾. L'unité supérieure est le *kawivo-aton*, soit 40 x 25, ce qui donne 1 000. Vient ensuite le *hotou*, qui signifie littéralement "*l'argent est enfermé*" : à ce nombre (2 000), on noue les deux bouts de la ficelle. Une dizaine de *hotou* ou *hotouwo* est désigné sous le nom de *kévi* ou *kévidéka*. Le *kévi* est un sac en jonc tressé servant à divers usages. Les cauris sont entreposés par unité de 20 000 dans un sac en jonc, et le compte reprend avec *kévivé*, *kéviton*, etc. (deux *kévi*, trois *kévi*) (G.K. Johnson 1952 : 20-21 ; Agbo 1970 : 47).

Pour retenir les comptes complexes, les négociants locaux utilisaient parfois des aide-mémoires, comme des cordelettes avec des noeuds ayant chacun son sens (d'Elbée, in Prévost 1746, X : 150). Ils n'en sont pas moins habiles dans leurs comptes :

"Ils sont si habiles qu'il est impossible de les tromper et, quoiqu'ils n'aient pas l'usage de l'écriture, ils font pourtant si bien leurs comptes qu'il n'y a point de manque", rapporta le RP Colombin en 1634, au sujet des négociants d'Allada (Pazzi 1978 : 61). Robertson (1819 : 274-275) renchérit en affirmant que la rapidité avec laquelle ces marchands font leurs calculs est proprement étonnante. Les habitués comptent avec leurs deux mains par unités de cinq en cinq. Ces comptes doivent être exacts, car il y a des fonctionnaires royaux chargés de dépister les fraudeurs (Labat 1730, I : 203).

Ce système était pourtant fort incommode, à cause du nombre astronomique de cauris qu'il fallait avoir sur soi pour acheter des produits

-
- (1) Les termes *étchi* ou *ho* servent à désigner l'argent ou la monnaie, et le terme *tchikui* le cauri, qui, par extension, sera appelé *hotchikui*.
 - (2) De *ho* : argent, monnaie, et *ka* : la ficelle, la corde.
 - (3) Littéralement : deux cordes, trois cordes, quatre cordes, etc. (sous-entendu de quarante cauris) : *kavé* est donc égal à 80 cauris, *katon* à 120, *kané* à 160.

de quelque valeur, car son cours était relativement bas par rapport aux diverses monnaies européennes qui servaient de référence. Du temps de Labarthe (1803 : 265), le cauri ne valait en effet que le 1/5^e du liard⁽¹⁾ et le *hoka*, deux sous. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le *hoka* valait un pfénning allemand, le *hotou*, cinquante pfénning et le *kévi*, cinq mark (Sundström 1965 : 98-99) ; par ailleurs, quatre *hotou* ou 8 000 cauris ne valaient qu'un dollar, soit environ cinq francs, et le *kévi*, seulement 12,50 francs⁽²⁾. Or, le *kévi* pèse 60 livres, soit 23,780 kgs. Pour les nécessités du commerce extérieur et pour plus de commodité, il fut alors institué un "marché des changes" qui fonctionnait avec l'once comme unité de compte. L'once de cauris était divisée en sous-multiples qui sont :

- L'unité de 40 cauris, ou *hoka*, était la *toque*, qui valait deux sous (soit 1/120^e de livre tournois).
- Cinq *toques*, soit 200 cauris = la *galine* = 10 sous.
- Cinq *galines*, soit 1 000 cauris = 1 *ackie* = 1/16^e de l'once d'or = 2 livres tournois et demi.
- Quatre *ackies*, soit 4 000 cauris = une *cabèche* = 10 livres tournois = 25 shillings sterling à Gléhwé en 1721 (Atkins 1735 : 112, 165).
- Cinquante *galines*, soit 10 000 cauris = 1 *alcove*.
- Quatre *cabèches*, soit 16 000 cauris = 1 once = 40 livres tournois. (Sundström : 98-99 ; Robertson : 274-275 ; Labarthe ; 265 ; Dalzel : 135 ; Berbain : 69).

[Cf. Tableau page suivante].

b) L'once de traite

Les transactions commerciales s'effectuaient par assortiment d'articles comprenant une variété de marchandises incluant des produits courants, mais également d'autres, de grande valeur. Un système d'équivalence fut élaboré, basé sur une quantité déterminée d'articles pouvant être échangés contre une certaine quantité d'or sur la Côte de l'Or et la valeur d'un esclave sur la Côte des Esclaves (Johnson 1966 : 198).

(1) Le liard vaut trois deniers ou le quart d'un sou. La livre (tournois ou sterling) vaut 20 sous (ou shillings) de 12 deniers (ou pence) chacun.

(2) P. Bouche (1885 : 198). Vers la fin du XIX^e siècle, le cauri subira une inflation galopante qui rendra son utilisation de plus en plus malaisée.

Tableau 1
Correspondance des diverses unités monétaires
par rapport au cauri au XVIII^e siècle.

UNITES		NBRE DE CAURIS	EQUIVALENCE	VALEUR				POIDS			
Nom				Livre tournois		Shilling sterling		Livre-poids			Grammes
français	guin			L	S	S	d	lb	oz	10e	
cauri	hotchikui	1									1,19
toque ou ficelle	hoka	40	1 ficelle	0	2	0	11/3	0	1	7	47,56
galine	kato	200	5 toques	0	10	0	6	0	8	4	237,8
ackie	kawivo-ato	1 000	5 galines	2	10	2	6	2	10		1 189
cabèche	hotouvé	4 000	4 ackies	10		10		10	8		4 756
once de traite	hotounyi	16 000	4 cabèches	40		40		42			19 024

Sources : Dalzel (p.135) ; Labarthe (pp. 251, 265) ; Agbo (1970)

1 livre tournois (L) = 20 sous (S) = 240 deniers

1 shilling (S) = 12 pennies (d)

1 lb = 1 pound = 453 g ; 1 oz = 1 ounce = 28,35 g

Ces transactions étaient fondées sur l'once d'or en Côte de l'Or et l'once de traite sur la Côte des Esclaves. L'once d'or, qui vaut le double de l'once de traite, est estimée à quatre livres sterling (soit 80 shillings) par Dalzel (p. 134) et quatre-vingt livres tournois ou seize écus d'or par Labarthe (p. 251). L'once de traite, désignée sous le nom de "valeur de Guinée" par Barbot (p. 330) et de "monnaie de la côte" par Wyndham (1835), est par contre une unité de compte fictive, évaluée à deux livres sterling par Dalzel (p.134), quarante livres tournois ou huit écus d'or par Labarthe (pp.251, 261)⁽¹⁾.

Alors que l'once d'or était en usage sur la Côte de l'Or depuis le XVII^e siècle, l'once de traite semble n'avoir fait son apparition sur la Côte des Esclaves que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, malgré l'affirmation de K. Polanyi (1966 : 154-166 ; Johnson 1966 : 206) qui en fait remonter l'usage au début du XVIII^e siècle. Jusqu'à cette époque, il ressort des témoignages de plusieurs négriers que l'assortiment de marchandises s'y échangeait contre un esclave qui valait cent livres de cauris (Johnson : 206-207 ; Phillips 1732, IV : 227 ; Donnan 1930, I : 217). La plus ancienne mention de l'once comme unité de compte à Gléhwé figure probablement dans le journal de bord du navire négrier *Roy Dahomet* en 1772 (Johnson : 208 ; Berbain : 99). Il est intéressant de remarquer que cette apparition coïncida avec la hausse du coût de l'once d'or qui, sur la Côte de l'Or, du fait de la rareté de ce métal, doubla alors de valeur.

Sur la Côte des Esclaves, les marchandises de troc équivalant à l'once de traite étaient évaluées d'après un barème fixe. L'once de traite était donc composée d'une certaine quantité de marchandises. Ainsi :

1 pièce de siamoise ⁽²⁾	de seize aunes,	valant	1	once
1 pièce de guingam ⁽³⁾		"	"	
1 rôle de tabac du Brésil		"	"	
1 ancre d'eau-de-vie de douze pots		"	"	
8 pièces de platilles ⁽⁴⁾		"	"	
2 pièces de mouchoirs de Cholet		"	"	
8 barres de fer		"	"	
40 livres pesant de cauris		"	"	

(1) C'est donc à tort que Berbain (1942 : 68) avance le chiffre de seize livres tournois comme valeur de l'once de traite.

(2), (3), (4) Pour l'identification de ces étoffes, voir : N.L. Gayibor (1985, II : 758-763).

4 barils de poudre	valant 1 once
4 ancrs de rhum ⁽¹⁾	" "

Mais il faut remarquer que les lots de marchandises estimés sur la côte à une once n'avaient pas tous la même valeur, compte tenu de leur prix d'achat en Europe. Ainsi, l'ancre d'eau-de-vie ne coûte que treize livres alors que :

- les huit barres de fer reviennent à 23 livres
- les deux pièces de Cholet " à 26 livres
- les huit pièces de platille " à 56 livres
- la pièce de siamoise revient à 50 livres.

Pour illustrer cet exemple, Labarthe (p.140) choisit le cas d'un esclave dont le propriétaire ne voudrait se défaire qu'au prix de onze onces. Le négrier pouvait lui proposer les marchandises suivantes :

3 onces ou 3 ancrs d'eau-de-vie		
	à 13 livres l'once	= 39 livres
2 onces de platilles		
	à 56 livres l'once	= 112 livres
1 once de mouchoirs de Cholet		
	à 13 livres la pièce	= 26 livres
1 once de cauris, les 40 livres		= 50 livres
1 once de siamoise		= 50 livres
1 once de guingam		= 55 livres
1 once de barres de fer, (huit barres)		= 46 livres
1 once de tabac de Brésil		= 60 livres
--		----
11 onces		= 438 livres

Le négociant indigène pouvait cependant exiger la totalité du paiement, comme cela arrive d'ailleurs souvent, en platilles, tabac et

(1) P. Labarthe (p. 140) et J. Dupuis (1966 : 119). Mais parfois ces prix variaient de la Côte de l'Or à la Côte des Esclaves ; ainsi 4 barres de fer étaient estimées à l'once sur la Côte de l'Or, alors qu'elles revenaient moitié moins cher sur la Côte des Esclaves (in : ANC 6/29, pièce 7 : Extrait d'un mémoire... op. cit).

cauris. L'esclave reviendrait alors beaucoup plus cher. L'opération suivante l'illustre fort aisément :

6 onces de platilles à 56 livres l'once	= 336 livres
3 onces de tabac à 60 livres l'once	= 180 livres
2 onces de cauris à 50 livres l'once	= 100 livres
--	----
11 onces (id : 141-142)	= 616 livres

La différence entre ces deux modalités de paiement est de 178 livres, au détriment du négrier. Mais l'once, avons-nous dit plus haut, est formée d'un assortiment d'articles et non de marchandises de même nature. Il arrive donc le plus souvent, notamment sur la Côte de l'Or, que les négriers soient obligés de procéder à un choix d'articles divers pour former l'once. Il nous est alors impossible, dans ce cas, de déterminer la valeur exacte d'une once de marchandises d'une période à l'autre, car les prix de revient des divers articles composant l'once variaient beaucoup dans l'espace et le temps, ces variations n'allant pas forcément dans le sens d'une hausse, comme l'indique le tableau ci-après :

Tableau 2 : Fluctuations des prix (en cauris) de quelques articles

ARTICLES	1676	1721	1728	Fln XVIIIè S	1819
fusil de traite	3 000	4 000	4 000	6 000	-
ancre d'eau-de-vie	-	-	10 000	12 000	16 000
baril de suif	4 000	2 500	3 000	2 000	-
casserole de cuivre	-	1 000	1 000	1 000	-
sletias (tissus)	6 000	2 500	-	2 000	
perpetuas (tissus)	11 000	-	5 000		

Sources : Adams 1823 : 235 ; Dupuis 1824 : 119 ; Johnson : 203.

Les négociants européens usaient en outre de bien des subterfuges pour faire baisser le prix de revient de l'once de traite. *L'asantehene*⁽¹⁾ se plaindra à Bowdich⁽²⁾ que, dorénavant, huit mouchoirs

(1) Empereur des Ashanti.

(2) Ambassadeur anglais à Kumasi, en 1817.

étaient vendus à la place de dix, l'eau à la place du rhum et le charbon à la place de la poudre. Instruits par ces expériences, les négociants locaux useront parfois de méthodes similaires pour maintenir leur pouvoir d'achat : hausse de la valeur des marchandises échangées contre l'once de traite, particulièrement du prix des esclaves et de l'ivoire (Duncan 1847, I : 122), ou contrefaçon de l'or, etc.

Ce système monétaire, créé de toutes pièces pour faire face aux exigences du commerce négrier, ne lui survécut pas. N'étant en effet en usage que dans les régions côtières entre les négociants locaux et les négriers, il exerça peu de prise sur les structures économiques régionales, et disparut progressivement au cours du XIX^e siècle avec l'abolition officielle, puis la suppression progressive de la traite négrière.

B. LES TERMES DE L'ÉCHANGE

1 - Les produits exportés

Au négrier débarquant ses articles de traite sur la plage, le négociant africain proposait, par l'intermédiaire du courtier, des matières premières ("morphil"⁽¹⁾, perles, gomme, huile de palme, or), des produits de l'artisanat (tissus, articles ouvragés), des épices, des victuailles (viande, céréales, légumes, eau potable) pour l'approvisionnement du navire et, bien entendu, des esclaves.

a) Les matières premières

- L'or : il vient souvent au premier rang des préoccupations du négrier. Mais la Côte des Esclaves n'en produit pas : "*Il n'y a presque point d'or à vendre*", affirmait Isert (p. 107) en 1784. L'or que l'on y trouve y est introduit soit à partir de la Côte de l'Or, lorsque les circonstances s'y prêtent⁽²⁾, et vendu à Anlogan, Kéta, Aflao et même Aného en petites quantités (Robertson 1819 : 235), soit à partir du Brésil ; il est alors échangé contre les captifs à Gléhwé, Offra et Jakin (Labat : 147 ; Verger 1968 : 46). L'or était déjà couramment utilisé comme monnaie en paiement des esclaves vendus à Gléhwé dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Cet or, ainsi frauduleusement soustrait aux Portugais, était expédié vers l'Europe à la première occasion. C'est donc

(1) Défense d'éléphant.

(2) Insécurité due aux guerres ou blocus des voies commerciales en Côte de l'Or, etc.

dire qu'une bonne partie de l'or "africain" envoyé en Europe au cours du XVIII^e siècle était en fait brésilien.

- L'ivoire : la Côte des Esclaves était réputée pour son morphil, expédié de tous les points de traite. Les traditions sont d'ailleurs unanimes à reconnaître que les éléphants abondaient dans les régions forestières de l'arrière-pays⁽¹⁾ ; les chasseurs n'éprouvaient donc aucune difficulté pour se procurer du morphil d'une excellente qualité. Ces traditions confirment les informations recueillies par certains auteurs qui rapportent que le morphil était "envoyé constamment des villes de l'intérieur par des marchands en relations avec la côte" (Bold 1822 : 60). En 1737, le gouverneur danois R.N. Boris rapporta que "Kéta est l'un des plus importants points de traite de cette côte où l'on reçoit un grande quantité d'ivoire" (Greene 1981 : 125). De tous les points de traite, les négriers se voyaient offrir ce morphil en quantités appréciables. Aného semble être demeuré pendant longtemps un marché privilégié de l'ivoire qui, de l'avis de Bold (p. 60), y abondait au début du XIX^e siècle. Quelques années plus tard, un article paru dans le *Royal Gold Coast Gazette and Commercial Intelligencer*⁽²⁾ y signalait également un important trafic de morphil, dont fera encore état Duncan (I : 99) au milieu du siècle.

- L'huile de palme : bien que peu en vogue en Europe avant le milieu du XIX^e siècle, l'huile de palme était régulièrement troquée contre les articles européens dans les différents points de traite de la côte (Robertson : 235 ; Duncan I : 122) à un tarif, semble-t-il, beaucoup plus élevé que partout ailleurs sur les côtes de Guinée.

- La gomme : sa présence est rarement mentionnée dans la région ; Robertson (p. 235) la signale cependant comme article offert aux négriers à Aného au début du XIX^e siècle.

b) Les produits de l'artisanat

Nous citerons ici deux spécialités locales, très en vogue à l'époque, mais qui n'entraient que partiellement dans le trafic négrier, car,

-
- (1) Les nombreux toponymes comme *Nyivé* (forêt d'éléphants) et *Nyitoé* (montagne d'éléphants) viennent renforcer les récits.
 - (2) Journal publié à Cape Coast sous le patronage du gouverneur anglais Mc Carthy ; n° 40, vol. 1 du 20 septembre 1823.

achetées sur la côte, elles étaient en général revendues dans les régions limitrophes (Côte de l'Or, Angola, îles de l'Atlantique ou îles Caraïbes) :

- les étoffes -en particulier les fameux draps de Juda⁽¹⁾- et ceux qui sortent des métiers à tisser des villes et des campagnes⁽²⁾ ;

- les perles : il s'agit des fameuses pierres d'aigry, d'acory, de cori ou de Popo (Bertho 1944 : 1-2 ; Fage 1962 : 343-347) que, non seulement les femmes portaient aux oreilles, mais également les hommes en colliers autour du cou, des bras, des pieds ou comme pendants. Ces perles, localement désignées sous le nom de *fouti* ou *danmi*, ont été signalées dès 1500 par Pereira (traduction Mauny 1956 : 60, 125, 173). L'origine de ces perles, souvent multicolores, est mal connue. Les traditions locales actuelles, conformes aux informations recueillies par Isert en 1784 (156-157), estiment qu'elles provenaient des excréments de la déesse arc-en-ciel enfouis sous terre. Il fallait par conséquent creuser le sol pour les déterrer, en certains endroits précis où elles abondaient, comme à Jonoukouvé⁽³⁾, à cinq km à l'est d' Afagnan (préfecture des Lacs). Leur précoce disparition du commerce a épaissi le mystère autour de leur origine et fait couler beaucoup d'encre⁽⁴⁾. Les recherches récentes ont démontré qu'il s'agirait probablement de tectites⁽⁵⁾ travaillées par les orfèvres de la région (Gayibor 1985, II : 500-507).

c) Les victuailles

Les besoins en vivres frais -eau, viande, céréales- obligeaient tous les négriers à se ravitailler dans les ports de relâche. Volaille, ovins, caprins et porcins y sont régulièrement embarqués à profusion, ainsi que les différentes variétés de céréales, tubercules et légumes cultivées sur la côte, le tout étant destiné à l'alimentation de l'équipage et des captifs⁽⁶⁾.

(1) L'un des noms de Ouidah.

(2) Isert vante les mérites des tisserands qu'il a vus travailler à Aného en 1784.

(3) Littéralement : "Forêt où l'on exhume les perles".

(4) Tous les auteurs de cette période en parlent. En fait l'akori (acori), très demandé sur les côtes du Golfe de Guinée, alimentait régulièrement le commerce côtier. Sa disparition du commerce dès le début du XIX^{ème} siècle aiguïsa la curiosité de tous les auteurs.

(5) La tectite provient de la fusion des roches sous l'impact de grosses météorites (M. Kalous 1979 : 204-205).

(6) C'est vraisemblablement pour assurer cet approvisionnement supplémentaire que les Européens introduisirent sur la côte africaine des plantes d'origine américaine, en particulier le manioc puis le maïs, aux rendements beaucoup plus forts que les ignames ou les mils traditionnels.

L'approvisionnement en eau potable posait parfois de sérieux problèmes. Mais, dans les régions de Keta et d'Aného, les négriers avaient la possibilité de s'approvisionner sans peine en une eau d'excellente qualité tirée de puits de fortune creusés dans le sable à quelque distance de la mer (Isert : 96). On en remplissait des tonneaux (ou tangons), que des tangoniers roulaient dans la mer, au-delà de la barre, d'où les marins les prenaient en charge jusqu'au navire.

Mais tous ces produits, bien qu'intégrés à part entière dans le trafic négrier, représentent peu de chose en comparaison du commerce des esclaves, qui attira tous les négriers dans la région.

d) Le commerce des esclaves

L'étude des origines ethniques des Noirs que la traite transplanta dans le Nouveau Monde dégage un certain nombre de termes familiers à la Côte des Esclaves. On y apprend ainsi que les captifs vendus dans la région sont : Foin (Fon), Popo, Juda (Ouidah), Arada (Allada), Foëda (Xwéda), Adia (Aja), Thiamba (Tchamba), Kotokoli, Barba (Bariba), Nago, Oyo, Ado (Otta), Malais (Haoussa), Tacoua (Nupe), Bénin... (Labarthe : 144 ; Curtin 1969 : 189 ; Debien 1974 : 39-68 ; Manning 1979 : 125-129 et 1982 : 29-33). Mais que l'on ne se fourvoie pas : on ne peut guère se fier à cette nomenclature, car elle reste arbitraire par suite des conditions qui présidaient à l'attribution de ces noms ethniques à tel ou tel captif.

En effet, il ne faut pas serrer de trop près les indications données par les marchands négriers ou les planteurs sur l'origine de leurs esclaves, car les seuls principes qui les guidaient dans leurs identifications demeuraient souvent les "marques du pays" (scarifications), l'allure générale (en particulier la taille) ou certains traits de caractère. D'autres planteurs ne s'embarrassaient pas de ces détails et désignaient leurs hommes de peine sous le nom du lieu où ils avaient été achetés.

La même incertitude domine les enquêtes menées de nos jours dans la région pour déterminer ces origines. L'esclavage et la traite constituent en effet un sujet tabou, en face duquel les traditionnistes deviennent subitement sujets à d'étranges "pertes de mémoire". Si, dans les villes côtières, l'on se rappelle fort bien que les esclaves vendus aux négriers venaient de l'intérieur, les traditionnistes des sociétés victimes de ces ponctions ne se souviennent plus guère -ou si peu !- de ces tristes

périodes de leur histoire. Il semble donc évident que, par une volonté délibérée d'oublier ce pénible passé, ils en minimisent la portée au maximum et taisent les informations qui pourraient projeter quelque lumière sur ces événements. Il est, par conséquent, pratiquement impossible de mener des enquêtes satisfaisantes sur l'esclavage et la traite, par exemple en pays aja⁽¹⁾. On est donc obligé, pour une bonne part, de s'en remettre aux témoignages recueillis par les observateurs des XVIII^e et XIX^e siècles, quitte à les étayer avec les rares informations glanées çà et là.

De toutes ces sources confondues, il ressort que la traite était régulièrement alimentée par des captifs provenant de l'hinterland. Les sociétés côtières, sauf exceptions⁽²⁾, ne vendaient pas les leurs. Les régions-réservoirs se limitaient essentiellement à celles qui sont situées à au moins une centaine de km de la côte. Des estimations de P. Manning, il résulte que 90 % des captifs exportés de la région étaient aja ou yorouba, pris dans un rayon de moins de 200 km de la côte, contrairement à la Sénégambie et à l'Angola où les esclaves provenaient de zones assez éloignées du littoral (Manning : 32). Les Aja représenteraient le groupe majoritairement exporté des années 1640 -début de la traite à Allada- jusque vers 1820. Cette ponction semblerait avoir été forte de 1640 à 1740, période au cours de laquelle les Aja auraient seuls supporté le poids de cette diaspora forcée⁽³⁾. Quant aux Yorouba, ils auraient commencé à

-
- (1) On aurait pu penser faire progresser une telle enquête en interrogeant les descendants des négriers noirs ou mulâtres installés dans les villes de la côte. Il n'en est rien, car toutes les anciennes familles de quelque importance installées dans ces villes comportent des branches collatérales issues d'esclaves domestiques affranchis (par leurs maîtres ou par l'arrivée du colonisateur) et qui ont endossé le nom de famille de leurs anciens propriétaires. Dans certains cas, les descendants de ces esclaves ont pu, grâce aux nouvelles structures héritées de la colonisation, acquérir une situation économique ou politique prééminente non seulement au niveau de la famille étendue, mais parfois au sein des nouveaux États. Du coup, les traditionnistes sont forcés d'observer une extrême prudence dans leurs propos, attitude qui les conduit souvent à taire ces informations qui seraient utiles à l'historien. Il y a cependant un indice révélateur, capable de relancer les recherches dans ce domaine : la plupart des familles qui se sont adonnées à la traite ou qui possédaient beaucoup d'esclaves vénèrent de nos jours la divinité Tchamba, symbole de leur richesse passée. On dispose de peu d'informations sur cette divinité et son culte, mais il est possible qu'elle nous fournisse dans l'avenir quelques informations intéressantes sur ce thème. Il est d'ailleurs assez significatif à cet égard que le terme de Tchamba soit le nom de l'une des populations du Nord-Togo.
 - (2) Les auteurs de certaines catégories de crimes et délits étaient vendus. Il y avait aussi les victimes du *poignage* (du portugais *paniar* : attrapper), rapt d'hommes libres sur la plage (Rinchon 1929 : 96) ou dans les rues pendant la nuit, etc.
 - (3) Cette hypothèse ne semble s'appuyer sur aucun élément historique : à moins d'y relier l'abandon de Tado au profit de la nouvelle capitale, Tohou, créée justement au XVIII^e siècle.

fournir des contingents en nombre relativement important à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, et cette contribution ira croissante jusqu'au XIX^e, où ils deviendront le groupe majoritaire à partir des années 1820. En troisième position, se rangent les peuples voltaïques de l'est : Bariba et populations de l'Atakora surtout, et ce, à partir du XVIII^e siècle ; les Haoussa viendront à leur tour grossir le flot des captifs exportés à l'époque de la formation du califat de Sokoto, au début du XIX^e siècle (Manning : 31).

En abordant la Côte des Esclaves, le pays anlo est le premier fournisseur de captifs en provenance de la région "Krépé" -les Ewé de l'ouest- qui, de l'avis de Kioege, serait la véritable Côte des Esclaves. Les captifs "krépé", ou ceux qui étaient achetés dans cette région, sont sans aucun doute, dit-il, les meilleurs que l'on puisse obtenir sur toute la côte de Guinée :

"Le pays est peuplé et un grand nombre d'esclaves y est vendu chaque année, quelques-uns aux marchands noirs qui les conduisent à Accra, d'autres à Kéta, Woe et Anlogan ou à Petit-Popo où, en dehors de nous les Danois, les Anglais, Hollandais et Portugais font maintenant la traite, et enfin une grande quantité est amenée jusqu'à Ouidah" (Kea 1969 : 56).

Des indications plus précises sont apportées par Bioern. Le fort de Kongesten -le fort danois d'Ada, à l'estuaire de la Volta- serait, dit-il, le meilleur endroit sur la Côte de l'Or pour le commerce des esclaves, qui y affluent de l'Agotimé, de l'Adaklou, de Nyivé et de Takla (id). La ville d'Ada était en effet réputée avoir été l'une des meilleures places pour la traite des esclaves dans cette région. Les captifs y sont envoyés d'Agotimé, Ada-Kponé, Founivé et Takla via Méfi, par convois entiers sur l'Amougan (Grove, Johansen 1968 : 1399-1400) vers le fort -surtout quand les marchands d'esclaves savent que les marchandises européennes y sont en abondance (Isert : 107)- ou vers Kéta. A propos de cette dernière ville, Bioern affirme qu'il s'y effectue :

"Un bon commerce des esclaves en provenance de toutes les villes krépé des environs, ainsi que des régions de Sokodé⁽¹⁾, Avé, Agou, Tové, Gblé, Sévé et Agotimé, qui sont des républiques ayant chacune

(1) A ne pas confondre avec Sokodé du pays tem.

environ 12, 20 ou 21 petites villes sous leur obédience” (Kea 1969 : 56).

Plus à l'est, Aného⁽¹⁾ et Xwlagan attiraient vers elles, respectivement les captifs ouatchi de l'arrière-pays et aja des bords du Mono. Mais le trafic ne semble pas y avoir été aussi régulier que dans les autres ports de la région⁽²⁾. Bosman (p. 351) prétend avoir rencontré, en 1698, à Aného un navire danois qui y demeura plus longtemps pour acheter 500 esclaves que lui n'était resté à Gléhwé pour en acheter 2 000. Mais il précise que les affaires avaient été meilleures sous le règne du précédent roi : *“Il est arrivé sous son règne, qu'un vaisseau de notre compagnie [la WIC] chargea plus de 500 esclaves en onze jours”*. Il fait en outre remarquer (p. 354), à propos de Xwlagan, que *“les habitants négocient aussi en esclaves, et lorsqu'il n'y a point de vaisseaux, ils les vendent aux habitants de Petit-Popo ; mais leur plus grand trafic consiste dans le poisson”*⁽³⁾.

Les circuits de la traite ne se sont en fait organisés que lentement au cours du XVIII^e siècle, avec un réseau de marchés et de marchands disséminés dans la région en une longue chaîne, avec plusieurs ramifications reliant les négociants voltaïques, voire soudanais, à la Côte. L'une des voies les plus réputées pour ce trafic est celle qui drainait les captifs du Nord à travers Kpessi, Atakpamé, Sagada, Togodo, puis le Mono jusqu'à la Côte (Westermann 1935 : 285). Ces circuits aboutissent parfois à des dépôts qui se transformaient rapidement en des marchés animés -comme Kpogamé, dans l'actuel préfecture du Zio- où les négociants de la côte venaient s'approvisionner.

Naturellement, le prix des captifs ne peut pas être fixé avec certitude, si ce n'est en terme d'once de traite formée par un assortiment d'articles européens. Les fluctuations qu'il subit sont déterminées par un

-
- (1) *“Leur plus grand profit, dit Bosman (p. 348), consiste à aller dans le pays [l'intérieur] et à enlever des hommes qu'ils vendent aux Européens”*.
 - (2) Bosman (p. 351) nous apprend qu'il ne put acheter à Aného que 3 esclaves pendant les trois jours qu'il y demeura en 1697. *“Mais, dit-il, ils m'assurèrent que, si je voulais attendre encore 3 jours, ils pourraient m'en fournir près de 200 ; j'écoutai leur proposition, mais, étant allé à bord sous prétexte de chercher des marchandises, je fis lever l'ancre et mettre la voile pour aller à Fida et quand je fus arrivé, j'appris que, leur course avait si bien réussi qu'ils avaient pris plus de 200 esclaves et que, faute de marchands, ils furent obligés de les vendre aux Portugais”*. Mais en temps normal, précise-t-il, il faudrait plusieurs mois pour charger un vaisseau d'esclaves dans cette ville.
 - (3) *Vraisemblablement poissons (et crustacés ?) des lagunes et marais du bas-Mono. La pêche au filet en mer n'a commencé qu'à la fin du XIX^e siècle.*

certain nombre de facteurs dont les plus importants semblent avoir été :

- la variation des prix des articles composant la cargaison habituelle des négriers ;

- l'accroissement de la demande en Amérique, consécutif au développement du travail dans les mines du Brésil ou dans les plantations à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle ;

- la concurrence entre les diverses compagnies rivales ou les négriers privés installés sur place, chacun faisant de la surenchère pour enlever les meilleurs captifs, surtout lorsque plusieurs vaisseaux se retrouvaient ensemble en rade d'un même port. Les négriers portugais, indisciplinés à cause de leur inobservation des règles tacitement imposées pour la traite, contribuèrent également au désordre des prix en pratiquant des tarifs plus élevés que ceux de leurs concurrents grâce à l'or et au tabac brésiliens qu'ils introduisaient en fraude sur la côte ;

- la conjoncture locale qui, suivant les circonstances, détermine l'abondance ou la pénurie des captifs et, par voie de conséquence, le respect ou le non-respect des tarifs en vigueur. Il n'est pas rare, en cas de pénurie, de voir les prix doubler, tout comme l'abondance provoque leur avilissement⁽¹⁾.

Il est par conséquent pratiquement impossible de déterminer de façon certaine la valeur réelle d'un captif, tant ces multiples paramètres provoquent des fluctuations de façon continue même si, en apparence, les prix semblent avoir subi peu de variations sur de longues périodes.

On peut toutefois relever quelques tendances générales dans l'évolution du prix des captifs. Dans les années 1670-80, le coût d'un captif en parfait état, répondant aux normes définies par les négriers⁽²⁾, semble avoir été plus bas sur la Côte de l'Or qu'en Gambie. Les tarifs les

(1) J. Van Sevenhuysen, directeur général de la WIC à Elmina, cite le témoignage de l'agent Jan Aynsworth, qui se trouvait à bord du négrier *Rachel*, qui jeta l'ancre en rade de Popo en 1693. Il y trouva une si grande quantité de captifs, et leurs propriétaires si impatients de vendre, que, sans même payer de coutumes ni descendre à terre, il fit le plein de sa cargaison en l'espace de 10 ou 11 jours, en payant les captifs bien au-dessous du cours officiel ; cf. WIC 97 : *Correspondance de la Côte de Guinée* ; *Van Sevenhuysen à l'Assemblée des X* ; *Elmina*, 15/4/1700.

(2) C'est la "pièce d'Inde" ou le "bois d'ébène".

moins élevés ont été pratiqués à Gléhwé (Manning 1982 : 37), où la "pièce d'Inde" valait trois livres sterling⁽¹⁾, soit un peu plus de 38 000 cauris. A Calabar, dans le delta du Niger, le prix moyen était de trois livres quatre shilling. Les tarifs les plus élevés semblent alors avoir été pratiqués en Angola, où le coût variait autour de quatre livres quatre shilling (Davies 1970 : 236). Ainsi donc, les captifs revenaient plus chers en Guinée supérieure et en Angola que sur la Côte de l'Or et au Bénin, tandis que les prix semblent avoir été nettement plus modestes sur la Côte des Esclaves. Mais cette tendance s'inversa dès la fin du XVII^e siècle. On assiste alors à une flambée des prix sur la Côte de l'Or où, de cinq livres sterling au maximum en 1693, la *Royal African Company* fut obligée d'acheter ses captifs à dix, onze et douze livres sterling après 1702, voire dix-sept en 1712 : les prix avaient ainsi quasiment quintuplé en l'espace de vingt ans (id.).

A Gléhwé, avec l'accroissement de la demande, le nombre de captifs exportés quintuplait et le prix à l'unité quadruplait au cours de la période de 1670 à 1700 (Manning : 38). La valeur en cauris est cependant demeurée remarquablement stable, autour de 100 kg, soit 38 100 cauris, au cours de la même période, la variation en monnaies européennes se répercutant plutôt sur les prix des marchandises composant l'assortiment. Elle ne commencera à bouger qu'à partir du début du XVIII^e siècle. Ce mouvement s'accélère dès 1715 pour monter en flèche brutalement en 1724, passant de 130-136 kg (soit 49 530 à 51 815 cauris) en 1716 à 300 kg (soit 114 298 cauris) en 1724, après l'invasion d'Allada par le roi Agaja. Cette hausse se poursuivra au cours du siècle pour culminer à 176 000 cauris en 1774, avant de subir une baisse conjoncturelle - conséquence des premières campagnes abolitionnistes en Europe- qui ramènera le prix du captif à 128 000 cauris en 1780. Mais -est-il besoin de le rappeler ?- ces coûts exprimés en cauris ne servent que de valeur de référence, le paiement total ne s'effectuant pratiquement jamais en cauris⁽²⁾. En définitive, le coût du captif, très élastique, oscille dans des proportions extrêmes en fonction d'un grand nombre de paramètres, qui rendent tout effort sérieux de généralisation assez aléatoire.

(1) RC 745 n° 215 ; Petley Wyborne à Gléhwé.

(2) Les prix pratiqués sur les marchés locaux à vocation interne comme celui de Kindji, dans le village lacustre de Ganvié, demeuraient sensiblement dans la même fourchette : 60 000 à 80 000 cauris pour la pièce d'Inde, 100 000 à 130 000 pour les jeunes femmes en pleine possession de leurs qualités ; cf. A.F. Iroko (1983 : 143-155).

Mais les profits réalisés par les négriers sur la vente de ces captifs en Amérique ne le sont pas. Un rapport de 1722 estime que les esclaves achetés à 400 livres la pièce à Gléhwé, et revenant à 540 livres tous frais compris, sont revendus entre 750 livres à la Martinique et 1000, voire 1100 livres, à Saint-Domingue⁽¹⁾. On est, en fait, loin des profits mirobolants dénoncés par les abolitionnistes du XIX^e siècle, car, s'il est vrai que, parfois, les bénéfices atteignent 150 %, voire 200 %, ces cas restent exceptionnels : la moyenne se situe entre 10 et 25 % (Renault, Daget 1980 : 23). Mais, comme l'a souligné Thomas Clarkson, l'un des plus grands abolitionnistes de la fin du XVIII^e siècle, la traite est une véritable loterie, et comme telle, elle attire des joueurs, de plus en plus nombreux, dans l'espoir d'une fortune rapide (id.). L'aventure se termine pour certains dans la misère⁽²⁾, tandis que de solides fortunes s'édifient par ailleurs (Stein : 1979, 249). Elle a en tout cas duré assez longtemps pour que se pose l'épineux problème du "combien ?".

On peut estimer (Gayibor 1985, II : 743-747) qu'environ 1 550 000 captifs furent exportés de toute la Côte des Esclaves entre 1640 et 1802. Par rapport à celles de Curtin (1969 : 268), qui avance pour la même période le chiffre total de 6 543 700 esclaves transplantés aux deux Amériques par la traite atlantique du Sénégal à l'Angola, soit sur une superficie de huit millions de km², l'ampleur de la traite sur la seule Côte des Esclaves représenterait près du quart du volume global de la traite atlantique sur environ 500 000 km², soit environ 16 % des territoires touchés par ce trafic⁽³⁾.

Cette importante ponction entraîna évidemment des effets néfastes sur les mouvements de population dans la région. Réalisant une projection dans le passé sur la base des recensements de 1931, P. Manning évalue la population totale de l'aire ajatado dans les années 1680 à 511 000 habitants, ce qui -selon ses calculs- représenterait 33 % de la population globale du Golfe du Bénin, contre 51 % pour les Yorouba, 9 % pour les groupes voltaïques de l'est et 7 % pour les Noupé. Des conclusions de P. Manning (1982 : 33), il ressort que les Yorouba ne subirent qu'une perte de l'ordre de 0,2 % par an des années 1660 à 1780 et 1810 à 1850. Les conséquences se révélèrent, par contre, plus

(1) ANC 6/25, pièce 43.

(2) En cas de perte du navire en mer, par exemple (cas de Dalzel).

(3) P. Manning (1979 : 116). Il faut compter avec une marge d'erreur en plus ou en moins de 20 %, généralement admise pour ce type d'estimations.

dramatiques pour les populations aja, qui auraient subi une perte sévère, dépassant 3 % par an pour cinq décennies, soit six fois le taux de croissance ! L'impact de la traite fut donc sérieux et, si criticables que soient les estimations de P. Manning, force est de reconnaître que ce trafic occasionna un important dépeuplement des régions situées au-delà d'une centaine de kilomètres des zones côtières.

2 - Les articles d'importation

En contrepartie de ces produits exportés, dont les captifs représentaient l'élément le plus important, les négociants européens proposaient une gamme très variée d'articles dits de traite.

La cargaison de marchandises que le négrier offre en échange des produits locaux représente habituellement 60 à 70 % de la mise-hors du navire (Renault, Daget 1980 : 24). Le succès de la traite repose largement sur le choix judicieux de l'éventail des quelques cent à cent-vingt articles variés composant cette cargaison, qui transforment le navire négrier en un véritable bazar flottant. On peut cependant regrouper ces articles de traite en six catégories :

- * Les armes à feu et leurs accessoires ;
- * Les métaux et articles métalliques ;
- * Les pacotilles et "guinéaillerie" (les cauris, les verroteries, les pipes de traite, les chapeaux ordinaires ou de fantaisie, les babioles, habits de parade, etc.) ;
- * Les eaux-de-vie ("rossiles" ou "guildives") ;
- * Les textiles : cotonnades peintes ou indiennes (*annabases, baffetas, bajutapeaux, basins, boulanges, brauls, caladaris, corrots, coutils, guingams, guinnées, nécanées, siamoises*, etc), toiles de lin, soieries, draps...

Le négrier complétait enfin sa cargaison par des marchandises destinées au personnel européen des forts et loges : matériel de construction, habillement, victuailles surtout (Labarthe : 225).

De tous ces produits, celui qui avait le plus de succès était sans doute le tabac du Brésil.

a) Le tabac du Brésil

“Bahia avait du tabac et voulait des esclaves ; la côte de Mina avait des esclaves et voulait du tabac” (Verger 1968 : 28). Voilà définie, en termes limpides, l'étroitesse des liens économiques qui vont régir les relations entre la Côte des Esclaves et le Brésil tout au long de la période de la traite négrière.

Le tabac produit au Brésil était de plusieurs qualités. Sont considérées comme de premier choix les feuilles de première et deuxième qualités. Celles de la troisième et dernière qualité, de petite taille ou brisées, manquant de “substance”, sont dites de rebut et communément appelées *soca* (déchet). Interdit d'entrée et de vente au Portugal, ce tabac de rebut trouva un débouché en or sur la Côte des Esclaves, où il était estimé plus que tout autre produit :

Le plus curieux, note Verger (pp.28-29), “est que la médiocrité même de ce tabac se transforme en une qualité, qui devait lui donner une primauté absolue sur toutes les autres denrées de traite présentées sur le marché pour le “rachat” des esclaves à la Côte des Esclaves. Ces feuilles de troisième choix devaient subir un traitement particulier pour éviter le dessèchement ou la pourriture. On les enduisait donc plus copieusement de mélasse que celle des premières qualités, lorsqu'on les encordait et les mettait en rouleaux. Le plaisant arôme qui s'en dégagait était inimitable, et allait devenir le facteur principal du succès des négociants de Bahia dans cette partie de la côte d'Afrique”.

Les négriers brésiliens ne se rendent donc sur la Côte des Esclaves qu'avec une cargaison d'or et de tabac du Brésil, rarement avec des marchandises européennes, qu'il leur aurait fallu payer cher aux Hollandais ou aux autres marchands européens. Généralement estimé à une once le “rolle”, sa valeur peut aisément doubler en cas de pénurie. Or, le rolle de tabac ne leur revenait qu'à 10 livres ; ce qui met le captif estimé à onze onces à 110 livres, soit le 1/4 environ du prix moyen payé par les autres négriers !

Ce tabac restant donc la principale monnaie d'échanges dans la région, tous les négriers devaient s'en procurer une bonne quantité auprès

des capitaines brésiliens avant de commencer leur traite. On comprend aisément que, gênés par cet état de choses, les autres trafiquants -anglais et français surtout- aient tenté de briser ce monopole en essayant de contrefaire le tabac brésilien, mais en vain. Il faut enfin signaler que la consommation de ce tabac fit disparaître de la région la culture d'une variété locale que Bosman (p.319) jugeait détestable parce qu'elle sentait trop fort.

b) Les textiles

Lorsque les Portugais atteignirent la côte d'Elmina en 1471, ils furent surpris d'y trouver un remarquable réseau d'échanges commerciaux entre les habitants de la côte et les Wangara, commerçants manding venus du Soudan troquer l'or contre des produits variés, où dominaient pourtant les articles textiles (Kea 1974 : 9-10). Pour ravir l'or guinéen aux Wangara, les Portugais durent se plier aux règles de ce commerce et se mirent à inonder à leur tour toute la région de textiles divers. Dès le XVII^e siècle, les textiles (cotonnades peintes ou "indiennes", toiles de lin ou "platilles", draps et autres tissus de laine, soieries, velours, damas et satins rayés, etc.) constitueront fréquemment les trois-quarts de la valeur marchande de la cargaison des négriers (Renault, Daget : 24)⁽¹⁾.

c) Les armes à feu

En troisième position viennent les armes à feu et leurs accessoires : poudres diverses, plomb, pierres à fusil et aussi les armes blanches.

Les armes à feu, bien que connues plus tôt sur la Côte des Esclaves, y étaient peu utilisées avant les années 1680. En vogue sur la Côte de l'Or dès le milieu du XVII^e siècle, ces armes ne sont alors guère mentionnées sur les listes des articles prisés sur la Côte des Esclaves. Le commerce des armes à feu ne se développera véritablement dans la région qu'à la fin du XVII^e siècle, mais à un moindre degré que sur la Côte de l'Or. Les importations d'armes à feu dans ces deux régions, en augmentation constante à partir de 1680, atteignirent 180 000 fusils par an dans les années 1730 (Richardson 1980 : 57), et il est certain que les

(1) Conséquence directe de ces transactions, la mode des cotonnades multicolores est demeurée vivace jusqu'à nos jours, où le marché est dominé par les wax d'origine javanaise, fabriqués en Europe.

estimations de J.B. Inikori (1977 : 349), qui avance le chiffre de 283 000 armes à feu introduites dans le Golfe du Bénin entre 1750 et 1807, sont nettement en-dessous de la réalité.

Les armes à feu et leurs accessoires de tous genres représentent ordinairement, suivant la demande, entre 8 et 30 % de la valeur de la cargaison du négrier (Kea 1971 : 191).

Mais la qualité de ces armes à feu destinées à l'Afrique laissait beaucoup à désirer ; on y trouvait certes des armes d'excellente qualité, et d'autres de moins bonne facture. Il était cependant de règle de n'y exporter le plus souvent que des armes usagées ou défectueuses, qui explosaient parfois aux mains de leurs utilisateurs en les mutilant, ou se disloquaient quand les négociants se décidaient à les essayer avant de les vendre, d'où souvent de véhémentes protestations et plaintes de la part des acheteurs, les chefs et rois des États de la Côte en l'occurrence⁽¹⁾ : *"il faut que les fusils soient bons ; autrement, les nègres les rendent"*, conseille Labarthe (p.261) aux négriers.

Ces mésaventures conduisirent les forgerons africains à se spécialiser dans la réparation, voire la contrefaçon⁽²⁾, de ces armes à feu : *"A la vérité, les fusils qu'on vend ne sont pas des meilleurs ; mais leurs ouvriers ont assez d'habileté pour les réparer et les entretenir"* (Prevost, X : 70). Le RP Loyer (1714 : 259) et des Marchais (Labat, II : 242-243) n'ont pas tari d'éloges sur ces forgerons d'Assini et de Gléhwé, très habiles à réparer les armes à feu et à les maintenir en bon état, tout en déplorant le fait que cette habileté réduisait la vente d'armes des négriers.

Tout comme les armes, la poudre et les munitions diverses (plomb, pierre à feu) variaient également suivant les modèles et les qualités. Au XVIII^e siècle, la poudre à gros grains en barils de 20, 30 et 40 livres était plus estimée que la poudre fine (Rinchon : 120). Les négociants africains contrôlaient cette poudre avec soin, pour apprécier son degré d'humidité et la qualité du grain, avant de l'acheter. Ces précautions s'avéraient indispensables, car les munitions étaient souvent

-
- (1) Ce qui laisse à penser que l'impact des armes à feu dans les guerres de l'époque n'aurait pas été aussi décisif que plusieurs auteurs l'ont fait croire.
 - (2) Il existe deux variétés de fusils fabriqués par les forgerons locaux en pays éwé : le *tchakavim* et le *kavisé*, tous deux munis d'une pointe de silex qui produit l'étincelle enflammant la poudre.

livrées en mauvais état de conservation, après de nombreux mois dans l'humidité des cales des navires.

d) Les vins, alcools et spiritueux, avec leurs contenants

Les eaux-de-vie de traite sont également de mauvaise qualité. Ces alcools, fabriqués à base de grains ou de sucre, sont habituellement désignés sous les termes de *rossilis* ou *guildives* (Berbain : 83 ; Darel 1963 : 142) ; ce sont de véritables "vitriols" (Ducasse : 94), abondamment fournis par la France, qui y trouva un excellent débouché pour le surplus de sa production : vins, lies et résidus de vin, eaux-de-vie de cidre, etc., qui sont distillés et traités à l'intention du marché africain. Les Anglais utilisaient par contre des rhums et taffias de leurs Antilles.

Du fabricant au consommateur, les alcools de traite ne sont jamais livrés purs ; tous les intermédiaires les coupent habituellement avec de l'eau pour augmenter leur volume, et donc leurs propres bénéfices. Les eaux-de-vie de meilleure qualité, c'est-à-dire celles qui sont moins "baptisées", sont réservées à l'usage des hautes notabilités.

e) Les articles en métaux

Les métaux : fer, cuivre, plomb, en brut, en barre ou lingot, en manilles, ou en pièces fabriquées : bassines, chaudrons, pots, plats et ustensiles de tous genres apparurent très tôt dans la cargaison des négriers. Le fer en barre provenant d'Europe -de Suède ou d'Allemagne-sonna le glas des activités des fondeurs de fer. C'est en effet avec l'importation du fer européen que ces activités déclinèrent dans les foyers d'extraction et de fonte situés dans la région, notamment à Tado. La dinanderie de Hollande, neuve ou usagée, y trouve également un excellent débouché, étouffant ainsi peu à peu la céramique locale.

f) Pacotilles et "guinéaillerie"

Les pacotilles, du cadenas aux perles de verre ou de corail, des sonnettes aux miroirs en papier doré, en passant par une variété d'objets de fantaisie recouverts sous le terme de "*guinéaillerie*", étaient également très en vogue. On peut mentionner, sous cette rubrique :

- les cauris, les verroteries (corail et perles, livrés sous forme de filière et de rassade), les pipes de traite (longues et fines, elles servent à

fumer le tabac du Brésil)⁽¹⁾, les chapeaux (ordinaires ou de fantaisie).

En dehors de ces articles, se rencontrait toute une série de babioles et de marchandises de clinquant destinés à attiser la convoitise des courtiers et des notabilités afin de se concilier leurs bonnes grâces : colifichets recouverts d'or faux, vêtements d'apparat multicolores et galonnés de brandebourgs dorés, etc. (Rinchon : 103-104).

La traite a donc engendré des activités productives diverses qui, en amont comme en aval, ont permis à l'économie européenne d'en tirer de substantiels profits, en particulier dans les grandes villes de la côte atlantique : Bordeaux, Nantes, Rouen, Liverpool, Amsterdam... Elle a également entraîné la prospérité d'un certain nombre d'agglomérations côtières de la Côte des Esclaves.

C. LES DIVERS POINTS DE TRAITE SUR LA CÔTE DES ESCLAVES

Ils se présentent nombreux. On peut affirmer sans grand risque de se tromper que, pratiquement, toutes les localités situées sur la plage ont été impliquées - à des degrés divers, bien sûr - dans la traite. Anlogan, Woe, Kéta, Vodza, Aflao, Abrée (Agbodrafo), Aného, Xwlagan (Grand-Popo), Gléhwé, Offra, Jakin, Ekpé, Sèmè, Appa, Gbadagri : toutes ces cités ont activement participé à ce trafic, avec plus ou moins de réussite, à un moment ou l'autre de leur histoire. Leur évolution, à la fois économique, sociale et politique, s'est surtout traduite par une richesse certaine des groupes dirigeants qui ont su monopoliser le commerce extérieur à leur profit, ainsi que par de profonds changements dans la configuration de ces villes. Dès l'installation d'une loge ou d'un fort dans une localité, toute une armée de petites gens espérant tirer profit des activités secondaires de la traite (canotiers, portefaix, courtiers, marchands, crieurs publics, etc.) venait prendre ses quartiers autour dudit établissement et ne le quittait plus. C'est ainsi que dans les importants centres comme Kéta, Aného, Xwlagan, Gléhwé, Offra et Jakin, se formèrent de véritables quartiers "danois", "hollandais", "anglais", "portugais" et "français", suivant le nombre et la nationalité des compagnies installées dans ces villes. Le quartier "Nlessi" d'Aného - "Anglais", en guin- doit son existence à de pareilles circonstances.

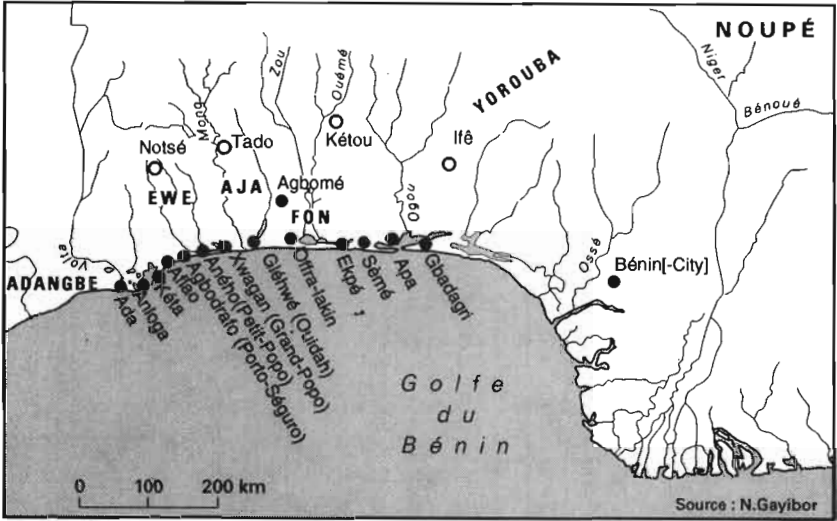
(1) Changeant de forme au fil des décennies, elles sont un excellent instrument de datation pour les archéologues qui en trouvent des débris dans leurs fouilles.

Ada, à l'estuaire de la Volta, bien que géographiquement située sur la Côte de l'Or, était en fait le premier port de la Côte des Esclaves, car, par elle, transitaient surtout des produits en provenance du pays éwé. Les Portugais y auraient, semble-t-il, installé une loge dès le XVI^e siècle. Puis vinrent les Danois, qui en firent leur chasse gardée dès 1650 (Fage 1959 : 65). Ils installèrent un premier poste à Togblokou (à 6,5 km environ de l'actuelle ville), qu'ils déplacèrent vers 1730 dans l'île d'Ada, l'un des nombreux îlots parsemant le delta de la Volta, à 4 km environ de la mer (Isert 1793 : 102). Cette île se révélant par la suite trop exposée aux attaques des Anlo de la rive orientale du fleuve, les Danois se constituèrent une position de repli à Pouté, à environ 7 km plus loin, sur la rive occidentale, qui leur servait de refuge et de loge en cas de nécessité (id : 24). Seule la construction du fort de Kongensten, commencée le 15 octobre 1783, assura la sécurité complète du commerce danois dans la région face aux conflits continuels entre les Ada et les Anlo.

Anlogan, la capitale politique et religieuse des Anlo, n'a guère été fréquentée des négriers. Eytzen, au cours de son voyage de Gléhwé à Accra en décembre 1717, y fit escale et prit bonne note du désir des habitants de voir les Hollandais y installer une loge, mais cette demande n'eut pas de suite. Il est probable que les Danois y ont construit une loge en 1784 ou 1785, car le traité de paix anlo-danois de 1784 imposa aux Anlo l'installation d'un tel poste dans leur capitale. Au début du XIX^e siècle, Robertson (1819 : 234) signale qu'Anlogan était une grande ville très peuplée, dont les habitants vivaient de la fabrication et la vente du sel.

Kéta, par contre, a été fréquentée par les négriers dès la seconde moitié du XVII^e siècle. Au début du siècle suivant, Hollandais et Danois s'y livrèrent une sournoise lutte d'influence, qui se termina à l'avantage des Danois en 1737. Ceux-ci y auraient, semble-t-il, installé les premiers un petit poste, en 1714 (Fage 1959 : 65). La loge hollandaise, construite en 1719, fut détruite par les Akwamou en 1731. L'année suivante, la compagnie hollandaise signait avec Adjénam, roi de Keta, un contrat l'autorisant à ériger une petite forteresse, le fort Singelenburg, sur la plage en 1735-1736. Ce fort fut assiégé en 1737 par une armée d'Agaja à la recherche d'un de ses généraux rebelles en fuite, Assiongbon Dandjin (le futur roi de Glidji, voir ci-dessous, p. 260). From, le directeur du fort, le fit sauter pour éviter qu'il ne tombe aux mains des Fon. Il semble que les Hollandais aient immédiatement fait reconstruire la redoute -ou du moins

Carte n° 33 : Les villes négrières de la Côte des Esclaves au XVIII^e siècle.



une loge fortifiée-, mais toujours est-il que les Danois mirent à profit ces circonstances pour supplanter définitivement les Hollandais en renforçant leurs assises à Kéta. Ils y consolidèrent leur position après la guerre de 1784 par la construction du fort de Prinsensten, qui se fit contre la volonté des habitants vaincus⁽¹⁾.

Cette construction était d'ailleurs la plus importante clause du fameux traité imposé aux Anlo après leur défaite. Afin de prévenir tout sabotage de l'ouvrage en cours de construction, il a fallu que les troupes de Glidji, conduites par le prince Foli Tosou et par Latévi Awokou, surveillassent les travaux jusqu'à ce que le nouveau fort fût en état de se défendre⁽²⁾. L'intérêt des négriers pour Kéta lui vient de sa situation privilégiée :

-
- (1) Ce qui est exceptionnel : pratiquement tous les forts européens de la côte ouest-africaine ont été construits en accord avec les habitants (qui en percevaient en général un loyer), et une alliance durable se nouait, quitte à entraîner chacune des parties dans les conflits de l'autre.
 - (2) P.-E. Isert (p.99). Ce fort, érigé à l'origine à quelques trois cents pas de la mer (Isert 1793 : 95), est actuellement en partie détruit par l'érosion marine, dont souffrent plusieurs villes côtières de la région comme Agbodrafo, Aného, Xwlagan... Kéta est aujourd'hui une ville ruinée, à la population déclinante.

“*Quita est celle de toutes nos possessions dont la situation est la plus heureuse, eu égard à l'abondance des provisions et à la bonne eau fraîche*”, rapporte Isert (1793 : 95).

La ville était donc réputée pour ses provisions en vivres frais et en eau potable, réputation dont l'amiral français Bouët-Willaumez (p. 123) se fera l'écho en 1848 : “*Queta offre de grandes ressources en provisions fraîches aux croiseurs⁽¹⁾ du Golfe du Bénin*”. Kéta servait en outre de débouché maritime aux produits non seulement du pays éwé, mais aussi des royaumes akwamou (surtout après l'écrasement de ce dernier par les Akim en 1730 et sa reconstitution à l'est de la Volta) et ashanti pendant les périodes de crises sur la Côte de l'Or. La combinaison de tous ces intérêts firent de Kéta un centre économique de première importance dans cette partie de la Côte.

Aflao⁽²⁾, située à une trentaine de kilomètres au nord-est de Kéta, permettait de soulager cette dernière lorsqu'elle était saturée ou, plus fréquemment, en cas de crise. Bosman et Barbot l'ont désignée à tort sous le nom de Coto, tout en conservant l'appellation autochtone, *Aflao*, *Aflawu*, *Flawu*, transcrite parfois *Verhou* (Bosman 1705 : 346 ; Barbot 1746 : 321). Les négriers hollandais, danois et anglais y pratiquaient la traite sous voile, avant que Kioega n'y fasse installer une loge en 1784.

Après ce poste, on rencontrait Agbodrafo, érigée sur le site d'un ancien établissement occupé dans les années 1680 par les réfugiés gan vaincus par les Akwamou, comme on le dira plus loin. Cette localité, dénommée Abrée par les Portugais, alors fréquentée par les négriers hollandais et surtout anglais, n'a connu qu'une existence éphémère, car elle disparaît des rapports pendant tout le XVIII^e siècle. Son site sera réoccupé en 1835 par une fraction du clan Adjigo d'Aného chassée de la ville par les Lawson l'année précédente.

Aného, le “Petit-Popo” des Européens, située à une quinzaine de kilomètres à l'est d'Agbodrafo, était connue et fréquentée des Européens depuis la seconde moitié du XVII^e siècle. Mais cette localité ne prit son essor qu'à la fin du siècle avec l'installation des Gan à Glidji ; ces derniers

(1) Navires de guerre (surtout anglais et français) qui “croisent” au large des côtes d'Afrique pour réprimer le trafic négrier.

(2) Aujourd'hui dernière ville ghanéenne, tout contre la frontière togolaise et la ville de Lomé, dont elle est devenue *de facto* une banlieue populaire (et le lieu de tous les trafics, légitimes ou non).

amenèrent dans leur sillage des piroguiers fanti, qui vinrent s'y fixer auprès des pêcheurs xwla qui vivaient alors sur la plage. Ces Fanti finirent par imposer le nom de leur quartier à toute l'agglomération⁽¹⁾, quoi qu'en dise Bouche (1885 : 305) :

"L'un des quartiers de la ville a pour nom Anejo. C'est là que s'établirent les noirs Mina. Leur établissement à cet endroit donna naissance au quartier qui porte leur nom, mais non à la ville ; Petit-Popo existait déjà depuis bien des années. En langue du pays, on l'appelle Hulavijo"⁽²⁾.

Dès la fin du XVIII^e siècle, la combativité et la renommée des rois de Glidji y attirèrent un nombre sans cesse croissant de négriers. En dehors de Kéta, dont la soumission au Genyi ne fut que temporaire, Aného demeura le seul débouché maritime stable de Glidji durant tout le XVIII^e siècle, période d'apogée de ce royaume⁽³⁾. Les *apoutaga*, installés dans la ville par les rois de Glidji, y réglementaient le commerce extérieur et percevaient en leur nom les diverses taxes -*apoutanou*, *poutanou*- des négriers. Dans le dernier quart du siècle, Latévi Awokou s'installa au quartier Badji, dans une résidence qu'il baptisa *New London*, et usa de sa connaissance des langues étrangères pour se poser en incontournable courtier des négriers européens. A la même époque, en 1779, 1798 ou 1800 -les dates fournies par le même auteur, Norberto de Souza, dans différents écrits ne concordent pas⁽⁴⁾- le "chacha" Francisco Félix de Souza, "le plus célèbre et le plus puissant négociant brésilien établi sur les côtes d'Afrique" (Verger 1952), reçut par cession de l'*apoutaga* d'Aného, Sekpon, une vaste presqu'île au nord-est de la lagune ; il y fonda un comptoir d'esclaves qu'il baptisa "*Ajuda*"⁽⁵⁾. F.F. de Souza confia peu après la direction de ce comptoir à son fils Isidore, que Duncan (1842, I : 102-103) décrivit en 1845 comme "le plus grand marchand d'esclaves

-
- (1) *Ane-ho* : "maison des Ané" (= Fanti). Les Européens, du fait que ces derniers venaient surtout d'Elmina, désignèrent par l'ethnomyme Mina cette population composite, qu'il est plus juste d'appeler Guin ; cf. infra, pp. 258-265. De nos jours, la fusion est telle qu'il n'est plus pertinent de distinguer les deux groupes.
 - (2) Le "j" étant prononcé ici à l'espagnole (analogue au "ch" allemand), Hulavijo et Anejo se prononcèrent Xwlvivo et Aného.
 - (3) Cf. infra, pp. 258-265.
 - (4) Archives Kponton : extrait "*dos quadros da historia da Costa d'Africa*" (Archivos da familia de Souza) et lettre de Norberto de Souza, chef de la famille de Souza, adressée à Monsieur l'Administrateur des colonies, commandant du Cercle d'Aného le 31 décembre 1948 ; N.F. de Souza (1955 : 18).
 - (5) Diminutif de l'expression portugaise "*Deus me ajudou*" : (Dieu m'a aidé) ; Ajudou se transformera en Adjido, nom actuel de ce quartier.

de toute l'Afrique, quoique fort aimable et généreux".

L'intérêt économique du Genyi allant grandissant tout au long du XVIII^e siècle, plusieurs compagnies négrières avaient formé le projet d'y transformer leur loge en fort. Mais les Guin, qui voulaient sauvegarder leur liberté commerciale et leur indépendance politique, ont toujours redouté *"tout établissement [permanent] dont l'effet pourrait être de restreindre la précieuse liberté de commercer avec toutes les nations, avantage dont ils jouissent depuis trop longtemps pour n'en pas connaître tout le prix"*⁽¹⁾.

Plus à l'est, à l'embouchure du Mono⁽²⁾, se trouve une autre agglomération importante, Grand-Popo. Il s'agit en fait de Xwlagan ou Xwla, transcrit Afla⁽³⁾ par Isert (p.126) : *"Afla, dit-il, se trouve dans les cartes géographiques sous le nom de Grand-Popo, qui est inconnu ici [dans la région]"*. L'appellation Grand-Popo a été en effet donnée à cette ville par les négriers européens pour la distinguer de Petit-Popo, terme également inconnu des indigènes, qui utilisent respectivement Xwlagan ou Xwla (Epla) et Aného pour désigner ces deux villes.

La situation de Grand-Popo, telle que la décrivent les différents auteurs des XVII^e et XVIII^e siècles, prête également à confusion. De ces récits, il ressort en effet que la ville serait située sur un site défensif, bien retranchée dans une île de la lagune : *"La force de ce village, dit des Marchais (Labat, II : 6-7), réside dans sa situation ; il est bâti dans une île au milieu d'une rivière considérable, qui porte le même nom"*. Il confirmait ainsi les observations de ses prédécesseurs, notamment de Bosman (353-354) : *"Popo est situé au milieu d'une rivière. (...) Ceux de Popo n'ont presque point d'autre habitation que le village où demeure le roi et qui est une île"*; et de Barbot (p.322) : *"La ville de Popo est bâtie sur une île formée de marais et de marécages"*. Et Isert (p.127) d'ajouter : *"Elle est située(...) dans un fond marécageux, à quelque éloignement de la mer, sur une rivière"*.

(1) ANC 6/26 : Côte d'Afrique. *Mémoire de Monsieur de Champagny au Ministère de la Marine et des Colonies* ; Brest, 6 septembre 1786.

(2) Celle-ci, on l'a dit, est sans cesse déportée vers l'est par les courants marins. Mais cet estuaire -la "Bouche du Roi"- est beaucoup trop dangereux pour être navigable. L'intérêt du site du Grand-Popo est le cours aval du Mono (facilement navigable jusqu'à Togodo), qui conduit ensuite, on l'a vu, à Tado.

(3) Cf. l'appellation guin "Epla".

Toutes ces précisions désignent sans aucune hésitation la ville d'Agbanakin, capitale politique des Xwla, située dans une zone marécageuse à la confluence de la lagune côtière et du Mono. Cette hypothèse se trouve renforcée par la situation de l'actuelle ville de Grand-Popo sur la plage à l'écart de la zone lagunaire marécageuse. Il est toutefois possible que le Grand-Popo de nos auteurs ait changé de site -par suite de l'érosion côtière- ou bien que ce terme ait désigné un autre village lagunaire voisin, car *“Grand-Popo n'est pas une ville, nous apprend Laffitte (p.XXIII) ; c'est l'ensemble d'une douzaine de villes parsemées sur les îles de la lagune et le littoral”*. Dans cette optique, Grand-Popo semble donc le nom générique de l'ensemble des hameaux et villages xwla implantés dans cette zone lagunaire, dont Agbanakin constituait le centre politique et religieux.

L'importance économique de cette région, au débouché du Mono sur l'Océan, n'échappa pas aux Hollandais, qui y installèrent dans les années 1660 une loge, décrite en 1670 comme ayant les dimensions d'un gros village. Toutes les compagnies négrières y ont depuis lors aménagé des postes, qui survécurent peu ou prou, avec des fortunes diverses.

Au total, une quinzaine de ports de la Côte des Esclaves -ceux de la partie orientale y compris- se trouvaient plus ou moins activement impliqués dans la traite négrière, en fournissant quotidiennement, pendant plus de deux siècles, leurs ressources humaines aux négriers contre les nombreux articles de traite, dont le commerce a fortement soutenu l'économie ouest-européenne au XVIII^e siècle.

Sur le continent africain, elle provoqua de profondes transformations dans les structures socio-politiques des sociétés de la zone côtière et de son immédiat arrière-pays. En effet :

“La traite côtière, écrit Basil Davidson (1965 : 83), devint inséparable du fonctionnement de l'autorité des chefs. Là où elle trouva des chefs et des rois puissants, elle prospéra dès le début ; là où elle n'en trouva pas, elle en créa. Par l'accumulation des richesses grâce à des taxes douanières, des cadeaux ou des bénéfices commerciaux, par l'autorité politique que l'affaire prêtait à ceux qui l'organisaient, ou par la supériorité militaire qui découlait de l'achat d'armes à feu, la traite édifia le pouvoir des chefs là où il n'existait pas auparavant, ou transforma en autocratie le pouvoir de caractère largement représentatif déjà existant”.

Voici assez bien résumés les profondes mutations et les bouleversements socio-politiques qui affectèrent ces régions du fait de la traite négrière. Sur la Côte de l'Or, l'intrusion européenne changea radicalement les données politiques, les populations côtières -en l'occurrence les Gan d'Accra- se virent contestées avec succès par leurs vassaux akwamou, qui finalement les subjuguèrent et les chassèrent. A leur suite, leurs alliés adangbé, ainsi qu'un certain nombre d'autres groupes ethniques (Gwang, Akim), furent jetés sur les chemins de l'exil vers l'est, en direction du territoire de l'actuel Togo. Au Danhomé voisin, l'intervention "musclée" des souverains d'Agbomé, semant la terreur et la désolation dans les campagnes, poussèrent plusieurs lignages yorouba, fon et mahi à se réfugier dans les régions montagneuses et boisées d'Atakpamé. Ces diverses populations forment depuis lors des inclusions allochtones au sein du groupe ajatado.

III - LES INCLUSIONS ALLOCHTONES EN MILIEU AJATADO

1. Le royaume de Glidji

Le *Genyi*⁽¹⁾ (apocope de *Genyigban*, la Terre des Guin), ou royaume de Glidji, fut fondé à la fin du XVII^e siècle par des immigrants venus de la Côte de l'Or. Les Akra (ou Gan)⁽²⁾, qui occupaient la plaine d'Accra, y avaient fondé un royaume florissant dans la première moitié du XVII^e siècle grâce au commerce négrier dont Accra était le centre le plus important dans la région. Cette richesse suscita la convoitise de leurs voisins de l'intérieur, les Akwamou, qui attaquèrent les Gan et les battirent dans une série de campagnes guerrières entre 1677 et 1682. Une fraction des Gan vaincus, auxquels se joignirent certains de leurs alliés akyem, tous refusant de subir le joug des Akwamou vainqueurs, s'enfuit vers l'est. Ce groupe fonda Glidji à la fin du XVII^e siècle, sur le rebord méridional du plateau ouatchi. Il faut rappeler ici que les Gan, fondateurs de Glidji, n'ont pas quitté Accra en 1660 et que Glidji n'a pas non plus été fondé en 1663, ainsi que le soutiennent les traditions de Glidji⁽³⁾. Les

(1) Prononcé avec un g dur : "Guégni".

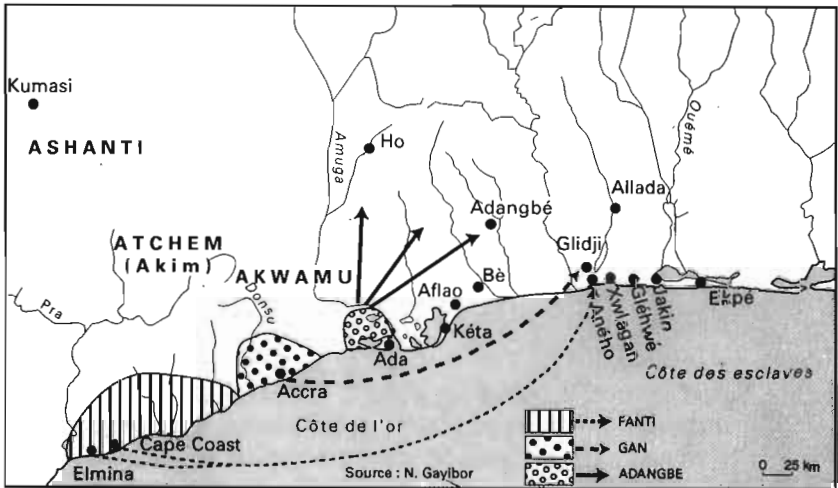
(2) Du même groupe linguistique et culturel que les Adangbé, évoqués plus loin. Ils ne sont donc ni Akan (comme les Akwamou, Akyem [Akim], Ashanti, Fanti...), ni Ajatado. Cf. Baumann et Westermann 1962 : 307 ; Reindorf 1895 : 18-20, 89, 112 ; Brokensha 1966.

(3) Il s'agit d'informations erronées que le roi de Glidji Agbanon II (1934) avait reprises de l'ouvrage (par ailleurs remarquable) du pasteur Reindorf (1895).

premiers fugitifs gan n'ont dû quitter Accra qu'après la première offensive akwamou, en 1677.

Peu de temps après la fondation de Glidji, se déroula l'installation des Fanti à Aného, sur le littoral au droit de Glidji, dont le site, on l'a dit, était alors occupé par des pêcheurs xwla de Xwlabiho. Ces Fanti étant originaires de la région d'Elmina, les Européens prirent l'habitude de les appeler Mina, terme par la suite abusivement généralisé.

Carte n° 34 : Les migrations gan, fanti et adangbé à la fin du XVII^e siècle



Les Gan réussirent rapidement à s'imposer à la population autochtone, les Ouatchi et les Xwla, qui habitaient la région avant leur arrivée⁽¹⁾. Par ailleurs, leur réputation de guerriers, qui les avait précédés, conforta leur position dans la région, dans la mesure où les souverains d'Agbanakin, d'Allada ou de Gléhwé solliciteront leur concours militaire ou leur arbitrage dans les conflits qui les opposaient les uns aux autres. Cette position prééminente leur permit de s'imposer aisément et de se tailler un royaume qui, dans sa plus grande extension, au XVIII^e siècle,

(1) Troupe de soldats, les Gan prirent femme sur place. En très peu de générations, les Gan, devenus les Guin, oublièrent la langue d'Accra et se fondirent dans le groupe linguistique éwé, avec quelques particularités d'accent et surtout de vocabulaire, ainsi que beaucoup d'emprunts à l'Europe. Le guin/mina est ainsi devenu la véritable langue populaire des villes de la côte, bien plus que l'éwé "officiel".

s'étendait du Mono à l'est jusqu'à Kéta à l'ouest, et dominait le plateau ouatchi au nord⁽¹⁾.

La liste dynastique des rois de Glidji s'établit comme suit (Gayibor 1995) :

1) Ofori ⁽²⁾	ca 1680-ca 1693
2) Foli Bébé	ca 1694-1727/33
3) Assiongbon Dandjin	ca 1733-1767
4) Amah Assiongbon	1767-1778
5) Oblie	1778-1786
6) Foli Adjalou	1786-1795
7) Ekoué Zankpo (ou Adankpo)	1795-1815
8) Foli Dekpo	1815-1820
9) Ekoué Sowou	1820-1847
10) Ekoué Dankou (ou Agbanon Ier)	1849-1852
11) Seddo (ou Ganli)	1854-1856
12) Foli Alofffa	1857-1866
13) Foli Awoussi Tonyon	1868-1883
14) Foli Houégbo	1884-1922
15) Ambroise K.F. Agbanon II	1929-1972
16) Tonyo Foli Bébé XIV	1981-1991

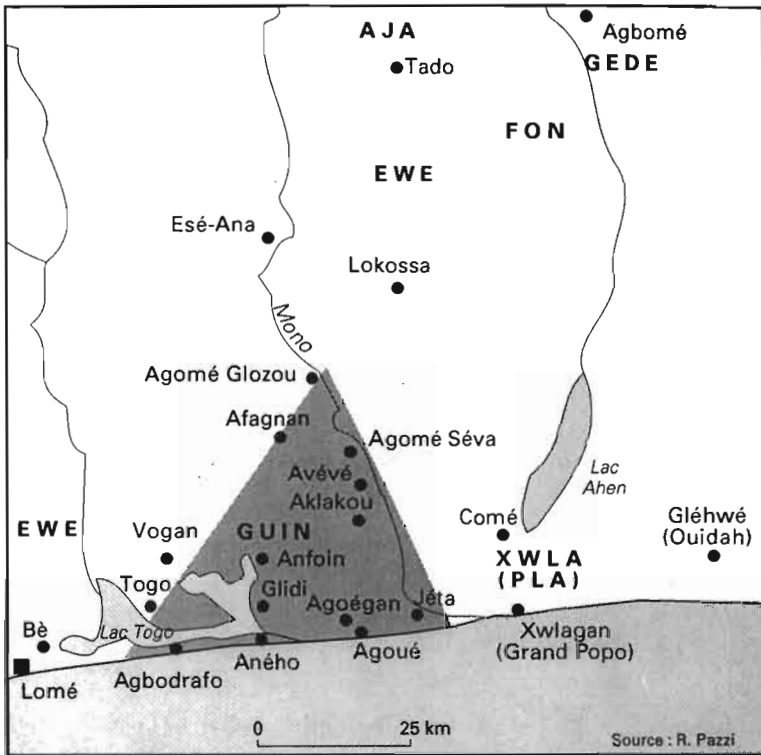
Le royaume parvint à son apogée sous le règne d'Assiongbon Dandjin qui, après avoir servi dans l'armée du roi fon Agaja, revint occuper le trône de Glidji après la prise d'Allada et de Gléhwé par les Fon. Il devint le leader de la grande coalition des Xwéda-Xwla-Guin qui se forma alors pour lutter contre l'hégémonie du Danhomé et reconquérir les territoires de la côte occupés par les Fon. Il mena ainsi plusieurs expéditions contre les garnisons fon installées à Gléhwé.

Mais le Genyi devait affronter en même temps l'hostilité des Anlo

-
- (1) Le peuplement proprement guin se limitant à Anfoin et quelques villages voisins, dans un rayon de 10 km au plus de la cité.
- (2) Contrairement à la croyance populaire, Ofori et Foli Bébé n'étaient pas gan, mais akyem. Le prénom Ofori (devenu Foli en guin) est en effet d'origine akan, et non gan. Au cours du XVII^e siècle, les liens commerciaux et sociaux entre Akyem et Gan étaient tels que beaucoup de personnalités akyem occupaient de hautes charges à Accra. Ofori et Foli Bébé (ou, plus exactement, Ofori Bembeneen) étaient sans doute des généraux akyem qui avaient pris la tête des débris de l'armée gan en fuite vers le site de Glidji après la défaite devant les Akwamou (Gayibor 1995 : 197-222).

du royaume⁽¹⁾ éwé d'Anlogan, qui combattait sa suprématie à l'ouest. Cet antagonisme se traduit par le soutien constant du Genyi aux Adan et aux Danois, ennemis traditionnels des Anlo. Il culmina dans la campagne de 1784, qui opposa les Anlo à une coalition dirigée par les Danois et qui se termina par la défaite des premiers et, on l'a vu, l'érection du fort de Kéta. Les autorités de Glidji avaient envoyé des renforts estimés à 1 100 soldats sous la conduite de Latévi Awokou (l'ancêtre des Lawson) aux côtés des Danois et des Ada⁽²⁾.

Carte n° 35 : Zone de peuplement des Guin



- (1) Certainement une formation politique peu structurée (les "rois" anlo seront par la suite des personnages essentiellement religieux. Peut-être l'étaient-ils déjà à cette époque) ; depuis la fuite de Notsé, on l'a vu, les Ewé se refusent à tout État centralisé.
- (2) Isert, qui raconte cette guerre en témoin oculaire, mentionne la présence dans l'armée de Glidji d'un contingent de Bay (Bè), qui apparaît ainsi pour la première fois dans l'histoire écrite.

Photo n° 26 : **Cérémonie de prise de la pierre sacrée à Glidji** (elle est blanche sur la photo, signe de bonheur et de prospérité), qui donne chaque année le signal des festivités du nouvel an guin.



Aného, Aflao et Kéta étaient alors les principaux ports du royaume par où se pratiquait le commerce négrier, indispensable à la survie économique du Genyi. A Aného, le poumon économique du royaume, ce commerce était contrôlé pour le compte des rois de Glidji par les *apoutaga* -les "chefs de plage"-, choisis dans le plus ancien clan fanti installé sur la côte, les Adjigo⁽¹⁾. Il est par ailleurs vraisemblable que

(1) En respectant -au moins aux débuts- la filiation matrilineaire que pratiquent les Fanti, comme tous les Akan.

les migrations en provenance de la région d'Accra ont continué, de façon modeste mais non négligable au fil des XVIII^e et XIX^e siècles (D. Nicoué 1988).

Le commerce occupait une grande place dans la vie économique des populations du Genyi. L'agriculture (en raison de la nature du sol du littoral, essentiellement sablonneux) y demeurait moins fructueuse que dans l'arrière-pays ; les contacts fréquents avec les négriers européens y ont, par ailleurs, développé très tôt un esprit mercantile poussé, qui n'avait pas échappé aux observateurs. C'est ainsi que Bioern remarquait en 1788, à propos des Guin, que *"leur commerce très considérable les rend capitalistes, et ils vivent dans une grande abondance"* (Bioern, in Kea : 1969, 40). Robertson (1819 : 235) renchérit en des termes non moins flatteurs :

"Leur persévérance dans le commerce, auquel ils accordent le plus grand soin, leur permet de contrôler la majeure partie des transactions qui s'effectuent dans cette région".

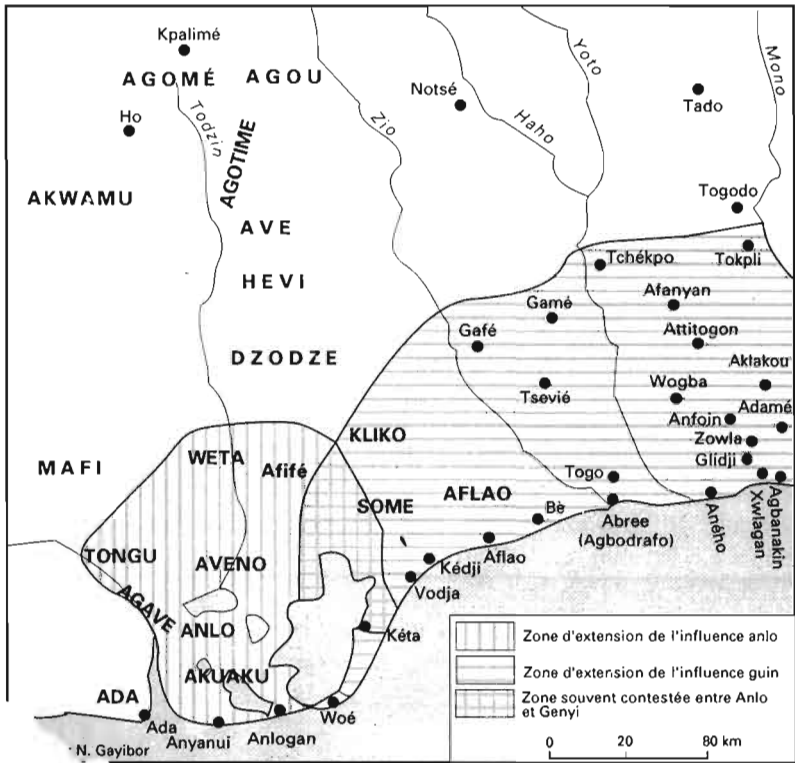
La période d'apogée du Genyi favorisa en effet grandement l'essor matériel des villes et des populations du royaume. Ce pays, que Barbot, Bosman et, à leur suite, bien des observateurs présentaient à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle comme "un pays infertile", que Gléhwé devait approvisionner en victuailles et marchandises diverses (Bosman : 349 ; Dalzel : 3), devint dans la seconde moitié du XVIII^e siècle un pays d'abondance. Parlant de Glidji en 1784, Isert (1793 : 119-120) signale que c'est une *"grande négrerie(...) dont le prince Ofoly Bossum⁽¹⁾ est le chef, et où il fait sa résidence, à laquelle il a donné en quelque façon la mine d'un fort. Cette négrerie est véritablement la mère nourricière de Popo"*.

Aného aussi profitait largement de cet essor économique et, signe tangible, Isert nous décrit avec passion quelques-unes des activités économiques qui ont enrichi les grands notables de la ville (id. 120). Cette prospérité se manifeste, pour Isert, dans le souci de paraître de ces personnalités. C'est ainsi qu'il nous précise que les maisons à étages construites à l'européenne, comme celle du cabécère Akué de Dégbénou, n'étaient pas rares (ibid : 120-130). La région de Kéta est également

(1) Foli Tososu.

présentée comme un pays de cocagne ayant gibier, cheptel, poissons, céréales, etc. en abondance (Ibid : 95). Aflao, qui fut l'une des résidences des rois de Glidji, est signalée comme "une grande ville divisée en plusieurs quartiers, dont chacun a son cabossier⁽¹⁾" (ibid : 88-89). Le Genyi sut donc profiter pleinement de tous les avantages que lui conférait la force des armes.

Carte n° 36 : Anlo et Genyi au XVIII^e siècle



La position privilégiée d'Aného, principal port côtier du Genyi en dehors de Kéta et Aflao, contribua très tôt à son enrichissement, ainsi qu'à la formation d'une importante aristocratie politique et mercantile qui dominait toute la région.

(1) Cabécère (du portugais *cabocero* : chet).

“Les princes ici, rapporte Bioern en 1788, sont les frères du roi : Offoli Bussu⁽¹⁾, Okannia, Assiambo, Assiambo-le-Petit, Offoly et un autre Assiambo plus petit, qui est secrétaire au fort principal. Les grands cabécères sont : Lathe⁽²⁾, Tette-Obrim, Akoi⁽³⁾, Odom et Quam ainsi que le cabécère Odo et le notable Ogie-Koram de Labodee, tous -le secrétaire Assiambo excepté- ayant leurs quartiers et certains d'entre eux plus d'un ou deux ; ils sont en dehors de cela maîtres d'un grand nombre de villes krepe ”⁽⁴⁾ (Bioern : 225-227).

Tous ces personnages, qui recevaient des subsides réguliers de la part des négriers qui fréquentaient la ville, plus particulièrement les Danois⁽⁵⁾, ne tardèrent pas à se diviser en clans rivaux se livrant une lutte sans merci afin de contrôler le commerce de la ville à partir de la fin du XVIII^e siècle, comme on le verra plus loin⁽⁶⁾.

2. Les Adangbé

Des recherches menées au cours des trente dernières années, il ressort que les Adangbé constituent, on l'a déjà mentionné plus haut⁽⁷⁾, l'un des premiers groupes de migrants qui pénétrèrent dans l'aire ajatado.

Peuple historiquement et linguistiquement apparenté aux Gan, les Adangbé de la Côte de l'Or connurent une évolution politique similaire à celle de leurs voisins gan. C'est ainsi que dans le dernier quart du XVII^e siècle, ils durent, comme ces derniers, subir les assauts de l'impérialisme akwamou, sous les coups de boutoir duquel sombra le royaume de Lakodou⁽⁸⁾.

Ce royaume fut désigné sous les toponymes de Lempi, Alampoe, Alampi, Lampi, par les auteurs des XVII^e et XVIII^e siècles, qui le confondaient volontiers avec le royaume de Coto ou Kéta. Lakodou, la capitale de ce royaume adangbé, serait ainsi nommé pour la *“différencier d'une part de la ville de Labadi à l'ouest, et plus spécialement de Lay, le*

-
- (1) Foli Tossou.
 - (2) Latévi Awokou.
 - (3) Akué, fondateur de Déghénu.
 - (4) Sans doute ouatchi (alors non distingués des Ewé).
 - (5) GK 156, J. Kioege, N.H. Weile : Petit-Popo, 25 août 1774.
 - (6) Cf. infra pp. 340-341 et 369-371.
 - (7) Cf. supra, pp. 126-127.
 - (8) Royaume adangbé situé à l'est d'Accra.

port marchand mentionné par Barbot et que représente actuellement Leponguno” (Wilks : 114). Parlant de ce royaume situé entre le royaume gan et la Volta, Barbot (p.185) l'appelle Royaume de Ningo, en précisant que les Anglais le nomment Alampoe, les Français Lempi, et que son roi porte le titre de Ladingcour.

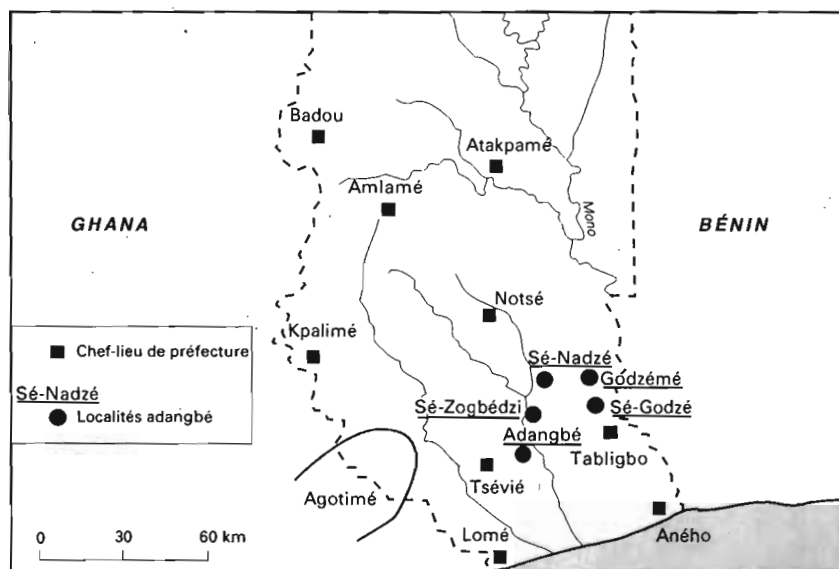
Très tôt, les Adangbé de la côte ont été entraînés dans le conflit qui opposait les Gan aux Akwamou. La conquête de Lakodou par les Akwamou eut lieu en même temps que celle des villes gan de la côte, entre 1677 et 1681. La principale offensive contre Lakodou se serait déroulée en 1679, car il est mentionné dans certains documents que, cette année-là, *“des populations entières quittèrent le pays en fuyant devant les Akwamou ; quelques-uns allèrent s'établir à Agotimé, d'autres à l'est de Ho”* (Barbot: 185). Les Adangbé demeurés sur place durent subir plusieurs expéditions punitives de la part de leurs nouveaux maîtres, dont la plus meurtrière, en 1702, poussa un grand nombre de fugitifs sur les routes de l'exode. Une fois de plus, les Adangbé de Lakodou traversèrent la Volta et, toujours poursuivis par les Akwamou, *“ils se retirèrent à Petit Popo, où bien des réfugiés accra avaient fui vingt ans auparavant”* (Wilks : 116). Selon Bioern, les Adangbé sur la route de l'exode, après une halte à Aflao, se seraient ensuite divisés en trois groupes qui prirent chacun une direction différente, et s'égaillèrent à travers le pays éwé, où nous les retrouvons de nos jours dans ce que Sprigge (1964) appelle *Eweland's Adangbe*.

Par cette expression, Sprigge désigne l'ensemble des régions où se sont installées des communautés adangbé en milieu éwé. Ces communautés, malgré leur long séjour parmi les Ewé, ont su conserver un certain nombre de traits culturels communs, comme la pratique des rites initiatiques des jeunes filles pubères (*adifo*), l'attribution des patronymes et l'usage de la langue adangbé⁽¹⁾. Cependant l'unité linguistique n'est plus un critère distinctif suffisant car, dans bon nombre de ces communautés, les Adangbé ont perdu leur langue originelle pour adopter le parler éwé, avec toutefois un accent particulier.

On les retrouve souvent en communautés pluri-ethniques avec des Ewé, des Guin et des Xwla dans la zone côtière, du Ghana jusqu'au Bénin. Dans l'arrière-pays, ils sont souvent regroupés en communautés

(1) Dangme ou adangme au Ghana.

Carte n° 37 : Les Adangbé du Togo



occupant des villages entiers à eux tous seuls, ou vivant en collectivité avec les Ewé. Sprigge a essayé de dénombrer l'ensemble de ces villages où se sont installés les Adangbé. Les plus importants sont :

- Agotimé : c'est un nom générique qui s'applique à plusieurs agglomérations dont les principales sont : Afegamé, Kpétoé, Akpokopé, Batoumé, Amousoukopé, Kpodza, Nyitoé, Zoukpé. L'Agotimé est situé à cheval sur la frontière Togo-Ghana, sur les bords de la rivière Todjin. Le souvenir des anciennes origines y demeure encore très vivace. Chaque année, des délégations vont *"participer à des cérémonies rituelles dans les cités qui sont présumées être leur origine ; les lieux les plus fréquentés par ces pèlerins sont : Lekponguno, Old Ningo, Kpone..."* (Ahiany-Akakpo 1971 : 22).

- Sè-Zogbédzi⁽¹⁾ : situé au nord-est de Tsévié, sur la rive gauche du Haho. Les habitants, bilingues, *"parlent une langue qu'ils assurent*

(1) Sè ou Essè a été transcrit Shai par les Européens (cf. Les Shai Hills, au nord d'Accra, où abondent les vestiges archéologiques).

eux-mêmes comme étant du Krobo ⁽¹⁾ (Ahianyo-Akakpo 1971 : 23) et aussi l'éwé avec un accent très spécifique.

- Sè-Nadzé : à deux km du précédent ; les mêmes caractéristiques s'y retrouvent ; les habitants y sont également bilingues.

- Sè-Godzé : au nord-est de Tabligbo. Les habitants, comme dans les villages précédents, pratiquent le bilinguisme.

- Godzémé : au nord de Sè-Godzé. D'après les habitants, la population y serait cosmopolite. Originellement composée de Krobo, Ewé et Ifè venus d'Atakpamé -à la suite d'une invasion d'Abomey-, elle aurait été dispersée par une autre invasion des armées du Danhomé. "*Les Ewé seraient partis fonder les villages Boto, notamment Boto-Vodougbe, Boto-Eklohome, Boto-Kossidome*" (id. p. 26) ; les Ifè iront fonder Essè-Ana et les Krobo Sè-Godzé. Ceux qui restèrent ou revinrent sur place après le départ des armées d'Abomey forment la population actuelle de la localité.

Photo n° 27 : Danseuses *adifo* (jeunes filles pubères) andangbé



(1) Les Krobo et les Sè (Shai) sont deux ethnies du groupe andangbé. Ils vivent au nord de la région gan, là où la Volta, sortant des montagnes, devient navigable.

- Gati : à douze kilomètres de Tsévié, sur la route Tsévié-Tabligbo. Selon les informations recueillies par Sprigge et Ahiany, les fondateurs de Gati seraient venus d'Adangbé.

- Adangbé : sur la rive droite du Haho, à quatorze kilomètres au nord-est de Tsévié. Bien que parlant l'éwé avec un accent marqué, les habitants d'Adangbé ne sont pas bilingues. Ils ne parlent, ni ne comprennent plus l'adangbé. Il est probable que les fondateurs de ce village se sont exilés plus tôt que les autres et que la vie en symbiose avec les Ewé et les Ifè -un des quartiers, Anakpé, est peuplé d'Ifè venus d'Atakpamé- a effacé le souvenir de leur langue chez leurs descendants. D'Adangbé, d'autres lignages iront fonder Bassè, enclave adangbé en pays Akposso.

Les communautés adangbé installées en milieu éwé depuis le début du XVIII^e siècle ont tout de même su garder une certaine homogénéité et préserver leur culture originelle par rapport aux Ewé. Elles n'ont pas pu (ou pas voulu) s'intégrer entièrement aux populations éwé au milieu desquelles elles vivent.

3. Les Anyanga

a) Les origines

L'émigration des Anyanga⁽¹⁾ -groupe gwang de la basse vallée de la Volta- vers l'actuel Togo fut également motivée par les bouleversements occasionnés par les guerres d'hégémonie sur la Côte de l'Or (fin XVII^e-mi XVIII^e siècle).

Elles se sont effectuées en deux groupes : l'un vers Glimè, l'autre vers l'Akébou (Kparaki 1988).

* Le premier groupe, conduit par l'ancêtre Idja, s'installe à Okpagoulum -rebaptisé Glimé- sur la rive droite de la rivière Anié, probablement dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il y sera rejoint par Odonkwa. Glimè se développa rapidement, en s'alliant avec les populations voisines, akébou et kpessi, et devint une cité-État, dirigée par Idja, chef politique, et Odonkwa, prêtre de la terre. Leur supériorité en

(1) Autrefois appelés (à tort) Anyagan.

armement permet aux Anyanga d'occuper une position prééminente dans la région. Idja est secondé dans l'exercice du pouvoir par un conseil des sages, composé des patriarches de tous les clans, qui se réunit tous les vendredis. Ce conseil s'élargissait aux chefs kpessi voisins pour le règlement des problèmes d'intérêt régional. Cette renommée politique sera renforcée par le dynamisme des activités économiques : agriculture prospère, chasse, pêche, artisanat de forgerons (utilisant le fer de Bassar et de Tado ?), et commerce, qui métamorphoseront Glimé en une métropole économique de la région située entre l'Anié et le Mono dans ce milieu du XVIII^e siècle.

Malheureusement, la mort de Idja entraîna des rivalités catastrophiques pour la cité, qui fut ainsi abandonnée. Ses descendants vont créer Diguina, probablement dans le dernier quart du XVIII^e siècle, après avoir -dit-on- combattu les Bariba, puis accueilli les Napoli⁽¹⁾ venus de Notsé. De Diguina, de nouveaux départs s'esquissèrent en direction d'Agbandi, créé par Agbaniwoul⁽²⁾ qui y accueille plusieurs groupes anyanga (les Soro-Adi, les Komou, les Napoli) et étrangers (Kotokoli, Kpessi, Tchalla d'Odomi). Le plus prestigieux des chefs d'Agbandi fut Ogadja. Il a régné dans la seconde moitié du XIX^e siècle⁽³⁾ et dut affronter la menace d'hégémonie tem. Il se produisit quelques affrontements (sans doute modestes) dont un, à Kaza, tourna à l'avantage des Anyanga. Mais leur cité fut par la suite pillée et brûlée en mai 1893, abandonnée (von Doering 1895 : 10), puis reconstruite. Son influence sur tout l'Anyanga était si grande que l'explorateur allemand von Doering crut que le pouvoir central des Anyanga se trouvait à Agbandi (ibid.).

Dans les mêmes conditions que Diguina, furent créés Anémègnè (détruite en 1897 à la suite, semble-t-il, d'un conflit avec les Allemands) et Diguina-Nkpboba en 1919 par Lavako, venu de Diguina.

Odonkwa, après plusieurs tentatives pour prendre le pouvoir à Glimé, crée Doufoli, au pied de la montagne Balam, probablement entre 1765 et 1770 (Cornevin 1969a : 15). La vie politique à Doufoli sera marquée, vers la fin du XIX^e siècle, par la personnalité du chef Goma. Il offre des terres aux fugitifs de Oragni et tente de se rapprocher d'Ogadja

(1) Des Anyanga ayant fait un détour à Notsé.

(2) Il appartient au clan des Lougal Bola, ethnonyme générique de tous les descendants de Idja. Les descendants de Baguinawoul, un autre ancêtre anyanga, sont appelés Lougal Bassa.

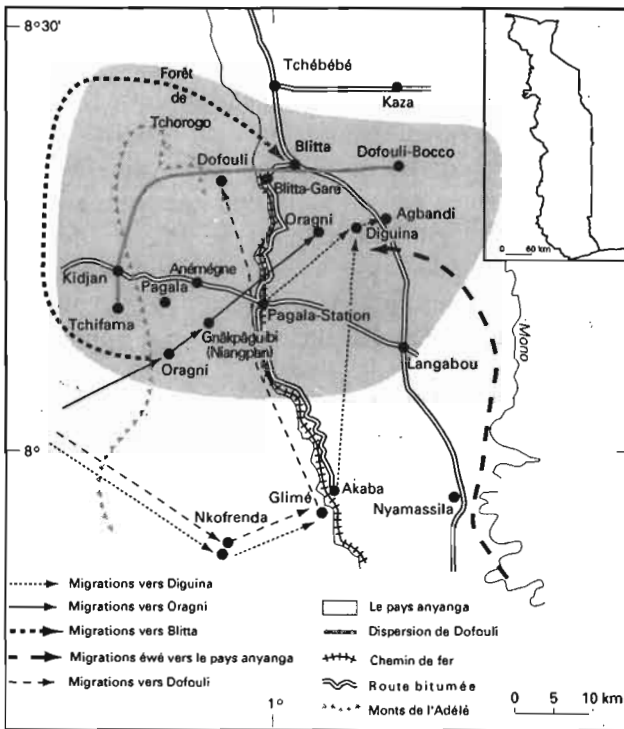
(3) Il est mort, selon la tradition orale, quand Misahôhe est devenu le premier district de l'intérieur, donc vers 1890.

d'Agbandi, afin de faire la paix avec Ouro Djobo de Paratao. Sous le règne de Mboro, au début du XX^e siècle, Gbédji quitte Dofouli et fonde Tchifama, dans l'Adélé.

Ainsi, à partir de Glimé, ont vu le jour deux grandes communautés, Diguina et Dofouli, avant de s'émietter sous la pression des conflits internes et des menaces tem.

* La seconde vague, sous la conduite d'Atangba et de From, venus de Wouroupong (en pays gwang), est à l'origine de la fondation d'Oragni, près de Blitta, à la fin du XVIII^e siècle.

Carte n° 38 : Le pays Anyanga



Après le décès de Atangba, From prit le pouvoir. Après lui, sa soeur Toufouré s'empara du trône. Elle tenta en vain d'apaiser les tensions internes pendant les cinq ans que dura son règne, avant d'être assassinée par sa propre garde. Son successeur, Gomé, réactiva le commerce à Oragni. En mai 1893, la cité sera détruite par les Kotokoli.

De Wouroupong, Gomè remonta vers Siaré et Chirijè. Il s'installa à Obiato puis, après avoir obtenu des terres d'Atangba, fonda Blitta où il sera rejoint par les Wiboudi⁽¹⁾.

b) Les conflits

Au XIX^e siècle, les Anyanga durent lutter contre les Akébou, les Akposso, les Bago et les Tem.

- A l'arrivée de Biguinawoul à Diguina, les lieux étaient déjà occupés par les gens de Bago (peuple installé au sud-est de Tchamba) que Comevin identifie aux Bariba. Il dut livrer bataille avec ses armes à feu, alors inconnues de ses adversaires. Le chef ennemi tué, sa suite dut s'enfuir en abandonnant sa tabatière et son gongon, aujourd'hui conservés par les Anyanga comme reliques, et même objets de culte.

- Les rapports initiaux de bon voisinage entre les Akébou et les Anyanga de l'Akébou furent ensuite temis par le désir de Moubli, chef des Anyanga de la région, de contrôler la route commerciale qui relie la Côte de l'Or au royaume tem au nord. Forts de leurs armes à feu, les Anyanga attaquèrent Lonfo, selon Comevin (id). Moubli fut pourtant battu, car Okouma, chef de Lonfo, avait pu s'approvisionner en armes à feu à Ho et à Kpando. Plus tard, un groupe de "Koutchanou"⁽²⁾ s'en alla fonder le quartier Sokou à Pagala, où ils sont appelés Ayélé ou Boulichééré.

- Le royaume du Tchaoudjo, alors en formation, voulait étendre son hégémonie sur toute la région, contrôler la route du sud et le trafic des esclaves. Les Anyanga d'Agbandi forment donc un obstacle à la réalisation de cette ambition. Ouro Koura⁽³⁾ aurait, selon les traditions anyanga, déclaré la guerre à Agbandi vers 1879 (Comevin 1969b : 114). Agbandi bénéficia du soutien de toutes les cités anyanga. Les troupes d'Agbandi étaient conduites par Kpakpabiau et celles de Oragni par Dégbè. La victoire, selon les Anyanga, aurait été totale, permettant non seulement de repousser la menace tem, mais également de renforcer le pouvoir politique d'Agbandi sur tout le pays anyanga.

(1) Comevin (1969a : 19) a commis l'erreur d'assimiler les deux migrations.
(2) C'est le nom donné par les Akébou aux Anyanga installés auprès d'eux.
(3) Et non Djobo Boukari, comme le prétendent les traditions anyanga.

La riposte tem eut lieu en mai 1893, après l'accession au trône de Djobo Boukari, successeur de Ouro Koura, qui s'était assuré du soutien des Djerma (Cornevin 1969b : 114). Oragni fut incendié. Près de la moitié de la population aurait été tuée⁽¹⁾. Le reste, conduit par Dègbè, s'installa dans la région de Pagala en cinq groupes : Agba, Akouto, Amoako, Abouratchina et Sako, pour se réunir plus tard à Pagala.

Un accord fut cependant conclu entre les adversaires à Aouta l'année suivant le premier passage du lieutenant von Doering, donc en 1893 (von Doering : 36). La paix ainsi revenue, des Tem s'installent à Blitta⁽²⁾, qui devient un centre commercial important d'élevage de volaille et surtout de petits ruminants (ibid.).

Au terme de cette étude, l'histoire précoloniale des Anyanga se résume en quelques points :

- peuple d'origine gwang, les Anyanga sont venus de Nkonya (au Ghana actuel), pour s'installer dans l'interfluve entre le Mono et l'Anié vers le milieu du XVIII^e siècle, suite aux guerres d'hégémonie qui ravageaient alors la Côte de l'Or.

- de Glimè, Diguina et Dofouli, premières agglomérations anyanga dans la région, des migrations ultérieures, occasionnées par des conflits aussi bien internes qu'externes, façonnèrent le pays anyanga tel qu'il est connu de nos jours.

4. Les Kpessi

On a longtemps cru qu'ils étaient d'origine ashanti (Dunglas 1945 : 8-9 ; Cornevin 1969a : 11-20). Il s'agit en fait d'un groupement akyem⁽³⁾ victime d'une invasion ashanti et qui, sous la conduite d'un certain Akou Amafou, était venu s'installer dans la région de Kpessi avec la protection de leur allié, le souverain d'Agbomé (Cornevin 1969a : 12).

-
- (1) Après ce raid, les Kotokoli, protégés par le chef Mbiri de Blitta, ont attendu pendant une semaine une riposte d'Agbandi, en vain.
 - (2) D'où le nom de Blitta-Kotokoli.
 - (3) Ou akim, peuple akan situé entre les Ashanti et Accra, vainqueur des Akwamou au début du XVIII^e siècle, puis subjugué par les Ashanti. On se rappelle la participation de princes akim à la fondation de Glidji.

Des informations de Cornevin, il ressort que, sur les conseils d'Agbomé, les Akyem auraient attaqué Kumasi en 1752, profitant de l'absence de l'empereur Osei Kodjo, alors en campagne contre les Assin ; la capitale des Ashanti fut alors prise et saccagée. Mais "*la répression ashanti est à la mesure du coup de poignard reçu*" (Cornevin 1969a : 61). Les Akyem furent complètement défaits en 1764, et les débris de leurs armées s'enfuirent vers l'est. Les fugitifs passèrent successivement par Kédji, Kpélé et Notsé avant de s'installer dans la région de la moyenne vallée du Mono, sous la protection des rois fon d'Agbomé. Akou Amafou, l'ancêtre qui conduisit la migration, s'installa sur la rive gauche du Mono, où il fonda le village de Kpessi, à quelque distance du village ifè de Dégou, dont le chef Déféné avait réservé un bon accueil aux immigrants (Cornevin 1969a : 62). Quelque temps plus tard, quelques lignages quitteront Kpessi "*pour aller plus loin vers le nord-est*" (ibid.). Ils s'installèrent au-delà de l'actuelle frontière béninoise, à Pira et Banté (Dunglas 1945 : 9).

Le récit du passage et du séjour des Kpessi à Notsé, peu vraisemblable en raison de la date de ces événements⁽¹⁾, traduit, dans les traditions kpessi, la solidité des liens de bon voisinage entre les deux groupes. Les Kpessi, vivant en milieu éwé, se sont lentement assimilés à ces derniers dont ils ont adopté la langue, bien des coutumes... et certaines traditions d'origine.

5. Les Ifé (ou Ana)

a) Origines et migrations

Les Ifé, d'origine yorouba (on l'a déjà mentionné), occupèrent le nord de l'aire ajatado par plusieurs vagues migratoires en provenance d'Ifè⁽²⁾, dont les premières furent certainement antérieures aux migrations aja.

-
- (1) L'exode des Ewé de Notsé se serait passé, on l'a dit, à la fin du XVI^e siècle. On est ici au milieu du XVIII^e. Les traditions recueillies en octobre 1994 à Kpessi évoquent, comme bien souvent, une origine éwé des Kpessi qui, après l'exode de Notsé, auraient suivi l'itinéraire suivant : Notsé - rive gauche du fleuve Todjin - Kumasi (sous la protection des Ashanti) - monts Haïto - Apédomé - Kpessi. Il est probable qu'il s'agit, encore une fois, d'une reconstitution *a posteriori*.
- (2) Le prestige d'Ifè-Ifè, ville sainte des Yorouba, a poussé ces groupes à se réclamer d'une migration directe de cette cité. Il est cependant probable que leur exode soit plutôt issu des centres yorouba de l'actuel Bénin.

Les ravages des armées fon d'Agbomé, au XIX^e siècle, obligèrent plusieurs groupes de Yorouba à venir rejoindre, en vagues successives, les premiers groupes déjà installés dans la région et avec lesquels ils avaient probablement maintenu des relations. Ainsi se peupla la cuvette d'Atakpamé, zone refuge enchassée dans les montagnes⁽¹⁾, qui ne fut pourtant pas à l'abri des incursions des amazones d'Agbomé.

D'abord installés à Djouakou, dans l'actuel Bénin, Atakpa et son groupe vinrent occuper le quartier Djama avec l'assentiment d'un certain Ataliwa, qui dut plus tard se retirer à Damadéli, plus au nord. Mais une autre version, rapportée par Wolf (1956 : 25) et Cornevin (1958), note que ces Ifè seraient venus de Djamakpo, dans la région de Savalou, et qu'à leur arrivée le quartier Voudou (ou Houdou)⁽²⁾ existait déjà. Pédoké, chef des Voudou, intercédait auprès d'Ataliwa pour que les Ifè conduits par Atakpa puissent occuper la région.

Les habitants du quartier Gnagna, également venus d'Ifè, se seraient d'abord établis à Tchetti (ou Tchétikpo), près de Savalou. Ils seraient donc du même groupe que les Yorouba de Djama (ils avaient quitté Ifè ensemble). Toujours sous la menace d'Agbomé, ils durent quitter Tchetti quelques années après le départ d'Atakpa, et vinrent s'installer dans le quartier Gnagna, sous la conduite de leur chef Idayi, avec l'accord des Voudou.

D'après les estimations de Wolf (1956 : 25), fondées sur des sources orales, l'installation des Ifè à Atakpamé se serait passée sous le règne du roi d'Agbomé Adandozan (1787-1818).

D'Atakpamé, les Ifè vont essaimer dans toute la région. Bon nombre d'entre eux, fuyant les incursions danhoméennes, iront s'installer à côté des Kpessi. C'est ainsi que furent fondés les villages d'Igboloudja, Yébou-Yébou, Abalo-Kakaou, Foudjé, Tchétika, Kamina, Tchékélé, Moréta, Datcha, Atikpaï, ainsi que, à l'ouest du Mono, Gaouglé, Avakodja et Alablatoé.

Ces Ifè, bien que vivant à proximité des Ewé, ont su garder leur langue et leurs traditions, car ils se mêlèrent très peu aux autres. Ils vivent

(1) Dont les deux principales sont celles de Loboto et de Belveda, peu élevées (moins de 700 m) mais aux flancs raides.

(2) Autre groupe éwé venu de Notsé.

soit dans leurs propres villages, soit dans des quartiers qui leur sont réservés. La langue ifè est un dialecte yorouba, légèrement différent du yorouba "classique" parlé au Nigéria.

Les Itcha, Dassa et Manigri sont apparentés aux Ifè. Les groupes itcha sont venus, sous la conduite de Baba Akété, dans la région de Dégou, près du Mono. C'est à ces groupes que les Kpessi vinrent demander la terre.

Les Yorouba de Djalloukou sont venus du village d'Atangbé sous la conduite de leur chef Tité Noukoumoké. L'itinéraire de leur migration passerait par Atakpamé et Agona avant d'atteindre Adjessi, où ils furent autorisés à camper. Mais ils préférèrent remonter le Zou et se fixer dans les montagnes sur la zone frontalière entre le Togo et le Bénin.

Photo n° 28 : Masque de danse rituelle chez les Ifè de Kambolé



b) Les relations avec les peuples voisins

Les traditions signalent quelques conflits, d'une importance relativement mineure, ayant opposé les Ifè d'Atakpamé à leurs voisins.

Le premier conflit, "l'affaire de Tchétika", opposa Ogbone Kintiki, notable du quartier Gnagna et commerçant d'esclaves, aux Bago. Le camp d'Ogbone Kintiki, qui n'avait pas pris la peine de s'allier les deux autres quartiers de la ville, fut battu. Cet épisode se serait passé trois ans après la visite du missionnaire Hornberger, soit vers 1863. Un second conflit donna lieu à une campagne contre les Kpélé, à la suite de laquelle les Akposso se réfugièrent les uns à Toudjikopé, les autres à Koussoba.

Les conflits entre Atakpamé et les armées fon furent bien plus sérieux. Les traditions, parfois soutenues par des sources écrites, mentionnent plusieurs campagnes meurtrières des armées fon, semant terreur et désolation au sein d'une population peu habituée à de telles barbaries. Il est vrai que la ville, avec sa population cosmopolite très dynamique tant sur le plan religieux -ces Yorouba ne venaient-ils pas d'Ifè, la ville sainte?- qu'économique, attisait la convoitise des rois du Danhomé. La ville sera plus d'une fois prise et rasée, sa population emmenée en esclavage. Rappelons quelques épisodes de ce conflit.

- Vers 1840 (Forbes 1851), 400 jeunes gens, décidés à sauvegarder la population réfugiée dans les monts Akposso, s'opposèrent avec bravoure aux Fon. L'issue a finalement souri aux armées d'Agbomé, grâce à la furie coutumière des Amazones. Le chef d'Atakpamé, Komlan, fut fait prisonnier et emmené à Agbomé.

- En 1849, une campagne semblable se solda par un succès difficile pour les armées danhoméennes.

- En 1850, victoire fon, aboutissant à l'exécution du chef d'Atakpamé, Capo Pouson.

Il est difficile de reconstituer l'histoire politique d'Atakpamé pour une raison fort simple. Les chefs des trois principaux quartiers de la ville revendiquent chacun l'antériorité de l'occupation du site. Depuis les

années 1930⁽¹⁾, recueillir des traditions fiables dans ce milieu relève d'une véritable gageure. Certes, des traditions exposées tout au long de ces pages, il ressort que les premiers occupants de ce site seraient Ataliwa, puis les Voudou. Mais quelle crédibilité accorder à ces traditions face aux dénégations des groupes ifè, majoritaires ? Il faut espérer que les enquêtes encore en cours nous apporteront dans les années à venir des réponses plus fiables.

6. Les Fon-Mahi de la région d'Atakpamé

a) Les origines

Les Fon et les Mahi de la région d'Atakpamé viennent de Savalou (République du Bénin). A l'origine de leur migration apparaît la pression des rois d'Agbomé, à des fins de conquête territoriale et de razzia d'esclaves. En procédant au recoupement des sources actuellement à notre disposition, on peut affirmer que la migration s'est effectuée en plusieurs vagues, à des dates différentes, sous les règnes d'Adandozan (1787-1818) et de Ghézo (1818-1857), en gros entre 1800 et 1850 pour l'essentiel ; quelques autres, tardives, ont certainement dû s'opérer sous Glélé (1857-1889).

b) Le peuplement

Les itinéraires suivis par les migrants furent variables. Parmi ces itinéraires, certains se révèlent originels et fondamentaux ; ils s'établissent comme suit :

- * Savalou - Atakpamé - Sada
- * Savalou - Sada
- * Savalou - Kpodifè⁽²⁾ (près de Datcha).

D'autres migrations restent par contre secondaires.

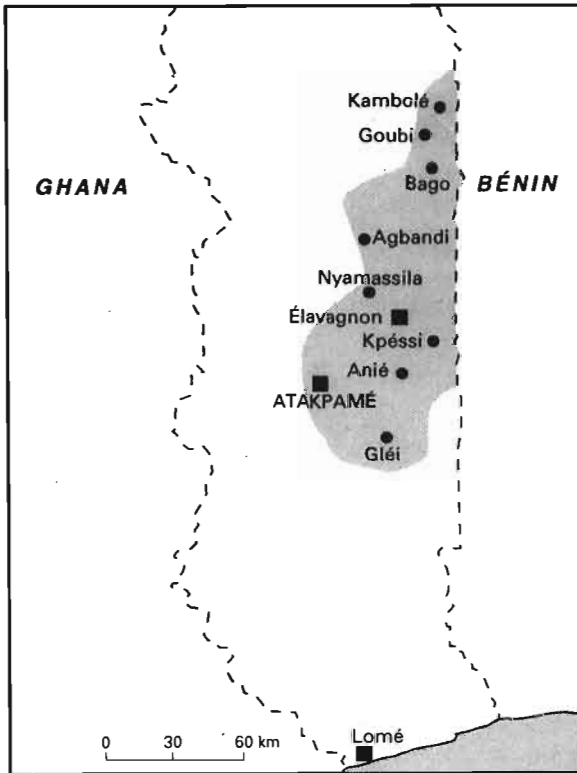
A partir de Sada et Kpodjifè, se déroulèrent, très tôt, des diasporas pour fonder notamment les villages d'Avètê, puis de Gléi, et peut-être Agbo-Fon⁽³⁾.

(1) Enquêtes de feu Hubert Kponton, alors instituteur dans la ville.

(2) Ou Kpodjivé pour les Ewé-Voudou.

(3) Les habitants d'Agbo-Fon affirmant être venus sur les lieux à l'issue d'une migration directe Savalou-Atakpamé-Agbo-Fon.

Carte n° 39 : Les Ifè et les Fon-Mahi



Tout naturellement, les migrants ont cherché à se regrouper selon leurs “sous-lieux” d’origine ; ainsi s’établit une correspondance entre les diverses agglomérations autour d’Atakpamé et différents quartiers de Savalou ou villages proches de Savalou. On retiendra à titre d’exemples que le groupe de Sada vient de Savalou-Kovédji ; ceux d’Avètè et de Gbédrovidé de Savalou-Doïssa ; et ceux d’Agbonou, de Kouvagba (à environ 15 km au nord de Savalou).

c) Structures politiques et évolution jusqu’en 1884

Presque tous les villages étaient dirigés par un chef issu de la famille de l’ancêtre fondateur, rarement de celle d’un de ses compagnons.

La transmission du pouvoir s'effectuait du père au fils aîné, ou à celui jugé digne par le chef et ses conseillers. Les localités étaient indépendantes les unes des autres ; il n'existait pas de chef central ou supérieur ; en clair, il s'agissait d'une structure politique atomisée. Sur le plan religieux, par contre, il arrive assez fréquemment qu'une divinité et les cérémonies du culte qui lui sont liées soient communes à plusieurs villages et fermes dépendantes.

En ce qui concerne l'évolution de ces agglomérations jusqu'à l'arrivée des Blancs, l'absence d'événements saillants dans les récits des traditionnistes semble indiquer, hormis les menaces des incursions danhoméennes, l'absence de fléaux tels qu'épidémies ou famines dans l'histoire des Fon-Mahi de la région d'Atakpamé. On vivait en permanence dans une sorte de peur, avec en toile de fond, les menées belliqueuses des souverains d'Agbomé au-delà et parfois en deçà du Mono ; tout porte cependant à croire que, d'une façon générale, le cours de la vie était tranquille, se partageant entre *"les travaux et les jours"*. Il était ponctué de temps à autre par les essaimages sous forme d'autres villages ou de fermes, des villages de base (Sada, Avétê, Kpodjifê, Gléi) en direction du nord et du sud, et vers l'est jusqu'à la vallée du Mono. Les causes des départs résidaient souvent dans la recherche de nouvelles terres par suite de l'accroissement démographique. Ces départs ont été également provoqués par l'administration coloniale. *"Ces installations, note Wolf (1956 : 10), se sont faites spontanément pour chercher de nouvelles terres, sauf pour les cinq villages de l'Est-Mono (Atchinédji, Adjigo-Agbonou, Vossafonkouté, Aghénafé-Sada et Gbodjékodji-Sada) installés par l'administrateur allemand Stockhausen, quelques mois avant la première guerre mondiale, et Adokoudji-Sada installé sur les bords de l'Anié, vers 1930, pour la construction de la voie ferrée..."*. Ces groupements ont gardé dans l'ensemble la langue fon-mahi, sauf certains villages -tel Dadja- qui ont adopté la langue ifè.

CHAPITRE VIII

LE COMMERCE CARAVANIER ET SES CONSEQUENCES

I - LES ROUTES DE LA COLA ET LES TRANSFORMATIONS DU PAYS KOTOKOLI

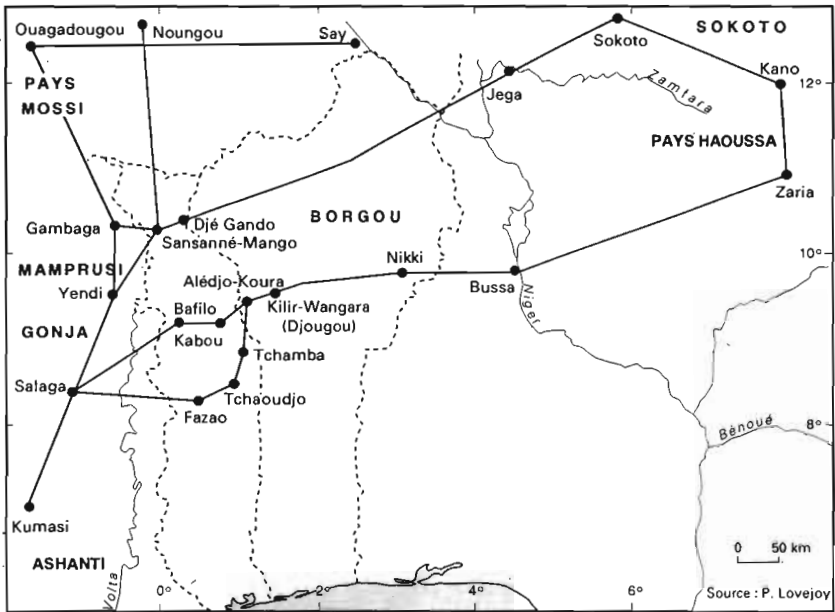
La cola⁽¹⁾ est un excitant particulièrement efficace pour combattre le sommeil et la faim, et éteindre la soif. Elle est autorisée par l'islam, alors que les boissons alcoolisées sont interdites. Les Haoussa en sont depuis longtemps de très gros consommateurs. Le commerce à longue distance induit anciennement par cette demande va amener une réorganisation profonde de l'actuel Togo du Nord (et de ses voisins).

La *cola nitida* est produite en forêt, de la Guinée au Ghana. La région de Begho, dans le centre-ouest du Ghana, semble s'être spécialisée très tôt dans cette production, peut-être dès le milieu du XIV^e siècle. A cette époque, l'empire du Mali était demandeur d'or (pour revendre ce précieux métal aux pays du Maghreb et de l'Europe, via le désert du Sahara). Or les mines d'or du Bambouk, dans le Haut-Sénégal, et du Bouré, dans le Haut-Niger, commençaient à s'épuiser. Les commerçants manding se déplacèrent alors plus à l'est et descendirent jusque dans cette région de Bhego, où l'on pratiquait l'orpaillage dans les sables alluvionnaires vers 1350. Le trafic de la cola s'ajouta aux bénéfices retirés de ce commerce aurifère.

Ces commerçants soudanais originaires du Mali historique étendirent la diaspora manding jusqu'au pays haoussa ; ils se regroupèrent au sein de cités-caravansérails (Salaga, Djougou-Wangara), de "quartiers de musulmans" (*malwada*) ou de villages autonomes (*didaouré*) en pays kotokoli. Ils introduisirent l'islam avec le commerce. Ils sont connus sous diverses appellations génériques : Dioula en Côte d'Ivoire, Marka chez les Bambara du Mali, Yarsé au Burkina, Wângara au Nord-Bénin. Au Togo,

(1) Aussi orthographiée kola.

Carte n° 40 : Les routes de la cola au XIX^e siècle



aucun terme traditionnel ne les désigne globalement, d'où l'obligation d'énumérer les groupes patronymiques sous lesquels ils sont connus : les Touré, les Traoré, les Fofana, les Konaté, les Sissé, etc.

Ils revenaient des cités haoussa, emportant avec eux du natron (que les gens appellent "potasse" et qui provient du Tchad), de la galène pour préparer du khôl -très prisé pour le fard ou le soin des yeux-, de l'antimoine (d'usage analogue), des cuirs maroquinés (notamment des harnachements pour chevaux, des fourreaux d'épée...), etc. Dans leur parcours, ils s'approvisionnaient en boules d'oignons séchés et pilés et autres condiments légers à transporter. Traversant le pays kotokoli, ils en achetaient la production locale : "moutarde" de néré, savon indigène (de couleur noire, fabriqué par les femmes à partir de l'huile de palme ou du beurre de karité), pagnes de coton tissés à la main, nattes de raphia tressé (par exemple à Tchamba et à Fazao-Boulohou), boulettes de feuilles de tabac (notamment dans la plaine du Mô au XIX^e siècle), etc. Et bien sûr, les commerçants achetaient des produits vivriers pour se nourrir, et rémunéraient en cauris les porteurs qu'ils embauchaient pour franchir les obstacles (par exemple, la falaise de Boulohou), les passeurs et les

nageurs qui aidaient pour traverser les cours d'eau en crue (cas du Mô entre Djérékpanga et Nakpali), etc. Des commerçants haoussa s'adonnaient, eux aussi, au même commerce entre leurs cités et Salaga.

Traversés par ce commerce à longue distance, les milieux ruraux traditionnels du pays kotokoli se réorganisèrent profondément en adoptant la chefferie et l'organisation clanique, et en se constituant en fortes communautés pluriclaniques tout le long des itinéraires. Il s'ensuivit une véritable mutation de ces milieux ruraux, où marchands, artisans, prêcheurs de l'islam, chefs coutumiers et paysans vécurent côte-à-côte dans une osmose tout à fait remarquable. Le peuplement du pays kotokoli alla de pair avec le développement du commerce. Mieux, il précéda ou suivit les changements d'itinéraire, ponctuant de nouveaux villages les voies ouvertes.

A. LA MISE EN PLACE D'UNE ROUTE DE LA COLA AU XV^e SIÈCLE

Sous le règne prestigieux de Kânga Musa (Kankân Moussa), empereur du Mali (1312-1337), des commerçants soudanais d'origine mandingue se répandirent dans la boucle du Niger. Dès 1350, à partir de Gao, quelques-uns d'entre eux avaient atteint Katséna et Kano, cités haoussa existant depuis le début du XII^e siècle (vers 1100). Yadji, roi de Kano (qui régna de 1349 à 1385), adopta plusieurs rites musulmans et fit construire une première mosquée.

Cette animation commerciale a-t-elle accompagné l'organisation des États bariba ? (Vers 1325 : fondation de Busa ; un peu plus tard, vers 1350 : fondation de Nikki, etc.) Plus à l'ouest, la première moitié du XV^e siècle voit une importante restructuration du champ politique de la boucle du Niger, au sud-est du Mali. Vers 1400, un nommé Nagbêwa fonde le royaume des Mamproussi (autour de Gambaga). Dans sa foulée, celui que les traditions présentent comme son fils, Sitobou, fonde le Dagomba (capitale Yendi). Mantam, fils de Sitobou, prend le relais en fondant à son tour le Nanoumba (la région de Bimbila, entre Yendi et Salaga). Vers 1450, les royaumes mossi s'organisent (à Tenkodogo, Ouagadougou, etc.), eux-aussi à partir de lignées mamproussi. Par ailleurs, au nord, Pama est le centre de gravité d'une entité politique gourma. On peut supposer que l'existence de pouvoirs politiques forts dans cette région n'a pu que faciliter la circulation de nos commerçants.

On sait qu'au XV^e siècle, des noix de cola furent offertes à une reine haoussa : "C'est la reine *Amina de Zaria, une contemporaine du roi Dawda de Kano* [1421-1438] qui fut la première à se procurer des noix de cola en pays haoussa. Le chef de Nupe lui envoya un tribut de 10 000 noix de cola" (*Chronique de Kano*, traduction Palmer 1909 : 109). Les commerçants manding devinrent de plus en plus nombreux, et les historiens (Person 1970) signalent l'immigration d'un groupe "wangara" à Kano dès 1431.

C'est au cours du règne suivant de la dynastie de Kano qu'une liaison directe s'organise avec le pays gondja de la moyenne Volta, afin d'approvisionner en cola les cités haoussa. La *Chronique de Kano* mentionne l'ouverture de cette route : "le roi de Kano *Abdulaï Burja* [1438-1452] inaugura des voies du Bornou au Gwanja (Gonja) [...]. Les commerçants de Gwanja commencèrent à venir à Katsina" (id. 1909 : 109). L'islamisation de l'aristocratie haoussa est en cours. Ya'qub, roi de Kano de 1452 à 1463, fait écrire en arabe la *Chronique de Kano* et s'entoure de conseillers musulmans. Durant la seconde moitié du XV^e siècle, le règne de Mohammed Runfa, qui succéda au roi Ya'qub, marque l'apogée politique de Kano.

Un texte en arabe écrit vers 1615 énumère les populations qui se trouvent sur cette route : les *Barba* (= Bariba), les *Katacoly* (= Kotokoli), les *Dakemba* (= Dagomba), et plusieurs autres noms de groupes qui n'ont pu être identifiés. Ce texte est du *faqi* Ahmed Bâba, grand lettré de Tombouctou, qui, à cette date, a consigné une réponse qu'il avait donnée au sultan marocain Al-Mansur, alors qu'il était prisonnier des Marocains, en résidence surveillée aux mines de sel du Touat (de 1594 à 1603). Le sultan voulait savoir où ses hommes pouvaient aller chercher des esclaves ; et notre juriste de lui désigner tout naturellement les populations païennes⁽¹⁾ dont il connaissait les noms et qui se situaient au sud du Songhaï. Ce faisant, il s'appuyait sur les récits des commerçants soudanais qui sillonnaient les routes, et ce n'est donc pas par hasard que les Bariba, les Kotokoli et les Dagomba se trouvent mentionnés dans la même liste. "[les] *gens de Binna, d'Armina, de Koubra, de Mouti [ou Moutr ?], de Bouka, de Barba, de Dakemba et de Katacoly : ceux-là sont tous des païens encore de nos jours, et leur cas est clair*" (Dramani-Issifou 1982 : 149-150).

(1) C'est-à-dire qui peuvent être raziées légitimement puisque "infidèles."

Il est significatif que les Dagomba soient cités, et non les Gondja ; ceux-ci, en effet, ne s'organiseront efficacement qu'à partir de la première moitié du XVII^e siècle, sous le commandement de Jakpa (1624-1666).

B. LES ROUTES MÉRIDIONALES

On peut penser que la conquête du Songhaï par les Marocains a repoussé plus au sud les transactions commerciales. En 1590-1591, le sultan Al-Mansur envoie son armée à travers le Sahara pour s'emparer des villes de la boucle du Niger : Djenné, Tombouctou, Gao. Les mousquets des mercenaires espagnols qui accompagnaient les Marocains auront raison de la cavalerie de l'*askia* songhaï, mais les envahisseurs ne trouvent pas la prospérité qu'ils convoitaient : le commerce transaharien a diminué d'intensité à cause du commerce côtier que les Portugais ont maintenant établi tout le long des côtes africaines. L'or dont l'Europe a tant besoin est désormais évacué par la "Côte de l'or", c'est-à-dire le littoral de l'actuel Ghana (en janvier 1471, les Portugais sont déjà à El Mina ; onze ans plus tard, en 1482, ils y construisent une importante forteresse, Sao Jorge da Mina). Les Marocains se désintéressent de leur conquête, et le marasme économique s'installe. Tombouctou, puis les autres villes, seront bientôt mises à sac par les nomades touareg.

Les commerçants, prompts à se reconvertir lorsque les affaires ne vont plus bien, se rabattent sur les routes situées plus au sud, notamment celle de la cola, entre Salaga et les cités haoussa. Le XVII^e siècle voit certainement un développement de cet axe, et c'est d'ailleurs à cette époque que le pays gondja, à l'une des extrémités de cette route, se structure en État.

Ce sera "la route des Haoussa", "*Asintché kdarô*", d'après les Kotokoli (les *Asintché* sont les Haoussa, et *kdarô* désigne une piste commerciale "en ligne droite", contrairement aux chemins vicinaux -*nimbao*- qui relient des villages voisins).

En fait, la "route de la cola" était un ensemble d'itinéraires, un faisceau plus ou moins large de pistes caravanières, très sensible aux événements. Si le retour imposait un voyage par la voie la plus directe, la cola étant une denrée périssable, l'aller (Kano-Salaga) demeurerait beaucoup moins contraignant. Les marchands pouvaient passer par les pays mossi, selon une route Kano - Katsina - Sokoto - Gwandu (au niveau

de l'actuel Malanville) - Fada N'Gourma - Ouagadougou, et ensuite redescendre sur Salaga par Yendi ("la route des Mossi", pour les gens de Salaga). C'était un axe très fréquenté à l'apogée de l'empire peul de Sokoto⁽¹⁾.

Ils pouvaient passer aussi plus bas, en coupant à travers le Borgou, par Yawouri⁽²⁾, Kwandé (chefferie bariba fondée au XIX^e siècle), Sansanné-Mango (où les Anoufom installent une chefferie guerrière vers 1750, près de Kondjogo, que les caravanes haoussa utilisaient déjà comme étape)⁽³⁾.

Mais la voie la plus directe, celle qu'on obtient en traçant une ligne droite entre Kano et Salaga, correspond à la route méridionale dessinée par J.D. Fage dans son Atlas historique (1958 et 1978) : de Kano, on remonte la vallée de la Chalaooa jusqu'à Gwari ; on passe le Niger à la hauteur de Bousa ; puis on traverse le nord de l'actuel Bénin, par Nikki, N'dali et Djougou, et le Nord-Togo, par le pays kotokoli.

C. LA TRAVERSÉE DU PAYS KOTOKOLI

La traversée du pays kotokoli se révélait plus complexe que ne le montrent les cartes publiées jusqu'à présent (par exemple Fage 1958, Agier 1981, de Barros 1984). L'orientation générale restait bien entendu nord-est (Djougou) - sud-ouest (Salaga), mais les itinéraires s'étaient diversifiés dans l'espace et dans le temps.

1. Par Tabalo

Avant la fondation des grandes chefferies "Mola" du pays kotokoli, c'est-à-dire avant le début du XVIII^e siècle, on peut supposer que la route principale passait en zone montagneuse, là où se concentrait l'essentiel du peuplement d'alors (de vieilles souches plus ou moins autochtones, sous forme de petits hameaux homogènes dans leur composition lignagère). Le premier emplacement de Tabalo, point de chute d'une migration de Gourma venus du nord (et d'où sortirent plusieurs fondateurs de grandes chefferies) est en cela tout à fait significatif : au coeur du massif montagneux du Malfakassa, le village

(1) Première moitié du XIX^e siècle.

(2) (= Yelwa de la carte de l'Afrique de l'Ouest à 1/2 500 000^e, IGN/IFAN 1971).

(3) Ci-dessous, pp. 291-302.

était établi dans la haute vallée de la Timbou, qui donnait sur la plaine du Mô, et donc sur le bassin des Volta. Sur la ligne de crête qui conduisait à cet emplacement, mettant à profit un élargissement de ladite ligne, des tisserands Touré s'étaient installés en qualité d'hôtes, à quelques kilomètres de distance, confirmant l'existence d'un trafic et sa nature.

2. Par Fazao-Boulohou

Les conditions de circulation des commerçants vont changer au début du XVIII^e siècle avec la mise en place de grandes chefferies, à distance des reliefs : Agoulou est notablement éloignée du piémont du Koronga, Tchamba et Djérékpanga sont carrément en plaine, les gens de Bafilo étaient dans la plaine de la Kara (à Awândjélo) avant de se rabattre le long de l'abrupt nord du plateau d'Alédjo pour échapper aux raids des Anoufom. Seules les chefferies de Fazao et de Boulohou restent liées à la zone montagneuse, mais c'est parce qu'elles y commandent, l'une l'entrée est (Fazao), l'autre l'entrée ouest (Boulohou), d'un passage obligé de la route de Djougou à Salaga. On peut donc imaginer qu'à cette époque, les commerçants commencent à emprunter plus volontiers les plaines, et que celles-ci se peuplent.

Le milieu du XVIII^e siècle est marqué par un changement politique dans la moyenne vallée des Volta : en 1744, l'empereur ashanti Opokou Ware subjugue les Etats gondja et le royaume dagomba de Yendi (la majeure partie du Nord-Ghana actuel). Cette hégémonie aura des répercussions économiques, puisque Salaga va être confirmée dans un rôle de principale cité-caravansérail, spécialisée -entre autres- dans le trafic de la cola. Salaga devient une plaque tournante de toute première importance ; elle s'ouvre sur les grands royaumes mossi par une route du nord (passant par Yendi), et sur les cités haoussa par les routes de la cola mentionnées plus haut. S'y rencontrent deux grands réseaux commerciaux, celui des Manding, venus du Mali historique, et celui des Haoussa, venus de l'est. On peut imaginer que la liaison Djougou-Salaga est activée, ce qui ne peut que renforcer la dynamique du peuplement en pays kotokoli.

Le peuplement en plaine du pays kotokoli se poursuit en effet avec la fondation d'autres grandes chefferies à la fin du XVIII^e siècle (Adjéidê, Kéméni, Dawdê) et de développement des clans Dikéni et Nintché. Au début du XIX^e siècle, le dispositif se complète avec l'arrivée d'un groupe yorouba à Alédjo-Koura et l'installation sur le plateau du

rameau clanique Louwo, dérivé de ce peuplement yorouba, à Alédjo-Kadara et à Koumondé. Des villages fondés par des ressortissants du clan Koli s'organisent également à cette époque sur ce même plateau (Kolina, Tégbéli près de Bafilo, Doukorodé, et Kidéwoudé) et, plus à l'est, à Kolina (aujourd'hui au Bénin).

Par contre, la formation de la chefferie suprême du Tchaoudjo apparaît plutôt postérieure, au regard de cette histoire de la fondation des chefferies. Si la liste des chefs suprêmes de cette entité donne la fin du XVIII^e siècle comme date de départ possible, les listes des chefs des villages constitutifs restent plus courtes. Le village des intronisateurs Daro ne paraît guère plus ancien (début XIX^e siècle). Dans l'état actuel de nos informations, nous ne pouvons pas avancer de dates précises, mais il semble que le Tchaoudjo se soit organisé, au plus tôt, dans le dernier quart du XVIII^e siècle, au plus tard, dans le premier quart du XIX^e siècle⁽¹⁾.

La famille Tcha-Kpidé, venue de Dosso, première arrivée à Didaouré (quartier des commerçants musulmans : c'est devenu un terme générique), futur Sokodé à l'époque coloniale, a été accueillie lorsque les gens de Tchavadî détenaient le commandement. Mais, il faudra attendre la venue des Touré de Tabalo pour qu'un "chef des musulmans" (*malouro*) y soit nommé, pris dans ce dernier groupe, sans doute au début du XIX^e siècle. C'est à cette période que les Touré de Tabalo décrochent du Malfakassa et viennent s'installer à Didaouré, dont le succès est lié à un peuplement devenu continu depuis Djougou, ainsi qu'au bon fonctionnement de la passe de Fazao-Boulouhou, que les commerçants préférèrent au franchissement du Malfakassa par Tabalo et la vallée du Timbou. Le trajet le plus fréquenté semble avoir été alors la route passant par Didaouré.

D'Alédjo-Koura, les commerçants descendaient sur Adjéïdè et Tchamba, puis prenaient la route d'Agoulou, Kpaswa, Tchavadî (Didaouré s'est alors organisé). Avec le déplacement du centre de gravité du Tchaoudjo vers le sud-est (la route actuelle de Sokodé à Tchamba), cet itinéraire s'est très vite dédoublé avec un second axe : Tchamba-Biriini/Paratao-Kadambara.

(1) Cf. *infra*, pp. 346-354.

A partir du site de Sokodé, la route était unique, car il fallait franchir les monts de Fazao à un endroit précis : la chefferie de Fazao, par où l'on entrait dans un défilé étroit pour traverser l'axe montagneux perpendiculaire à la route. La descente de la falaise de Boulohou s'effectuait par deux passages difficiles : à Souroukou pour les piétons, à Tachî pour ceux qui étaient accompagnés par des ânes. Ensuite on traversait la plaine du Mô par Boulohou et Djérékpanga, et on continuait jusqu'à Nakpali, afin d'éviter la zone marécageuse de l'Oti. On arrivait à Boubalêm (près de Nakpali), puis à Bimbila, au coeur du pays nanoumba, enfin à Salaga, après avoir traversé un dernier cours d'eau, la Dakpa. Il fallait six jours pour se rendre de Boulohou à Salaga, cinq jours si les charges à transporter étaient légères.

Photo n° 29 : Une caravane en transit à Sokodé au début du siècle.



Formé à l'époque où Tchavadî avait le commandement local, Didaouré a été mis à un bout de la chaîne de peuplement (Agoulou - Tchavadî), correspondant à la piste fréquentée à l'époque. Il dut, par la suite, se rattacher, par une piste Didaouré - Koulondè (village annexe à l'est de Didaouré) - Paratao, au nouvel axe Tchamba - Kadambara. De cette dernière chefferie, en effet, la piste partait directement pour Fazao,

sans plus passer par Didaouré, désormais légèrement à l'écart, plus au nord-ouest. L'Allemand Ludwig Wolf, parti du poste de Bismarckburg le 23 avril 1889 et arrivé à Paratao (où se trouvait alors le chef suprême du Tchaoudjo), fut obligé de revenir en arrière pour rendre visite à la communauté musulmane de Didaouré. Mais celle-ci restait néanmoins incontournable, et les commerçants de l'époque furent unanimes à désigner ce lieu au Dr Kersting comme étant le centre commercial le plus important de la région, lorsque celui-ci chercha (après les accords frontaliers franco-allemands du 23 juillet 1897) un lieu où s'installer, d'où il pourrait dévier le trafic existant vers le littoral devenu allemand.

II - LES ROUTES DU SEL

Faute d'informations nombreuses, on ne peut ici qu'évoquer la circulation du sel, qui remontait du littoral vers l'intérieur.

Populations (probablement très anciennes, on l'a mentionné plus haut) du littoral togolo-béninois, les Xwéda et les Xwla vivaient dans un écosystème qui leur permettait de s'adonner à la pêche dans les lagunes et d'extraire du sel marin en chauffant l'eau de mer au bois. Ils remontaient ce sel par le Mono jusqu'à Sagada, petite chefferie du pays aja sur le Mono, non loin de Tado. Ensuite, on peut imaginer que le sel passait de village en village jusqu'à la latitude où il était concurrencé par le natron commercialisé par les Haoussa, peut-être jusqu'au niveau de Tchamba. La présence de gros bourgs ruraux au sud de Tchamba : Koussountou, Kambolé, Balanka, Bago, Goubi, etc., alignés selon une direction nord-sud, suggère l'existence d'un axe commercial de même sens. Ces villages se trouvaient en relation d'une part avec la vallée du Mono par l'intermédiaire des Kpessi et des Anyanga, venus s'établir dans la moyenne vallée du Mono assez tardivement, d'autre part avec le royaume du Danhomé par Pira, Banté et Savalou.

Nous savons que des groupes pratiquant la pêche fluviale pouvaient remonter la vallée du Mono très loin vers le nord. Un groupe de Mahi, parti de Sada (au nord immédiat d'Atakpamé), arriva ainsi en pays tem, où il s'assimila à la société-hôte en adoptant le clan Nanto, puis, ultérieurement, pour ceux qui se réfugièrent dans le Koronga, le clan Dikéni (ces Dikéni se retrouvent aujourd'hui dans les villages de Sabaringnadé et de Ningbawodé, sur la route de Sokodé à Tchamba).

A la veille de l'occupation allemande, Tchamba jouissait de la réputation d'un centre important de commerce. Von Doering en entendit parler pour la première fois le 23 juin 1894 à Odomasé (en pays adjouti), où on lui confirma l'importance d'un axe Fazao-Kpessi :

“J'appris ainsi, ce qui m'avait été indiqué ailleurs, que la route Fasugu-Kratyi [Fazao - Kete-Kratchi] est encore dépassée, quant à l'importance du trafic, par une autre route de l'arrière-pays togolais : celle de Fasugu à Pessi. Au nord de Pessi, hormis quelques petits villages, se trouvent les grandes localités de Sikita [Tchékita], Bango [Bago] et Tshamba, toutes beaucoup plus grandes que Pessi, Tshamba ayant même “deux fois la taille d'Atakpamé”. Il y a ici [c'est-à-dire à Tchamba] beaucoup de bétail, et il serait possible d'y acheter trois bovins pour deux fusils. J'en doute cependant, car nous fûmes obligés de donner un fusil en échange d'un gros cochon. On peut aller directement de Fasugu à Bango ; dans ce cas, on dort une nuit en brousse en laissant Tshamba sur la gauche. Tshamba serait une importante localité de commerce ; ce serait là que les Tshayo [Tchaoudjo] et les Hausa vont chercher l'ivoire qu'ils amènent sur les marchés. Au sud de Sikita, la route est moins fréquentée. De là, elle va par Pessi, Kokoti, Gauble, Toglolo, Péhu et Wagome jusqu'à Atakpamé. D'après les informations dont je dispose, le matériel cartographique concernant cette contrée est encore tout à fait insuffisant. Si je peux en trouver le temps, je compte visiter ultérieurement cette route”. (von Doering 1895 : 255, traduction P. Schäfer).

Il est probable que la présence des Allemands à Aného (ils en ont fait leur capitale le 2 juin 1887) a activé une voie de commerce qui, jusque-lors, était restée relativement discrète⁽¹⁾.

III - LE ROYAUME ANOUFO DE MANGO

Les Anoufom⁽²⁾, appelés Tchokossi par leurs voisins, sont arrivés dans la région dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, venant de Côte d'Ivoire centrale, et y ont fondé le royaume de Sansanné-Mango.

(1) Notons que c'est cette voie que le linguiste et explorateur allemand G.A. Krause emprunte à son retour de Salaga, lors de son second voyage en cette cité en 1887.

(2) Singulier *anoufo*.

A. DE L'ANO À MANGO : LA MIGRATION DES ANOUFOM

L'histoire des Anoufom trouve son origine dans l'Ano, en Côte d'Ivoire actuelle, entre les fleuves Nzi et Comoé, au nord-est du pays baoulé, où les guerres civiles de l'Ashanti (Ouattara 1986 : 469) avaient, vers 1720, déplacé d'importants clans akan, comme les Dunihen⁽¹⁾. Ceux-ci accueillirent par la suite d'autres immigrants, dont des Mandé, en particulier les Ouattara du Djérémanbou de Kong, vers 1750 (Froelich 1963 : 176). Certains étaient "marabouts", et les Akan leur confièrent la fonction de les assister de leurs pouvoirs magico-religieux au cours de leurs expéditions guerrières. Le brassage de ces différents clans (Ouattara musulmans et Akan animistes) donna naissance à l'ethnie anoufo, fondatrice du royaume de Mango. Quoique le rôle des Mandé Ouattara semble avoir été déterminant -en tant que chefs et marabouts- dans la fondation de l'État anoufo, on ne saurait prendre, comme l'affirme Raymond Delval (1980 : 326), Sansanné-Mango pour un rameau de l'État dioula de Kong. Il s'agit ici d'une population qui s'est constituée après de nouvelles expériences, une histoire originale qui n'est plus celle de Kong, ni celle de l'Ano.

Anoufom ou *Anofwe* signifie "gens de l'Ano", ou "ceux qui sont venus de l'Ano"⁽²⁾. Ils donnèrent le nom de "Sansanné⁽³⁾ -Mango" à la localité de Kondjogo après l'avoir conquise, en souvenir de leur pays d'origine, dont le centre commercial portait le nom de Mango en mandé (Groumania en langue baoulé).

L'ethnonyme "Tchokossi", que les Anoufom reçurent dans leur nouvelle patrie, serait à l'origine un terme militaire qui signifierait *prendre du recul pour mieux attaquer*⁽⁴⁾. Une autre version voudrait que ce nom ait été donné par les Konkomba, qui appelaient les Anoufom "*Bitchokob*", c'est-à-dire envahisseurs ou étrangers. En fait, l'ethnonyme Tchokossi pourrait provenir aussi d'une déformation de *Tchokohé*, d'origine dagomba, lui-même dérivant de *Nsoko*, qui signifie musulman (von Zech 1949).

-
- (1) Premier clan à s'être installé dans l'Ano en venant de l'Ashanti.
 - (2) Mais d'après S. Ouattara (p. 8), *Anofwoe* ne serait qu'une déformation du terme ashanti *Edohunfwe*, qui signifierait "les guerroyeurs", "ceux qui ne vivent que de guerres".
 - (3) Le "camp militaire".
 - (4) Cette tradition, beaucoup plus valorisante pour les Anoufom, a été recueillie à Mango même, et semble plutôt récente et en fait peu crédible.

Leur migration est perçue par la tradition de l'Ano comme la conséquence d'un conflit interne, à propos d'un héritage, en l'occurrence une veuve : *"Lorsque Soma mourut, le fils de Béma voulut avoir sa femme, et un autre aussi voulut l'avoir, parce qu'en tant qu'épouse principale, elle possédait beaucoup de richesses du chef. C'est de là que vint la dispute. Le parti qui émigra amena la femme et, avec elle, l'argent du chef"* (Ouattara 1986).

Mais il paraît plus vraisemblable de considérer le goût de l'aventure et des guerres de rapine, peut-être leur recrutement en tant que mercenaires, comme les véritables mobiles de l'expédition qui conduisit les Anoufom à Kondjogo :

"En effet, vers la fin du XVIII^e siècle, la réputation d'invincibles guerriers que les Ano s'étaient faite (ou refaite) depuis leur arrivée dans ces nouvelles terres, au cours de leurs multiples opérations, avait eu le temps d'être colportée jusqu'au Mamproussi, au Gondja et à leurs voisins, par les commerçants et autres aventuriers qui sillonnaient la sous-région. Il n'est donc pas impossible que, embourbés dans les guerres interminables, ces peuples-là aient eu à demander de l'aide du côté de ces Anufwe" (Ouattara 1986).

C'est le roi mamproussi de Nalérigou, au nord-est de l'actuel Ghana, alors en butte aux troubles suscités par les Gourma de Kantindi, qui avait sollicité l'intervention des guerriers anoufom pour rétablir l'ordre dans cette contrée. Ceux-ci étaient conduits par Na Biema Bonsafou, aidé de son neveu Nasoma.

Plusieurs itinéraires ont été proposés par la tradition et les différents auteurs qui se sont intéressés à la question. Les voici :

	1	2	3
	<u>Tradition orale</u> ⁽¹⁾	<u>Chronique du Gondja</u>	<u>Asmis</u>
1 -	Mango	Mango-Tura	Mango-Tura
2 -	Gbassawa	Ghuruni ou Ngoruni	Njoroni
3 -	Kadya ?	Sui (Saye)	Sane
4 -	Sinshi ?	Kadya	Kandi
5 -	Misilashi	Misrasi	Kandi

(1) Tradition recueillie à Mango en mars 1989.

6 -	Koussoukou	Koussoukou	Gambaga
7 -	Yagbou	Nalérigou	S. Mango
8 -	Nalérigou	Gambaga	
9 -	S. Mango	S. Mango	

	4	5	6
	<u>von Seefried</u> ⁽¹⁾	<u>von Zech</u> (1904)	<u>van Rouveroy</u>
1-	Mango-Tura	Mango-Tura	Mango
2-	Ngoroumi	Bagalabo, ou Barabo	Bondoukou
3-	Samoe	Bondoukou	Bole
4-	Jabo	Bole	Sawba
5-	Katia	Dabodja	Daboya
6-	Kantindi	Kuberi	Gambaga
7-	Gambaga	Gambaga	Nalérigou
8-	Kouniogou	S. Mango	S. Mango
9-	S. Mango		

L'itinéraire parcouru varie donc très sensiblement d'un auteur à l'autre⁽²⁾. Il serait hasardeux de vouloir identifier ces différents itinéraires avec les pistes ou les voies commerciales qui existaient à l'époque, ou subsistent actuellement, ou même avec certains toponymes qui ont survécu. En effet, le déplacement des Anoufom ne pouvait revêtir le caractère pacifique des caravanes commerciales et ne s'opéra pas d'une traite. Il s'agit d'une bande de mercenaires, vivant aux dépens du pays, passant de longs séjours quand les circonstances s'y prêtent et décampant quand il n'y a plus rien à en tirer.

En outre, on a l'impression que l'installation dans le bassin de l'Oti s'effectua tout de suite à Nalérigou, résidence du roi mamproussi, (ou à Gambaga, suivant les auteurs), alors que les Anoufom se seraient battus en pays gourma et même jusqu'au Niger : *"Le roi du Mamproussi entend parler des hauts faits de Biema et demande son aide pour lutter contre les entreprises de Kantindi. Après plusieurs jours de lutte, le fils du chef de Kantindi est tué [...] ; l'armée tyokossi soumet alors tous les clans gourma de la région, puis continue sur Pama. Ils reviennent ensuite*

-
- (1) Von Seefried, commandant du cercle de Mango en 1912, rédigea un rapport sur l'histoire de Sansanné-Mango, d'où est tiré cet itinéraire, que donne Comevin (1972).
- (2) D'autant plus que certains auteurs (Comevin 1972) donnent comme toponymes "Misrasi" ou "Kusuku", qui sont en réalité des noms de personnes.

par Borgou vers le centre de Kouniougou” (Cornevin 1987 : 87).

L'établissement à Mango s'effectua-t-elle immédiatement, ou bien à la suite de l'échec d'une tentative de retour au pays natal ? Selon la tradition, les Anoufom auraient décidé de retourner dans l'Ano, mais le *naba* de Nalérigou, devant les risques de pillages et de désordres que représentait le passage de ces mercenaires dans ses Etats, refusa de les laisser y pénétrer.

Selon la tradition anoufo, Na Biéma Bonsafou et ses hommes attaquèrent alors Nalérigou, entourée d'une muraille⁽¹⁾. La ville fut prise. Face à ce retournement de situation, le chef mamproussi s'engagea à payer un tribut au chef anoufo. En outre, il lui concéda toute la région de Kondjogo, sur l'Oti, à charge pour lui d'aller en entreprendre la conquête.

D'après Madiéga (1978), les Anoufom -qu'il identifie aux “Tomba” de Davy- ont guerroyé effectivement jusqu'à Fada-Ngourma. Mais ils furent vaincus par Yendabri, qui les repoussa très loin dans le Nord-Togo. Selon Davy, Yendabri aurait même assiégé Mango, dont les environs furent pillés. Ce fait tend à prouver que l'installation des Anoufom ne se déroula pas aussi facilement que certaines traditions veulent le faire croire. Le reflux vers le bassin de l'Oti advint peut-être sous la pression des Gourma qui, après avoir subi un premier revers en raison de la supériorité militaire des Anoufom (qui disposaient d'armes à feu), s'étaient réorganisés pour contrattaquer.

Il semble plus vraisemblable de considérer que l'installation se fit immédiatement après l'expédition en pays gourma, en raison des nombreux avantages qu'offrait la région (esclaves et commerce). Devant le fait accompli, le souverain mamproussi, probablement, ne put qu'entériner cet acte.

B. LA NAISSANCE DU ROYAUME ANOUFO

Recrutés comme mercenaires ou partis à l'aventure, les Anoufom finirent donc par s'établir sur les rives de l'Oti. Dans l'Ano même, *“on raconte que ces guerriers n'avaient pu revenir comme prévu, et que leurs descendants y furent retenus par un certain charme magique que les*

(1) Dont les vestiges se voient encore.

marabouts d'un certain groupe, qui craignait le retour de ces expéditionnaires, auraient attiré sur eux pour empêcher qu'ils reviennent" (Ouattara 1986 : 560).

Mais, à Sansanné-Mango, on évoque deux versions différentes pour expliquer cet établissement :

Na Biema Bonsafou et Nasoma avaient décidé de retourner dans l'Ano, mais pendant le trajet, Nasoma tomba gravement malade. Alors son oncle Na Biema décida de ne plus continuer le chemin (van Rouveroy 1986 : 561).

Selon la deuxième version, *"les Anoufom auraient élu domicile dans la région à cause des terres fertiles au bord de la rivière Oti et parce que la population subjuguée payait un grand tribut"* (id)⁽¹⁾.

Cette dernière version mérite de retenir l'attention. En effet, au moment où l'on initie cette expédition, les groupes d'immigrants qui peuplaient l'Ano ne formaient pas une communauté homogène. A l'exception du lignage Dunihen, les premiers occupants de l'Ano, le reste des participants à l'expédition n'étaient dotés que d'un statut d'étrangers. Ils étaient de ce fait dominés par ces Dunihen, qui jouissaient de tous les pouvoirs.

Dans ces conditions, l'analyse de Siriki Ouattara (1986 : 561) paraît judicieuse quand il observe qu'une fois sur le terrain, les guerriers anoufom et notamment leurs chefs -qui n'étaient pas Dunihens-aperçurent de tout le profit qu'ils tireraient de leur position de dominateurs s'ils pouvaient y fonder un pays qui leur appartiendrait entièrement, un pays où ils vivraient en véritables maîtres, et ils refusèrent donc de repartir⁽²⁾.

Ces diverses considérations amenèrent donc les guerriers anoufom à élire domicile sur les bords de l'Oti dans la seconde moitié (Cornevin 1987 ; Froelich 1963 ; Norris 1964) ou à la fin du XVIII^e siècle (Ouattara 1986). La genèse de l'Ano, que l'on situe au moment où

(1) De plus, la cité de Kondjoko, fort bien située sur l'Oti, était certainement déjà une étape caravanière importante, comme on l'a dit (p. 286).

(2) Diana Rey (information orale) évoque aussi la mort des chevaux de la cavalerie anoufo, tués par la mouche tsé-tsé des bords de l'Oti : d'où un changement possible du rapport de force entre fantassins et anciens cavaliers.

une guerre civile en Ashanti avait déplacé d'importants clans akan vers l'ouest, aurait eu lieu vers 1720. L'expédition vers l'est se déroula certainement une fois déjà en place tous les grands clans qui devaient constituer l'ethnie anoufo (c'est le cas des Ouattara, venus de Kong vers 1750). Le départ de l'Ano n'a pu advenir qu'après cette date. Compte tenu des nombreuses étapes, des allers et retours, des nombreux conflits qu'ils ont soutenus ici et là, on peut donc suggérer, pour la sédentarisation à Mango, la période de 1760-1770 au plus tôt, 1780-1790 au plus tard. Un manuscrit en langue arabe écrit en 1820 mentionne Siki, fils de Na Biema Bonsafou, comme quatrième successeur du fondateur du royaume anoufo, ce qui plaide en faveur d'une date assez ancienne au sein de la période suggérée.

Na Biema et ses hommes conquièrent donc la région, soumettant les autochtones (Natchaba, Dyé, Konkomba...), puis jetèrent les bases de l'État anoufo autour de Kondjogo, rebaptisée Sansanné-Mango, le "camp" de Mango.

C. LA DOMINATION ANOUFO

Les Anoufom prétendent avoir étendu leur domination sur la plus grande partie du territoire situé au nord de la plaine de l'Oti (chefferies moba et gourma) ; au sud, leur hégémonie se serait étendue jusqu'aux pays Konkomba, Kabou, Bassar, sur une partie des Lamba, voire jusqu'à Blitta⁽¹⁾, soit environ 300 km plus au sud... Ils auraient aussi poussé leurs incursions en direction de l'Atakora. Ils ont essaimé dans la plupart de ces localités, où l'on rencontre encore aujourd'hui, disent-ils, leurs descendants⁽²⁾.

Ces mouvements ont donné naissance aux nouvelles chefferies soumises à Mango : Nagbéni et Barkoissi en pays moba, Mogou et Gando en pays dyé et Tchanaga chez les Natchaba. Les peuples soumis devaient un tribut annuel aux aristocrates anoufom. Chaque famille des clans dominants disposait de collectivités villageoises chargées de l'entretenir : celles-ci devaient s'acquitter de nombreux services, fournir quantité de mil, boeufs, moutons...

(1) Selon eux, Blitta serait un mot d'origine anoufo et signifierait "*Retournons d'où nous venons*". En effet, les Anoufom qui voulaient atteindre la mer (ou leur pays) se seraient égarés et auraient rebroussé chemin au niveau de Blitta. Mais les Anyanga réludent vigoureusement cette assertion.

(2) Cas du quartier Kodjodoumpo à Bassar, du clan Ouattara à Bafilo et à Tchamba.

Les "reîtres" tchokossi, comme aimait à dire R. Cornevin, pouvaient donc ne s'occuper que de conquêtes et de festivités, comme les seigneurs du Moyen-Age. Ce passage d'un rapport du lieutenant Thierry, l'un des premiers administrateurs allemands du cercle de Mango, en 1897, le laisse supposer : "*Les habitants de Mango ne travaillent jamais. Ils sont obligés de razzier continuellement les riches populations païennes de la zone*"⁽¹⁾.

A l'établissement du pouvoir colonial, ce genre de relations entre les Anoufom et ces populations n'avait pas disparu. Le 11 novembre 1898, en effet, à la frontière entre les pays mamproussi et anoufo, le lieutenant-colonel H.P. Northcott, alors commissaire britannique pour les territoires du nord de la Gold Coast, rencontra, à sa grande surprise, une bande de guerriers armés à la recherche d'esclaves et de bétail qu'ils voulaient enlever de force (Norris 1968 : 114). Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les Anoufom exercèrent sans partage leur hégémonie sur la région. Même lorsque l'administration coloniale allemande se fut établie définitivement⁽²⁾, une certaine forme d'allégeance subsista, en dépit du changement des rapports de force : "*Les anciens des Moba savent aujourd'hui encore à quel quartier de Sansanné-Mango [...] ils payaient leur tribut. Ces liens ne sont d'ailleurs pas entièrement interrompus. Ainsi, par exemple, le chef de la tribu de Bogou loge toujours dans le quartier de Sangbana lorsqu'il séjourne à Sansanné-Mango*" (Zwernemann 1977).

D. STRUCTURES SOCIALES ET POLITIQUES DES ANOUFOM

Au départ de l'Ano, tous les grands lignages d'origine anoufo étaient déjà constitués, soit au total treize (Ouattara 1986 : 552). A Sansanné-Mango, il n'en reste que quatre : les Don'zom, les Karamon, les Ngyem et les Ako.

- D'origine mandé⁽³⁾, les Don'zom (ou N'zoko) sont les chefs militaires. Il s'agit des Ouattara, Coulibaly, Diabaté, etc.

(1) ANT/FA : 3/4077, G. Thierry.

(2) En choisissant Mango comme chef-lieu, qui le restera pendant toute l'époque coloniale.

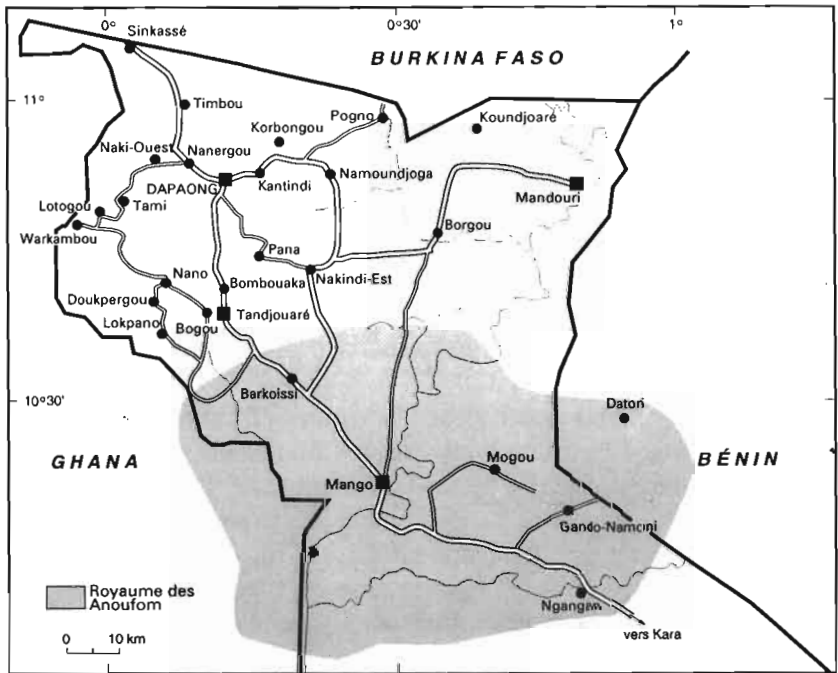
(3) Selon M. Delafosse (1972, 1 : 125), les Dioula sont appelés Don'zo ou N'zoko par les Agni-Baoulé.

- Les Karamom conservent, comme au pays d'origine, leur rôle de marabouts. Ils assistent les chefs de guerre dans la préparation magique des expéditions. En outre, ils fournissent à l'État imams et dignitaires religieux.

- A l'origine, des fantassins au service des Ouattara (Norris 1986), les Ngyem⁽¹⁾ représentent l'élément baoulé.

- Enfin, les Ako, ou esclaves, butin des différentes guerres, ferment la structure sociale. Mais on en parle très peu, peut-être parce qu'ils ont fini par être intégrés.

Carte n° 41 : Le royaume anoufo de Mango



(1) Déformation de Nje -nom du lignage d'origine- et qui signifie fourmis rouges "par comparaison à une colonie de magnans, du fait de son effectif très élevé" (Ouattara 1986 : 440).

L'occupation de l'espace découle de cette division de la société. De ce fait, la ville de Mango est divisée en trois quartiers : Djabou, Sangbana, Fomboro.

- Djabou (appelé aussi Djérétabou), surtout habité par les descendants des Ouattara, bénéficie d'une préséance sur les autres.

- Sangbana fit partie autrefois de Djabou ; mais les descendants de Nasoma s'en séparèrent ; ses ressortissants pouvaient prétendre, au même titre que ceux de Djabou, à la royauté. En effet, celle-ci passait alternativement de la famille de Bonsafou à celle de Nasoma.

- Fomboro semble beaucoup plus hétérogène. Les Ngyem et les Ako se retrouvent presque tous dans ce quartier.

L'organisation et l'administration des territoires et des peuples conquis découlent de la même logique. Le territoire soumis est partagé en trois parties, correspondant aux trois quartiers. Ainsi :

- Djabou disposait des territoires de Faré, Kountoiré, Bankangou (Bankan), Loko, Namoundjoga et d'une partie du pays konkomba.

- Sangbana contrôlait les territoires de Kantindi, Dapango, Pogno, Bogou, Mandouri, Korbongou, Nagbéni, Bombouaka, Gando, Mogou, Nandjoga, Bidjenga, Pana, Naniékou et aussi d'une partie du pays konkomba.

- Enfin, Fomboro avait reçu les territoires de Timbou, Boukpaka, Doukprékou, Tami, Djapaka, Warkambou, Koumongou, Nali, Tababou, Payo et également une partie du pays konkomba (Ali 1976).

Il n'y avait pas de représentants du roi dans les territoires dominés. Les peuples conquis avaient conservé leurs chefs de terre et leurs divinités : leur sujétion était surtout politique et économique.

A Mango même, le pouvoir était détenu par les descendants de Na Biéma Bonsafou et de Nasoma. Le roi administrait ce territoire avec l'aide de grands dignitaires musulmans, dont le principal était l'imam.

Voici la liste des souverains de Mango à l'arrivée des Européens⁽¹⁾.

- Na Biéma Bonsafou
- Tchaba
- Na-Ba
- Siki (mentionné dans un manuscrit arabe remis à Dupuis, ambassadeur anglais à Kumasi, en 1820)⁽²⁾
- Na Moussa, qui règne vers 1853 (selon Barth)
- Djokoura
- Morba⁽³⁾ 1873-1875
- Soma-Lafia 1875-1882
- Na-Da 1883-1889
- Sambiégou-Da 1890-1893
- Biéma Sabiè 1894-1898⁽⁴⁾

E. SANSANNÉ-MANGO : LES FONCTIONS ÉCONOMIQUES

Au moment où les Anoufom s'établirent à Mango, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, cette localité occupait vraisemblablement déjà une place privilégiée dans le commerce régional. C'est justement, semble-t-il, la possibilité du commerce des esclaves qui les avait attirés dans cette contrée (Norris 1984).

On peut donc dire, avec Graham Norris (1986 : 109-136), que l'axe caravanier de Salaga et Yendi en direction des communautés gourma ne fut pas attiré à Sansanné-Mango après l'installation des Anoufom, mais que ceux-ci choisirent le site de Kondjogo parce que les caravanes haoussa l'utilisaient déjà comme étape vers les marchés de la cola. Pourtant, les Anoufom eux-mêmes ne pratiqueront presque pas le commerce à grande distance. Ils se contenteront tout simplement de le contrôler et d'en tirer profit⁽⁵⁾. Seule une minorité, les Karamom, mais aussi une importante communauté haoussa s'y consacraient, sous la

(1) Cette liste, donnée par Robert Cornevin, correspond à celle de la tradition actuelle.

(2) D'après Cornevin (1988 : 88-89).

(3) Jusqu'au règne de Morba, tous les rois étaient choisis à Djabou ; mais, à sa mort, il ne se trouva pas de prétendant assez âgé dans son lignage pour lui succéder ; aussi fut-ce Soma-Lafia, de Sangbana, qui accéda au pouvoir.

(4) Il signe avec les allemands von Carnap-Quernheimb et Grüner un traité de protectorat les 9 et 16 janvier 1895.

(5) Notamment sous forme de taxes qu'ils prélevaient.

protection de l'État anoufo.

Trois voies caravanières importantes traversaient Mango. La première, partant du Soudan, transitait par Fada-Ngourma, Mango et Yendi, avant d'atteindre les pays du Sud, producteurs de la cola et notamment l'important marché de Salaga où, en plus de cette denrée, on achetait aussi les produits manufacturés en provenance de la côte.

La deuxième venait du pays mossi par Tenkodogo et le pays moba, jusqu'à Mango, puis continuait par Yendi.

La troisième reliait le pays haoussa à l'est au bassin de la Volta par Say, Tanguiéta, Djé Gando, Mango et Yendi.

Transitaient ainsi par Sansanné-Mango du sud vers le nord et l'est : cola, sel, tissus, outils en fer, etc. ; du nord et de l'est vers le sud : bétail (zébus et moutons), produits de l'artisanat (cuir, orfèvrerie), esclaves... A Mango même, on produisait du tabac et quelques textiles bien travaillés.

Lorsque cette localité entra dans la mouvance européenne, dans les années 1890, le "commerce soudanais", comme l'appelaient les Allemands, restait florissant, en dépit du rôle croissant que la navigation côtière européenne commençait à jouer dans les échanges avec le Nigéria⁽¹⁾. Le lieutenant von Doering, membre de l'expédition du Dr Grüner dans la région en janvier 1895, remarqua que Mango demeurait une importante place commerciale d'où partaient cinq routes, vers Kouandé, Pama, Yanga, Gambaga et Yendi.

Dans le rapport annuel de 1899 pour le cercle de Sansanné-Mango, le lieutenant Thierry observe qu'au moins 5 000 commerçants africains arrivaient dans la ville chaque jour. Sans doute cette remarque correspond-elle à la saison sèche, période où les activités commerciales étaient les plus importantes, mais le chiffre paraît exagéré. Il semble plus vraisemblable de considérer que, dans les premières années de l'administration allemande, de très grandes caravanes continuaient à traverser le pays. Mais avec l'affermissement du pouvoir colonial et de

(1) Ce changement anéantit définitivement le trafic caravanier intra-africain : au début du XX^e siècle, la cola partira beaucoup plus facilement (et économiquement) par la voie ferrée Kumasi-Accra, puis la ligne maritime Accra-Lagos, enfin la voie ferrée Lagos-Kano.

ses frontières, le commerce caravanier précolonial disparaît rapidement : le déclin sera consommé avec la Première Guerre mondiale.

IV - LA CHEFFERIE DE BAFILO

A. LES ORIGINES

Bafilo, de son vrai nom Kégbafoulou ou Kégbaflo (du nom d'une divinité protectrice), est la chefferie Mola la plus septentrionale du pays tem.

Les fondateurs Mola viennent de Tabalo. Nul doute que c'est pour participer au commerce caravanier que cette communauté d'agriculteurs se structura en chefferie, grâce à ces membres du clan Mola, dont on a déjà vu le rôle politique chez les Tem.

Après s'être établi dans la plaine, le groupe des Mola se déplaça pour des raisons de sécurité -les raids des Anoufom arrivant jusque-là- au pied de la montagne. Sous la direction d'un nommé Gara, ils fondèrent Tchon-Oro. Ils y furent rejoints quelque temps plus tard par un autre groupe Mola, pour les mêmes raisons. Dirigé cette fois-ci par un certain Tchasséméli, celui-ci s'installa à Agoudadè. D'autres lignages Mola suivront pour contribuer au renforcement des localités ainsi créées.

En même temps que les Mola, arrivèrent des Koli. Du fait de l'ancienneté de leur installation (ils sont présumés autochtones), les Koli bénéficient d'une certaine préséance sur les clans non Mola. Ils jouent un rôle important, en tant qu'arbitres, dans la désignation des *ladjo* (chefs) de Bafilo. D'autres clans -Louwa (Yorouba ?) d'Alédjo Koura, Adolé de Siaré (dans l'Adjouti), Bogôm (Koumondé), Ourouma (Kpéwa), etc.- vinrent s'ajouter à ces premiers occupants pour consolider la chefferie. Par la suite, arrivèrent les commerçants d'origine soudanaise⁽¹⁾ ou haoussa, comme les Mendé. Ces clans d'origine étrangère s'établirent en un lieu qui deviendra le *didaouré* de Bafilo. Les premiers de ces commerçants se fixèrent dans le courant du XVIII^e siècle, quelque temps après la constitution de la chefferie sous le règne du *ladjo* Ouro Agbéléwou.

(1) Identifiables, on l'a déjà dit, par leur patronyme : Touré, Traoré, Fofana, Ouattara, Konaté...

Contrairement aux Mola fondateurs du Tchaoudjo, ceux de Bafilo semblent avoir manqué de cohésion au départ. Ainsi, après leur installation au pied de la montagne, ils ne purent s'entendre pour nommer une autorité supérieure acceptée de tous. Les chefs des différents lignages du clan restèrent indépendants.

Les gens de Tchon-Oro mirent fin à cette situation en acceptant un seul chef pour tous les lignages. Il portait le titre de *ouro-kpangbam*. A l'origine, ce choix s'effectuait par rotation au sein de tous les lignages. Par la suite, les Mola d'Agoudadè en firent de même, en acceptant à la tête de leur groupement un seul chef (suivant les mêmes modalités qu'à Tchon-Oro), à qui ils donnèrent le titre de *ouro-agouda*. Cette dynamique unitaire aboutit finalement à l'émergence d'une autorité supérieure placée au-dessus des deux groupements. C'est à partir de ce moment qu'on peut situer la véritable naissance de la chefferie. Cette autorité est incarnée par un prince du clan Mola, qui porte le titre de *ladjo*. Son choix s'opère à tour de rôle dans l'un des deux groupements, les Koli y jouant, selon la coutume, un rôle d'arbitre.

La règle de l'alternance semble avoir été observée depuis la création de la chefferie jusqu'à la conquête coloniale, si l'on en croit les listes de règne des différents ladjo ci-dessous. Voici la liste des souverains de Bafilo jusqu'à la pénétration coloniale, selon les différents auteurs.

1) Leo Frobenius (1924)

- 1 - Ouro Bellung (Aghélewou?)
- 2 - Ouro Lundi (Londi)
- 3 - " Djobo
- 4 - " Kura (1891)
- 5 - " Bangna (ou Banna)
- 6 - " Bossi
- 7 - " Kondo (Akondo?)
- 8 - " Bodi (1891)
- 9 - " Sama
- 10 - " Bangna
- 11 - " Djobo

2) Pierre Alexandre (1954)

- 1 - Ouro Agara, de Tchon-Oro
- 2 - Ouro Aghéléo, d'Agoudadè
- 3 - " Bossi, de Tchon-Oro
- 4 - " Akondo, de Kobidjida⁽¹⁾
- 5 - " Bodé, de Tchon-Oro
- 6 - " Sama, de Wawandè⁽¹⁾
- 7 - " Bangna Akpara, de Tchon-Oro
- 8 - Sebabi Nyani, d'Agoudadè
- 9 - Ouro Bangna Ali, de Tchon-Oro

(1) Kobidjida et Wawandè correspondent à Agoudadè, dont ils sont des quartiers.

3) P. Alexandre et J.C. Froelich (1960)

- 1 - Ouro Agara, le fondateur
- 2 - Ouro Djobo Kotokporom, de Wawandè
- 3 - " Lundi, de Tchon-Oro
- 4 - " Agbéléo, d'Agoudadè
- 5 - " Koura, de Tchon-Oro
- 6 - " Bangna, d'Agoudadè
- 7 - " Bossi, de Tchon-Oro
- 8 - " Akondo, de Kobidjida
- 9 - " Bodé (1891), de Tchon-Oro
- 10 - " Sama, de Wawandè
- 11 - " Bangna A., de Tchon-Oro

4) J.C. Barbier (1987)

- 1 - Ouro Gara, de Tchon-Oro
- 2 - Ouro Gbèlewa, d'Agoudadè
- 3 - " Lundi, de Tchon-Oro
- 4 - " Akondo, d'Agoudadè
- 5 - " Koura, de Tchon-Oro
- 6 - " Djobo Kotoporo, d'Agoudadè
- 7 - " Bodé (1891), de Tchon-Oro
- 8 - " Bossi, de Tchon-Oro
- 9 - " Sama, d'Agoudadè
- 10 - " Bangna Akpara, de Tchon-Oro
- 11 - " Djobo, d'Agoudadè
- 12 - " Bangna Ali, de Tchon-Oro.

5) I.M. Banna (1989)

NOM DE REGNE	LIGNAGE D'ORIGINE	QUARTIER	VILLAGE
1 - Ouro Gara	Tcha Abokou	Abokoudè	Tchon-Oro
2 - " Agbèlewou	Tcha Semedi	Agoudadè	Agoudadè
3 - " Lundi	Tcha Kolow	Uro Sawdè	Tchon-Oro
4 - " Djobo Kotoporum	Tcha Léléye	Wawandè	Agoudadè
5 - " Kura	Tcha Troyè	Kagnigàda	Tchon-Oro
6 - " Bangna	Tcha Azodi	Agoudadè	Agoudadè
7 - " Bossi	Tcha Abokou	Abokoudè	Tchon-Oro
8 - " Akondo	Tcha Akpao	Kobidjida	Agoudadè
9 - " Bodé	Tcha N'diri	Kpangbandè	Tchon-Oro
10 - " Sama	Tcha Tikpendi	Wanwandè	Agoudadè
11 - " Bangna Akpara	Tcha Abokou	Abokoudè	Tchon-Oro
12 - " Djobo	Tcha Azodi	Agoudadè	Agoudadè
13 - " Bangna Ali	Tcha Abokou	Abokoudè	Tchon-Oro

En dehors de Frobenius, qui n'indique pas les groupements d'origine des différents *ladjo*, la liste des autres auteurs montre bien que la règle de l'alternance entre les deux groupements -et même entre les lignages- a été bien observée (Banna 1989). Cette discipline tend à prouver une certaine stabilité des institutions de la chefferie, jusqu'à la conquête coloniale.

En prenant une durée de règne comprise entre 15 et 25 ans, on peut estimer que, depuis Ouro Agara, le fondateur, jusqu'à Ouro Sama, qui signa avec le lieutenant français Baud un traité de protectorat le 3 avril 1895, neuf souverains se sont succédé ; du coup, on peut situer l'émergence de la chefferie au plus tôt à la fin du XVIIème siècle, au plus tard dans la deuxième moitié du XVIIIème.

Photo n° 30 : Décor d'une devanture de porte à Bafilo



Le début du XVIII^e siècle semble correspondre le plus à la réalité, car c'est à ce moment que commence l'occupation de la plaine par les lignages Mola. C'est vraisemblablement en cette période qu'ils ont occupé sur le piémont, le site devenu par la suite la ville de Bafilo.

B. L'ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE

Elle était structurée de la même manière que dans le Tchaoudjo⁽¹⁾,

(1) Voir ci-dessous, pp. 351-354.

et largement influencée par la présence de clans d'origines diverses. Au sommet, le clan dominant des Mola restait détenteur du pouvoir politique et religieux, aidé des Koli, qui jouissaient d'une certaine prééminence sur les autres clans (Bogôm, Louwa, Adolê, etc). L'arrivée des commerçants soudanais et haoussa bouleversa quelque peu cette situation, avec l'introduction de l'islam et de ses riches fidèles. En effet, ceux-ci vont constituer un groupe à part, au-dessous des Mola. Ils influenceront la société du point de vue économique et culturel. Mais, à Bafilo, l'islam semble avoir peu pénétré les structures de l'appareil de gouvernement.

A la tête de la chefferie, se trouve, on l'a mentionné plus haut, le *ladjo*. Il est aidé dans sa tâche par un conseil des anciens, composé de notables des autres lignages Mola -notamment l'*ouro-kpangbam* et l'*ouro agouda*- et de ceux des lignages Koli, Louwa, et Adolê.

Après sa désignation par son groupe, le *ladjo* doit être confirmé dans sa fonction par les Koli, qui veillent en effet au respect de l'alternance. Ils procèdent ensuite à son investiture avec l'aide des Adolê. Elle s'effectue à son domicile, qui devient ainsi le siège du pouvoir. Il reçoit à cette occasion le trône ou *Sa*, les tambours gémeaux, par la suite un oeuf d'autruche (placé sur le toit de son vestibule), puis un cheval, qu'on abattra à sa mort. Quelques notables musulmans sont associés à l'exercice du pouvoir dans certaines circonstances. Lettrés, "*ils siégeaient aux côtés du ladjo avec les notables Mola, Koli et Louwa lors des procès. Leur point de vue était très apprécié : le musulman, respectant les lois du Coran, dit toujours la vérité. Leur autorité était rarement contestée*" (Issaka 1992 : 176). L'imam et le *malouro* (responsable de la communauté musulmane) devinrent ainsi des personnages très écoutés à la cour du *ladjo*.

Les différents *ladjo* qui se sont succédé à la tête de Bafilo ont donc su lui garder son indépendance, en dépit des ambitions hégémoniques des Anoufom et surtout du Tchaoudjo.

C. L'ÉVOLUTION

Ouro-Agara de Tchon-Oro fut le premier *ladjo*. Neuf *ladjo* vont, comme on l'a évoqué ci-dessus, lui succéder jusqu'à la conquête européenne. Parmi les plus fameux, Ouro-Agbéléwou, qui accueillit et installa les premiers clans musulmans manding ; "*pour résister aux attaques des cavaliers djerma et dagomba, il installa la chefferie sur un*

éperon rocheux” (Alexandre 1954).

Ouro-Londi, Djobo Kotoporom, Koura et Bossi s'attachèrent à la survie des institutions en défendant Bafilo contre les visées expansionnistes du Tchaoudjo. Ouro Akondo contribue à la réouverture des voies commerciales vers Salaga, bloquées par les Bassar. C'est lui également qui accueillit les fugitifs de Kalanga (Bassar) et les installa à Kabou (Banna 1989 : 65).

Aucune politique de conquête ne semble avoir marqué le règne de tous ces *ladjo*, qui se contentèrent de leur piémont et des plaines environnantes : la chefferie n'évolua pas en royaume.

V - TCHAMBA

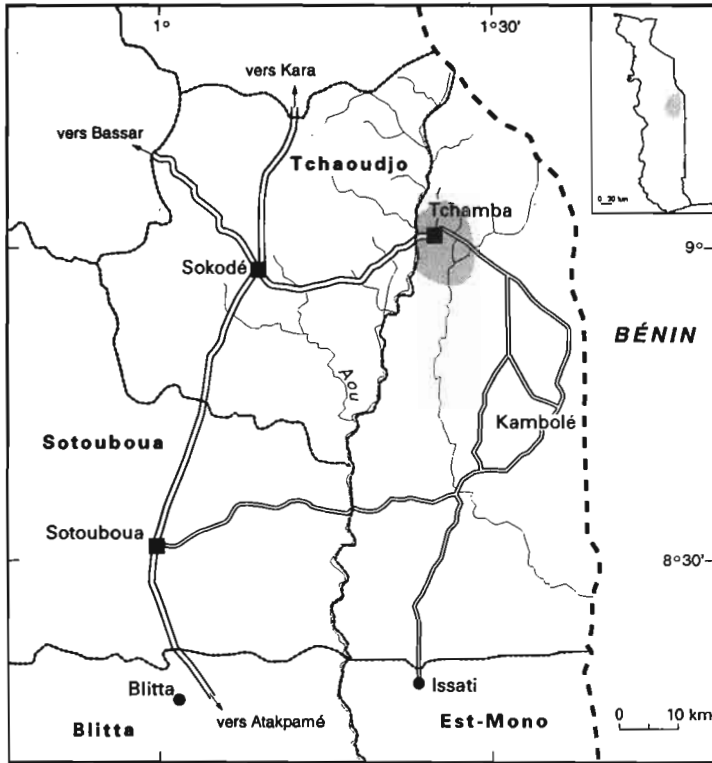
L'ethnonyme “Tchamba” est une déformation de *Tchamana*, terme dont se servent les Tem du Tchaoudjo pour désigner ce peuple. En réalité, ils se nomment eux-mêmes Kasselem. Ils sont localisés pour l'essentiel dans la préfecture de Tchamba, notamment dans la commune du même nom (quartiers Dendji, Larini, Dagma, Kpatakpani, Akpowa Kouboni, Watouwa). Ils habitent aussi les localités voisines d'Alibi, Koutchoni, Dantcho...

A la fin du XIX^e siècle, au moment où la conquête coloniale s'amorçait, Tchamba faisait figure de grande agglomération, avec des quartiers bien distincts, comme a pu le constater Adam Mischlich lors de son passage en 1896 (1950 : 82) : “Après une bonne journée de marche [...], j'arrive le 3 juillet vers 15 heures au centre populeux de Tshamba, qui compte environ 40 000 habitants. Tshamba est une agglomération de plusieurs quartiers, séparés par de grandes étendues”.

Quant à von Zech (1904), il fait à peu près la même estimation : “D'après mes estimations, la localité de Tchamba aurait au moins 15 000 maisons et, si l'on compte trois habitants par maison, 45 000 habitants”⁽¹⁾.

(1) 12 900 au recensement de 1981. Surestimation de von Zech, ou décadence de la cité ?

Carte n° 42 : Le pays Tchamba



Même si le chiffre qu'avancent ces auteurs semble peu vraisemblable, il traduit l'importance de cette localité, étape sur l'axe méridional de la route de la cola. Von Doering (1895) en a entendu aussi parler dès 1894 (cf. infra).

A. LES ORIGINES

Tchamba aurait été fondé dans le courant de la première moitié du XVIII^e siècle par Obwê Tchêtiré, du clan Laré (Apoudjak 1988). Originaire de Katchamba, en pays konkomba, il serait parti pour mieux exercer ses activités de chasseur. Après une longue pérégrination, qui l'aurait conduit du pays Konkomba, vers Bassar, Fazao, Agbandi et Kpessi, il aurait rebroussé chemin et prit la direction du nord-est, pour finalement atteindre Alibi. Obwê Loti, chef d'Alibi (du clan Nintché de Bassar), l'accueillit et l'installa sur le site actuel de la ville de Tchamba,

à Kitom, plus propice aux activités de chasse. Il fut rejoint plus tard par son frère aîné Tchêtiré, qui s'installa à Larini. Obwê Tchêtiré eut six fils, à l'origine de certains quartiers de Tchamba⁽¹⁾. Seuls, ils ont droit au pouvoir.

Après leur installation, ils furent rejoints par d'autres clans :

- d'origine bariba (les Dopo, Nadjo, Assembola, Kolokpa), venant de Nikki ou de Parakou,

- d'origine tem (Sengbe, Koli),

- des Lambou et Kongoro de l'Adjouti ;

- d'origine manding (Traoré originaires de Parakou, Fofana du Gourma, Ouattara de Mango), et surtout des clans d'origine bassar (Nintché, Nataka et Dikéni) qui, en raison de leur appartenance à la même communauté linguistique que les Laré, contribuent à façonner de manière définitive le peuple tchamba. En effet, l'akasselem -langue parlée par les Tchamba- est très proche du bassar.

L'origine des différents clans qui vinrent s'installer à Tchamba semble indiquer que les routes de la cola ont joué un rôle non négligeable dans la naissance et le peuplement de cette localité. La langue, l'émergence d'un pouvoir centralisé et l'islam ensuite vont fondre tous ces éléments d'origine disparate dans un même creuset : le peuple tchamba.

B. L'ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE

Sur le plan politique, le pouvoir appartient au clan Laré, fondateur de Kasselem. L'organisation sociale repose sur le clan, le lignage.

L'*obwe* (chef) est aidé dans ses fonctions par un conseil composé des chefs de lignage et des notables des différents clans. Lors du passage de Mischlich en 1896, Obwê Doré, quoique vieux, régnait encore : *"A notre arrivée, le roi se mit à danser de joie affirmant qu'il était très*

(1) Obwê Boutcho (qui fonda Boutchowa) Iyi Djobo (quartier Iyiwa), Arigbé (quartier Kikentchi), Tchibara (Tchibarawa), Dédji (Dédjiwa), Djaré (Djaréwa) (Barbier 1987-1988).

content de voir enfin arriver un Blanc. Ce roi est un homme posé, déjà âgé ; il a le crâne bien poli avec une touffe de cheveux au milieu[...]. Sa face ronde et ridée est entourée d'une courte barbe blanche" (Mischlich : 82)⁽¹⁾.

Liste des *obwê* de Kasselem, selon les versions recueillies

<u>Frobenius</u> (1924)	<u>Froelich</u> (1960)	<i>Quartier</i>
1- Oboi Djedere	1- O.Madji (vers 1780 ?)	<i>Kitom</i>
2- " Dore I	2- Tchedre	<i>Tchibara-wa</i>
3- " Abere	3- Séli	<i>Butcho-wa</i>
4- " Djobo	4- Douri	<i>Djaré-wa</i>
5- " Dedji	5- Abgaré	<i>Iyi-wa</i>
6- " Kurra	6- Djobo dit Dedji	<i>Djédji-wa</i>
7- " Ko	7- Koura	<i>Kikentchi</i>
8- " Dore II	8- Iko	<i>Kitom</i>
9- " Bere	9- Douri	<i>Butcho-wa</i>
<u>Barbier</u> (1987)	<u>Apoujak</u> (1988)	<i>Quartier</i>
1-Obwê Tchêtirê	1- Obwê-Tchêtirê	<i>Kitom</i>
2- " Tchibara	2- Seli	<i>Tchibara-wa</i>
3- " Butcho	3- Madji	<i>Butcho-wa</i>
4- " Djaré	4- Butcho	<i>Djaré-wa</i>
5- " Iyi-Djobo	5- Dedji	<i>Iyi-wa</i>
6- " Dédji	6- Arighé	<i>Djédji-wa</i>
7- " Arighé	7- Tchibara	<i>Kikentchi</i>
8- " Eko	8- Iko	<i>Kitom</i>
9- " Doré	9- Doré (très âgé en 1896)	<i>Butcho-wa</i>
10- Atakatim (régent)	10- Atakatim (régent)	<i>Butcho-wa</i>

Tous les auteurs, à l'exception de Frobenius, s'accordent sur le nom de Doré ou Daouri comme neuvième *obwê* depuis la fondation de la chefferie ; du coup, on peut situer probablement la fondation de Kasselem vers la fin du XVII^e ou le début du XVIII^e siècle.

(1) D'après Apoujak (1988), le chef étant alors trop âgé pour quitter son lit, Mischlich fut reçu par son fils Atakatim.

C. L'IMPACT DU COMMERCE CARAVANIER

Tchamba, importante localité sur l'axe méridional du commerce caravanier de la cola, en sera profondément marqué, non seulement au niveau du peuplement comme on a pu le constater, mais aussi et surtout sur le plan culturel avec l'introduction de l'islam, qui fit son apparition à Kasselem vers 1850, sous le règne d'Obwê Iko, de Kitom. La deuxième moitié du XIX^e siècle constitue en effet la période au cours de laquelle le commerce caravanier connaît son apogée. Le nombre de personnes (essentiellement des musulmans) transitant par Tchamba, augmente ; en plus de leurs marchandises, ils vont propager de manière indirecte et involontaire leur religion.

Kouko Amadja, un notable du clan Laré, se convertit le premier à l'islam. C'est chez lui, en effet, que la plupart des commerçants musulmans de passage prenaient hospitalité. Prêtre d'une importante divinité locale, "Ouko-Riko", il jouissait d'une certaine notoriété et ne manquait pas de perspicacité. Mais, convaincu par le comportement exemplaire de ses hôtes, il se convertit à l'islam et prit le nom d'Aboubakar.

Il fonda le quartier Limamwa, à l'écart de l'agglomération, et y construisit la première mosquée, dont il devint l'imam. Il convertit son frère cadet et lui donna le nom d'Ousman. A sa mort, ce dernier devint le deuxième imam de la mosquée. C'est dans la lignée des deux frères que se recrutent désormais les imams à Kasselem. La progression de la nouvelle religion se déroula de manière spectaculaire par la suite⁽¹⁾. Pourtant à la fin du XIX^e siècle, le taux d'islamisation restait encore faible :

"Dans certains villages comme Fasugu, Passua et comme ici à Dédaure, je remarque quelques petites communautés musulmanes bien regroupées ; leur religion se répand ainsi sur la masse, mais heureusement l'islam n'a pas encore pu se développer, contrairement à ce qu'on m'avait affirmé, à savoir que toute la population tshautsho était musulmane. Tshautsho avec tous ces centres peuplés, Dédaure, Paratau, Katambara, Bafilo, Tchamba, reste encore païen..." (Mischlich 1950).

(1) Selon le recensement de 1981, 95 % des Tchamba sont musulmans. C'est le taux le plus élevé du Togo.

D. L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE

En raison de sa position au carrefour de deux voies commerciales, Kasselem se présentait comme un haut lieu du commerce. La première route, de direction est-ouest, partait des cités haoussa et reliait cette localité à Salaga par le Tchaoudjo et Fazao.

La deuxième, d'orientation nord-sud, aboutissait à la côte, depuis Aného et le pays xwla, par la vallée du Mono, Sagada, Atakpamé, Kpessi, Agbandi, Bago, Alibi, Kasselem et Kirikiri (ou Adjéidè)⁽¹⁾.

Par ces deux axes, arrivaient de nombreuses marchandises, notamment la cola de Salaga et le sel de la côte.

Aux produits venus de loin s'ajoutaient les produits locaux pour être échangés sur la place du marché de Kasselem, très animée. *"Les tisserands sont nombreux ; on en rencontre parfois 20 côte à côte. Le marché quotidien est très fréquenté et rappelle celui de Kete. Des marchands du pays yorouba et du Dahomey le fréquentent [...]. On trouve facilement à se ravitailler ; on peut tout acheter, même du lait frais et du beurre"* (Mischlich 1950 : 82).

Deux années auparavant, en 1894, von Doering avait aussi entendu parler de Tchamba comme d'un grand centre :

"Au nord de Pessi, [...] se trouvent les grandes localités de Sikita, Bango et Tshamba, toutes beaucoup plus grandes que Pessi, Tshamba ayant même deux fois la taille d'Atakpamé" (von Doering 1895 : 255, déjà cité).

Le pays qu'on lui décrit paraît tellement riche qu'il envisage de s'y rendre :

"Il y a ici beaucoup de bétail et il serait possible d'y acheter trois bovins pour deux fusils... Tshamba serait une importante localité de commerce ; ce serait là que les Tsayo [il s'agit des Tem de Tchaoudjo] vont chercher l'ivoire qu'ils amènent sur les marchés..." (von Doering 1895 : 255).

(1) *Kri-Kri* désignerait le sel en dendi, signe que cette localité représentait un important point de transit pour le commerce du sel.

Cette prospérité suscita l'envie de ses voisins et occasionna des conflits avec les Bariba, puis les Tem d'Adjéidè.

E. LES CONFLITS AVEC LES VOISINS

Selon J.-C. Froelich (1960 : 261), des Bariba (dont il ne précise pas l'origine exacte) auraient exercé une pression sur Tchamba vers 1850 ou 1860. La principauté kasselem aurait appelé au secours les Tem de Tchaoudjo et les Bassar. Cette coalition serait parvenue à vaincre les Bariba à d'Akpasé :

“Vers 1850 ou 1860, Tchamba demanda l'alliance de Tchaoudjo et fit appel à ses frères de Bassari, qui envoyèrent des contingents de guerriers. Les Bariba, en effet, devenaient pressants, et ce n'est que grâce à la coalition des Kotokoli et des Bi-Tchambi qu'ils purent être repoussés à la bataille d'Akpasé” (1960 : 261).

Y. Person (1956, XV : 59) confirme cette pression des Bariba et mentionne une alliance politique entre Kouandé et Djougou⁽¹⁾. Les Bariba auraient pu ainsi intervenir contre Adjéidè en 1860, contre Kasselem (*Kaselim* dans le texte d'Y. Person) en 1865, enfin contre Bafilo en 1869 ; mais cette alliance se détériore en 1876.

Cette pression se manifeste par des raids esclavagistes, qui ne visent pas la conquête des territoires, mais la seule capture des hommes. Il semble que tout le monde s'y soit mis, si l'on en croit J. C. Froelich (1960 : 261) :

“La chefferie de Tchamana fut longtemps en butte aux attaques des chasseurs d'esclaves de Bassila, Koussountou et Aledjo-koura. Ses chefs, à leur tour, vendraient des captifs de guerre à Agbandé... Plusieurs fois des razzias bariba arrivèrent aux frontières des Tchamba, notamment du temps du chef Iko, mais n'osèrent jamais l'attaquer”.

Avec les Tem d'Adjéidè (Kirikiri), il semble, d'après Barbier (1987), que ce soit sous le règne de l'obwê Doré -plus précisément vers la fin de son règne, dans les années 1880-, qu'un conflit sérieux opposa Kasselem à sa voisine immédiate : *“En fait, Adjéidè devient une chefferie*

(1) Sous les règnes de Gounoungobi Bângana de Kouandé (1853-1883) et d'Atakôra I de Kilir (1862-1874).

belliqueuse, avec l'arrivée des Djerma en 1885, qui s'y établissent, ainsi qu'à Pénélan, avec accord du chef. Le petit village de Pénésulu (au Bénin) est la première victime des mercenaires djerma. Une coalition se serait alors constituée à l'initiative du chef de Kilir, regroupant les forces de Djougou, d'Alédjo-Koura et de Kassélêm pour endiguer les nouveaux intrus. Cette coalition n'arrivera pas à mettre fin au danger djerma, qui subsistera jusqu'en 1887. Les cavaliers djerma seront ensuite cooptés par Djobo Bukari, Wuro îsô du Tchawudjo à Paratao”.

Si l'on croit toujours J.-C. Barbier, il convient de situer l'apogée de la tension entre Adjéidè et Kasselem vers 1885-86. C'est durant cette période que Tchamba, dirigé par Doré, aurait subi l'attaque d'Adjéidè. Avertis par les gens d'Agouloudê, avec qui ils ont contracté un “pacte de sang”, les gens de Kasselem repoussèrent les assaillants plus au nord. Adjéidè, alors installé sur la rive nord de la rivière Wolo, fut déplacé vers son emplacement actuel sous la direction de son chef, Ouro Tagba.

Ce n'était pas, semble-t-il, le premier incident entre les deux chefferies voisines. Adjéidè se trouvait sur la voie de pénétration des guerriers bariba, donc là d'où venait le danger. Sous le règne du chef Agoro d'Adjéidè, prédécesseur de Ouro Tagba, un conflit aurait déjà opposé les deux communautés. Cette situation a certainement facilité l'acceptation par Adjéidè du protectorat français le 1er avril 1895, soit deux ans avant que le comte von Zech ne place Kasselem sous protectorat allemand, le 1er janvier 1897.

Le commerce caravanier de la cola a donc entraîné de nombreux bouleversements dans la partie septentrionale du territoire. Il occasionna ainsi l'arrivée de nouveaux groupes de populations, commerçants pour la plupart, mais aussi conquérants. Parmi ceux-ci, les Mola, qui introduisirent la centralisation du pouvoir et créèrent la majorité des chefferies tem⁽¹⁾. Plus au nord, les Anoufom, après avoir soumis les autochtones de l'Oti, avaient fondé le royaume de Mango. Tous ces bouleversements politiques ont changé la physionomie de cette région aussi bien sur le plan culturel que politique, économique et humain.

(1) Ci-dessous, pp. 346-354.

QUATRIEME PARTIE

LES MUTATIONS DU XIX^e SIÈCLE

CHAPITRE IX

L'AIRE AJATADO DU XVII^e AU XIX^e SIÈCLE

Du XVII^e au XIX^e siècle, l'aire ajatado a été le théâtre d'importantes mutations économiques et socio-politiques.

Après la dispersion de Notsé, la stabilisation des différents groupes de populations dans leurs terroirs respectifs leur a permis d'atteindre une relative aisance matérielle grâce au développement des activités économiques. De nouvelles formes d'organisation politique ont par ailleurs vu le jour, sans toutefois aboutir à la création d'un État fort et unifié, malgré l'existence d'une unité historique, linguistique et culturelle à laquelle tous les groupes éwé sont restés attachés.

Les conflits internes et les ingérences extérieures ont plutôt entraîné le déclin du trône dans les anciens royaumes au profit de nouveaux pôles du pouvoir, et accentué l'isolement des différents *douko*⁽¹⁾, malgré le maintien de liens économiques et religieux.

L'étude de ces mutations reste malheureusement limitée par l'absence de documentation, que ne comblent guère les traditions locales, lacunaires et souvent contradictoires. Les témoignages des auteurs européens fournissent cependant de nombreuses informations sur les populations côtières. Extrapolées sur les groupes de l'intérieur du pays et complétées par les données recueillies dans la tradition, ces informations aident à restituer dans les grandes lignes les changements économiques et politiques intervenus avant la colonisation européenne.

(1) Organisation socio-politique de base en pays éwé.

I - LES ACTIVITES ÉCONOMIQUES

L'environnement naturel a imprimé au pays éwé une diversité des activités économiques, réparties en deux zones distinctes.

La zone côtière, au sol sablonneux, aride et stérile, est peu favorable aux activités agricoles. Aussi les communautés qui y sont installées se sont-elles très tôt tournées vers la pêche dans les cours d'eau et les lagunes, et surtout vers le commerce, intérieur et extérieur. Elles se sont également distinguées dans la production du sel, notamment aux deux extrémités du pays éwé, dans les régions de Kéta et de Grand-Popo.

Dans l'intérieur, en particulier sur les plateaux fertiles du pays ouatchi et dans les montagnes de l'ouest (riches en gibier), les populations pratiquent essentiellement l'agriculture, tandis que l'artisanat prospère dans tout le pays éwé.

L'agriculture vient en tête des activités de production et constitue la base de l'essor économique dans la région. Maints auteurs européens des XVII^e et XVIII^e siècles insistent sur une maîtrise certaine de la mise en valeur des terroirs agricoles sur la Côte des Esclaves, en particulier dans les vallées des grands cours d'eau (Volta, Mono) et sur les riches sols argilo-sableux de la terre de barre, dans l'arrière-pays des rivages nord de la lagune (Aarestrup 1774 ; Isert 1793 : 106 et ss ; Dapper : 303-304 ; Robertson : 265 ; Bosman : 357 ; Labat 1730 : 15-16 ; Smith 1751, II : 133-136 ; Labarthe 1803 : 153 ; Dalzel : 108-109 et aussi Zöllner 1885/1990).

De vastes champs et des jardins bien entretenus y sont exploités et fournissent abondamment des céréales (riz, maïs, mil, millet), des tubercules (igname, taro, patate douce, manioc), diverses variétés de légumineuses et des fruits. En plus des denrées alimentaires, l'agriculture produisait également du coton et du tabac. Mais toutes ces productions sont souvent confondues par les auteurs qui, n'étant ni linguistes, ni botanistes, leur donnent fréquemment des noms et des descriptions fantaisistes de leur choix (Gayibor 1985, II : 463-483). Aussi, les renseignements qu'ils ont laissés n'aident-ils pas à distinguer nettement les cultures locales traditionnelles des variétés importées, et de déterminer leur place respective dans la production agricole.

Malgré la modestie des informations sur ce sujet, il semble

certain que c'est l'introduction de plantes amérindiennes, essentiellement le maïs et le manioc, qui a révolutionné l'activité agro-économique. Il s'en est suivi une régression des variétés traditionnelles et un bouleversement corrélatif des habitudes alimentaires. C'est ainsi que, par exemple, l'abandon de la culture du mil dans la région côtière a entraîné la quasi disparition de la bière de mil (*liha*), qui demeurerait pourtant la boisson locale de référence⁽¹⁾, à côté du *deha*⁽²⁾.

Les récits des voyageurs européens décrivent abondamment les activités liées à l'agriculture, au point de faire oublier les autres domaines de production, qui semblaient cependant tout aussi prospères.

C'est ainsi que l'élevage restait important dans toute la zone côtière et les régions de l'intérieur, sans doute à la faveur d'une abondante végétation, aujourd'hui disparue suite à la progression des défrichements. Quoique les descriptions des auteurs divergent sur l'abondance et la qualité des produits, on y trouve toute la gamme des animaux d'élevage : bovins, ovins, caprins, porcins, et une grande variété de volailles (poules, coqs, dindons, dindes, canards, pintades, etc.) (Bosman : 345, 415 ; Labarthe : 153 ; Barbot : 321). P. Eytzen⁽³⁾, traversant la zone côtière en hamac au mois de décembre 1717, décrit la région comme très riche en bétail ; près de la lagune de Kéta, il vit paître un grand nombre de boeufs et de moutons ; il affirme en outre avoir vu, le long de la route de Kéta à Anlogan, plus de treize troupeaux de boeufs, chacun n'ayant pas moins de cent têtes⁽⁴⁾. Monrad (1824) rapporte par ailleurs avoir vu souvent des bateaux s'approvisionner à Kéta en de si grandes quantités de plusieurs variétés de volaille, qu'ils ressemblaient sur la mer à d'immenses basse-cours flottantes (Grove, Johansen 1968 : 1407). Certains informateurs signalent la présence d'animaux de trait (l'âne et le cheval) dans la région (Dapper 1686 : 303-304 ; Bosman : 239 -240 ; Robertson : 265), mais les animaux domestiques n'ont pas beaucoup retenu l'attention des auteurs et leur rôle dans l'économie locale reste encore peu connu (Dapper : 304 ; Labat : 161-162).

La brousse et la forêt, à l'origine luxuriantes, abritaient une faune abondante. La chasse y était prospère et fournissait diverses variétés de

-
- (1) Le *liha* consommé aujourd'hui dans la région est produit en grande partie à base de caramel.
 - (2) Vin de palme.
 - (3) Agent de la Compagnie hollandaise des Indes Occidentales en poste dans la région.
 - (4) WIC 124 : Minutes du Conseil d'Elmina, 17 fév. 1718 ; in A. van Dantzig (1978 : 200-201).

gibier (Isert : 53, 148 ; Labarthe : 155 ; Dalzel : 118). "Cerfs"⁽¹⁾, daims, antilopes, sangliers, buffles, cochons sauvages, lièvres, éléphants, agoutis, tourterelles, perdrix et pintades sauvages faisaient la richesse des chasseurs professionnels (*adélan*) qui vendaient leurs produits sur des marchés spécialisés, tel celui de Dégbenou⁽²⁾ à côté d'Aného.

Le développement du système lagunaire a créé chez les populations côtières de solides traditions de pêche⁽³⁾ avec des techniques éprouvées et des circuits de distribution bien définies. La pêche, très répandue dans la région, fournissait de nombreuses variétés de poissons, des crabes et des huîtres (Labat : 21 ; Isert : 62, 202 ; Grove 1966 : 411). Cependant, seuls les Anlo se lancèrent dans la pêche maritime, à partir du milieu du XIX^e siècle, semble-t-il (A. de Surgy suppose que ce sont les Danois qui auraient introduit la grande senne⁽⁴⁾ de plage à Kéta). De Kéta, de petites communautés de pêcheurs anlo glissèrent lentement vers l'est. Elles atteignirent le site de Lomé vers 1880, y fondant des quartiers de pêcheurs (Kodjoviakopé et Ablogamé), où elles sont toujours, ne se mêlant guère aux autres habitants.

La production et la commercialisation du sel, dans lesquelles les populations côtières s'étaient également spécialisées, occupaient une place primordiale dans la région, tant par l'importance économique de ce produit que par les enjeux politiques liés à son monopole (Isert : 66 ; Dapper : 305-306 ; Robertson : 280 ; Bosman 321-325).

Enfin, l'artisanat demeurait très actif, en particulier la fabrication des tissus (Isert 124-125 ; Bosman 360 ; Phillips 1732 : 220), la tapisserie, l'orfèvrerie (bijoux, acori⁽⁵⁾), la poterie et divers travaux de la forge.

L'abondance et la variété des produits locaux alimentaient un commerce actif à partir des agglomérations côtières, débouchant sur un vaste trafic englobant plusieurs villages et centres qui jalonnaient les cours d'eau et les pistes.

-
- (1) Eytzen affirme avoir vu un troupeau de cerfs entre Afiao et Kéta lors de son voyage en décembre 1717. Il s'agit sans doute de grandes antilopes.
 - (2) Littéralement : "adé gbonon" : le marché au gibier.
 - (3) Essentiellement en eau douce.
 - (4) Filet de grande taille.
 - (5) Voir supra, pp. 236-237.

Le système lagunaire et les nombreux cours d'eau qui s'y déversent ou le traversent pour déboucher sur la mer étaient, par excellence, les voies de communication et de redistribution des produits, tout le long de la côte et vers l'intérieur du pays (Roemer : 285 ; Lind, in Grove et Johansen : 1410 ; Dupuis 1824 : VI ; Robertson : 280 ; Monrad 1824 : 137, 166 ; Newbury 1961 : 2-3 ; Kea 1969 : 39).

Sur terre, des pistes traditionnelles bien connues doublaient les voies d'eau ou les prolongeaient en direction des régions et des grands centres commerciaux de l'intérieur, peu ou pas du tout traversés par les grands cours d'eau (Grandin 1895 : 8 ; d'Albeca, 1895 : 111).

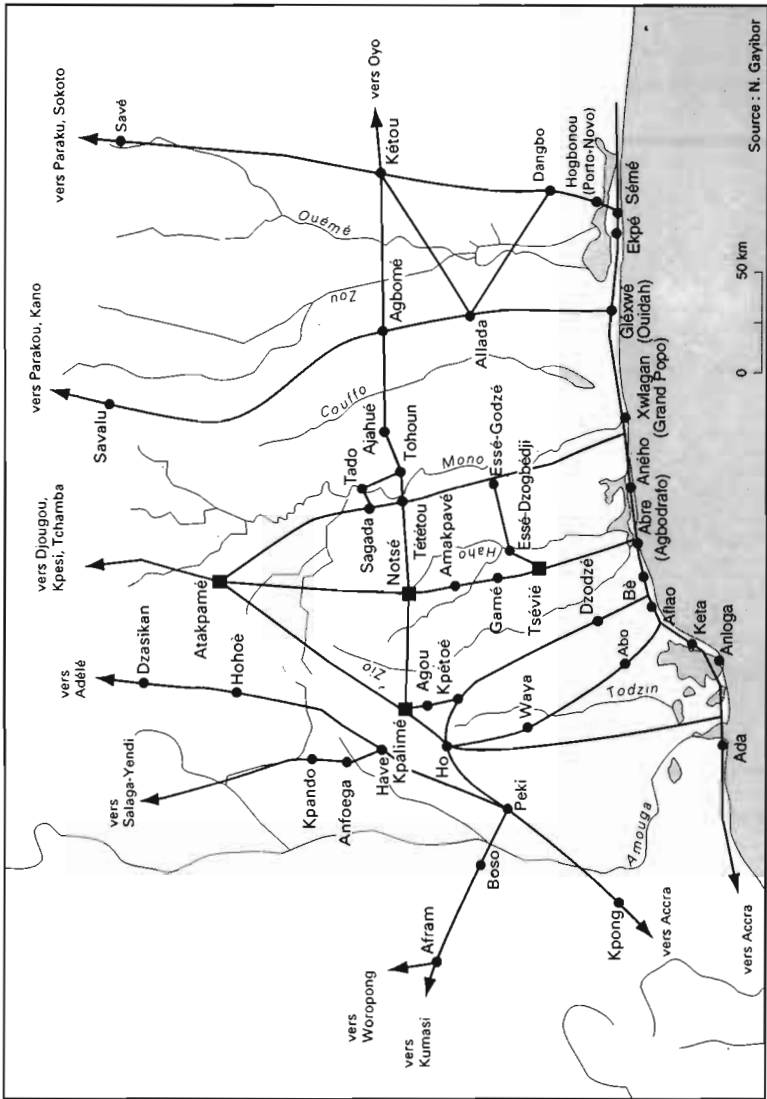
Malgré la difficulté de les matérialiser sur une carte, quatre grands axes de distribution nés de la commercialisation du sel en particulier, reliaient la côte à l'intérieur et débouchaient à travers de nombreux centres-relais, sur un important trafic à longue distance.

Les principaux axes méridiens partent des grands centres côtiers comme Kéta, Aflao, Amoutivé (Bè), Aného, Xwlagan, Gléhwé et Ekpé, traversent des noeuds routiers importants comme Péki, Ho, Agou, Notsé, Sagada, Agbomé ou Kétou et se prolongent vers le nord en direction des régions Dagomba, Adélé, Kpessi, Bassar, Tem, Haoussa, etc. Les routes de Kéta et d'Aflao se rejoignent à Ho avant de s'écarter, l'une rejoignant Péki, carrefour desservant tout l'intérieur de la Côte de l'Or, et l'autre Kpalimé et Atakpamé. De Péki, cette voie se poursuit en direction des Ewé du nord-ouest, des Dagomba et des Adélé. Les Ewé du centre sont également desservis par la voie Bè - Tsévié - Notsé - Atakpamé - Kpessi (Levtzion 1968 : carte n° 6 ; Manning : 146 ; Kea : 33-35).

La voie Xwlagan-Agbanakin-Togodo-Tététou-Sagada-Atakpamé, doublant le Mono, traverse les pays Ouatchi et Aja. Grande route du sel produit dans les régions xwla et xwéda (Jéta, Jégbadji), elle alimentait toutes les zones riveraines du Mono, à partir de Xwlagan et Agbanakin jusqu'au nord, vers les régions des Akposso, Adélé, Kpessi, Tchaoudjo, Bassar et Djougou. Le grand marché du sel pour tout ce secteur était Sagada (Cornevin 1950).

Les voies méridiennes sont renforcées par deux principales voies transversales : la route côtière qui double la voie lagunaire et, dans l'arrière-pays, la route reliant Accra et Kumasi à Peki, Ho, Agou, Kpalimé, Notsé, Tado, Agbomé, Kétou et qui se poursuit vers Oyo.

Carte n° 43 : Les voies commerciales dans l'aire ajatado (XVIII^e-XIX^e siècles)



A côté des voies principales, un nombre important de pistes secondaires semblent avoir proliféré au gré des bouleversements politiques ou des avatars économiques. C'est ainsi qu'une carte danoise de 1802 indique un dense réseau de communications dans la région de Peki et l'Agotimé (Gayibor 1985, II : 520-526).

L'intensité des échanges a donné naissance le long des voies de communication et à leur intersection à de gros marchés où s'opèrent des transactions importantes, tant sur les produits locaux que sur les articles européens (Gayibor 1985, II : 531-541). Marchés des grandes villes côtières et des grandes capitales politiques ou économiques de l'intérieur, ils sont parfois spécialisés dans le commerce de gros d'un ou quelques produits de base, principalement le sel. Tel est le cas de Sagada, principal marché du sel pour toute la région occidentale, de Kpogamé pour les captifs, ou d'autres grands centres, points de rupture de charge pour l'approvisionnement des marchés locaux dans les villages, les villes et les campagnes en produits de diverses origines.

Les transactions portent essentiellement sur les denrées alimentaires, mais également sur un certain nombre de produits réputés nobles, objets d'un commerce spécial à longue distance : les étoffes, les chevaux, les perles et surtout le sel.

Des fonctionnaires spéciaux, les *asiga*, assurent la police des marchés. Ceux-ci sont quotidiens dans les grandes villes côtières ; mais le sont également les marchés locaux des petits villages, les petits marchés de quartier (*agbonousi*) ou de route (*mojisi*). A l'origine, tous furent cependant périodiques. Cette périodicité varie, suivant les régions, entre 3, 4 et 5 jours et a engendré la notion de semaine économique, différente de la semaine sociologique de sept jours (Gayibor 1985, II : 541-555). Une originalité de la région -exceptionnelle en Afrique- est que beaucoup de ces marchés commencent dans l'après-midi et restent animés pendant toute la soirée, à la lumière de lampes à pétrole artisanales.

Il ressort nettement de ce qui précède que le commerce intérieur occupait, au niveau des activités économiques, une position prépondérante sur le commerce extérieur, tant par le volume des transactions effectuées que par ses implications politiques, économiques et sociales. Mais il n'existait pas pour autant une cloison étanche entre les deux, un certain nombre de produits de base circulant dans un sens comme dans l'autre.

A travers les sources consultées, la prospérité économique apparaît donc comme une caractéristique majeure de la région au cours de cette période. Elle n'a cependant pas débouché sur un contrôle régalien des circuits de production et de distribution, et partant, sur une centralisation du pouvoir politique. Les Ewé émigrés de Notsé ont donné

leur préférence à de nouvelles formes d'organisation politique qui préservent jalousement leur indépendance et leur liberté. Ils vivent aussi, à partir du milieu du XVIII^e siècle, à l'écart des grands conflits des États voisins. Cette paix, générale et durable, est aussi, naturellement, l'une des explications de cette prospérité sans nuages, hors des turbulences de l'histoire.

II - LA NOUVELLE ORGANISATION POLITIQUE DES EWÉ ÉMIGRÉS DE NOTSÉ

Des événements mouvementés qui les avaient obligés à fuir Notsé, les Ewé semblent avoir gardé une aversion contre toute forme de pouvoir centralisé et totalitaire. Ils s'employèrent par conséquent à réduire l'autorité des détenteurs du pouvoir à sa plus simple expression, en garantissant la liberté et l'indépendance politiques de chaque clan vis-à-vis de l'autre au sein des communautés, les *dou*.

Le *dou*, c'est le premier établissement fondé par les ancêtres émigrés de Notsé. Il a donc une prééminence politique, mais surtout religieuse sur les autres centres issus de lui. Sa taille actuelle -ville, bourg, village, hameau ou ferme⁽¹⁾- importe peu. Son influence prépondérante lui vient d'abord du fait que les ancêtres fondateurs s'y sont installés, qu'ils y ont vécu, y sont morts et y ont été enterrés ; des cérémonies rituelles y sont donc accomplies périodiquement en leur mémoire. On y ramène également les reliques⁽²⁾ des parents décédés à l'étranger. Bref, c'est dans le *dou* qu'il y a la maison ancestrale, que l'on

(1) Cette notion de *dou* est parfois imparfaitement rendue par le terme de "ville". C'est ce que fit le pasteur März en 1880, bien qu'il ait par ailleurs parfaitement saisi la signification profonde de ce concept lorsqu'il écrivit : "*une ville ne diffère en rien d'un village par sa taille et son aspect[...] les villages sont nés des villes, qui sont les plus anciens établissements des émigrés éwé ; ces villes donnent encore, de nos jours, naissance à d'autres villes*". Ce mécanisme a en fait cessé avec le début de l'ère coloniale, qui a définitivement sédentarisé les populations en introduisant dans les campagnes de nouvelles structures socio-politiques. L'attrait des villes coloniales et divers centres régionaux a particulièrement freiné, voire arrêté le processus de transformation des *agblékopé* (fermes de culture) en villages de plein droit. Mais les Ewé n'ont pas perdu leur goût pour le mouvement, que ce soit vers les grandes métropoles de la Côte (Lomé, Accra, Lagos), ou vers les zones de plantations du Togo ou du Ghana.

(2) Cérémonie qui consiste à couper les cheveux et les ongles d'une personne décédée à l'étranger et à les enterrer dans le *yohomé* (le sanctuaire familial), situé dans la maison ancestrale ; on entend par là que le mort "*n'est pas resté à l'étranger*" : il est revenu pour toujours au pays, parmi les siens.

n'abandonne jamais, même si l'on décide, pour des raisons diverses, d'émigrer plus ou moins loin.

Dans le *dou* vit le *douko* ; c'est à la fois le peuple "en tant que groupement social bien défini" (Pauvert 1960 : 161-192), mais aussi les groupes de lignages ayant cheminé ensemble depuis Notsé sous la direction d'un ancêtre commun avant de s'installer sur un territoire bien défini. Cet espace, de dimensions variables, englobe généralement l'agglomération originelle créée par les premiers immigrants, ainsi que les villages et fermes (*agblékopé*) fondés par la suite à partir de ce centre primitif. Ces villages et fermes prenant de l'extension, peuvent à leur tour s'ériger en *douko* indépendants, tout en gardant des liens sociaux et religieux très étroits avec leur *douko* d'origine. Les *douko* varient donc extrêmement en superficie, en population et en ressources. Au début du XX^e siècle, le pasteur Spieth en a dénombré plus de 122 à travers le pays éwé.

Le *douko* (pluriel : *doukowo*) est dirigé par un chef, le *doufia*, généralement choisi parmi les descendants mâles du fondateur ou du premier chef. Cette élection demeure le privilège des *fiatowo* -littéralement : les pères du chef-, groupe formé par les grands notables -*agbonougla*- et les grands prêtres des *Vodou* de la cité. Ces *fiatowo* forment le *fiaha*, ou conseil du chef, qui le seconde dans l'administration de la communauté à partir du *fiadou*, la capitale. Dans bien des cas, le chef n'a d'autres pouvoirs religieux (ou magiques) que ceux qu'il a pu personnellement acquérir. Le fait d'être chef ne lui confère donc pas automatiquement un rôle religieux au sein de la communauté⁽¹⁾. Cette désacralisation du pouvoir permet de contrôler le chef dans ses actes politiques et de le sanctionner si besoin est ; mais cette sanction, si sévère soit-elle, ne peut jamais aller jusqu'à la déposition.

Par cette structure politique, le *douko* s'apparente donc aux "formations villageoises" décrites par Capron (1965 : 65, 155, 201-202) : le *douko* constitue une unité communautaire ayant des institutions et une vie sociale propres qui se superposent à l'organisation lignagère ; le fonctionnement de la société est régi par le principe généalogique⁽²⁾.

-
- (1) Ni de droits fonciers sur des "terres de la couronne" liées à la chefferie, comme dans les royaumes voisins. Mais on en a quand même revendiqués (avec succès) au XX^e siècle.
 - (2) Le *doufia* est choisi dans le lignage des premiers fondateurs du village, et les différents chefs de lignage jouent un rôle important dans l'administration de la communauté.

Dans quelques rares *douko* pourtant, le chef politique demeure en même temps chef du clergé local. C'est notamment le cas des Anlo, où l'*awoamefia* d'Anloga, chef religieux et temporel, règne sur le *douko*. Cette concentration des pouvoirs politique et religieux dans les mains d'une même personne a permis aux Anlo de mettre sur pied une organisation politique hiérarchisée et militarisée sous l'influence, certes, des régimes monarchiques et militaires akan -Akwapou et Ashanti- avec l'alliance desquels Anloga parviendra sporadiquement à s'imposer à ses voisins éwé au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. Des confréries militaires (*asafo*) existent aussi dans les communautés éwé des monts de l'Ouest, les plus proches des Ashanti.

Photo n° 31 : Un *dulegba* (divinité tutélaire) à l'entrée d'un village du Sud



Les quartiers de chaque ville ou village sont dirigés par des notables appelés *komefia* -chef de quartier- et chaque lignage par un *pomefia* -chef du clan, de lignage-. La considération dont jouissent ces personnalités est principalement fonction de leur fortune personnelle, de leur aptitude à s'imposer aux leurs ainsi que de l'importance du groupe social dont ils sont les représentants au sein du *dou* ; il n'est donc pas rare de voir certains *pomefia* éclipser le chef du village par leur influence et

leur popularité au sein de la communauté. Les *pomefia* forment le conseil du chef de quartier. Ce conseil a pour principal rôle de répercuter les ordres du chef de village au sein de leurs lignages respectifs.

Chez les Ewé des villages proches du lac Togo (ailleurs, l'information manque), l'émiettement du pouvoir était tel qu'aucune autorité n'était plus assez forte pour attirer à elle la première des fonctions régaliennes : la justice. Celle-ci était donc rendue en commun et surtout en public, dans un endroit spécial appelé *awa* (ou *awamé*). D'où l'apparition d'une forme architecturale tout à fait originale, que nous a décrite Hugo Zöller (1990 : 85-86, 105) lors de son voyage au Togo de octobre-novembre 1884, en parlant de "palais de justice" : des constructions largement ouvertes sur les quatre faces (il parle même d'arcades, "comme une buvette de station thermale"), afin que chacun put voir et entendre, généralement situées au plus bel endroit du village. A l'époque coloniale, les chefs reçurent suffisamment d'autorité pour attirer à eux les causes, et ils ont baptisé *awa* des salles à palabres plus ou moins ouvertes construites à côté de leur "maison royale". Cette production monumentale spécifique de la société éwé a aujourd'hui totalement disparu, y compris des mémoires.

Les différents *douko*, politiquement indépendants, sont pourtant très liés les uns aux autres sur le plan social (mariages, migrations internes), religieux (mêmes cultes), culturel et surtout historique, dans la mesure où tous conservent jalousement les traditions du séjour de leurs ancêtres à Notsé, avec lequel tous les liens réels ont été pourtant rompus depuis l'exode.

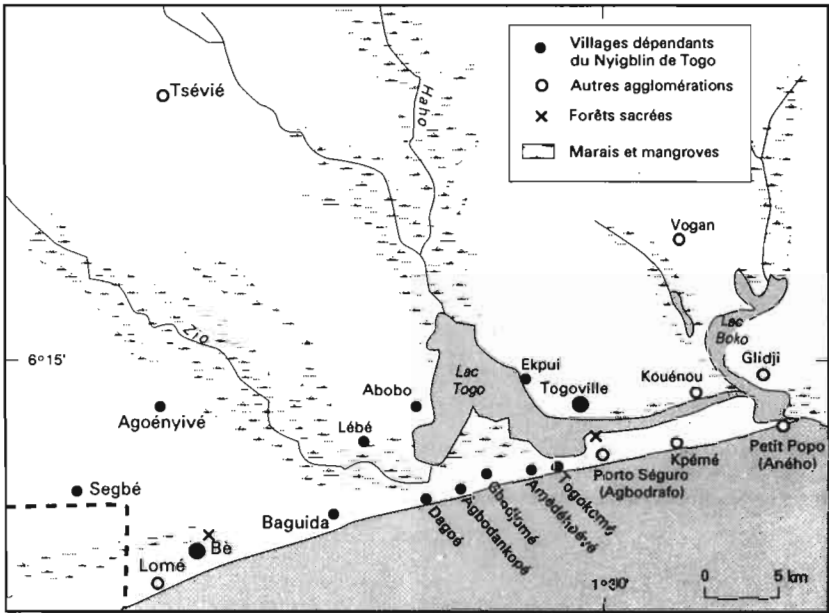
Au milieu de cette constellation de *douko*, celui des Bè-Togo se singularise par la dévotion au dieu Nyigblin, dont le culte a fortement influencé la vie sociale, économique et politique de la population.

III - LA THÉOCRATIE DES BÈ-TOGO

Les populations composites des rivages du lac Togo (des Ewé se souvenant d'être venus de Notsé et des Aja descendus par la vallée du Mono) ont élaboré une forme très originale d'organisation politique,

fondée sur le culte de la divinité Nyigblin⁽¹⁾, qui a fondu dans un ensemble apparemment homogène ces groupes dispersés, bousculés par l'histoire. "Togo" ("Sur la colline"⁽²⁾) est en fait une juxtaposition de quartiers⁽³⁾ qui se seraient regroupés -sans doute dans la seconde moitié du XVII^e siècle, période de grands troubles dans la région- à partir de villages échelonnés sur le cordon littoral entre Baguida et Aného. Bè⁽⁴⁾ - aujourd'hui un quartier de Lomé- est à l'évidence un conglomérat de réfugiés (A. de Surgy 1994 : 107).

Carte n° 44 : Les Bè-Togo



- (1) Masculine et belliqueuse à Anloga, féminine, pacifique et fécondatrice à Togo.
- (2) Et non "De l'autre côté de l'eau", comme l'ont écrit certains auteurs étrangers en se trompant sur l'accent tonique et l'ouverture du "o".
- (3) Les Allemands diront "*Togodörfer*" : "les Villages de Togo". On ajoutera "-ville" à l'époque française pour désigner l'agglomération qui a donné son nom au pays.
- (4) "La Cachette", blottie au fond de la forêt épaisse qui couvrait alors tout le cordon littoral. De nombreux interdits proscrivaient toute forme de bruit, afin de ne pas attirer l'attention d'un ennemi qui aurait circulé le long de la plage toute proche.

Le territoire concerné est celui du lac Togo et de la lagune de Bè. Roberto Pazzi (1979) observe que l'influence nyigblin de Togo couvre aussi la région des rivières qui alimentent le lac Togo : les basses vallées du Zio, du Haho, du Lili. C'est cet ensemble diffus (sans doute surestimé par Pazzi) que les documents européens de 1884 appelleront le "royaume de Togo". Son rayonnement s'étendait certes bien au-delà des seuls villages de Bè et de Togoville, mais c'était un royaume sans roi.

Dans l'espace culturel éwé en général, le pouvoir est fondé idéologiquement sur la croyance commune que le devenir des individus et des sociétés est déterminé par les puissances surnaturelles. Les institutions politiques, administratives et judiciaires elles-mêmes ne fonctionnent que sous la détermination de considérations religieuses, en particulier par le biais des oracles, et le pouvoir n'est légitime que s'il trouve sa source et sa justification dans le sacré. Ceux qui l'incarnent -les *anyigbafio*, par exemple- sont dès lors investis d'une fonction divine et sont eux-mêmes sacrés.

C'est tout particulièrement le cas du prêtre-roi de Bè-Togo, l'un des personnages les plus renommés des grands chefs du pays éwé, mais aussi l'un des plus secrets, et des plus méconnus. Portant le titre d'*avéto*⁽¹⁾, du nom de la forêt où il vit reclus, il domine le clergé de l'aire culturelle nyigblin et incarne l'autorité à la fois religieuse et politique. Il est hiérarchiquement secondé par les *vodouno*⁽²⁾ et les *doufio*, véritables détenteurs du pouvoir dans les cités.

Le choix de l'*avéto* s'effectue par divination au sein de plusieurs lignages, parmi les fils d'une des principales épouses rituelles d'un de ses prédécesseurs. Le choix est opéré secrètement par les autorités religieuses de Togo et de Bè dans n'importe quelle partie de "l'aire Nyigblin". Le secret qui entoure ce choix est protégé par la croyance populaire que c'est le dieu Nyigblin lui-même qui désigne l'*avéto* (Dossé 1994 : 50). Les élus sont des hommes âgés, déjà convertis aux réalités de l'au-delà et désignés à une mort certaine au bout d'une période d'environ six ans après leur consécration. Un long intervalle précédera la désignation du successeur : mort ou vivant, l'*avéto* est davantage une absence qu'une présence.

(1) Le Père, le Propriétaire de la Forêt (sacrée).

(2) Eux aussi choisis par divination, et souvent enfermés dans le secret, d'où la grande déperdition d'information aujourd'hui : la moitié des sièges de vodouno de Togoville n'ont actuellement plus de titulaire, ni même de nom (Dossé 1994).

Selon Albert de Surgy (1994 : 120), il y aurait eu quinze prêtres-rois. “Le 15ème prêtre-roi fut intronisé en 1967[...]. Le premier aurait dû être intronisé en 1682 ; or c'est effectivement aux alentours de cette date qu'il convient d'estimer l'implantation des Bè sur le littoral”.

Une fois consacré, le prêtre-roi est tenu de vivre dans une réclusion totale et définitive dans une portion aménagée d'un reste de la forêt primitive. Il séjourne d'abord durant trente-trois lunaisons dans la forêt *Agomévé* (“la Forêt du rônier”), près d'Agbodrafo. Il est ensuite déplacé nuitamment (et sans jamais toucher directement le sol de ses pieds) jusqu'à la forêt sacrée de Bè, *Dagbuive* (la “Forêt du python”)⁽¹⁾, où il demeurera jusqu'à sa mort (de Surgy 1994 : 114). C'est pourquoi on le désigne sous le titre d'*avéto* ou d'*avéfia* (propriétaire ou chef de la forêt).

Plusieurs personnes vivent avec lui dans la forêt (de Surgy 1994 ; Dossé 1994) :

- une trentaine de jeunes épouses rituelles, les *fiasi* (“épouses du chef”) appelées aussi *adjamesi* (“épouses de l'Aja”), qui séjournent en forêt avec lui par promotions successives et sont initiées aux rites et secrets du culte du dieu Nyigblin, sous la direction d'une ancienne *fiasi* qui porte le titre de *fiasiwodada*⁽²⁾ ;

- une femme de sa génération, maîtresse de maison (*apéno avéno*) ;

- un de ses neveux utérins, gardien des lieux et de sa personne, le *dévouamé*, *déhouamé* ou *déwouamé* ; c'est lui qui conduit l'*avéto* depuis Togo jusqu'à l'Agomévé, et demeure auprès de lui jusqu'à la fin de ses jours ;

- un de ses jeunes frères ou le fils d'un frère utérin, le *fionovi*, intendant de la forêt ; il est, d'après Afandina Dossé (op. cit.), le “ministre” de l'*avéto*, son porte-parole face au monde extérieur. A l'arrivée des Allemands à Lomé, le *fionovi* sera reconnu par ceux-ci

(1) En fait deux forêts distinctes, servant en alternance, l'une au centre du vieux Bè, l'autre -délaisée depuis très longtemps et fortement grignotée par la croissance urbaine (et la prolifération des ordures)- au delà de la savonnerie de Bè.

(2) Il s'agirait, d'après A. Dossé (1994 : 36), d'adeptes mineures, appelées *adjabessivi* ou *dzamassivi*, initiées au culte nyigblin par l'*avéno*, les *fiosigan* ou *fiogan* constituant la catégorie d'adeptes majeures qui assistent l'*avéto* dans sa vie religieuse.

comme “chef spirituel et temporel” de Bè. Etait-ce une tradition authentique ou une pure captation frauduleuse d'héritage ? On n'a pas de certitude, mais la seconde hypothèse paraît la plus vraisemblable.

- les porte-sceptres ou messagers du grand-prêtre (*ayiga*).

Vivent également dans la forêt des malades guéris, d'anciens délinquants ou des exilés venus s'y réfugier (*fiomedohlou*). Gardés sous la protection du grand-prêtre, désormais à son service, ils sont ensuite relâchés et revêtus du collier du dieu Nyigblin, insigne qui les met à l'abri de toute poursuite et facilite leur réintégration dans la société⁽¹⁾.

L'*avéto* est astreint à de nombreux interdits. Ainsi, tout signe de modernité est-il exclu de sa demeure ; il n'a d'autre trône qu'une butte de terre recouverte d'une peau de léopard⁽²⁾. Il ne doit pas fouler la terre, de peur de la stériliser en la brûlant. Il lui est interdit de travailler, d'avoir des rapports sexuels, de mener une vie publique quelconque et d'entrer en contact direct avec la population.

Ainsi cloîtré, il remplit essentiellement les fonctions de grand-prêtre du dieu Nyigblin, symbolisé par le python. Il est donc l'intermédiaire entre le peuple et son dieu, chargé de placer les hommes sous bonne influence des esprits de l'au-delà, d'éloigner les malheurs de son peuple et de faire fructifier la nature. Il est censé accomplir à cet effet une série de rites et de prodiges avec sa canne magique (*éhomé-détsi*), et il administre le “bain de pardon et de purification” à l'eau lustrale à ceux qui ont enfreint les interdits (A. Dossé 1994).

Coupé du peuple, il est en fait prisonnier de ceux qui l'ont installé sur le trône et qui le surveillent étroitement. Tout comme pour les *anyigbafio* de Tado et de Notsé, le gouvernement effectif de ses sujets lui échappe presque totalement au profit du *fionovi*, des conseils des *vodouno* et des notables des quartiers (*komesfio*), qui assurent la réalité du pouvoir quotidien.

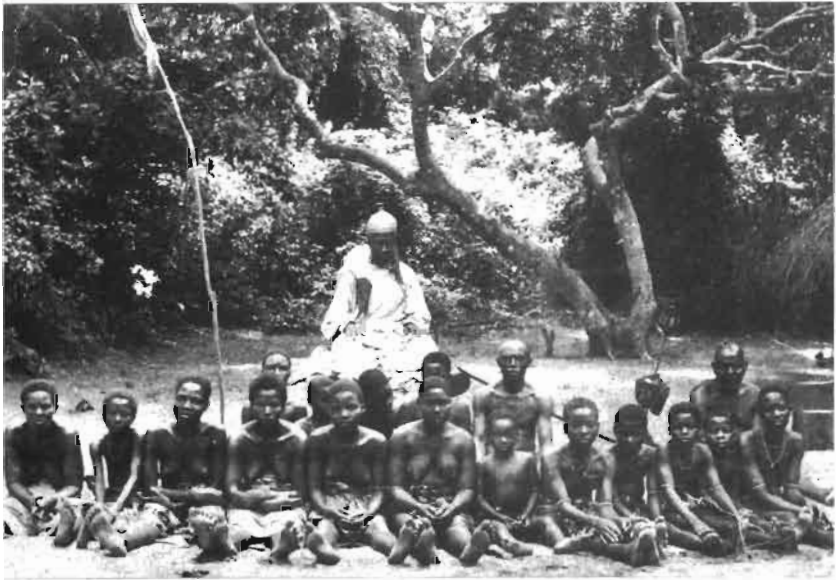
La royauté est donc purement symbolique. Le règne du prêtre-roi,

(1) Ils ont fondé à Bè le quartier Agodogan, juste au sud de la grande forêt sacrée.

(2) Cette élévation de terre, appelée *gadji* ou *agadji*, où s'assied habituellement le prêtre-roi, est censée abriter tous les pouvoirs sumaturels en sa possession. De cette place, il commande à tous les esprits et intervient auprès de toutes les divinités.

réglé selon toute vraisemblance sur un cycle cosmique complexe⁽¹⁾, ne constitue en fait qu'un temps fort du culte de Nyigblin, dont la permanence est par ailleurs assurée dans d'autres sanctuaires ordinaires. L'*avéto* est plus efficace dans l'au-delà que sur terre ; c'est pour cela qu'il est mis à mort soixante dix-sept lunaisons après sa consécration (A. de Surgy 1994 : 116), et que le peuple se passe facilement de ses services pendant de longues périodes d'interrègne, évaluées en moyenne à vingt ans par A. Dossé (1994 : 53).

Photo n° 32 : **L'*avéto* dans la forêt sacrée *Agomévé*, avec des *fiasi*, la *fiasiwodada*, le prêtre Atokou et le *dévouamé*.**



Après l'*avéto*, viennent dans la hiérarchie cléricale les *vodouno*. Ils représentent le grand-prêtre dans les villages de l'aire culturelle nyigblin, où ils assurent les charges spécifiques exigées par la diversité des divinités nyigblin. Certains sont également responsables de bains de purification. Dotés de pouvoirs magiques, ils doivent éloigner les mauvais esprits du village, faire fructifier la nature et décider des cérémonies pour que la saison soit bonne. Les *vodouno* détenaient

(1) A la fois lunaire et solaire (de Surgy 1994).

également des pouvoirs politiques, mais à Togo même, principal foyer du culte nyigblin, le pouvoir politique semble appartenir plutôt au *vodoufio* ou *doufio* et se transmettre -vraisemblablement- de père en fils.

Contrairement à l'*avéto*, les *vodouno* sortent de leur couvent et participent à la vie publique. Mais de nos jours, la plupart des *vodouno* sont morts et n'ont pas été remplacés. Leurs couvents sont tombés en ruines, et leur mémoire évanouie d'autant plus profondément que les traditions ont cultivé assidûment le secret.

A Togoville, la justice étant chose sacrée, elle est de la compétence exclusive du clergé (*doufio* et *vodouno*), assisté des *asafo* ou du *koméfio*. Elle est présidée par le *doufio*, dans son couvent-palais d'Akuiganou, où sont tranchées les grandes affaires criminelles. Les peines étaient très lourdes (mais probablement rares), de façon à dissuader les délinquants potentiels et à garantir la paix dans la cité.

Dans ce monde qui s'enveloppait de mystères, il est en fait impossible de retracer une image sûre des structures politiques, qui étaient sans doute assez fluctuantes, puisque le vrai pouvoir était celui du surnaturel. Et quand Togo(-ville) apparaît enfin dans la lumière de l'histoire, en juin et juillet 1884 (Marguerat 1993 : 342-346, 407-426), rien ne paraît fonctionner selon ce qu'affirment les traditions : le rôle exact des principaux protagonistes nous restera certainement toujours inconnu. Mais, entre les zones de turbulence qu'étaient les cités anlo à l'ouest et le royaume de Glidji à l'est, les rois-prêtres de Togo surent maintenir pendant longtemps une zone de paix et de stabilité, ce qui n'était certes pas sans valeur pour ceux qui en bénéficiaient.

IV - LES HÉGÉMONIES AKAN ET L'ASPHYXIE POLITIQUE DES PEUPLES ÉWÉ DE L'OUEST

L'aversion des populations éwé contre tout pouvoir centralisateur, entretenue par les conflits internes, a ouvert la voie aux ingérences extérieures et permis aux impérialismes akwamou et ashanti, de s'imposer durant des siècles à leurs voisins éwé de l'Ouest.

Les rivalités économiques ont en effet aggravé l'isolement politique des différents *douko*. C'est ainsi que les communautés côtières,

adonnées au commerce des esclaves, attaquèrent parfois les populations de l'intérieur pour se procurer la marchandise humaine. Les nombreux conflits entre Anlo et Guin trouvent souvent leur origine dans la lutte pour le contrôle des domaines de chasse et de capture des esclaves à l'intérieur des côtes. De même, les Anlo n'ont cessé de harceler les autres communautés éwé, notamment celles du Sud-Ouest et des rives de la Volta, pour s'assurer le monopole du commerce du sel, de la pêche et de la traite. Enfin, ce sont les rivalités économiques internes qui ont précipité la chute du Genyi au début du XIX^e siècle et sa disparition en tant qu'État puissant (Gayibor 1990 : 176-200). Ces conflits ont facilité les interventions des Akwamou, puis plus tard des Ashanti en pays éwé, où ils ont écartelé les différentes communautés et semé le désordre dans la région (Yegbe 1966).

La période de 1650 à 1730 correspond à la montée en puissance de l'empire akwamou qui, après avoir détruit le royaume gan, étendit son influence sur l'ouest de la Côte des Esclaves (Wilks 1957). Mais dans les années 1730, une coalition -incluant des Ewé- dirigée par les Akyem battit les Akwamou et les obligea à fuir leur capitale, Nyanoaso, pour venir s'installer plus à l'est, sur un petit territoire au-delà de la Volta. Er vue de consolider leur nouvelle position, les Akwamou menèrent de nombreuses campagnes entre 1730 et 1792 contre les populations de la région. C'est ainsi qu'ils occupèrent une bonne partie du pays éwé, de la Volta jusqu'à Agou. Les Anlo devinrent leurs alliés⁽¹⁾ et le resteront jusqu'à l'occupation anglaise (Yegbe 1966 ; Gayibor 1990).

Pour s'assurer la soumission des territoires conquis, l'*akwamuhene* y envoyait un gouverneur, des ambassadeurs itinérants et des expéditions militaires en cas de rébellion. Les populations assujetties devaient payer un tribut périodique en nature, assurer la sécurité des commerçants akwamou et fournir une assistance militaire en temps de guerre.

L'impérialisme akwamou en pays éwé s'appuyait sur le principe universellement connu du "*diviser pour régner*". Les Akwamou menèrent fort bien leur jeu d'alliances et de contre-alliances suivant les

(1) Ainsi que de l'empire ashanti, celui-ci ayant par la suite détruit et annexé le royaume akim. On avait donc deux chaînes d'alliances opposées : Ashanti-Akwamou-Anlo d'un côté, Gan-Ada-Ewé de l'ouest-Guin (et Britanniques) de l'autre. C'est le fonctionnement mécanique de ces alliances qui entraînera, en 1874, l'occupation du pays anlo par les Anglais, en guerre contre les Ashanti, et donc contre leurs alliés.

intérêts du moment, au grand dam des communautés éwé de l'Ouest qui en furent victimes, au point de les amener souvent à se combattre les unes les autres. Cette politique se vérifia très tôt dans l'antagonisme entre les Anlo et les Guin, créé et entretenu par les Akwamou dès la fin du XVII^e siècle (Wilks 1957 ; Amenumey 1964 ; Gayibor 1990).

Les Akwamou avaient en effet besoin d'un accès à la mer pour exporter leurs produits et être ravitaillés en armes et autres marchandises européennes ; c'est ce qui explique l'alliance scellée avec les Anlo, en vue d'accéder à leurs ports de la côte. Inversement, les Anlo pouvaient compter sur la protection akwamou pour leurs transactions à l'intérieur des terres et dans tous les territoires sous juridiction akwamou, tout en renforçant leur intégrité territoriale contre les visées expansionnistes de leurs voisins, les Guin notamment, et les tentations séparatistes de certaines villes de la confédération anlo (Yegbe 1966 ; Kea 1969 : 29-63).

Tant qu'ils pratiquaient la politique de division des groupes éwé, les Akwamou purent les dominer sans peine. Mais en 1833, les Ewé de l'ouest, sous la direction de Kwadjo Dei, chef de Peki-Blengo, constituèrent une coalition qui infligea une sévère défaite à Akoto, l'*akwamuhene* en personne, libérant du coup tout le pays éwé du joug akwamou (Welman, Oxon 1925 ; Gayibor 1975 : 454-457).

Après une longue période de paix, ce fut l'empire ashanti qui relança, en 1869, une nouvelle politique expansionniste et réactiva l'alliance avec les Akwamou, et les Anlo contre la coalition d'Anum, Peki-Ho et Agotimé, en vue de rétablir la souveraineté akwamou sur les divers *douko* éwé de l'Ouest (Welman, Oxon 1925). Les Ashanti franchirent la Volta, prirent Anum le 12 juin 1869, puis Ho⁽¹⁾, obligeant les populations de tous les villages à l'ouest de la Volta à fuir dans les montagnes adélé et akposso. Les envahisseurs pénétrèrent sans difficulté dans la région sud-ouest de l'actuel Togo et ravagèrent les villages d'Agou, de Yokélé et s'enfoncèrent vers le Danyi, jusqu'à Kpélé-Tsiko (Debrunner 1965). Le Litimé fut littéralement dévasté, mais les guerriers ashanti se contentèrent d'un tribut modeste de la part des populations des montagnes, qui leur opposèrent une résistance victorieuse. D'autres localités, par contre, acceptèrent la soumission et pactisèrent même avec

(1) Détruisant les implantations de la Mission de Brème et faisant prisonniers trois missionnaires, ainsi que le commerçant français Bonnat, qui nous donnèrent de précieux témoignages sur ces épisodes (Perrot, van Dantzig 1994).

l'envahisseur, tels les Tétéman et les Akpafou dans le Bouem, Logbo-Této et Vané dans la région d'Amédzopé, Akata et Tové dans la région de Kpalimé, Matsé et Taviéfé, près de Ho (Debrunner 1965).

En signe de leur soumission, certaines localités offrirent des esclaves en guise de tribut et indiquèrent souvent le chemin menant chez ceux de leurs voisins avec lesquels ils avaient des différends. Beaucoup de villages furent détruits, dont certains ne furent plus jamais reconstruits. Il fallut l'intervention du corps expéditionnaire britannique contre Kumasi, en 1874, pour mettre fin à cette invasion ashanti. Les populations Akposso, Bouem, Danyi et Kpélé prirent leur revanche sur les Kwahou, alliés des Ashanti et rasèrent les villages d'Adah, Assokori, Ekpéha-Anagnon, Atcha, Ayoko et Souto (Debrunner 1965) au Ghana actuel.

Cette guerre -la plus grave qu'aient connue les Ewé au XIX^e siècle- a évidemment beaucoup marqué les esprits. L'influence akan, très forte en pays éwé depuis le XVIII^e siècle, se manifeste encore de nos jours à travers de nombreux emprunts linguistiques (notamment dans le vocabulaire politique et militaire) et culturels⁽¹⁾.

V - LE DÉCLIN DES ANCIENNES ROYAUTÉS ET LA NOUVELLE DYNAMIQUE SOCIALE

A partir du XVII^e siècle, les anciennes royautes du pays aja sont entrées en décadence au profit de nouveaux pôles et de nouvelles formes du pouvoir.

C'est ainsi que le royaume de Tado, jadis secoué par les conflits qui avaient occasionné les migrations vers Allada et Notsé, semble s'être enfoncé dans une léthargie dont il ne se relèvera qu'à la fin du XIX^e siècle.

Au XVIII^e siècle, sous les effets pernicieux d'une épidémie de variole qui en décima la population, Tado fut, on l'a vu, abandonnée au profit d'une nouvelle capitale, Tohoun, à 15 km plus au sud. Les rois se faisaient toujours introniser par les *tashinon* au sanctuaire de Togbihwé

(1) Est-ce à celle-ci que l'on peut imputer une certaine dose de matrilinearité dans la société anlo, alors que les Ewé sont patrilineaires ?

à Tado, mais venaient ensuite élire domicile à Tohoun. C'est là que l'administrateur français d'Albéca signa avec le roi Kpoyizou, le protocole d'accord du 22 juin 1888, qui mettait le pays aja sous obédience française, coupant ainsi l'herbe sous les pieds aux Allemands, déjà installés à Notsé⁽¹⁾. Une première délimitation des zones d'influence française et allemande scinda le royaume en deux : Tététou et Sagada furent attribués aux Allemands ; Tohoun et Tado, alors rattachés au Dahomey, ne seront inclus au Togo qu'après la délimitation définitive de 1912.

Cependant, l'influence des rois de Tado dans la région, bien qu'amointrie par la puissance des rois d'Agbomé, demeurait encore réelle sur les populations, essentiellement sur le plan religieux. Le sanctuaire de Togbihwé était en effet un point de ralliement où tous les "*Ajaviwo*" (les fils d'Aja) se devaient d'effectuer au moins un "pèlerinage" au cours de leur vie. Ce puissant attrait religieux permit à Tado de maintenir sous sa tutelle tous les groupements aja de la région, même au plus fort de la puissance d'Agbomé, qui n'osait affronter officiellement Tado, "la patrie ancestrale".

A Notsé, les nombreuses crises qui ont jalonné l'histoire de la cité et surtout l'exode de la population avaient sérieusement ébranlé l'autorité du monarque. Pour parer à toute nouvelle tentative de déviation totalitaire, la succession au trône était devenue rotative, à une période impossible à déterminer. Les souverains étaient choisis dans les familles princières, alternativement dans trois quartiers : Anakpé, Ekli et Agbaladomé. Par ailleurs, la durée du règne ne dépassait guère trois ans, comme on l'a vu plus haut⁽²⁾. C'est la non-observation de cette règle sous le règne d'Ajayito⁽³⁾ qui, selon les anciens, provoqua l'entrée des Allemands à Notsé, leur intrusion dans les affaires du royaume et la scission du pouvoir entre un souverain théocrate (le *homefia*) et un chef politique nommé par l'administration coloniale (le *yovofia*).

Le sort qui a frappé Tado et Notsé n'a pas épargné les souverains d'Agbanakin. Après avoir fidèlement servi les rois de Tado, les Xwla

-
- (1) Ce protocole sera confirmé le 4 octobre 1894 par le "traité de Togodo", signé à Tado entre Kpoyizou et Victor Ballot, gouverneur du "Dahomey et Dépendances", traité qui établissait officiellement le protectorat de la France sur "*le pays des Ajas et des Oués*". Aix-en-Provence, Archives Nationales, section Outre-mer : Dahomey, carton IV, dossier 2a.
 - (2) Cf. ci-dessus, pp. 185-186.
 - (3) Qui avait refusé de "disparaître" après ses trois années de règne (ci-dessus, p. 182).

avaient acquis leur indépendance dans la seconde moitié du XV^e siècle (Gayibor 1985, I : 264-267) grâce à Houessou Agbo, leur ancêtre légendaire. Puis, graduellement, ils avaient étendu leur influence sur toute la zone côtière, au détriment de Tado, entre la Volta et l'Ouémé. Leur autorité, incontestée dans toute la région côtière, commença à décliner inexorablement au cours du XVI^e siècle, après que les rois d'Allada eussent conquis leur indépendance au début de ce siècle. Par la suite, l'arrivée de nouveaux immigrants, en particulier les Anlo et les Guin, avait sonné le glas du royaume xwla, dont l'influence politique s'effaça totalement au cours du XVIII^e siècle.

Mais c'est surtout la longue léthargie de Glidji et l'émergence d'Aného qui symbolisent le mieux les mutations intervenues dans l'aire ajatado au cours du XIX^e siècle.

Depuis le début du siècle, à Aného, le clan des Adjigo, alliés traditionnels de la maison royale de Glidji, s'opposait aux Akagban (communément connus sous le nom de Lawson) pour le contrôle des taxes douanières issues du trafic commercial de la ville, désormais seul port côtier de Glidji et fondement de toute la puissance économique du royaume.

Les Adjigo, on l'a déjà dit, sont les descendants des premiers immigrants fanti venus s'installer sur le site d'Aného à la fin du XVII^e ou au tout début du XVIII^e siècle, sous la conduite de Quam Dessou, grâce à l'autorisation des rois de Glidji, maîtres de la région depuis 1680.

A la même période arriva l'ancêtre des Akagban, Assiadou, accueilli à Glidji par Assiongbon Dandjin (Agbanon II 1991 : 39), fils de Foli Bébé, qui consentit à donner sa fille Adakou en mariage à Laté Bèwou, fils d'Assiadou. De cette union naquit Laté Awokou, qui engendra à son tour Akuété Zankli, fondateur de la dynastie des Lawson.

Les souverains de Glidji avaient très tôt perçu l'importance stratégique d'Aného, et s'attachèrent à en conserver le contrôle ; mais, éloignés des réalités économiques, ils ne purent endiguer les appétits des différents clans rivaux que jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Bien que les rois de Glidji aient toujours été considérés comme les souverains légitimes d'Aného, tant par les populations autochtones que par les étrangers, cette souveraineté était sujette aux aléas de l'autorité

personnelle des rois et aux rivalités qui opposaient les notables établis à Aného. Au début du XIX^e siècle, l'autorité de Glidji sur Aného avait de fait cessé d'exister, au profit des clans Adjigo et Akagban, enrichis par le commerce côtier, dont ils captaient tout le bénéfice, et désormais plus riches et donc devenus plus puissants que le roi.

Les Adjigo, fondateurs et chefs historiques de la ville, et donc forts de leur légitimité, ne se préoccupèrent pas, au début, de la montée des Akagban⁽¹⁾ qui, par leur puissance économique et financière, cherchaient à secouer la suzeraineté de Glidji et la légitimité des Adjigo. D'animosité en guerre froide, les deux clans en arrivèrent à la lutte armée qui, par deux fois, en 1821 et en 1834, tourna à l'avantage des Akagban et au départ des chefs de file successifs du clan adjigo : Komlagan, puis Kodjo Agbossou qui allèrent fonder, le premier Agoué, le second Agbodrafo⁽²⁾. Akuété Zankli "George Lawson", le vainqueur Akagban, devint de fait le véritable chef de la ville d'Aného, jusqu'à sa mort le 29 juin 1857, sans que ses deux successeurs⁽³⁾ parviennent à maintenir la suprématie des Lawson : de nouvelles guerres civiles, en 1860-63, aboutirent à un partage du pouvoir qui dura vingt ans. Quand la crise se rallumera, en 1881-83, elle entraînera l'irruption des colonisateurs⁽⁴⁾.

VI - L'IMPLANTATION MISSIONNAIRE EN PAYS ÉWÉ

Le littoral ouest-africain ayant été depuis le XV^e siècle reconnu et habité par les Européens, les missionnaires sont tout naturellement venus dans leur sillage, mais guère avant le XIX^e siècle. Dans un premier temps, les aumôniers des différents forts de la Côte de l'Or ont essayé de se familiariser avec les populations voisines et d'y implanter un embryon de foi chrétienne. C'est notamment le rôle qu'avait voulu jouer Monrad, aumônier au fort danois de Christiansborg (Accra), au début du XIX^e siècle. Il effectua plusieurs voyages sur toute la côte et prit contact avec

-
- (1) Tous ces personnages, alliés ou ennemis, sont étroitement apparentés entre eux, en particulier grâce à la polygamie, d'autant plus large qu'on est plus riche.
 - (2) Après un exil de quelques mois à Togoville, dont les dignitaires lui donnèrent le littoral, de l'autre côté du lac, pour s'y établir, en 1835. Mais s'agissait-il d'un droit de pleine souveraineté, ou d'un simple droit d'usage ? La question n'avait guère de sens en 1835. Elle devint cruciale en 1884-85, quand Allemands et Français se disputaient la région.
 - (3) Ses fils Laté Atchromitan (1857-1868), puis Boèvi Alexandre Lawson (10 septembre 1869-19 mai 1881). Cf. Y. Marguerat 1993.
 - (4) Cf. ci-dessous, pp. 376-381.

les populations vivant sous influence danoise, d'Accra à Aného. Puis, vers les années 1830, les missionnaires des missions méthodistes de Freetown commencèrent aussi à sillonner la côte.

C'est dans ce but que Thomas Birch Freeman, pasteur méthodiste mulâtre, entreprit plusieurs voyages dans le même secteur, entre 1842 et 1850, et se rendit célèbre par son zèle et son empressement auprès des populations locales. Il fut accueilli à Aného le 28 mars 1843 par George Lawson et accepta de prendre en charge la petite école créée par celui-ci à Lolanmé, à l'usage des enfants des notables du clan Akagban et leurs alliés. A côté de cette école fut ouvert, dit-on, un lieu de culte. Freeman revint à Aného en 1845 avec des syllabaires pour l'école et des bibles pour la chapelle. En 1852, il y envoya deux enseignants africains, Rotz (de Sierra-Leone) et Euba (du Nigeria). La petite station méthodiste sera dès lors prise en charge par des pasteurs venant de Ouidah. Le nom de Freeman (devenu Flamani) fut donné au quartier où ce dernier résida lors de son séjour de 1845 (T. Johnson 1995). Cependant, en dehors d'Aného où s'amorce une mission méthodiste, les premiers missionnaires n'ont fait que passer et n'ont guère réellement songé à installer un pied-à-terre dans la région pour y travailler. Ce sont d'autres équipes missionnaires qui réaliseront ce projet.

A. LES PREMIERS CONTACTS

Au milieu du XIX^e siècle, trois sociétés religieuses étaient à pied d'oeuvre dans le secteur éwé : la *Société des Missions de Bâle*, la *Norddeutsche Missionsgesellschaft*⁽¹⁾ et la *Mission du Saint-Coeur-de-Marie*. Les deux premières sont protestantes. Installés à Accra dès 1827, les missionnaires de Bâle créèrent un centre à Akropong, sur les collines akwapim, derrière Accra et, de là, rayonnèrent dans toute la région. Ils s'intéressèrent surtout aux Akan, et ce ne fut qu'incidemment, en traversant la Volta, qu'ils entrèrent en contact avec les Ewé (Debrunner 1965 : 68). Il en fut de même pour les missionnaires catholiques du Saint-Coeur-de-Marie. Installés à Ouidah en 1861, ils rayonnèrent aussi dans toute la région, menant des visites de reconnaissance un peu partout⁽²⁾, mais ils n'installeront que très tardivement des postes en pays éwé

(1) Société des Missions de l'Allemagne du Nord, encore appelée Mission de Brême, car son siège se trouve dans cette ville libre d'Allemagne du Nord. Les dirigeants de la mission et des principales entreprises commerciales et maritimes de la cité sont en général étroitement apparentés (comme la puissante famille Vietor).

(2) Notamment sur le littoral guin, par le RP Borghero, en 1863-64.

(Desribes 1877). Seuls les missionnaires de Brême firent de l'intérieur leur champ de mission dès leur arrivée dans la région.

La *Norddeutsche Missionsgesellschaft* avait été fondée en 1836. Dès le début, ses activités furent tournées vers les pays d'Outre-mer. Après quelques essais infructueux en Nouvelle-Zélande et en Inde, la Société avait tourné ses regards vers l'Afrique, où elle envoya ses premiers missionnaires en 1847. Les objectifs de la mission consistaient à concentrer ses efforts "*surtout vers l'intérieur, où aucun rayon de la lumière de la Vertu n'est jamais tombé, où toutes les abominations de l'obscurité, du plaisir, du meurtre, de la chasse à l'homme et de l'esclavage ont établi leur demeure préférée*"⁽¹⁾. Lorenz Wolf, rescapé d'une mission vers l'Afrique du Sud, se mit en route d'Accra vers Peki qu'il atteignit le dimanche 14 novembre 1847 : les missionnaires venaient de prendre pied en pays éwé. La tâche sera pourtant rude et des dizaines d'entre eux⁽²⁾ y périrent, terrassés par la malaria ou l'épuisement, à commencer par Wolf, qui mourut sur le bateau qui le ramenait, malade, en Allemagne en 1851.

Dès 1853, la station de Peki, trop isolée, sera abandonnée au profit de Kéta. De là, seront créées progressivement celles de Dzélukopé, Wé, Atoko, Waya (1856), Anyako (1857), Sadamé, Agbosomé, Ho (1859), plus tard Whuté, Amedzopé (1890), Lomé (1895), Agou (1900), Atakpamé (1907), Kpalimé (1912). La station de Peki a été rouverte en 1906. A la veille de l'invasion ashanti en 1869, soit après une vingtaine d'années d'évangélisation, les effectifs de la communauté chrétienne comprenaient un total de 101 chrétiens et 128 écoliers, dont 76 garçons, 36 filles et 16 séminaristes (Wiegräbe 1936 : 32).

B. L'OEUVRE

L'importance de l'oeuvre des missionnaires de Brême fut considérable, en particulier dans le domaine linguistique.

Dès le début, ils mirent particulièrement l'accent sur l'enseignement en éwé. C'est ainsi qu'ils furent amenés à codifier, puis à

(1) Ainsi s'exprimait en 1851 le pasteur Vietor, directeur de la Mission de Brême, (Debrunner 1965 : 63).

(2) 22 missionnaires sont morts à Kéta entre 1853 et 1896. Le rythme de décès était effrayant. Certains mouraient quelques mois après leur arrivée, la plupart après 2 ou 3 ans au maximum. Seul C. Hornberger résista 23 ans (1858-1881).

développer l'usage de l'éwé parlé dans la région de Kéta -l'anlo- comme langue littéraire. En effet, déjà Wolf, pour la première école qu'il avait ouverte à Peki, écrivit deux syllabaires rudimentaires en éwé à l'usage de ses écoliers. Un peu plus tard, tous les missionnaires essayèrent de promouvoir la connaissance de l'éwé. A cet effet, Schlegel composa la toute première grammaire éwé et la publia dès 1857.

Dans cette période, un grand nombre d'études ethnographiques et historiques furent menées et éditées par ces missionnaires dans les revues européennes. Vers la fin du siècle, en 1896, le pasteur Spieth traduira la bible en éwé, avant de publier en 1906 sa monumentale synthèse, *Die Ewestämme* et un peu plus tard, en 1911, *Die Religion der Eweer in Süd-Togo*. Cette production sera poursuivie au début de ce siècle par plusieurs pasteurs, y compris D. Westermann (1907, 1927, 1930, 1939, 1943, 1954) dont les travaux firent longtemps autorité et imposèrent l'idée de l'éwé comme langue matricielle de laquelle seraient issues toutes les autres langues du groupe ajatado. Cette erreur, on l'a vu, sera dénoncée dès les années 1930 par le père Bertho (1946), puis plus tard par Capo (1983). Mais l'éwé acquit ainsi un prestige et une audience exceptionnels.

Cet effort sans précédent dans la recherche et la connaissance de la langue, des coutumes et du milieu éwé, contribuera beaucoup à l'essor de l'oeuvre missionnaire en pays éwé⁽¹⁾. Les écoliers, instruits d'abord en éwé avant de l'être en anglais ou en allemand, progressèrent rapidement dans l'acquisition des connaissances, tant religieuses que profanes. C'est de cet effort culturel remarquable que sortira la conscience de l'unité des Éwé, dont la manifestation la plus expressive sera la naissance d'un nationalisme éwé, prélude du mouvement pan-éwé des années 1945-50.

⁴ (1) En particulier dans les régions montagneuses du Sud-Ouest (préfecture de Kloto), où le climat plus humide et plus salubre attira à la fois les missionnaires (et leurs écoles) et l'économie de plantation cacaoyère : l'argent du cacao servira, à l'époque coloniale, à scolariser les enfants en grand nombre (encore plus que sur le littoral), d'où le poids de cette région dans l'intelligentsia togolaise.

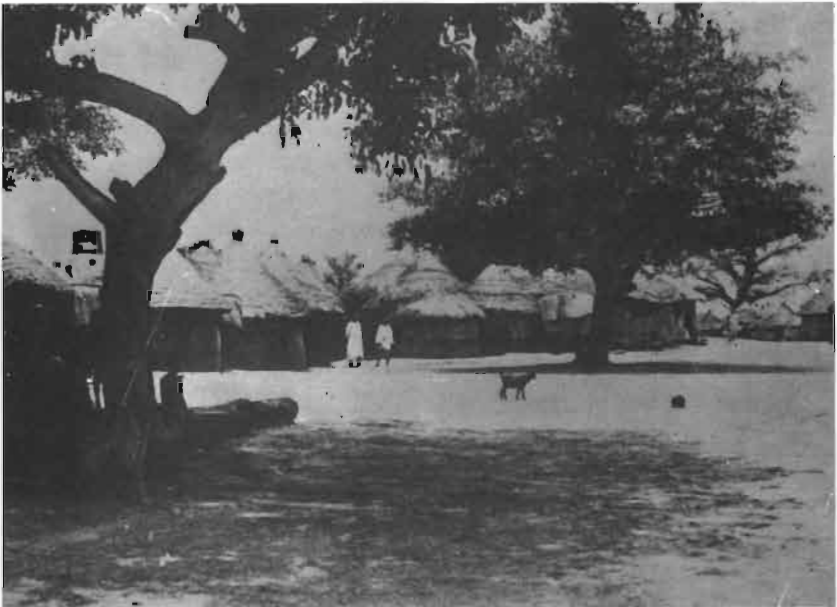
CHAPITRE X

LES NOUVELLES HEGEMONIES DE LA REGION SEPTENTRIONALE

I - LE ROYAUME TEM DU TCHAOUJJO

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'arrivée des Mola avait bouleversé les structures sociales et politiques des Tem. Ils avaient apporté en effet avec eux une nouvelle forme d'organisation, fondée sur la centralisation et l'individualisation du pouvoir, d'abord à Tabalo, puis dans les localités qu'ils fondèrent ailleurs. Dans la plaine vers l'est, sur la route de la cola, il s'agit de Kpangalam, Tchavadi, Kadambara, Komah, Birini, Kparatao et Yélivo. Ces sept chefferies constituèrent une confédération, à l'origine du royaume du Tchaoudjo.

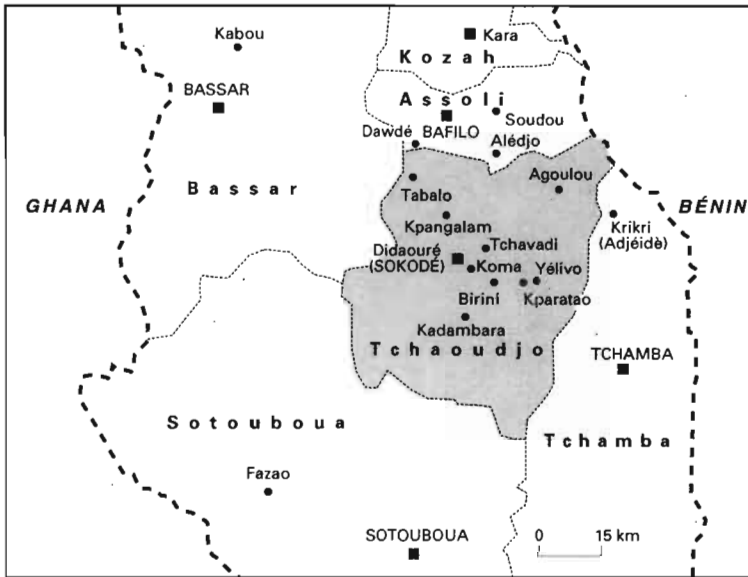
Photo n° 33 : Kparatao au début du XX^e siècle



A. NAISSANCE ET ÉVOLUTION DU ROYAUME

La constitution du Tchaoudjo remonte au plus tôt au dernier quart du XVIII^e siècle, au plus tard à la première moitié du XIX^e. Le pouvoir alternait entre les sept chefferies constitutives du royaume.

Carte n° 45 : Le royaume tem du Tchaoudjo



Kpangalam fut la première à assumer le pouvoir à la tête du royaume, pendant deux règnes. Tour à tour, Tchavadi, Kadambara, Komah, Birini et Kparatao prirent la relève. Le royaume ne prit véritablement son essor qu'à partir de 1880, pendant le règne de Ouro Djobo Boukari, dit Sémôh, de Kparatao. Souverain ambitieux, il engagea de nombreuses réformes en vue de sédentariser et renforcer le pouvoir du souverain –jusqu'à-là considéré comme un simple *primus inter pares* sur les autres chefs. Il recruta à cette fin des mercenaires musulmans, cavaliers venus du pays djerma ou dendi, appelés *sémassi*⁽¹⁾. A partir de

(1) Terme tiré de l'expression "wansagari sémassi" qui signifie paresseux, pilleur, razzieur (Ouro Djeri 1989). Mais selon d'autres sources, *sémassi* -sing *sémoh*- serait en relation avec la tunique rouge que ces reîtres portaient. Hupfeld, géologue allemand qui prit part à la pacification du *Transkaragebiet* (pays Kabiyè), parle d'eux en ces termes : "Ces *saberma* sont des musulmans originaires de la région de Sai, au Niger. A l'instar des lansquenets allemands du Moyen-Age, ils vivent à tort ou à raison de la guerre et se mettent spontanément au service de ceux qui leur font les meilleures propositions".

ce noyau, il constitua une armée à son service, grâce à laquelle il soumit les mécontents et conserva le pouvoir à Kparatao. Il se convertit à l'islam, qu'il favorisa et tenta même d'imposer comme religion d'Etat. Sous son règne, le Tchaoudjo atteignit son apogée. Les *sémassi* y contribuèrent largement. Outre l'affermissement du pouvoir, on assista donc à la naissance d'un impérialisme du Tchaoudjo, tout d'abord vis-à-vis des autres populations tem.

Photo n° 34 : Cavalier *sémassi*



Ce fut le cas en 1885 à Alédjo Kadara, quand Djobo Boukari intervint pour soutenir un chef nouvellement intronisé, mais contesté par son adversaire malheureux et une partie de la population. Birini également, quoique comptant au nombre des fondateurs du royaume, fit les frais de la montée en puissance de Djobo. En effet, l'accession au pouvoir de celui-ci était contestée par Birini, qui revendiquait le trône pour Yélivo. L'intervention des *sémassi* permit le rétablissement de l'autorité de Djobo et son intronisation. Enfin, les *sémassi* razziaient des populations tem en vue de se procurer des captifs et du butin.

Vers l'extérieur, l'ambition du Tchaoudjo s'est exercée également au détriment des populations anyanga, qui représentaient un obstacle sur la route du sel, vers Sagada et la côte, en exigeant le paiement de taxes. Plusieurs guerres opposèrent les *sémassi* aux Anyanga :

- la première se serait déroulée en 1879, sous le règne de Ouro-Koura de Birini. A Kaza, les Tem furent repoussés par les Anyanga, mieux armés, car ils disposaient d'armes à feu.

- le second conflit advint, on l'a vu⁽¹⁾, en mai 1893, et tourna à l'avantage des Tem. Von Doering, qui traversa la contrée en août 1893, observa : *"J'apprenais qu'Alemanye (Pagala) serait l'ancienne Wuräni (Oragni), dont les habitants se seraient réfugiés après la destruction de leur village par les Tshautsho ; Okbande (Agbandi)[...] était encore un tas de ruines"*. Les Anyanga payèrent un tribut à Djobo Boukari. Lors du passage de von Doering en 1894, le chef de Doufoli devait se rendre à cette fin à Blitta. *"J'appris que la raison de ce voyage était de porter à Blitta quelques paniers de cauris, d'où ils seraient expédiés à Paratao, pour amadouer le roi Yabu [Djobo], pour qu'il épargne ses visites à l'Anyangan pendant quelques temps"* (von Doering 1895). De même, lorsqu'en 1896, le comte von Zech proposa au chef de Blitta de prendre le drapeau allemand, *"il déclara qu'il n'était pas en mesure de le prendre parce que Dyabo, roi du Tshautsho était son père et que si Dyabo, lui, refusait de prendre le drapeau, il ne le prendrait pas"* (von Zech 1904).

Une autre guerre opposa le Tchaoudjo à l'extérieur ; ce fut contre Bantê, pour aider Pira (au Bénin actuel) menacé par le premier. En quatre semaines, Bantê fut défait et razzié (Ouro Djeri 1989).

Le Tchaoudjo était alors au faite de sa puissance. Voici les informations recueillies par von Zech en 1898.

"Le royaume de Djobo Boukari s'appelle aussi Tschautsho. C'est un mot purement tem, qui doit avoir été déformé. Il serait formé de deux mots : Tschaua qui veut dire littéralement : "anciens" ou "adultes", et Tsho qui signifie "proche" ou "chez". Le mot Tschautsho signifierait alors : "Chez les anciens"[...].

(1) Cf. supra, pp. 271-273.



“La langue des Temu couvre une très grande étendue. Fasao [Fazao] et Kumassu [?] en sont les localités les plus méridionales, les pays bo [vers Bassar] la partie la plus occidentale, Daude, Gobafilo [Bafilo] et Butum [?], les lieux les plus septentrionaux, les territoires d'Adye [Adjéidè] et de Sada la région la plus orientale.

Le pays est aussi appelé Kotokoli. Kotokoli serait la déformation de l'expression Koto-Kolim. En dendi, Koto signifie “tenir” ou “retenir”. Kolim, “lier ensemble”, “rattacher à”. Cette signification viendrait du fait que les commerçants ne recevaient aucun règlement en échange de leurs marchandises : il serait arrivé plusieurs fois en effet que les Temu, qui s'étaient présentés des cauris à la main pour se porter acquéreurs de marchandises, se soient enfuis avec celles-ci et avec leurs cauris. Selon l'expression des Dendi, les Temu ont “retenu” l'argent et l'ont “rattaché” ou “lié” à la marchandise qu'ils ont volée, explication peu flatteuse pour les Temu” (von Zech 1898).

Sur l'extension du royaume, il rapporte :

“Je crois qu'on peut considérer cette grande région comme une entité, étant donné qu'elle constitue un même édifice, non seulement sur le plan linguistique, mais aussi au niveau politique. Le très célèbre Uro Dyabo, c'est-à-dire le Seigneur ou Roi Dyabo, domine tout le pays temu, laissant plus ou moins de liberté aux chefs des diverses parties du pays. Le pouvoir de Dyabo dépasse même le pays temu et s'étend sur des territoires comme Tchamba, Alibi, une partie du pays anyanga, où la langue temu n'est pas parlée en tant que langue maternelle” (von Zech 1898).

Ces informations sont intéressantes, mais à prendre avec précaution, notamment en ce qui concerne l'ethnonymie et l'étendue du royaume de Djobo.

A propos de l'ethnonyme, bien que les intéressés ne sachent pas son origine, ni sa signification, la tradition que rapporte Julius von Zech paraît invraisemblable : les principautés Mola, au contraire, facilitaient la circulation des personnes et des marchandises le long de la route de la cola.

Quoi qu'il en soit, l'ethnonyme *Kotokoli* est le plus usité de nos jours. Il semble s'identifier plus aux éléments du groupe qui sont urbanisés et islamisés, alors que *Tem* désignerait plutôt le monde rural et païen, le fonds ancien du peuplement. Ainsi donc cette appellation -*Cotocoli* ou *Kotokoli*- qui, à l'origine, ne semble avoir revêtu qu'une signification culturelle, s'est-elle imposée au détriment de *Tem* ou *Temba*, le véritable ethnonyme.

Quant à l'étendue du royaume, il est établi que celui-ci n'a jamais englobé le pays Tchamba. Le pouvoir de Djobo ne s'est, en outre, jamais exercé sur tout le pays Tem. Certes, compte tenu de l'évolution fulgurante que ce royaume connut à partir de l'accession au trône de Djobo Boukari, on peut penser raisonnablement que son hégémonie aurait pu s'exercer par la suite sur l'ensemble du centre du Togo actuel. Mais l'entrée en scène des Européens, à l'extrême fin du XIX^e siècle, bloqua cette évolution prévisible.

Dès lors, le Tchaoudjo entra dans la mouvance du pouvoir colonial et mit à profit cette nouvelle situation. Il réaffirma son

hégémonie sur les principautés voisines : Boulohou, celles de la plaine du Mò⁽¹⁾, Bafilo... Les *sémassi* participèrent à la pacification du *Transkaragebiet* : *"Le Docteur Kersting y mène 30 gardes de cercle, 100 cavaliers kotokoli et 200 partisans d'Adjéidè en janvier 1898"*. Mais, en dépit du nouveau rôle que le Tchaoudjo et les *sémassi* jouent dans le sillage de la nouvelle autorité, le vrai maître est désormais l'Allemande.

B. L'ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE

Rappelons-le : les chefferies constitutives du Tchaoudjo avaient été fondées par des Mola avec l'appui de populations autochtones. A ces clans⁽²⁾ s'étaient ajoutés des étrangers ou *Egoma*, arrivés beaucoup plus tard, surtout au cours du XIX^e siècle. La plupart, d'origine soudanaise, sont, on l'a vu, encore identifiables grâce à leurs patronymes. Ils eurent un rôle culturel considérable : introduction de l'islam, pratique de la circoncision, cavalerie, usage des habits amples (boubous), tissage, cordonnerie... Il s'agit des Touré (à l'origine de l'introduction de l'islam), Fofana, Traoré, Cisse, Konaté ou Komaté, tous d'origine manding. Les Traoré, venus du pays Bariba, ont compté parmi les premiers à pourvoir l'imamat, à travers El Hadj Abdulaï Apou Traoré, frère utérin de Djobo Boukari.

Il existe également des clans d'origine autre que soudanaise, comme les Mendé, commerçants et artisans d'origine haoussa, et les Daro, un clan d'origine dagomba, qui s'installèrent à Tchalo. Ils jouent un rôle sporadique mais essentiel d'arbitre : c'est à eux qu'incombe le choix de l'*ouro-esso*, le roi du Tchaoudjo.

L'islamisation du royaume est un phénomène relativement récent et limité, que constatent aussi bien Adam Mischlich (1950 : 85) que le comte von Zech (1898) ; ce dernier souligne toutefois l'influence croissante de la religion sur le pouvoir politique à travers la conversion de la famille royale et le rôle de certains notables musulmans à la cour : *"L'islamisation n'a en général pas progressé parmi le commun du*

-
- (1) H. Klose rapporte ceci à propos du chef Ouro-Baya d'Akpané (Bo) : *"C'est seulement après sa soumission au pouvoir allemand qu'on put l'amener à reconnaître de nouveau la suzeraineté de Dyabo, sous la forme d'un tribut en vivres qu'il lui faisait parvenir à Paratao. Il était de notre intérêt de renforcer par tous les moyens possibles le pouvoir de Dyabo, car l'administration future des pays tem unifiés allait être considérablement facilitée par l'instauration ici d'une situation ordonnée"*.
- (2) Dominant : les Mola. Vassaux : les Tem, Koli, Kobou, etc.

peuple, mais il ne faut pas sous-estimer le fait que la famille royale s'est convertie à l'islam [...]. A côté du roi, certaines hautes personnalités musulmanes jouent un rôle important ; en premier le parapui (ou galadima en haoussa) et qui est une sorte de ministre -on le nomme aussi màlura, le chef des musulmans- ; puis l'imam qui, lors des manifestations publiques, dirige les prières et les offices religieux. Par ailleurs, nous avons le naëmi qui, dans une certaine mesure, est le représentant de l'imâm. Ces trois personnalités exercent souvent une forte influence”.

Le choix du roi du Tchaoudjo (*ouoro-esso* : roi-dieu) doit être entériné et sacralisé par le “père” des Mola, le chef de Tabalo. Il est entouré d'une cour nombreuse de notables, notamment musulmans, dont l'imam, qui remplit un grand rôle.

Liste des souverains du Tchaoudjo,
des origines au début du mandat de la France
(Ouro-Djeri 1989).

- Ouro Agrigna, de Kpangalam ;
- Ouro Bangna, de Tchavadi ;
- Ouro Takpara, de Kadambara ;
- Ouro Akoriko, de Komah ;
- Ouro Koura, de Birini ;
- Ouro Djobo Boukari, dit Semôh, de Kparatao (1880-1889) ;
- Ouro Djobo Tchadjobo, de Kparatao (1897-1901)⁽¹⁾ ;
- Ouro Djobo Tchagodomou, de Kparatao (1901-1906)⁽¹⁾ ;
- Ouro Bouraïma, de Kparatao (de 1906 à 1924).

C. L'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE

Comme les autres populations du futur Togo, les Tem pratiquent surtout l'agriculture, produisant différentes variétés de mil, l'igname, le coton.... A cette activité il faut ajouter, plus qu'ailleurs dans le Nord-Togo, le commerce et l'artisanat.

L'artisanat -assez répandu, surtout à Didaouré (Sokodé)- concerne essentiellement le tissage et la cordonnerie. Un peu partout dans le pays, il existe des métiers à tisser : c'est le constat que fait von Zech lors de son

(1) Ces deux souverains furent démis par les Allemands, respectivement en 1901 et 1906.

passage en 1896. Il précise que les métiers à tisser utilisent le coton du pays. On fabrique de grands boubous, des caleçons ou des pantalons. Les produits du tissage sont exportés vers les contrées voisines : Bassar, pays Kabiyè, Anyanga. Leur commerce atteint l'Adjouti, l'Adélé et surtout le pays Dagomba selon Binger (1892, 2 : 55) : *"Le pagne de Kowkolé, qu'on apporte également sur les marchés du Dagomba, est une étoffe à jours en cotonnade blanche"*.

A ces activités, il faut joindre la vannerie, le tressage de belles nattes colorées (qui sont exportées), le travail du fer, la poterie...

Les Tem sont réputés pour leur aptitude au commerce. Ils pratiquent autant le commerce à grande distance que les échanges internes.

Le Tchaoudjo demeurait, on l'a vu, une étape importante sur l'itinéraire de la cola. Les différentes localités qui le constituent, et notamment Kparatao et Didaouré, connaissaient une activité commerciale intense, aussi bien des produits du crû que des produits importés : productions de l'artisanat et articles manufacturés s'y mêlent sur les marchés.

Adam Mischlich, missionnaire suisse de la mission de Bâle effectuant un voyage en juillet 1897 (1950 : 75-87), note : *"A Didaouré, le vendredi, un grand marché se tient. Les habitants des villages avoisinants fréquentent ce marché et échangent leurs produits contre des marchandises. Même ici, on trouve du lait frais et du beurre ; les Hausa y fabriquent des selles de cheval bien ornées et des nattes multicolores. Ils font aussi des bonnets phrygiens en coton teint en pourpre et des boubous hausa dont l'étoffe est faite dans le pays. On voit même vendre des pantalons turcs et de belles étoffes en soie et en velours provenant de la côte."*

On vend aussi du kaffa, des ignames, des arachides, des haricots, du sorgho, du maïs, du piment, du karité, du sel, de la viande, du bois, du fil à broder, des allumettes, des perles, des verroteries, des pommades, des huiles parfumées et bien d'autres choses."

Kersting, en installant en juin 1897 un poste militaire sur une

colline proche de Didaouré, a fait la fortune de Sokodé⁽¹⁾. La ville connaîtra dès lors un autre destin avec la colonisation, comme principal centre administratif et commercial pour la région septentrionale, tandis que le Tchaoudjo disparaissait dans la banalité des découpages administratifs, qui en firent le cercle de Sokodé-Bassari, puis de Sokodé tout simplement, jusqu'à la réforme administrative de 1981, qui rendra son prestigieux nom ancien à la circonscription de Sokodé.

II - L'IMPOSSIBLE ROYAUME BASSAR

Situé au nord-ouest de Sokodé, le pays Bassar⁽²⁾ comporte des agglomérations adossées pour la plupart à un ensemble complexe de collines, dont certaines sont riches en gisements de fer⁽³⁾. L'implantation de communautés de métallurgistes, la mise en valeur des terres agricoles du piémont et enfin l'existence de montagnes-refuges en cas de conflit ou de razzia constituent ensemble les facteurs primordiaux de regroupement et d'attraction qui ont progressivement favorisé l'émergence de l'entité bassar - certains auteurs ont parlé d'une "confédération". Celle-ci comprend les communautés de l'Est (Bassar, Kalanga, Kabou), appelées Bi-Tchambè, et celles de l'Ouest (Bandjéli, Bitchabè, Dimouri), qui portent le nom de Bi-Tapou.

D'après les témoignages recueillis par les premiers voyageurs, en particulier le comte von Zech (1904) en 1896, le pays Bassar donnait l'impression d'avoir disposé naguère d'une autorité centrale forte :

"On dit que le roi de Bassari a été autrefois une personnalité assez puissante, de qui dépendaient, en dehors de tous les villages bassari, les localités de Kalanga⁽⁴⁾, Dyodjéba, Kabambore [appelée par von Doering Kwakwamuri], Tare [ou Folo], Beygaw, Bossogbâw, Kabu [ou Kuntum]⁽⁵⁾, Banyere, Bapure [Gyenô], Motiwa et Kambombé".

En réalité, ce n'était pas le cas. Il n'y eut jamais qu'une

(1) Le poste allemand ne sera construit qu'en janvier 1899. Il deviendra alors le chef-lieu du *Stationsbezirk* Sokodé-Bassari.

(2) Qu'Allemands et Français appelaient Bassari, la ville comme le peuple.

(3) Dont il ne faut pas surestimer la valeur : la faiblesse de leur teneur en fer (50 à 55 %) les exclut de toute exploitation industrielle moderne. Mais les Allemands y avaient cru.

(4) Inexact : Kalanga est toujours resté indépendant.

(5) Même chose.

communauté dont les fondements étaient l'usage de la même langue et, surtout, le rôle spirituel reconnu aux "rois" bassar à travers leur divinité protectrice, Barba Bassar (la montagne au pied de laquelle la communauté s'est développée). Ces éléments avaient amené progressivement les autres localités à reconnaître une certaine primauté aux détenteurs du pouvoir à Bassar. Cette situation aurait pu se consolider et aboutir à un pouvoir centralisé plus étendu et fort, mais aucun véritable "royaume" bassar ne vit jamais le jour, dans une société pourtant relativement complexe et ouverte sur l'extérieur.

C'est que, en réalité, les Nataka (clan détenteur du pouvoir à Bassar) ne constituaient pas une aristocratie conquérante, capable de soumettre ou de protéger les autres localités : celles-ci conservèrent jalousement leur indépendance. Seules celles qui vivaient dans les environs immédiats de Bassar se soumirent. Kalanga, bien que située à une dizaine de kilomètres seulement, y échappa longtemps.

L'arrivée des Anoufom, au XVIII^e siècle, et leurs incursions dans la région avaient certainement obligé les communautés bassar à un minimum d'organisation. Faute d'un "suzerain" capable de les protéger, certaines localités le firent par leurs propres moyens⁽¹⁾. Mais les Anoufom n'exercèrent jamais une domination directe, contrairement donc aux informations de Zech (1904) selon lesquelles : *"Les rois de Mangu semblent avoir longtemps affirmé leur domination, mais le déclin de leur pouvoir marqua le début d'un relâchement pour ces localités soumises, qui sont devenues indépendantes et qui font partie aujourd'hui du domaine du roi bassari : Kalanga, Dyodjega, Kanbambore, Tare, Bapure et Kabu. Mais les deux dernières localités semblent être indépendantes"*⁽²⁾.

Les Anoufom avaient fini par se retirer, laissant sur place une colonie, à l'origine du quartier Kodjodumpo. A la veille de la conquête coloniale, la "confédération" bassar restait affaiblie et divisée. A l'ouest de la ville, Kalanga, l'ensemble Tapou (Bandjéli, Bitchabé, Dimori), au nord-ouest, Bapuré et Kabou au nord gardèrent jalousement leur indépendance vis-à-vis de Bassar. Tagba (ou Atakpa), qui détenait alors le pouvoir, fit appel aux mercenaires djerma pour consolider son emprise

(1) Alliance avec les Dagomba ou acceptation de payer un tribut aux Anoufom, comme le fit Kabou.

(2) Exact.

sur les localités rebelles, mais en vain :

“Au moment où je me trouvais à Bassari, l'actuel roi Tagba cherchait à rétablir le royaume dans ses dimensions d'antan⁽¹⁾ et entra en conflit avec la localité de Bandjéli, qu'il tentait de soumettre. Aussi fit-il appel aux cavaliers "saberma" qui essayèrent de capturer le plus possible de Bassari” (von Zech 1904).

A. CONSTITUTION ET ÉVOLUTION DE BASSAR

Il semble, en fait, d'après des travaux récents (Gbikpi 1985 ; Dugast 1988), que ce pouvoir, fort limité, restait circonscrit à la zone urbaine actuelle. De même, l'emprise exercée sur les populations demeurerait très faible, d'où la modicité des tributs perçus, ainsi que l'absence à peu près totale de moyens de coercition.

L'organisation politique à Bassar est pourtant centralisée. Le pouvoir appartient au clan Nataka, dont les représentants proviennent des groupes qui se disent autochtones (Kibédipou, Dikpakparé, Nangbani)⁽²⁾. Le souverain ne dispose pas de la réalité du pouvoir. Aussi apparaît-il, d'après les témoignages des premiers visiteurs allemands, comme un incapable. C'est ce que Klose (1903) rapporte :

“La forme de gouvernement, c'est la royauté, à la tête de laquelle se trouvait, à notre époque, le roi Tagba, un homme incapable, qui n'était qu'un jouet entre les mains des chefs influents”.

Cette “incapacité” du souverain était, semble-t-il, voulue. Pour comprendre cette situation, il faut se référer à la formation du clan Nataka : *“Un élément essentiel pour la compréhension de la nature de la chefferie de Bassar est la reconnaissance du caractère composite du clan qui en est le détenteur”* (Dugast 1988).

En réalité, il semble que, derrière la proclamation officielle de son unité et de son autochtonie, la composition du clan royal est le résultat d'un brassage d'éléments d'origines variées. Les différents groupes qui participent à la formation du clan Nataka étaient dépositaires

(1) Sic. l'Allemand a pris pour argent comptant les affirmations des gens de Bassar.

(2) Il ne s'agit que de quelques lignages.

Photo n° 36 : Case en pays Bassar. Remarquer les décorations du mur.



chacun de fonctions rituelles précises⁽¹⁾ : c'est le rôle joué par ces groupes qui contribuent à réduire le pouvoir du souverain. Stéphane Dugast (1988) a tout à fait raison lorsqu'il dit : *“En définitive, il apparaît que le pouvoir du chef repose en grande partie sur le support et le concours que lui accordent ces groupes. Dans la société bassar, ce pouvoir est très relatif ; pour se prémunir contre une contestation trop vive, le chef a besoin de renforcer sa légitimité en s'attribuant, plus ou moins explicitement, le contrôle des principales puissances qui assurent la reproduction du monde naturel et de la société [...]. Face à la société globale, le chef puise dans le rassemblement de compétences rituelles variées l'ascendant nécessaire au dépassement du cadre clanique ; mais, à l'intérieur de son propre clan et face à ceux qui contribuent à cette puissance, il rencontre dans ce même rassemblement les entraves à l'extension de son pouvoir.”*

(1) Maîtrise de la terre, de la pluie, de la fécondité, etc.

Le souverain est aidé dans sa tâche par le conseil des anciens, présent dans toutes les décisions de l'Etat, conseil composé des plus vieux chefs de famille des diverses localités. Ces mêmes notables forment les conseils de village, dirigés par le plus vieux membre du groupe. Chacune des instances dispose de compétences bien définies :

“Le conseil de village constitue la première instance, tandis que le conseil des vieux se réunit en deuxième et troisième instances pour régler les différends ou les questions de dettes. Il débat des questions en suspens et, après délibération, en rend compte au roi. Ensuite, le roi prend une décision, qu'il fait annoncer officiellement par son porte-parole. Le roi reçoit pour une telle séance judiciaire, et des deux parties, de 6 000 à 20 000 cauris, ce qui explique la fortune très élevée du roi des Bassari” (Klose 1903).

L'accession au pouvoir d'un nouveau roi demeure fortement influencée par le spirituel. En effet, c'est après consultation des prêtres et des devins que le nouveau roi est connu. Il est ensuite solennellement intronisé par le grand prêtre :

“Le prêtre féticheur désigne [...] le successeur dans la famille royale, apparemment de son goût. Ce qui est déterminant dans ce choix, c'est plutôt la docilité de ce candidat que sa fermeté, afin d'éviter son indépendance trop grande. En tout cas ces critères ont été déterminants pour l'élection de notre ami Tagba” (Klose 1903). Contrairement aux affirmations de Klose, il faut préciser que ce sont les anciens de Tchadumpou et Ouboudumpou, tous à Nangbani (groupement autochtone), qui vont consulter plusieurs prêtres et devins. Les résultats de ces consultations peuvent être concordants ou non. *“Aussi longtemps que le siège honorifique du roi reste vacant, les Bassari vivent dans une période d'interrègne”* (Klose 1903). Pendant ce temps, un régent, choisi au sein du conseil des anciens, expédie les affaires courantes. *“C'est lui qui mène les affaires du gouvernement ; il initie en quelque sorte le nouveau roi aux affaires et le soutient par ses actions et ses conseils pendant trois ans, de telle sorte que le roi n'a qu'une fonction représentative ; c'est le régent qui gouverne pendant ce temps avec le conseil des anciens”* (Klose 1903).

Liste des souverains bassar jusqu'à la conquête allemande

Alexandre et Froelich (1962)

- 1 - Obaté Mogbar
- 2 - Sakaré (douteux, selon les auteurs).
- 3 - Bémé Bêm (?)
- 4 - Ousaka
- 5 - Djintidja (résiste aux Dagomba, guerre contre Kalanga/Kabou).
- 6 - Ouro Atakpa (1890-1900), destitué.

Cornevin (1987)

- 1 - Ousakar
- 2 - Mogbar
- 3 - Bémé
- 4 - Djintidja (résiste aux Dagomba en 1870-73).
- 5 - Atakpa

Tcham (1994)

- 1 - Bankakarkou
- 2 - Osakar (ou Oussaka)
- 3 - Mogbar
- 4 - Bem
- 5 - Djintidja (soutint la guerre contre les Dagomba en 1856)
- 6 - Atakpa (Tagba, selon von Doering, avec qui il signe le traité du 8 juin 1894).

En dehors des deux ou trois derniers souverains sur lesquels les trois auteurs s'accordent, il y a divergence entre les listes. La tradition ne semble avoir retenu que les plus récents, sans doute à partir du moment où un véritable pouvoir individualisé apparaît. L'unanimité se fait autour de Djintidja, en raison des guerres qu'il a menées (ou subies). L'instauration d'un pouvoir centralisé à Bassar semble donc remonter à un siècle au plus avant le règne d'Atakpa.

B. ARTISANAT ET COMMERCE A BASSAR

Pays des fondeurs de fer, Bassar menait une activité économique concentrée autour de ce minerai. Le travail du fer a stimulé les activités agricoles et les échanges. *“Lors de mon séjour à Bassari, j'eus l'occasion de connaître les marchés de Naparba et de Koro, qui sont très fréquentés. Je voyais ici fréquemment offerts à la vente -chose que je n'avais encore jamais vue dans l'arrière-pays togolais- du beurre et du fromage. Evidemment, leur grande richesse en troupeaux de bovins, dont la plupart étaient parqués dans des enceintes de pierres, permettait une grande production laitière. D'une façon générale, l'agriculture et*

l'élevage sont exercés à Bassari de manière dynamique. Durant mon séjour à Naparba, et à Kore, j'ai toujours eu suffisamment à manger : viande fraîche, poisson séché, igname, haricot, beurre, fromage, et -ce qui doit être souligné comme une rareté- toujours un excédent d'oeufs frais, car les nombreuses pintades, qui ici remplacent presque totalement les poules habituelles, sont d'excellentes pondeuses” (von Doering 1894).

En dépit de ce dynamisme économique, von Doering trouve que Bassar est isolé. *“Bassari est complètement isolé par rapport à l'extérieur et est réputé partout dans les environs pour être un repaire de brigands. Comme les Haoussa ne viennent pratiquement jamais jusqu'ici, les Bassari ne connaissent pas les produits européens. Les hommes ne sont que partiellement couverts d'une peau ; je voyais les jeunes filles se promener colorées en rouge. Les femmes utilisent des tissus pour attacher leur bébé sur leur dos et, pour cela, se procurent des tissus indigènes chez les Tshayo, car les Bassari ne connaissent pas le tissage. Les Tshayo viennent à Bassari pour acheter du fer -dans la plupart des cas, ce sont des houes- qu'ils emmènent ensuite sur les marchés de l'Adélé, de l'Anyanga, de l'Adjuti et du Pessi, d'où ce fer est ensuite revendu en grande quantité, lors de la saison culturelle, jusqu'au Kébu, à l'Akposso, au Tribu, etc” (ibid.).*

Le fer était donc un véritable atout. Malheureusement, à la différence de Kabou, bien situé sur la route de la cola et où la vie commerciale reste active, Bassar demeure hors de ce circuit. *“Bassari est relié à Sansanné Mangu et Gurma, à Yendi, Bimbila et Salaga, à Bo et Kratchi (sans difficulté de terrain dans ce cas), à Paratau, Gebafilo, Semere, Sugu et à la région dite Kabré. Les brigandages des Bassari constituent les seuls handicaps qui ont empêché que Bassari, jusqu'ici, soit érigé en centre commercial. Lorsqu'on aura trouvé un remède, Bassari sera amené à jouer un plus grand rôle politique et commercial que celui qu'on lui a accordé jusqu'ici” (ibid.).*

On peut, certes, s'interroger sur l'isolement relatif de Bassar, mais on a l'impression que H. G. von Doering (1894), tout comme J. von Zech et H. Klose après lui, entérine sans critique les affirmations des voisins de ce peuple. Quelques années auparavant, von Doering, venant de Bismarckburg, avait failli déjà ne pas poursuivre son voyage vers Bassar pour les mêmes raisons : *“Lorsqu'on commença à savoir à Fasugu [Fazao], que j'avais l'intention de continuer vers Bassari, je fus constamment supplié par les notables d'abandonner cette visite : nous*

aurions probablement peu de chance d'en survivre, l'assassinat et le vol des étrangers étant là-bas une chose quotidienne. Chacun pouvait me raconter de nombreux exemples du mauvais caractère des Bassari, avec lesquels aucun peuple voisin ne pouvait avoir des échanges. Le vieux chef, dont le propre fils a été fait prisonnier et tué par les Bassari, me montrait son chasse-mouches, une queue de buffle, en me disant : "il ne manque aux Bassari que la queue pour être de vrais animaux sauvages" (ibid).

Il s'entêta pourtant. Ayant perdu connaissance à la suite d'une chute de cheval, il fut, à sa grande surprise, secouru par les "terribles" Bassar : "je fus réveillé quelques instants plus tard sous l'acclamation des gens, [...] accroupis autour de moi et qui me criaient "fo, fo, fo"⁽¹⁾. C'étaient les messagers qu'Atakpa, chef du village bassari de Naparba, avait envoyés à ma rencontre"⁽²⁾. Le lieutenant von Doering put ainsi constater par lui-même que les Bassar étaient sans doute belliqueux, mais aussi tout à fait humains.

Les différentes chefferies bassar semblent avoir vécu dans une rivalité permanente, source de nombreux conflits avant la pénétration coloniale. Ces conflits opposèrent surtout Bassar à Kalanga et à Kabou, ainsi qu'aux Anoufom de Mango et surtout aux Dagomba.

C. LES CONFLITS

Les expéditions dagomba eurent lieu durant le règne du roi du Dagomba Na Abduläi, que Tamekloe (1931) situe de 1849 à 1876. On a déjà signalé que, sous la pression des Ashanti, ce roi avait organisé deux expéditions pour payer le tribut en esclaves imposé à son peuple lors de sa soumission à Kumasi, en 1744.

La première se déroula en 1856 : "Le roi [Na Abduläi (1849-1876)] fut victorieux et ramena de Bassari plusieurs centaines de captifs" (Tamekloe 1931). Les traditions de Bassar semblent ignorer complètement cet épisode, au profit du second, mentionné par Klose (1903) : "Les Dagomba, sommés par les Ashanti d'honorer le paiement du tribut de deux mille esclaves, entreprirent la guerre contre Bassar. Le

(1) Expression destinée à encourager une personne mal en point.

(2) H. G. von Doering fait-il ici une confusion avec Atakpa (Tagba), chef de Bassar, ou bien s'agit-il d'une homonymie ?

dernier grand conflit que Bassari soutint contre les Dagomba sous leur roi Abdoulaï prit place autour des années 1870 et se termina par la défaite totale du roi bassari. Bassari fut alors occupé trois ans par les Dagomba. Une grande partie des Bassari s'enfuit dans la proche région tem, une autre partie s'accrocha à la proche montagne de Bassari et mena, depuis cette montagne, une série de coups de mains contre les Dagomba installés dans la vallée. Si bien que ceux-ci, au bout de trois ans, leur roi Abdoulaï étant mort, se replièrent lors d'une famine".

Le comte von Zech renchérit à propos du même conflit :

"Les Dagomba arrivèrent en masse à Bassari ; les Bassari se replièrent sur leur montagne au pied de laquelle sont groupés leurs villages. Les Dagomba croyaient pouvoir prendre les Bassari, ainsi coupés de leurs champs, par la famine. Mais les Bassari poursuivirent sans discontinuer la guerre, accablant les Dagomba sous leurs flèches, et ils ne se rendirent pas. Ils restaient en relation avec leurs champs de culture extérieurs, dont la position était inconnue des Dagomba, qui se retirèrent sans avoir obtenu de décision" (von Zech 1904). C'est Djintindja, troisième souverain d'après la tradition, qui soutint cette guerre contre les Dagomba.

Quant à la rivalité avec Kabou, elle serait antérieure à la fondation de cette localité et daterait du temps où les Nanwal (clan fondateur de Kabou) occupaient encore Kalanga (Barbier 1987). Les causes sont évidemment à relier aux tentatives de Bassar pour imposer une éventuelle tutelle à Kabou.

Kabou dut s'entourer d'un épais mur d'épines -dont les traces se voyaient encore du temps où J.C. Froelich était administrateur dans la région (Froelich 1960 : 256)- et subir l'assaut de Djintindja, chef de Bassar :

"Djintindja envoya [aux gens de Kabou] un émissaire leur proposant de s'unir à lui pour secouer le joug que les Dagomba faisaient peser sur le pays et de reconnaître sa suzeraineté. Kabou ayant refusé, le chef de Bassari vint l'attaquer avec ses guerriers, mais il fut accueilli énergiquement et, vaincu, fut obligé de battre en retraite ; dans sa fuite, il perdit sa coiffure de guerre et son tambour (tampâa). Cent guerriers restèrent sur le terrain ; ce fut la bataille du marigot Katcha" (Froelich 1960 : 256). Les insignes perdus par le roi vaincu font toujours partie du

trésor de Kabou.

Ce n'était que partie remise, puisqu'en 1897, lorsque les Allemands créèrent le poste de Bassari, il semble qu'Atakpa, le successeur de Djintindja, préparait un nouveau coup contre Kabou "*avec l'appui d'un marchand d'esclaves du sud et de ses mercenaires*" (Froelich 1960 : 253).

A la veille de la conquête allemande, Bassar, adossé à la montagne, avait donc tenu bon face aux puissances régionales que constituent les Dagomba et les Anoufom. Cependant, cette chefferie restait en même temps à l'écart du monde extérieur. Sur le plan intérieur, elle ne semblait pas connaître une grande consistance. Les liens d'allégeance des autres localités (Bandjéli, Bapuré, Kabou) demeuraient faibles ou nuls. Certes, elle commençait à s'organiser avec l'aide de mercenaires djerma, afin de soumettre les localités rivales comme Kabou, mais on peut douter qu'elle y serait parvenue. En effet, Kabou, ouvert sur le trafic international en tant que centre commercial régional, commençait à prendre beaucoup d'importance.

D. KABOU : LA CITÉ RIVALE

Un autre effet de cette offensive des Dagomba avait été la création de Kabou. Les Nanwal de Kalanga (petit village à 9 km à l'ouest de Bassar) avaient reçu le choc de plein fouet. Une partie d'entre eux, sous la direction d'un chasseur nommé Oukpan, put s'enfuir vers le sud et traverser la rivière Mô. Ils furent accueillis par les gens de Djérékpanga, au centre de la plaine du Mô, mais n'y restèrent pas, les cavaliers dagomba sillonnant le pays jusqu'aux monts Malfakassa⁽¹⁾. Ils contournèrent le danger par Fzaao, Tabalo, Dawdè, et se retrouvèrent à Bafilo (peut-être sous le règne de Ouro Akondo, *ladjo* de Bafilo). Le chef de Bafilo installa ses hôtes à une journée de marche à l'est de Dawdè, au lieu-dit Kuntum, alors peu peuplé (un groupe de métallurgistes Bissib existait néanmoins à Sara) et zone de chasse où tournoyaient les éperviers⁽²⁾. On peut avancer la date approximative de 1857/58 pour cette installation.

(1) Tabalo dut aussi fuir et chercher un second emplacement plus au nord-est ; les Ourouma qui résidaient à Tabalo s'installèrent alors à Kpéwa.

(2) D'où le nom de Kabou donné à la nouvelle cité (dérivé de *okab*, l'épervier, ou de *oukabon* ou encore de *oukabou*). Mais certaines sources évoquent le nom d'une divinité protectrice.

Cet emplacement, un passage facile, entre deux collines, pour franchir la ligne de reliefs qui, de Bassar à Namon, marque l'entrée en pays Bassar pour qui vient de l'est, n'était pas insignifiant : il confortait une route déjà existante qui, d'Alédjo-Koura passait par Bafilo et Dawdè, et continuait par Tchatchaminadè et Bassar. Mieux, il permettait une liaison directe avec Yendi après que les dramatiques événements du pays Bassar eussent coupé cette zone du système commercial régional.

Kabou profita de cette période de fermeture du pays bassar. Les caravanes contournaient désormais la zone troublée par Kabou, Bandjéli, Sabsugu et Nakpali (à moins qu'elles ne continuassent sur Yendi). Par ailleurs, Kabou constituait le point d'arrivée en pays Bassar des Lamba de Kpéssidè et des Kabyè de Tchitchao⁽¹⁾ qui venaient chercher du fer. En période de sécheresse, et donc de famine, les Kabyè venaient y monnayer leurs enfants (lesquels étaient intégrés comme esclaves domestiques au sein des lignages bassar) ; en période plus favorable, ils descendaient de leur montagne avec du petit bétail et des volailles.

H. G. von Doering, lors de son bref séjour à Bassar, en 1894, recueillit l'écho de cette vocation commerciale : *"Il paraît qu'à deux jours [de marche], au nord de Bassari, il y aurait une contrée non sans importance, du nom de Kabu, qui appartient à Yendi et qui serait ouverte au commerce avec les étrangers ; ce serait là où les Yendi [c'est-à-dire les Dagomba de Yendi] viennent chercher de l'ivoire. Sur le chemin de Kabu, on traverse Kotoché [non localisé], très visité par les Hausa de Salaga à cause de sa richesse en bétail"* (1895 : 265, traduction de P. Schäfer).

Kabou s'organisa avec une communauté musulmane dirigée par un *kpara-kpéi* (terme dendi utilisé dans les caravansérails du Nord-Bénin), qui correspond au *malouro* des quartiers musulmans des chefferies kotokoli, et, bien sûr, un imam. Il s'ajouta à un peuplement le long du rebord du plateau, selon un axe Alédjo-Koura - Dawdè, qui semble s'être bien étoffé au XIX^e siècle, et qui, à la veille de l'arrivée des Allemands, rivalisait avec la route passant par Sokodé.

Il se produisit, à l'est, une immigration kabyè notable dans la région de Soudou, à l'est de Bafilo. Ces Kabyè y adoptent l'organisation clanique : le clan Wadou à Soudou et Tchalmidè, les Tcharé à

(1) Ces derniers transitaient par la montagne de Djamdè et venaient acheter du fer pour le compte des forgerons de Tcharé.

Agbandaoudè, Kadjalouwa, Gandédè et Kolo. Il se constitua aussi un "*didaouré*" à Bafilo (à l'emplacement de la préfecture actuelle). Plus à l'ouest, les Koli de Tagbadè s'installèrent vers le milieu du siècle (en 1866, semble-t-il), entre Bafilo et Dawdè, dans la haute vallée de la Tchogouma, d'où ils surplombaient la route de la cola et où ils reçurent l'apport d'autres segments claniques (Louwo d'Alédjo-Kadara, Tagbobou de Kouloundè, Dombè de Gandédè et Ourouma de Kpéwa)⁽¹⁾, sans compter la présence de groupes manding au quartier Kadjando de Dawdè (Ngouni originaires du pays Bariba, Mendé ressortissants du Borgou, Diarra venus de Djougou).

La prospérité de Kabou et son refus de reconnaître la suzeraineté de Bassar avait suscité jalousie et conflit. A l'initiative du chef Djintindja, Bassar avait monté, on l'a dit, une attaque contre sa rivale, qui avait échoué lamentablement. La victoire des gens de Kabou ne fit qu'envenimer l'antagonisme, et seule la conquête coloniale mettra fin à cette rivalité, après l'avoir exploitée.

Les Français ne s'y trompèrent pas, qui, à partir du poste de Kirikiri, s'installèrent à Bafilo (traité du 3 avril 1895, aménagement d'un poste en octobre 1896), puis au poste de Dako, fin 1896. Le chef de Bafilo revendiqua "Kuntum" (Kabou) comme faisant partie de son aire d'influence et signa un contrat en ce sens avec les Français, certifiant que Kuntum était lié à Bafilo, donc engagé par les accords de protectorat que son prédécesseur avait paraphé en 1895. A partir de là, les Français essayèrent de prendre contact avec les Dagomba de Yendi, qui venaient de subir de cuisantes défaites face aux Allemands (à Bimbila le 30 novembre 1896, à Adibo le 4 décembre). La rivalité entre Bafilo, qui a opté pour un protectorat français, et le Tchaoudjo, où les Allemands occupaient un poste à Kparatao, fut très vive et les gens de Bafilo craignaient une attaque de la cavalerie de leur puissant voisin jusqu'à l'accord franco-allemand du 23 juillet 1897, qui attribua à l'Allemagne tout le pays aujourd'hui togolais, avec Kabou et Bafilo.

E. LES NOUVELLES ROUTES DU SUD

La pénétration coloniale qui s'étira sur près de 15 ans, entraîna rapidement une réorganisation des circuits commerciaux, désormais

(1) Hétérogénéité de peuplement tout à fait exceptionnelle pour un village Koli.

attirés vers le sud.

Les Allemands avaient pris pied dans la vallée de la Volta, à Kratchi, à la suite de l'accord germano-britannique du 1^{er} juillet 1890, déterminant la frontière depuis Lomé jusqu'à Kratchi. Le lieutenant Kurt von François y était passé une première fois en février 1888, puis une seconde fois du 25 au 28 janvier 1889, mais sans avoir pu y obtenir la signature d'un protectorat. De retour de Salaga, au début de l'année 1892, Kling se rendit à Kete, quartier annexe de Kratchi, où les commerçants haoussa étaient de plus en plus nombreux à se regrouper. Il y installa comme premier chef de cette localité l'un d'entre eux, un nommé Sofou, et comme adjoint, Abou Badou, "*pour éviter un carnage général des Haoussa*" par les autochtones (Sebald 1988 : 84). Les relations s'envenimèrent entre ces deux communautés et, le 25 octobre 1894, le Dr Gruner fit fusiller le chef Yentura de Kratchi, dit Obosomfo, et son "acolyte", Okra, qu'il considérait comme représentants du "parti anglais". A la fin de la même année, le lieutenant von Doering quitta le poste de Bismarckburg pour devenir le premier administrateur allemand de Kete-Kratchi.

Cette présence allemande dans la basse vallée de la Volta attira très vite les commerçants haoussa, qui vinrent y chercher du sel et des produits manufacturés. Ils s'y rendaient en bifurquant au niveau de Tachi, à la sortie occidentale des monts du Fazao, au sud de Boulohou, et en empruntant une piste de piémont jusqu'aux collines du Bouem, par Kwéda et les villages adjouti. Au niveau de Kpandäi, les commerçants avaient encore la possibilité de rejoindre Salaga en traversant l'Oti à ce niveau. Mais Salaga était secouée par des querelles politiques, et l'attrait des produits européens rendait de plus en plus intéressant le marché de Kete-Kratchi.

Cette route de Kete-Kratchi, du moins avant la présence effective des Allemands à cet endroit, avait déjà été mise à profit par les trafiquants d'esclaves. Avec l'arrivée, dans les années 1883-87, des mercenaires djerma cooptés par les grandes chefferies politiques du pays Kotokoli (Adjéidè, puis Kparatao), le Tchaoudjo, jusqu'alors adonné paisiblement à l'agriculture et au commerce, était devenu, on l'a dit, une puissance guerrière et avait conquis une hégémonie régionale. Les cavaliers *sémassi* descendaient la falaise de Boulohou au niveau de Tachi, puis prenaient la route du sud, leurs proies juchées sur les montures : deux ou trois enfants pouvaient ainsi être mis sur un cheval. Parfois, c'était un ennemi

qui n'avait pas été tué lors d'un combat, gracié en échange de sa valeur marchande⁽¹⁾. Plus au nord, la route vers Yendi était également mise à profit pour un tel trafic et le Dr Kersting organisa, en septembre 1897, une séance de palabre à Bafilo pour proscrire les activités esclavagistes.

Cette même route du piémont fut aussi utilisée par les éleveurs peuls qui commençaient par descendre vers le sud pour approvisionner en viande de boeuf les agglomérations gonflées par les activités coloniales. Au-delà de Kpandou et de Kete-Kratchi, ils visaient bien entendu les grandes villes côtières de la Gold Coast, et, de plus en plus, Lomé.

La partie septentrionale de l'actuel Ghana échappant au contrôle des Ashanti après la destruction de Kumasi par l'armée anglaise en 1874, ces derniers transfèrent leur principal marché de la cola de Salaga à Kintampo. Salaga fut en plus perturbé par une crise de succession politique dans les années 1880. La concurrence de Kete-Kratchi lui porta un nouveau coup, et les affaires de la route de la cola s'en ressentirent certainement. Boulohou, qui disposait d'un *didaouré*, restait à l'écart de la nouvelle route qui, de Fazaou, passait par Tachi, décrivant un coude vers le Sud à cet endroit. Le chef de Boulohou aurait-il rendu les Allemands responsables de ce changement de prospérité ? Il s'opposa en tout cas à leur passage vers le nord, à deux reprises (Kling en décembre 1889, von Doering en novembre 1893). Revenant de Kparatao à Kete-Kratchi, en mars 1896, von Zech se fit escorter par la cavalerie du Tchaoudjo ; à Tachi, il se heurta aux guerriers de Boulohou et de Souroukou, et les *sémassi* en profitèrent pour saccager et incendier les villages du piémont. Ouro Banya se réfugia à Bassar, avant d'aller faire sa soumission à Kparatao, sur la médiation du Dr Kersting (juillet 1897).

Les changements des flux commerciaux provoqués par l'ingérence coloniale ont donc été très sensibles. Pour reprendre la problématique liant le commerce au peuplement, on constate qu'aux migrations est-ouest (Haoussa et Manding), vont succéder des migrations nord-sud : des commerçants mossi (venus du nord) et yorouba (venus du sud) vont côtoyer désormais les hommes d'affaires haoussa au sein des *zongo* mis en place par l'administration coloniale autour des marchés

(1) Les informateurs de Souroukou sont formels : les commerçants soudanais et haoussa qui empruntaient la route de la cola de Kano à Salaga ne pratiquaient pas la traite des esclaves.

principaux : le Nord et le Sud du Togo sont désormais associés pour toujours.

CHAPITRE XI

ENTRE LA TRAITE NÉGRIÈRE ET LE "SCRAMBLE" COLONIAL : L'IMPRÉVISIBLE

LE PROTECTORAT DU TOGO (1850 - 1884)⁽¹⁾

Pendant plusieurs siècles, les sociétés de l'Afrique côtière s'étaient donc structurées autour de la traite négrière. L'abolition de celle-ci, décrétée par les puissances européennes au début du XIX^e siècle, provoqua naturellement une remise en question des équilibres antérieurs et des réorganisations plus ou moins violentes - d'autant plus que, officiellement interdite, la traite n'en devenait que plus lucrative et plus tentante. Il fallut attendre le milieu du siècle pour que sa répression devînt à peu près efficace, et surtout le début des années 1860 pour que la fermeture du marché américain, avec la guerre de Sécession, l'enrayât enfin, faute de débouchés⁽²⁾. Il nous faut, pour comprendre la naissance du protectorat du Togo, rappeler le panorama de la côte en ce milieu du XIX^e siècle.

I - CABÈCÈRES ET HUILE DE PALME

L'une des répercussions les plus sensibles pour la côte africaine avait été la perte de l'essentiel de son intérêt pour les Européens, même si, pour lutter contre la traite, les principaux États avaient dû y entretenir des forces navales permanentes, et donc y acquérir des points d'appui terrestres, qui servirent ultérieurement de bases à la véritable expansion coloniale. Le Danemark, pionnier (dès 1803) dans l'interdiction du commerce des esclaves, céda à l'Angleterre, par le traité du 31 décembre

(1) Pour plus de détails, et pour l'origine des documents cités, voir Marguerat (1993).

(2) Le Brésil ne supprima l'esclavage qu'en 1888, mais il n'importait plus d'esclaves depuis longtemps (au contraire, il en laissait repartir vers l'Afrique). Seule la colonie espagnole de Cuba continua - très modestement - à en importer jusqu'aux années 1890.

1849, ses forteresses de la Côte de l'Or⁽¹⁾, échelonnées d'Accra à Kéta, pour une somme dérisoire⁽²⁾. La belle citadelle de Christianborg constituait une acquisition intéressante, mais beaucoup moins le vieux fort de Kéta, excentré, coincé entre une lagune malsaine et un océan difficile, et surtout en butte à l'hostilité constante de la population : les Anlo, commerçants actifs, restaient attachés à la traite négrière, d'où les fréquents conflits avec les occupants du fort⁽³⁾. Le lieu offrait donc aux Britanniques beaucoup plus de désagréments que d'avantages. Ils s'en retirèrent discrètement dès 1855, abandonnant la côte à elle-même, c'est-à-dire aux "cabécères", qui, on l'a vu, étaient essentiellement des hommes-notables héréditaires ou *self-made-men*-, qui avaient su s'enrichir par le commerce et donc devenir influents dans une société très fluide et peu structurée. Un négoce de rechange s'était rapidement substitué à la traite négrière déclinante : l'exportation de l'huile de palme, dont les industries européennes éprouvaient un besoin grandissant à partir du milieu du XIX^e siècle, en particulier pour les industries du savon et de la bougie, en plein essor .

Rappelons que c'est durant la brève période d'occupation britannique, en 1853, que s'étaient installés à Kéta les premiers missionnaires allemands venus de Brême. Non seulement ceux-ci restèrent après le départ des Anglais, mais leur idéologie, qui exaltait la pureté de l'Afrique "naturelle", loin de l'immoralité induite sur la côte par le commerce et par les Blancs, les poussait à pénétrer dès que possible dans l'intérieur, dans le pays éwé aujourd'hui ghanéen, avec quelques pointes dans le Togo actuel⁽⁴⁾, et, on l'a dit, à mettre très tôt par écrit la langue éwé, créant ainsi l'instrument qui permettra aux Ewé du XX^e siècle de prendre conscience de leur unité. Pour vivre, la Mission exerçait aussi, à l'origine, une activité commerciale d'import-export ; mais il parut plus décent de la détacher institutionnellement des oeuvres missionnaires : ainsi naquit en 1868 la *Bremer Faktorei*, qui devient donc la principale (et longtemps unique) firme européenne implantée dans la région, installant des agences en divers points de la côte, ainsi à Aného

-
- (1) Dont les Hollandais se retirèrent à leur tour en 1872, ce qui bouleversa les rapports de force et entraîna une nouvelle guerre entre Ashanti et Anglais, qui se termina, en 1874, par la victoire de ceux-ci et la création officielle de la colonie de Gold Coast (on emploiera donc désormais le terme anglais pour désigner celle-ci).
 - (2) 10 000 livres sterling, alors que Copenhague en avait d'abord demandé 285 000, puis 40 000...
 - (3) Les Danois avaient encore bombardé la ville en 1847.
 - (4) Comme les explorations du missionnaire Hornberger jusque dans la région d'Atakpamé, dans les années 1865.

et à Baguida dès 1875⁽¹⁾, après le retour des Britanniques à Kéta.

Car, à l'extrémité orientale du littoral aujourd'hui togolais, la vieille cité d'Aného avait elle aussi tiré un excellent parti de la demande extérieure des produits d'un palmier à huile qui poussait en abondance dans la région, tout comme ses cités soeurs (et rivales) d'Agbodrafo et d'Agoué. On se rappelle que, depuis le début du XIX^e siècle, le clan des Akagban, dirigé par Akuété Zankli (revenu d'Angleterre avec le nom de "George Lawson" et une connaissance des pratiques européennes qui en avait fait l'intermédiaire obligé -et rapidement richissime- du commerce avec les Blancs) dominait la ville. L'équilibre des forces s'était rompu après la mort de George Lawson (1857). Une crise longue et confuse avait abouti à un nouveau partage des intérêts à partir de 1864, les Lawson restant les correspondants des Britanniques⁽²⁾, les notables du clan Adjigo ceux des autres Européens. Mais, désormais, ce sont ceux-ci (les Français, puis surtout les Allemands) qui ont le vent en poupe : le rapport de forces bascule lentement au détriment des Lawson.

Entre ces deux pôles d'activité (mais aussi d'instabilité) qu'étaient les régions de Kéta à l'ouest et d'Aného à l'est s'étendait un littoral négligé par les navigateurs. Non que la redoutable barre qui battait inlassablement la plage y fut plus (ou moins) dangereuse qu'ailleurs : elle était simplement délaissée des habitants, qui s'étaient réfugiés au-delà de l'épais cordon forestier qui séparait le littoral proprement dit du monde lagunaire, étiré parallèlement au pied du fertile plateau de terre de barre. Hormis les toponymes d'Aflao et, plus récemment, de Baguida⁽³⁾ et de "Toko", sur le lac Togo, identifié par le RP Borghero en 1863, les navigateurs européens ignoraient tout de cette côte, que Borghero signalait comme "*infestée de brigands*".

-
- (1) Contrats de mars (ANT-FA 1/646, p. 27) et juin 1875 (ANT-FA 1/494, p. 18). Notons que de nombreux commerçants allemands du Togo seront d'anciens agents de la Factorerie de Brême, qui se lanceront à leur propre compte après avoir amassé un petit capital, qu'ils firent surtout fructifier par le commerce des alcools, ce que la "firme pieuse" s'interdisait. Cf. Ahadji (1984).
 - (2) Essentiellement des Sierra-léonais, que leur passé d'anciens esclaves libérés par la marine anglaise rendaient particulièrement efficaces comme intermédiaires commerciaux entre Africains et Européens. Les firmes anglaises se concentraient en Gold Coast et surtout dans le très riche port de Lagos (qui en était alors une dépendance administrative). Seule la puissante Swanzy a essaimé sur le littoral aujourd'hui togolais.
 - (3) Que les cartes marines anglaises, dressées dans les années 1850 appelaient "*Bagdad*". Ce n'était certes pas leur seule erreur...

De fait, lors des conflits du XVII^e siècle et du début du XVIII^e, les armées avaient arpenté la plage, mais elles ne pouvaient s'aventurer dans les broussailles opaques qui la longeaient. Dans celles-ci avaient donc pu se réfugier -en particulier à Bè : "la Cachette"- des populations composites, qui y avaient été unifiées par les pratiques religieuses, en particulier celles du culte du dieu Nyigblin⁽¹⁾. Cet univers vivait ainsi complètement à l'écart de la plage et de ses échanges intercontinentaux : on chassait en forêt ; on pêchait en lagune ; on cultivait le plateau de terre de barre... On vivait comme hors de l'histoire sous la direction de l'*avéto* et des innombrables prêtres, dont les oracles dirigeaient toute la vie des hommes.

Il est fort difficile, comme on l'a dit, d'essayer de retrouver aujourd'hui l'organisation des pouvoirs au sein de cette société totalement dominée par le secret et l'arbitraire du choix des devins, ce qui a permis par la suite toutes les manipulations, voire les fabrications de traditions contradictoires utiles aux ambitions du XX^e siècle. Il semble cependant certain que les basses vallées du Zio et du Haho, ainsi que les pourtours du lac Togo, reconnaissaient l'autorité morale des cinq villages de Togo (on précisera plus tard : "-ville"). En faire un royaume -qui donnera son nom au Togo- sera, on va le voir, la première de ces manipulations.

II - LE RETOUR DE L'ANGLETERRE ET LA NAISSANCE DE LOMÉ

L'élément déclencheur de la série d'événements, de conséquences et de hasards qui amenèrent la naissance du Togo en tant que territoire doté d'une personnalité universellement reconnue fut, en 1874, la création par la Grande-Bretagne de la colonie de Gold Coast, une fois les Ashanti vaincus. C'était la première fois que les Anglais, qui jusqu'alors n'avaient eu à gérer en Afrique que des îles ou de petites presqu'îles, devaient administrer un territoire important et bien peuplé. Ils ne disposaient absolument pas de l'infrastructure humaine qui leur aurait permis, en particulier, de lever des impôts directs pour autofinancer leur administration. A cette époque, les opinions publiques européennes restaient encore très réticentes à dépenser pour les colonies, à augmenter les charges fiscales pour des arpents de marécages où seuls quelques

(1) Cf. supra, pp. 329-338.

intérêts maritimes et commerciaux trouvaient leur profit : nous sommes alors avant le “*scramble*” colonial, la course aux territoires africains. Plus exactement, les événements relatés ici sont de ceux qui l'ont déclenché.

L'administration de la Gold Coast ne pouvait donc vivre que de ses droits de douane, non sur les exportations (l'industrie anglaise avait besoin de matières premières bon marché), mais sur les importations, en particulier sur celles que la morale victorienne réprouvait le plus : le gin, le rhum et le tabac. De lourdes taxes⁽¹⁾ en doubleraient ou tripleraient désormais le prix : à eux trois, ces seuls produits procuraient ainsi, en 1880, 82 % de ses recettes à l'autorité coloniale⁽²⁾. Les représentants de celle-ci étaient donc aussi acharnés à prélever ces droits de douane que les commerçants de la côte à y échapper.

En 1874, les Anlo du delta de la Volta, traditionnellement alliés aux Ashanti, avaient, bon gré mal gré, suivi ceux-ci dans la guerre et dans la défaite. Le littoral avait été occupé sans difficultés par l'armée britannique, et le traité de Djélukopé⁽³⁾ du 22 juin 1874 en avait proclamé l'intégration dans la colonie de Gold Coast. En droit, il ne s'agissait pas, pour les Anglais, d'une annexion, mais d'une simple réappropriation de ce qu'ils avaient reçu des Danois par le traité de 1849. En fait, l'autorité danoise ne s'était exercée que sur la forteresse de Kéta, dans la courte limite de la portée de ses canons. Il s'agissait cette fois de définir un territoire et ses frontières. Afin de s'assurer le contrôle du commerce des villages côtiers situés au nord-est de Kéta (aujourd'hui Adina et Adafianu), le premier commandant du nouveau “district” de Kéta procéda de sa propre autorité à leur annexion en août 1874, coup de force que le gouverneur d'Accra entérina sans difficultés. Or ces bourgades n'appartenaient pas aux Anlo, mais à leurs voisins, les Somé⁽⁴⁾, qui n'avaient jamais été en guerre ni contre les Danois, ni contre les Anglais. Un peu plus tard, les juristes du *Colonial Office* de Londres en éprouveront quelques remords, mais pas au point de reculer la frontière, située ainsi à 7 km à l'ouest de l'actuelle limite entre Togo et Ghana.

(1) Fixées dès 1876.

(2) En 1880, sur un revenu total de la Gold Coast de 116 000 livres sterling, 103 000 proviennent des douanes, dont 7 000 pour les tabacs, 13 000 pour le gin, 75 000 pour le rhum (surtout américain, d'où l'importance du dollar comme monnaie en usage sur la côte à l'époque).

(3) Village voisin de Kéta.

(4) Chef-lieu : Agbozume, un peu à l'intérieur des terres, sur l'actuelle route nationale Aflao-Accra. Ils s'étaient séparés des Anlo un siècle plus tôt.

A l'ouest de cette frontière, les taxes douanières étaient lourdes ; à l'est, elles n'existaient pas. On comprend ainsi sans peine que les commerçants anlo et somé fussent tentés de passer à l'est. Ils y créèrent dès 1875 un poste commercial à Denu⁽¹⁾, juste au-delà de la limite, c'est-à-dire un point de débarquement des marchandises européennes en toute franchise, facilitant leur fructueuse redistribution vers l'hinterland. Tous les ports maintenant britanniques à l'est de la Volta se trouvaient ainsi durement concurrencés. En tête de ces commerçants venus de Kéta ou des villages somé (ceux-ci munis à l'origine de fort peu de capitaux⁽²⁾), un Sierra-leonais : George B. Williams⁽³⁾, et le représentant de la Factorerie de Brême : l'Allemand Christian Rottmann. Tous brassèrent d'excellentes affaires. Sur les plages situées au droit des villages d'Aflao et surtout de Baguida, s'amorçait aussi un trafic qui prenait chaque jour plus d'ampleur.

Ceci, naturellement, au grand dam de Kéta et des douanes anglaises. Le renforcement de la répression par les autorités coloniales ne fit que multiplier les incidents (parfois sanglants) entre les contrebandiers anlo et les gendarmes haoussa aux ordres du commandant de Kéta. Il fallait trancher dans le vif, c'est-à-dire annexer Denu et Aflao.

Le *Colonial Office* -fort pointilleux sur son autorité dans ce domaine- donna son accord en juillet 1879. Le gouverneur Hussher quitta Accra fin novembre, avec une force militaire et navale apte à dissuader toute résistance. Le 1er décembre 1879, les chefs d'Aflao acceptèrent de céder leur littoral (contre compensations en argent et en franchises douanières), ceux de Denu le lendemain. La frontière britannique fut donc alors déplacée de 7 km vers l'est, là où elle sépare encore aujourd'hui le Ghana et le Togo.

Hussher afficha, dans ses rapports à Londres, la plus grande satisfaction, seulement un peu assombrie (fort peu) par l'échec de la même manœuvre avec les gens de Bè, qui, poussés par Williams, avaient refusé de céder leur plage. Mais c'était là quantité négligeable. Hussher pouvait penser que, les conditions naturelles (c'est-à-dire la lagune devenue, à l'endroit où se dresse aujourd'hui Lomé, un marigot difficile à franchir et impossible à naviguer) étant là beaucoup plus gênantes pour

-
- (1) Télescopage entre le mot éwé "denu" (= "la Frontière") et le nom d'un vieux village situé au-delà de la forêt côtière, Daynoo (mentionné en 1852).
 - (2) L'appropriation en droit moderne des sols de la ville de Lomé sera la principale base de leur richesse.
 - (3) Devenu Woolams dans la tradition orale loméenne.

la circulation, ceci n'était qu'un détail sans grande importance.

Lourde erreur ! Quelques mois plus tard, le trafic de Denu s'était tout simplement transféré plus à l'est, à 3 km de la nouvelle frontière, créant ainsi Lomé (que les textes européens -le premier est du 21 décembre 1880- appellent alors *Be-Beach*). Williams⁽¹⁾ était là, et le chef Bruce d'Aflao, Kudawo de Denu, Anthony et Homawo d'Adafionu... Puis, peu après, Acolatsé de Kéta (fin novembre 1880), puis Rottmann de la Bremer Faktorei⁽²⁾, et des représentants africains (mais très anglicisés)⁽³⁾ de la Swanzy de Liverpool (fin 1882), puis d'autres firmes allemandes...

Très vite, le trafic de Lomé s'enfla bien au-delà de celui qu'avait connu fugitivement Denu. A l'inverse des autres comptoirs de la côte, les importations y étaient nettement supérieures aux exportations. Ainsi en 1884⁽⁴⁾ :

	<u>Importations</u>	<u>Exportations</u>
Lomé	45 000 F	23 000 F
Baguida	15 000 F	42 000 F
Aného	65 000 F	81 000 F
Grand-Popo	42 000 F	42 000 F

Pendant ce temps, les revenus de Kéta stagnaient :

1877	: 2 400 £ ⁽⁵⁾
1878	: 5 000 £ (maximum de la répression)
1879	: 2 100 £
1880	: 6 200 £ (après l'annexion de Denu)
1881	: 3 800 £
1882	: 4 400 £ (nouvel effort de répression)
1883	: 3 300 £

-
- (1) Selon le plus ancien document foncier actuellement retrouvé à propos de Lomé (ANT/FA 1/494, p.8), il acquiert du vieux chef Dadji d'Amoutivé un deuxième terrain le 14 juin 1880. Quand avait-il eu le premier ? Sans doute peu avant.
 - (2) En août 1882, il achète lui aussi un deuxième terrain à Lomé (ANT/FA 1/646 p. 27). Comme pour Williams, on ignore la date de sa première acquisition (1881 ?).
 - (3) Il s'agit du jeune Octaviano Olympio, qui comptera tant dans l'histoire de Lomé.
 - (4) E. Reclus (1887 : 484-487).
 - (5) 1 £ = 25 F du XIX^e siècle.

Ceux du nouveau poste de douane de Denu chutaient de 258 £ en 1880 à 55 en 1883. Les subsides accordés aux chefs "*pour faire cesser la contrebande*" avaient entretemps coûté aux finances d'Accra 4 fois plus que les revenus obtenus du territoire annexé !

On comprend sans peine la fureur des autorités d'Accra et de Kéta, d'autant plus qu'ils estimaient que le trafic de Lomé correspondait à un potentiel de recettes de 30 000 £ qui leur échappait, alors que le budget de la Colonie (106 000 £ en 1883) accusait un déficit...

Dans ces conditions, pourquoi les Anglais n'ont-ils pas recommencé la méthode employée en 1879 : annexer la portion du littoral qui leur causait tant de préjudice ? Les autorités de Gold Coast en brûlaient d'envie, et multipliaient les appels à Londres pour en obtenir l'autorisation⁽¹⁾. Mais, à Londres, le gouvernement de Disraeli, ardent partisan de l'expansion impériale anglaise, avait, depuis 1880, cédé la place à celui de Gladstone, qui se veut moral et pacifique, et qui va désormais freiner au maximum toute nouvelle acquisition coloniale. Si solidement argumentés que fussent les dossiers envoyés par les gouverneurs de Gold Coast⁽²⁾, ils furent tous fermement rejetés.

III - ANÉHO AU CENTRE DES CONVOITISES

Mais le problème est que, sur la côte, tout le monde est alors persuadé que la Grande-Bretagne va continuer sa politique d'expansion, hypothèse désastreuse pour tous les commerçants, quelle que soit leur nationalité. Aussi les agents de la firme marseillaise Cyprien-Fabre, bien implantée dans ce que les Français appelaient alors les "Popos" (Agbodrafo, Aného, Agoué et Grand-Popo), vont-ils pousser -sans trop de peines, vraisemblablement- les cabécères de ces villes à demander personnellement la protection de la France (du 5 au 20 août 1881). Les Lawson, qui craignaient d'y perdre leurs avantages, se hâtèrent d'offrir le protectorat de Petit-Popo au gouverneur de la Gold Coast, Sir Samuel Rowe. Mais Paris ne donna aucune suite, et Londres put signifier

(1) Toute cette correspondance nous fournit une riche documentation sur la question (conservée au *Public Record Office*, à Londres).

(2) D'autant plus que l'espoir plus ou moins avoué des autorités d'Accra visait une annexion de l'ensemble du littoral entre la Gold Coast et Lagos. Mais les Portugais et surtout les Français nourrissaient des prétentions sur la côte de l'actuel Bénin, d'où de graves complications diplomatiques en perspective, que Londres ne souhaitait absolument pas.

sèchement à Rowe le refus du protectorat espéré par les Lawson (octobre 1881, puis, les Lawson et Rowe revenant à la charge, à nouveau en février 1882).

Pendant deux ans, la situation ne bouge pas, si ce n'est la prépondérance économique que s'assurent progressivement les firmes allemandes à Aného, tout comme à Baguida et à Lomé⁽¹⁾.

Or, le 19 juillet 1883, le gouvernement français de Jules Ferry, principal initiateur de la nouvelle expansion coloniale d'une France qui se relève enfin de sa défaite de 1870, décide d'accepter le protectorat offert par les cités "popo" deux ans plus tôt. Toutefois, un litige avec l'Angleterre, dû au retour de la France à Porto-Novo (qu'elle avait abandonné sous le Second Empire), l'empêche de concrétiser cette annexion par l'envoi de troupes et d'administrateurs : malgré les objurgations réitérées de Cyprien Fabre⁽²⁾, le drapeau français n'est pas hissé sur Aného.

Paris et Londres vont donc échanger, à un rythme assez lent⁽³⁾, des dépêches diplomatiques dont le ton durcit progressivement : Londres, qui ne peut avouer son intention de ne pas aller à Aného, en revendique pourtant fermement le droit, en s'appuyant sur les offres de protectorat effectuées par les Lawson fin 1881 (qui avaient pourtant été rejetées avec la plus grande désinvolture), présentés comme la seule autorité légitime. Paris rétorque en affirmant l'antériorité (réelle) de ses "droits", mis sous le boisseau pendant deux ans. Dialogue de sourds, ou plutôt de joueurs de poker, où chacun bluffe pour forcer l'autre à abattre ses cartes le premier.

Pendant un an, les deux puissances vont donc s'affronter verbalement, c'est-à-dire se paralyser mutuellement, au profit, on le sait, d'un troisième larron, alors parfaitement inattendu : l'Allemagne.

-
- (1) Les éleveurs d'Allemagne utilisant les tourteaux du palmier à huile comme aliment pour le bétail, les palmistes y sont donc payés plus cher qu'en France, où l'on ne s'intéresse qu'à l'huile : les firmes allemandes rattrapent donc désormais l'essentiel de la production.
 - (2) Le très dynamique président de la chambre de commerce de Marseille (commerçant, industriel et armateur) représente pratiquement un *lobby* colonial à lui tout seul.
 - (3) Les diplomates ignorent tout de ces questions africaines (qui ne les passionnent guère) et doivent demander des précisions à leurs ministères des colonies respectifs, voire à leurs agents en Afrique, dont les séparent 4 à 6 semaines de navigation (dans chaque sens).

Ce qui mit en marche le processus fut une manoeuvre dont le gouverneur de la Gold Coast avait pris l'initiative sans en référer à Londres : furieux de ne pas être autorisé à proclamer le protectorat anglais sur Aného, il entreprit de forcer la décision en agissant en sous-main. Pour arriver à ses fins, il choisit William Lawson (petit-fils de George Lawson "1er" et, comme son père Thomas Lawson, fonctionnaire colonial britannique), qu'il chargea de la mission tout à fait officielle de faire le relevé cartographique des lagunes de Petit-Popo (9 août 1883), en réalité de s'assurer le contrôle de la ville en attendant le feu vert de Londres. William débarqua donc à Aného le 25 août et entreprit immédiatement d'imposer son autorité comme chef de la famille Lawson et "Prince-régent du royaume de Petit-Popo et dépendances" (31 août). Cette manoeuvre provoqua immédiatement une réaction de protestation des notables du clan Adjigo, fermement soutenus par les agents de Cyprien Fabre (7 septembre), qui réaffirmaient l'unique légitimité du roi de Glidji et de ses délégués sur le littoral : les *aputaga* Adjigo, chaque camp prenant à témoin les commerçants européens de la ville à coup de circulaires (en anglais) de plus en plus péremptoires⁽¹⁾.

Pour affermir son pouvoir, William Lawson fit désigner, puis couronner "roi de Petit-Popo et dépendances" (27 octobre), sous le nom de "George Akouété Lawson III", un jeune cousin, Daniel Laté Lawson, dont la faible personnalité ne risquait pas de lui porter ombrage, et dont il se fit proclamer Premier ministre.

En imposant le vocabulaire royal européen (tous les documents antérieurs -y compris les leurs- désignent les Lawson simplement comme chefs ou "cabécères" ; naturellement, les Adjigo vont eux aussi se proclamer désormais "rois"), William Lawson va s'efforcer de mettre en place les formes d'autorité absolue et centralisée qui vont logiquement avec. Dès le 19 septembre, il crée un service postal sous ses ordres ; le 19 novembre, il essaie de récupérer l'une des bases essentielles du pouvoir : les droits de douane, qui devront être collectés non plus sur les exportations, mais dorénavant, selon le système britannique, sur les importations, et à son seul profit. Bien sûr, les Adjigo, en particulier le vieil *aputaga* Kodjovi Djijéhoué et son cousin, le cabécère Pedro Kodjo.

(1) Pour la plupart conservés dans les archives anglaises d'Accra et du *Colonial Office* à Londres, et dans le "Grand livre" des Lawson, à Aného (composé sans doute en 1889), document regroupant toutes les correspondances de la famille Lawson entre 1845 et 1887 : un trésor d'archives sans doute unique en Afrique .

Landjekpo da Silveira, protestent violemment, tant auprès des compagnies européennes que de Samuel Rowe (2 décembre), dont chacun a vite compris quel jeu il jouait. Celui-ci répond par des missives courtoises, qui sont en fait des fins de non-recevoir (15 décembre), tandis qu'il envoie un navire de guerre anglais au large de Petit-Popo, dont la menace implicite permet à William Lawson d'arracher à Pedro Kodjo les contrats de location qui lui assuraient la rente foncière due par les factoreries allemandes (13 décembre). L'affaire s'envenime à un point tel que la cour de Glidji⁽¹⁾, dont l'autorité n'était plus guère que morale mais qui se devait de tenter de rétablir la concorde, intervient en convoquant une assemblée générale de conciliation le 8 janvier 1884. En vain : les Lawson persévèrent dans leur exigence de la totalité du pouvoir. La situation s'envenime au point que la guerre civile paraît imminente, au grand dam des commerçants européens, de plus en plus inquiets pour la sécurité de leurs affaires.

En Allemagne, le chancelier Bismarck, jusqu'alors farouchement opposé à toute aventure coloniale, avait discrètement changé de stratégie, essentiellement pour des raisons de politique européenne : rester l'arbitre du continent dans tous les domaines, y compris le partage de l'Afrique, politique qui aboutira à la fameuse conférence de Berlin (15 novembre 1884 - 26 février 1885). Dès avril 1883, il avait fait sonder les souhaits des représentants des deux grands ports de Brême et de Hambourg, seuls impliqués dans le commerce de l'Afrique⁽²⁾. En juillet, Hambourg répondit en demandant la proclamation d'un protectorat là où les intérêts allemands étaient les plus importants, c'est-à-dire au Cameroun. La ville de Brême, informée des mésaventures de ses ressortissants à Aného, se contenta de demander l'envoi d'un navire de guerre allemand sur la côte africaine, afin que "*l'on montrât plus de respect envers la Nation allemande*", dont le drapeau impérial était jusqu'ici pratiquement inconnu sur ces rivages.

Bismarck accepta (fin décembre 1883) cette proposition peu compromettante : la corvette *Sophie* fut envoyée sur la côte ouest-africaine, sans instructions très précises. Après une escale au large de

-
- (1) Le vieux roi Awoussi Tonyo est mort (à une date inconnue), mais ses notables sont traditionnellement habilités à agir en son nom.
 - (2) Ces intérêts rejoignaient les pressions d'un petit *lobby* colonialiste d'aristocrates et d'intellectuels nationalistes, encore très peu nombreux mais actifs et bien placés dans les sphères du pouvoir. (P. Oloukpona-Yinnon 1985)

Lomé⁽¹⁾ le 29 janvier 1884, la canonnière arriva à Aného le lendemain. A la demande angoissée des commerçants allemands, le capitaine Stubenrauch convoqua une grande assemblée (1er février). Les cabécères Adjigo confirmèrent les engagements conclus antérieurement (en particulier en 1882) avec les factoreries, mais les Lawson refusèrent d'entériner l'accord.

La *Sophie* repart le 2 février, à destination de Grand-Popo. Aussitôt, William Lawson lance une offensive sur un point décisif : le contrôle des équipes de piroguiers qui assuraient la navette entre les cargos ancrés en rade et la plage. Une bagarre s'ensuit. Un Allemand bondit à cheval et rattrape la *Sophie* à Grand-Popo. Celle-ci fait demi-tour. Le 3 février à l'aube, une compagnie de marins allemands débarque, occupe la ville, encercle *New-London Palace* (la résidence des Lawson, sur la presqu'île de Badji), et fait prisonniers les principaux chefs de leur camp. Stubenrauch convoque une nouvelle réunion au sommet à bord du navire. Les Lawson se voient énergiquement contraints de signer le protocole mis au point le 1er février, qui reconnaissait les droits des Adjigo. Le "roi" Lawson III est autorisé à revenir à terre, mais son trop ambitieux Premier ministre et deux autres de ses conseillers, Robert Gomez et Albert Wilson, sont gardés en otages sur le navire, comme gage du respect des accords - ce qui sera efficace : les Lawson protesteront, mais leur tentative de prendre tout le pouvoir est brisée. Le *statu quo* ne sera plus remis en question dans les mois qui suivent.

William Lawson, sujet britannique, est débarqué à Lagos, avec engagement de ne plus jamais revenir à Aného. Gomez et Wilson, eux, sont emmenés en Allemagne, où ils seront d'ailleurs fort aimablement traités (30 mars - 15 avril 1884) : la politique de la séduction après la démonstration de la force⁽²⁾. C'est pour les ramener à Aného que viendra y faire escale le prochain navire de guerre allemand dépêché sur la côte, avec à son bord un envoyé de Bismarck, le Dr Gustav Nachtigal, en route pour le Cameroun. On sait déjà ce qu'il advint alors, mais le détail des événements concrets est assez surprenant.

(1) Où son commandant dessina la toute première image que nous ayons de la ville (Archives de l'Amirauté de Hambourg).

(2) Ils seront ainsi reçus chez le général-comte de Caprivi, chef de l'amirauté et proche collaborateur de Bismarck (auquel il succédera à la chancellerie impériale six ans plus tard). Ils affirmeront plus tard aux voyageurs allemands avoir été reçus par Bismarck en personne. Cette petite vantardise ira de pair avec leur attitude de fidèles soutiens du nouveau pouvoir colonial allemand : l'opération de séduction avait été efficace.

Photos n° 37 et n° 38 : **Les otages de la "Sophie"**
(A gauche : Gomez ; à droite : Wilson)



De leur côté, les Adjigo et la cour de Glidji avaient constaté que, à la différence de la France (restée sourde à leurs appels depuis 1881), l'Allemagne n'hésite pas à agir, et avec quelle vigueur ! Dès le 5 mars 1884, ils adressent donc à l'empereur allemand une demande de protectorat en bonne et due forme. Et pourtant Berlin ne donnera pas suite à cette requête, envoyant même, le 14 mai, son ambassadeur à Paris confirmer formellement au gouvernement français le refus de l'Allemagne d'intervenir à Aného. C'est la troisième fois depuis deux ans et demi que des colonisables demandent à être colonisés, et que le colonisateur potentiel se dérobe... Faut-il préciser, cependant, que ce que demandaient les chefs de la côte était une simple protection européenne, qui eût pour but essentiel de confirmer leur propre position de force ? Ce serait une grave erreur historique que de prêter aux gens du XIX^e siècle des sentiments de patriotisme et d'identité nationale qui n'auront cours que tard dans le siècle suivant.

IV - LE TRAITÉ DU 5 JUILLET 1884

La manoeuvre de Rowe pour s'assurer subrepticement le contrôle d'Aného avait donc abouti à un échec cuisant⁽¹⁾, et qui compliquait encore le jeu diplomatique européen. C'est, de même, une initiative intempestive de son successeur -formellement désavouée par Londres, mais beaucoup trop tard- qui va provoquer une nouvelle intervention de l'Allemagne, et, cette fois, la naissance du protectorat du Togo. Désormais, le "scramble" est en marche : les appétits européens s'éveillent, la surenchère commence.

En fonction à Accra depuis le 29 mars 1884, le gouverneur William Young a pris rapidement en main l'épineux dossier de sa frontière orientale, pour aboutir à la même conclusion que son prédécesseur : il faut absolument annexer Lomé, ainsi qu'il le proposa à son ministre par une lettre du 29 avril. Celle-ci arriva au *Colonial Office* le 3 juin, où elle fut examinée sans précipitation du 21 juin au 9 juillet (*"Il serait ennuyeux que le gouverneur Young fasse quoi que ce soit avant que nous ayons vu comment tournent les négociations avec les Français"*, note avec prémonition l'un des principaux responsables), aboutissant le 11 juillet à une interdiction formelle d'intervenir hors des limites de la Gold Coast, dépêche qui n'arrivera à Accra que le 17 août, alors que l'irréparable était déjà advenu depuis six semaines...

Car Young n'avait pas attendu l'accord de ses supérieurs pour agir. Dès le 6 juin, il avait ordonné au capitaine Firminger, commandant du district de Kéta, d'aller sur place régler le problème de Lomé⁽²⁾.

Firminger, chaud partisan de l'annexion, passa donc la frontière le 18 juin⁽³⁾, accompagné d'une forte escorte de gendarmes haoussa. Le 20, il rencontre les "chefs féticheurs" de Bè, qui se dérobent à ses

-
- (1) Rowe se rendit en personne à Aného du 12 au 16 février (à quelques semaines de son départ définitif de Gold Coast) pour essayer de réparer les dégâts, avec pour seul résultat de nous laisser une grande quantité de documents de première importance sur cet épisode.
 - (2) Nous ignorons quelles étaient exactement les instructions qu'il avait données, faute de copie dans les archives : Young savait bien qu'il outrepassait ses pouvoirs.
 - (3) Son rapport nous donne la première description de la ville de Lomé par un visiteur terrestre : *"Une simple rangée de maisons d'un kilomètre de longueur, face à la mer, peuplée d'environ 800 personnes. Il y a sept factoreries bien bâties, avec magasins et entrepôts, à côté de centaines de mètres de cases en paille qui appartiennent aux petits commerçants indigènes. Il y a là un commerce florissant [...]. Presque tous les navires étrangers débarquent leur cargaison ici."*

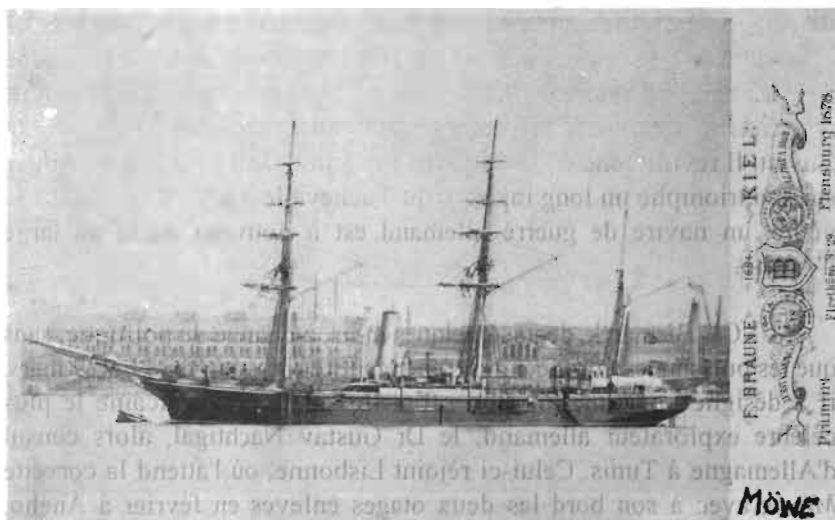
injonctions en renvoyant la responsabilité de la décision à ceux de Togoville. Même tonalité le 21 à Baguida. Firminger se rend alors à Agbodrafo, où il a, le 23, une longue palabre avec les représentants de Togoville, dont il est difficile de savoir qui ils étaient exactement, hormis Agbodjan, que la tradition désigne comme *doufio*, chef temporel des lieux. A la suite de cette réunion, Firminger affirma que les chefs de Togoville (ce que ceux-ci nièrent par la suite) avaient accepté la cession de leur littoral à l'Angleterre, hormis le cas -peu probable selon lui- où ils arriveraient à expulser les commerçants allemands dans le mois qui suivait. Il revint donc en Gold Coast le 25 juin, fort satisfait, et rédigea sur son triomphe un long rapport, qu'il acheva le 3 juillet. Or, depuis la veille, un navire de guerre allemand est à nouveau ancré au large d'Aného.

Car Bismarck, depuis quelques mois, a changé de politique, sans que les puissances européennes s'en soient rendu compte⁽¹⁾. Le 29 mars, il a désigné pour une mission officielle sur la côte africaine le plus célèbre explorateur allemand, le Dr Gustav Nachtigal, alors consul d'Allemagne à Tunis. Celui-ci rejoint Lisbonne, où l'attend la corvette *Möwe*, avec à son bord les deux otages enlevés en février à Aného, Gomez et Wilson. Les instructions détaillées de Bismarck arrivent le 19 mai : la *Möwe* doit se rendre au Cameroun, pour y signer des traités de protectorat là où les firmes commerciales de Hambourg ont préparé le terrain. En route, il ramènera les otages à Aného, mais les ordres sont formels : pas question d'accepter le protectorat demandé par les Adjigo. Car Bismarck a, simultanément, entrepris une subtile (et efficace) manoeuvre diplomatique pour attirer la France dans son camp, et il ne veut en aucun cas que la cité, où la France a des revendications, devienne un point de litige entre les deux pays⁽²⁾.

(1) Le chancelier a cependant annoncé le 24 avril qu'il accordait la protection de l'Empire aux activités du commerçant allemand Lüderitz, sur le littoral de l'actuelle Namibie, désert qui n'intéressait personne. Londres n'a pas réagi. Le 26 juin, Bismarck dévoile davantage son jeu devant le parlement allemand : "*Je n'ai pas eu le courage d'exprimer, face aux commerçants [allemands d'Afrique] la démission de la Nation allemande dans les affaires coloniales*". Mais il limite immédiatement la portée de ses propos : "*Notre intention n'est pas de créer des provinces [outre-mer], mais de prendre sous notre protection des entreprises commerciales*". Les autres puissances n'y prêtèrent guère attention, d'où leur stupéfaction quand arrivera, un mois plus tard, la nouvelle des annexions de Nachtigal.

(2) On a vu plus haut la démarche de l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, le 14 mai, pour annoncer le désistement de l'Allemagne aux "Popos".

Photo n° 39 : La "Möwe"



Nachtigal débarque donc à Aného le 2 juillet au soir. Dans la nuit lui parviennent des lettres angoissées des commerçants allemands de Lomé et de Baguida, expliquant que, suite à la mission de Firminger, une semaine plus tôt, les chefs de Togoville venaient, à contre-coeur, mais fermement, de leur demander de quitter les lieux pour éviter l'annexion anglaise annoncée.

Nachtigal devait d'abord faire le point de la situation à Aného. Une assemblée s'est tenue le 3 au matin, où l'on constate que la paix et le commerce n'avaient plus été troublés depuis l'intervention de la *Sophie*, mais que les Lawson continuaient à refuser d'admettre officiellement le *statu quo*. On rembarque donc les otages, et la *Möwe* se dirige vers Baguida. Au petit matin du 4, les commerçants allemands de cette ville montent à bord pour supplier Nachtigal d'intervenir. Celui-ci, malade, dépêche son adjoint, le Dr Buchner. A terre, Buchner rencontre les envoyés de Togoville et constate avec eux que seule la menace anglaise leur fait demander le départ des commerçants allemands : la protection de

l'Allemagne pourrait donc tout sauver. Buchner leur fait consigner leur demande par écrit, et revient à bord chercher Nachtigal. On élabore donc un traité de protectorat (en anglais, et fort bref dans ses stipulations), qui est solennellement signé le samedi 5 juillet vers midi, avec lever des couleurs, harangues, salve des canons de la *Möwe*. Dans l'après-midi, on se rend par voie terrestre à Lomé, où la même cérémonie, cette fois avec les gens de Bè, a lieu le 6 au matin. Puis le navire repart, passe au large d'Aného, où une lettre conciliante de Lawson III permet de relâcher enfin les otages, et la *Möwe* cingle vers Douala, où l'attendait le but assigné par les instructions de Bismarck.

C'est donc ainsi, par cet enchaînement imprévisible de conséquences nécessaires et de hasards, que le Togo comme ensemble territorial entra dans l'Histoire (ainsi que dans la Géographie, car rien de tel ne figurait jusqu'ici sur les cartes).

Mais avec qui Nachtigal avait-il signé ce traité international créant le protectorat ? La question est difficile, et a donné lieu à des polémiques violentes. L'interlocuteur principal de l'envoyé de l'empereur allemand se présente comme "*Plakoo, porte-canne [steack-bearer] du roi Mlapa*". Plakou est un personnage relativement bien connu. Il aurait figuré parmi les interlocuteurs de Firminger le 23 juin⁽¹⁾. D'après une tradition de Togoville⁽²⁾, il aurait eu le rang d'*agomégan*, grand-prêtre et chef du quartier Dokoumé. Hugo Zöller, dans le récit de son voyage au Togo en octobre-novembre 1884⁽³⁾, nous le décrit comme un vieil homme sympathique et particulièrement intelligent. En 1890, les Allemands l'imposèrent comme chef de Togoville⁽⁴⁾, en récompense de son dévouement à leur cause. Mais Mlapa pose un problème particulièrement ardu, car certains en contestent avec véhémence l'existence même -y compris devant les tribunaux de la République togolaise⁽⁵⁾-, à la suite de Firminger, qui avait lui-même constaté, dans son rapport du 3 juillet, que

-
- (1) Les transcriptions des noms propres dans les archives anglaises sont en général hautement fantaisistes.
 - (2) Recueilli par E. Ahiako (ORSTOM) en août 1993. La fonction d'*agomégan* a aujourd'hui disparu.
 - (3) Zöller (1885/1990).
 - (4) Après une ou (peut-être) deux guerres civiles, qui virent les partisans de Plakou et ceux d'Agbodjan s'affronter les armes à la main (Dossé 1994). La "paix coloniale", ce n'était pas pour tout de suite.
 - (5) Ainsi à Aného en 1971. Voir les documents dans Dossé (1994 : 93-99).

“le pouvoir réel dans le pays de Bè [Togo] est entièrement entre les mains des prêtres. [...] Les gens n'ont pas de roi, ni de vrais chefs : ils sont directement dirigés par les féticheurs”, ce qui fournira à Accra des arguments pour dénier avec véhémence toute valeur au traité signé par Nachtigal - mais en vain, on le sait, car Londres accepta le fait accompli sans trop protester.

De son côté, Heinrich Randad -un commerçant allemand d'Aného désigné par Nachtigal le 6 juillet comme consul provisoire, avec résidence à Lomé- se rendra, conformément aux ordres reçus, à Togoville le 11 juillet, pour y reconfirmer le traité signé le 5. Il y apprend que Mlapa *“est décédé depuis longtemps déjà”*. Mais cette disparition n'a pas d'importance politique, car la tradition permet aux notables du chef défunt de continuer à s'exprimer en son nom.

Récemment, P. Sebald a retrouvé dans le “Grand livre” des Lawson une lettre du clan Agbodjan d'août 1884 contestant non pas l'existence du feu Mlapa, mais sa légitimité : il n'aurait pas été originaire de Togoville mais de Ségbé, près d'Adidogomé (donc dans l'aire Nyigblin, où le dieu, on l'a dit, pouvait choisir comme il le voulait ses serviteurs). L'affaire paraît tranchée : Mlapa a existé, mais sans que l'on puisse savoir quelle était sa fonction exacte dans la mystérieuse hiérarchie politico-religieuse des villages de Togo. Les Allemands éprouaient le besoin, pour la dignité de leur traité, de prendre pour signataire un roi, ou, du moins, son envoyé. On leur en a fourni un ; peu importait qui...

La seule certitude, c'est que les autorités légitimes de la région, tout comme les commerçants africains associés aux factoreries allemandes, ont demandé de leur plein gré ce protectorat, contre le danger très immédiat qu'avait représenté la menace anglaise, incarnée par Firminger dix jours plus tôt. La volonté de la population (et les intérêts des commerçants, noirs comme blancs) avait donc rencontré le désir de Nachtigal d'obtenir enfin un résultat⁽¹⁾, fut-ce en dehors de ses instructions : le hasard avait bien fait les choses...

(1) Il avait, quinze jours plus tôt, essuyé un échec en Guinée.

La protection de l'empire allemand était ainsi accordée au “*pays du roi de Togo*”, qui devint immédiatement, dans le rapport expédié dès le 9 juillet à Bismarck “*le Togo*” (*Togoland*).

Le nouveau-né, encore bien modeste, mettra deux ans à fixer son assise territoriale sur la côte, et près de quinze (la moitié de la durée de la “*période coloniale allemande*”) à délimiter ses frontières et ses lignes de force dans l'intérieur. Mais ceci est une autre histoire..

CONCLUSION

A la fin de ce travail, nécessairement provisoire parce que bien des recherches sont encore en cours, un certain nombre d'évidences se dégagent, et d'abord celle d'une lente émergence de formes de pouvoir de plus en plus centralisées, moins sous l'effet d'un dynamisme interne des sociétés que sous celui d'impacts -pacifiques ou violents- venus de l'extérieur.

Les résultats des travaux archéologiques menés à ce jour sur le terrain ont démontré l'ancienneté de l'occupation humaine au Togo. Sur ce peuplement ancien, qui remonte au moins au Néolithique, sont venues se surimposer des vagues d'immigrants en provenance d'horizons divers, certaines depuis si longtemps qu'elles en ont perdu le souvenir. Dans la partie méridionale, un groupe d'origine probablement yorouba vint ainsi se fusionner, sans doute dès le XI^e siècle, avec les peuplements alou et azanou préexistants, donnant naissance au peuple ajatado, matrice dont dérive l'essentiel du peuplement actuel du Sud-Togo. Mais, au XVI^e siècle, l'échec du pouvoir autoritaire à Notsé va éparpiller le monde éwé en petites communautés farouchement indépendantes. Dans la partie septentrionale, Gourma, Mossi et Mamproussi imposèrent aux sociétés acéphales du bassin de l'Oti un embryon de pouvoir étatique. Dans le même temps, l'aire "lama", relativement à l'écart de ces courants, maintient longtemps son mode de vie égalitaire et libre.

A partir du XVII^e siècle, le changement se fait plus rapide : l'intrusion européenne, avec la traite négrière, entraîna des conséquences d'une ampleur incalculable sur les sociétés des côtes africaines. Des désordres engendrés par ce commerce fondé sur la violence, découlent de nombreuses crises politiques, débouchant sur l'immigration d'autres groupes vers l'actuel Togo : Guin, Adangbé, Kpessi, Anyanga, Fon-Mahi, Ifè... Les peuples du littoral s'ouvrent de plus en plus au monde extérieur, conjugant dynamisme et instabilité chronique. Au centre et au nord, la mise en place des routes caravanières de la cola et du sel entraîne une

nouvelle organisation de l'espace. La pénétration des commerçants musulmans, des conquérants anoufom et des clans politiques Mola permet la structuration plus ou moins poussée de chefferies et de royaumes, dont celui du Tchaoudjo, qui paraît promis au plus grand avenir, c'est-à-dire à la capacité de s'imposer par la force à ses voisins.

Les liens entre les diverses régions du Togo, d'abord pratiquement nuls, se resserraient ainsi progressivement sous l'effet du commerce et des migrations.

Bien sûr, les événements qui se déroulèrent à partir de 1880, sur la côte, à Aného et à Lomé, n'avaient *a priori* aucune conséquence directe pour les peuples de l'intérieur. Mais, on le sait, le destin en décida autrement...

*
* *

Au total, le "Togo, terre de refuge", comme cela a été beaucoup dit ? C'est là une vision bien trop schématique. Le territoire togolais, comme tous les autres à travers le monde, a connu une évolution historique complexe : au peuplement qui se dit autochtone parce qu'il a perdu la mémoire de ses origines, sont venus s'ajouter, au fil des siècles et au gré des événements, des commerçants paisibles, des peuples militairement faibles refoulés par leurs agresseurs, et aussi des guerriers qui ont su imposer leur autorité. Ce sont donc ces facteurs exogènes qui ont progressivement poussé des populations qui vivaient en symbiose stable avec leur milieu naturel, en équilibre social sans conflits internes, à entrer dans une histoire où s'affrontent des regroupements territoriaux, avec des structures sociales de plus en plus diversifiées et hiérarchisées. Mais le progrès des États est-il vraiment celui du bonheur des peuples ?

Plusieurs leçons se dégagent clairement de cette histoire des Togolais : il n'y a pas, il n'y a jamais eu de peuple ethniquement "pur". Chacun des groupes a été constitué (qu'il en ait gardé le souvenir ou non) par des apports successifs qui se sont fondus plus ou moins totalement dans une nouvelle identité. Qu'elles se soient choisies ou simplement tolérées, ces communautés juxtaposées ont appris à vivre ensemble, presque toujours pacifiquement, quelles qu'aient pu être leurs différences initiales.

Pour les gens qui sont devenus les peuples du Togo, celui-ci a donc été, avant tout, un espace de liberté.

Amenés à s'organiser autour d'un pouvoir plus ou moins centralisé, les peuples togolais ont su mettre au point -par réajustements progressifs et non par des "constitutions" formelles- des systèmes politiques remarquablement agencés, où les pouvoirs des uns et des autres s'équilibraient mutuellement et prévenaient les risques de tyrannie.

Cohabitation pacifique, liberté, tolérance, équilibre, harmonie politique... N'y a-t-il pas là bien des leçons qui pourraient encore avoir leur valeur dans l'avenir ?

BIBLIOGRAPHIE

I - DOCUMENTS D'ARCHIVES

1) - TOGO

- ANT 2. 2APA Dapango. Rapport de Jean Maillet, adjoint au commandant de Cercle de Mango, sur sa tournée en pays moba du 30 juin au 7 juillet 1930.

- Archives de la famille Lawson, Aného :

* "Grand livre de Lolame" (correspondances de 1845 à 1887).

* Documents, correspondance, divers (XIX^e siècle).

- Archives Kponton, Lomé. Documents divers.

2) - BENIN

- Archives de la famille de Souza. Extrait de "*Dos quadros da historia da Costa Africa*" (Histoire du *chacha* Francisco Félix de Souza).

3) - GHANA

- National Archives of Ghana, Accra

* Série Adm (Administration)

* Série MFA (Ministry of Foreign Affairs)

- Balme Library. Université du Ghana, Legon.

* *Furley Collection* : sélection de documents d'archives anglaises, danoises et hollandaises concernant la Côte de l'Or (et la Côte des Esclaves en partie) : N1, 36-38, 40, 48, 52-56, 63, 106 : 1610-1794.

4) - ESPAGNE

- Bibliothèque nationale, Madrid : imprimé n° 3/63664 : *Espejo mystico*, 1672.

5) - FRANCE

- Archives nationales, Paris.

C6/1, 25-27, 29 : *Sénégal ancien* : Mémoires et documents divers sur le Commerce à la Côte de Guinée au cours du XVIII^e siècle.

- Archives nationales/section Outre-Mer, Aix-en-Provence

* Dahomey, carton IV, dossier 2a : Etablissements français du Golfe de Bénin, Grand-Popo et Agoué. Traité de protectorat avec les Ouatchi (Tohoun) .

* Série géographique Cameroun- Togo, XIII.

- Archives du Ministère des Affaires étrangères, Paris

* Correspondances politiques (avec l'Allemagne, l'Angleterre, ...)

* Mémoires et Documents, Série Afrique.

- Archives départementales de la Charente-Maritime, la Rochelle.

* B 5729 : Procès-verbaux du Phoénix, 30 mars 1738.

* Archives 282 : *Journal de bord du Roy Dahomet 1772-1774* (Bibliothèque municipale de la Rochelle).

Voir aussi : **GRENIÉ P.**, 1978 (éd) : *La Rochelle et la traite des Noirs*. La Rochelle : Centre Départemental de Documentation Pédagogique (Sélection de documents d'archives pour l'étude de la traite négrière de la Rochelle).

6) - GRANDE-BRETAGNE

- Admiralty Records (1796-1816), Londres

- Boldeian Library, Oxford : *Rawlinson Collection*, Ns 745-747 :

Correspondance entre Cape-Coast et les établissements anglais du Golfe de Guinée 1681-1699.

- Public Record Office, Kew Gardens, Londres

* Colonial Office, CO 96 et 879

* Foreign Office, FO 403

* African Compagnies, T 70 (1678-1820)

7) - HOLLANDE

- Algemeen Rijksarchief, La Haye

Les archives concernant la Côte de Guinée sont divisées en deux parties :

- * Documents de la *WIC* : correspondance, documents, instructions, divers : (1621-1791).
- * Documents de la *NBKG* : *Het Archief van der Nederlandsche Rezittingen ter Kuste van Guinea* (Archives des possessions néerlandaises de la Côte de Guinée).

La totalité des documents consultés est consignée dans : **VAN DANTZIG A.**, 1978 : *The Dutch and the Guinea Coast 1674-1742*. Accra, GAAS, 375 p.

8) - DANEMARK

- Rigsarkiv (RA), Copenhague

- * *VGK* : *Vestindisk-guineiske Kompagnie* (Compagnie des Indes Occidentales de Guinée) 1671-1754. Correspondance, documents divers.
- * *Gtk* : *Generaltoldkammer*. Correspondance commerciale 1760-1816 *Guineiske Sager og Akystykker* 1765-1802.
- * *GK* : *Guineisk Kompagnie* (Compagnie de Guinée, encore dénommée Compagnie Bargum ou Société pour la traite des Noirs) 1765-1777. *Kystdokumenter* 1767-1778.

Pour plus de détails sur les archives danoises, consulter :

REINDORF J., 1980 : *Scandinavians in Africa. Guide to materials relating to Ghana in the danish national Archives*. Oslo, Universitetsforlaget, 140 p.

9) - ALLEMAGNE

- Reichkolonialamt, Potsdam (Bundesarchiv, Abteilungen Postdam)

- Staatsbibliothek Preussischer Kulturbesitz, Berlin

- * Weissbush 1885
- * Fonds Natchigal

II - OUVRAGES

- ADAMS J., 1823 : *From Cape Palmas to rio Congo*. Londres.
- ADJIOU K., 1987 : *Les exploitations agricoles comme reflet d'une société en changement : Ngam-ngam, Tchokossi et Moba-Gourma de Mango*. Thèse de doctorat de III^e cycle, Paris, 404 p.
- AGBANON II, 1934, 1982, 1991 : *Histoire de Petit-Popo et du royaume guin* (préface et annotations de N. L. GAYIBOR). 1^{ère} éd. 1934 ; 2^{ème} éd. 1982, Lomé, UB, 162 p ; 3^{ème} éd. Lomé, Haho et Karthala, Collection "Les Chroniques anciennes du Togo", n° 2, 208 p.
- AGBETIAFA K., 1985 : *Les ancêtres et nous, analyse de la pensée religieuse des Bê de la commune de Lomé*. Lomé, NEA, 96 p.
- AGBO C., 1970 : Numération en idiome "Mina" ou "Ghen" et ses semblables ; in *ED*, Nouvelle Série, 16.
- AGIER M., 1983 : *Commerce et sociabilité, les négociants soudanais du quartier zongo de Lomé (Togo)*. Paris, ORSTOM, 317 p.
- AGOUDA A., 1991 : *Monographie du canton de Tchitchao*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 177 p.
- AGUIGAH A. D., 1981 : *Le site de Notsé : Problématique de son importance historique des premiers résultats archéologiques*. Mémoire de maîtrise d'archéologie, Paris I, 125 p.
- AGUIGAH A. D., 1984 : *Le site de Notsé : Contribution à l'archéologie du Togo*. Thèse de III^e cycle, Paris-Sorbonne, 482 p. + illustrations.
- AGUIGAH A. D., 1995 : *Pavements et terres damées dans les régions du Golfe du Bénin : enquête archéologique et historique*. Thèse de doctorat nouveau régime, Paris I, 2 vol., 856 p.
- AGUIGAH A. D., DROUET J. J., 1990 : *Les principaux sites archéologiques du Nord-Togo*. Rapport de mission, 10 p.

- AHADJI A. V.**, 1984 : *Relations commerciales entre l'Allemagne et le Togo (1680-1914)*. Lomé, UB/INSE, 71 p.
- AHIANYO-AKAKPO A.**, 1971 : *Histoire des Adangbe*. Lomé, INRS, 76 p.
- ALBECA A. (d')**, 1895 : Voyage au pays des Eoués ; in *Le Tour du Monde* ; 8-11.
- ALI N.**, 1976 : *La formation territoriale du Togo*. Thèse de doctorat de IIIe cycle, Paris I, 2 tomes, 633 p.
- AMENUMEY D. E. K.**, 1964 : *The Ewe people and the coming of european rule 1850-1914*. M.A. thesis, London.
- AMONA K. O.**, 1990 : *Contact colonial et mutations socio-économiques des peuples du Togo : cas des Akébou*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 110 p.
- APALOO Y. S.**, 1988 : *Contribution à l'histoire des Ewé-Avéawo. Etude monographique sur Kévé*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé.
- APOUDJAK W.**, 1988 : *Le pays Tchamba, des origines à l'Indépendance*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 190 p.
- ASMIS R.**, 1912 : *Die Stammesrechte des Bezirkes S. Mangu*. ZVR XXVII, pp. 71-134, trad. R. Cornevin.
- ASSOGBA M.**, 1987 : *Etudes togolaises de population : perspectives de la population togolaise 1971-2006*. URD, 56 p.
- ATKINS J.**, 1735 : *A voyage to Guinea, Brasil and the West Indies*. Londres, C. Ward and R. Chandler, 19-265 p.
- ATTIGNON H.**, 1964 : *Géographie du Togo*. Lomé, 90 p.
- BADANZO Y. B.**, 1995 : *Le cercle de Mango dans l'entre deux guerres 1920-1939*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 119 p.
- BALMER W. T.**, 1925 : *A history of the Akan peoples of the Gold Coast*. New-York, Negro universities press, 208 p.
- BANNA I. M.**, 1989 : *Contribution à l'Histoire des Temba (Kotokoli) : histoire de la chefferie Mola de K'gbafilu*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 104 p.

- BARBIER J. C.**, 1983-1988 : *Histoire régionale du centre du Togo*. Lomé, UB et ORSTOM, 145 p.
- BARBIER J. C.**, 1987 : *Esquisse de la chefferie coutumière ; in chieftaincy and the state in Africa ; Journal of legal pluralism and Unofficial Law* n° 25 et 26.
- BARBIER J. C.**, 1988 : *De la chefferie de Kassélem à l'agglomération de Tchamba*. Inédit, 90 p.
- BARBIER J. C.**, 1990 : *Ssola, Solla, et Sola au Nord-Est du pays Kabiyè. Quelques précisions sur les populations méconnues du Togo*. Rapport de mission 2, 3, 4 février 1990.
- BARBIER J. C., KLEIN B.**, 1995 : *Sokodé, ville multicentree du Nord-Togo*. Paris, ORSTOM, Collection Petits atlas urbains, 135 p.
- BARBIER J. C.**, 1996 : Entre unité mythique et pluralité des souches : l'exemple des Bédédé, population des plateaux de l'Ouest-togolais, in RICHIR C., 1996 : *Aspects ethnobiologiques en pays adélé*, Bordeaux, pp. 11-19
- BARBOT J.**, 1792 : *A description of the coasts of North and South Guinea...* Londres, Henry I urtot and John Osborn, 668 p.
- BARROS Ph. (de)**, 1985 : *The Bassar : Large scale iron producers of West African savana*. Ph.D., University of California, Los Angeles.
- BAUMANN H., WESTERMANN D.** 1948, 1962 : *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*. Paris, Payot, 606 p.
- BERBAIN S.**, 1942 : *Le comptoir français de Juda (Ouidah) au XVIIIè siècle*. Dakar, Mémoires de l'IFAN, n°3, 1942, 127 p.
- BERTHO J. (RP)**, 1944 : Pierres d'aigry, d'accori ou de Popo ; in *NA*, 24, pp. 1-2.
- BERTHO J. (RP)**, 1946 : Adja-Tado. Races et langues du Bas-Dahomey et du Bas-Togo ; in *Grands Lacs - Revue générale des Missions d'Afrique*. Namur, 10-11-12 (nouvelle série 88-89-90), pp. 57-59.
- BERTHO J. (RP)**, 1949 : Langues voltaïques du Nord-Togo et du Nord-Dahomey, in *NA*.

- BERTHO J. (RP)**, 1952 : Races et langues du Bas-Dahomey et du Bas-Togo, in *NA*.
- BINGER (cap.)**, 1892 : *Du Niger au Golfe de Guinée*. Paris, Hachette, 416 p.
- BIOERN A. R.**, 1797-1798 : *Beretning 1788 om de danske Forter og Negerrier ; Nogle Bidrag til Kundskab om den Danske strækning pa Guinea Kysten*. Copenhagen, Thaarups Archiv. for politik, III, pp. 193-230.
- BOLD E. L. N.**, 1822 : *The merchants and mariners' african guide : containing an accurate description of the coasts, bays, harbours and adjacent islands of West Africa*. Londres, J. W. Norris and Co., 113 p.
- BOWDICH T. E.**, 1819 : *Mission from Cape-Coast Castle to Ashantee*. London. Edition française : *Voyage dans le pays d'Ashantie*. Paris, Librairie Gide et Fils, 527 p.
- BOUCHE P.**, 1895 : *Sept ans en Afrique Occidentale. La Côte des Esclaves et le Dahomey*. Paris, Plon, 405 p.
- BOUET-WILLAUMEZ E.**, 1848, 1978 : *Commerce et traite des noirs aux côtes occidentales d'Afrique*. Paris, 230 p.
- BOSMAN W.**, 1704, 1705, 1967 : *A new and accurate description of the coast of Guinea*. (Utrecht, 1704). London : Frank Cass, 577 p. Edition française : *Voyage de Guinée, contenant une description nouvelle et très exacte de cette côte où l'on trouve et où l'on trafique l'or, les dents d'éléphants et les esclaves*. Utrecht, Schouten, 520 p.
- BOXER C. R.**, 1969 : *The Portuguese seaborne Empire 1415-1825*. Londres, Hutchinson, 426 p.
- BRASIO A. (RP)**, 1953 : *Monumenta Missionaria Africana. Africa Occidental (1532-1569)*. Vol. II. Lisbonne, Agencia Geral do Ultramar, 594 p.
- BROKENSHA D.**, 1966 : *Social change at Larteh, Ghana*. Oxford University Press, 166 p.
- COEZ (It.)** : *L'occupation de Mango*. Inédit (sans date).
- CAPO H. C.**, 1983 : Le gbe est une langue unique ; in *Africa*, 53, 2, pp. 47-57.

- CAPO H. C., 1986, 1988 : *Renaissance du gbe*. Lomé, UB (INSE)/Hambourg, Buske. 239 p.
- CAPRON J., 1965 : *Anthropologie économique des populations bwa (Mali - Haute-Volta)*. Paris, CNRS, et Ouagadougou, CVRS.
- CORNEVIN R., 1950 : Avec le lieutenant Plehn à la recherche d'un cercle du Moyen-Togo ; in *ED*, IV, pp. 43-60.
- CORNEVIN R., 1962 : *Les Bassari du Nord-Togo*. Paris, Berger-Levrault, 156 p.
- CORNEVIN R., 1964a : Contribution à l'étude des populations parlant des langues gouang au Togo et au Dahomey ; in *JAL*, 3.
- CORNEVIN R., 1964b : A propos des Kotocoli du Moyen-Togo ; in *NA*, p. 101.
- CORNEVIN R., 1969a : Trois îlots linguistiques au Moyen-Dahomey ; in *BIFAN*, XIII.
- CORNEVIN R., 1969b : Le canton de Kpessi ; in *BESB*, Lomé, n° 8, 105 p.
- CORNEVIN R., 1972 : Les dynasties Tyokossi de Sansanné Mango ; in *AEL*, Lomé, t 1, p. 9-23.
- CORNEVIN R., 1973 : *Le Togo*. Paris, PUF - Que-sais-je ?, 128 p.
- CORNEVIN R., 1981 : *La République Populaire du Bénin, des origines dahoméennes à nos jours*. Paris, Ed. Maisonneuve-et-Larose, 584 p.
- CORNEVIN R., 1988 : *Le Togo : des origines à nos jours*, Paris. Académie des Sciences d'Outre-Mer, 556 p.
- CORMINBOEUF C., 1978 : *Le jeu de l'identité et de la différence : le cas d'Esse-Sogbedji. Mini-diaspora adangmé dans le Sud-Est du Togo*. Thèse de III^e cycle, Paris.
- CORTESAO A., TEIXEIRA DA MOTA A. (éd.), 1960 : *Portugaliae Monumenta Cartographica*. Lisbonne, 6 volumes.
- CROOKS, J. J., 1923, 1973 : *Records relating to the Gold Coast settlements from 1750 to 1874*. Rééd., Londres, Frank Cass, 557 p.

- CURTIN P. D.**, 1969 : *The Atlantic slave trade. A census.* Madison, The University of Wisconsin Press, 338 p.
- DAAKU K. Y.**, 1970 : *Trade and politics on the Gold Coast 1600 to 1720.* Oxford, Clarendon Press, 219 p.
- DAHON M.**, 1989 : *Lonfo ou l'histoire du noyau ancien du peuplement akébou.* Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé.
- DALZEL A.**, 1793, 1967 : *The History of Dahomy. An inland Kingdom of Africa.* Rééd., Londres, Frank Cass, 230 p.
- DAPPER O.**, 1687 : *Description de l'Afrique.* Amsterdam, Wolfgang, 534 p.
- DAREL P.**, 1963 : *Navires et marchandises dans les ports de Rouen et du Havre au XVIIIè siècle.* Paris, SEVPEN.
- DAVIDSON B.**, 1965 : *Mère Afrique.* Paris, PUF, 284 p.
- DAVIES O.**, 1957 : The old stone-age between the Volta and the Niger ; in *BIFAN*, n° 3 & 4.
- DAVIES O.**, 1967 : *West Africa before the Europeans.* London, Methuen.
- DAVIES K. G.**, 1970 : *The Royal African Company.* New-York, Atheneum, 390 p.
- DEBIEN G.**, 1974 : *Les esclaves aux Antilles françaises.* Basse-Terre et Fort-de-France, Société d'Histoire, 530 p.
- DEBRUNNER H.**, 1965 : *A Church between Colonial Powers.* Londres, Lutterworth Press, 368 p.
- DEBRUNNER H.**, 1968 : Notes sur les peuples témoins du Togo ; in *BESB*, n° 10,11,12.
- DELAFOSSE M.**, 1912, 1972 : *Haut-Sénégal-Niger.* Paris, Larose, tome 1.
- DELORD P. J.**, 1961 : Les paysans Kabrè du Nord-Togo de Frobenius ; notes et commentaires ; in *Le Monde non chrétien*, n° 59-60.
- DESRIBES A.**, 1877 : *L'évangile au Dahomey et à la Côte des Esclaves.* Clermont-Ferrand, Imprimerie centrale, 502 p.

- DELVAL R.**, 1980 : *Les Musulmans au Togo*. Paris, CHEAM, 335 p.
- DEVISSE J.**, 1987 : *Archéologie au Togo, Rapport de Mission*, Paris, ACCT, 1985.
- Direction Générale du Plan et du Développement**, 1988 : *Atlas du Développement Régional du Togo*, 207 p.
- DOERING H.G. (von)**, 1895 : *Voyage dans le centre du Togo à partir de la Station de Bismarckburg, 1893-1895. M.F.G.D.S., VIII* ; trad. Schäfer, P. et Barbier, J. C., Lomé, ORSTOM (inédit).
- DOSSE A.**, 1994 : *Histoire d'une théocratie : Togoville des origines à 1914*. Lomé, Presses de l'UB, Collection "Patrimoines", n° 4 ; pp. 11-102.
- DRAMANI I.**, 1981 : Routes de commerce et mise en place des populations du Bénin actuel ; in : *Mélanges en hommage à R. Mauny* ; Paris, SFHOM, pp. 655-672.
- DU CASSE A.**, 1948 : *Les Négriers ou le trafic des esclaves*. Paris, Hachette. 253 p.
- DUGAST S.**, 1988 : Dénominations économiques versus fondements symboliques de la chefferie de Bassar ; in *CEA*, 110, XXVIII (12), pp. 265-280.
- DUNCAN J.**, 1847 : *Travels in Western Africa in 1845 and 1846*. Londres, Richard Bentley, 2 volumes.
- DUNGLAS E.**, 1945 : Les Ashanti au Dahomey ; in *NA*, pp. 8-9.
- DUPUIS J.**, 1824, 1966 : *Journal of a residence in Ahantee*. Rééd., Londres, Frank Cass, 264 p.
- Economie et Société togolaises : Chiffres, tendances et perspectives*. Cahier 1991, Lomé, INRS.
- EIWANGER J., KUEVI D.**, 1992 : Recherches archéologiques au Togo : étude préliminaire ; in : *Beiträge zur Allgemeinen und Vergleichenden Archäologie*. Vol. 12, pp. 155-175.
- ELBEE, Sieur (d')**, 1671 : *Journal du voyage du Sieur d'Elbée... en l'année 1669 et la présente, avec la description particulière du royaume d'Ardres*. Paris, Clouzier, 2 volumes.

- EL BEKRI**, 1068 : Masalik... ; in CUOQ J. 1975 : *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^e au XVI^e siècle*. Paris, CNRS, 493 p.
- ENJALBERT H.**, 1956 : Paysans noirs, les Kabrès du Nord-Togo ; in *Cahiers d'outre-mer*, n° 34, avril-juin, pp. 137-180.
- FAGE J. D.**, 1958, 1965, 1978 : *An Atlas of African history*. Londres, Ewd. Arnold.
- FAGE J. D. (ed)**, 1959 : A new check list of the forts and castles of Ghana ; in *THSG*, IV, 1 ; pp. 57-67.
- FAGE J. D.**, 1962 : Some remarks on beads and trade in Lower Guinea in the sixteenth and seventeenth centuries ; in *JAH*, II (2), pp. 343-347.
- FORBES F. E.**, 1851, 1966 : *Dahomey and Dahomans*. Londres, Frank Cass, 2 volumes.
- FREEMAN Th-B.**, 1884, 1968 : *Journal of various visits to the kingdoms of Ashanti, Aku and Dahomi*. Rééd. Londres, Frank Cass, 298 p.
- FROBENIUS L.**, 1913 : *Und Africa Sprach*, T. 3 : *Unter den Unsträflichen Aethiopen* [Peuples du Togo : pp. 307-489] ; traduit dans *Le Monde non chrétien* 1971, 59-60, pp. 101-172, avec notes et commentaires de J. Delord.
- FROELICH J.C.**, 1949 : Les sociétés d'initiation chez les Moba et les Gourma du Nord-Togo ; in *JSA*, 41 p.
- FROELICH J.C.**, 1954 : *La tribu Konkomba du Nord-Togo*. Dakar, IFAN, 253 p.
- FROELICH J.C.**, 1963 : *Les populations du Nord-Togo*. Paris, PUF, 199 p.
- FROELICH J.C.**, 1968 : *Les montagnards "paléonigritiques"*. Paris, Ed. Berger-Levrault, 268 p.
- GAYIBOR N. L.**, 1975 : *Migrations - Société - Civilisation : Les Ewé du Sud-Togo*. Thèse de doctorat de III^e cycle, Université de Paris I ; 2 tomes, 600 p.
- GAYIBOR N. L.**, 1976 : Les origines du royaume de Glidji ; in *AUB (série Lettres)*, n°3, pp. 75-102.

- GAYIBOR N. L.**, 1983 : *Ofori Bembeneen, alias Foli Bébé, fondateur du royaume de Glidji*. Lomé, INSE/UB, 60 p.
- GAYIBOR N. L.**, **LIGIER, F.**, 1983 : *Foli Bébé ou l'épopée des Gâ du Togo*. Abidjan, NEA, 146 p.
- GAYIBOR N. L.**, 1983 : *Peuples et Royaumes du Golfe du Bénin*. Lomé, INSE/UB, Didactiques, n°1, 75 p.
- GAYIBOR N. L.**, 1983 : Agokoli et la dispersion des Ewé de Notsè ; in MEDEIROS, F. (de) : *Peuples du Golfe du Bénin*. Paris, Karthala - CRA, pp. 21-34.
- GAYIBOR N. L.**, 1984 : Quelques éléments de polémologie en pays Ewé ; in *Culture et Développement*, tome 16, 3-4, numéro spécial sur les guerres africaines.
- GAYIBOR N. L.**, 1985 : *L'aire culturelle ajatado des origines à la fin du XVIIIè siècle*. Thèse de doctorat d'Etat, Paris I-Sorbonne, 3 vol., 1305 p.
- GAYIBOR N. L.**, 1986 : Ecologie et Histoire : Les origines de la savane du Bénin ; in *CEA*, 101 - 102, XXVI-1-2, pp. 13-41.
- GAYIBOR N. L.**, 1988 : Les villes négrières de la Côte des Esclaves au XVIIè siècle ; in : *Processus d'urbanisation et composantes sociales de la ville en Afrique*. Paris, L'Harmattan, tome 1, pp. 50-58.
- GAYIBOR N. L.**, 1989 : Le remodelage des traditions historiques : la légende d'Agokoli, roi de Notsè ; in PERROT CL-H. : *Sources orales de l'Histoire de l'Afrique*. Paris, CNRS, pp. 209-214.
- GAYIBOR N. L.**, 1990a : Rôle et importance des *Tashinon* (dignitaires) au sein de la société aja (Togo) ; in *AJS, UB*, 2 (1), Lomé, pp. 77-90.
- GAYIBOR N. L.**, 1990b : Toponymie et toponymes anciens de la Côte des Esclaves ; in : *Toponymie historique et glossonymes actuels de l'ancienne Côte des Esclaves (XVè-XIXè siècles)*. Lomé, Presses de l'UB, 142 p.
- GAYIBOR N. L.**, 1991 : *Le Genyi. Un royaume oublié de la Côte de Guinée au temps de la traite des Noirs*. Lomé, Haho et Karthala, 321 p.
- GAYIBOR N. L.**, 1991 : Kpoyizu ou la fin d'une époque ; in *AUB, série Lettres*, tome XI, pp 25-41.

- GAYIBOR N. L.**, 1992 : *Les peuples du Sud-Togo*. Lomé, Presses de l'UB, 80 p.
- GAYIBOR N. L.**, 1992 : *Traditions historiques du Bas-Togo*. Niamey, CELHTO, Collection Etudes, n°1, 299 p.
- GAYIBOR N. L.**, 1994 : Les conflits politiques à Aného de 1821 à 1960 ; in *Cahiers du CRA-Paris, Sorbonne*, 8, pp. 195-237.
- GAYIBOR N. L.**, 1995 : Les Rois de Glidji (Togo) : une chronologie révisée ; in *History in Africa*, 22, pp. 197-222.
- GBAMA A.**, 1982 : *Etude monographique sur Ahépé des origines à 1914*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, Lomé/UB, 140 p.
- GBIKPI F.**, 1976, 1985 : *La chefferie dans la nation contemporaine*. Thèse de doctorat de III^e cycle, Paris.
- GNAMA T.**, 1992 : *Histoire des "Lamba" du canton de Kanté, des origines à la fin du mandat*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 141 p.
- GOUCHER C.**, 1985 : *The Iron Industry of Bassar Togo : an interdisciplinary investigation of Africa technological history*. Ph.D., University of California, Los Angeles.
- GRANDIN C.**, 1895 : *Le Dahomey*. Paris, 2 volumes.
- GREENE S.**, 1981 : *The Anlo-Ewe : their economy, society and external relations in the 18th century*. Ph.D, Evanston, Northwestern University, 469 p.
- GROVE J. M., JOHANSEN A. M.**, 1968 : The historical geography of the Volta region, Ghana, during the period of danish influence ; in *BIFAN*, T. XXX(4), série B, pp. 1374-1421.
- GUILMAIN-GAUTHIER C.**, 1996 : Le peuplement de l'Adélé, in RICHIR C., 1996 : *Aspects ethnologiques en pays adélé* (Togo), Bordeaux, pp. 53-84.
- GU-KONOU Y. et al.**, 1981 : *Atlas du Togo*. Paris, Editions Jeune Afrique, 63 p., 36 planches.
- HANSEN Thorkild**, 1990 : *La côte des esclaves* (traduit du danois par Jacqueline le Bras). Paris, Acte Sud, 347 p.

- HARTTER G., SPIETH J., DAEUBLE G.**, 1906 : *Ewegbalêhlêla fe sukufe IV* (Syllabaire éwé, quatrième année). Brême, Norddeutsche Missionsgesellschaft.
- HEINE B.**, 1968 : *Die Verbreitung und Gliederung der Togo restsprachen*, Berlin, Dietrich Reiner, 311 pages
- HUPFELD F.**, 1900 : Die Erschliessung des Kaburelands in Nord Togo ; in *Globus*, Bd 77. Traduction par R. Verdier dans Doc - CERK 1967.
- INIKORI J. E.**, 1979 : La traite négrière et les économies atlantiques de 1451 à 1870, pp. 58-91 ; in *La traite négrière du XV^e au XIX^e siècle*, UNESCO, 341 p.
- IROKO A. F.**, 1983 : Le marché d'esclaves de la cité lacustre de Ganvié sur la Côte des Esclaves aux XVIII^e-XIX^e siècles ; in *Le Mois en Afrique*, 213-214, pp. 143-155.
- IROKO A. F.**, 1984 : Notice historique sur les Kufalo yinma de l'Atacora ; in *le Mois en Afrique*, n° 221-222.
- ISERT P.E.**, 1793, 1989 : *Voyages en Guinée et dans les îles caraïbes en Amérique*. Paris, Maradan, 343 + 48 p. Rééd. (avec introduction et annotations de N.L. Gayibor), Paris, Karthala, 269 p.
- ISSAKA A. I.**, 1992 : *Commerce caravanier et peuplement : le cas du Didaure de Bafilo*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 215 p.
- IZARD M.**, 1970 : *Introduction à l'histoire des royaumes mossi*. Paris - Ouagadougou, Recherches Voltaïques, 12-13.
- IZARD M.**, 1985 : Les peuples et les royaumes de la Boucle du Niger et du Bassin des Volta du XII^e au XVI^e siècle ; in : **NIANE D.T.**, *Histoire générale de l'Afrique* T. IV, UNESCO/NEA, 811 p.
- JOHNSON S.**, 1921 : *The history of the Yorubas*. Londres, Routledge and Kegan Paul, 684 p.
- JOHNSON G. K.**, 1952 : Le cauri chez les Gê (Guin) ou Mina du Bas-Togo ; in *NA*, 53, pp. 20-21.
- JOHNSON M.**, 1966 : The ounce in the 18th century west african trade ; in *JAH*, VII, 2. pp.197-214.

- JOHNSON M.**, 1970 : The cowrie currencies of West Africa ; in *JAH*, XI, 1, pp. 17-49 ; 3, pp. 331-353.
- JOHNSON A. T.**, 1995 : *L'église méthodiste au Togo après 150 ans d'installation*. Lomé, 8 p. multigr.
- KAKOU C.**, 1980 : *Le peuple kabiyè dans la société togolaise : 1885-1940*. Thèse de doctorat de III^e cycle d'Histoire, Paris, 2 tomes, 429 p.
- KALOUS. M.**, 1979 : Akorite ? ; in *JAH*, 20 (1979), pp 203-217.
- KARMA B. W.** : *Lama Desi, un terroir du nord-Togo*. (Inédit) 174 p.
- KEA R. A.**, 1969 : Akwamu-Anlo relations, Ca 1750-1813 ; in *THSG*, X, pp. 29-63.
- KEA R. A.**, 1971 : Firearms and Warfare on the Gold Coast from the sixteenth to the nineteenth centuries ; in *JAH*, XII, 2., pp. 185-213.
- KEA R. A.**, 1974 : *Trade, state formation and Warfare on the Gold Coast, 1600-1826*. Ph.D., Londres, 446 p.
1982 : Repris sous le titre : *Settlements, Trade, and Politics in the Seventeenth-Century Gold Coast*. Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 475 p.
- KLOSE H.**, 1903 : Le peuple Bassar ; in *Globus*, Bd XXXIII n°20, pp. 309-341.
- KLOSE H.**, 1899, 1992 : *Le Togo sous drapeau allemand (1894-1897)*. Traduction et annotation Philippe David. Lomé, Iiaho et Karthala, collection "Les Chroniques anciennes du Togo", n° 3, 424 p.
- KPARAKI K.**, 1988 : *Contribution à l'histoire du peuplement du Togo : esquisse d'une histoire du peuple agnanga*. Mémoire de maîtrise en Histoire, Lomé, UB/FLESH, 144 p.
- KUEVI D. A.**, 1975 : Histoire et travail du fer chez les Bassar ; in *ET*, vol.12 ; pp. 22-43.
- KUEVI D. A.**, 1985 : *Recherches archéologiques dans le Canton d'Ahlon. Synthèse intermédiaire n°1*. Lomé, MENRS.
- KUEVID. A.**, 1989 : Vestiges et monuments anciens sur le plateau de Danyi, pp.

66-78 ; in : Kuévi, D., Aguigah, D. : *La pierre, la céramique et le fer révèlent le passé lointain des hommes du Togo*. Actes de la quinzième de l'archéologie togolaise, 118 p + illustrations.

KWAKUME H. (RP), 1948 : *Précis d'histoire du peuple éwé*. Lomé, IEP, 39 p.

LABARTHE P., 1803 : *Voyage à la Côte de Guinée, ou description des côtes d'Afrique, depuis le Cap Tagrin jusqu'au Cap de Lopez-Gonzalves*. Paris, Delray, 310 p.

LABAT J.B., 1730 : *Voyage du chevalier des Marchais en Guinée, aux îles voisines et à Cayenne, fait en 1725, 1726 et 1727*. Paris, Saugrin, 4 vol.

LABOURET H., RIVET P., 1929 : *Le royaume d'Arda et son évangélisation au XVIII^e siècle*. Paris, Institut d'ethnologie, 62 p.

LAFFITTE H., 1872 : *Le Dahomé. Souvenirs de voyage et de mission*. Tours, Alfred Mame et fils, 227 p.

LAFFITE J. (R.P.), 1876 : *Le pays des Nègres et la Côte des Esclaves*. Tours, Alfred Mame et fils, 238 p.

LAW R. C. C., 1985 : Trade and politics behind the Slave Coast ; The lagoon traffic and the rise of Lagos, 1500-1800 ; in *JAH*, 24, pp. 321-348.

LEVTZION N., 1968 : *Muslims and chiefs in West Africa*. Oxford, Clarendon Press.

LEVTZION N., 1988 : *Chronicles from Gonja*. Cambridge University Press, 258 p.

LOVEJOY P. E., 1980 : *Caravans of Kola. The Hausa Kola Trade, 1700-1900*. Zaria and Oxford, Oxford University Press.

MACAU J., 1973 : *La Guinée danoise*. Aix-en-Provence, IHPOM, 84 p.

MADIAGA Y. G., 1978 : *Le nord-Gurma précolonial*. Thèse de doctorat de III^e cycle, Paris, 651 p.

MAHMOUD K., 1964 : *Tarikh El Fettach*. Texte arabe, traduction O. Houdas et M. Delafosse, Paris, Adrien-Maisonneuve, 361 p.

MAMATTAH C. M. K., 1978 : *The Eves of West Africa*. Vol. 1 : *The Anlo-Eves and their immediate neighbours*. Accra, The Advent Press, 768 p.

- MANESSY G.**, 1969 : *Les langues gurunsi* ; Paris, *Bulletin de la SELAF*, 12613.
- MANESSY G.**, 1975 : *Les langues oti-volta* ; Paris, *SELAF* 15.
- MANNING P.**, 1979 : The slave trade in the Bight of Benin, pp. 107-141 ; in : GEMERY H.A., HOGENDORN J.S. (ed) : *The uncommon market. Essays in the economic history of the atlantic slave trade*. New-York, Academic Press, 448 p.
- MANNING P.**, 1982 : *Dahomey 1640-1940*. Cambridge et New-York, Cambridge University Press, 446 p.
- MANNING P.**, 1982 : *Slavery, colonialism and economic growth in Dahomey 1640-1940*. Cambridge et New-York, Cambridge University Press, 446 p.
- MARGUERAT Y.**, 1993 : *La naissance du Togo selon les documents de l'époque. Première partie : L'ombre de l'Angleterre*. Lomé, Haho et Karthala, collection "Les Chroniques Anciennes du Togo", n°4, 471 p.
- MARGUERAT Y.**, 1994 : La naissance d'une capitale africaine : Lomé ; in *RFHOM*, T. LXXXI, n° 302, pp: 71 à 95.
- MARMINONA A.**, 1990 : *Monographie du canton de Baga-Tenega*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 170 p.
- MARTINELLI B.**, 1982 : *Métallurgistes bassar*. Lomé, UB/INSF, Etudes et documents de sciences humaines, série A, n° 5.
- MASSU J. (It)**, 1935-1936 : *Rapport sur l'emploi du détachement de milice en pays konkomba*. Lomé.
- MAUNY R.**, L'Afrique tropicale, de la période pharaonique à l'arrivée des arabes ; in *Présence Africaine*, n° 52.
- MAUNY R.**, 1961 : *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen-Age d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie*. Dakar, Mémoires de l'IFAN, n°61, 588 p.
- MAURO F.**, 1960 : *Le Portugal et l'Atlantique au XVII^e siècle (1570-1670)*. Paris, EPHE/SEVPEN, 550 p.

- MEDEIROS F. (de), (éd.)** 1984 : *Peuples du Golfe du Bénin (Aja-Éwè)*. Paris, Karthala-CRA, 328 p.
- METTAS J.**, 1978 : *Répertoire des expéditions négrières françaises au XVIII^e siècle* ; T.1. Nantes-Paris, Société française d'histoire d'Outre-mer, 795 p.
- MERCIER P.**, 1968 : *Tradition, changement, histoire : "Les Somba" du Dahomey septentrional*. Paris, 538 p.
- MEYEROWITZ E. L. R.**, 1952, 1966 : *Akan traditions of origin*. Londres, Faber, 149 p.
- MISCHLICH A.**, 1950 : Journal de route du missionnaire ; in *ED*, III pp. 75-87.
- MONRAD H. C.**, 1824 : *Gemälde der Küste von Guinea*. Weimar, 388 p.
- MOULERO (RP)**, 1964 : Histoire des Wéménous ; in *ED*, 3, pp 51-76.
- NABE B.**, 1989 : *La SIP de Mango (1934-1958)*. Mémoire de maîtrise d'Histoire. UB/Lomé. 140 p.
- NANZOU S.**, 1992 : *Esquisse d'une histoire des Kuhama*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 109 p.
- NEWBURY C. W.**, 1961 : *The Western Slave Coast and its rulers*. Oxford, Clarendon Press, 234 p.
- NICOLE J.**, 1980 : *Phonologie et morphologie du Nawdem, parler de Niamtougou*. SIL, Lomé, 7 p.
- NICOUE D. S.**, 1988 : *Contribution à l'histoire et à l'anthropologie des Djossi*. Mémoire de maîtrise d'Histoire. UB/Lomé, 124 p.
- NORRIS R.**, 1789 : *Memoirs of the reign of Bassa Ahadee, King of Dahomey*. Londres, 184 p.
- NORRIS G.**, 1986 : Atakora mountains refugees ; in *Anthropos*, 81, pp. 109-136.
- NZEMEKE A. D.**, 1977 : The cowrie and the development of euro-african trade in Lagos 1851-1861, in *BIFAN*, 39 (3), série B, pp. 518-530.

- OLOUKPONA-YINNON P.**, 1985 : *Notre place au soleil ou l'Afrique des pangermanistes*. Lomé, Haho et Paris, L'Harmattan, 184 p.
- OUATTARA S.**, 1986 : *Les Anofwe de Côte d'Ivoire*. Thèse de doctorat de III^e cycle, Paris, 2 tomes, 429 et 736 p.
- OURO-DJERI A.**, 1989 : *Eléments de Polémologie en Pays Tem ; cas des Semassi de Paratao (1880)*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 111 p.
- PALMER H. R.**, 1909, 1928 : *The Kano chronicle*, Lagos, vol. III, pp. 97-132.
- PATOKIDEOU H. K.**, 1969 : *Les civilisations patriacales des Kabrè face aux programmes modernes de développement économique et social*. Thèse de doctorat de III^e cycle de sociologie, Abidjan, 306 p.
- PAUVERT J.C.**, 1960 : L'évolution politique des Ewé ; in *CEA*, 2, pp. 161-192.
- PAZZI R. (RP)**, 1979 : *Introduction à l'histoire de l'aire culturelle ajatado*. Lomé, INSE/UB. 323 p.
- PAZZI R. (RP)**, 1990 : Contribution à l'histoire de l'aire ajatado ; la rencontre avec les Portugais, de janvier à mai 1472 ; in GAYIBOR N. L. : *Toponymie historique et glossonymes actuels de l'ancienne Côte des Esclaves*. Lomé, Presses de l'UB, 142 p.
- PEDRALS D. (de)**, 1960 : *Voyage aux profondeurs de l'Afrique*.
- PEREIRA D. P.**, 1956 : *Esmeraldo de situ orbis (1506-1508)*. Traduction R. Mauny. Bissao.
- PERROT C. H., VAN DANTZIG A.**, 1994 : *Marie-Joseph Bonnat et les Ashanti. Journal (1869-1874)*. Paris, Edition de la Société des Africanistes, 671 p.
- PERSON Y.**, 1955 : Première esquisse du peuple Biyôbê, cercle de Djougou et de Lama-Kara ; in *BIFAN*, t. XVII.
- PERSON Y.**, 1956 : Brève note sur les Logba et leurs classes d'âge ; in *ED*, XVII, pp. 35-49.
- PERSON Y.**, 1970 : Le Soudan nigérien et la Guinée occidentale ; in Deschamps

H. : *Histoire générale de l'Afrique noire* ; tome 1. Paris, PUF. pp 271-304.

PERSON Y., 1971: Du Soudan nigérien à la côte atlantique ; in Deschamps H. : *Histoire générale de l'Afrique noire*, tome 2. Paris, PUF. pp. 85-121.

PERSON Y., 1975 : La toponymie ancienne de la côte entre la Volta et Lagos ; in *CEA*, 60, XV, pp.715-721.

PHILLIPS T. E., 1732 : *A journal of a voyage made in the Hannibal, 1693-1694* ; London, Churchill's collection of voyages, tome VI.

PLEHN, 1876 : voir CORNEVIN R., 1950.

POLANYI K., 1966 : Sortings and "ounce trade" in the west african slave trade ; in *JAH*, 5, 3, pp. 381-393.

POLANYI K., ROTSTEIN A., 1966 : *Dahomey and the slave trade : an analysis of an archaic economy*. Seattle, University of Washington Press, 204 p.

POSNANSKY M., 1982 : African archaeology comes of age ; in *World Archaeology*, n° 13.

POSNANSKY M. et BARROS Ph. (de), 1980 : *An Archaeological Reconnaissance of Togo, August 1979*. Rapport de la mission Posnansky. UCLA, Free Press, 382 p.

POSTMA J., 1970 : *The Dutch participation in the african slave trade : slaving on the Guinea Coast 1675-1895*. Ph D., Michigan State University, 281 p.

PREVOST A. F., 1746 : *Histoire générale des voyages*. Paris, F. Didot.

PROST (R.P.), Notes sur les Nawdem du Togo ; in : *BIFAN*, 28 (B),1/2, pp. 433-69.

REBAUD J., 1953 : *Note relative aux migrations des populations, à leur origine et à leur comportement démographique*. Lama-Kara, 2 p.

RECLUS E., 1887 : *Nouvelle géographie universelle* ; tome XII : *L'Afrique occidentale*. Paris, Hachette, 749 p.

- REINDORF C. C.**, 1895, 1966 : *The history of the Gold Coast and Asante. Based on traditions and historical facts comprising a period of more than three centuries from about 1500 to 1860.* Bâle, 315 p. Rééd. Accra, Ghana University Press, 351 p.
- RENAULT F., DAGET, S.**, 1980 : *La traite des esclaves en Afrique ; in Etudes Scientifiques*, 71 p.
- RICHARDSON D.**, 1975 : *Profitability in the Bristol-Liverpool slave trade ; in RFHOM*, 62, pp. 301-308.
- RICHIR C.**, 1996 (Textes réunis par) : *Aspects ethnobiologiques en pays adélé.* Bordeaux, 227 p. (édité par l'auteur).
- RINCHON D.**, 1929 : *La traite et l'esclavage des Congolais par les Européens.* Bruxelles, 306 p.
- RINCHON D.**, 1938 : *Le trafic négrier d'après les livres de commerce du capitaine gantois Pierre-Ignace-Lievin Van Alstein. L'organisation commerciale de la traite des Noirs.* Bruxelles, Paris, Nantes, 350 p.
- ROBERTSON G. A.**, 1819 : *Notes on Africa : particularly those parts which are situated between Cap Verd and the River Congo.* London, Sherwood, Neely and Jones.
- ROEMER F. L.**, 1760 : *Tilforladelig Efterretning om kystem Guinea.* Copenhague, 348 p.
 1769 : Version allemande : *Nachrichten von der Küste Guinea.* Leipzig.
 1965 : Extraits traduits en anglais par BERTELSEN, K. : *The Coast of Guinea. Part IV : African History, customs and the ways of life.* Legon, Institute of African Studies.
 1989 : Traduction française et annotations sous le titre de : *Le Golfe de Guinée 1700-1750* par DIGE-HESS, Paris, L'Harmattan, 237 p.
- ROUVEROY VAN NIEUWAAL E. (van)** : *A la recherche de la justice. Quelques aspects du droit et de la justice des Anufom à Mango.* Afrika Studien Centrum, Leiden, Pays-Bas, 168 p.
- RYDER A. F. C.**, 1980 : *The Benin Kingdom*, in : O. IKIME : *Groundwork of Nigerian History.* Ibadan, pp. 117-118, 460 p.
- SANDOVAL A. (de)**, 1627 : *Naturalieza, policia sagrada i profana, constumbres i ritos, disciplina i catechismo evangelico de todos Etiopes.* Séville.

- SAUVAGET C.**, 1981 : *Boua, village de Koudè, un terroir kabiyè (Togo-septentrional)*. Paris, ORSTOM, Coll. "Atlas des structures agraires au sud du Sahara", 86 p.
- SEBALD P.**, 1988 : *Togo 1884-1914. Eine Geschichte der deutschen "Musterkolonie" auf Grundlage amtlicher Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 792 p.
- SICRE (cap.)**, 1918 : *Monographie du cercle de Sokodé* ; reproduit dans Doc. CERK 1972, 131 p.
- SMITH W.**, 1744 : *A new voyage to Guinea*. Rééd. Londres, Frank Cass, 276 p.
- SOOU K.**, 1989 : *Monographie de Djamdè et Saoudè*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 187 p.
- SOUZA F. E. P (de)**, 1978 : *Enquête préliminaire sur l'histoire du village Adjahomè*. 3 p. multigr.
- SPIETH J.**, 1906 : *Die Ewestäme*. Berlin, D. Reimer, 962 p.
- SPRIGGE R. G. S.**, 1964 : Eweland's Adangbe. An inquiry into an oral tradition ; in *THSG*, vol. X, pp. 87-128.
- SUDSTRÖM L.**, 1965 : *The exchange economy of precolonial tropical Africa*. Londres, C. Hurst and Co., 261 p.
- SURGY A. (de)**, 1994 : *Le roi-prêtre des Evhe du Sud-Togo*. Lomé, Presses de l'UB, Collection "Patrimoines", n° 4, pp. 103-132.
- TAIT D.**, 1961 : *The Konkomba of northern Ghana*. Oxford University Press, 225 p.
- TAMEKLOE E. F.**, 1931 : *A brief history of Dagomba*. Accra (Inédit).
- TCHAM B.**, 1979 : *L'évolution de la région de la Kara des origines à 1958*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, Université de Reims, 153 p.
- TCHAM B.**, 1990 : Ethnonymie et histoire des origines : le cas des Kabiyè ; in *AJS, UB*, vol. I, pp. 56-76.
- TCHAM B.**, 1992 : *Les peuples du Nord-Togo*. Lomé, Presses de l'UB, 132 p.

- TCHAM B.**, 1992 : Pouvoir colonial allemand et structures politiques traditionnelles au Togo ; in *AUB*, série Lettres, tome XII ; pp. 113-133.
- TCHAM B.**, 1994 : Les peuples du bassin de l'Oti du XVIII^e s. au début du XX^e s. ; in *Cahiers du CRA*, n° 8, spécial Togo-Benin, pp. 169-193.
- TCHAM B.**, 1994 : Le pays Konkomba : l'impossible pacification (1896-1946), in : GAYIBOR N.L. (éd.) : *Les Togolais face à la colonisation*. Lomé, Presses de l'UB, pp. 151-211.
- UNESCO**, 1992 : *Histoire générale de l'Afrique* ; T1, T4. Paris, Jeune Afrique-Stock.
- VERDIER R.**, 1982 : *Le pays Kabiè, cité des dieux, cité des hommes*. Paris, Karthala, 216 p.
- VERGER P.**, 1964 : *Bahia and the West african coast trade (1549-1851)*. Ibadan, University Press, 39 p.
- VERGER P.**, 1968 : *Flux et reflux de la traite des nègres entre le Golfe de Bénin et Bahia de Todos os Santos du XVII^e au XIX^e siècle*. Paris, Mouton, 720 p.
- VERGER P.**, 1968 : Les côtes d'Afrique occidentale entre "Rio Volta" et "Rio Lagos"(1535-1773) ; in *JSA*, I pp.35-58.
- VIALETES I.**, 1980 : Quelques sites préhistoriques du nord du Togo ; in *NA*, n°168, pp. 85-92.
- VOOGT C. J.**, 1683 : *Die nieuwe groote lichtende Zee-fakkell*,... Amsterdam, Johannes van Keulen.
- WADJA B.** 1992 : *Les communautés métallurgistes de Bassar : le cas des Taapu*. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UB/Lomé, 110 p.
- WASUNGU P. A.**, 1976 : *Organisation sociale et politique des Nawdeba*. Thèse de doctorat de III^e cycle en Sociologie, Paris, 310 p.
- WELMAN C. W., OXON**, 1925 : *The native States of the Gold Coast. Part I : Peki*. Londres, Dawsons and Pall Mall, 46 p.
- WESTERMANN D.**, 1907 : *Grammatik der Ewe-Sprache*. Berlin, D. Reimer, 158 p.

- WESTERMANN D.**, 1930 : *A study of Ewe language*. Londres, Oxford University Press, 258 p.
- WESTERMANN D.** 1935 : *Die Glidji-Ewe in Sud-Togo*. Berlin, 332 p.
- WESTERMANN D.**, 1939 : *Die Ewe-Sprache in Togo*. Berlin, Walter de Gruyter, 95 p.
- WESTERMANN D.**, 1943 : Der Wortbau des Ewe ; in *Abhandlung der preussischen Akademie der Wissenschaft*, 9, Berlin, 23 p.
- WESTERMANN D., BRYAN M.A.**, 1952 : *The languages of West Africa*. Handbook of african languages, vol. 2., Oxford University Press, 216 p.
- WIEGRABE P.**, 1936 : *Eve Kristo hame nutinya (1847-1936)*. Brême, 64 p.
- WILKS I.**, 1957 : The rise of Akwamu empire 1650-1710 ; in *THSG*, II (2), pp. 99-136.
- WIKLS I.**, 1986 : *Chronicles from Gonja. A tradition of West African muslim historiography*. Cambridge University Press, 258 p.
- WOLF F.**, 1956 : Totémisme, liens communautaires et coutumes chez quelques groupes ethniques togolais ; in *ED*, XVII, pp 9-34.
- WYNDHAM H. A.**, 1935 : *The Atlantic slave trade and slavery*. Londres, Oxford University Press.
- YEGBE J. B.**, 1966 : *The Anlo and theirs neighbours 1850-1890*. Legon, Institute of African Studies, 190 p.
- ZACHARIAH K.C. et al.**, 1980 : *Togo : External and Internal Migration*. *World Bank Staff Working paper*. Washington, Banque mondiale, 186 p.
- ZECH J. (comte von)**, 1898 : Vermischte notizen über Togo und das Togo-hinterland : in *M.F.G.D.S.*
- ZECH J. (comte von)**, 1949 : Pays et Populations de la frontière nord-ouest du Togo ; trad. RP Neth ; in *ED*, II, p. 9-36.

ZÖLLER H., 1885, 1990 : *Le Togo en 1884 selon Hugo Zöller*. (1ère éd. : Berlin,) Lomé, Haho et Karthala, collection "Les Chroniques anciennes du Togo", n° 1, 216 p.

ZWERNEMANN J., 1977 : *Communications orales à propos de l'histoire des Moba (Togo)*. Afrika und übersee, Sprachen Kulturen, Bd LX, Heft 1/2, 86-116.

NOTE SUR LES ILLUSTRATIONS

Il est fort peu aisé, on s'en doute, de rassembler des illustrations originales (gravures, photographies) concernant les périodes traitées dans le présent ouvrage. Nous nous sommes donc servis de ce que nous avons pu trouver sur place ou dans les archives à l'extérieur du pays.

SOURCES DES ILLUSTRATIONS

Photo 1 : ONTT, cliché J. Ichay/SEPRODIS. Photo 2 : Cliché Ekadi. Photo 3 : ONTT, cliché J. Ichay/SEPRODIS. Fig. 1 : *abri Vialettes* ; cliché Eiwanger et Kuévi. Photo 4 : cliché A. Aguigah. Photo 5 : cliché Eiwanger, Kuévi. Photo 6 : cliché J.-C. Barbier. Photo 7 : inconnu. Photo 8 : cliché A. Aguigah. Photo 9 : cliché A. Aguigah ; Fig. 2 : A. Aguigah. Photo 10 et 11 : clichés A. Aguigah, Fig. 3 : A. Aguigah. Photo 12 : cliché B. Tcham. Photo 13 : cliché T. Kadanga. Photo 14 : CINEATO, cliché B.C.D. Anthony. Photo 15 : CINEATO, cliché E. Bedeh. Photo 16 : CINEATO, cliché B.C.D. Anthony. Photo 17 : CINEATO, cliché C. LAWSON. Photo 18 : ONTT, cliché J. Ichay/SEPRODIS. Photo 19 : CINEATO, cliché E. Bedeh. Photo 20 : ANT, fonds IFAN. Photo 21 : cliché Ajavon (Musée du Togo). Photo 22 : CINEATO, cliché E. Bedeh. Photo 23 : cliché M. Posnansky. Photo 24 : inconnu. Photo 25 : cliché N.L. Gayibor. Photo 26 : CINEATO, cliché C. Lawson. Photo 27 : CINEATO, cliché C. Lawson. Photo 28 : ANT. Photo 29 : cliché A. Acolatsé. Photo 30 : ANT, Fonds IFAN, cliché G. K. Johnson. Photo 31 : CINEATO, cliché C. Lawson. Photo 32 : cliché A. de Surgy. Photo 33 : cliché Agence Togo-Cameroun. Photo 34 : Musée de l'Homme (Paris). Photo 35 : gravure 1891, Dr Buckner. Photo 36 : CINEATO, cliché C. Lawson. Photo 37, 38, 39 : "100 Jahre Freundschaft Togo-Deutschland".

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Photo 1	: La plage à Gbodjomé	15
Photo 2	: Paysage de forêt dans le Kloto (la vallée de Ahlon-Bogo)	16
Photo 3	: La plaine de Niamtougou entre les collines de Kara et les monts de Défalé	18
Fig 1	: Industrie lithique (en silex) de Pana	47
Photo 4	: Polissoirs de Kpévou	49
Photo 5	: Peinture rupestre de Sogou	50
Photo 6	: Tuyères de Dapaong	52
Photo 7	: Fourneaux de Bassar	54
Photo 8	: Fourneau découvert en fouille à Kpéyi	55
Photo 9	: Tessons de poterie décorée de Tado	57
Fig. 2	: Pavement de Dakpodji	61
Photos 10 et 11	: Pavement en cours d'élaboration à Tchare	64
Fig. 3	: Enceinte de Notsé	67
Photo 12	: Nahori	98
Photo 13	: Un <i>tchotcho</i> du pays Kabiye	99
Photo 14	: Danseurs lamba de la région de Kantè	107
Photo 15	: Le <i>kondo</i>	110
Photo 16	: Cases rondes et cultures en terrasses en pays Kabiye	113
Photo 17	: La danse du feu <i>tibol</i> en pays Bassar	122
Photo 18	: "Tata" tamberma	133
Photo 19	: Danseurs nawdéba	139
Photo 20	: Danseurs konkomba	143
Photo 21	: Aja Kanoumabou, <i>anyigbafio</i> de Tado	169
Photo 22	: Danseurs éwé	175
Photo 23	: Vestiges de l'enceinte de Notsé	177
Photo 24	: Komedja, premier <i>yovofia</i> de Notsé	181
Photo 25	: Alidjinou, dernier <i>anyigbafia</i> de Notsé	183
Tableau 1	: Correspondance des diverses unités monétaires	232
Tableau 2	: Fluctuations des prix (en cauris)	235
Photo 26	: Prise de la pierre sacrée à Glidji-Kpodji	262
Photo 27	: Danseuses <i>adifo</i>	268
Photo 28	: Masque ifè de Kambolé	276
Photo 29	: Une caravane en transit à Sokodé au début du siècle	289
Photo 30	: Décor d'une devanture de porte à Bafilo	306
Photo 31	: Un <i>dulégba</i> en pays Ewé	328
Photo 32	: L' <i>avéto</i> dans la forêt sacrée	334
Photo 33	: Kparatao au début du XX ^e siècle	345
Photo 34	: Cavalier <i>sémassi</i>	347
Photo 35	: Portrait de Djobo Boukari à cheval	349
Photo 36	: Case en pays Bassar	357
Photos 37 et 38	: Les otages de la <i>Sophie</i>	381
Photo 39	: La <i>Möwe</i>	384

TABLE DES CARTES

Carte 1 : Les chefs-lieux administratifs en 1993	14
Carte 2 : Le milieu physique	17
Carte 3 : Les densités de population du Togo	23
Carte 4 : Schéma ethnique	29
Carte 5 : Les langues du Togo	39
Carte 6 : Sites archéologiques actuellement répertoriés	45
Carte 7 : Les populations des reliefs	76
Carte 8 : Le pays Adélé	78
Carte 9 : Zone de peuplement akéhou	80
Carte 10 : Zone de peuplement ntribou	86
Carte 11 : Zone de peuplement akosso	89
Carte 12 : Les Bogo	94
Carte 13 : Le pays Lama	96
Carte 14 : Le pays Kabiyè et ses massifs	104
Carte 15 : Le pays Lamba	106
Carte 16 : Le pays Tem	116
Carte 17 : Zone de peuplement akpafou	117
Carte 18 : Le pays Bassar	120
Carte 19 : Le peuplement ancien de l'aire ajatado	128
Carte 20 : L'aire oti-volta	130
Carte 21 : Le pays des Nawdéba	136
Carte 22 : Les autochtones du bassin de l'Oti	140
Carte 23 : L'aire culturelle ajatado	152
Carte 24 : Cités et peuples ajatado et leurs voisins	153
Carte 25 : Les migrations ajatado	156
Carte 26 : Zone d'influence de Tado	166
Carte 27 : Les migrations issues de Notsé	192
Carte 28 : Le pays Ouatchi	194
Carte 29 : Zone de peuplement éwé du Sud-Ouest	195
Carte 30 : Zone de peuplement éwé de l'Ouest	196
Carte 31 : Les chefferies de la région septentrionale	201
Carte 32 : La Côte des Esclaves à la fin du XVIII ^e siècle.	220
Carte 33 : Les villes négrières de la Côte des Esclaves au XVIII ^e s.	253
Carte 34 : Les migrations gan, fanti et adangbé	259
Carte 35 : Zone de peuplement des Guin	261
Carte 36 : Anlo et Genyi au XVIII ^e siècle	264
Carte 37 : Les Adangbé du Togo	267
Carte 38 : Le pays Anyanga	271
Carte 39 : Ifè et Fon-Mahi	279
Carte 40 : Les routes de la cola au XIX ^e siècle	282
Carte 41 : Le royaume anoufo de Mango	299
Carte 42 : Le pays Tchamba	309
Carte 43 : Les voies commerciales dans l'aire ajatado (XVIII ^e -XIX ^e siècles)	324
Carte 44 : Les Bè-Togo	330
Carte 45 : Le royaume tem du Tchaoudjo	346

LISTE DES SIGLES UTILISES

AEL	Annales de l'Ecole des Lettres (Université du Bénin, Lomé).
AJS, UB	Actes des Journées scientifiques de l'Université du Bénin (Lomé).
ANT	Archives nationales du Togo (Lomé).
ANT/FA	Archives nationales du Togo, Fonds allemand (Lomé).
AUB	Annales de l'Université du Bénin (Lomé).
BESB	Bulletin de l'Enseignement supérieur du Bénin (Lomé).
BIFAN	Bulletin de l'IFAN (Dakar).
CERK	Centre d'études de la région de la Kara (Kara).
CRA	Centre de recherches africaines (Paris).
CEA	Cahiers d'études africaines (Paris).
CINEATO	Cinéma et actualités togolaises ; aujourd'hui Service du cinéma et des actualités audiovisuelles (Lomé).
ED	Etudes dahoméennes (Porto-Novo).
EPHE	Ecole pratique des hautes études (aujourd'hui Ecole des hautes études en sciences sociales : EHESS), Paris.
ET	Etudes togolaises (Lomé).
IFAN	Institut français d'Afrique Noire ; aujourd'hui Institut fondamental d'Afrique Noire (Dakar).
IHPOM	Institut d'histoire des pays d'Outre-Mer (Aix-en-Provence).
JAH	Journal of African History (Londres).
JSA	Journal de la Société des Africanistes (Musée de l'Homme, Paris).
MFGDS	Mitteilungen für Forschungreisenden und Gelehrten aus den deutschen Schutzgebieten (Berlin).
NA	Notes africaines, IFAN (Dakar).
ONTT	Office national togolais du Tourisme (Lomé).
RFHOM	Revue française d'Histoire d'Outre-Mer (Paris).
THSG	Transactions of the Historical Society of Ghana (Accra-Legon).

I N D E X

ETHNONYMES ET GLOSSONYMES

A

- Adangbé 27, 34, 37, 41, 126, 127, 218, 258, 259, 265-269, 391
Adélé 35, 38, 71, 75, 78, 79, 84, 85, 88, 183, 323, 337, 402, 409, 417
Adjigo 227, 254, 262, 280, 340, 341, 371, 378, 380, 381, 383
Agassouvi 170
Agouna 34
Ahlon 16, 35, 38, 42, 71, 89, 92, 93
Aja 21, 32, 33, 37, 46, 66, 125-128, 151-154, 157, 159, 161, 162, 164, 166-169, 178, 197, 198, 223, 225, 239, 240, 242, 246, 274, 290, 323, 329, 338, 339, 408, 414
Ajatado 8, 21, 32-34, 63, 72, 73, 127, 128, 151-154, 156, 168, 197, 217, 223, 245, 258, 265, 274, 319, 324, 340, 344, 391, 408, 415
Akagban 340-342, 371.
Akan 32, 86, 91, 94, 151, 184, 222, 258, 260, 262, 273, 292, 297, 328, 335, 338, 342, 401, 414
Akébou 21, 26, 35, 38, 73, 75, 79-85, 269, 272, 401, 405
Akim 34, 254, 273, 336
Akpafou 92, 93, 117, 118, 151, 158, 174, 175, 338
Akposso 21, 24, 35, 38, 71, 73, 75, 84, 85, 87-92, 269, 272, 277, 323, 337, 338
Akwamu 84, 89, 411, 420
Akyem 34, 258, 260, 273, 274, 336
Alou 66, 72, 74, 118, 119, 127, 154-160, 391
Ana 34, 151, 268, 274
Anlo 33, 37, 73, 153, 164, 191, 193, 219, 223, 241, 252, 253, 260, 261, 264, 322, 328, 335-338, 340, 370, 373, 374, 409, 411, 413, 420
Anoufo ou Anoufom 25, 32, 119, 139, 141, 142, 148, 200, 205, 207-211, 213, 214, 286, 287, 291-299, 301-303, 307, 315, 355, 361, 363, 392
Anyanga 21, 28, 34, 78, 81, 88, 258, 269-273, 290, 297, 348, 350, 353, 391
Asante 417
Ashanti 33, 34, 81, 84, 91, 127, 159, 184, 235, 254, 258, 273, 274, 287, 292, 297, 328, 335-338, 343, 361, 367, 370, 372, 373, 406, 407, 415
Atchem 34
Ayizo 164, 170, 226
Aza 156
Azanou 118, 127, 156, 157, 160, 162, 391
- ### B
- Bariba 25, 105, 108, 109, 134, 148, 239, 241, 270, 272, 283, 284, 286, 310, 314, 315, 351, 365
Bassar 19, 22, 28, 30, 38, 42, 43, 51, 53, 54, 74, 114, 119-123, 135, 140, 158, 174, 175, 270, 297, 308-310, 314, 323, 353-357, 359-365, 367, 402, 406, 409, 411, 413, 419
Bétanmaribè 38, 132-134
Bisa 26
Bitchabè 354
Biyobè 26, 30, 134, 135
Bogo-Ahlon 35
- ### D
- Dagomba 79, 119, 122, 129, 130, 142-144, 283-285, 287, 292, 307, 323, 351, 353, 355, 359, 361-365, 418
Danois 219, 220, 224, 225, 228, 237, 241, 242, 252-254, 261, 265, 322, 341, 370, 373, 409
Djerma 105, 108, 109, 148, 210, 273, 307, 315, 346, 355, 363, 366
Dogbo 171, 173, 191, 193
Dyè 26, 30, 38, 72, 106, 148

E

Ewé 9, 21, 24, 27, 32-35, 59, 81, 87, 93,
125, 126, 159, 170, 171, 178, 180,
184, 189, 190, 196, 222, 223, 241,
261, 265-269, 274, 275, 278, 323,
325, 326, 329, 336-338, 342, 370,
401, 407, 408, 415

F

Fanti 33, 219, 221, 225, 227, 255, 258,
259, 262, 340

Fon 21, 34, 37, 73, 151, 152, 159, 161,
190, 227, 239, 252, 258, 260, 274,
275, 277-280, 391

G

Gan 33, 223, 254, 258-260, 265, 266,
268, 336

Gondja 30, 119, 142, 284, 285, 287, 293

Gourma 22, 28, 30, 38, 109, 115, 116,
119, 129, 131, 139, 141-146, 199-
205, 207, 211-214, 283, 286, 293-
295, 297, 301, 310, 391, 400, 407

Guin 21, 33, 73, 152, 154, 178, 198,
232, 251, 255, 256, 258-263, 266,
336, 337, 340, 342, 391, 400, 410

Gun 152

Gur 36-38, 40, 41, 78

Gurunsi 38, 413

H

Haoussa 22, 35, 36, 40, 131, 145, 205,
239, 241, 281-287, 290, 301-303,
307, 313, 323, 351, 352, 360, 366,
367, 374, 382

I

Ifè 21, 34, 63, 91, 93, 154, 268, 269,
274-280, 391

K

Kabiyè 9, 13, 20, 22, 24, 25, 27, 28, 31,
32, 38, 40, 54, 65, 71, 73, 75, 85, 88,
95, 96, 98, 99, 101-105, 107, 109,
112-115, 119, 121, 131, 134, 135,
137, 138, 147, 346, 353, 364, 402,
411, 418, 419

Koli 97, 115, 119-121, 187, 188, 288,
303, 304, 307, 310, 351, 365

Konkomba 22, 25, 30, 38, 74, 106, 107,

140-145, 147, 202, 206, 210-212,
292, 297, 300, 309, 407, 413, 418,
419

Kotokoli 20, 21, 25, 28, 31, 38, 73, 77,
81, 83, 85, 119, 121, 239, 270, 271,
273, 281-287, 314, 349-351, 364,
366, 401

Kouhama 95, 103-105

Kpélé 33, 38, 80, 196, 274, 277, 337,
338

Kpessi 34, 242, 258, 269, 270, 273-276,
290, 291, 309, 313, 323, 391, 404

L

Lama 21, 95-103, 105-109, 115, 121,
135, 411, 415, 416

Lamba 22, 31, 38, 54, 73, 75, 85, 88, 95,
101, 105-107, 119, 120, 131, 133,
135, 137, 138, 297, 364, 409

Likpé 38

Logba 31, 40, 95, 98, 101-103, 105,
108, 109, 111, 195, 415

Logbo 88, 90, 91, 338

Losso 22, 32, 38, 135

M

Mahi 21, 34, 37, 258, 278-280, 290, 391

Mamproussi 30, 129, 144-146, 201,
202, 206, 207, 210, 211, 213, 214,
283, 293-295, 298, 391

Moba 22, 30, 38, 74, 140, 144-147, 200-
205, 207, 211, 213, 214, 297, 298,
302, 397, 400, 407, 421

Mola 115, 116, 201, 303, 304, 306, 307,
315, 345, 350-352, 392, 401

Mossi 28, 30, 129, 130, 135, 137, 144,
145, 201, 202, 205, 209, 213, 214,
283, 285, 287, 302, 367, 391, 410

N

Natchaba 30, 72, 74, 140, 141, 297

Nawdéba 22, 24, 32, 74, 106, 132, 135-
139

Nawdem 38, 131, 137, 414, 416

Ngan-gam 26, 30, 38, 72, 119, 132, 140,
145

Ntribou 35, 73, 75, 81, 84-86, 88

O

Ouatchi 19, 21, 24, 33, 37, 41, 73, 153,
191, 193, 194, 242, 258-260, 265,
320, 323, 398

P

Peul 22, 35, 36, 40, 168, 201, 205, 286
Popo 20, 119, 154, 164-166, 220, 221,
223, 225, 238, 239, 241-243, 251,
255-257, 265, 266, 320, 375, 376,
378-380, 398, 400, 402

S

Sola 26, 30, 38, 73, 75, 132-134, 402
Somba 30, 132, 134
Somé 373, 374

T

Tamberma 26, 30, 74, 132, 133, 137
Tchamba 22, 30, 31, 34, 38, 239, 240,
272, 282, 287-291, 297, 308-315,
350, 401, 402
Tchokossi 22, 25, 32, 37, 140, 291, 292,
298, 400

Tem 8, 31, 35, 38, 40, 75, 85, 88, 102,
103, 109, 114-116, 121, 122, 135,
241, 270-273, 290, 303, 308, 310,
313-315, 323, 345-348, 350-353,
362, 415

Temba 115, 350, 401

X

Xwéda 9, 34, 37, 152, 164-166, 218,
239, 260, 290, 323
Xwla 9, 34, 37, 126, 152, 154, 164-167,
170, 175, 218, 255-257, 259, 260,
266, 290, 313, 323, 339, 340

Y

Yanga 26, 30, 87, 302
Yorouba 22, 34-37, 41, 93, 118, 127,
151, 154, 155, 157, 159, 163, 168,
178, 197, 240, 245, 258, 274-277,
287, 288, 303, 313, 367, 391
Yowa 38, 108, 109, 137

Z

Za 118, 127

PATRONYMES**A**

Agbodjan 383, 386
Agokoli 67, 89, 176, 187-191, 408
Ajayito 182, 187, 188
Alidjinou 182, 183, 186, 188
Asmis 127, 293, 401
Assiongbon Dandjin 252, 260, 340
Atakpa 275, 355, 359, 361

B

Binger 353, 403
Bismarck 379, 380, 383, 385, 387
Bosman 242, 248, 254, 256, 263, 320-
322, 403
Bowdich 159, 235, 403
Bruce 375
Buckner 349

C

Cornevin 7, 26, 28, 53, 65, 72, 82, 88,
90, 106, 119, 121-123, 135-137,
140, 145, 146, 203, 206, 209, 210,
270, 272-275, 294-296, 298, 301,
323, 359, 401, 404, 416

D

Da 62, 170, 176, 180, 187, 211, 212,
218, 226, 255, 285, 301, 379, 397,
404
-Dadji 375
Davy 295
Delafosse 146, 200, 298, 405, 412
Djakab 201, 203, 204
Djiyéhoué 378
Djober Boukari 272, 273, 346-352
Doering 121, 122, 270, 273, 291, 302,
309, 313, 348, 354, 359-361, 364,
366, 367, 406
Doré 250, 310, 311, 314, 315
Duncan 236, 237, 255, 406
Dyarabant 146, 206, 208

F

Fabre 376-378
Firminger 382-386
Freeman 342, 407
Frobenius 113-115, 135, 137, 304, 305,
311, 405, 407

- Froelich 72, 75, 95, 105, 135-138, 141-144, 148, 201, 213, 292, 296, 305, 311, 314, 359, 362, 363, 407
- G**
- Gboutou 145, 146
Gomez 380, 381, 383
- H**
- Haoussa 22, 35, 36, 40, 131, 145, 205, 239, 241, 281-287, 290, 301-303, 307, 313, 323, 351, 352, 360, 366, 367, 374, 382
Hupfeld 102, 112, 135, 346, 410
Hussher 374
- I**
- Isert 219, 228, 236, 238, 239, 241, 252-254, 256, 261, 263, 320, 322, 410
- K**
- Kégidimbada 135
Kersting 121, 290, 351, 353, 367
Klose 53, 115, 351, 356, 358, 360, 361, 411
Kombongou Ousakpal 204, 205
Kouko Amadja 312
Kpilip 211
- L**
- Labarthe 231-234, 239, 246, 249, 320-322, 412
Lainlangue 206
Lawson 227, 228, 254, 261, 340-342, 371, 376-380, 384-386, 397
Lompo 208
- M**
- Manessy 36, 129, 131, 413
Mindle 209
Mintre 209, 210
Mischlich 102, 308, 310-313, 351, 353, 414
Mlapa 385, 386
- O**
- Ouattara 292, 293, 296-300, 303, 310, 415
Oula Yawou 109
- P**
- Person 104, 105, 108, 131, 134, 218, 221, 222, 284, 314, 415, 416
- R**
- Randad 386
Reindorf 258, 399, 417
Robertson 159, 180, 187, 229-231, 236, 237, 252, 263, 320-323, 417
Roemer 323, 417
Rowe 376, 377, 379, 382
- S**
- Sidik-Da 211, 212
Soma 293, 301
Souza 164, 255, 397, 418
Spieth 67, 118, 126, 190, 194, 195, 327, 344, 410, 418
- T**
- Tabrekone 207, 208
Tagba 315, 355, 356, 359, 361
Thierry 298, 302
- W**
- Westermann 36, 152, 242, 258, 344, 402, 419, 420
Wilks 89, 266, 336, 337, 420
Williams 374, 375
Wilson 380, 381, 383
- Y**
- Yendabri 295
Yentuot 146
Yoakanin 212
Young 382
- Z**
- Zech 101, 102, 292, 294, 308, 315, 348-352, 354-356, 360, 362, 367, 420
Zwernemann 145, 146, 206, 208, 211, 212, 298, 421

TOPONYMES

A

Abosomkopé 85-87
Abrée 165, 219, 223, 225, 251, 254
Ada 126, 220, 224, 241, 252, 261, 336
Adaklou 195
Adamé 165
Adangbé 27, 34, 37, 41, 126, 127, 218, 258, 259, 265-269, 391
Adjéidè 313, 315, 366
Adjouti 79, 85, 88, 291, 366
Aflao 126, 165, 193, 218-220, 222, 223, 236, 251, 254, 262, 264, 266, 322, 323, 373, 374
Agbanakin 20, 161, 165, 218, 257, 323
Agbodrafo 20, 218, 219, 251, 253, 254, 341, 376, 383
Agbogbo 66
Agbogboli 65, 66, 88, 89
Agbomé 171, 197, 277, 323
Agomé 33, 74, 125, 195, 196
Agotimé 27, 34, 37, 241, 266, 267, 337
Agou 9, 13, 20, 33, 73, 93, 126, 153, 195, 196, 241, 323, 336, 343
Agoué 341, 376, 398
Ahépé 125, 409
Ahwétougbe 46, 66, 118, 157
Ajatchè 57, 66, 157, 159
Alédjo 287, 288, 347, 364
Alinou 58, 61, 171
Allada 161, 165, 170, 197, 198, 223, 239, 240, 338
Alloum 105, 119
Amoutivé 323
Aného 8, 33, 219, 220, 223-225, 227, 228, 236-238, 242, 251, 253-256, 259, 262, 263, 291, 313, 323, 330, 340-342, 370, 375-385, 392, 397, 409
Anfoin 33, 260
Anlogan 161, 220, 223, 236, 241, 251, 252, 321
Ano 293
Atakora 30, 200, 414

Atakpamé 22, 122, 176, 191, 242, 275-278, 291, 313, 323, 343
Attomé 219, 223, 225
Avatimé 37, 40, 91, 126, 127

B

Badjoudè 31, 108
Bafilo 19, 102, 115, 287, 288, 297, 303, 304, 306-308, 312, 314, 351, 363-365, 367, 410
Baga 32, 135, 136, 413
Bago 85, 272, 277, 290, 313
Baguida 330, 371, 374, 375, 377, 383, 384
Bandjéli 53, 114, 115, 119-121, 123, 354-356, 363, 364
Bapuré 355, 363
Bassar 19, 22, 28, 30, 38, 42, 43, 51, 53, 54, 74, 114, 119-123, 135, 140, 158, 174, 175, 270, 297, 308-310, 314, 323, 353-357, 359-365, 367, 402, 406, 409, 411, 413, 419
Bidjenga 144, 201, 202, 206-208, 300
Binah 27, 31, 43, 96, 103, 108, 109
Bitchambo 133
Bogou 144-146, 200, 202, 206, 208, 210, 211, 213, 214, 298, 300
Bohou 97, 101, 111, 114
Bombouaka 13, 144-147, 211, 212, 300
Boufalé 103, 108
Boulohou 282, 287-289, 351, 366, 367
Boumbo 101, 108, 109
Bréniassi 81
Brésil 35, 226, 233, 234, 236, 243, 247, 251, 369
Budjoo 85, 86
Burkina Faso 13, 28, 30, 36, 51, 210

C

Côte de l'Or 127, 217, 224, 226, 227, 231, 233-236, 238, 241, 243, 244, 248, 252, 254, 258, 265, 269, 272, 273, 323, 341, 370, 397
Côte des Esclaves 154, 165, 220, 224-226, 228, 229, 231, 233, 234, 236,

- 237, 239, 241, 244, 245, 247, 248,
251-253, 257, 320, 336, 397, 403,
405, 408-410, 412, 415
Cotonou 165
- D**
Dahomey 44, 129, 151, 313, 339, 398,
402-407, 409, 413, 414, 416
Dakpodji 58, 59, 61, 62, 178, 180, 184
Danhomé 34, 122, 151, 165, 197, 198,
258, 260, 268, 277, 290
Danyi 33, 35, 42, 48, 92, 93, 95, 118,
153, 191, 196, 337, 338, 412
Dapaong 22, 28, 30, 42, 44, 49, 51-53,
144, 145, 201-204, 207, 210, 213
Dawdè 116, 363-365
Défalé 18, 28, 31, 32, 105-107, 135
Dégou 274, 276
Denu 374-376
Dimori 355
Djamdè 97, 101, 364, 418
Djougou 101, 105, 108, 114, 115, 136,
281, 286-288, 314, 315, 323, 365,
415
Donoukpa 165
Doufelgou 105, 132
- E**
Ekpé 171, 251, 323
Elmina 220, 225, 226, 243
- F**
Fada-Ngourma 295, 302
Farendè 96-98, 101, 106, 108
Fazao 28, 101, 282, 287-289, 291, 309,
313, 363, 366, 367
- G**
Gambaga 206, 207, 210, 213, 214, 283,
294, 302
Gamé 127, 192, 193
Gando 140, 141, 297, 300, 302
Gléhwé 165, 219, 220, 224, 227, 231,
233, 236, 242, 244, 245, 249, 251,
252, 259, 260, 263, 323
Glidji 8, 33, 165, 167, 227, 252-255,
258-264, 273, 335, 340, 341, 378,
379, 381, 407-409, 420
- H**
Ho 41, 164, 193, 194, 230, 255, 272,
323, 337, 338, 343
- J**
Jakín 236, 251
Jeta 165, 243
- K**
Kabou 102, 114, 115, 119-122, 297,
308, 354, 355, 359-365
Kadambara 288, 289, 345, 346, 352
Kadjalla 105, 119
Kalanga 308, 354, 355, 359, 361-363
Kanangatè 100
Kano 205, 283-286, 302, 367, 415
Kantè 101, 107
Kantindi 204, 205, 209, 210, 213, 293,
294, 300
Kara 18, 19, 42, 60, 97, 103, 115, 141,
287, 396, 415, 416, 418
Karé 98, 101
Kémériida 108
Kéta 33, 220, 222-224, 236, 241, 251-
255, 260-265, 320-323, 343, 344,
370, 371, 373-376, 382
Kétao 98, 101
Komah 345, 346, 352
Kondjogo 141, 286, 292, 293, 295, 297,
301
Kong 292, 297
Korbongou 52, 200, 202, 204, 205, 212,
213, 300
Kouméa 98, 101, 114, 138
Koussilonkpé 46, 47
Koussountou 25, 85, 290, 314
Kozah 27, 31, 43, 98, 109
Kpalimé 33, 125, 195, 323, 338, 343
Kpando 41, 195, 272
Kpangalam 116, 345, 346, 352
Kparatao 345-347, 352, 353, 365-367
Kpévou 46, 47, 49
Kpogamé 242, 325
Kumasi 127, 235, 274, 301, 302, 323,
338, 361, 367

L

Lagos 24, 165, 218, 302, 326, 371, 376,
380, 412, 415, 416

Laou 101

Lassa 98, 101, 111

Lomé 20, 24, 33, 48, 65, 221, 254, 322,
326, 330, 332, 343, 366, 367, 372,
374-377, 380, 382, 384-386, 392,
396, 397, 400-402, 404-406, 408-
415, 418-420

Lonfo 80-84, 272, 405

M

Maag-Djoal 51, 52

Malfakassa 28, 286, 288, 363

Mali 36, 281, 283, 287, 404

Mandouri 141, 300

Mango 8, 13, 19, 25, 32, 37, 106, 122,
141, 143, 203, 204, 207, 210, 286,
291-302, 310, 315, 361, 397, 400,
401, 403, 404, 414, 417

N

Nadoba 132

Nahori 97, 98, 100

Naki 49

Nalérigou 206, 210, 293-295

Namoudjoga 49, 51, 213

Nano 144, 145, 211, 214

Nataka 30, 310, 355, 356

Niamtougou 18, 24, 32, 106, 135-137,
414

Notsé 9, 25, 33, 42, 46-48, 58-63, 65-67,
71, 72, 81, 87-89, 93, 125, 127, 159,
161, 168, 170-172, 174, 176-181,
183, 184, 186-188, 190, 192-197,
218, 223, 261, 270, 274, 275, 319,
323, 325-327, 329, 333, 338, 339,
391, 400

Noungou 145, 146, 200, 201, 203, 204,
206, 208, 209

Nzi 292

O

Offra 219, 220, 236, 251

P

Pana 44, 47, 144, 200, 202, 205, 207,
208, 213, 300

Parakou 310

Péki 126, 195, 323

Petit-Popo 154, 220, 223, 225, 241, 242,
255, 256, 265, 376, 378, 379, 400

Ponio 52

S

Sagada 46, 163, 242, 290, 313, 323,
325, 339, 348

Sahoudè 97

Salaga 213, 281, 283, 285-287, 289,
291, 301, 302, 308, 313, 360, 364,
366, 367

Sarakawa 105, 138

Séméré 101

Siou 32, 135, 136

Sirka 101, 108

Sogou 49, 50

Sokodé 19, 22, 121, 194, 241, 288-290,
352, 354, 364, 402, 418

Somdè 101

Sotouboua 13, 24

Soudou 364

Soundina 97, 98, 101, 111

T

Tabalo 115, 201, 286, 288, 303, 345,
352, 363

Tabligbo 21, 24, 193, 268, 269

Tado 32, 34, 42, 46, 51, 54-58, 63, 65,
66, 71, 72, 74, 118, 119, 122, 126,
127, 153-179, 197, 240, 250, 256,
270, 290, 323, 333, 338-340, 402

Tchamba 22, 30, 31, 34, 38, 239, 240,
272, 282, 287-291, 297, 308-315,
350, 401, 402

Tchaoudjo 116, 272, 288, 290, 304,
306-308, 313, 314, 323, 345-348,
350-354, 365-367, 392

Tcharè 63, 101

Tchavadi 345, 346, 352

Tchitchao 101, 114, 119, 364, 400

Ténéga 32, 135

Togodo 242, 256, 323, 339

Tohoun 167, 168, 176, 240, 338, 339,
398

Tové 241, 338

Transkaragebiet 102, 346, 351

Tsévié 176, 193, 267, 269, 323

V

Vo 126, 193

Vogan 193

W

Wotségbémé 61

X

Xwlagan 165, 166, 218-222, 242, 251,
253, 256, 323

Y

Yadé 101, 111

Yégué 79, 86, 87

Yélivo 345, 347

Yendi 142, 283, 286, 287, 301, 302,
360, 364, 365, 367

Yo 125, 195

Z

Zaria 284, 412

HYDRONYMES

C

Comoé 37, 292

H

Haho 20, 43, 267, 269, 331, 372, 400,
408, 411, 413, 415, 420

K

Kara 18, 19, 42, 60, 97, 103, 115, 141,
287, 396, 415, 416, 418

Kéran 101, 105, 132-134

Koumougou 19, 141, 143, 212, 300

M

Mô 19, 282, 283, 287, 289, 351, 363

Mono 13, 19-21, 24, 25, 32-34, 37, 43,
46, 47, 118, 119, 125, 154, 155, 158,
163-167, 170, 193, 221, 223, 242,
256, 257, 260, 270, 273-276, 280,
290, 313, 320, 323, 329

N

Niger 36, 63, 127, 200, 213, 218, 229,
244, 281, 283, 285, 286, 294, 346,
403, 405, 410

O

Oti 38, 74, 129-131, 143, 148, 296, 413

T

Todjin 126, 196, 267, 274

V

Volta 19, 33, 34, 37, 38, 41, 74, 85, 118,
126, 129-131, 148, 151, 165, 192,
193, 200, 213, 218-224, 229, 241,
252, 254, 266, 268, 269, 284, 287,
302, 320, 336, 337, 340, 342, 366,
373, 374, 404, 405, 409, 410, 413,
416

Z

Zio 20, 34, 242, 331, 372

**TITRES, DIVINITES
ET EXPRESSIONS TRADITIONNELLES**

A

Agbogbo 66

Anyigbafia 178, 181, 183, 188

Anyigbafio 156, 162, 164, 167, 169,
331, 333

Awanou 163

D

Dessi ou ressi 111

E

Esso 351, 352

G

Gwêtia 138

H

Homefia 179, 339

K

Kondesekou 108

Kondona 98, 99, 109-111

L

Ladjo 303-305, 307, 308, 363

M

Mawou 171, 178, 179

Mawoufia 178, 179, 182, 184
Mawouno 171, 178, 179, 183, 184

N

Na 18, 142, 206, 210, 214, 293, 295-
297, 300, 301, 361, 396, 402- 404,
410, 419

Nyigblin 164, 329-335, 372, 386

O

Obwê 309-311

Ouro-esso 352

S

Samberm 136

Santa 138

Santem 136, 138

Semassi 109, 415

Sosa 110, 112

T

Tashinon 160-163, 167, 168, 338, 408

Tchadjayouré 111

Tchotcho 31, 99, 110

Têto 31, 109-112

Têtu 109

Tingban 202

Tobate 211

TABLE DES MATIERES

SOMMAIRE	5
AVANT-PROPOS	7
NOTE SUR LES TRANSCRIPTIONS PHONÉTIQUES	9
INTRODUCTION : LE TOGO ET LES TOGOLAIS	11
I - LE PAYS ET LES HOMMES	13
A - LE MILIEU NATUREL	13
B - LE PEUPEMENT	21
II - PEUPLES ET LANGUES	25
A - LES PEUPLES DU TOGO	28
1. Les peuples du Togo septentrional	28
2. Les peuples du Togo méridional	32
3. Les autres populations du Togo	35
B - LES LANGUES DU TOGO	35
1. Distribution générale	36
2. Les langues "kwa" du Togo	37
3. Les langues "gur" du Togo	38
4. Les langues dites "résiduelles" du Togo	38
5. Les langues "exogènes"	40
6. Les langues "enclavées"	40
III - L'APPORT DES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES	41
A - HISTORIQUE DES RECHERCHES	41
B - LES RÉSULTATS OBTENUS A CE JOUR	44
1. Industries lithiques	44
2. Dapaong : les peintures rupestres de Sogou et de Namoudjoga (Tône)	49
3. La métallurgie du fer	51
4. La céramique	56
5. L'aménagement du sol	59
6. Les enceintes	65

PREMIERE PARTIE : LE PEUPEMENT ANCIEN (DES ORIGINES AU XII^e SIÈCLE)	69
CHAPITRE I : CADRES ET COMPOSANTES DU PEUPEMENT REPUTE AUTOCHTONE	71
CHAPITRE II : UNE "CIVILISATION DE LA PIERRE"	75
I- LES ADELE	78
II- LES AKEBOU	79
III - LES NTRIBOU	85
IV - LES AKPOSSO	88
V - LES BOGO	92
VI- LE PEUPEMENT "LAMA"	95
A- NAHORI, ORIGINE DES LAMA	97
B- L'EXTENSION DES LAMA.....	100
1. Des Lama aux Kabiye	101
2. Les Kouhama	103
3. Les Lamba	105
4. Les Logba	108
C- LES CARACTÈRES ORIGINAUX DU MONDE LAMA	109
1. L'organisation sociale et politique	109
2. L'activité économique	112
VII- LES TEM.....	115
CHAPITRE III : UNE CIVILISATION DU FER.	117
I - LES AKPAFOU	117
II - LES ALOU	118
III - LES BASSAR	119
CHAPITRE IV : LES AUTRES GROUPES AUTOCHTONES	125
I - L' AIRE MERIDIONALE	125
A. LES AUTOCHTONES	125

B. LES MIGRATIONS PRÉ-AJA	126
1. Les Adangbé	126
2. Les Za (ou Azanou)	127
II - L'AIRE OTI-VOLTA	129
A. L'ATAKORA ET SES ENVIRONS	131
1. Les Bétanmaribè (ou Tamberma)	132
2. Les Sola	133
3. Les Nawdéba	135
B. LES AUTOCHTONES DU BASSIN DE L'OTI	139
1. Les Dyé (ou Ngan-gam)	140
2. Les Natchaba	141
3. Les Konkomba	141
4. Les Moba	144
5. Organisation sociale et politique	147
DEUXIEME PARTIE : L'APPARITION DES PREMIERES FORMES D'ÉTAT (XIIè-XVIè SIÈCLES)	149
CHAPITRE V : L'AIRE AJATADO	151
I - LE TEMPS DES ORIGINES : XIIè-XVIè SIECLES	153
A - L'ASCENSION DE TADO	153
1. Les migrations légendaires	153
2. La migration vers le Mono et la fondation de Tado	155
B - LE ROYAUME DE TADO	157
1. Culture et vie matérielle à Tado	157
2. Le pouvoir royal	160
3. Extension territoriale de Tado	163
4. Les rois de Tado	167
II - ET TADO ENGENDRA NOTSE...	170
1. Les origines	170
2. La formation de la cité	171
3. La vie matérielle à Notsé	172
4. Les fortifications de Notsé	176
5. Les institutions politiques	178
6. L'organisation politique et administrative	184
7. Les rois de Notsé	187

III - UN SOUVENIR TOUJOURS VIVACE :	
LA DIASPORA ÉWÉ	188
1. Le règne d'Agokoli	188
2. L'occupation du pays éwé	190
CHAPITRE VI : L'INSTABILITE SOCIO-POLITIQUE DU GOURMA ET SES CONSEQUENCES SUR LE PEUPEMENT DU NORD-TOGO	199
I - LES TRADITIONS MIGRATOIRES EN PROVENANCE DE NOUNGOU	200
II - LES CHEFFERIES GOURMA	202
1. Dapaong	203
2. Korbongou	204
3. Bogou	206
4. Pana	207
5. Bidjenga	207
6. Nakitindi-Est	208
III - LES AUTRES CHEFFERIES	209
1. Kantindi	209
2. Nano	211
3. Bombouaka	211
4. L'organisation sociale et politique	213
TROISIEME PARTIE : LE TEMPS DE LA TRAITE NÉGRIÈRE ET DU COMMERCE CARAVANIER (XVI ^e -XIX ^e SIÈCLES) ...	215
CHAPITRE VII : L'ÉPOQUE DE LA TRAITE NÉGRIÈRE	217
I - LES TOPONYMES ANCIENS DE LA CÔTE DES ESCLAVES	217
II - LA TRAITE NÉGRIÈRE	223
A - LES MODALITES DU COMMERCE NEGRIER	224
1. Les compagnies négrières à charte	224
2. La barre et ses servitudes	225
3. Les intermédiaires	225
4. La procédure à suivre	228
5. Les moyens d'échanges : du troc à l'once	229
B - LES TERMES DE L'ECHANGE	236
1. Les produits exportés	236

2. Les articles d'importation	246
C - LES DIVERS POINTS DE TRAITE SUR LA COTE DES ESCLAVES	251
III - LES INCLUSIONS ALLOCHTONES EN MILIEU AJATADO	258
1. Le royaume de Glidi	258
2. Les Adangbé	265
3. Les Anyanga	269
4. Les Kpessi	273
5. Les Ifé (ou Ana)	274
6. Les Fon-Mahi de la région d'Atakpamé	278
CHAPITRE VIII : LE COMMERCE CARAVANIER ET SES CONSEQUENCES	281
I - LES ROUTES DE LA COLA ET LES TRANSFORMATIONS DU PAYS KOTOKOLI	281
A - LA MISE EN PLACE D'UNE ROUTE DE LA COLA AU XV ^e SIÈCLE	283
B - LES ROUTES MERIDIONALES	285
C - LA TRAVERSEE DU PAYS KOTOKOLI	286
1. Par Tabalo	286
2. Par Fazao-Boulohou	287
II - LES ROUTES DU SEL	290
III - LE ROYAUME ANOUFO DE MANGO	291
A - DE L'ANO À MANGO : LA MIGRATION DES ANOUFOM	292
B - LA NAISSANCE DU ROYAUME ANOUFO	295
C - LA DOMINATION ANOUFO	297
D - STRUCTURES SOCIALES ET POLITIQUES DES ANOUFOM	298
E - SANSANNÉ-MANGO : LES FONCTIONS ÉCONOMIQUES	301
IV - LA CHEFFERIE DE BAFILO	303

A - LES ORIGINES	303
B - L'ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE	306
C - L'ÉVOLUTION	307
V - TCHAMBA	308
A - LES ORIGINES	309
B - L'ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE	310
C - L'IMPACT DU COMMERCE CARAVANIER	312
D - L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE	313
E - LES CONFLITS AVEC LES VOISINS	314
QUATRIEME PARTIE :	
LES MUTATIONS DU XIX^e SIÈCLE	317
CHAPITRE IX : L'AIRE AJATADO DU XVII^e AU XIX^e SIÈCLE	319
I - ACTIVITES ECONOMIQUES.	320
II - LA NOUVELLE ORGANISATION POLITIQUE DES ÉWÉ ÉMIGRÉS DE NOTSÉ	326
III - LA THÉOCRATIE DES BÈ-TOGO	329
IV - LES HEGEMONIES AKAN ET L'ASPHYXIE POLITIQUE DES PEUPLES ÉWÉ DE L'OUEST	335
V - LE DÉCLIN DES ANCIENNES ROYAUTÉS ET LA NOUVELLE DYNAMIQUE SOCIALE	338
VI - L'IMPLANTATION MISSIONNAIRE EN PAYS ÉWÉ	341
A - LES PREMIERS CONTACTS	342
B - L'OEUVRE	343
CHAPITRE X : LES NOUVELLES HÉGÉMONIES DE LA REGION SEPTENTRIONALE	345
I - LE ROYAUME TEM DU TCHAOU DJO	345
A - NAISSANCE ET EVOLUTION DU ROYAUME	346
B - L'ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE	351

C - L'ACTIVITE ECONOMIQUE	352
II - L'IMPOSSIBLE ROYAUME BASSAR	354
A - CONSTITUTION ET ÉVOLUTION DE BASSAR	356
B - ARTISANAT ET COMMERCE A BASSAR	359
C - LES CONFLITS	361
D - KABOU : LA CITE RIVALE	363
E - LES NOUVELLES ROUTES DU SUD	365
CHAPITRE XI : ENTRE LA TRAITE NÉGRIÈRE ET LE "SCRAMBLE" COLONIAL : L'IMPRÉVISIBLE PROTECTORAT DU TOGO (1850-1884)	369
I - CABÉCÈRES ET HUILE DE PALME	369
II - LE RETOUR DE L'ANGLETERRE ET LA NAISSANCE DE LOMÉ	372
III - ANÉHO AU CENTRE DES CONVOITISES	376
IV - LE TRAITÉ DU 5 JUILLET 1884	382
CONCLUSION	389
BIBLIOGRAPHIE	395
I - DOCUMENTS D'ARCHIVES	397
II - OUVRAGES	400
SOURCES DES ILLUSTRATIONS	423
TABLE DES ILLUSTRATIONS	424
TABLE DES CARTES	425
LISTE DES SIGLES UTILISÉS	426
INDEX	427
TABLE DES MATIÈRES	437

Achévé d'imprimer sur les presses Offset C.T.C.E.
2^e trimestre 1997
Lomé – Togo

L'objectif des auteurs de cet ouvrage est de procéder à une relecture de l'histoire des peuples du Togo, à travers l'image que les gens en ont gardée, image qui doit être révisée à la lumière des techniques de critique interne et externe des sources utilisées.

Il ne s'agit donc plus, ainsi que cela a été en général le cas jusqu'à présent, d'écrire une histoire des Européens au Togo ou d'une histoire du Togo vue par des Européens. Robert Cornevin a eu certes l'immense mérite d'avoir mis à la disposition du public un ouvrage qui fit, fait et fera encore référence pendant longtemps. Mais il s'agit pour nous de tourner une page, et d'apprendre aux Togolais à se sentir Togolais, malgré les nombreux clivages accentués - ou parfois artificiellement créés - au cours des années.

Au lieu d'une étude chronologique fondée sur la grande division géographique du pays : le clivage entre une région méridionale, dominée par l'aire culturelle ajátado, relativement homogène, et une région septentrionale, aux groupes plus éclatés, avec une histoire multiforme, nous avons privilégié une approche synchronique qui regroupe les éléments en grandes périodes historiques. Elle nous semble plus conforme aux objectifs qui doivent être assignés à l'histoire, en particulier dans l'enseignement scolaire : faire que les Togolais se sentent d'une même patrie, solidaires de la vie de leur nation. C'est à ce prix que, pensons-nous, seront abolis, au fil du temps, les maux qui rongent nos sociétés et qui ont pour nom régionalisme, tribalisme, ignorance et refus de l'autre...

Plusieurs leçons se dégagent clairement de cette histoire des Togolais : il n'y a pas, il n'y a jamais eu de peuple ethniquement "pur". Chacun des groupes a été constitué (qu'il en ait gardé le souvenir ou non) par des apports successifs qui se sont fondus plus ou moins totalement dans une nouvelle identité. Qu'elles se soient choisies ou simplement tolérées, ces communautés juxtaposées ont appris à vivre ensemble, presque toujours pacifiquement, quelles qu'aient pu être leurs différences.

Pour les gens qui sont devenus les peuples du Togo, celui-ci a été bien plus qu'un refuge : avant tout, un espace de liberté.

Amenés à s'organiser autour d'un pouvoir plus ou moins centralisé, les peuples togolais ont su mettre au point - par réajustements progressifs et non par des "constitutions" formelles - des systèmes politiques remarquablement agencés, où les pouvoirs des uns et des autres s'équilibraient mutuellement et prévenaient les risques de tyrannie.

Cohabitation pacifique, liberté, tolérance, équilibre, harmonie politique... N'y a-t-il pas là bien des leçons qui pourraient encore avoir leur valeur dans l'avenir ?